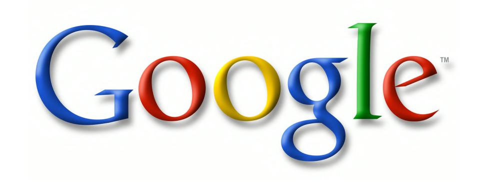




ERRATA.

Page 19, lisez, dans la note, *Hernandez* au lieu d'*Hermander*.

Page 36, 5e. ligne, au lieu de, *n'est pas éloigné du village de Santa Maria Chimalapa de plus d'environ vingt cinq lieues Nord-Ouest de Tehuantepec*, lisez, *n'est pas éloigné de Santa Maria Chimalapa, village situé à environ vingt cinq lieues au Nord-Est de Tehuantepec.*

Page 49, 2e. et 3e. ligne du 2e. parag., au lieu de, *et au Nord-Ouest de Tehuantepec*, lisez, *et au Nord de Tehuantepec.*

Page 53, 2e. ligne du 3e. parag., au lieu de, *Le maringouin, autre moustique*, lisez, *Celui qu'on appelle maringouin.*

Page 58, 11e. ligne, lisez sans virgule, *la figue nourrissante du bananier*

Page 73, 8e. ligne du 2e. parag., au lieu de *Maïa*, lisez *maya.*

Page 77, 10e. ligne du 3e. parag., au lieu de, *soit parce que nous venions tous de payer au climat, par quelque maladie plus ou moins sérieuse, un tribut*, lisez, *soit parce que nous venions tous de payer un tribut au climat par quelque maladie plus ou moins sérieuse.*

Page 101, 6e. ligne, ôtez la virgule qui sépare *oblique* de *à l'axe.*

Page 115, 8e. ligne du 4e. parag., lisez, *pleurent* au lieu de *pleuvent.*

Page 140, 2e. ligne, au lieu de *s'instruire plus*, lisez, *s'instruire mieux.*

Même page, 2e. et 3e. ligne du 2e. parag., au lieu de *la partie supérieure*, lisez, *la partie immédiatement supérieure.*

Page 166, 10e. ligne, lisez *Urrea* au lieu de *Urera.*

Page 176, avant dernière ligne du 3e. parag., au lieu de, *en un mot*, lisez, *c'est-à-dire.*

Page 178, 13e. ligne du 2e. parag., au lieu de *rivière du nord*, lisez, *Rivière du Nord*, avec deux lettres majuscules.

Page 207, ôtez la virgule dans la note entre *romain* et *dont.*

Page 210, dernière ligne du 3e. parag., au lieu de *Serdo de Tejada*, lisez, *Lerdo de Tejada.*

Page 223, 2e. ligne du 3e. parag., au lieu de, *il le joue*, lisez, *il le garde dans son coffre ou il le joue, et s'il &.*

Page 244, 1re. ligne, lisez, *Hidalga* au lieu de *Hidalgo.*

Page 265, 6e. ligne du 2e. parag., après le mot *opposition*, lisez les phrases suivantes que l'imprimeur a passées: *si son parti triomphe, il est récompensé; si la guerre traîne en longueur, on finit par acheter sa soumission au prix qu'il ambitionne. Ce n'est guère que lorsque les révoltés sont mis en pleine déroute*

ERRATA.

dans un combat, que les vainqueurs usent brutalement de leur victoire, fusillant sur le champ les chefs et quelquefois tous les prisonniers. Ainsi tout homme qui lève l'étendard de la révolte, a au moins pour son avancement deux chances sur trois.

La plupart des officiers comptent donc leurs grades par pronunciamientos, excepté les officiers des corps savants qui ne se prononcent jamais, et qui pour cela même avancent lentement. Ceux-là sont souvent des hommes d'une grande ignorance; aucun n'a la moindre idée, &c.

Page 266, 2e. ligne, il faut mettre à la ligne, *Santa Anna serait peut-être &c.*

Page 277, 2e. ligne du 3e. parag., au lieu de *territoire*, lisez, *Territoire* avec un *T* majuscule.

Page 301, 1re. ligne du 2e. parag., lisez, *Laborde ne laissa à sa mort qu'une fortune de 600 mille piastres.* *

Page 303, 2e. ligne du dernier parag., au lieu de *Perez, Palacios*, lisez, *Perez Palacios*, sans virgule.

Page 304, 3e. ligne du 1r. parag., supprimez le mot *net* après *revenu*.

Même page, 6e. ligne du dernier parag., au lieu de *Tacahuamilpa*, lisez *Cacahuamilpa*.

Page 305, supprimez la dernière note de la page, qui n'est pas à sa place.

Page 306, 2e. ligne du 3e. parag., au lieu de, *elle est fermée*, lisez, *elle est formée*.

Page 316, 3e. ligne du 5e. parag., au lieu de *je commençais*, lisez, *je commençai*.

Page 337, 1re. ligne, au lieu de *venait*, lisez, *revient*.

Page 340, dernière ligne du 2e. parag., lisez *chinguirito* au lieu de *chinguiri*.

Page 365, dans la note lisez, *ministres* au pluriel.

Page 379, 1re. ligne du 3e. parag., au lieu de, *en Algérie*, lisez, *dans les îles Canaries;* et dans la dernière ligne, au lieu de *deux cent trente trois kilogrammes*, lisez, *deux cent trente trois mille kilogrammes*.

Page 380, 6e. ligne du 4e. parag., au lieu de, *il y a environ trois ans*, lisez, *il y a environ trente trois ans* (1850).

Page 383, 3e. ligne du 2e. parag., lisez *Territoire* avec un *T* majuscule.

Même page, 1re. ligne du 4e. parag., ôtez la virgule après *murez*.

Page 388, 4e. ligne du 4e. parag., au lieu de *désert*, lisez, *Désert*, avec une lettre majuscule.

Page 390, 9e. ligne du 3e. parag., au lieu de *Savaracua*, lisez *Sararacua*.

Page 396, dernière ligne du 5e. parag., au lieu de 500 *mètres*, lisez 500 *pieds*.

Page 397, 4e. ligne du 3e. parag., supprimez le mot *net*.

Page 401, 4e. ligne du 2e. parag., au lieu de *le papaye*, lisez *la papaye*.

Page 404, dernière ligne du 3e. parag., au lieu de *la pulque*, lisez *le pulque*.

Page 407, 4e. ligne de la 1re. note, au lieu de *cuisines*, lisez *usines*.

Page 419, 9e. ligne du 1er. parag., au lieu de *de Colomas*, lisez *des Colomos*.

* Humboldt.

ERRATA.

Page 421, 1re. ligne du 3e. parag., au lieu de *vingt lieues*, lisez *vingt cinq lieues*.

Page 457, 4e. ligne, au lieu de *d'où les Portugais tiraient tant de richesses*, lisez, *visités par Marco Polo*.

Page 462, 6e. ligne du 2e. parag., au lieu de *Sud-Ouest*, lisez *Sud-Est*.

Page 477, 8e. ligne du 2e. parag., mettez à la ligne, *Mais c'est surtout dans les Indes Orientales, &c*.

Page 493, 9e. ligne du 2e. parag., au lieu de *poussé par tous les vents à la fois*, lisez, *poussé par le vent de Sud le plus furieux*.

Page 559, 1re. ligne du 3e. parag., au lieu de *Ferreros*, lisez *Terreros*.

Page 560, 1re. ligne du 4e. parag., au lieu de *couguardau à pelage gris foncé*, lisez, *couguard à pelage gris foncé*.

Page 565, 1re. ligne du 3e. parag., ôtez la virgule entre *Culhuacan* et *Palenque*.

LE MEXIQUE.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
RUE GARANCIÈRE, 8.

LE
MEXIQUE

PAR

MATHIEU DE FOSSEY

DE L'ACADÉMIE DE DIJON



PARIS
HENRI PLON, ÉDITEUR,
8, RUE GARANCIÈRE.

1857

On a déjà publié beaucoup de livres sur le Mexique : archéologie, histoire naturelle, politique, ethnographie, mœurs, usages, religions, commerce, industrie, ce beau, ce riche pays a été étudié sous toutes les faces, et cependant on peut dire que, à part le grand ouvrage de M. de Humboldt, un de ces monuments qui honorent un siècle, le Mexique n'a inspiré aucune œuvre, scientifique ou littéraire, vraiment digne de rester. Assurément le talent n'a pas toujours fait défaut aux voyageurs qui ont visité, pour la faire connaître, cette partie du continent américain, mais ils étaient placés à un faux point de vue pour bien juger, et dans des conditions défavorables pour peindre ce qu'ils avaient sous les yeux. Pour ne parler ici que de ceux qui ont décrit ce pays en voyageurs ou qui l'ont étudié en philosophes et en moralistes, la plupart ont écrit en courant et par conséquent sans exactitude, laissant dans l'ombre les faits les plus intéressants, et s'étendant longuement sur des détails d'un ordre secondaire et qui ne valaient pas la peine d'être recueillis. Quant aux études sur le caractère et les mœurs des Mexicains, la fantaisie y domine, et les Mexicains y sont présentés sous leur plus mauvais jour. Pour peindre avec vérité un pays nouveau, il ne suffit pas de s'y arrêter quelques semaines, il faut donner un long temps à cette œuvre. On l'accomplit avec d'autant plus de succès qu'on se dépouille plus complétement de ses préjugés de nationalité. Mais il semble, en vérité, que la plupart des voyageurs du vieux continent qui viennent

visiter le nouveau monde, prennent soin d'apporter avec eux, comme une partie essentielle de leur bagage, leurs préventions natives, leurs idées préconçues, leurs opinions toutes faites. Contempteurs nés et de parti pris de tout ce qu'ils voient pour la première fois, ils ne font grâce à rien de ce qui se présente à eux sous une forme qui ne leur est pas familière. Leurs habitudes, leur éducation européenne, font obstacle à l'indépendance de leur pensée, et ils ne peuvent arriver à juger sainement des hommes et des choses de la terre étrangère. Leur nationalité les fascine : c'est le plus souvent de très-bonne foi qu'ils sont injustes et dénigrants, ne sachant pas tenir compte des différences que mettent entre les peuples la diversité d'origine et de race, et surtout le climat, à qui Montesquieu accorde avec raison une si grande part d'influence sur les mœurs. En un mot, c'est à peine si ces observateurs légers ou prévenus veulent convenir qu'on peut rencontrer de l'esprit, de la raison, de l'héroïsme et des vertus chez un peuple qui ne parle pas leur langue et qui s'habille autrement qu'eux. Cela fait ressouvenir du mot si plaisant de Montaigne au sujet de ces trois sauvages qui furent présentés au roi Charles IX, à Rouen, lesquels parlèrent d'une manière si sage et si sensée : « Cela ne va pas trop mal : mais quoi! ils ne portent point de haut de chausses! »

J'ai longtemps habité le Mexique ; je l'ai parcouru plusieurs fois dans tous les sens. Mes projets, mes goûts ou les hasards de ma vie m'ont conduit tour à tour de la case du colon ou de la tente du voyageur dans les plus grands centres de la population. Sans aliéner mon indépendance, j'ai accepté dans ce pays des fonctions honorables ; mes devoirs m'y ont créé de nombreuses relations ; mon cœur y a formé des amitiés qui me seront toujours chères et

qui m'ont consolé dans cet exil si long, mais après tout volontaire. Ainsi j'ai vu sous tous ses aspects, sous toutes ses latitudes, cette contrée si féconde, si richement colorée, et j'ai étudié, à tous les degrés de sa civilisation, depuis l'Indien perdu dans les plus lointaines solitudes, jusqu'au citadin de la métropole, cette société mexicaine encore mal connue ou du moins mal jugée. Ce que j'ai vu, ce que j'ai senti, je l'ai écrit : ainsi est né cet ouvrage. Je puis dire à mon tour, comme Montaigne que je citais tout à l'heure : Ceci est un livre de bonne foi.

Malgré mon désir de ne blesser personne, je ne me dissimule pas que quelques passages de ce livre froisseront les susceptibilités de beaucoup de Mexicains. Qu'y faire? Je n'ai pas eu dessein d'écrire seulement un panégyrique. Je place trop haut dans mon estime le rôle de l'écrivain pour le faire descendre à celui de louangeur quand même. J'ai dit la vérité parce que j'ai voulu être utile. C'est à mon sens la seule manière d'acquitter envers ce pays ma dette d'hospitalité. Mais en écrivant sur le Mexique, je ne pouvais, moi Français, oublier la France. Pour le voyageur lointain, la patrie absente est toujours la pensée secrète, caressée au fond du cœur et chère entre toutes. Ce livre intéresse donc aussi les Français. Et d'ailleurs, de quel pays peut-on aujourd'hui parler où la civilisation de la France n'ait rayonné et fait sentir son influence? Cette influence française est maintenant très-marquée dans la société mexicaine : aucune nation n'y a mis une part égale à la nôtre. J'ai tenu à le constater. Dans des questions d'un autre ordre, j'ai aussi essayé de démontrer, autant que cela se peut, que la domination française est la seule que pourraient supporter les Mexicains, s'ils invoquaient jamais une intervention étrangère, ou si les cabinets

d'Europe la leur imposaient comme indispensable à leur propre sécurité.

Ce livre aborde presque toutes les questions. L'homme politique et l'économiste ne le liront pas sans fruit; le commerçant y trouvera des avertissements utiles, le colon des renseignements importants, l'archéologue et le touriste des notions qui les guideront dans leurs voyages; enfin le naturaliste pourra y recueillir bien des faits non encore observés.

Je ne me suis pas assujetti dans cet ouvrage à une méthode bien rigoureuse. Je quitte un sujet pour passer à un autre; puis je reviens plus tard au sujet que j'avais abandonné. Les notions et les faits qui se tiennent par des rapports naturels se trouvent disséminés, entrecoupés de faits et de notions d'un ordre tout différent. Une distribution logique des matières semblerait plus commode pour le lecteur qui veut s'instruire; elle faciliterait ses recherches. Cela est vrai, mais dans ce livre je m'adresse bien moins aux savants qu'à la partie la plus éclairée des gens du monde. Je voyage, et je dis ce que je vois sur ma route. En me suivant dans mes excursions, on peut goûter le plaisir de la variété, qui a pour tous un attrait si puissant. Ai-je atteint mon but en m'écartant ainsi des règles d'une méthode rigoureuse? C'est au lecteur qu'il appartient de décider la question.

LE MEXIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Projets sur la communication des deux mers par l'isthme de Panama, le lac de Nicaragua et le fleuve du Goatzacoalco. — Colonisation du Goatzacoalco. — Entreprise de M. Laisné de Villevêque. — Départ du Havre. — Idée du voyage. — *Le Petit Eugène* et *la Glaneuse*. — Passage de la barre Minatitlan. — Mensonges des directeurs de la colonie. — Désastres des expéditions et motifs de leurs malheurs. — Campements sur les bords du fleuve. — Indiens de pure race. — Indiens métis. — Voyage à Acayucan. — Cosoliacac. — Altipan. — Doña Marina, appelée aussi *la Malinche*. — Mœurs des habitants d'Altipan. — Premier repas à la mexicaine. — Cris dans le désert. — Épisode sur la chasse au singe. — Village de Soconusco. — Acayucan. Sa situation. — Chiques. — Cultures abandonnées.

La pensée de joindre l'Atlantique au Grand Océan par un canal traversant le continent américain a été plusieurs fois l'objet de sérieuses considérations. D'habiles ingénieurs furent envoyés d'Europe par les rois d'Espagne pour explorer les lieux qui semblaient les plus propres à la réalisation de ce projet; mais soit qu'on jugeât les difficultés insurmontables, soit que les dépenses parussent excessives, on y renonça, bien que cette communication inter-océanique dût abréger les distances, faciliter les transactions commerciales avec la côte occidentale du nouveau continent, et créer une source de richesses pour

la contrée qui ouvrirait ainsi un passage aux marchandises d'Europe, d'Amérique et d'Asie.

Le lac de Nicaragua, l'isthme de Panama et celui de Tehuantepec ont été les trois points proposés pour la jonction des deux mers. Quoique le premier offrît une communication plus facile, le second un trajet plus court, l'isthme de Tehuantepec fixa cependant plus particulièrement l'attention de l'Espagne; et les Cortès adoptant les conclusions de la régence du royaume au mois d'avril 1814, autorisèrent le gouvernement à y commencer les travaux du canal projeté.

Une nouvelle exploration des lieux fut faite en 1842, au compte d'un capitaliste de Mexico, M. Joseph Garay, qui avait obtenu une vaste concession de territoire sur les bords du Goatzacoalco, à la condition d'y porter une colonie et d'y ouvrir une communication entre les deux mers. Les ingénieurs chargés de cette commission reconnurent la possibilité de canaliser l'isthme au moyen des rivières du Goatzacoalco, du Malatengo, du Chichihua, du Tarifa, du Monetza et du Chicapa, lesquelles, à partir du plateau de Tarifa, coulent en sens opposé; les quatre premières, vers le golfe du Mexique, et les deux autres vers les lagunes de Tehuantepec.

Cette entreprise toutefois était au-dessus des forces d'un spéculateur vulgaire : aussi M. Garay ne songea-t-il qu'à réaliser des bénéfices sur la vente de son privilége. Plusieurs années se passèrent en démarches infructueuses auprès des capitalistes d'Europe; tous

furent éblouis; aucun n'osa s'aventurer dans une aussi grande affaire. Enfin l'Américain Sloo acheta le privilége, et cet événement remit en conflit les intérêts, les passions des Mexicains et de leurs ambitieux voisins. La guerre était devenue imminente entre les deux peuples, lorsque le président Ceballos, à son entrée au pouvoir, au commencement de 1853, sut habilement conjurer l'orage.

Depuis lors, contre l'attente générale, la Compagnie américaine n'a rien fait: après s'être ainsi avancée, elle recule devant les difficultés. Tandis que les travaux de percement de l'isthme de Panama s'achèvent, la voie de jonction par le Goatzacoalco reste encore un problème (1)[1].

Si les Américains eussent procédé dans cette circonstance avec l'activité qui fait des sociétés anglo-saxonnes autant de ruches d'abeilles, cette œuvre serait bien près d'être achevée, et le flot des populations qui s'y porteraient d'Amérique et d'Europe féconderait déjà ces rives sauvages de son limon civilisateur, changeant en cultures méthodiques une végétation déréglée, en fruits précieux de stériles produits.

En attendant que cette transformation se réalise par la puissance d'action de ces infatigables pionniers, on lira peut-être avec intérêt quelques notices sur la nature des lieux dont nous parlons, sur leur climat, leurs produits, ainsi que sur la solution du problème de colonisation dans ce pays qu'une tentative malheureuse a déjà mis en mauvais renom. Mais avant d'en-

[1] Voyez les notes qui se trouvent à la fin du volume.

trer en matière, remontons aux causes qui m'ont amené au Goatzacoalco, et aux circonstances de mon voyage qui ont rapport à la colonisation.

Après les événements de 1830, je pris le parti de chercher en Amérique des moyens d'existence indépendants des opinions politiques et de tout système de gouvernement. M. Laisné de Villevêque venait de publier ses brochures sur la colonie du Goatzacoalco, et de tous les points de la France des colons de conditions diverses accouraient au Havre, enthousiastes de cette terre promise, pour laquelle ils quittaient leur patrie, qu'un si grand nombre d'entre eux ne devaient plus revoir! Je fus séduit à mon tour par les promesses de ce questeur de la chambre des députés, à qui je supposais honneur et bon sens, et je me rendis au Havre avec MM. Gabard, de Bourges, pour veiller au chargement du navire qui devait nous porter au Mexique.

Arrêtons-nous un moment pour jeter un coup d'œil sur le prospectus publié par M. de Villevêque. Le gouvernement mexicain, y lisait-on, voulant peupler l'isthme de Tehuantepec et les bords du Goatzacoalco, lui avait concédé à cet effet un territoire fort considérable sur la rive droite de ce fleuve, à une cinquantaine de lieues de son embouchure. Pour encourager les colons, il leur était accordé pendant dix ans une exemption des droits d'entrée sur toutes les choses nécessaires à la colonie. M. Giordan, associé de M. de Villevêque, déjà établi sur les bords du fleuve, était à la tête d'une plantation magnifique de cannes à

sucre, de maïs et de plusieurs centaines de mille pieds de caféyers, cacaoyers, orangers, bananiers, etc. Il recevrait les colons à leur arrivée, s'empresserait de leur donner les moyens de s'établir le plus promptement et le plus commodément possible sur la concession, et on trouverait chez lui tous les secours dont on pourrait avoir besoin. Puis on recommandait aux chefs d'établissements de ne point emporter d'argent, parce qu'il ne leur serait d'aucune utilité dans le désert, mais de se pourvoir de vivres pour six mois après le débarquement, de se munir d'un matériel considérable d'exploitation, d'emmener pour ouvriers des artisans de différents métiers, en les associant par un contrat aux bénéfices futurs de l'établissement, etc. Voilà ce qui était dit aux colons. On va voir ce qu'ils ont trouvé à la colonie et ce qui leur est arrivé.

Nous avions espéré rencontrer au Havre quelque agent des directeurs de la colonie pour nous guider dans le choix, le fret et le chargement d'un navire; mais ces messieurs n'étendaient pas leur sollicitude jusque-là. Il fallut nous occuper seuls de détails que nous ne connaissions pas, et marcher en aveugles dans presque toutes nos opérations. Aussi qu'arriva-t-il? Nous fûmes trompés sur tout, et particulièrement sur le prix, la qualité et la quantité des vivres que notre commissionnaire fit mettre à bord.

Heureusement notre expédition ne se composait que de deux sociétés; il ne nous fut pas difficile de nous entendre et de pourvoir aux besoins de quarante-cinq ouvriers et de quelques passagers pendant la tra-

versée. Mais dans les autres expéditions, bien plus nombreuses que la nôtre, et où se trouvait une multitude de chefs différant entre eux de vues et de caractère, ou qui s'étaient reposés les uns sur les autres des soins que nécessitaient le départ et l'approvisionnement du navire, pour une navigation de deux mois au moins, une infinité de choses de première nécessité manquèrent : on ne s'en aperçut que lorsqu'on ne pouvait y remédier.

Enfin le 27 novembre 1830, le brick le *Petit-Eugène* mit à la voile. Nous sentîmes un vif plaisir à voir s'éloigner les côtes de Normandie. Depuis plus de deux mois le vent nous était contraire, et ce n'était que par surprise que quelques navires sortaient de temps à autre du port, profitant d'un changement passager dans sa direction. L'impatience qu'un peu d'attente nous avait causée, jointe à la crainte de rentrer dans le canal, dominait en nous le sentiment pénible qu'on éprouve en quittant son pays pour se lancer dans une destinée aventureuse.

Avant midi, une pluie glaciale, accompagnée de bourrasques, commença à tomber; la nuit fut très-mauvaise; la journée qui suivit fut plus mauvaise encore, et notre marche continua à être si souvent entravée de gros temps et de vents contraires, qu'au 1er janvier 1831 nous n'étions encore qu'à la hauteur des Açores, ayant déjà mis trois fois à la cape dans ce court trajet.

Pendant ce premier mois de navigation, nous eûmes parfois bien à souffrir. Le *Petit-Eugène* n'ayant point

d'aménagements suffisants, nous avions dû faire construire dans la cale pour nos ouvriers un entre-pont fort incommode par son peu d'élévation; et pour nous, dans l'emplacement de la cambuse et sur le prolongement de l'entre-pont, une chambre qui ne recevait de jour et d'air que par une écoutille. Encore cette unique ouverture resta-t-elle près d'un mois hermétiquement fermée : les lames nous inondaient aussitôt qu'on l'ouvrait pour renouveler l'air.

Notre chambre, qui avait conservé sa première destination de cambuse, offrit pendant les huit premiers jours un aspect vraiment curieux. Qu'on s'imagine une salle de quatre pieds et demi de haut, entourée de lits où gisent des passagers demi-morts du mal de mer; puis des boîtes de conserves qui ont cassé leurs amarres, des pains de sucre, des sacs de pruneaux, des biscuits, des bidons de vin et d'eau-de-vie, etc., le tout pêle-mêle, s'entre-choquant à grand bruit en roulant de tribord à bâbord, et exhalant une odeur nauséabonde.

A défaut du mousse, l'un de nous se hasardait quelquefois à descendre de son lit pour mettre un terme à ce dégât ; mais, peu sûr de ses mouvements, peu solide sur un plancher glissant, par un roulis qui faisait tremper dans l'eau les extrémités de la grande vergue, il arrivait le plus souvent qu'après de vains efforts il regagnait son lit, mouillé, meurtri et morfondu.

Mais l'année 1831 commença pour nous sous des auspices plus favorables; le temps devint superbe, et

bientôt nous pûmes jouir de la chaleur des tropiques, presque toujours tempérée en pleine mer. Le capitaine nous dispensa de la cérémonie ridicule et grossière du baptême. C'est à peu de chose près tout ce qu'il fit de bien pendant le temps que nous passâmes ensemble (2). Cette cérémonie, qui consiste à inonder d'eau de mer les passagers qui franchissent les tropiques pour la première fois, n'est nullement divertissante; elle ne sert le plus souvent qu'à mettre tout le monde de mauvaise humeur.

Je me rappelle encore avec plaisir les soirées que nous passions sur le pont, et que nous prolongions presque toujours jusqu'à minuit. Confiants dans l'avenir, nous goûtions pleinement la douceur des heures présentes. Assis autour du banc de quart, nous aimions à rappeler des souvenirs d'enfance. Nos ouvriers allemands chantaient des airs de leur pays; et lorsque l'heure du punch arrivait, nous nous unissions nous-mêmes en chœur aux refrains de Béranger.

Pendant ce temps, notre mauvais brick, creusant un sillon de feu dans les flots phosphorescents, s'avançait lentement, quoique bonnettes déployées, comme s'il portait à regret cette joyeuse réunion sur une terre de désolation! Lors même que le vent soufflait grand largue, nous ne filions guère plus de sept nœuds, et la lenteur de cette marche ne nous permit d'entrer dans la mer des Antilles qu'au 20 janvier. Ayant pris connaissance de Saint-Domingue et longé Cuba, nous errâmes encore longtemps dans le golfe du Mexique, ballottés par de gros temps, et ce ne fut que dans la

soirée du 13 février, le soixante-dix-neuvième jour de navigation, que nous découvrîmes le fortin démantelé qui commande l'embouchure du Goatzacoalco.

Le capitaine fit jeter l'ancre, remettant au lendemain le passage de la barre. Nous étions tous sur le pont, considérant avec une satisfaction silencieuse l'entrée de ce fleuve que nous regardions comme notre domaine, et ces immenses forêts que nous allions bientôt parcourir en maîtres. L'air était calme, le ciel parfaitement pur, et le volcan de Tuxtla [1] se dessinait à l'ouest sur les dernières gerbes de feu du soleil, comme au milieu d'une gloire magique.

La nuit étendait déjà ses ombres, lorsque la vigie signala une voile au nord. Bientôt cette voile devint plus distincte, et nous la vîmes avec surprise se diriger sur nous. C'était le brick la *Glaneuse*, qui, parti du Havre dix jours avant nous, portait aussi cent cinquante colons au Goatzacoalco. Les malheureux étaient restés trois mois en mer, et avaient souffert les avant-coureurs des maux qui les attendaient au terme tant désiré de leur voyage. Ils avaient, par l'imprévoyance du chef de l'expédition, manqué du nécessaire pendant la traversée, et les dernières distributions n'avaient été que de quelques onces de farine, que chacun préparait à sa guise pour son repas; puis, outre les tempêtes qu'ils avaient essuyées comme nous, ils avaient vu leur navire porté contre les récifs de la

[1] Autrement dit pic Saint-Martin, entre Alvarado et le Goatzacoalco. Il fit éruption en 1793, et les cendres qu'il lança allèrent tomber à Perote, à cinquante-sept lieues en ligne directe.

côte de Tabasco, et les matelots se disposant déjà à défendre leur vie contre la rage des vagues. Il n'y avait qu'un hasard qui pût les sauver de la fin tragique qui les menaçait : ce hasard les sauva, et les abîmes de la mer les rendirent au Goatzacoalco, qui les réclamait comme sa proie.

La *Glaneuse* mit en panne non loin de nous; elle eut le lendemain matin l'honneur de tenter la première le passage de la barre. Trois navires, l'*Amérique*, l'*Hercule* et la *Diane*, nous avaient précédés, et nous connaissions déjà le sort funeste des deux premiers : l'un avait fait naufrage en franchissant le passage; l'autre, n'ayant osé le tenter, était allé plus tard échouer sur la côte, poussé par un vent de nord. La *Diane* seule était entrée heureusement dans la rivière; mais elle n'en avait franchi la barre qu'en désespoir de cause, pour éviter le sort de l'*Hercule*.

Nous suivions donc les mouvements de la *Glaneuse* avec anxiété. En attendant le résultat de sa manœuvre, le cours de la vie semblait suspendu en nous. Cependant nous ne savions pas encore jusqu'à quel point il importait que le passage s'effectuât; nous ignorions que, dans le cas contraire, nous serions entraînés dans des dépenses incalculables pour faire conduire le chargement à Minatitlan, dans de petites pirogues qui chavirent avec une extrême facilité, et nous n'aurions pu supposer que les directeurs n'avaient pas même mis un canot à notre disposition ni à la barre ni à Minatitlan. Les colons des expéditions précédentes étaient restés trente et quarante jours sur la grève, et n'étaient

parvenus à faire monter une partie de leur matériel à Minatitlan et à la concession qu'en vendant l'autre à vil prix.

La *Glaneuse* avait à bord le pilote de la barre et le capitaine du fort. Le premier dirigeait la manœuvre, et, suivant la direction qu'il avait déjà prise pour l'*Amérique*, il laissa la passe à droite et porta le brick sur un banc de sable; puis, profitant du moment de trouble et de tumulte qui suivit la commotion qu'on venait de ressentir, il regagna sa chaloupe, où le capitaine l'avait précédé.

Lorsque nous vîmes ce beau brick s'incliner sur sa quille, que nous entendîmes les marins s'écrier : « La *Glaneuse* a touché! la *Glaneuse* est perdue! » un profond sentiment de pitié et de sympathique terreur nous rendit tout d'abord immobiles et muets. Chacun de nous pressentait instinctivement que le malheur qui frappait ces naufragés nous menaçait nous-mêmes, et que le *Petit-Eugène* n'aurait peut-être pas un meilleur sort que la *Glaneuse*. Cependant l'espérance nous revint peu à peu. Notre capitaine, changeant aussitôt de manœuvre, mit le cap sur le fort; nous avançâmes alors, laissant la *Glaneuse* derrière nous. La passe fut franchie, et le *Petit-Eugène* entra dans le bassin du Goatzacoalco à l'heure même où l'infortuné Guerrero était fusillé à Cuilapa.

Cependant la *Glaneuse* cherchait à se tirer du banc de sable où elle était engagée. On jeta une ancre à une trentaine de mètres du navire; puis l'équipage et les passagers tous ensemble se mirent à tirer le câble

en halant le navire sur l'ancre. Un plein succès couronna leurs efforts : on entendit bientôt le frottement de la quille sur le sable, et le bâtiment fut remis à flot. Prenant alors la direction que nous avions suivie, la *Glaneuse* entra dans la rivière, et reçut le témoignage bruyant et sincère de nos félicitations.

Nous restâmes deux jours à la barre. Une fois à terre, les colons de la *Glaneuse* ne se souvinrent plus qu'ils avaient failli être victimes de la maladresse ou de la perfidie [1] du pilote; ils ne songèrent qu'à préparer du produit de leur chasse un repas qui leur fît oublier les privations qu'ils avaient endurées à bord.

Le premier oiseau que mes gens tuèrent ne me donna pas une haute idée du gibier américain : c'était un de ces vautours appelés au Mexique *zopilotls* et à la Nouvelle-Orléans *carancros* [2]; ils se nourrissent d'animaux morts, et font l'office de vidangeurs. Tout en plumant cet oiseau, mes gens s'étonnaient de sa puanteur; elle devint telle au moment où ils le vidaient, que, renonçant à leur tâche, ils jetèrent aux poissons du fleuve ce premier trophée de leur adresse. Partout où se trouve une case, on voit des *zopilotls;* ils abondent surtout à Vera-Cruz. Tout décèle en eux la bassesse de leurs fonctions; il y a quelque chose de hideux dans la forme de leur tête, dans la peau noire et ridée de leur cou.

[1] Les débris des navires étaient une riche proie pour ce pilote et pour ses voisins de la barre.

[2] Du mot anglais corrompu *carrion-crow*. C'est le *cathartes urubu* (*zopilotl* à tête noire).

Minatitlan, lieu de la résidence du douanier, était aussi celui du déchargement. Quoiqu'il n'y ait guère qu'une dizaine de lieues de la mer à ce village, nous n'y arrivâmes que le soir; néanmoins le temps ne nous parut pas long. Nous considérions d'un œil avide les forêts qui passaient devant nous, le développement du fleuve qui en certains endroits est d'une grande beauté, des masses de verdure et de branches entrelacées s'avançant de chaque côté jusqu'à quinze et vingt pieds des rives, tantôt en se courbant en arceaux, tantôt en rasant la surface de l'eau. Ici, c'était l'Uspanapan qui descend des montagnes de Chiapa, apportant au Goatzacoalco le tribut de ses ondes transparentes; plus loin Barragantitlan [1], dont les cases de roseaux dominent le fleuve. Quelques femmes, au corps cuivré et nu jusqu'à la ceinture, regardaient les navires d'un air inquiet; et les hommes, arrêtant le mouvement de leurs hamacs, semblaient frappés de la nouveauté de ce spectacle. De temps en temps on apercevait, étendu sur le sable, un caïman qui, à notre approche, se décidait à rentrer dans les eaux, ou une iguane [2] d'un vert doré, qui, après avoir fait quelques pas pour fuir, s'arrêtait en nous regardant d'un air intelligent pour juger du danger qui pouvait la menacer.

[1] Ce hameau n'existe plus. Les Indiens l'ont abandonné à cause des moustiques.

[2] L'iguane est une espèce de lézard inoffensif de deux à trois pieds de long. La chair en est délicate; elle tient de la grenouille et du poulet. Ses œufs sont meilleurs que ceux du homard. Une de celles que nous avons mangées en avait trente-neuf dans le ventre, gros comme des œufs de pigeon.

Le lendemain de notre arrivée à Minatitlan, à peine les teintes rosées de l'aurore doraient-elles les cimes des mangliers qui bordent la rive, que nous descendîmes à terre pour visiter les prétendues belles plantations, les soi-disant vastes cultures de M. Giordan. Nous fûmes reçus à notre débarquement par quelques-uns des premiers colons, qui, n'ayant plus ni société, ni ouvriers, ni argent, se trouvaient sans ressource dans ce hameau sauvage, à deux mille lieues de leur pays. Mais quel ne fut point notre étonnement lorsqu'ils nous apprirent que ce directeur de la colonie n'avait une si belle habitation qu'en imagination, et que toutes ses possessions se réduisaient à une petite case en planches et à un jardin de dix mètres carrés !

Nous eussions fait payer cher notre désappointement à ce misérable s'il eût été à son poste; mais depuis longtemps il avait été obligé de fuir pour se soustraire à la fureur des colons.

Il n'y avait pas deux heures que nous étions à terre, que presque tous ceux de nos ouvriers qui pouvaient exercer un métier vinrent nous déclarer plus ou moins grossièrement qu'ils nous quittaient. Ils avaient appris que les alcades des villages voisins, loin de les forcer à remplir leurs engagements envers nous, favorisaient leur désertion, et leur donnaient une piastre par jour et quelquefois plus pour travailler chez eux.

Au moment où nous adressions les plus vifs reproches à ces hommes qui violaient un engagement sacré et nous escroquaient le prix de leur passage, le capi-

taine vint nous dire que l'administrateur de la douane exigeait 400 piastres (2,000 francs) de droit de tonnage pour l'entrée du *Petit-Eugène* dans le port de Goatzacoalco. Après quelques réclamations, nous payâmes. Nous avions heureusement apporté, malgré le conseil de M. de Villevêque, assez d'argent pour satisfaire à cette taxe, sur l'existence de laquelle le prospectus avait gardé le silence. Mais quand le douanier nous annonça, en outre, que nous avions à payer des droits sur tout ce que nous apportions, notre indignation fut au comble. Il fallut nous résoudre à voir faire main-basse sur ce qui, pour nous, était une question de vie ou de mort, sur notre matériel d'exploitation, et même sur nos provisions de bouche : poudre, plomb de chasse, plomb en saumon, fer, acier, chaînes, cordages, toile en pièces, et jusqu'à nos fromages de Hollande, tout alla à la douane. L'administrateur retint pour les droits ce qu'il voulut, et nous rendit le reste, c'est-à-dire fort peu de chose, comme par faveur, plus d'un mois après notre débarquement.

Le découragement commença dès lors à s'emparer de ceux d'entre les nouveaux colons qui étaient venus sans détermination forte et bien arrêtée d'avance. Ils crurent tout perdu, ne virent plus de remède au mal, et entraînèrent avec eux ceux dont la résolution était la plus ferme et les plans les mieux combinés. Nos sociétés se mirent donc à la débandade, et aucune n'alla à la concession. Quelques-uns s'établirent aux Almagres, petit village situé sur la rive droite du fleuve, à huit ou dix lieues de Minatitlan, où ils res-

tèrent jusqu'à ce que toutes leurs ressources fussent épuisées, et les autres se dirigèrent sur Acayucan, San Andres, Vera-Cruz et Mexico.

Au lieu de trois cents colons au moins qui devaient se trouver réunis à la concession, offrant déjà les ressources d'un corps compacte et organisé, on n'en comptait alors qu'une douzaine, disséminés çà et là, qui s'obstinaient à rester dans leurs forêts, plutôt occupés à chasser pour vivre au jour le jour qu'à défricher et à cultiver pour l'avenir.

Ainsi, quand même nos sociétés fussent arrivées intactes sur les terres de la concession, avec des ouvriers pleins de courage, de zèle et d'activité, il eût été à peu près impossible de s'y maintenir, et à plus forte raison d'y faire fleurir un établissement. Pour atteindre ce but, il eût fallu arriver dans un lieu déjà préparé pour nous recevoir, où l'on eût à l'avance coupé les bois, construit les cases, creusé des pirogues et semé du maïs dans les terrains favorables à cette culture, et que notre inexpérience ne pouvait deviner. Mais les directeurs n'avaient pas dépensé une seule piastre dans l'intérêt de la colonie. La colonie ne rencontra donc sur cette terre que des difficultés sans nombre et de toute nature, qui paralysaient tous ses efforts et lui enlevaient tout espoir de réussite.

Les premiers colons durent à leur arrivée s'occuper immédiatement d'abattre les bois pour construire leurs cases et préparer les terrains destinés à la culture; ils changèrent subitement de manière de vivre en passant du repos absolu du navire aux travaux les plus rudes

sous un ciel brûlant, et cette brusque transition, qu'on doit soigneusement éviter sous les tropiques, amena bientôt avec elle les maladies et la mort. Pendant ce défrichement ils eurent à lutter contre la nature sous mille formes différentes : c'était la dureté des bois, la grosseur énorme des arbres, les reptiles, les insectes de toute espèce, et particulièrement les moustiques, qui par nuées venaient harceler les travailleurs, et causaient à ces malheureux des enflures et des plaies effrayantes à voir.

Enfin, après bien des épreuves et bien des fatigues, l'espoir commençait à naître : un assez grand terrain était cultivé; chaque jour on remarquait avec une joyeuse surprise les progrès d'une végétation prodigieuse; les cases s'accroissaient de constructions nouvelles ou de quelque meuble utile; mais alors survinrent les pluies, les inondations, et les colons désespérés virent se changer en lagunes leurs riantes cultures. Tout fut perdu, et plusieurs colons, prisonniers dans leurs cases par la crue des eaux, ne s'échappèrent qu'avec des peines inouïes.

La saison des pluies est celle des maladies; elles attaquent avec violence les Européens nouvellement débarqués, lorsqu'ils ignorent les précautions à prendre pour les éviter, ou qu'ils manquent des soins et des remèdes nécessaires pour les combattre. Il n'y a point de fièvre jaune au Goatzacoalco; mais il y a des fièvres intermittentes ou ataxiques plus ou moins dangereuses. Elles avaient emporté dans l'espace de quelques mois une soixantaine de personnes sur moins

de trois cent cinquante qui nous avaient précédés.

Ce fut au fort de ces désastres que tous les colons, abandonnant leurs déserts envahis par les eaux, les maladies et les misères de toute espèce, commencèrent à se disperser dans le Mexique. Ceux qui habitaient la concession et les bords de la Sarrabia [1] allèrent à Guichicovi, Tehuantepec et Oaxaca, où ils se livrèrent à diverses industries; ou bien ils s'acheminèrent de là à Vera-Cruz pour se rembarquer; et ceux qui s'étaient moins éloignés des Almagres, ou qui s'étaient fixés sur l'Uspanapan, revinrent à Minatitlan [2].

Ce petit village devint un hôpital dépourvu d'infirmiers. On ne voyait dans toutes les cases que des moribonds abandonnés ou des convalescents au teint jaune, dont la sensibilité était émoussée par les souffrances.

Cependant la faux de la mort, frappant aveuglément, épargnait des veuves et des orphelins. Quelques mères de famille sans ressources trouvèrent dans leur tendresse maternelle la force nécessaire pour lutter contre tant de maux; mais d'autres, à peine échappées aux angoisses de la maladie, succombèrent à celles de la misère. Des enfants furent recueillis par charité chez des créoles de la côte; d'autres entrèrent à leur service comme domestiques, et quelques jeunes filles, poussées par le désespoir de l'abandon, tombèrent dans l'opprobre [3].

[1] Affluent du Goatzacoalco.

[2] Minatitlan et les villages du Goatzacoalco sont malsains; mais à la concession le climat est salubre.

[3] Ces maux affligèrent particulièrement les ouvriers colons.

Tel était à peu près l'état de la colonie lorsque nous débarquâmes. Toutefois le récit de ces maux ne fit sur nous qu'une impression passagère. La saison dans laquelle nous arrivions était la plus belle de l'année; la nature, comme pour nous séduire, étalait devant nous ses richesses et ses splendeurs; notre attention se trouvait distraite par une foule de productions curieuses; les fruits étaient excellents, la chasse abondante et pleine d'intérêt. Nous jouissions de tout sous le charme de cette vie nouvelle, comme si ces maux passés ne pouvaient plus renaître!

Nous avions fait dresser nos tentes sur le bord du fleuve à une petite distance des cases du village, bâties sur une éminence, et les ouvriers qui nous étaient restés fidèles avaient construit à l'entour de petites cabanes de branches de palmier. Les colons de la *Glaneuse* avaient élevé aussi, sur une ligne perpendiculaire à la rive, des cases de verdure qui ressemblaient à des bosquets, et donnaient à cette plage un air de fraîcheur et de fête champêtre.

Les matinées étaient pour nous vraiment pleines de charme. Dès que les premiers rayons du soleil, chassant les moustiques, pénétraient dans le calice des fleurs pour en boire les parfums avec la rosée de la nuit, on sentait un air frais et embaumé qu'on aspirait avec délices. Le cri de la chachalaca [1] annonçait le réveil des bois, et les oiseaux canores entonnaient l'hymne matinal. C'était l'heure où notre camp commençait à s'animer : les uns, le fusil sur l'épaule,

[1] *Chachalacamelt* d'Hermander; *Crax vociferans.*

partaient pour la chasse; les autres, la hache à la main, allaient couper le bois pour les feux du matin; quelques Indiens (3) des hameaux voisins arrivaient chargés de fruits et de sucre, qu'ils nous vendaient à bas prix, et d'autres, armés de coutelas[1], s'élançaient dans leurs pirogues pour aller planter au loin leur maïs et leurs bananiers, ou faire la chasse aux tortues ou aux iguanes du fleuve.

A dix heures, la chaleur commençait à devenir incommode. Les cases de palmier vert donnaient un asile frais; mais ma tente n'était pas tenable : la chaleur qui s'y concentrait de midi à quatre heures y faisait monter le thermomètre de Réaumur à 30°; de sorte que nous étions forcés de l'abandonner pendant la journée, et de porter nos pénates nomades au bord de l'eau, à l'ombre d'un tamarin.

Une heure avant le coucher du soleil, le village sortait une seconde fois de sa torpeur : les femmes allaient puiser l'eau à la fontaine, les Indiens apportaient du fourrage vert pour nos chevaux (4), les baigneurs affluaient sur la rive, et nos chasseurs, partis le matin, revenaient dans des pirogues pleines de gibier, qui rappelaient la vénerie de Saint-Germain après une chasse de Charles X.

Les rives du Goatzacoalco abondent en oiseaux de formes gracieuses ou originales et parés des plus vives couleurs. Un naturaliste peut y faire une collection facile et précieuse. Quant à nous, occupés d'intérêts

[1] C'est le *machete* qui sert aux Indiens d'arme et d'instrument d'agriculture.

pressants, nous vîmes tout d'un œil distrait, sans pouvoir payer notre tribut à la science. Néanmoins c'était toujours avec une nouvelle peine que je voyais dépouiller de leurs belles parures les oiseaux les plus rares, gibier dont la saveur ne répondait pas toujours au plumage. Le magnifique aras rouge à ailes bleues et jaunes, le toucan, l'aigrette blanche, servaient à faire la soupe de mes gens, tandis que le hocco à huppe festonnée, destiné à mon repas, était impitoyablement mis à la broche.

A mesure que l'éclat du soleil pâlissait, les moustiques envahissaient nos domaines; les perroquets, volant deux à deux, dirigeaient leurs longues files vers Tabasco, et les myriades de lampyres [1] lumineux qui couvraient les marécages lançaient de moment en moment des étincelles plus brillantes.

Alors devant chaque cabane pétillait la flamme d'un feu, autour duquel on se réunissait pour éviter l'importunité des moustiques qu'éloigne la fumée. Là, tout en plumant le gibier pour le repas du lendemain matin, chacun racontait ce qui lui était arrivé de remarquable dans ses excursions, quels étaient les animaux nouveaux qu'il avait aperçus, les insectes singuliers qu'il avait découverts, les serpents monstrueux qu'il avait tués ou qu'il n'avait pu atteindre, et les impressions d'étonnement ou de terreur qu'il avait ressenties. La gaieté était générale, et les rires bruyants qui partaient de tous les cercles ne cessaient que lorsque le sommeil nous rappelait sous nos moustiquaires.

[1] *Lampyris corusca.*

Trois semaines s'écoulèrent ainsi, puis les colons de la *Glaneuse* se disséminèrent peu à peu; et nous, nous demeurâmes en petit nombre à Minatitlan, attendant ce que la douane devait nous rendre. Nous campâmes encore plus d'un mois sur le fleuve; mais la gaieté avait diminué. Déjà les maladies commençaient à faire des ravages dans nos rangs, et il ne se passait pas de semaine que nous n'apprissions la mort de quelque nouveau débarqué.

J'eus tout le temps de faire des remarques sur la singularité du caractère de l'homme, lorsqu'il est lancé hors de sa sphère habituelle. J'avais pensé que, jetés sur une terre lointaine, unis par les mêmes intérêts, nous eussions tous fraternisé, et que le seul titre de Français ou de colon eût été un droit à notre confiance et à notre amitié; que, devant nous trouver souvent dans la nécessité de recourir à nos voisins, nous eussions été plus disposés à entretenir des relations avec eux. Eh bien, à peine fûmes-nous débarqués que ceux qui étaient amis à bord devinrent indifférents les uns aux autres; chacun agissait sans se mettre en peine de personne, et devenait étranger à tous. Nous étions restés pêle-mêle près d'un mois avec les colons de la *Glaneuse,* et cependant il y avait entre eux et nous si peu de relations, qu'à très-peu d'exceptions près nous ignorions jusqu'à leurs noms. Nous nous étions trouvés face à face bien des fois, et presque toujours sans nous adresser la parole! On aurait vraiment cru que nos intérêts étaient en opposition, et que nous nous voyions avec jalousie sur un même théâtre.

Je parle du moins de ce qui arrivait à ceux qui envisageaient sérieusement leur position, et dont la pensée se préoccupait de l'incertitude de l'avenir; car il y avait aussi parmi les colons des hommes passionnés pour les plaisirs, que le vin et les cartes rendirent bientôt amis, mais que les premières atteintes du malheur jetèrent dans l'abattement.

On trouve sur cette côte du Mexique des Indiens de pure race, des métis [1], des nègres et des zambres, nom qu'on donne au mélange des races indienne et africaine. Les Indiens sont doux de caractère et simples de mœurs; les autres sont astucieux et pétris de vices. Les métis et les zambres ont l'esprit plus délié que les indigènes des climats chauds; aussi seraient-ils tous à leur aise s'ils n'étaient dévorés de la passion du jeu.

Il en venait souvent des villages voisins pour nous acheter des armes et de la poudre. Leur costume est original. Par-dessus un caleçon de toile de Pontivy, qui descend jusqu'à mi-jambe, ils portent une culotte de velours de la même longueur, brodée d'or ou d'argent, et ouverte sur les côtés à partir du dessus du genou, de manière que le caleçon puisse flotter librement et ventiler les jambes. Cette culotte se trouve retenue sur les reins par une ceinture de soie à franges d'or, dont les bouts retombent par derrière. Leur chemise à jabot et à manchettes est d'une toile très-fine et d'une blancheur éblouissante; leurs chaussures

[1] Le croisement des races indienne et européenne a produit les métis.

sont de peau de chevreuil, en forme de bottines, échancrées en dedans pour empêcher que la chaleur ne s'y concentre, et armées d'énormes éperons, à molettes de deux pouces et demi de diamètre, dont ils ont soin de se débarrasser dès qu'ils descendent de cheval. Leur chapeau est de feutre noir ou gris, à grands bords, galonné d'or ou d'argent, et orné d'une *toquille* [1] de même métal. Enfin un coutelas suspendu à leur côté complète ce costume, dont la richesse varie suivant les individus. Je parlerai plus loin de leurs chevaux et des harnais dont on les pare.

Quant aux Indiens des climats chauds, leur vêtement est le plus simple possible : il se compose d'un caleçon de toile et d'un chapeau de feuilles de palmier. Les femmes s'entourent d'un linge de coton de la ceinture jusqu'aux genoux, et, quand elles sortent du village, elles se couvrent le dos et la poitrine d'un morceau de la même étoffe par le milieu duquel elles passent la tête [2]. La plus grande propreté règne chez ces habitants des côtes; toutes les parties de leur vêtement sont toujours nouvellement blanchies. Les femmes se baignent au moins une fois par jour, se savonnent la tête et le corps, et tressent ensuite leurs cheveux, en leur donnant de la souplesse et du lustre au moyen de l'huile qu'elles retirent de l'amande du *mamey* [3].

[1] La *toquille* est un cordon rond, de la grosseur du petit doigt, faisant deux ou trois fois le tour du chapeau.

[2] On nomme *huepil* cette partie du vêtement.

[3] Tous les fruits dont la forme est à peu près sphérique, et

On compte dans la province du Goatzacoalco beaucoup de villages d'Indiens de pure race, qui ne connaissent d'autre langue que celle des Aztèques. Quelques-uns, désignés par les créoles sous le nom de *gens de raison,* parlent espagnol et servent d'interprètes. Les voyageurs éprouvent de grands embarras au milieu de ces peuplades indigènes si l'interprète ne se trouve pas là. En arrivant dans un village d'Indiens, ils vont loger de droit à la maison commune, où l'alcade est tenu de leur envoyer deux *topils,* c'est-à-dire deux adjoints, qui, moyennant une légère rétribution, soignent leurs chevaux et préparent leur souper. Cette maison ne se compose que d'une pièce, meublée d'une table et d'un banc, tribunal de l'alcade; de sorte qu'on se trouve forcé de coucher par terre, si on n'a pas eu la précaution d'apporter un lit.

Pendant les deux mois que je passai à Minatitlan, je parcourus les villages des environs, cherchant les lieux les plus propres à mon établissement. La position d'Acayucan m'ayant paru avantageuse par les débouchés qu'elle offre, je résolus de m'y fixer, et quarante mules y portèrent mon bagage. Sur ces chemins peu fréquentés, les muletiers ne prennent pour charge que la moitié ou le tiers du poids que ceux des grandes routes ont coutume de recevoir, lequel est fixé à 400 livres par bête; ils sont pauvres, et n'ont que de mauvaises mules qu'énerve une nourriture insuffisante.

dont l'amande est dure, sont compris en langue mexicaine sous le nom générique de *tzapotl,* que les Espagnols ont changé en *zapote.* Le *mamey* est aussi un *zapote.* — Clavigero.

Le chemin d'Acayucan est tracé au milieu de forêts dont les arbres, pressés et entravés dans leur croissance par la luxuriance même de la végétation, ne présentent que des masses impénétrables de branches, de lianes et d'épines. Au-dessus des ondes de cette verdure noirâtre émergent çà et là des palmistes aux couleurs tendres, des ficus touffus, des bois de fer, des fromagers dont les racines sortent de terre à une hauteur de 12 à 15 pieds. De chaque branche, pavoisée des brillantes couleurs du satyrion, pendent des lianes inégales fantastiquement entrelacées à celles des branches voisines, dans lesquelles se jouent quelquefois de jeunes singes, qui, se balançant sur ces escarpolettes naturelles, s'élancent d'arbre en arbre, et voyagent ainsi dans la profondeur de ces bois.

Le premier village qu'on trouve en sortant de Minatitlan est Cosoliacac, dont les cases de torchis, couvertes de feuilles de palmier, sont ombragées d'orangers et de cédrats toujours en fleurs. Les femmes y sont assez belles, mais trop massives.

Ensuite vient Altipan, village très-ancien, dont les habitants sont de race sans mélange, ainsi que ceux de Cosoliacac. C'est, suivant la tradition du pays, la patrie de la fameuse Indienne Doña Marina (5). Clavigero dit qu'elle était née à Painala, village de la province de Goatzacoalco; mais les informations que j'ai prises ne m'ont point appris qu'un village de ce nom existât ou eût existé. Dans une autre histoire du Mexique, on lit qu'elle était de Huilotla. Je n'ai pas eu connaissance non plus de ce Huilotla; mais il existe

auprès d'Acayucan le village d'Holuta ou Oluta, connu pour être fort ancien et avoir été assez puissant : peut-être est-ce Holuta qu'on a voulu désigner. Toutefois, que ce soit à tort ou à raison, Altipan revendique l'honneur d'avoir donné naissance à cette femme, dont le génie ouvrit à Cortès la route de Mexico.

Les femmes de ce village justifient leur ancienne réputation de beauté. C'est parmi ces Indiennes que j'ai vu les formes les plus parfaites, quoique d'un galbe toujours un peu trop saillant. Leur costume est d'ailleurs bien propre à les faire ressortir, puisque la seule partie de leur corps qui soit couverte se trouve moulée dans la toile serrée qui l'enveloppe.

Dans ces régions brûlantes, la nature est précoce. Les jeunes filles de treize à quatorze ans paraissent en avoir dix-huit ou vingt; mais si leur développement est rapide, leur beauté passe promptement aussi; elle survit rarement à l'âge de vingt-cinq ans. Quoique la croissance marche plus lentement chez les jeunes garçons, il n'est pas rare cependant de trouver un enfant de quatorze ou quinze ans déjà père de famille. Il arrive même très-souvent qu'un père marie son fils avant la puberté, et s'arroge sur la jeune épouse des droits que l'enfant ne songe pas encore à lui disputer.

L'immoralité est au comble dans tous les villages du Goatzacoalco, et surtout à Altipan. Ici tout est renversé, tous les devoirs sont ignorés : un fils et sa mère, un père et sa fille, un frère et sa sœur, ont ensemble des liaisons incestueuses, et font un échange scandaleux de leurs droits les plus sacrés. L'amour cependant,

le véritable amour, leur est inconnu. Les deux sexes ne sont attirés l'un vers l'autre que par l'attrait d'un plaisir purement égoïste, et restent indifférents l'un à l'autre dès qu'ils se séparent (6).

Le curé d'Altipan rendit aux colons de grands services. Il leur donna des secours d'argent, les reçut chez lui, les soigna dans leurs maladies, et quoiqu'il eût été trompé par quelques-uns en retour de ses bons procédés, jamais il n'en montra de ressentiment, et son zèle et sa charité n'en furent point refroidis à l'égard des autres.

Arrivé de bonne heure à Altipan, je résolus d'y passer la journée. La chaleur commençait à être insupportable, et mes gens, qui me suivaient à pied, étaient fatigués; ils s'étaient couchés à l'ombre d'un oranger dont les fruits descendaient jusqu'à terre, et j'eus quelque peine à les empêcher d'abuser de la prodigalité de la Pomone américaine. Ce jour-là, nous fîmes un repas tout à fait à l'indienne : on nous servit du *tasajo* cuit avec du piment rouge, des haricots noirs et des tortilles.

Le *tasajo*, appelé *tassao* dans nos colonies, est une viande de bœuf qu'on fait sécher au soleil après l'avoir salée et coupée en lanières. Elle conserve toujours une odeur et un goût peu agréables.

Les Mexicains mettent le piment en abondance dans tous leurs ragoûts; il y a même beaucoup d'Indiens misérables qui n'ont d'autre aliment que du piment et des tortilles.

Les tortilles, que l'on mange partout au Mexique

en guise de pain, sont faites de maïs macéré dans de l'eau de chaux et broyé. Lorsque la pâte est suffisamment préparée, on la fait cuire par galettes rondes et minces sur un plateau de terre exposé à la flamme d'un feu ardent. Pour que la tortille soit supportable, il faut la manger très-chaude. On en façonne chaque bouchée de manière qu'on puisse s'en servir comme d'une cuiller; les doigts font l'office de fourchettes et de couteaux.

Les haricots sont le mets de fondation de toutes les tables mexicaines : à déjeuner, à dîner et à souper, chez le riche comme chez le pauvre, on sert un plat de haricots au gras comme entremets.

En parlant de la manière de préparer et de faire cuire la tortille, j'ai fait à peu près l'énumération de tous les meubles d'une case d'Indiens. En effet, après la pierre[1] sur laquelle on broie le maïs, le plateau sur lequel on en fait cuire la pâte, le petit pot où l'on fait l'*atole*[2], ustensiles de première nécessité que la femme apporte en dot à son mari, le mobilier ne se compose guère que d'une natte de jonc qui sert de lit, de table et de siéges. Si on ajoute à cela une cruche, quelques tasses de calebasse et une image enfumée de la Vierge ou de quelque saint, on aura l'inventaire de ce qu'on peut trouver chez un Indien des provinces internes. Il n'y a de plus chez l'Indien des climats chauds qu'un hamac où il se balance pendant que sa femme s'évertue, avant chaque repas, à faire la tortille, travail qui

[1] Appelée *metate* par les Espagnols.

[2] Bouillie de maïs.

l'occupe une grande partie de la journée. Mais celui-ci est bien plus heureux que l'Indien des provinces élevées : ce dernier mène une vie de privations continuelles, tandis que l'autre jouit sans peine des richesses de la végétation. Aussi à mesure que l'on s'éloigne des côtes, s'aperçoit-on d'un changement frappant dans la classe des Indiens; plus on s'élève, plus ils se montrent malpropres, et on finit par n'avoir sous les yeux que des haillons d'une saleté dégoûtante. Les femmes, jeunes ou vieilles, sont hideuses de misère; on chercherait en vain un trait gracieux dans leur figure dégradée.

Le lendemain, je me remis en marche assez tard, de sorte que j'eus à supporter la plus forte chaleur du jour; mais j'en fus dédommagé par la vue d'une immense quantité des plus jolis oiseaux que produise l'Amérique. De tous côtés bourdonnaient des colibris, qui se soutenaient immobiles dans l'air, tandis qu'insinuant leurs becs dans le calice des fleurs, ils en épongeaient le suc de leurs langues effilées. Les perroquets, les perruches, les toucans, les chachalacas, couronnaient les arbres de haute futaie, tandis que les massifs de verdure, au milieu desquels le chemin se trouve encaissé, étaient couverts d'autres petits oiseaux jaunes, rouges, verts, bleu de ciel, ou de mille couleurs à la fois, qui se posaient ou s'élevaient, et sans cesse en mouvement, ressemblaient à des pétales de fleurs agités par le vent.

Avant d'arriver à Soconusco, village indien à une lieue d'Acayucan, nous fûmes surpris par une pluie

d'orage. Je pressai le pas de mon cheval, et laissai derrière moi mes gens qui étaient à pied. Un instant après, j'entends dans l'épaisseur des bois des cris effrayants semblables au barrit de l'éléphant; leur intensité augmentait de minute en minute; l'animal, cela ne me paraissait pas douteux, s'approchait de moi rapidement.

Je venais précisément de me débarrasser de mon fusil pour être plus à l'aise sous mon manteau, et je n'étais nullement tenté d'attendre de pied ferme ce champion menaçant. J'avais donc pris le large au grand trot, et l'éloignement affaiblissait progressivement les ondes sonores qui m'apportaient cette voix du désert, quand j'entendis la détonation d'une arme à feu. Je ne doutai plus que mes gens n'eussent été attaqués. Je revins sur mes pas au galop pour connaître l'issue du combat; mais quelle fut ma surprise lorsque je les vis venir avec un singe [1] de trois pieds de haut que l'un d'eux portait triomphalement sur ses épaules! Je demeurai un peu confus de ma terreur; je n'avais jamais ouï dire jusque-là qu'un singe poussât d'aussi affreux hurlements (7).

Sans avoir égard à la ressemblance de cet hôte des bois avec l'espèce humaine, on en fit bouillir une partie et rôtir l'autre, et nous en mangeâmes tous sans le moindre dégoût. La chair en est noire et ressemble pour la saveur à celle du mouton, sauf un léger goût de sauvage.

Toutefois, si je mangeai alors du singe sans répugnance, j'avoue que je ne pus m'y décider quelque

[1] C'était un *mycetes ursinus*.

temps après, en apprenant les circonstances de la mort du pauvre animal dont j'étais invité à prendre ma part; elles firent tellement d'impression sur moi, que j'aurais vraiment cru commettre un acte d'anthropophagie.

Deux colons étant allés à la chasse dans les bois d'Acayucan pénétrèrent dans un fourré où ils avaient aperçu quelques sapajous; et là, s'étant désigné celui qu'ils voulaient abattre, ils lui tirèrent leurs quatre coups de fusil. L'animal reçut les quatre balles, mais ne tomba pas, car lorsque le plomb n'atteint ni le cœur ni la tête, l'animal, quoique mortellement blessé, conserve assez de force pour se maintenir longtemps à l'arbre. Les chasseurs rechargèrent leurs armes et l'abattirent au sixième coup. Alors l'un d'eux, apercevant à la cime du même arbre un petit sapajou qui s'y était réfugié, le tira et le fit tomber. Le prenant par une patte, il le jeta sur le corps du gros singe qui paraissait privé de vie; mais voici que le moribond, sortant de son immobilité, saisit cette petite bête, l'entoure de ses longs bras en poussant un cri de détresse, puis se soulevant par un mouvement convulsif, il semble chercher la place où le plomb meurtrier l'a frappé et vouloir le ranimer par de légères secousses; mais bientôt épuisé par ce suprême effort, il retombe en jetant un dernier cri, et meurt tenant encore serré sur sa poitrine ce cher et malheureux objet de sa tendresse.

Acayucan, chef-lieu du district du Goatzacoalco, se trouve à une distance de quinze lieues environ à

l'ouest de Minatitlan. C'est un grand village de trois mille âmes, dont la moitié se compose de créoles. La chaleur y est la même que sur les bords du Goatzacoalco; mais on n'y est pas tourmenté par les moustiques pendant la belle saison, et il n'y en a que fort peu dans le temps des pluies. Cela vient de ce que la situation de ce village sur un plan incliné en éloigne les marais, et que la grande distance qui sépare les cases recule d'autant les bois circonvoisins du centre qui est le plus habité.

Mais comme le mal est presque toujours un compagnon fidèle du bien, on y éprouve l'inconvénient des chiques, espèce de puces[1] imperceptibles qui entrent dans la chair, particulièrement aux pieds, et y déposent des œufs dont les larves croissent prodigieusement vite. Si on n'a pas soin de les extraire à la première sensation de douleur, en peu de jours la plaie s'est assez profondément creusée pour contenir un pois. On ne peut se figurer, sans l'avoir éprouvé, tout ce que cause d'irritation et de dégoût l'existence prolongée de ces petits chancres, souvent au nombre de cinq ou six à chaque doigt de pied! Quelquefois les points malades s'étendent et se réunissent en une seule plaie, malgré l'attention qu'on met à rechercher chaque jour les nouveaux nids. Le développement en est tellement rapide, qu'on découvre le soir une large tache où l'on n'avait rien aperçu le matin.

J'ai eu les pieds fort maltraités par ces maudits insectes; mais les Indiens, qui n'ont pour chaussures que

[1] *Pulex penetrans.*

des sandales, en ont les doigts rongés. J'en ai vu dont l'orteil avait entièrement disparu.

Une fois installé à Acayucan, je fis commencer un défrichement à une petite distance du village pour une plantation de maïs. Mais bientôt les avis m'arrivèrent de tous côtés : les uns disaient que j'avais mal choisi ma position, et me conseillaient de retourner sur le fleuve; d'autres, plus sensés, me démontraient que le but de notre expédition étant manqué, mes efforts en agriculture seraient infructueux; que, livré ainsi à mes propres ressources, tout ce qui pourrait m'arriver de moins triste serait de pouvoir vivre pauvrement et sans espoir d'améliorer ma situation.

Déjà le peu d'hommes qui m'étaient restés fidèles commençaient à s'ébranler. C'étaient des vignerons, anciens serviteurs de ma famille, qui avaient demandé à suivre ma fortune. Le changement de leurs habitudes, le souvenir du village, et peut-être aussi celui de leur bon vin de Bourgogne dans un pays où l'on n'a que de l'eau tiède pour satisfaire une soif inextinguible, faisaient mollir leur résolution première; ils n'aspiraient qu'à revoir la France, et attendaient de moi la grâce de leur renvoi.

Dès le premier jour du débarquement, j'avais été démoralisé moi-même; et si j'avais encore songé à coloniser, c'était plutôt par suite de l'idée fixe qui m'avait amené au Mexique que par l'effet d'une volonté réfléchie; aussi, après avoir tournoyé pendant quelque temps dans un labyrinthe d'idées contraires,

j'annonçai enfin mon départ pour Vera-Cruz, au grand contentement de tous mes gens.

Je ne pensai plus alors qu'à me défaire de mon bagage à quelque prix que ce fût, avant que les pluies vinssent me constituer prisonnier. Déjà, à Minatitlan, pour éviter la perte de mon vin et de mon eau-de-vie, que je n'aurais pu conserver longtemps dans des tonneaux [1], j'avais transformé ma tente en une espèce de comptoir de la Râpée. A Acayucan, je devins boutiquier; mais, peu expert dans la science mercantile, je me défis assez désavantageusement de mes vivres, de mes armes, de mes munitions de chasse, et je finis par abandonner pour presque rien à un colon brocanteur tout ce qui me restait de fer, d'acier et d'outils de toute espèce. Une fois que j'eus renoncé aux projets qui si longtemps m'avaient occupé, j'eus hâte de connaître un autre monde et de courir les chances d'une nouvelle destinée, où nulle part je n'apercevais encore de chemin frayé.

Avant d'aborder à Vera-Cruz, revenons à la colonie; donnons une connaissance exacte des lieux, de la fertilité du sol, de la richesse des productions, des marchés où le colon peut envoyer le superflu de ses récoltes, ainsi que des maux inhérents au climat; ensuite nous rechercherons la solution du problème d'une colonie française au Mexique.

[1] Il existe sur la côte de Vera-Cruz un acare fouisseur, le *comegen*, qui perfore en quelques jours les douves des tonneaux et les ballots d'étoffes.

CHAPITRE II.

Cours du Goatzacoalco. — Mal-Paso. — Beauté des forêts du haut Goatzacoalco. — Les singes. — Les caïmans. — Le jaguar. — Sa force. — Manière de le chasser. — Le couguard. — Les cochons-marrons. — Bois précieux des forêts. — Riches productions du sol. — Débouchés. — Le pays zapotèque. — Les Mijes. — Boca-del-Monte. — Don Tadeo Ortiz. — Guichicovi. — Épisode. — Superstition des Indiens. — Les moustiques. — Le talage. — Les garapates. — Les scorpions. — Les serpents. — Conseils aux fondateurs de colonies. — Expédition du *Requin*. — Un nouveau Robinson. — Malheurs de la famille Sombret.

Le Goatzacoalco est un beau fleuve, mais son cours n'est pas étendu. Il prend sa source dans les solitudes inconnues des Cordillères, et le point [1] le plus reculé auquel on soit parvenu en le remontant n'est pas éloigné du village de Santa-Maria Chimalapa de plus d'environ vingt-cinq lieues nord-ouest de Tehuantepec. Là ce fleuve porte aussi le nom de *Rio del Corte* [2], parce que les Espagnols y embarquaient sur des radeaux les mâtures qu'ils allaient anciennement couper dans les forêts de Tarifa pour les chantiers de la Havane.

Le Goatzacoalco reçoit de nombreux affluents qui augmentent progressivement la masse de ses eaux. Dans la première moitié de son cours, il offre des rapides [3] fréquents, qui rendent la navigation très-

[1] La hauteur de ce point au-dessus du niveau de la mer est de 119 mètres. — Moro.

[2] *Rivière de la coupe des bois.*

[3] On ne peut les franchir qu'en pirogues, ou en bateaux plats, encore avec beaucoup de difficulté dans la saison sèche.

pénible; mais elle devient facile à partir du Mal-Paso, à environ quarante lieues de la barre, non-seulement pour des pirogues, mais encore pour des embarcations tirant plusieurs pieds d'eau. Les plus gros vaisseaux peuvent même remonter jusqu'au Coachapa, c'est-à-dire à douze lieues de l'embouchure. La largeur de son lit varie en général de cent à cent cinquante mètres; quelquefois elle prend une extension quatre ou cinq fois plus grande. Dans le temps des pluies, les eaux qui envahissent le domaine des forêts déracinent les arbres, qu'elles déposent sur ses rives ou qu'elles entraînent jusqu'à la mer.

Le port du Goatzacoalco est sûr; son bassin est spacieux, et non loin de là on trouve sur la gauche en remontant le fleuve des lagunes profondes où des centaines de navires auraient un abri contre le nord le plus furieux. La barre est meilleure que celles de tous les autres fleuves du Mexique, en ce que sa position est fixe, et qu'elle n'est jamais obstruée de sables mouvants. Elle a de douze à quatorze pieds de profondeur, et se trouve ainsi accessible aux navires qui ne tirent pas plus d'eau. Si elle a été si redoutée des marins qui amenaient les expéditions, c'est que la perfidie du pilote avait fait croire à des dangers qui n'existaient pas.

Au Mal-Paso, où la concession avait été faite, le fleuve se trouve encaissé dans un lit de roc. Ailleurs, répandu de chaque côté dans les plaines, il roule ses eaux sur une pente inégale à travers des rochers et des îlots qui rendent les courants dangereux. Là, le batelier

doit lutter contre les tourbillons et l'irrégularité du lit, qui présente successivement des nappes étendues, des rapides resserrés et des gués où l'eau manque pour maintenir à flot une pirogue chargée.

Les caïmans ou alligators se trouvent en grand nombre dans le Goatzacoalco; mais ils ne sont pas très-dangereux pour peu qu'on prenne des précautions pour les éviter. Je n'ai connu qu'un seul colon qui ait été victime (8) de leur férocité. Quelques autres leur ont servi de pâture, il est vrai; mais leur sort était déjà décidé : ils s'étaient noyés.

Toutefois, après avoir goûté de la chair humaine, les caïmans sont devenus la terreur de certains parages. Le propriétaire de l'hacienda [1] de San-Nicolas, sur la rivière de San-Andres, m'a raconté que peu de mois avant mon passage un caïman, qui rôdait depuis plusieurs jours auprès des endroits habités, dévora une jeune enfant sur le bord de l'eau, et le lendemain coupa en deux un Indien qui traversait la rivière à la nage.

La longueur ordinaire de ce saurien est de huit à douze pieds; mais il y en a de beaucoup plus grands. Les colons de la première expédition, en allant aux Almagres, en tirèrent un dont le corps se trouvait à moitié hors de l'eau. La balle le frappa au front et lui fit une blessure mortelle. En vain l'animal chercha un refuge au fond des eaux; la douleur l'obligea à revenir à la surface, ce qui donna aux colons la fa-

[1] Une *hacienda* est ce qu'on appelle dans nos colonies une *habitation*.

cilité de lui jeter un nœud coulant et de le tirer à la remorque pendant toute la journée. Arrivés au terme de leur voyage, ils le halèrent sur la grève et demeurèrent terrifiés à sa vue : sa longueur dépassait dix-huit pieds.

Lorsque les premiers colons montèrent à la concession, ils trouvèrent cinq ou six hameaux d'indigènes échelonnés sur le fleuve. Ils avaient été envoyés là des différents villages des environs pour mettre à exécution le projet de colonisation du gouvernement; mais peu à peu ils abandonnèrent leurs nouvelles demeures pour retourner aux anciennes, ne pouvant supporter le tourment des moustiques.

Néanmoins les Indiens de Minatitlan, d'Altipan et d'autres villages y vont faire des plantations de maïs, de cannes à sucre et de bananiers, dont ils ne s'occupent plus qu'au temps de la récolte. C'est là qu'ils coupent les arbres dont ils font leurs pirogues, souvent longues de cinquante pieds, et qu'ils taillent les planches de cèdre qu'ils vendent aux créoles. Ils n'ont pas d'autre outil que la hache, de sorte qu'ils ne peuvent tirer de chaque arbre qu'une seule planche.

De la barre aux Almagres la végétation n'est que pittoresque; mais, en remontant le fleuve, on la voit dans toute sa splendeur. Elle est vraiment magnifique au Mal-Paso. De chaque côté du fleuve s'étendent des forêts vierges d'arbres gigantesques, dont les branches ne commencent souvent qu'à cinquante pieds de terre, et forment un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Le ceïba au feuillage épais, les

palmiers au tronc svelte et majestueux, le dragonnier aux taches de sang, le cédrel odorant, le liquidambar à la résine parfumée, le gaïac au bois dur, le granadillo aux branches flexibles, le coapinol à la gomme dorée, tous ces arbres et une foule d'autres cherchent le soleil et s'élancent à l'envi au-devant de ses rayons, dont ils attendent leur force et leur beauté. L'ombre projetée de leurs têtes feuillues prive le sol de toute autre végétation, de sorte qu'on pourrait parcourir commodément en calèche de vastes espaces, où la vue se perd bientôt en plongeant dans leurs profondeurs ténébreuses. Le voyageur qui de la rive considère ce tableau vivant d'une nature vierge ne peut se défendre d'un sentiment de terreur religieuse, qui lui révèle pourquoi les druides avaient placé le sanctuaire de leurs divinités dans les forêts primitives de notre vieux continent. L'apparition d'une troupe de cochons-marrons [1] qui obéissent à un chef vient parfois animer ces solitudes; d'autres fois c'est un singe qui se balance par la queue, ou un tigre marchant à pas lents et qui exhale son ennui en longs bâillements.

Les tigres, autrement appelés jaguars [2], attaquent rarement l'homme, parce qu'ils trouvent une nourriture abondante dans les forêts et dans les pâturages

[1] C'est le pécari des naturalistes. Le mâle porte une glande lombaire d'où s'échappe une humeur fétide, et que le couteau du chasseur doit enlever prestement. La chair de la femelle est préférable à celle du mâle.

[2] On trouve dans le haut Goatzacoalco et à Tehuantepec les plus beaux jaguars du Mexique; j'en ai acheté des peaux qui avaient cinq pieds et demi du nez à la naissance de la queue.

des haciendas; aussi les propriétaires des grandes fermes ont-ils des chasseurs au tigre constamment en campagne. A celle du marquisat de Cortès auprès de Tehuantepec, que M. Guergue d'Oaxaca a achetée du duc de Monteleone [1], on en tue une cinquantaine par an terme moyen; malgré cela, on perd encore beaucoup de bestiaux.

Ces chasseurs ne sont pas toujours armés de fusils : ils ne portent souvent qu'un lacs avec lequel ils étranglent l'animal. Voici comment ils s'y prennent : lorsqu'ils ont découvert les traces de la bête, ils se mettent à sa piste avec une douzaine de petits chiens dressés à cette chasse et l'atteignent bientôt. Effrayé des cris de l'homme et de l'aboiement des chiens, le tigre grimpe sur un arbre. Tandis qu'il reste exclusivement attentif aux mouvements et aux cris des chiens, les chasseurs lui passent le lacs au cou, au moyen d'une perche armée d'un aiguillon; puis, après avoir attaché fortement la corde à l'arbre, ils le piquent au flanc : le tigre s'élance et reste suspendu.

Il est une autre chasse au tigre fort curieuse, c'est celle que font les cochons-marrons. Ces sangliers sont redoutables quand ils sont réunis par bandes et qu'on les attaque. Si un tigre en a tué ou blessé un, il se trouve quelquefois cerné et attaqué lui-même. L'arbre le plus voisin lui sert alors de refuge; mais les cochons-marrons ne renoncent point à leur vengeance : ils sont tenaces, ils restent au pied de l'arbre où leur

[1] Descendant de Cortès par les femmes, et héritier de ses titres et de ses biens.

nombre s'accroît continuellement, et ils y passent, s'il le faut, plusieurs jours, jusqu'à ce que la faim détermine leur prisonnier à en descendre. Le tigre s'élance enfin : un combat terrible s'engage; mais, quoiqu'il jonche le terrain de victimes, il finit par être déchiré à coups de dents [1].

On trouve aussi dans les climats chauds le puma ou couguard, appelé vulgairement *lion sans crinière*. Moins grand et moins fort que le jaguar, il en diffère encore par son pelage, qui est gris-fauve avec des taches plus foncées qui disparaissent à sa mort.

Pour les autres bêtes qui peuplent les forêts du Goatzacoalco, le colon n'a rien à en redouter pour lui-même : le chat-tigre, le coyote [2] et le loup ne font la guerre qu'à ses poules, le tatou cuirassé qu'à son maïs; le danta n'estime d'autre nourriture que les graminées des ruisseaux et les feuilles tendres des arbres; enfin le sapajou se retire de préférence dans les fourrés inaccessibles à l'homme, où les palmiers, les sapotiers, les guamuchils lui offrent leurs fruits savoureux et abondants.

Le colon friand trouve pour sa table des perdrix [3] dans les ravins abrités du vent du nord, des lièvres ou

[1] Un Indien du Goatzacoalco m'a dit avoir été témoin du fait; et il est à remarquer que ces hommes simples, comme jadis les Iroquois, ne mentent jamais; seulement ils ajoutent facilement foi à l'imposture. Cela se trouve d'ailleurs confirmé par ce qu'en ont dit à M. de Humboldt les Indiens de la mission d'Ature, en Venezuela. — *Voyage aux régions équinoxiales*.

[2] Quadrupède qui tient le milieu entre le renard et le loup.

[3] C'est l'espèce que les naturalistes appellent *colins*.

des lapins dans les savanes buissonneuses. Sur les coteaux boisés, au coucher du soleil, le coq d'Inde sauvage se trahit lui-même : il révèle sa remise en rappelant à lui ses compagnes éparses. Les bords du fleuve fournissent à la variété du service la sarcelle et le gros canard, la tortue et l'iguane. Dans ses eaux profondes, le filet du pêcheur enlace le bagre et le bobo aux chairs fermes et blanches, et dans les ruisseaux tributaires il rencontre la truite dorée, que n'eût pas reniée le palais difficile de Brillat-Savarin.

Quant aux fruits donnés par les différents climats du Mexique, leur variété est innombrable; j'aurai occasion de parler des espèces principales dans le cours de mon voyage.

Mais d'autres cultures nous attiraient sur cette terre étrangère; leur nomenclature est nombreuse, leur richesse sans égale : ce sont, d'une part, le cacao, le café, la canne à sucre, la vanille et les céréales; de l'autre, le coton, le tabac, la cochenille, l'indigo, la salsepareille, le jalap, etc.

Le cacao du Goatzacoalco est d'une qualité égale à celui de Tabasco, province limitrophe; il est supérieur à celui de Guayaquil, de Maracaïbo et même de Caracas. Tabasco fournit à peine la cinquième partie du cacao que l'on consomme au Mexique; le reste vient en grande partie de Guayaquil, et n'arrive à Vera-Cruz qu'après avoir été à New-York ou à Hambourg : chose étrange pour celui qui ignore qu'il n'existe pas de communications directes entre le Mexique et les États de l'Amérique du Sud.

Si quelques rares caboteurs apportent dans les ports de l'Ouest les productions des autres contrées, elles suffisent à peine à la consommation des habitants de cette côte.

La culture du cacaoyer était déjà très-répandue du temps de Montézuma; on en broyait l'amande avec du maïs, puis on en préparait une boisson à laquelle on donnait le nom de *chocolatl*. Les grains de cacao avaient cours dans l'empire des Aztèques, comme moyen d'échange; et encore aujourd'hui ils servent de monnaie à Tehuantepec et dans les bourgs de Chiapa. La valeur d'un demi-réal est représentée par trente-six grains.

Le café du Goatzacoalco est au moins aussi bon que celui d'Orizaba. Son grain est petit et arrondi; quand il est donné par un vieux tronc, on ne saurait lui trouver d'égal qu'à Colima.

La canne à sucre donne fort peu de peine à cultiver sous l'influence d'une atmosphère légèrement humide et d'une rosée abondante, qui rendent inutiles les travaux d'irrigation, indispensables dans les régions du centre et sur la côte occidentale. Elle offre encore un avantage sur celle du versant opposé des Cordillères, c'est qu'elle dure sept ou huit ans en plein rapport, tandis qu'il faut la renouveler tous les deux ans dans les pays où l'arrosement est nécessaire. M. de Humboldt l'a trouvée plus abondante en sucre qu'à l'île de Cuba et dans les plantations de Saint-Domingue.

La liane qui porte la vanille est aussi d'une culture

facile; mais la préparation des gousses exige des soins minutieux. Presque toute la vanille que le Mexique fournit à l'Europe est recueillie dans l'État de Vera-Cruz.

Les céréales se réduisent au riz et au maïs; l'orge et le froment ne poussent pas d'épis dans les climats trop chauds. La hauteur à laquelle on commence à semer le blé d'Europe sur la pente des Cordillères est d'environ mille mètres au-dessus du niveau de la mer, et on peut en continuer la culture jusqu'à trois mille mètres [1].

Le riz se cultive dans les fonds humides. On en compte plusieurs espèces d'une excellente qualité, qui fournissent dans un terrain donné une masse d'aliments plus considérable que la même étendue cultivée en froment.

Quant au maïs, sa fécondité dépasse tout ce que pourraient s'imaginer nos fermiers d'Europe; en outre, il s'acclimate également dans les régions de températures les plus opposées. Toutefois la chaleur, unie à l'humidité, est la condition la plus favorable à son développement et à l'abondance de ses produits. En cinquante jours on obtient une récolte, de sorte que la même année en mûrit jusqu'à trois dans le sol fécond de l'isthme, et rend au cultivateur, pour prix de ses soins, quatre ou cinq cents pour un et quelquefois davantage.

Le coton de San-Andres de Tuxtla et celui de Cosamoloapan, sur la rivière d'Alvarado, sont célèbres

[1] *Essai sur la Nouvelle-Espagne* de M. de Humboldt.

pour leur finesse et leur blancheur; mais ils sont inférieurs cependant au coton qu'on récolte dans la partie méridionale de l'État d'Oaxaca. Le pépin semé produit un arbuste de deux à trois pieds. Les capsules s'ouvrent au bout de quatre mois.

Le tabac que quelques colons ont obtenu sur les bord du fleuve était d'une excellente qualité; ils l'estimaient autant que celui de Tabasco, où la meilleure classe, dite *de corral,* passe souvent pour être de la *vuelta de abajo* (Havane). Les plantations d'Orizaba et de Cordoba fournissent à la régie une grande partie du tabac nécessaire à la consommation du pays. Le tabac des cigares est faible; mais son arome est très-agréable.

La cochenille nourrie sur des plants de nopal d'Oaxaca donnerait une teinture magnifique, dans les terrains qui séparent les rivières du Sarabia et du Malatengo. Le colon qui serait aidé par une nombreuse famille pourrait obtenir de grands bénéfices en s'appliquant à l'éducation de cet insecte colorant.

L'indigo de l'isthme est le plus beau de la république, mais la culture en est fort négligée au Mexique; elle ne suffit pas même aux besoins du pays.

La salsepareille végète admirablement dans les gorges humides et ombragées des montagnes de Guichicovi. Le convolvulus, dont la racine tubéreuse fournit le jalap, garnirait de son feuillage épais les haies d'hibiscus, de daturas et de dahlias arborescents dont le colon borderait ses cultures potagères.

Après ces végétaux en viennent d'autres qui servent

à la nourriture du colon, et lui donnent en outre un revenu assuré : ce sont les bananes, les pommes de terre, les patates, les ignames, les haricots noirs, les pistaches de terre (arachides), le piment rouge, les melons, les pastèques, les ananas, etc.

Le bananier est un objet de culture du plus grand intérêt pour l'habitant des plateaux qui ne s'élèvent pas à plus de 1550 mètres au-dessus du niveau de la mer. Aucune plante ne produit une masse de substance aussi considérable dans un aussi petit espace de terrain; chaque pied donne un régime qui contient de cent à cent soixante fruits, et pèse de cinquante à soixante-dix livres. La longueur de la banane varie de six à quatorze pouces; celles de Guichicovi sont les plus belles et les meilleures que l'on connaisse.

Il y a deux espèces de bananiers : l'une donne la banane proprement dite; l'autre la figue-banane. Celle-ci se mange crue; la pulpe en est molle et savoureuse. Cuite sous la cendre ou frite, la première offre un aliment vraiment délicieux.

Une plantation de bananiers se perpétue d'elle-même sans coûter d'autre soin à l'homme que celui de chausser deux fois par an le pied des tiges, et de couper celles dont le fruit a mûri. Au reste, tous les végétaux nourriciers qui abondent dans l'isthme et dans les vallées humides des États de Vera-Cruz, d'Oaxaca et de Michoacan, donnent si peu de peine à cultiver, que deux jours de travail par semaine suffisent à un seul homme pour fournir à la subsistance d'une famille entière.

A côté du bananier croît la yuca, autre plante alimentaire dont on distingue deux espèces, une douce et une amère. La racine de la première peut être mangée sans danger, tandis que celle de l'autre est un poison. Cependant la fécule des deux racines, appelée farine de manioc, sert également à faire du pain. On sépare le suc vénéneux de la fécule de yuca amère en comprimant avec soin la racine râpée. Le pain de manioc ou de cassave est très-nourrissant; c'est un des principaux aliments des nègres des Antilles.

La patate que l'on appelle camote est une espèce de pomme de terre sucrée, dont le goût tient de la châtaigne. L'igname est plus fade.

Cette accumulation de produits que la terre n'accorde que séparément à d'autres régions rendra la province du Goatzacoalco la plus florissante des États mexicains et de l'Amérique espagnole, quand les rives du fleuve seront habitées par des hommes industrieux, et cultivées comme celles de l'Ohio. D'ailleurs le colon trouvera à toutes ses productions un écoulement facile : Vera-Cruz n'est qu'à cinquante lieues de l'embouchure du fleuve, et là les fruits du pays ont un placement assuré soit pour interner, soit pour exporter. Les consignataires ne demandent pas mieux que de faire des retours en denrées coloniales. La Nouvelle-Orléans n'est qu'à quatre jours de distance pour un navire à vapeur. D'un autre côté, les États de Tabasco, de Chiapa, d'Oaxaca, offrent des débouchés aux céréales, aux bestiaux, aux produits industriels.

La province d'Oaxaca comprend les pays zapotèque et mije; elle s'étend sur la côte de l'Océan Pacifique depuis Soconusco, qui la sépare de Guatimala, jusqu'au Rio-Jope. La langue qu'on y parle n'a aucun rapport avec le mexicain.

Les Indiens mijes habitent une contrée montagneuse, au sud-ouest du Goatzacoalco et au nord-ouest de Tehuantepec; ils parlent aussi une langue particulière. Moins civilisés que les Indiens zapotèques, ils communiquent peu avec eux, et observent encore les pratiques de leur ancien culte.

De la chaîne des monts Mijes descend la rivière de Sarrabia, qui traverse la belle plaine de Boca-del-Monte, petit village fondé à quelques lieues de Goatzacoalco par M. Tadeo Ortiz, ancien chef de la colonisation du gouvernement. Quelques familles de colons firent d'inutiles efforts pour se fixer dans ce village; elles en furent chassées par la multitude d'insectes au milieu desquels il fallait vivre, et par la pensée de leur impuissance dans un isolement aussi complet.

Boca-del-Monte se trouve sur le chemin de Guichicovi et de Tehuantepec. Ce chemin n'est qu'un sentier suffisamment large pour le passage d'une mule chargée; il serpente à travers la forêt, qui lui prête son ombre avec les riches ornements de sa végétation multiforme. Sans fatiguer le voyageur, enivré des senteurs du matin, il le conduit en peu d'heures au bourg populeux de Guichicovi, capitale des Mijes.

Ce peuple offre un caractère original qu'on ne retrouve nulle autre part au Mexique. Voici ce qu'un

colon, qui a passé près d'un an parmi eux, raconte de leur origine (9) :

« Quand Pizarre et ses compagnons eurent fait la conquête du Pérou, la plupart des peuplades qui habitaient les vallées des Andes s'enfuirent pour se soustraire aux maux de toute espèce dont les vainqueurs les accablaient; elles se retirèrent dans les montagnes, laissant les déserts entre les Espagnols et leurs retraites. Mais ceux des Péruviens qui étaient restés ne suffirent bientôt plus aux travaux dont on les chargeait, et les chasses aux lévriers furent imaginées pour ramener les fuyards sous la verge de fer de leurs oppresseurs. C'est alors que quelques familles, qui se donnèrent le nom de Mijes, prirent la résolution d'échapper à tout prix à leur tyrannie, et fuyant le long des Cordillères, après une marche de plusieurs lunes, elles arrivèrent aux bords du Sarrabia.

» Là, se croyant enfin à l'abri des poursuites de leurs ennemis, ils délibérèrent sur le lieu qu'ils devaient saluer du doux nom de patrie. Les plus anciens parmi eux soumirent à l'épreuve du feu le terrain qu'ils foulaient. Un tison fut enterré dans un creux fait exprès, et le lendemain il se trouva éteint. On reconnut que la volonté du soleil était que ses enfants continuassent leur route. Quatre émissaires partirent à l'instant même et se mirent à la recherche d'un endroit plus convenable. Après quelques heures de marche, fatigués, haletants, ils se reposèrent à l'ombre d'un énorme *coapinol* [1], dont les longues branches,

[1] *Hymenæa courbaril.*

garnies d'un feuillage épais et touffu, les protégeaient à toutes les heures du jour contre les rayons brûlants du soleil. La beauté remarquable des alentours et les hautes montagnes qui en cachent la vue fixèrent le choix des envoyés. On renouvela la cérémonie religieuse du tison, et le feu s'étant conservé jusqu'au lendemain, il fut unanimement décidé que cet endroit était le terme du voyage et la nouvelle patrie que le soleil destinait à ses adorateurs. Huixicovi (bourg neuf) est le nom que jusqu'à ce jour lui ont conservé les exilés des Andes, et le coapinol est encore pour eux l'objet d'une grande vénération et d'un culte religieux auxquels rien ne saurait les faire renoncer. Le soleil n'a plus, comme autrefois à Quito, son temple brillant d'or; ses vierges, ses solennités, tout a été frappé de la même verge de fer qui renversa le temple de Jérusalem et rendit déserte la ville la plus peuplée. La croix s'est montrée triomphante partout; mais il lui reste encore bien des cœurs à gagner parmi ces Indiens. La croyance de leurs aïeux s'est maintenue intacte parmi eux de génération en génération. Les tourments ont pu forcer quelques-uns à l'hypocrisie; mais, dans les ténèbres, ils se rassemblent au fond des cavernes et se livrent en toute liberté aux pratiques de leur culte national. Malheur au ministre de l'Évangile qui manifeste trop de zèle pour leur conversion! Un de ceux qu'une mauvaise étoile conduisit, il y a peu d'années, à Huixicovi [1], osa lever la hache sur l'arbre sacré, sur le coapinol. Le premier coup retentit

[1] Les Espagnols écrivent *Guichicovi*.

profondément au cœur de tous les Indiens; la foule armée cria au sacrilége, et, poussant des cris de fureur, elle se jeta sur le malavisé profanateur. Il fut désarmé et chassé sous peine de perdre la vie, si jamais il lui arrivait de remettre le pied dans la bourgade. De nombreuses fumigations, de ferventes prières, des pénitences générales firent oublier l'outrage dont l'arbre vénéré avait failli être victime, et la paix fut rétablie.

» A force de supplications, le curé obtint son pardon et put revenir à sa paroisse, sous la condition expresse de ne pas retomber dans la même faute. — Célèbre ta messe, lui dit l'orateur mije, sans t'inquiéter de savoir si nous y assistons; baptise les enfants, enterre les morts, observe toutes les cérémonies de ta religion; mais garde-toi bien de nous troubler dans nos antiques coutumes. »

Toutes les peuplades indiennes qui ont passé sous le joug espagnol, quoique moins opiniâtres que les habitants de Guichicovi, n'ont adopté de la religion nouvelle que la pratique du culte extérieur; quant au culte moral, elles l'ont confondu avec celui de leurs anciennes divinités. Les Indiens adressent à une image de saint les oraisons qu'ils auraient adressées autrefois à leurs pénates; ils assimilent la passion du Christ aux apothéoses sanguinaires des victimes humaines, et l'adoration de la Vierge de Guadalupe ou des Remèdes au culte de Centeotl et d'Omecihuatl [1]. Il n'y a même plus d'hypocrisie en eux quand ils se livrent aux pratiques du catholicisme, car ils n'ont pour ainsi dire pas changé

[1] Déesses de la mythologie mexicaine.

de religion; ils n'ont fait qu'ajouter à leurs anciennes superstitions celles du christianisme des temps barbares.

Après avoir présenté sous son aspect le plus favorable la terre qu'on avait choisie pour une colonie française, reportons nos yeux sur les incommodités et les maux qui émanent de son sein, et dont nous avons déjà vu une partie dans le chapitre précédent. On y a lu que la fièvre jaune n'y règne pas, mais que la saison des pluies occasionne des fièvres intermittentes, dont on ne se garantit qu'en prenant des précautions contre l'humidité. Les moustiques y font souffrir un supplice perpétuel à ceux qui habitent les bois et les rives du fleuve; et quand même la campagne serait défrichée et cultivée, il y en aurait toujours dans le temps des pluies.

Ces moustiques vous tourmentent le jour et la nuit. Le maringouin, autre moustique, car il en est de différents noms, disparaît au lever du soleil, et revient à son coucher par essaims tellement épais et étendus, qu'ils ressemblent à des nuées. On évite son importunité, la nuit, en couvrant son lit d'une moustiquaire. Mais le jour il est moins facile de se défendre du gégen, qui abonde dans les pays sablonneux, et dont la piqûre cause une douleur cuisante comme une brûlure.

Les insectes aptères sont nombreux. Parmi les plus incommodes, on doit compter le *talage* [1], dont la piqûre laisse plus d'un mois une tache bleuâtre, qui

[1] C'est une espèce d'acaridien dont les entomologistes ont fait un genre sous le nom d'Argas.

l'entreprise des hommes d'intelligence et d'expérience; s'ils manquent de l'une de ces conditions, leurs projets avorteront et les colons seront sacrifiés.

Aussi avons-nous vu bien peu de directeurs de colonies qui eussent apporté dans leurs combinaisons le discernement et la mesure qui étaient nécessaires. Il semble, au contraire, qu'ils aient tous été frappés d'un esprit de vertige qui les a privés du bon sens le plus ordinaire.

Quand on veut coloniser, il ne suffit pas de fixer son choix sur un point que le dictionnaire géographique assure être fertile et d'un climat agréable : il faut encore y envoyer des explorateurs intelligents, qui y séjournent assez longtemps pour s'assurer de la vérité, pour se mettre au courant des usages agricoles du pays, pour étudier ses ressources; il faut qu'on ait obtenu d'avance l'appui des États dont il fait partie, ainsi que les priviléges, les franchises qui peuvent donner au colon les moyens les plus prompts d'arriver à son but, de créer le bien-être autour de lui. Enfin, si le point désigné ne se trouve pas à la proximité de grandes villes où il puisse vendre ou échanger le produit de ses récoltes, l'administration de la colonie doit lui en faciliter l'écoulement par tous les moyens qui sont à sa disposition. Si tout est favorable au projet de la colonisation, ces mêmes explorateurs, devenant commissaires de la colonie, engageront cent cinquante à deux cents indigènes aux conditions en usage parmi eux pour travailler à la construction des cases, au défrichement et aux premières cultures; et

lorsque tout sera terminé, on publiera les prospectus qui offriront aux colons des petites fermes en rapport, où ils trouveront déjà leur existence assurée. Chaque lot vendu à un prix modéré pour les chefs de sociétés partielles indemniserait la compagnie générale de ses avances, et l'immense commerce qu'elle ferait avec les produits de la colonie l'enrichirait en peu d'années (12).

Si M. Laisné de Villevêque eût agi ainsi pour la colonie du Goatzacoalco, on aurait vu les rives de ce fleuve se peupler comme par enchantement. Les incommodités inhérentes aux climats chauds en auraient toujours repoussé quelques colons; mais les trois quarts y seraient restés; et le directeur, tout en arrivant à une immense fortune, eût été béni. Au lieu de cela, M. Laisné de Villevêque a été ruiné par les dommages-intérêts qu'il a dû payer à quelques-uns des colons trompés par lui, et il est tombé dans le mépris public; les bords du Goatzacoalco sont restés déserts, et quelques-uns des colons des dernières expéditions, que le défaut de ressources y avait retenus, se sont donné la mort pour mettre fin à leurs maux.

Un seul homme déjà âgé, qui avait été passager à bord du *Petit-Eugène*, restait encore en 1837 au milieu des forêts, où il vivait comme un sauvage; il était connu sous le nom de M. Charles. Dès les premiers jours de notre navigation, on s'était aperçu qu'il était hypocondriaque, et que bien qu'il parlât avec bon sens, ses idées avaient peu de fixité. Isolé dans une cabane à quelques pas du Sarrabia, il vivait à peu

près au jour le jour du produit de sa chasse. Le hocco, le cochon-marron et le chevreuil lui fournissaient des repas abondants et délicats. Dans les végétaux, il trouvait le choux-palmiste, qu'il faisait cuire sous la cendre, et les jeunes pousses du nopal, qu'il assaisonnait de graisse de singe et de jus de citron. Quelquefois il ajoutait à son ordinaire des fruits sauvages ou un rayon de miel, parfumé de la fleur de l'hæmatoxylon, qu'il avait dérobé aux abeilles de la forêt. Quand la chasse était mauvaise, il se contentait de la figue nourrissante, du bananier et des œufs de quelques poules, qu'il avait bien de la peine à défendre contre les chats-tigres et les couleuvres.

Jamais il n'était plus heureux que lorsqu'il voyait les poutres de sa case garnies de régimes de bananes; il se plaisait à en compter les fruits, lorsque fatigué il s'étendait sur sa natte; puis il s'endormait de ce sommeil paisible qui ne fait jamais défaut à l'homme laborieux.

Plusieurs Français, établis à Tehuantepec et à Juchitan, allaient chaque année faire emplette de marchandises à Vera-Cruz; coupant au plus court au travers de l'isthme, ils s'embarquaient à Mal-Paso, et visitaient notre ermite en passant. D'abondantes libations de vin et de cognac rappelaient alors le vieil anachorète à la sensualité du monde qu'il avait quitté, et sa joie était au comble lorsqu'il recevait de ses hôtes quelques munitions de chasse : c'était comme un sursis à une peine de mort, aussi faisait-il avec beaucoup de grâce les honneurs de chez lui, mettant à la dispo-

sition des voyageurs sa natte de jonc et son oreiller fait d'un tronc d'arbre creusé de façon à loger la tête. Ce nouveau Robinson, dont la barbe tombait sur la poitrine, avait pour chaussure une peau de caïman cousue de fil de pite [1]; pour vêtements, une toile à matelas ou une natte de jonc, et pour coiffure, une peau de tigre.

Un jour on le trouva fort embarrassé parce que, ne sachant pas un mot d'espagnol, il ne pouvait comprendre ce que lui voulaient deux Indiens du petit village de Boca-del-Monte qui lui étaient députés par l'alcade, afin de l'engager, comme fidèle, à fournir une corvée à la réparation du cimetière. Sa réponse fut originale dans sa naïveté : il dit du ton le plus sérieux du monde qu'il trouvait fort extraordinaire qu'on lui demandât de contribuer aux travaux d'un cimetière dont il ne se servait pas.

Le malheureux fut plusieurs fois sur le point d'aller y prendre une place. Seul, abandonné, sans secours, il eut une péripneumonie dont il fut sauvé par un de ces miracles que la nature opère quelquefois; mais il resta six semaines gisant sur sa natte; il ne se soutint pendant ce temps que de tortilles sèches et d'un peu d'eau que les Indiens lui apportaient à de longs intervalles. Heureusement quand ses maux étaient passés, il ne s'inquiétait plus de l'avenir, fermant pour ainsi dire les yeux sur ce que cet avenir lui réservait de douleurs et de misères, d'autant plus grandes que nul

[1] Espèce d'aloès dont les filaments servent à faire du fil à coudre et des cordages.

ne devait y compatir s'il persistait à finir ses jours dans sa solitude, comme autrefois saint Paul dans les déserts de la Thébaïde.

Une des expéditions qui souffrit le plus peut-être fut celle du *Requin*, navire de Marseille, qui avait jeté l'ancre à Minatitlan six semaines après mon départ. Cette sixième expédition, dont les colons ne tardèrent pas à se disperser comme nous l'avions fait nous-mêmes, débarqua dans le temps où les maladies nous avaient déjà atteints, et où la mort, en frappant çà et là, préludait aux grands coups qu'elle allait bientôt nous porter. Le solstice d'été donna le signal; il arriva avec son cortége accoutumé de tempêtes, de tonnerres et d'orages, versant les maux par torrents sur les nouveaux débarqués. Les scènes de douleur dont la Fabrica[1] surtout avait été le théâtre l'année précédente commencèrent à se renouveler; chaque jour traînait après lui son deuil et ses misères. Malgré ma répugnance à reporter sous les yeux du lecteur des tableaux de souffrances, il en est un particulier dans son horreur que je ne saurais passer sous silence. Les personnages qui y figurent étaient passagers à bord de mon brick.

M. Sombret et sa femme, qui avait atteint son dernier mois de grossesse, sans ouvriers, seuls, étaient allés se fixer à la barre du Goatzacoalco, en face des habitations des Indiens pêcheurs. C'était le lieu le plus malsain et le moins fertile des bords du fleuve. On ne pouvait pas plus mal choisir. Là, ce colon presque

[1] Ancien nom de Minatitlan.

sexagénaire, s'occupa de la construction de sa case, et appela les Indiens à son aide; mais ceux-ci, bientôt fatigués de ses exigences bizarres, formulées dans un langage incompréhensible pour eux, en abandonnèrent les travaux avant qu'elle fût couverte.

Déjà une fièvre ardente s'était emparée de ce couple malheureux, quand madame Sombret accoucha. Sans autre abri qu'une moustiquaire, exposés aux ardeurs du jour et à la rosée de la nuit, ils sentirent bientôt leur mal s'aggraver; le mari était dans le délire, et ne pouvait donner à sa femme aucun des soins que son état exigeait. En vain madame Sombret s'efforçait-elle de mâcher un peu de biscuit sec pour obtenir l'aliment nécessaire au nouveau-né, le sein maternel ne donnait que quelques gouttes de lait insuffisantes, et l'enfant ne suça bientôt plus que du sang échauffé qui en fit en peu de temps un hideux squelette. Il lui restait peut-être encore un ou deux jours d'existence, lorsqu'un matin on s'aperçut que des fourmis, fléau de ces climats, l'avaient dévoré pendant la nuit.....

Cependant les Indiens avaient remarqué de l'autre rive la disparition des hôtes de la case inachevée; ils mirent une pirogue à l'eau, traversèrent le fleuve, et pénétrant dans la cabane, ils demeurèrent frappés d'un spectacle si pitoyable. Ils prirent la détermination de les transporter immédiatement à Minatitlan, où ils pourraient recevoir de leurs compatriotes les soins que réclamait leur état. Les caisses et les malles furent aussitôt portées dans la pirogue, les deux malades placés l'un aux pieds de l'autre, et la frêle embarcation pous-

sée par le double aviron, s'éloigna rapidement de ce lieu de misères.

Plus de la moitié de la distance qui les séparait du village avait été franchie sans accident, lorsqu'une fatale branche d'arbre qui rasait inaperçue la surface de l'eau culbuta la pirogue, et précipita au fond du fleuve les deux agonisants. Les Indiens se mirent à leur recherche quoique persuadés qu'ils ne retireraient que des cadavres; mais à leur grande surprise les moribonds revinrent à la vie au bout de quelques minutes, et semblèrent même avoir retrouvé toutes leurs forces en buvant l'onde salée apportée par le flux.

Quant aux effets et au peu d'argent renfermé dans les malles, tout fut perdu; les Indiens, après des recherches simulées, déclarèrent n'avoir rien pu sauver. M. et madame Sombret arrivèrent donc à la Fabrica sans autres vêtements que le linge qui les couvrait, sans autres ressources que celles que la Providence, dans ses desseins cachés, leur réservait. On les jeta dans une case inhabitée, sur un tas d'herbes sèches, où la femme mourut peu de jours après; mais le mari, nature énergique et forte, sortit vainqueur de cette lutte avec la mort. Il était encore naguère plein de vie dans une ville du Mexique, où son industrie lui procurait une honnête aisance.

Tirons maintenant un voile sur ces misères dont les journaux du temps ont retenti, et éloignons-nous d'un séjour qui nous fut si funeste.

CHAPITRE III.

Départ pour Vera-Cruz. — Le Paso San-Juan. — La rivière du même nom. — Disette de vivres. — Les chevreuils. — Frayeur d'un de mes gens. — On s'accoutume à l'idée du danger. — Souffrances pendant le voyage. — Les moustiques. — L'hacienda de San-Nicolas. — Une belle matinée. — Tlacotalpan. — Grâces des jeunes filles créoles. — Hospitalité. — Repas chez un créole. — La cigarette. — La balandre. — Alvarado. — Séjour désagréable. — Le *tamal*. — Une revue de *Jarochos*. — Port d'Alvarado. — Le sloop met à la voile. — Calme. — Requins. — L'île des Sacrifices. — Le fort de San-Juan d'Ulua. — Vera-Cruz.

Deux chemins conduisent d'Acayucan à Vera-Cruz : l'un tracé au travers des forêts; l'autre formé par le cours des rivières de San-Juan, de San-Andres, d'Alvarado, et par la mer. Je préférai le voyage par eau comme plus pittoresque, et dans les derniers jours de juin je me mis en marche avec mes gens et mon bagage pour le Paso San-Juan, hameau situé sur la rivière du même nom, à quatre lieues d'Acayucan.

Avant d'arriver au Paso, j'envoyai mes chasseurs faire une excursion dans une savane, afin d'avoir pour dîner autre chose que du *tasajo*. Ils nous rejoignirent lorsque nous arrivions au village, rapportant dans leurs carniers un lapin et deux jeunes chachalacas. Mes gens allumèrent un feu sur la hauteur qui domine l'embarcadère, et s'employèrent tous aux apprêts du festin, tandis que j'allai moi-même à la recherche d'une embarcation.

Une grande pirogue se trouvait sans chargement : je l'obtins pour trente piastres avec deux Indiens pour

nous conduire à Tlacotalpan, sur la rivière d'Alvarado. Le soir même j'y fis porter mon bagage, et le lendemain le batelier poussa à la dérive, quand l'aurore chassait devant elle les nuées de moustiques que les ténèbres avaient amenées.

La rivière de San-Juan descend de la chaîne des monts Mijes, et va se jeter dans l'Alvarado, en face de Tlacotalpan, après s'être réunie à la rivière de San-Andres. Elle est navigable dans toutes les saisons à partir du Paso. Les forêts, qui croissent jusque sur les bords escarpés de son lit terreux, jettent de chaque côté des festons de verdure et des lianes serpentines, du milieu desquels surgissent à chaque instant des iguanes à longue queue, ou des tortues à écaille précieuse, qui se hâtent de fuir à l'approche de l'homme.

Lorsqu'une des berges s'aplanit, la rive se couvre de crocodiles de toutes les grandeurs. Leur forme et leur immobilité les font prendre de loin pour des troncs d'arbres. Malgré notre habitude de les voir ainsi, nous nous trompions constamment : pour éviter une méprise, nous tombions dans une autre, prêtant aux arbres déracinés la vie que nous refusions aux caïmans.

Leur nombre était quelquefois effrayant; nous en avons compté jusqu'à quarante se chauffant au soleil dans un espace de deux à trois cents pieds. Quand la pirogue qui portait les colons passait devant eux, ils rentraient un à un dans les eaux; et la pensée que nous étions entourés de ces redoutables animaux nous donnait parfois un frisson de terreur. Quelques-uns

dédaignaient de fuir, et fixaient sur nous un œil morne, fascinateur comme celui du serpent.

Les bords de la rivière San-Juan ne sont guère plus habités que ceux du Goatzacoalco. Ce n'est que le second jour de notre navigation que nous aperçûmes quelques petites fermes, composées de deux ou trois cabanes entourées de papayers. Nous vîmes aussi plusieurs cases abandonnées, sans doute depuis le commencement de la saison pluvieuse. Les possesseurs de ces simples habitations, vivant à peu près comme des sectateurs de Diogène, n'ont point d'habitudes à changer ni de commodités à regretter en quittant leur demeure; ils se transportent avec leurs bestiaux dans des savanes découvertes, et là, sous un carbet fait à la hâte, qui les met à peine à couvert, avec un hamac qui les berce et les endort, ils ignorent qu'on puisse être mieux, et resteraient toujours où le hasard les a conduits, si l'intérêt de leurs troupeaux ne les forçait à lever le camp. La valeur de leurs habitations ne consistant guère que dans le nombre des bestiaux qu'ils possèdent, ils s'éloignent quand l'exige la saison des pluies, et reviennent dans le temps sec, après que les eaux se sont retirées et que le limon de l'inondation a engraissé les pâturages.

Au milieu de ces solitudes, nous nous trouvâmes fort embarrassés: nous n'avions emporté du Paso que ce qu'il fallait pour déjeuner, et avant la fin du premier jour nous dûmes recourir aux tortilles sèches des Indiens pour apaiser notre faim. Mais le lendemain matin nos bateliers nous indiquèrent une plage

sablonneuse où le chevreuil, attiré par la fleur savoureuse du *bignonia salicifolia*, vient par troupes en brouter les buissons. En effet, à peine fûmes-nous à terre, que nous en aperçûmes un grand nombre qui fuyaient en tous sens. Nous en tuâmes un que mes gens dépecèrent aussitôt. On en boucana les filets, et on en fit bouillir les cuisseaux sans aucun assaisonnement. Malgré la faim, qui rend les convives peu difficiles, nous mangeâmes cette viande fade avec plus de répugnance que de plaisir.

Peu s'en fallut ce jour-là qu'un de mes gens ne devînt la pâture d'un caïman. Il avait tué un canard, qui était tombé dans la rivière à six pas du bord. La pirogue gagna la rive, et cet homme se mit à l'eau pour atteindre sa proie : mais au moment où il avançait la main pour la saisir, une énorme gueule, garnie de dents longues et effilées, s'ouvrit devant lui, engloutit le canard et disparut. Le malheureux n'eut jamais une frayeur pareille; il resta un moment comme pétrifié dans l'endroit même où il avait vu le monstre, n'ayant ni la force de fuir ni la conscience de ce qu'il devait faire.

On s'habitue cependant bien vite au danger. Certes, aucun de nous n'ignorait l'utilité des précautions à prendre contre l'attaque de ces animaux : eh bien, malgré cela, pour calmer durant le jour les démangeaisons insupportables que nous causaient les piqûres des moustiques, nous laissions pendre nos jambes dans la rivière pendant que la pirogue en rasait la surface. Le hasard nous favorisa alors, mais on ne gagne pas toujours à jouer si gros jeu.

Nous passâmes vraiment d'horribles nuits dans ce voyage. L'orage grondait sur nos têtes vers deux ou trois heures de l'après-midi, et la pluie tombait ensuite par torrents jusqu'au lendemain matin. Nous étions couverts d'une banne de peaux de bœufs non tannées, qui, sous l'action alternative de la chaleur et de l'humidité, exhalait une odeur fétide. Mais notre plus grand supplice commençait lorsque les bois se coloraient de la teinte rougeâtre du soleil couchant. Les moustiques arrivaient alors par essaims tellement épais, que le soleil en perdait son éclat. Malgré le jeu de nos mouchoirs, nos retraites étaient bientôt envahies. Je m'accroupissais, je me cachais tout entier dans mon manteau, tournant toutes mes facultés vers un seul but, celui de boucher hermétiquement les issues dont un ennemi bourdonnant m'apprenait l'existence; mais bientôt suffoqué par la chaleur et le défaut d'air, je me voyais forcé de me découvrir. Souvent après une lutte de plusieurs heures, je tombais dans un accès de fureur contre les moustiques, contre la nature, contre moi-même: fureur impuissante dont seul je portais la peine. Laissant tomber ma tête dans mes mains, je restais immobile. Résigné à souffrir, je m'offrais en sacrifice à ce fléau, digne de figurer parmi les tourments du Tartare. Je me roidissais contre la douleur, et un sourire de damné effleurait mes lèvres, alors que ces insectes infernaux redoublaient leurs attaques. Mais enfin, vaincue par la souffrance et par le sommeil, ma patience cédait à tant de maux, et je cherchais de nouveau sous mon

manteau une trêve d'un instant, et un repos empoisonné du venin de mille piqûres.

De semblables moments sont des années dans la vie.

Le soir du quatrième jour de notre navigation, nous arrivâmes à l'hacienda de San-Nicolas, où nous pûmes nous délasser des fatigues des nuits précédentes. On nous servit un abondant souper de poisson frais, assaisonné de raisin sec, d'olives, d'amandes et de câpres. Nous mangeâmes avec un appétit qu'expliquait notre longue abstinence, et nous nous endormîmes au son des guitares d'un fandango, et des voix criardes des danseurs et des musiciens.

Un peu après le lever de l'aurore, à l'heure où les joyeux danseurs retournaient au hamac et au sommeil, nous nous éloignâmes du toit hospitalier. Mieux disposé que les jours précédents à recevoir les impressions agréables, j'assistai avec délices au réveil de la nature. Le ciel était sans nuages; un zéphyr embaumé effleurait les ondes et en ridait légèrement la surface; les feux du soleil levant commençaient à dorer la cime des arbres, où déjà depuis longtemps l'oiseau moqueur en attendait les premiers rayons, qu'il saluait de ses chants aux cents couplets (13); la calandre sortait de son nid suspendu, que le vent balance au-dessus de l'eau; le cardinal, étalant sa pourpre, poursuivait les moustiques attardés, et la spatule aux ailes roses, appuyée sur une patte parmi les roseaux, demeurait attentive au bruissement de la pirogue qui devançait le courant.



Peu à peu les ondes de la rivière devinrent unies

comme une glace ; à peine y découvrait-on les légers arcs concentriques formés par le remous sur notre sillage. Cependant nous avancions rapidement; nos bateliers redoublaient d'activité. C'était un dimanche, et ils avaient à cœur d'arriver assez tôt à Tlacotalpan pour entendre la messe. En effet, nous ne tardâmes pas à apercevoir devant nous les maisons blanches de ce joli village.

Tlacotalpan [1] est une petite Venise; à l'époque des grandes eaux, l'inondation envahit une partie du village, malgré la légère pente du littoral sur lequel il est bâti. Mais au lieu de pesantes gondoles, décorées de blasons aristocratiques, on voit glisser sur l'eau de simples pirogues, légères comme l'écorce du liége et rapides comme la flèche. Les dimanches, une infinité de ces nacelles sillonnent les rues basses, surgissent soudainement entre les habitations, et disparaissent de même derrière elles. Les jeunes filles ont un charme particulier en maniant la rame; elles joutent ensemble quand elles se rencontrent, et manœuvrent leurs pirogues avec une dextérité surprenante. La ceinture rouge qui retient sur leurs hanches leur jupe de mousseline claire dessine admirablement leur taille; et le *rebozo* [2], passé en écharpe sous le bras gauche, donne à leur parure une grâce qui rehausse leurs attraits naturels. Ce sont d'ailleurs les plus jolies créoles de cette côte. Outre de beaux yeux

[1] La population de Tlacotalpan était de 5,000 âmes en 1851.

[2] Le *rebozo* ou pagne est une écharpe d'un tissu de coton ou de soie, dont les femmes se couvrent la tête et les épaules.

noirs qui sont l'apanage ordinaire des Mexicaines, elles ont dans la physionomie quelque chose d'ingénu qui lui prête un charme infini.

Les maisons de Tlacotalpan n'ont qu'un rez-de-chaussée avec une galerie couverte sur la rue, où l'on va respirer l'air du soir. Le corps de logis principal ne contient qu'une ou deux grandes salles, dont l'ameublement se compose de petites tables d'encognures surchargées de châsses de saints, de banquettes de bois, et de quelques siéges de cuir qu'on nomme *butaques*.



Les habitants de ce village accueillent parfaitement les étrangers. La première maison où nous entrâmes nous servit d'hôtellerie. On emmena mes gens à la cuisine, et je dînai en famille avec mes hôtes. C'était la première fois que je me trouvais à même d'observer l'ordre du service d'un repas, et les usages reçus à table chez les riches créoles de cette côte.

Une heure avant dîner, on nous présenta des tranches de pastèque qui se fondaient en eau sucrée dans la bouche; puis des jattes de sapotilles, de limons doux et d'ananas. Quand nous nous mîmes à table, on servit à chaque convive une tasse d'un bouillon blanchâtre et trouble, mais cependant de fort bon goût (14); vinrent ensuite deux espèces de soupes très-épaisses, qu'on mangea avec du pain ou de la tortille. Le bœuf bouilli fut servi avec du jambon et des légumes, après quoi la table se couvrit successivement d'œufs au fromage, de sauces aux tomates, de piments verts farcis, de *molé* de dindonneau saupoudré de sésame grillé,

de porc frais cuit avec des calebasses, de viandes frites posées sur des laitues, de laitues assaisonnées d'huile rance et de vinaigre sucré; enfin de haricots noirs de San-Andres. Le dessert ne se composa que de confitures et de verres d'eau. Les Mexicains ne boivent qu'après avoir mangé, et beaucoup d'entre eux ne mangent de sucreries que pour exciter la soif. Quelquefois on sert un flacon de vin de Xérès ou de Bordeaux; on en remplit un verre qui circule à la ronde; mais c'est plutôt un honneur qu'on fait à un étranger, qu'un usage ordinaire.

Le désordre qui régna dans le service m'apprit que les Mexicains n'étaient pas plus avancés dans la science du maître d'hôtel que dans l'art du cuisinier. Mais ce qui me scandalisa et me mit de mauvaise humeur, ce fut cette cynique habitude de rendre des vents de l'estomac, principalement à table. Cette licence dégoûtante est encore reçue dans toute la république, à l'exception de la capitale et de quelques familles distinguées de la province, où on l'a proscrite depuis que les voyages en Europe sont devenus fréquents, et que la société des étrangers a poli les mœurs.



Le festin terminé, on posa sur la table un petit réchaud d'argent, rempli de charbons ardents recouverts de cendres, et chacun se mit à préparer sa cigarette et à la rouler dans ses doigts. L'aspiration de la fumée du tabac devient alors pour les Mexicains ce que le café est pour nous, un digestif et une source de sensations agréables. Quand on s'habitue à *avaler* la fumée de la cigarette, on renonce difficilement à

l'usage du tabac. Après avoir savouré cette jouissance, le créole se retire pour faire la sieste, et ne s'éveille au bout d'une heure ou deux que pour recommencer à fumer en attendant le chocolat. On fume communément vingt-cinq à trente cigarettes par jour.

Le soir même de mon arrivée, j'appris qu'une balandre appareillait pour Vera-Cruz. J'y arrêtai mon passage, et le lendemain matin, après que le commandant eut pris son chocolat (car un Mexicain fait tout méthodiquement), on tourna la voile au vent. En peu de minutes Tlacotalpan et l'embarcadère se dérobèrent à nos yeux derrière les massifs de verdure de la rive sinueuse.

Il me serait difficile de donner une juste idée de l'encombrement du pont et de la cohue des passagers qui se pressaient au pied du mât, et autour du trou de quatre pieds carrés qui servait de chambre au bâtiment : de grands pots de lait, des pastèques, des melons, des paniers de bananes, d'avocats, d'ananas, de patates, d'œufs, etc. ; par-dessus des cages de poulets et de dindons, des perroquets, et une demi-douzaine de cochons attachés par un pied, qui ne goûtaient nullement cette façon d'aller, et le manifestaient par des cris assourdissants : c'était un marché flottant. Enfin des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards, des Indiens, des mulâtres, assis sur des pots ou à cheval sur des cages, complétaient le chargement de la balandre, dont le pont à fleur d'eau n'avait qu'un rebord de six pouces de haut. Le sort de toute cette cargaison n'était point douteux, si le moindre

vent du nord eût soufflé en mer; mais le patron ne se hasarde jamais à sortir d'Alvarado qu'il ne soit sûr d'atteindre Vera-Cruz avant le danger. La distance est si courte, que ses prévisions se trouvent bien rarement trompées.

Le fleuve d'Alvarado prend sa source dans les montagnes du pays zapotèque, et décharge ses eaux dans le golfe du Mexique. Papaloapan est le nom que les indigènes lui donnaient; mais les Espagnols l'appelèrent du nom du premier capitaine qui navigua dans ses eaux; de même qu'ils l'avaient déjà fait pour la rivière de Tabasco, qu'ils désignèrent sous celui de Grijalva. Toutefois, l'ancien nom Maïa a fini par prévaloir sur le nom espagnol, tandis que celui de Papaloapan est maintenant peu connu.

De Tlacotalpan jusqu'à la mer, ce fleuve se trouve resserré, mais non encaissé, dans un lit profond. Les bois touffus qui semblent croître au milieu de ses eaux l'abritent des vents d'est et d'ouest de telle manière, que notre voile latine ne put s'enfler. On fut forcé de faire remorquer le sloop par deux canots montés de huit rameurs. Cependant nous arrivâmes encore assez tôt à Alvarado pour espérer d'atteindre Vera-Cruz avant le coucher du soleil, si notre patron eût jugé à propos de passer outre; mais un Mexicain n'est jamais pressé : il voulut attendre au lendemain, quoique le vent fût excellent, et ce malencontreux retard nous retint quatorze jours prisonniers à Alvarado. A l'approche de la nuit, un bandeau noir s'éleva de l'horizon au nord et à l'ouest; bientôt il enveloppa

le ciel et couvrit la terre de ténèbres. La pluie tomba, de légères bourrasques soulevèrent les flots, et le lendemain la mer était houleuse et notre sortie du port impossible.

On ne trouve point d'hôtellerie à Alvarado [1], et on n'a pas même, comme dans les villages indiens, la ressource de la maison commune. L'hospitalité patriarcale des créoles de Tlacotalpan offre vingt asiles pour un au voyageur; mais les habitants d'Alvarado sont les plus égoïstes de tous les peuples chez lesquels j'ai voyagé dans la république mexicaine. Ce fut en vain que je cherchai un gîte pour passer la nuit; aucune porte ne s'ouvrit à l'*Ingles* [2], et je fus obligé de camper avec mes gens sous le péristyle d'une des maisons du port.

J'espérais être plus heureux dans mes recherches le lendemain ; mais les jours suivants n'apportèrent aucun changement à ma position. Non-seulement nous demeurâmes sous notre galerie pendant quatorze jours, exposés aux intempéries de la saison, à une époque où la fièvre jaune ne fait point de quartier aux Européens, mais encore on nous refusa à manger partout où nous nous présentâmes, quoique j'offrisse le double de ce qu'il est d'usage de payer. Ce ne fut que le surlendemain de notre arrivée que mes gens découvrirent une case d'Indien où l'on consentit à nous donner à dîner.

[1] La population d'Alvarado était de 2,000 âmes en 1851.

[2] Nom qu'on donnait alors à tous les étrangers, parce que les premiers qui arrivèrent au Mexique étaient Anglais.

Éveillés de bonne heure par le mugissement des vaches qu'on venait traire sur le rivage, nous passions notre matinée à considérer les mouvements des pêcheurs qui préparaient leurs filets; après quoi notre unique occupation jusqu'à la nuit était de suivre des yeux la vague qui roulait jusqu'à nous et de chasser le gégen qui nous obsédait. La pluie, qui tombait presque continuellement, nous condamnait à rester immobiles à nos places, que nous ne quittions qu'à l'heure de nos repas.

Ce n'est pas un plaisir moins grand de manger quand on s'ennuie que quand on a faim. Aussi jamais plus qu'alors je ne me suis occupé du goût des mets qui m'étaient servis; tout simples qu'ils étaient, je les trouvais exquis. C'étaient ordinairement des œufs sur le plat, des haricots noirs, du poisson cuit à grande eau avec du piment, des tomates et de la graisse de porc. On nous servait en même temps des tortilles chaudes et une infusion de thé du pays d'une saveur agréable, que les botanistes désignent sous le nom d'ambroisie. On nous donna aussi quelques bons *tamales,* que les femmes d'Alvarado savent faire à merveille. Je connaissais déjà cet ancien mets mexicain : j'en avais mangé plusieurs fois à Acayucan; mais ce ne fut qu'à Alvarado que j'en étudiai le goût, lui prêtant un mérite que je ne saurais lui trouver à présent. Le *tamal* est fait d'un morceau de porc frais ou de dindon, assaisonné de piment rouge et d'autres ingrédients, et enveloppé de pâte de maïs. On en forme de petits pains qu'on entoure de feuilles de bananier ou

de maïs, et qu'on fait bouillir dans l'eau pendant vingt-quatre heures. Ce mets est un de ceux qu'on servait sur la table de Montézuma (15).

Pendant mon séjour à Alvarado, on passa une revue des troupes de la garnison, ce qui fit diversion à la monotonie de notre existence. Je n'ai jamais rien vu de si grotesque, et on s'imaginerait difficilement l'état précis de dénûment et de malpropreté de ces corps de soldats des côtes qu'on appelle *jarochos* [1]. Je vais, au reste, essayer d'en tracer une esquisse.

Cette réunion de misérables, qui prenait le nom pompeux de régiment, se composait d'environ cent cinquante Indiens, nègres, zambres et métis, les uns vêtus de pantalons de toile et de couvertures de laine, les autres de caleçons et de lambeaux de chemises. Leurs chapeaux de paille étaient noircis par le temps; et à l'exception des chefs et des sous-officiers, aucun de ces étranges guerriers n'avait de chaussure. Quant à leurs armes, elles n'étaient pas en meilleur état; les grenadiers portaient un fusil et une giberne aux buffleteries racornies et noirâtres; plusieurs n'avaient que des fusils, les autres n'étaient armés que de manches à balai.

De cette troupe de gueux, la vue se reportait naturellement sur les officiers, surtout sur le colonel, dont le chapeau surmonté de trois plumes tricolores était orné d'une cocarde grande comme la main. Son uniforme bleu à revers rouges avait une si singulière

[1] C'est le nom qu'on donne, dans la province de Vera-Cruz, au cultivateur, à l'homme des champs.

coupe, que par devant il n'arrivait qu'à la moitié de la poitrine, tandis que les basques dépassaient les jarrets. Une ceinture rouge de huit pouces de largeur cachait un peu ce qu'il y avait de ridicule dans ce contraste de proportions; mais les officiers qui ne jouissent pas de cette marque de distinction étaient vraiment curieux à voir : on les aurait crus affublés par devant de l'habit d'un nain et par derrière de celui d'un géant.

J'ai vu plus tard dans les grandes villes du Mexique d'autres troupes vêtues et armées convenablement : j'y ai même vu des corps magnifiques; mais je dois dire que leur éclat dure peu. Les soldats ne prennent aucun soin de leur équipement, et les officiers laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la tenue.

Le quatorzième jour de notre station à Alvarado, le temps devint beau, quoique le vent fût encore mauvais. J'en profitai pour explorer le port et ses environs. Le village est situé dans une presqu'île; des dunes le séparent de la mer. Lorsque ces montagnes de sable s'échauffent aux rayons verticaux du soleil, la chaleur y devient excessive. La fièvre jaune y fait alors de grands ravages parmi les personnes non acclimatées. Nous en fûmes cependant épargnés, soit à cause de la bénignité du mal cette année-là, soit parce que nous venions tous de payer au climat, par quelque maladie plus ou moins sérieuse, un tribut : notre sang appauvri nous accordait un sursis pour celui que nous devions à cette peste des côtes.

Le havre d'Alvarado est immense et sûr; mais la

barre du fleuve est mauvaise. La position en est inconstante comme les sables mouvants, et la profondeur n'en permet l'accès qu'à des bricks de peu de portée.

Par une raison semblable, presque tous les fleuves du Mexique qui se jettent dans le golfe ne peuvent servir d'ancrage aux bâtiments d'un tonnage élevé; et comme la nature n'a pas pourvu la côte orientale de ce pays de baies ou d'anses suffisantes pour y offrir un mouillage sans danger, cette vaste république manque absolument du côté de l'Europe d'un port qui en mérite le nom.

Le soleil se leva enfin, entouré de ses feux les plus éclatants; aucun nuage n'errait dans l'azur des cieux, et le vent, qui avait tourné à l'est, nous promettait une navigation courte et facile. Le pont de la balandre n'était plus aussi encombré; la longueur de notre séjour à Alvarado ayant fait manquer le but du voyage de tous les fermiers, ceux-ci étaient retournés à Tlacotalpan. Nous passâmes la barre lorsque le soleil avait déjà fourni le quart de sa carrière; et nous vîmes, non sans plaisir, s'aplanir derrière nous les dunes qui nous dérobaient la vue d'une bourgade où nous avions été traités en parias.

A la moitié de la traversée, un calme plat nous enchaîna sur les ondes immobiles. Les yeux plongeaient dans leur profondeur verdâtre, éclairée des feux du jour; ils y découvraient des requins nageant nonchalamment et rôdant autour de notre petit bâtiment. Nous restâmes ainsi sans mouvement, comme

surpris par les glaces d'un océan polaire, jusqu'à ce que la brise du soir vînt enfler notre voile. Alors nous atteignîmes en peu d'instants les sables à fleur d'eau de l'île des Sacrifices, et au coucher du soleil, nous ancrâmes sous le fort de San-Juan d'Ulua, à une portée de canon de Vera-Cruz, dont les maisons blanches me firent l'effet des monuments funèbres du cimetière du Père-Lachaise. Je m'élançai dans un canot; je gagnai le môle, et quand j'entrai dans cette ville, quand j'en respirai l'air empoisonné, je ne pus me défendre d'un inexprimable saisissement.

CHAPITRE IV.

Premier établissement de Cortès sur la côte orientale du Mexique. — Prospérité de Vera-Cruz. — Esprit jaloux des Espagnols. — Croyance populaire. — La fièvre jaune. — Causes qui produisent cette maladie. — Douleurs que ressentent les malades. — Le vent du nord. — La paix de Dieu. — Salubrité de Vera-Cruz pour les personnes acclimatées. — La rade. — Le fort de San-Juan d'Ulua. — Ma chambre. — Mon hôtelier. — Les dames de Vera-Cruz. — Promenade du môle. — L'Alameda. — Malibran. — Medellin. — Épisode du vol de mon portefeuille. — État moral des soldats du pays. — Mode de recrutement. — Réflexions sur la direction donnée à l'éducation des jeunes gens en France. — La gabare *la Dore*. — Départ pour Mexico. — Les expulsés. — La caravane. — Fatigues et incommodités du voyage. — Le maître du roulage. — Épisode de la jeune *Jarocha*. — Belle végétation. — Jalapa. — Le pic d'Orizaba. — Beauté des femmes de Jalapa. — Changement opéré chez les Indiens des climats froids. — Les voleurs. — Las Vigas. — Fantômes d'Ossian. — La cataracte de Naolinco. — La chaussée de San-Miguel. — Perote. — Le *meson*. — La plaine. — Le mirage. — Puebla. — Caractère des habitants. — La cathédrale. — *Teocali* de Cholula. — La Malinche. — Le Popocatepetl et l'Iztaccihuatl. — Belle forêt de Rio-Frio. — *Venta* de Cordoba. — Vallée de Mexico. — Les lacs de Chalco et de Texcoco. — Vue de la capitale du Mexique. — Les rideaux de saules. — Rêveries.

Le premier établissement espagnol sur le continent septentrional américain fut fondé en 1519 par Fer-

nand Cortès. Après avoir pris possession des côtes d'Yucatan et du Goatzacoalco, il s'arrêta au territoire des Totonaques, où il fit construire quelques maisons avec un petit fort pour la sûreté de ses troupes en cas d'attaque. Cette colonie naissante reçut le nom de Villa-Rica de la Vera-Cruz. Mais la ville qui porte actuellement ce dernier nom ne s'est pas élevée sur les fondements de la première; elle fut bâtie dans son voisinage, à la fin du seizième siècle, par ordre du comte de Monterey, vice-roi de Mexico.

Cette ville devint l'entrepôt général des marchandises espagnoles et des productions mexicaines; elle fut le foyer des richesses qui se versèrent pendant plus de deux siècles dans les coffres du trésor d'Espagne. Dix ans de séjour à Vera-Cruz suffisaient pour acquérir une fortune colossale; mais il est vrai de dire que le fléau de la fièvre jaune y vint diminuer le nombre des élus, environ un siècle après sa fondation. Ce fut la cause qui empêcha Vera-Cruz de prendre un plus grand accroissement; car les Espagnols qui venaient chercher fortune au Mexique, certains de prospérer partout où ils s'établiraient, devaient naturellement fuir un séjour où il fallait tirer à pair ou non avec la mort.

L'esprit de jalousie des Espagnols ne permit jamais aux nations étrangères de pénétrer dans leur Eldorado et de puiser aux mêmes sources qu'eux. Quelques Européens cependant, venus à la suite des vice-rois, parvinrent à s'établir au Mexique et à entrer aussi dans la voie de la fortune; mais la haine et l'envie ne

tardèrent pas à les poursuivre ; beaucoup d'entre eux furent ruinés ; quelques-uns virent se terminer leur carrière dans les cachots de l'inquisition.

Ce ne fut que lors de l'élévation d'Iturbide au trône impérial en 1822, que quelques étrangers anglais et français se hasardèrent, à leurs risques et périls, à parcourir les anciens domaines de ces avides conquérants. Longtemps le peuple mexicain, et même la haute classe de la société, avaient été nourris dans la croyance que de l'autre côté de l'océan Atlantique il n'y avait d'autre pays que l'Espagne, et que la France, l'Angleterre, l'Allemagne, etc., n'étaient que des provinces du vaste empire des rois catholiques. En outre, on leur avait inculqué l'idée extravagante que les habitants de ces provinces participaient, dans leur conformation [1], autant de la nature de la bête que de celle de l'homme, qu'ils parlaient un langage diabolique, et étaient exclus de la communion des fidèles. Cette croyance s'était enracinée avec le temps parmi les créoles ; et la profonde ignorance de ceux-ci leur ayant fait confondre avec le peuple juif toutes les nations qui habitent hors de la péninsule hispanique, ils désignaient sous le nom générique de juif tout homme qui n'était pas Espagnol. Plus tard, lorsque les premiers Anglais eurent pénétré dans le pays, ce nom de juif fut changé en celui d'*Ingles,* que les gens du peuple nous ont conservé jusqu'à l'époque du blocus des Français en 1838.

[1] Les Espagnols avaient fait accroire aux Mexicains que notre colonne vertébrale se prolongeait en queue, comme chez les animaux.

La population de Vera-Cruz était, à mon arrivée, d'environ 6,000 âmes; elle s'élève à plus de 8,000 aujourd'hui, quoique le choléra en ait enlevé près de la moitié en 1833. Jamais elle n'a dépassé 16,000, quand le monopole du commerce était aux mains des Espagnols.

La ville est assez jolie dans son ensemble; il y a quelques belles maisons, quelques jolis quartiers; mais il y en a aussi de fort laids et de fort malpropres. Les rues qui longent la mer de chaque côté du môle sont de véritables cloaques, rendus plus dégoûtants encore par des nuées de zopilotls qui les occupent en maîtres.

Vera-Cruz est, pour les personnes non acclimatées, un des points du globe les plus malsains; et grâce aux révolutions du Mexique et à l'apathie des Mexicains, elle restera sans doute un des lieux où le voyageur redoutera toujours d'aborder. Cayenne était naguère un tombeau pour les Européens; depuis les assainissements qu'on y a faits, la fièvre jaune en a disparu. Dans les Antilles françaises elle a beaucoup diminué; mais à Vera-Cruz, cette peste, sous le nom de *vomito negro* (vomissement noir), n'a rien perdu de sa malignité : elle n'attend que la saison favorable pour répondre par un cri de mort aux actions de grâces des nouveaux débarqués. Plus leur nombre est grand, moins il y a de chances de salut pour chacun; plus on est jeune, plus on est robuste, et plus vite on est frappé.

Trois causes principales déterminent dans les villes

populeuses de cette côte l'existence de la fièvre jaune : une forte chaleur, le voisinage de lieux marécageux et une réunion de personnes non acclimatées. Mais il faut que ces causes soient simultanées : si l'une manque, le mal n'existe plus. C'est au mois de mai, quand le soleil arrive au zénith de ces contrées et embrase l'atmosphère, que se développe le germe de la fièvre jaune. La maladie augmente d'intensité jusqu'en septembre, et disparaît en novembre. C'est aussi le temps où l'eau des pluies inonde la terre et forme des mares dans les endroits où elle ne peut s'écouler. L'air se trouve saturé de vapeurs pompées par les rayons de ce soleil vertical, et ces vapeurs enlèvent avec elles les miasmes morbifiques des terres détrempées et des végétaux pourris.

Si à cette époque des voyageurs malavisés viennent à respirer cet air empesté, ils sont frappés comme de la foudre. En vain ceux que des intérêts commerciaux ne retiennent pas au port ne font-ils que traverser la ville pour gagner des lieux moins insalubres, il arrive souvent qu'ils sont atteints du mal dans ce court trajet : ils ont beau fuir, ils traînent avec eux le trait dont ils sont percés ; bientôt les douleurs les forcent à s'arrêter, et le lendemain la terre se referme sur eux....

Les voyageurs attaqués de la fièvre jaune en traversant Vera-Cruz ont rarement dépassé Puebla ; ils meurent à Jalapa, au Puente-Nacional ou même à Santa-Fe, à trois lieues du port.

Ce n'est pas seulement la mort qu'on redoute dans cette maladie, ce sont les souffrances qui la précèdent.

La vie semble se réfugier dans le cerveau, et on ne la sent que par les douleurs aiguës qui l'accompagnent. Le malheureux qui est atteint de la fièvre jaune commence par ressentir de violents maux de tête, d'yeux et de reins. Bientôt son corps entier s'affaisse et semble brisé comme celui d'un homme torturé; puis arrivent les vomissements. Un sang noir sort de la bouche, du nez, des oreilles; il ne reste plus d'autre sentiment que celui de la douleur; la voix s'exhale en cris déchirants. Que de jeunes gens aujourd'hui pleins de vie et de santé, narguant, au doux choc des verres, dans la folle joie d'un festin, la terrible maladie, invisible ennemi qui les guette, demain vaincus par elle et couchés sur un lit de douleur, ne reconnaîtront plus leurs bruyants amis de la veille! Hélas! c'est encore un bonheur quand la force du mal absorbe entièrement les facultés du malade! Celui qui conserve toute sa connaissance souffre doublement, si le souvenir d'une famille délaissée vient mêler son amertume aux tortures de l'agonie.

Les femmes, les enfants et les vieillards courent moins de risques que les hommes jeunes et robustes; mais les Mexicains qui viennent du haut pays sont entre tous les plus exposés à être victimes du fléau. C'est que l'habitant des plateaux élevés passe en quelques heures d'une atmosphère tempérée et sèche à un climat brûlant et humide. Le changement ayant lieu sans transition ménagée, la maladie a plus de prise sur lui que sur ceux qui depuis vingt ou trente jours errent sous les tropiques, et dont le sang a déjà eu le

temps de modifier son état sous l'influence de l'air qu'ils respirent.

Les navires en rade sont également sous l'influence de la maladie. La brise de terre leur apporte les miasmes empoisonnés; et souvent un équipage entier, dormant sur le pont par une belle nuit des tropiques, s'est senti au réveil en proie à un sinistre malaise.

Pendant les ravages de la fièvre jaune à Vera-Cruz, le vent du nord apporte quelquefois *la paix de Dieu* aux malheureux que la maladie décime chaque jour. Tant que ce vent règne, la température se trouve considérablement refroidie, et la mort donne trêve à ses coups. Alors Vera-Cruz prend un aspect singulier : la violence de ce vent est telle, qu'on est forcé de barricader les portes et les fenêtres. Se glissant le long des murs, les passants luttent de toutes leurs forces contre la bise qui s'oppose à leur marche, ou, soulevés par les rafales, ils franchissent à pas de géant un terrain qu'ils n'ont conquis auparavant que pied à pied. La mer s'enfle et mugit; les lames blanchissantes se pressent vers le rivage, viennent avec un bruissement sourd s'abattre sur la grève, et couvrent le môle de torrents d'écume. Quelquefois même elles s'élancent par-dessus les murs de la ville et inondent la place de la douane.

Un fait singulier et important à noter, c'est que le climat de Vera-Cruz devient bon pour ceux qui ont échappé au *vomito*. On le considère même alors comme un des climats les plus sains du Mexique. J'y ai connu des étrangers qui depuis vingt ans n'avaient pas été alités une seule fois.

A 880 mètres du môle s'élève, sur un îlot de rochers, le fort de San-Juan d'Ulua [1]. C'est un des plus beaux ouvrages de ce genre qui existent en Amérique. Protégé par des bas-fonds qui en rendent l'accès dangereux, défendu par des artilleurs habiles, la réduction de ce fort coûterait sans doute beaucoup de temps; mais les Mexicains, inexpérimentés et timides, ne surent pas le défendre en 1838. Pour la flotte française, les profondeurs de la mer n'eurent bientôt plus de secrets [2], les remparts restèrent sans défense, les batteries sans voix. Une frégate et deux bombardes s'embossèrent où elles voulurent et firent cesser les feux du fort en quelques heures.

La rade de Vera-Cruz (16), comprise dans un triangle formé par la ville, le fort, l'île des Sacrifices et l'île Verte, est la seule que possède la côte orientale du Mexique, et elle est si mauvaise, que certains capitaines aiment mieux revirer de bord et prendre le large que d'y jeter l'ancre à l'approche d'un coup de vent. Les pilotes de l'escadre de Cortès la comparaient avec raison à une poche percée; car il arrive souvent que, poussés par un vent violent du nord, les bâtiments mouillés au pied du fort dérapent et se brisent sur les récifs des îles qu'on vient de nommer, ou bien, sortant par le canal qui les sépare, vont se perdre sur la côte opposée (17).

[1] Les Espagnols écrivent *Ulua* et prononcent *Ouloua* : c'est à tort que nous disons *Ulloa*.

[2] Avant le bombardement, on laissa nos marins sonder les passes sans leur tirer un coup de canon.

En débarquant à Vera-Cruz, j'allai loger chez un restaurateur français qui demeurait près du môle. La rue sur laquelle donnait la fenêtre de ma chambre était sale et puante; on n'y voyait que des ordures et des zopilotls; mais j'avais, par compensation, la vue de la mer, qui se développait magnifiquement devant moi et se perdait à l'horizon dans l'azur du ciel. De mon lit je voyais les premiers rayons du soleil levant qui doraient les lames scintillantes; j'apercevais le fort, les navires disséminés çà et là dans la rade, et la voile lointaine qu'annonçait la vigie.

Ma chambre était meublée de deux chaises, d'une table et d'un lit de camp. C'était beaucoup alors de trouver dans une hôtellerie autre chose qu'un banc de bois. Jusqu'en 1828, on ne connut au Mexique d'autre lit de voyage que les *armes d'eau* et le *zarape*. Mais les Français arrivèrent et répandirent peu à peu les commodités de la vie sur les routes les plus fréquentées et dans les principales villes.

Mon hôtelier était un colon du Goatzacoalco. Il avait quitté la hache pour la cuiller à pot, et se félicitait beaucoup du change. On n'était pas splendidement traité chez lui; mais on y était servi proprement et à un prix modéré, circonstance importante dans l'état où se trouvaient mes finances. Je mangeais d'excellent poisson pêché le matin. Le *huachinango* aux couleurs de cinabre, comme le rouget de nos mers du Nord, est fort abondant dans la baie de Vera-Cruz; c'est un mets de fondation à déjeuner. On peut avoir sa table fort bien servie à Vera-Cruz. Le marché

s'y trouve abondamment fourni de viandes de boucherie, de gibier, de légumes, de fruits de toute espèce, et on peut se procurer des conserves d'Europe à bon marché. Le vin ordinaire de Bordeaux n'y revient qu'à un franc la bouteille, et les vins d'Espagne coûtent moins encore.

J'ai très-peu vu les dames de Vera-Cruz : elles ne sortent que le soir, ou de grand matin pour aller à la messe. Dans la journée, on aperçoit peu de monde dans les rues; on ne sort guère qu'à son corps défendant avant cinq heures de l'après-midi. Alors les hommes, en pantalons et en vestes d'étoffe blanche, commencent à circuler : les uns forment des groupes de causeurs devant les magasins, les autres vont au môle respirer l'air frais de la mer et voir les nouveaux bâtiments mouillés dans la rade.

Cette promenade du môle, quoique bien limitée, est la seule qui puisse faire un peu diversion à la monotonie de la vie intérieure. Les navires qui se balancent sur leurs ancres, les barques de pêcheurs qui rentrent au port, le mouvement des déchargeurs, le manége du pélican, qui, ployant ses ailes, se laisse tomber sur sa proie le bec en avant comme une masse inerte, tous ces détails du tableau occupent les yeux et délassent l'esprit.

La promenade de l'Alameda me paraît d'une tristesse extrême; dépouillée de verdure, entourée de masures en ruines et de marais souvent infects, elle ne peut inspirer que des méditations sur la mort, dont on aperçoit non loin de là la silencieuse demeure.

Quánt à la promenade appelée Malibran, elle ne saurait en être une pour les piétons : on y enfonce dans le sable et la poussière jusqu'à la cheville, et on en revient couvert de petits garapates très-incommodes, qu'on désigne sous le nom de *pinolillos*.

Mais à six lieues de Vera-Cruz est un village appelé Medellin (18), où la société se réunit au printemps pour jouir de la liberté des champs et des plaisirs qu'elle ne trouve pas à la ville. Là les réunions, les bals, les jeux, les festins champêtres, sont de tous les moments. Les environs offrent de jolies promenades aux hommes qui veulent monter à cheval le matin, et une petite rivière qui traverse le village a des eaux tièdes et cristallines pour les baigneurs, qui n'ont à redouter ni les caïmans, comme dans le Goatzacoalco, ni les requins, comme dans la rade de Vera-Cruz.

Par leurs continuelles relations avec les étrangers qui débarquent dans leur port, les Vera-Cruzains ont acquis quelque connaissance des choses du monde, avant les habitants des autres villes de la république. Je les ai trouvés beaucoup moins ignorants que n'était alors la classe moyenne à Mexico. Depuis que les grandes affaires sont devenues plus rares et plus difficiles, et que l'entrepôt du commerce, le foyer de l'agiotage, appartiennent également à la capitale, les principales familles ont quitté Vera-Cruz et se sont fixées à Mexico, où elles figurent encore au premier rang : ce sont les Echeverria, les Garay, les Gonzalez, les Valle, les Guisasola, etc. Le riche banquier de Londres Lizardi est aussi de Vera-Cruz.



Pour donner une première idée du peuple au milieu duquel je vais faire voyager le lecteur avec moi, il ne me paraît pas hors de propos de rapporter ici un épisode de mon séjour à Vera-Cruz. Plus tard nous consacrerons un chapitre à l'analyse du caractère mexicain. Par la comparaison des défauts et des qualités, des vices et des vertus de chaque classe de la société, on pourra juger de l'état moral de la nation.

C'était le lendemain de mon arrivée : on venait de faire à la douane la visite de mes effets, et mes gens s'occupaient à en recharger les caisses sur une charrette, lorsque j'en remarquai une mal reclouée dont le couvercle allait tomber. Je m'approchai pour prêter la main aux chargeurs, et, dans le moment où j'étais occupé à maintenir le dessus de la caisse, je sentis un léger frottement contre moi, et quelque chose qui sortait de ma poche. Me retournant aussitôt, je vis un grand coquin de portefaix planté à côté de moi comme un piquet, les bras pendants, les mains ouvertes, ayant l'air de ne faire attention à rien. Je compris que ce qu'il m'avait volé se trouvait déjà en possession d'un autre, et promenant un regard rapide sur une bande de huit ou dix de ses camarades qui m'entouraient, je parvins à découvrir, en suivant leurs mouvements, en quelles mains venait de passer la chose volée. Je courus sur l'homme, je le pris au collet, et déchirant sa chemise jusqu'à la ceinture, j'en fis tomber l'objet qui s'y trouvait caché. C'était mon portefeuille, qui ne contenait guère d'intéressant pour moi que des lettres de recommandation. Mais ma frayeur avait été



grande : la ceinture qui contenait le peu d'or que je possédais était dans l'autre poche, et j'avais cru que c'était cette ceinture qu'on m'avait prise.

Cette scène se passait devant le poste de la douane, et cependant le coupable ne fut point arrêté. Loin de là, l'officier de service et ses soldats parurent s'amuser beaucoup de mon débat avec le portefaix : ils en riaient aux éclats.

Et comment n'en serait-il pas ainsi, puisque l'armée au Mexique se recrute du rebut de la société? On y enrôle les voleurs et les assassins! Le juge fait opter un criminel entre la chaîne de galérien ou l'uniforme de soldat!...

A défaut de prisonniers criminels, on se procure des soldats par les levées ordinaires (19), qui se font dans les villages en arrêtant les malheureux Indiens qu'on rencontre, et en les expédiant garrottés au chef-lieu de recrutement. Voilà certes de l'égalité bien entendue : à l'homme riche les emplois, les priviléges, la considération; au pauvre les plus durs services publics, la servitude, le mépris!

Mon premier soin en arrivant à Vera-Cruz fut de m'informer des ressources que les grandes villes du Mexique pouvaient offrir à un étranger dont l'instruction n'était autre que celle que l'on reçoit dans nos colléges. Chacun me demandait : « Que pouvez-vous faire? que savez-vous? — J'ai appris le latin, j'ai quelque idée du grec, et je sais aussi un peu d'anglais. — Oh! c'est bon : si vous savez l'anglais, vous trouverez aisément à vous placer dans une maison de

commerce anglaise ou américaine [1]. — Mais je ne sais que le traduire, je ne le parle pas. — Ah! c'est différent, cela ne vous servira à rien. Que savez-vous donc qui puisse vous être de quelque utilité? Possédez-vous assez bien la langue du pays pour vous charger de la correspondance ou de la tenue des livres chez un négociant espagnol ou mexicain? — Non plus; je n'entends rien à la comptabilité, et je ne fais encore que bégayer le castillan. Mais je sais un peu de mathématiques, je dessine correctement une académie, et j'ai des notions assez étendues d'histoire et de géographie. — Et c'est tout? — A peu près tout. — Diable, alors je ne sais comment vous vous tirerez d'affaire : votre latin, votre grec, c'est fort bien; mais ici je ne vois pas à quoi cela vous servira. Un commerçant ne saurait que faire de vous dans un bureau. Plein de vos études universitaires, vous ignorez cependant encore tout ce qu'il faut savoir pour se suffire à soi-même dans un pays étranger, et dans un cas extrême vous en seriez réduit à envier le savoir d'un raboteur de planches. Si vous parliez mieux l'espagnol, on vous placerait bien comme commis dans un magasin de détail; mais.... — Grand merci! je ne suis pas venu au Mexique pour figurer derrière un comptoir la vare à la main, et pour me mettre aux ordres du premier manant qui voudra me faire déployer vingt pièces d'étoffes par simple passe-temps! J'espère que je saurai bientôt assez l'espagnol pour me frayer un

[1] On comprend vulgairement sous le nom d'Américains les citoyens des États-Unis.

autre chemin, sinon à la fortune, du moins à l'aisance; et si je ne réussis pas, je retournerai en France, où je puis, après tout, vivre sans avoir à subir l'humiliante position que vous me présentez comme voie de salut (20). »

Voilà donc en effet où le système d'éducation universitaire nous conduit, à une inutilité complète pour la pratique la plus ordinaire de la vie! Nous perdons les plus belles années de notre jeunesse à apprendre le latin et le grec, qui nous servent si peu (21), et que d'ailleurs nous oublions si vite!

Il n'est que trop vrai que les usages les plus absurdes sont les plus difficiles à détruire, quand le temps les a en quelque sorte consacrés. Aussi n'est-ce qu'après de violentes secousses politiques, qui détruisent les anciennes routines, que les institutions de tout genre s'améliorent. Depuis 1789, les idées libérales ont, en France surtout, violemment ébranlé l'édifice des préjugés. La vieille idole a croulé peu à peu; mais la base est debout encore : c'est le mode d'enseignement routinier en vigueur dans nos colléges. Le dix-neuvième siècle ne s'écoulera pas sans doute sans en faire justice.

Non-seulement les jeunes gens sont mal instruits, mais encore leurs récréations sont mal dirigées. Pourquoi n'y a-t-il pas dans chaque collége, dans chaque institution, une section d'arts et métiers pour les élèves des divisions supérieures? Quand J. J. Rousseau publia son *Émile,* et qu'on y vit son élève manier la varlope, bien des pères de famille voulurent donner aussi un métier à leurs fils; mais les mères, qui ne

voient pas si loin que le philosophe de Genève, n'ont pas longtemps souffert aux mains de leurs enfants ces outils d'un rude et utile travail; de sorte que cette éducation pratique cessa bientôt avec la fantaisie d'imitation qui l'avait mise à la mode.

Cependant on ne sent que trop souvent la nécessité d'un art manuel, comme moyen de salut, dans les positions si diverses que peut nous faire la fortune, laquelle se joue si fréquemment des prévisions des hommes. Nous en avons eu une preuve nouvelle au Goatzacoalco. Lorsque les ressources pécuniaires de chacun de nous furent épuisées, l'ouvrier qui avait un métier utile devint maître à son tour, et celui qui l'avait amené se trouva réduit à balayer l'échoppe de son serviteur pour gagner un morceau de pain. Cela me faisait ressouvenir des fêtes de Saturne, pendant lesquelles le maître servait l'esclave à table; mais à Rome ce bizarre renversement n'était qu'un jeu, et cela ne durait que cinq jours; au Mexique c'était une triste réalité, et elle se prolongea trop longtemps. Moi-même, comme on vient de le voir, je courais le risque de mourir de faim, si beaucoup d'ordre et d'économie ne m'eussent permis d'atteindre le moment où mon activité me créa des moyens d'existence.

Après avoir recueilli autant de renseignements que je voyais de personnes, prenant pour ce qu'ils valaient, c'est-à-dire sans en faire grand cas, ces conseils dont aucun ne ressemblait à l'autre, je me décidai à me rendre à Mexico, foyer de la civilisation naissante dont j'attendais mon avenir.

Mes gens étaient arrivés au terme de leur voyage au Mexique. Ils s'occupèrent dans une ferme voisine à des travaux agricoles, en attendant que quelque navire français repartît et les emmenât : on avait accordé aux colons de Goatzacoalco les mêmes droits au passage gratuit qu'à des naufragés. Mais comme il y en avait beaucoup qui postulaient leur retour, ils ne purent s'embarquer que deux mois plus tard, lorsque la gabare la *Dore*, envoyée par le gouvernement français, vint recueillir les débris des expéditions. Une soixantaine de malheureux profitèrent de cette occasion de retourner en France; mais un grand nombre de ceux qui pouvaient exploiter une branche d'industrie lucrative restèrent dans la république, où plusieurs ont acquis un capital qui leur promet une tranquille aisance partout où ils voudront finir leurs jours.

Pendant la traversée du retour, un de mes gens mourut du scorbut. Ce fut le second de ceux qui m'étaient restés fidèles à qui le sort refusa de revoir sa chaumière. L'autre repose non loin d'Acayucan, dans un bois de mimoses et de bignones, dont les fleurs dorées s'effeuillent sur sa tombe.

Les difficultés que j'eus à vaincre pour me former à Mexico un établissement convenable firent naître plusieurs fois en moi l'idée de revenir aussi dans ma famille; mais mon amour-propre en souffrait. Rentrer ainsi chez moi comme l'enfant prodigue! Quelque pressantes que fussent les lettres que je recevais, quelques instances que l'on me fît pour revenir m'asseoir au foyer paternel, je résistai. Quand les mauvais

jours furent passés, ces idées, qui d'abord m'avaient obsédé, s'évanouirent peu à peu, et ne revinrent plus tard que pour me donner du courage, et la force de fournir ma carrière jusqu'au bout.

A cette époque, la route de Vera-Cruz à Mexico était infestée de voleurs, principalement depuis Jalapa. En m'en allant seul, j'aurais infailliblement été attaqué et dévalisé; mais une petite caravane de voyageurs se formait, et je n'hésitai pas à m'unir à eux. C'étaient des Français, des Italiens, des créoles et de pauvres Espagnols qui se rendaient aussi à Mexico. Chassés de la république trois ans auparavant, ils y rentraient en foule depuis quelque temps. Chaque navire venant d'Europe ou de la Nouvelle-Orléans ramenait quelques-uns de ces exilés, qui saluaient du doux nom de patrie cette terre où ils allaient retrouver une épouse, des enfants, des parents, qui, nés sur le sol mexicain, avaient pu y rester pour veiller aux intérêts des absents. Ce n'était pas que la loi d'expulsion de 1828 eût été rapportée; mais le président Bustamente, qui avait supplanté Guerrero, favorisait ouvertement les Espagnols, dont le parti était étroitement lié d'intérêt à celui du clergé et de l'aristocratie, qui l'avait porté au pouvoir.

Nous nous mîmes à la suite d'un convoi de voitures de roulage qui portaient nos bagages. Notre marche était bien lente; mais notre sécurité personnelle était assurée. Les chemins étaient dans le plus déplorable état, et les charretiers avaient à surmonter des difficultés sans nombre. Tantôt les chariots enga-

gés dans des bourbiers y demeuraient plusieurs heures avant qu'on pût les en tirer; tantôt, en montant des côtes pierreuses, les traits cassaient sous l'effort des mules; les timons, les roues se brisaient. Alors on déchargeait les voitures, et on passait un jour à les réparer, là même où le dommage était arrivé.

Lorsque la nuit nous surprenait loin d'une aldée, d'une ferme, d'une habitation quelconque, nous campions en rase campagne, sous une tente improvisée. Heureux celui qui s'était précautionné de quelques vivres! Mais le plus souvent nous prenions les devants et nous attendions le convoi dans l'endroit habité où nous pensions qu'il devait arriver. Là, nous trouvions au moins des galettes de maïs, des œufs, des haricots pour souper, et un toit de feuilles de palmier pour nous mettre à l'abri de la pluie, qui tombait par torrents presque toutes les nuits.

Le maître du roulage était un Français, nommé Faure. C'est à lui qu'on doit l'organisation de ce mode de transport sur les routes du Mexique. Jusqu'alors on s'était exclusivement limité au service des bêtes de somme. Faure avait un corps de fer, une santé à toute épreuve. Je le voyais chaque jour entrer dans la boue jusqu'aux genoux, pousser à la roue et porter des poids énormes; il couchait sur la dure, il souffrait les mêmes incommodités et les mêmes privations que ses charretiers, et il a mené ce genre de vie pendant vingt ans, quoiqu'il eût amassé plus de 200,000 piastres. Il aurait pu jouir de 50,000 fr. de rente en France, où il avait été ouvrier teinturier à 50 sous par jour, et il ne

l'a pas voulu. L'ambition l'a entraîné; il est resté le plus infatigable de ses muletiers, jusqu'au moment où la mort est venue le surprendre au milieu de ses travaux.

De Vera-Cruz à Jalapa, la route offre peu de distractions : la végétation est pauvre, la terre est aride. Le petit village de Puente Nacional, qui tire son nom d'un assez beau pont que les Espagnols y ont construit, est le seul endroit dont j'aie gardé le souvenir; encore dois-je l'attribuer peut-être à un rêve agréable et d'un moment, rêve pour lequel les eaux de la rivière, les coteaux boisés et les cases de roseaux empruntèrent de vives couleurs à mon imagination frappée. Le voici :

En revenant d'une longue promenade dans les bois aux environs de Puente Nacional, dévoré par la soif, j'allais de case en case demandant de la bière d'ananas [1], boisson rafraîchissante qui conserve, malgré la fermentation, toute la saveur du fruit. A l'extrémité d'un sentier frayé au milieu d'un massif de styrax et de palma-Christi, j'aperçus une petite habitation un peu retirée du village, et j'y entrai. Une jeune femme y était occupée à broyer du maïs. A cause de la chaleur du jour et de l'isolement de sa case, elle n'avait conservé d'autre vêtement que sa jupe. Elle se leva en rougissant, et jeta un pagne sur ses épaules; puis revenant à moi, elle m'indiqua un siége d'un air gracieux et dégagé. J'avais à peine vu sa figure en entrant : quand elle revint, je fus surpris de sa beauté et ravi

[1] Tepache de piña.

de la grâce de son maintien. Je n'ai jamais rien vu au Mexique, dans cette classe, d'aussi séduisant. Elle était évidemment d'un sang mélangé, car sa peau, d'un teint clair et rosé, démentait une origine purement indigène. Ses manières avaient aussi quelque chose d'aisé qu'on ne trouve pas ordinairement chez les naturels du pays. Rien ne déparait le riant tableau que j'avais devant les yeux : une propreté exquise régnait partout; l'habitation était fraîche et commode, et les arbres formaient un fond de verdure dont les roseaux de la case semblaient tapissés extérieurement. Je bus avec plus de plaisir la liqueur que cette jeune créole me présenta dans une tasse de calebasse (22), que si c'eût été dans une coupe de porcelaine ou de vermeil : ce luxe des sociétés civilisées eût détruit le charme que cette modeste simplicité entretenait en moi. Je me plaisais à entourer cette jeune Mexicaine des attributs de son pays; mon imagination la couronnait d'une brillante auréole, et je voyais en elle le symbole vivant le plus parfait du nouveau monde.

C'était pour moi la réalisation d'un de ces rêves que l'on forme à seize ans, rêve fugitif comme la forme que prend la pensée à cet âge d'illusions. J'oubliai la France, Mexico et la caravane voyageuse. Le siècle de Janus se renouvela à mes yeux, empruntant un attrait de plus au souvenir des découvertes de Colomb et des conquêtes de Cortès.

Les heures s'écoulaient rapidement. Déjà le brin-bleu cherchait sous la feuillée un abri contre les piéges de la nuit, lorsque le mari de ma créole revint de

ses travaux, et me fit souvenir que je n'étais qu'un passant.

Mais laissons ces images empruntées à l'idylle, et reprenons tristement la route de Mexico. Dans les environs de Jalapa, la nature commence à se couvrir d'une riche végétation. La chaleur y est moins grande que sur la côte, la rosée plus abondante, l'atmosphère plus humide. Les forêts s'élèvent riantes et embaumées, les lianes grimpent, s'entortillent aux branches, et jettent des ponts de verdure d'un arbre à l'autre; l'orchis parasite décore le vert du feuillage de l'éclat de ses couleurs, et l'abondance des fleurs attire des milliers de colibris qui voltigent de l'une à l'autre et les caressent en bourdonnant. Les chemins sont bordés de haies de daturas, d'hibiscus et de rosiers; la fleur de l'oranger remplit l'air de son parfum. On y voit aussi les plantes des pays tempérés croître à côté de celles des tropiques : le pêcher mêle ses branches à celles du goyavier, et la pomme arrondit ses fruits non loin de l'avocatier : la terre y est prodigue de ses dons.

Jalapa [1] est bâti sur un terrain accidenté; mais la ville est jolie dans son ensemble et pittoresque dans son irrégularité. Elle est située sur la pente d'une colline entourée d'autres collines et de montagnes échelonnées comme des gradins d'amphithéâtre, et dominées elles-mêmes d'un côté par le Coffre de Perote, de l'autre par le pic d'Orizaba, *brillant comme une étoile* [2] aux rayons du soleil.

[1] La population de Jalapa était de 9,000 âmes en 1851.

[2] Les naturels donnaient au pic d'Orizaba le nom de

Ce volcan est la montagne la plus élevée des Cordillères. On en aperçoit la cime à quarante lieues en mer. Il fit une éruption en 1545, et continua pendant vingt ans à exhaler des vapeurs sulfurées. Depuis longtemps il semble éteint. La cavité du cratère, formée suivant une section oblique, à l'axe du cône, se trouve remplie de neiges et ne se distingue que par la projection des ombres. Chargé de frimas éternels à son sommet, l'Orizaba étend sa base dans des vallons profonds où règne une température élevée, de sorte que l'on peut en quelques heures passer par tous les degrés de froid et de chaleur, de stérilité et de richesse végétale des régions polaires et des zones torrides.

Les femmes de Jalapa sont renommées pour leur beauté. J'ai remarqué en effet chez quelques-unes un teint d'une vive fraîcheur, de beaux yeux, de jolies mains et de fort petits pieds. Seulement il est fâcheux que les dames mexicaines veuillent souvent exagérer cette dernière perfection, et qu'elles portent des souliers trop courts; loin d'atteindre leur but, elles se rendent le pied difforme.

Ce genre de chaussure à la chinoise était tellement exagéré à l'époque de mon arrivée, que pour que le pied pût rester dans le soulier en marchant, il fallait

Citlaltepetl, qui signifie dans leur langue *montagne qui brille comme une étoile*. La hauteur de ce volcan est de 5,295 mètres au-dessus du niveau de la mer. En 1850, MM. Dognon et Majérus, tous deux Français, en ont fait l'ascension périlleuse; ils sont parvenus à son sommet après avoir surmonté des obstacles infinis.

l'y fixer au moyen d'une calige de rubans fort compliquée. Les femmes perdaient doublement à cette mode barbare, ajoutant à leur souffrance une tournure disgracieuse. La contraction nerveuse qu'éprouvait le corps le forçait de suivre tout d'une pièce l'action des jambes; il tournait sur lui-même à chaque pas, et communiquait à la robe un mouvement d'oscillation tout à fait ridicule. Aussi, de même que les gens du pays disaient alors d'une jolie étrangère qui avait le pied long que son pied enlaidissait sa figure, nous pouvions dire nous-mêmes, peut-être avec plus de raison, d'une jolie Mexicaine qui portait des chaussures trop courtes, que sa tournure nuisait beaucoup à l'expression de ses beaux yeux.

A partir de Jalapa les montées deviennent longues et rapides; bientôt on atteint les régions froides. Alors s'opère un changement complet dans les choses et dans les personnes : la végétation perd sa force et sa variété, elle prend l'aspect sombre de nos forêts du Nord. Au joyeux bignonier succède le chêne sévère, au palmier ami de l'homme, le pin marqué de la foudre. Plus de ces jolies cases de roseaux, emblème et demeure de l'innocence, laissant la vie intérieure accessible aux regards de tous. On n'aperçoit que des huttes de terre ou de pierres entassées sans art et couvertes d'un toit enfumé. Plus de ces Indiennes d'une propreté exquise, dont les cheveux tombent sur les épaules en tresses d'un noir luisant; plus de ces *jarochos* à la mine ouverte, riches des richesses de la nature, et toujours joyeux des biens qu'elle leur donne,

se réveillant aux derniers accents des oiseaux, et passant la nuit à chanter et à danser devant leurs cases au son d'une guitare. Un peuple d'une malpropreté dégoûtante habite maintenant les villages, circule sur les chemins, ou remue péniblement une terre avare. Les femmes à peine vêtues de lambeaux d'étoffe de laine noire, les cheveux épars, pleins d'ordures et de vermine, apparaissent à la porte de leurs tanières comme d'horribles visions. Les jeux, les chants ont cessé; les huttes sont muettes; l'Indien a perdu sa gaieté, il est misérable. Aussi, l'œil sombre, recueilli en lui-même, il médite le mal, il songe à se venger de sa misère et de la rigueur de la Providence envers lui.

C'est ici qu'il faut s'armer pour voyager, à moins qu'on ne soit résigné d'avance à se laisser dévaliser. Les environs de Perote, de Puebla, de Rio-Frio, sont fameux par les fréquentes attaques des brigands. A l'approche de ces lieux redoutés, l'apparition d'un homme armé suffit pour donner l'alerte. Néanmoins les voleurs de grands chemins fuient le péril, et n'attaquent guère que lorsqu'ils croient avoir bon marché des voyageurs. Deux hommes bien armés peuvent se débarrasser facilement de six ou huit bandits; ils les mettent en fuite dès qu'ils frappent à mort un des leurs. Le mal est que, souvent surpris dans des endroits resserrés, on tombe sous le coup de l'agression avant d'avoir préparé la défense, ou sans pouvoir juger du nombre des assaillants. Il faut alors se rendre et s'exécuter de bonne grâce pour éviter un malheur

pire que la perte de sa bourse, si l'on faisait une résistance inutile.

Le vol à main armée n'est guère connu au Mexique que depuis le commencement des guerres de l'indépendance. Depuis lors les châtiments ont été rares, et les hommes nés pour le crime ont pu suivre sans grand danger leur inclination. Sous le régime espagnol, le bandit n'échappait pas à la corde lorsqu'il était pris; et la certitude de la peine, paralysant toute envie malfaisante, rendait les voyages sans dangers et les communications plus faciles. Le Mexicain a trop peu de besoins pour chercher une amélioration à son existence en affrontant la mort. Un voyageur pouvait alors passer la nuit dans une chaumière et dormir en toute sécurité à côté de sa cassette. Chaque mois il se faisait de Mexico à Vera-Cruz une remise d'un million de piastres au moins, et quoiqu'il n'y eût aucune escorte de gens armés pour protéger le convoi, le petit pavillon royal qui flottait sur les mules n'en était pas moins respecté. Iturbide, le premier, pour activer la marche de l'insurrection, osa s'emparer de ce trésor [1] confié à la bonne foi publique. Depuis cette époque, l'argent ne voyage plus que sous la protection d'un corps de cavalerie; encore celui qui confie sa fortune à un tel patronage, en temps de troubles politiques surtout, n'est-il jamais sans appréhension jusqu'à l'arrivée du convoi à sa destination.

[1] C'était une remise de 750,000 piastres que les marchands du Mexique envoyaient à Acapulco pour être embarquée sur le galion de Manille.

A peu de distance de Jalapa commence la chaussée pavée de San-Miguel, qui s'élève sur les montagnes, et serpente à travers les forêts. Cette route est magnifique; malheureusement elle n'est pas entretenue, et porte déjà le cachet d'une prochaine destruction. Ce n'est pas que les fonds manquent pour réparer les voies publiques : des péages onéreux sont au contraire rigoureusement perçus pour leur entretien; mais les gouvernants, toujours affamés d'argent, donnent à ces fonds un tout autre emploi.

Bientôt la chaussée atteint la région des nuages, et on voyage au milieu des brouillards dans la saison pluvieuse. Chassées par le vent, ces vapeurs rasent la terre en courant et vous enveloppent de leurs voiles humides. Il est vraiment curieux de voir ces légers nuages venir au-devant de vous, ou fuir sur les fougères lorsque la nuit commence à revêtir les objets de formes fantastiques, ou que la lune répand sur les bois sa clarté mélancolique. Semblables aux ombres des héros de Morven sur les collines de Cona, ils apparaissent sous mille figures indéterminées : les uns, sortant d'un groupe isolé d'avets séculaires, se dérobent tout à coup derrière des roches volcaniques ou dans l'épaisseur des bois; d'autres, éclairés par les rayons argentés de la lune, planent en relief dans des ravins ténébreux; d'autres enfin s'avancent lentement et semblent se reposer dans leur marche pénible, comme des vieillards chargés d'ans. Tous ces fantômes subissent d'un instant à l'autre des transformations dont on ne peut s'empêcher de suivre curieusement

les diverses phases, puis s'abîment dans la plaine ou se retirent dans les bocages d'alentour.

Si on se retourne du côté de l'orient, on voit se dérouler à ses pieds un pays immense, onduleux comme une mer irritée, mais riant de verdure, et éclairé par des flots de lumière. La cataracte (23) de Naolinco apparaît au loin comme un filet blanc sur la paroi abrupte du ravin où elle tombe en bouillonnant, et quand l'atmosphère est dégagée de vapeurs, on découvre les eaux du golfe mexicain qui bordent l'horizon de leur ceinture d'azur.

La chaussée finie, la route continue à travers des déjections volcaniques. Les scories qui couvrent la terre ne laissent que peu de place à la végétation, et les arbres deviennent plus rares. Le paysage reprend ensuite un aspect insignifiant, attristé par les brouillards de l'été ou par les frimas de l'hiver.

En approchant de Perote, l'attention se réveille à la vue d'une plante nouvelle d'une grande beauté : c'est le *maguey* ou agave, espèce d'aloès dont les feuilles ont jusqu'à dix pieds de long et embrassent un cercle de trente à quarante pieds de circonférence. Mais cette grandeur n'est pas commune : la plante n'excède pas ordinairement deux mètres et demi de haut sur un diamètre à peu près égal. Au centre s'élève un cône droit formé de feuilles emboîtées les unes dans les autres; on coupe ce cône à sa base lorsque la hampe est près de se développer au temps de la floraison, c'est-à-dire cinq ou six ans après la plantation dans les bons terrains, et on y creuse un

réservoir pour la liqueur qui découle de l'intérieur des feuilles.

Le suc du maguey n'a d'autre saveur que celle de l'eau sucrée; mais il acquiert en fermentant le goût du vin blanc nouveau. Cette boisson prend alors le nom de *pulque*. On la sert particulièrement à déjeuner dans les maisons mexicaines. Le peuple en fait une grande consommation.

Le meilleur pulque de la république se récolte dans les plaines d'Apan, à vingt-cinq lieues environ de Mexico; mais il n'arrive jamais bon dans cette ville. Les Indiens qui l'apportent y mêlent souvent de l'eau pour restituer à la quantité le tribut que leur gosier altéré prélève sur la qualité; puis les outres de porc dans lesquelles on le transporte lui communiquent une odeur nauséabonde; enfin il n'y a qu'un temps fort court pendant lequel le pulque est potable, et Mexico est trop éloigné des plaines d'Apan pour qu'il y arrive au point précis de fermentation qui le rend agréable.

Le maguey se cultive bien aussi aux alentours de la capitale; mais le pulque qu'il donne est d'une qualité inférieure.

La petite ville de Perote est bâtie à l'entrée d'une longue plaine, au pied du Nauhcampatepetl [1], que les Espagnols ont appelé le Coffre. Son climat est froid, et pour la première fois depuis mon arrivée au Mexi-

[1] *Nauhcampatepetl* signifie *montagne carrée*. C'est un des points les plus élevés des Cordillères; cependant les neiges n'y sont pas perpétuelles.

que, je sentis le besoin de me chauffer. A défaut de cheminée dans l'hôtellerie, je dus me contenter du feu de la cuisine. Mal m'en prit toutefois, car on s'occupait alors de notre souper, et la cuisinière était si vieille, si sale, si peu entendue, que j'en perdis l'appétit.

Une hôtellerie au Mexique s'appelle *meson;* c'est le kiarvanserai de l'Orient. Elle est formée de plusieurs corps de logis qui n'ont qu'un rez-de-chaussée où les chambres, sans communication entre elles, ne reçoivent d'air et de lumière que par une seule porte donnant sur la cour. Ces chambres sont meublées d'un banc, d'une table et de deux ais de pin simulant une couchette. Le voyageur ne saurait y goûter un repos bien doux; mais il n'en apprécie que mieux la jouissance que procure un bon lit quand il rentre dans ses foyers.

Lorsque les villes ou les bourgades sont éloignées de plus d'une journée de marche, on rencontre sur la route des hôtelleries isolées qui prennent alors le nom de *ventas*. La venta présente quelquefois, le matin surtout, un coup d'œil original. En dehors de l'habitation se trouvent rangés avec ordre quelques centaines de ballots appartenant à différents convois de mules; ces animaux eux-mêmes, séparés par troupes et régulièrement alignés, mangent leur maïs, qui doit leur donner la vigueur nécessaire pour surmonter les fatigues de l'étape. Çà et là les muletiers s'occupent à des travaux divers : les uns pansent leurs mules blessées, les autres réparent des bâts ou commencent à

charger; quelques-uns, accroupis autour d'un feu qu'ils ravivent, apprêtent l'atole du déjeuner, ou boucanent un morceau de *tasajo*. Cependant l'intérieur de la venta s'anime aussi; chacun se hâte dans ses préparatifs : c'est l'heure du départ. Bientôt une litière au mouvement lourd et assoupissant ouvre la marche, ou bien c'est une vaste berline, à demi réparée de ses fractures de la veille; puis voici venir des cavaliers aux costumes étranges, des femmes assises à droite sur leurs montures ou tenues en selle par leurs maris en croupe : tous partent ensemble ou successivement, et s'éloignent sans bruit, sans clameurs. On n'entend que les pas précipités des chevaux, le frémissement d'impatience du coursier fougueux qui s'élance pour devancer les autres, et qui blanchit d'écume le frein qui le retient; tandis qu'à son côté trotte pesamment, la tête baissée, la rosse du pauvre campagnard dont l'éperon ne saurait changer l'allure, mais qui ne restera jamais en arrière quelque longue que soit sa course. Ajoutez, pour fond du tableau, une nature sauvage ou un paysage pittoresque, et vous aurez une idée de ce khan mexicain au soleil levant.

La plaine de Perote est inculte et aride. J'y vis un effet de mirage qui me trompa fort longtemps. Ce phénomène d'optique se reproduit dans toutes les plaines où la terre n'est pas remuée par la main du laboureur.

Au Pinal, nous aperçûmes les volcans de Mexico. La neige de leur sommet nous apparut colorée de carmin par les rayons de la lumière crépusculaire; un

moment après cette couleur passa au lapis-lazuli, puis enfin prit une nuance grisâtre qui se confondit avec les ombres de la nuit. Le lendemain nous entrâmes à Puebla.

Les habitants de cette ville étaient regardés à cette époque comme les moins hospitaliers de la république; les étrangers étaient mal accueillis par eux, et les voyageurs dont l'accoutrement différait un peu du leur se voyaient poursuivis à coups de pierres par le peuple des faubourgs. Mais depuis quelques années, les hommes éclairés et amis du bien qui se sont succédé dans le gouvernement de cette ville, ont fait disparaître ce reste de barbarie au moyen d'une police vigilante et rigide; et l'étranger qui vit au sein de cette population n'a plus à craindre aujourd'hui ni voies de fait ni insultes.

Puebla, surnommée *de los Angeles*, à cause de la beauté de son climat, contient 60,000 habitants environ. Elle dispute à Guadalaxara le second rang parmi les villes de la république. Les rues en sont tirées au cordeau et bordées de trottoirs larges et commodes; elles sont bien pavées et d'une grande propreté. Le quartier du centre est parfaitement bâti, et rappelle les plus belles rues de Turin. La cathédrale est massive et sans goût dans son architecture extérieure, mais fort remarquable par l'élégance et la richesse de ses décors intérieurs. L'attention se porte principalement sur le maître autel recouvert de plaques d'argent, fondues en bas-reliefs, d'un travail exquis.

A deux lieues de Puebla, sur la route de Mexico,

nous découvrîmes sur notre gauche le fameux *teocali*[1] de Cholula, couronné de cyprès funèbres, comme un tombeau. Le riche temple de Quetzalcoatl[2], qui dominait cette pyramide tronquée, a disparu, et le cruel Topiltzin[3] n'y vient plus saluer l'aurore les mains teintes du sang des victimes immolées. Un culte doux a succédé à ce culte barbare; une chapelle chrétienne, consacrée à la Vierge des Remèdes, s'est élevée sur les ruines du temple païen, comme une consolation pour un souvenir douloureux, comme un baume pour une plaie saignante. Ce teocali, construit en briques, était le plus élevé qu'il y eût au Mexique, et dans son état actuel il mesure encore 54 mètres de haut sur 439 de largeur à sa base, d'après le calcul de M. de Humboldt. Les dimensions de la base sont presque doubles de celle de la pyramide de Chéops.

L'ancienne Cholula était spécialement consacrée au culte des dieux : c'était la Mecque d'Anahuac. Elle renfermait un grand nombre de temples, au-dessus desquels s'élevait celui de Quetzalcoatl, Dieu législateur, où l'on venait en pèlerinage des pays les plus éloignés consacrer des offrandes. Maintenant c'est plutôt une bourgade qu'une ville; et les modernes habitants de ce lieu n'ont de commun avec les anciens que leur propension au crime, ce qui fait redouter aux voyageurs les abords de leur village.

[1] *Teocali* veut dire *maison de Dieu*.

[2] *Quetzalcoatl*, dieu de l'air et législateur des peuples primitifs d'Anahuac.

[3] Nom du grand prêtre sacrificateur.

De l'autre côté de la route, derrière le mont Malinche, se trouve située Tlascala, l'ancienne ennemie de Cholula et de Mexico, la patrie du vaillant et malheureux Jicontecatl. Cette fameuse république n'est plus qu'un point sans intérêt pour l'archéologue et sans importance politique ou commerciale, malgré son titre de capitale du territoire du même nom.

Le mont Malinche, que les Aztèques appelaient *Matlalcueye*, offre une particularité bizarre, qui prit place dans la mythologie tlascaltèque : le sommet paraît, dans certaines positions, découpé de manière à représenter une femme couchée sur un tombeau et à demi recouverte d'un linceul. La tête, qui semble reposer sur des coussins, présente l'ébauche d'une figure cadavéreuse; le ventre se dessine sous le suaire qui l'enveloppe, et les pieds se trouvent modelés à leur place naturelle. L'effet de cette figure est d'autant plus saisissant qu'on s'approche davantage de San-Martin de Tezmelucan.

La Malinche est d'une grande étendue. Son sommet fort élevé se cache souvent dans les nuages, quoique partout alentour le ciel demeure serein; des tempêtes terribles s'y forment et se propagent au loin dans la plaine. Aussi les Tlascaltèques lui avaient-ils donné le nom de leur divinité favorite, celle dont ils tenaient les eaux et les pluies fécondes, et ils allaient jusqu'à son sommet lui offrir des prières et des oiseaux en sacrifice.

Nous passâmes une nuit à Rio-Frio, petit village dépendant d'une ferme située au milieu des bois, non

loin du point le plus élevé de la route[1]. Dès que le soleil nous eut retiré ses rayons bienfaisants, nous ressentîmes les effets de cette élévation par la diminution du calorique; un brouillard épais et glacé s'abaissa sur la terre, et nous pénétra jusqu'aux os. Cette branche des Cordillères est la dernière barrière qu'il nous reste à franchir pour arriver dans la vallée de Mexico. Dans ce passage des Alpes mexicaines, la route serpente à travers des forêts de pins résineux, qui répandent une odeur agréable. Tout est romantique dans ces solitudes : l'air, en se jouant dans les fougères aux riches découpures qui croissent parmi les troncs d'arbres, rend un bruissement mélancolique; tandis que le vent, passant entre les aiguilles du feuillage, module des sons comme des tuyaux d'orgue. La cime des forêts, qui s'élèvent en amphithéâtre, se découpe festonnée sur la transparence des cieux; et quand les accidents du terrain étendent l'horizon, on aperçoit au-dessus de leur bandeau noirâtre la neige éblouissante de l'Iztaccihuatl[2], dont la croûte glacée scintille sous les feux du soleil. Cette montagne, dont le nom mexicain signifie *Femme Blanche*, a, dit-on, jeté anciennement de la fumée et des cendres brûlantes; mais cependant elle ne paraît pas avoir de cratère déterminé, et il n'y a rien dans la forme allongée de son plateau qui ait l'apparence d'un volcan.

[1] Hauteur au-dessus du niveau de la mer, 3,302 mètres. (MORNEY.)

[2] Hauteur au-dessus du niveau de la mer, 4,785 mètres. (HUMBOLDT.)

Le Popocatepetl [1], qui lui est contigu, présente au contraire un cône élancé, coupé à son sommet d'un cratère profond, d'où sortent constamment des vapeurs chaudes fortement sulfurées. Il domine l'Iztaccihuatl de six cents mètres, et son pic est le point le plus élevé des Cordillères au-dessus du niveau de la mer, quoique la hauteur en soit moindre que celle de l'Orizaba, si on la mesure à partir de la base. Sous l'empire des Aztèques, ce volcan eut de fréquentes éruptions : il jetait encore des cendres au dix-septième siècle; mais de nos jours les colonnes de fumée qui s'en échappent sont rarement visibles au delà des villages bâtis sur sa pente (24).

On peut monter au cratère du Popocatepetl du côté du sud; les neiges y sont moins abondantes; elles fondent sous l'influence du vent chaud des basses terres qui se trouvent au pied du volcan. Par les autres côtés l'ascension est impossible. Le premier qui y monta fut un Espagnol de l'armée de Cortès, nommé Ordaz. Pour donner aux indigènes une preuve de son courage, il tenta de parvenir à la cime du pic; mais il n'y réussit point. L'empereur Charles-Quint lui permit néanmoins de placer un volcan dans ses armes, en récompense de son entreprise hardie et du sentiment qui l'avait inspirée.

Trois ans après, Francisco Montaño fut plus heureux : il parvint au cratère du Popocatepetl, et en

[1] Hauteur au-dessus du niveau de la mer, 5,400 mètres. (Humboldt.) — Cette hauteur dépasse celle du mont Blanc de 623 mètres.

retira, dit-on, du soufre pour la fabrication de la poudre. Depuis lors aucun Espagnol n'a poussé la curiosité jusqu'à affronter le froid, la fatigue et les dangers que promet l'ascension du volcan; mais dès que l'entrée du Mexique fut ouverte aux Européens, plusieurs Anglais renouvelèrent l'entreprise de Montaño avec non moins de succès. M. Williams Glennie passe pour le premier qui en 1825 ait visité cette bouche du Ténare.

Au printemps de l'année 1834, le baron Gros, secrétaire de la légation française, y monta à son tour avec MM. de Gérolt, consul général de Prusse, et Egerton, peintre anglais. Ils en explorèrent le cratère, et M. Gros en peignit une vue avec ce talent que nous lui connaissons, et qui fait du diplomate habile un artiste si distingué.

M. Gros nous a donné aussi une description écrite de ce qui a frappé ses yeux à la cime du volcan. En voici un extrait :

« Le cratère [1] peut avoir une lieue de circonférence et mille pieds de profondeur; il a la forme d'un entonnoir, et on découvre au fond plusieurs orifices circulaires garnis d'une large zone de soufre pur. Le bord extérieur est entièrement dépourvu de neige; mais dans l'intérieur, du côté qui ne s'échauffe pas des rayons du soleil, un grand nombre de stalactites de glace pleuvent sur l'incendie terrestre. Des blocs de roches de granit à demi assis sur des couches de

[1] Au bord du cratère, le thermomètre centigrade marquait zéro.

matières diversement colorées semblent près de s'engloutir dans l'abîme. Quelques-uns se détachent de temps en temps des points les plus escarpés, et roulant jusqu'au fond du gouffre, ils y produisent une détonation sourde et prolongée.

» Les parois du cratère présentent distinctement trois couches horizontales différentes, coupées perpendiculairement à des distances presque égales par des lignes noires et grisâtres. Elles sont recouvertes de soufre cristallisé, dont la teinte d'un jaune pâle donne au cratère l'aspect d'une carrière de plâtre. Du fond s'élancent en tourbillonnant des masses de vapeurs blanches qui se dissipent en arrivant à la moitié de la hauteur de la cavité conique. Sur les plans inclinés et jusque sur les bords supérieurs apparaissent quelques ouvertures par où s'échappent aussi des gaz blanchâtres qui ne tardent pas non plus à s'évanouir. Ces vapeurs emportent en sublimation le soufre qu'elles déposent principalement sur les pierres saillantes et au bord des soupiraux. Le dégagement de gaz acide sulfureux est tellement abondant, qu'à la cime même du volcan il gêne la respiration. Cette mine de soufre serait d'une exploitation fort difficile, à cause de la grande inclinaison des parois. Peu s'en fallut que M. de Gérolt ne périt pour avoir essayé d'en détacher un morceau à quelques pieds au-dessous du bord; un moment suspendu entre le ciel et l'enfer, son salut n'a tenu qu'à un fil. Le secours qu'on pouvait lui porter menaçait également la vie de ses libérateurs. »

En descendant le versant méridional de cette chaîne de montagnes, on commence à découvrir la vallée de Mexico, qui se trouve également distante des deux océans, à 2,277 mètres d'élévation au-dessus de leur niveau. Cette vallée, qui a environ neuf lieues de long depuis le pied des volcans jusqu'aux collines qui dominent Mexico, en a plus de dix-huit dans sa dimension du sud au nord. Elle contenait avant la conquête un grand nombre de villes florissantes et de villages entourés de bosquets et de riantes cultures, qui en faisaient un jardin délicieux. Mais tout a bien changé : les villes sont devenues de pauvres villages, les villages ont disparu, et la culture est dans un état attristant.

A défaut de la main des hommes, la nature donne à cette vallée un aspect pittoresque et grandiose. A gauche le Popocatepetl et l'Iztaccihuatl élèvent jusqu'aux nues leurs manteaux glacés, et entretiennent au loin une douce fraîcheur. En face s'étend jusqu'aux montagnes opposées la belle nappe d'eau du lac de Chalco, sillonnée de barques d'Indiens pêcheurs. Çà et là on découvre dans la plaine quelques turgescences volcaniques, quelques îlots verdoyants au milieu des eaux bleuâtres, et toute la vallée se trouve close de montagnes comme un parc de ses murs.

Le lac de Chalco verse la surabondance de ses eaux dans celui de Texcoco, qu'on trouve un peu plus loin. Ces deux lacs et les trois autres du nord de la vallée contiennent en dissolution du muriate et du carbonate de soude; mais les eaux du lac de Texcoco en sont

plus chargées que les autres. Les rives sont blanchies de ces sels, communément appelés *tequexquite*, et les terres en sont saturées à plus d'un mille à la ronde.

On pêche dans ces lacs un petit poisson blanc assez délicat. Les canards sauvages, les sarcelles y sont en quantité tellement grande, qu'au moyen d'une batterie de vieux canons de fusil on en tue sept ou huit cents d'une seule décharge. La chair de ces canards a un goût de vase et de poisson, ce qui fait qu'on abandonne ces abondantes chasses au menu peuple, qui achète un canard tout cuit pour un demi-réal [1].

A deux lieues et demie de Mexico commence la chaussée de l'est, construite sur le lac de Texcoco. C'est une des quatre voies qui conduisaient à la capitale des Aztèques, et c'est la seule qui reste encore bien détachée au milieu des eaux.

Là le paysage s'enrichit d'accidents nouveaux : les montagnes paraissent former un bassin elliptique dont les lacs occupent la cavité et Mexico un des foyers. A l'extrémité de la chaussée, l'ancienne ville de Montézuma se déploie riante et belle parmi des rideaux de saules élancés comme des peupliers, qui bordent les canaux et les routes. Toutes les maisons, peintes de couleurs claires, brillent au soleil et semblent bâties de la veille; une infinité de coupoles d'églises et de couvents dépassent les terrasses et étendent sur la ville leurs parasols bleus, rouges ou jaunes. L'architecture mauresque de ces édifices les ferait prendre pour autant de mosquées; et les tours de la cathédrale,

[1] *Six sous et demi.*

se dressant comme deux minarets, achèvent de donner à Mexico un air tout à fait oriental.

Je contemplais ce spectacle avec plaisir, mais non sans émotion, car là était le but de mon voyage et la solution du problème de mon existence future. La rêverie me gagnait souvent, et j'abandonnais à ma mule le soin de me conduire; mais le paysage, si nouveau pour moi, rappelait bientôt mon attention, et soustrayait un instant mes pensées à la puissance de la mélancolie.

CHAPITRE V.

Coup d'œil ethnologique. — Migration des Toltèques. — Fondation de Tulancingo et de Tula. — Astronomie toltèque. — Famine et peste. — Destruction de la monarchie toltèque. — Arrivée des Chichimèques. — Formation du royaume d'Acolhuacan. — Arrivée des Tépanèques, des Tlascalans, des Aztèques, etc. — Les Aztèques s'établissent à Chapultepec. — Ils sont persécutés par les seigneurs des environs. — Ils se retirent dans un groupe d'îles du lac de Texcoco. — Leur manière de vivre. — Leur misère. — Leur servitude à Colhuacan. — Leur établissement à Iztacalco. — Ils se fixent définitivement dans l'île de Tenochtitlan. — Premier temple du dieu Huitzilopochtli. — *Chinampas.* — Séparation de la faction de Tlaltelolco. — Acamapichtzin, premier roi des Mexicains. — Servitude d'Azcapotzalco. — Secours prêté par les Mexicains au roi d'Acolhuacan. — Ils se couvrent de gloire. — Leur sort change. — Puissance des Tépanèques. — Le royaume d'Acolhuacan conquis par eux. — L'héritier de la couronne de Texcoco se fait un parti puissant. — Les Mexicains se joignent à lui. — Azcapotzalco prise d'assaut. — Formation du royaume de Tacuba. — Grands fiefs de la couronne de Mexico. — Agrandissement de l'empire mexicain. — Ses limites. — Avénement au trône de Montézuma le Jeune. — Son caractère. — Ancienne tradition. — Fernand Cortès. — Son caractère. — Sa politique. — Il s'allie aux Totonaques et aux Tlascalans. — Son entrée à Mexico. — Prison de Montézuma. — Mécontentement des Mexicains. — Arrivée de Narvaez à Vera-Cruz. — Cortès laisse Alvarado à Mexico et va combattre Narvaez. — Sa victoire. — Narvaez prisonnier de Cortès. — Massacre ordonné par Alvarado. — Insurrection de Mexico. — Les Espagnols sont attaqués. — Retour de Cortès. — L'autorité de Montézuma est méconnue. — Mort de Montézuma.

— *Noche triste.* — Bataille d'Osumba. — Cuitlahuatzin. — Guatimozin. — Généreuse hospitalité des Tlascalans. — Siége et prise de Mexico. — Supplice du monarque vaincu. — Sa mort. — Sort des Mexiçains après la conquête. — Cortès en butte à l'envie et à la haine des délégués. — Sa mort. — Vice-rois de Mexico. — Administration de cette colonie. — Effet que produisent les événements d'Espagne en 1808. — Premier cri d'indépendance poussé par le curé Hidalgo. — Le vice-roi Venegas. — Bataille de las Cruces. — Bataille de Zapotlanejo. — Hidalgo fusillé. — Morelos. — Son caractère, ses exploits et sa mort. — Mina. — Iturbide. — Il est proclamé empereur. — Loges de francs-maçons. — Santa-Anna se révolte contre Iturbide. — Faiblesse de l'empereur. — Son exil. — Son supplice. — Le général Victoria élu président. — Pedraza. — Journées de l'Acordada. — Guerrero. — Ostracisme. — Victoire de Tampico. — Révolte de Bustamante. — Guerrero déclaré incapable. — Sa mort. — Seconde révolte de Santa-Anna. — Valentin Gomez Farias. — Revirement dans la politique de Santa-Anna. — Campagne du Texas. — Bataille de San-Jacinto. — Santa-Anna prisonnier des Texiens. — Houston. — Filisola. — Blocus des côtes du Mexique par les Français. — Le contre-amiral Baudin. — Le prince de Joinville. — Prise du fort d'Ulua. — Prise de Vera-Cruz. — Traité entre la France et le Mexique. — Combat d'Acajete. — Le général Méjia. — Sa mort. — *Pronunciamiento* du 15 juillet 1840. — Première révolte de Paredes. — Bases de Tacubaya. — Seconde révolte de Paredes. — Chute de Santa-Anna. — Joachim Herrera. — Troisième révolte de Paredes. — La monarchie invoquée comme unique voie de salut. — Invasions des Anglo-Américains. — Bataille de Palo-Alto. — Taylor. — Arista. — Prise de Monterey. — Salas. — Santa-Anna rappelé au pouvoir. — *Pronunciamiento* des *Polkos*. — Bataille de la Angostura. — Scott. — Bombardement de Vera-Cruz. — Bataille de Cerro-Gordo. — Affaire de Pad erna. — Bataille de Churubusco. — Affaire de Molino del Rey. — Prise de Chapultepec et de Mexico. — Santa-Anna persécuté. — Traité de Guadalupe. — Arista président. — Sa chute. — Retour de Santa-Anna. — Le parti monarchique et le clergé au pouvoir. — Rappel des jésuites. — Ordre de Guadalupe. — Santa-Anna reçoit le titre d'Altesse Sérénissime. — L'armée. — Révolte d'Alvarez. — Horreurs de la guerre civile. — Fuite de Santa-Anna. — Le comte de Raousset-Boulbon.

Quelle est l'origine des premiers habitants de l'Amérique? Leur race est-elle propre à ce continent isolé? Vient-elle, au contraire, de la grande famille mongolienne, dont quelques membres auraient franchi le détroit de Behring ou l'archipel des îles Aléoutiennes? Cette question ethnologique n'a pas encore été décidée d'une manière victorieuse; et, pour moi, je me bornerai à faire remarquer que je n'ai trouvé chez aucune peuplade du Mexique rien qui rappelât même

de loin les traits des races asiatiques [1]. Le continent américain et le Mexique en particulier étaient déjà fort peuplés lorsque eurent lieu du nord au sud les migrations des diverses tribus dont l'histoire ne nous fournit des notions précises qu'à partir de l'arrivée des Toltèques à Tulancingo. Si les nouveaux venus avaient franchi l'Océan, il serait probable que leurs devanciers auraient suivi la même route; mais si rien n'est prouvé quant à l'origine asiatique de ces hordes d'émigrés, la question reste également sans solution pour ce qui regarde les habitants primitifs.

Ce fut l'an 544 de l'ère vulgaire que les Toltèques partirent, suivant leurs traditions, du royaume de Tollan, dont la situation au nord du Nouveau-Mexique est restée indéterminée, et que, prenant leur direction au sud, ils marchèrent jusqu'à ce que le manque de vivres les forçât de s'arrêter pour cultiver la terre et récolter. Ils passèrent ainsi plusieurs années de suite en différents endroits, construisant des villages, étudiant les ressources de chaque région, et pendant ce long voyage les générations eurent le temps de se renouveler plusieurs fois. Enfin, cent quatre ans après leur départ, ils arrivèrent au lieu qu'ils nommèrent Tollancingo [2]; et quelques années plus tard, ils fondèrent dans son voisinage la ville de Tollan, aujourd'hui Tula, qui devint la capitale de leurs États.

[1] J'ai émis une opinion contraire dans un de mes articles du *Musée des familles*; mais un examen plus approfondi des types asiatiques et américains m'a fait revenir de mon erreur.

[2] Aujourd'hui Tulancingo, petite ville située à 28 lieues de Mexico.

Les Toltèques furent célèbres chez toutes les nations anciennes du Mexique par une civilisation supérieure. Ils cultivaient les arts avec succès, et ils eurent des connaissances exactes et étendues en astronomie. Ce furent eux qui divisèrent le siècle en cinquante-deux ans, qui donnèrent à l'année trois cent soixante-cinq jours, ou dix-huit mois de vingt jours chacun, en ajoutant au dernier cinq jours complémentaires consacrés au repos, et un jour intercalaire de plus tous les quatre ans [1]. Cette manière de computer le temps fut adoptée de tous les peuples d'Anahuac (25).

La nation toltèque se multiplia considérablement dans ce beau pays, et plusieurs villes populeuses s'étaient déjà formées autour de Tula, quand d'horribles calamités vinrent fondre sur elles. Une longue sécheresse rendit les champs stériles, la famine décima les populations, et une peste meurtrière en accabla les misérables restes. Ceux qui survécurent cherchèrent à se soustraire à tant de maux en abandonnant leur nouvelle patrie : les uns allèrent à Guatimala, les autres à la côte orientale, et quelques familles seulement restèrent à Tula et dans la vallée où plus tard fut Mexico. Ainsi croula la monarchie toltèque, après quatre cents ans d'existence.

Près d'un siècle après la dispersion des Toltèques, arrivèrent les Chichimèques, hordes entièrement sauvages, sorties du pays d'Amaquemecan, dont la situation géographique est aussi inconnue que celle de

[1] *Astron. toltèque*, Sigüenza, Boturini, etc.

Tollan. Ils ignoraient les arts, même l'agriculture, et ne se nourrissaient que de racines et du produit de leur chasse; mais s'étant fixés dans la vallée de Mexico, ils s'allièrent aux familles toltèques, desquelles ils apprirent les moyens de rendre la terre féconde, et les arts les plus nécessaires à la vie.

Au bout de quelques années, la nouvelle s'étant répandue à Amaquemecan que les émigrés chichimèques étaient arrivés à un pays délicieux où les bois abondaient en gibier et la terre en fruits excellents, trois princes d'un pays voisin se mirent à la tête de nouvelles bandes, et vinrent à Texcoco[1] demander au roi des Chichimèques à s'établir sur son territoire, engageant leur foi de le servir comme fidèles vassaux. Le roi les accueillit comme des frères, leur donna ses filles en mariage, et de nombreuses alliances ayant eu lieu entre les deux peuples, ils n'en formèrent bientôt plus qu'un seul sous le nom d'Acolhua ou Acolhuis, et le nouveau royaume prit celui d'Acolhuacan[2].

Ces migrations ne se bornèrent pas là; d'autres peuplades du Nord suivirent les traces des premières, et vinrent successivement s'abattre sur le même plateau des Cordillères. Elles formèrent autour des lacs des établissements séparés, indépendants ou relevant du roi d'Acolhuacan; et quoique sortant d'une même souche et parlant la même langue, elles se virent avec

[1] Capitale des Chichimèques, bâtie sur la rive septentrionale du lac auquel elle donne son nom.

[2] La monarchie chichimeco-acolhua dura environ 330 ans. Elle tomba en 1521, comme celles de Mexico et de Tacuba.

jalousie sur un même théâtre, et se traitèrent en ennemies. Les plus fameuses de ces tribus furent celles des Tépanèques, des Tlascalans [1] et des Aztèques.

Les Aztèques étaient partis de la province d'Aztlan [2] vers l'an 1160 de l'ère chrétienne; ils s'étaient arrêtés sur les bords du Gila, où l'on voit encore les ruines des habitations qu'ils y construisirent; puis ils avaient fait une seconde halte à environ quatre-vingts lieues nord-ouest de Chihuahua, en un endroit connu sous le nom de *Casas grandes*, à cause d'un vaste édifice qui subsiste encore de nos jours, et qui servait de forteresse à cette horde. Enfin ils étaient arrivés à Tula, puis à Tepeyac [3], et de là au monticule de Chapultepec, qu'ils habitèrent vers le milieu du treizième siècle.

Là ils eurent à souffrir les persécutions de plusieurs petits seigneurs des environs, et ils durent abandonner cet asile. Ils se retirèrent alors dans un groupe d'îles, à l'extrémité méridionale du lac de Texcoco, où ils menèrent pendant cinquante-deux ans la vie la plus misérable, n'ayant pour subsister que du poisson, des insectes, des racines, et se couvrant de joncs et de feuillage.

L'indépendance que les Aztèques avaient conservée leur rendait ces maux supportables; mais ils ne tardè-

[1] Les Tlascalans habitèrent le bord des lacs avant de se fixer à l'est de la vallée de Mexico.

[2] Augustin de Bétancourt dit qu'Aztlan était situé à 900 lieues de Mexico, au nord du golfe de Californie.

[3] Le village de Guadalupe-Hidalgo, à une lieue de Mexico.

rent pas à la perdre. Le seigneur de Colhuacan leur fit la guerre, les défit et les emmena dans ses États, où ils furent réduits en servitude. Toutefois la liberté leur fut bientôt rendue, et ils purent former un nouvel établissement à Iztacalco, qu'ils abandonnèrent deux ans plus tard pour se fixer définitivement dans une petite île du lac, où ils virent un aigle perché sur un nopal[1]; car tel était l'indice donné par les oracles, du lieu où ils devaient fonder leur ville.

Le premier soin des Aztèques fut de construire une cabane qui servît de temple à leur dieu Huitzilopochtli[2]. Ils se bâtirent à l'entour quelques habitations de joncs et de roseaux, et ce fut l'humble commencement de la grande ville de Tenochtitlan, qui devait être la capitale d'un vaste empire et la plus belle ville du nouveau monde. On l'appela aussi Mexico, du nom de Mexitli, qui a la même signification que Huitzilopochtli.

Isolés pour la seconde fois au milieu des eaux, sans terres à cultiver, sans vêtements pour se couvrir, et vivant dans une continuelle défiance de leurs voisins, leur industrie égala leur misère. La petite île de Tenochtitlan ne suffisant pas à la population, ils élevèrent sur pilotis des terre-pleins où ils construisirent des maisons, et au moyen de branches d'arbres et de la vase des lagunes, ils formèrent des jardins, appelés *chinampas*, où ils semèrent du maïs, du piment et des plantes po-

[1] Les armes mexicaines représentent un aigle perché sur un nopal et tenant un serpent dans son bec et entre ses griffes.

[2] Nom du dieu de la guerre.

tagères. Quant aux autres choses de première nécessité, ils se les procurèrent en vendant sur les marchés voisins le produit de leur pêche et celui de leur chasse aux oiseaux du lac.

Ils vivaient ainsi depuis treize ans, lorsque la nation se sépara en deux factions, dont l'une quittant la colonie alla s'établir dans une petite île voisine qu'on nomma Tlaltelolco. Les deux gouvernements, d'abord théocratiques, changèrent de forme au milieu du quatorzième siècle. Les Tlaltelolques demandèrent un roi aux Tépanèques, sur le territoire desquels se trouvaient les îles du lac; mais les Mexicains s'en choisirent un de leur nation, ce qui irrita le roi d'Azcapotzalco[1], déjà excité contre eux par la faction de Tlaltelolco.

Acamapichtzin[2], à son avénement au trône de Mexico, dut donc ressentir les effets de l'orgueil blessé de ce monarque, et les Mexicains payèrent cher leur élection imprudente. Le tribut de poissons et d'oiseaux aquatiques qu'ils devaient aux Tépanèques fut aussitôt doublé; l'année suivante de nouvelles charges furent imposées à ce malheureux peuple, et les exigences du roi d'Azcapotzalco, allant toujours croissant, finirent par devenir presque impossibles à satisfaire.

Arrivés à ce terme d'une si longue période d'infortunes, les Mexicains virent leur sort changer tout à coup. Un nouveau roi venait de monter sur le trône des Tépanèques; à force de soumission et de prières, les Mexicains se le rendirent favorable. La persécution

[1] Azcapotzalco, capitale des Tépanèques.
[2] Nom du premier roi de Mexico.

cessa, et le second roi de Mexico obtint même l'insigne honneur d'épouser la fille de son suzerain.

Dans le même temps aussi les Mexicains furent appelés à secourir le roi d'Acolhuacan dans une de ses guerres, et la gloire dont ils se couvrirent ne contribua pas peu à consolider leur état politique et à améliorer leur condition privée. Ils commencèrent dès lors à jouir de plus de liberté, leur commerce s'étendit; la grossière toile de maguey dont ils étaient vêtus fut remplacée par de fines étoffes de coton, et un bien-être général pénétrant dans toutes les classes accéléra prodigieusement la marche de la population.

Exempts désormais de toute inquiétude sur leur existence matérielle, les Mexicains songèrent à embellir leur ville. L'architecture des maisons devint plus soignée, de beaux quartiers furent bâtis, un grand nombre de temples s'élevèrent, et les quatre chaussées que les Espagnols admirèrent plus tard furent construites au milieu des lagunes.

Cependant la haine invétérée des Tépanèques contre les Mexicains n'avait pu s'éteindre entièrement; loin de là, elle s'était ravivée aux premiers progrès de cette nation rivale dont les forces toujours croissantes entretenaient ce foyer d'inimitié. Mais le moment approchait où ces deux peuples devaient changer de rôles, et où les Tépanèques, de maîtres altiers et cruels qu'ils étaient, allaient devenir d'humbles vassaux.

La puissance des Tépanèques n'avait jamais été aussi grande : le royaume d'Acalhuacan venait d'être conquis par eux; leur empire s'était agrandi de tout le

territoire des vaincus, et l'héritier de la couronne de Texcoco vivait errant pour se soustraire à une mort certaine. Mais tant de gloire passa comme un éclair; le prince fugitif se fit un parti puissant, les Mexicains lui prêtèrent leur appui, et Azcapotzalco, assiégée et prise d'assaut, subit la loi des vainqueurs (1425).

Néanmoins le roi[1] mexicain, habile politique, n'incorpora pas à ses États toutes les possessions des Tépanèques. Pour que ce peuple vécût plus tranquille et supportât plus facilement sa domination, il lui donna un roi de la famille de ses propres souverains et forma le nouveau royaume de Tacuba (Tlacopan), se réservant toutefois la suzeraineté sur ce royaume, ainsi que sur celui d'Acolhuacan, qu'il rendit au prince détrôné. Ces deux grands fiefs commencèrent, par leur alliance offensive et défensive, l'omnipotence de l'empire mexicain, et ils lui restèrent constamment unis jusqu'à la soumission du Mexique aux Espagnols.

Bientôt tous les petits États circonvoisins devinrent tributaires de Mexico ou furent annexés à l'empire; Tlaltelolco même fut soumis à Tenochtitlan; et ces deux villes, bâties si près l'une de l'autre, n'en firent plus qu'une. Les frontières s'étendirent au sud-est jusqu'à Guatimala, au sud jusqu'à l'océan Pacifique, à l'est jusqu'à l'Yucatan et au golfe mexicain; mais dans cette direction, outre le royaume d'Acolhuacan, plusieurs États enclavés demeurèrent indépendants, comme les républiques de Tlascala, de Cholula et de Huejotzinco. Enfin du côté de l'ouest et du nord,

[1] Ixcoatl, quatrième roi de Mexico.

l'empire était limité par les possessions du royaume de Tacuba, de celui de Michoacan[1] et des barbares Otomites et Chichimèques[2]. Telle était la puissance du Mexique quand Montézuma II[3], surnommé Jocoyotzin (le Jeune), monta sur le trône.

Ce prince était magnifique et libéral; le luxe de sa cour était extraordinaire, ses dépenses excessives, et un cérémonial plein de dignité lorsqu'il paraissait en public rendait sa personne l'objet de la vénération des peuples. Il fut ponctuel observateur des lois, mais sa justice dégénéra souvent en cruauté. Fidèle au culte de ses dieux, la superstition eut un grand empire sur son esprit, et sa foi dans les augures remplaçant en lui l'action de la volonté par une résignation inerte, en fit le jouet et l'instrument aveugle des conquérants espagnols.

Il existait parmi les peuples d'Anahuac une ancienne prédiction qui annonçait que des hommes d'une autre nature qu'eux viendraient un jour de l'Orient et s'empareraient du pays. Lorsque Cortès débarqua sur la côte de Vera-Cruz et que le roi vit les peintures représentant les Espagnols, leurs che-

[1] Ce royaume s'étendait depuis l'ouest des États mexicains jusqu'à l'océan Pacifique. Tzintzontzan, sur les bords du lac de Patzcuaro, en était la capitale.

[2] Tous les Chichimèques ne s'étaient pas civilisés comme ceux qui s'étaient alliés aux Toltèques; il y en eut qui préférèrent la vie sauvage et continuèrent à vivre de leur chasse et à se couvrir de peaux de bêtes, en se mêlant aux Otomites. Ils restèrent dans les montagnes du nord-nord-ouest de Mexico, où ils étaient encore sans chefs au seizième siècle.

[3] Nom que les Aztèques prononçaient *Moctézuma*.

vaux, leurs navires, et qu'on lui eut appris de quelles armes terribles se servaient ces redoutables étrangers, il ne douta plus que ce ne fussent ces héros prédestinés, descendants du dieu Quetzalcoatl (26).

Son esprit fut alors partagé entre deux sentiments divers : d'un côté la crainte de perdre sa couronne et de l'autre sa soumission aveugle aux décrets de la Providence. Il mit tout en œuvre hors la force pour empêcher Cortès de monter à Mexico. A chaque ambassade que Cortès lui envoyait, il le comblait de présents d'une grande valeur, ce qui était un aiguillon de plus à l'avidité du conquérant. Mais dès qu'il eut reçu à sa cour ce guerrier aventureux, il descendit lui-même au rang de ministre de ses volontés. Rien dans l'histoire ne ressemble à l'expédition de Cortès au Mexique : on y voit d'une manière évidente et terrible la force irrésistible de la destinée, quelque faibles que semblent être ses moyens; mais aussi rien n'égale le courage indomptable, la grandeur des conceptions et la ténacité de l'homme à qui elle avait réservé d'accomplir ses décrets.

Fernand Cortès s'enfonce dans un pays inconnu, dont la population est innombrable et doit lui être ennemie; les guerriers qu'il a à combattre sont eux-mêmes robustes, endurcis aux maux de la guerre, doués d'un courage qui ne sait pas faiblir, et Cortès, pour vaincre tant d'obstacles, n'a que 415 fantassins espagnols et 16 chevaux avec quelques pièces d'artillerie! Mais il a prévu le prompt découragement de ses compagnons d'armes, et il brûle sa flotte pour ne leur

laisser d'autre alternative que de vaincre ou de mourir.

Habile politique, il promet vengeance aux peuples soumis à la domination tyrannique des Mexicains, et il nourrit les dispositions hostiles de ceux qui sont encore indomptés. C'est ainsi qu'il se fait de puissants alliés des Totonaques et des républiques de Tlascala et de Cholula. Cependant il entre en ami à Mexico. Montézuma le reçoit avec des marques de distinction extraordinaire et de bienveillance sincère, et chaque jour il lui envoie de nouveaux présents en vêtements, en ornements de plumes, ou en joyaux d'argent ou d'or d'un grand prix et d'un beau travail.

Mais Cortès voit son impuissance dans le cas d'un changement dans les dispositions de la nation envers lui, et il s'assure de la personne du roi, qu'il garde en otage, lui donnant pour prison son quartier général. Alors se forme un parti contraire aux Espagnols, et le roi d'Acolhuacan, neveu de Montézuma, se met à la tête des mécontents. Cortès reproche avec sévérité à son prisonnier de fomenter lui-même ces insurrections, et le malheureux roi, pour prouver son innocence, conjure avec Cortès la perte de son neveu, et le livre aux Espagnols, ainsi que le roi de Tacuba et les plus grands seigneurs du pays. Le désespoir de la nation est à son comble; un orage terrible gronde sur les Espagnols, et c'est alors qu'arrive à Vera-Cruz l'expédition de Narvaez, envoyé par le gouverneur de Cuba, pour s'emparer de Cortès et pour le juger comme rebelle à son roi.

L'escadre que commandait Narvaez se composait de

[illegible] 1,[illegible] hommes, 85 chevaux et [illegible] et cependant Cortès n'est point [illegible] l'inégalité de ses forces; son [illegible] raison du péril, combine les [illegible] et les met à profit. Il laisse le capi-[illegible] à Mexico, part avec 70 soldats auxquels [illegible] garnison de Vera-Cruz vinrent se join-[illegible] poignée d'hommes, il fond sur Nar-[illegible] pendant la nuit, s'empare de son [illegible] de ses chevaux, le fait lui-même prison-[illegible] reconnaître par ses troupes comme [illegible] général et grand juge.

[illegible] barbare d'Alvarado a exaspéré [illegible] éclater les hostilités contre les Espa-[illegible] Le jour de la grande fête du dieu [illegible] la noblesse mexicaine s'était réunie [illegible] prison du roi pour célébrer cette [illegible] jeux et des danses. C'était la fleur de [illegible] pierreries resplendissaient sur les [illegible] Alvarado, poussé par le désir infernal de [illegible] richesses, donne le signal de [illegible] malheureux sont égorgés.

[illegible] Espagnols eurent à soutenir des assauts [illegible] terribles, et ne furent préservés d'une [illegible] générale que par l'interposition de l'au-[illegible] entrefaites, Cortès arrive avec des [illegible] troupes qui se montent à 9,000 hommes [illegible] alliés. La supériorité des armes, de la [illegible] tactique militaire rétablit l'équili-[illegible] Mexicains tombent par milliers sous le feu

des Espagnols. Toutefois ceux-ci se sentent exténués; ils passent les jours à combattre et les nuits à panser les blessés et à réparer leurs fortifications.

Déjà l'autorité du roi est méconnue; ni sa présence ni ses ordres ne sauraient arrêter l'impétuosité des assaillants : dans une attaque furieuse, où il veut encore défendre les Espagnols contre ses sujets, il se voit lui-même outragé par eux, et reçoit à la tête un coup de pierre, des suites duquel il meurt quelques jours après (27).

La multitude des ennemis croissant chaque jour malgré les pertes que l'artillerie leur cause, il faut enfin songer à la retraite. Les Espagnols se mettent en marche dans le plus grand silence à la faveur d'une nuit obscure; mais néanmoins l'alerte est donnée parmi les Mexicains; les Espagnols sont attaqués avec furie au milieu des marais, entrecoupés de canaux, au travers desquels ils s'avancent; le carnage est affreux, et ils n'échappent qu'avec des peines inouies, laissant sur le champ de bataille 450 des leurs, plus de 4,000 alliés, leur artillerie et toutes les richesses qu'ils emportaient.

Échappés aux périls de cette fatale nuit, connue sous le nom de *noche triste*, les Espagnols se dirigèrent sur Tlascala, leur fidèle alliée, où ils n'arrivèrent qu'après s'être couverts de gloire à la bataille d'Otumba.

Après avoir célébré les funérailles de Montézuma, les Mexicains élurent pour roi Cuitlahuatzin, frère du monarque défunt; mais le fléau de la petite vérole, que les Espagnols avaient apporté aux Américains,

l'enleva à ses sujets quelques mois plus tard. A sa mort, la couronne fut donnée à son neveu Guatimozin [1], onzième et dernier roi de Mexico.

Pendant que les Espagnols se reposaient de leurs fatigues et se guérissaient de leurs blessures à Tlascala, leur armée se recrutait continuellement de nouveaux auxiliaires; et Cortès, ayant par d'habiles manœuvres fait placer sur le trône d'Acolhuacan un prince qui avait pour lui les suffrages d'une grande partie de la nation, s'en fit encore un puissant allié. Alors le siége de Mexico fut décidé; Cortès se mit en marche avec près de 80,000 combattants, nombre qui, allant toujours croissant, s'éleva en peu de temps jusqu'à 200,000.

Le 31 mai 1521, l'attaque commence: l'acharnement est égal de part et d'autre. Après soixante-quinze jours d'une résistance héroïque, la ville entière et la personne du roi (28) tombent au pouvoir des assiégeants, et alors seulement se rendent les Mexicains, qui n'étaient que des spectres horribles à voir. Pendant ce siége, plus de 50,000 personnes étaient mortes de faim et de maladie, tandis que 100,000 guerriers avaient été moissonnés par le fer et le feu des assaillants.

Les richesses que les Espagnols trouvèrent à Mexico ne répondirent pas à leurs espérances; à peine montèrent-elles à dix-neuf mille onces d'or. Les soldats de Narvaez, se voyant trompés dans leur attente, commencèrent à murmurer; ils demandèrent que Guati-

[1] Son véritable nom était *Guatemotzin*.

mozin fût mis à la torture pour le forcer à déclarer où étaient ses trésors; mais Cortès s'y refusa. Le mécontentement prit alors un caractère menaçant à l'instigation d'Alderete, trésorier de la couronne, qui publiait hautement que Cortès avait partagé avec le roi aztèque les dépouilles des vaincus. Cortès dut céder à l'orage; il leur livra Guatimozin, ainsi que le cacique de Tacuba.

L'infortuné monarque fut attaché à un arbre, le cacique à un autre, et on leur brûla les pieds. Tourment inutile! stérile barbarie! Tout ce qu'on put savoir du roi, c'est qu'on avait jeté une grande quantité d'or dans les lagunes. Cortès fit cesser le supplice le plus tôt qu'il pût : toujours trop tard, hélas! pour l'humanité. Toutefois, le bon vouloir du héros espagnol envers ces malheureux princes céda encore une fois aux exigences de sa propre sécurité et du salut de l'armée. Dans un voyage qu'il fit à Honduras pour châtier la rébellion d'Olid [1], il prit le parti de se défaire de Guatimozin, du cacique de Tacuba et de plusieurs autres prisonniers de distinction qu'il traînait à sa suite, et qui, même dans les fers, lui causaient des terreurs perpétuelles. Il les fit pendre à un céiba, au pays de Chiapa, en accusant les captifs d'un complot avec les troupes auxiliaires pour se jeter sur les Espagnols à l'improviste et les exterminer. Il dit dans sa cinquième lettre à Charles-Quint que les coupables ne se défendirent même pas de l'accusation portée contre

[1] Olid était un capitaine de l'armée de Cortès, qui voulut se rendre indépendant en Guatimala.

eux; mais Bernal Diaz, témoin oculaire, dit au contraire que jusqu'à leur dernier moment les illustres prisonniers protestèrent de leur innocence.

Cortès trouva dans sa conscience le châtiment de cette action : longtemps on le vit impatient, irritable, morose; le sommeil refusait un baume à sa souffrance.

Les soldats espagnols ne trouvèrent ni la richesse ni le bonheur dans la victoire et la conquête. Bernal Diaz se plaint de l'abandon dans lequel leur capitaine les laissa. La portion de terrain et de serviteurs qui leur revint était insuffisante à leurs besoins; et quand dans un âge fort avancé, près de cinquante ans plus tard, il écrivait l'histoire des hauts faits de ses compagnons d'armes, il disait en parlant de ceux qui vivaient encore : « Ils étaient pauvres, vieux et infirmes, chargés d'enfants qu'ils élevaient avec peine, et finissant leurs jours comme ils les avaient commencés, dans les fatigues et la misère. »

A la chute de Mexico, tous les peuples d'Anahuac passèrent également sous le joug oppresseur des Espagnols, et ceux mêmes qui avaient aidé Cortès dans son entreprise pour se soustraire à la tyrannie des Mexicains ne tardèrent pas à s'en repentir; ils s'étaient forgé des fers encore plus pesants que les premiers. En effet, sous l'empire des Aztèques, rien n'avait été changé à leur existence sociale; chaque classe avait conservé le rang, les distinctions et la dignité qui lui étaient propres; mais sous la domination espagnole tous les Indiens indistinctement eurent en partage la misère et le mépris. Il n'y eut que certains descen-

dants de Montézuma[1] à qui les rois d'Espagne accordèrent des titres et des priviléges, à cause de la protection dont leur royal ancêtre avait soutenu les Espagnols. Quant aux nobles qui s'allièrent aux Espagnols, ils ne sortirent jamais de la classe moyenne de la nation, les autres ne furent considérés que comme de simples Indiens, et employés aux mêmes travaux qu'eux.

Il y a encore des villages où les Indiens continuent à reconnaître pour caciques les descendants de leurs anciens seigneurs. Ces caciques possèdent pour la plupart des domaines assez étendus; mais il n'existe d'autre différence apparente entre eux et leurs sujets que le respect et les égards dont ces derniers les entourent.

Du reste, vêtus d'un mauvais caleçon et les pieds chaussés de sandales, on les voit quelquefois s'acheminer vers la ville voisine, courbés sous le fardeau des provisions qu'ils vont y vendre, et dont ils dépensent une partie du produit à s'enivrer d'eau-de-vie.

Cependant les rois d'Espagne, dans leurs ordonnances sur le régime des colonies, ont toujours pris les Indiens sous leur protection; il leur ont même accordé quelques grands priviléges pour sauvegarder leurs droits et leurs propriétés. L'esclavage, le travail forcé furent défendus; mais les délégués (*visitadores*), l'Audience royale, et quelquefois les vice-rois euxmêmes, agirent contre la volonté du souverain; et par leur tyrannie, leur cruauté, ils excitèrent de fréquentes révoltes parmi les peuples vaincus.

[1] Voir la note (27).

Cortès eut souvent à lutter contre l'opposition haineuse des délégués envoyés par Charles-Quint pour surveiller ses opérations et diminuer son influence. Les ennemis du conquérant s'appliquaient à le représenter comme un sujet infidèle, qui nourrissait l'idée de se rendre indépendant et de substituer la couronne fermée à celle de marquis[1] dont le roi venait de doter son écusson.

Obsédé par les envieux d'une si grande gloire, Charles-Quint nomma des magistrats pour veiller à la conduite de Cortès, puis d'autres pour contrôler ou punir les actes de ceux-ci, puis enfin un tribunal suprême sous le nom d'Audience royale, pour rétablir l'ordre et la paix, et gouverner avec plus de prudence et d'équité. Tantôt irrité contre Cortès, tantôt proclamant son innocence, occupé sans cesse à calmer ou à menacer, à pardonner ou à sévir, il s'appliquait consciencieusement à la recherche de la vérité; mais trompé par la fourberie, il s'égarait souvent dans l'erreur, ne pouvant rien voir par ses propres yeux.

Les tracasseries, les injustices auxquelles le marquis del Valle ne cessa d'être en butte depuis la conquête de Mexico, empoisonnèrent surtout les dernières années de sa vie. Il mourut délaissé, abreuvé de dégoûts, dans un voyage en Espagne, qu'il avait entrepris pour la seconde fois afin de se défendre et d'éclairer la religion du roi (29).

Soixante-deux vice-rois gouvernèrent successivement la Nouvelle-Espagne depuis Cortès jusqu'à

[1] Il fut nommé marquis del Valle d'Oaxaca.

l'empire éphémère d'Iturbide. Plusieurs ont laissé un nom estimé des Mexicains, tels que les deux Velasco, de Croix, Galvez, Bucareli et Revillagigedo. Sous la domination espagnole, la prospérité du Mexique alla toujours croissant, non par la sagesse et le libéralisme des institutions, mais par la paix, que les guerres du continent européen troublaient peu, et par les sources de richesses qui ne laissaient pas de couler abondamment, quoique leurs flots courussent mal à l'aise dans le lit étroit et mesquin qui leur était creusé. Une colonie fut portée aux îles Philippines, des comptoirs se formèrent à Manille, et un commerce actif s'établit par leur intermédiaire entre la Chine et Mexico. Les seules mines de Tasco étaient connues du temps de Montézuma; on ne tarda pas à découvrir celles de Zacatecas et de Guanaxuato, et on les exploita avec quelque succès. Mais ce ne fut qu'au milieu du siècle dernier que les grandes richesses minérales furent découvertes : les mineurs acquirent alors des trésors immenses, les commerçants firent des bénéfices prodigieux, et les grands propriétaires retirèrent de leurs domaines des revenus princiers.

Cependant toutes les classes de la société n'étaient pas admises au banquet de la fortune. Tandis que le clergé, les hauts fonctionnaires, les mineurs, les grands propriétaires et les négociants entassaient des trésors, le reste de la nation souffrait; la misère habitait également la campagne et les cités.

D'un autre côté, l'administration était despotique, l'inquisition sévère, l'enseignement élémentaire nul

ou abrutissant, l'enseignement supérieur arriéré de deux siècles, la faculté de s'instruire plus rigoureusement interdite, et la liberté de communiquer avec toute autre nation que l'Espagne étroitement enchaînée.

Ainsi, tandis que la partie infime de la société souffrait de la trop grande inégalité des fortunes, la partie supérieure, qui ne jouissait ni de grands biens, ni d'aucune compensation à ces entraves sociales, ressentait un malaise que tôt ou tard elle devait chercher à guérir. Les événements politiques de la Péninsule qui suivirent l'invasion des Français en 1808 lui en fournirent l'occasion.

L'emprisonnement de Charles IV et de son fils, la souveraineté non reconnue du roi Joseph, laissaient l'Espagne dans l'anarchie, et imposaient au Mexique la nécessité d'agir en dehors de ses instructions habituelles. Les provinces du royaume formaient des juntes séparées; chacune voulait diriger la nation. Celle de Séville envoya des mandataires à Mexico pour se faire reconnaître, et le vice-roi Iturrigaray, comprenant qu'il ne s'agissait pas de son opinion individuelle, mais bien du vœu de la colonie, décida qu'on consulterait la Commune et l'Audience. Cette démarche fut considérée par les commerçants espagnols comme attentatoire aux intérêts de la métropole, en ce qu'elle révélait à la colonie sa valeur politique, en lui reconnaissant le droit de voter dans une si grave question : elle excita une rébellion que le peu d'énergie du vice-roi ne lui permit ni de prévenir ni d'é-

toufier. Son palais fut attaqué, on s'empara de sa personne et on le conduisit au fort d'Ulua, d'où on l'embarqua pour Cadix.

La nation comprit dès lors qu'elle n'avait aucune concession à espérer de ses dominateurs, qu'ils persisteraient à maintenir le système colonial dans tous ses vices et sa tyrannie, et que les sujets américains ne participeraient jamais à l'administration de leur pays et à la discussion de leurs intérêts les plus chers. Les créoles, depuis longtemps jaloux (30) des Espagnols, sentirent s'accroître leur animosité. Ceux-ci commencèrent à voir le peuple avec défiance, et songèrent sérieusement à comprimer un esprit novateur qui menaçait leur souveraineté.

Un prêtre poussa le premier cri d'indépendance. Le 16 septembre 1810, d'accord avec le colonel Allende et le capitaine Abasolo, le curé de Dolorès [1], Michel Hidalgo (31), appela aux armes les mécontents, et réunit aussitôt sous la bannière de la Vierge de Guadalupe qu'il portait en guise de drapeau une multitude d'Indiens et de gens de la basse classe.

Hidalgo vole à Guanaxuato, qui accueille dans son sein le libérateur des Mexicains, et cette ville devient le théâtre des premiers massacres des Espagnols. Acambaro, Celaya, Valladolid, reçoivent successivement les insurgés, dont l'armée se recrute chaque jour et s'élève en peu de temps à 100,000 combattants; Mexico se voit menacé d'une invasion prochaine.

Le vice-roi Venegas n'avait guère que huit ou dix

[1] Bourg de l'État de Guanaxuato.

mille hommes à opposer à ce torrent dévastateur. C'était, du reste, plus qu'il n'en fallait pour l'arrêter et l'anéantir; mais il chargea de ce soin un général inepte, appelé Truxillo, et ses troupes furent battues à Las Cruces.

C'en était fait, si Hidalgo eût marché sans retard sur Mexico, que la déroute de l'armée royale laissait sans défense, et qui renfermait un grand nombre de patriotes : l'occupation de la capitale eût fait éclater l'insurrection sur tous les points du territoire. Mais le curé de Dolores avait l'intelligence fort bornée; Allende dirigeait difficilement cette horde indisciplinée; on perdit du temps ; le vice-roi en profita, et les débris de son armée, ralliés sous les ordres du général Calleja, remportèrent bientôt après une complète victoire sur les insurgés dans la plaine d'Aculco.

Malgré sa défaite, Hidalgo se retira sur Guadalaxara, plutôt comme un héros triomphant que comme un vaincu fugitif et abandonné. En lui s'était personnifié l'esprit de la nation; cet esprit ne pouvait être abattu par un premier échec. Partout où il passait, il recevait les hommages des populations des villes et des campagnes. Les désastres d'Aculco furent bientôt réparés; mais la même impéritie devait nécessairement ramener les mêmes maux ; le brigandage et les cruautés devaient aussi recevoir leur châtiment. Calleja avait suivi l'armée des insurgés, harcelant ses derrières; il attendait l'occasion de l'attaquer avec avantage, et il la trouva près du village de Zapotlanejo. Là le carnage fut affreux : dix-huit mille hommes restèrent sur le

champ de bataille; les insurgés furent dispersés, et leurs chefs, forcés de battre en retraite dans la direction du nord, furent pris par un corps d'Espagnols à Chihuahua le 21 mars 1811, et passés par les armes le jour suivant.

Toutefois, le plomb qui frappa à mort ces premiers coryphées de l'indépendance n'anéantit point pour cela les espérances de la nation : l'avocat Rayon, les curés Morelos et Matamoros, Galeana, Guerrero, Bravo, Mier y Teran, Victoria, apparurent la même année sur différents points à la tête de patriotes armés pour la même cause. Déjà ce n'étaient plus ces masses tumultueuses et sans frein que conduisait Hidalgo; les malheurs avaient aussi enseigné un nouveau genre de guerre plus sûr. Morelos avait été nommé généralissime des armées nationales; il justifia l'élection de ses compagnons d'armes par son activité, son énergie et sa valeur; il organisa la révolution, et fit présager la prompte destruction de l'empire espagnol. Aux affaires d'Acatita-de-Bajan, de Tres-Palos, de Chilpancingo, de Cuautla, du Palmar, les chefs des insurgés firent éprouver à leurs adversaires des pertes considérables. Ces succès envenimaient la haine de ceux-ci : plus l'indépendance acquérait de chances de réussite, plus les soldats du vice-roi se montraient impitoyables envers les vaincus et les suspects. Les noms des généraux Calleja, Concha, Truxillo, Cruz, remplissent encore d'effroi l'âme des habitants des provinces où s'exercèrent leurs cruautés.

Cependant, contre toute attente, la fortune aban-

donna les insurgés; l'étoile qui les guidait se voila tout à coup. Morelos (32), tombé au pouvoir de l'ennemi, subit le sort d'Hidalgo, et sa mort [1] plongea la nation dans le deuil et le découragement : elle délivrait l'Espagne de son plus redoutable adversaire.

La discorde s'introduisit dès lors parmi les chefs des insurgés : tous voulaient commander, aucun obéir. Les défections commencèrent, et le nouveau vice-roi, Apodaca, qui vint avec une mission de paix, éteignit presque entièrement le feu de l'insurrection. Guerrero seul en conservait encore quelques étincelles dans les montagnes du sud, lorsque Mina débarqua à Soto-la-Marina avec quelques aventuriers de toutes les nations, parmi lesquels se trouvait Jean Arago, frère du célèbre astronome.

Le vaillant chef de partisans navarrais, après être tombé dans la disgrâce du pouvoir qu'il avait contribué à relever, venait offrir ses services aux libéraux mexicains. Il battit, avec les 250 hommes qui l'accompagnaient, le premier corps qu'on lui opposa, et ce premier triomphe lui attira de tous côtés des renforts et des secours. Toutefois, les succès de Mina furent de peu de durée. Surpris à l'hacienda del Venadito par les troupes du vice-roi [2], il fut passé par les armes [3].

Cependant une révolution d'un nouveau genre s'o-

[1] 22 décembre 1815.

[2] Apodaca reçut de Ferdinand VII le titre de comte del Venadito.

[3] 18 décembre 1817.

pérait dans les esprits : les livres prohibés jusqu'alors étaient entrés par les ports insurgés, et circulaient entre les mains des Mexicains. La lecture des ouvrages philosophiques et politiques du siècle dernier révélait des erreurs, des abus, et faisait connaître et apprécier les droits sacrés de l'homme, considérés jusqu'alors comme des principes hérétiques et séditieux. Plusieurs officiers supérieurs, qui avaient voué d'abord une obéissance passive au roi, commencèrent à comprendre qu'ils se devaient plutôt à leur patrie qu'à un homme, et n'attendaient que l'occasion favorable de déserter la cause du souverain pour celle du peuple.

Le *prononcement* de Riego (1820) et la constitution des Cortès donnèrent une impulsion immense à cet esprit réformateur dans la colonie : l'inquisition fut abolie, les détenus pour opinions politiques furent rendus à la liberté, la presse périodique refléta le langage des libéraux de la Péninsule, et le grand projet d'indépendance n'éprouva plus qu'une faible opposition.

Le créole Augustin Iturbide, colonel de milices provinciales, le même qui avait fait fusiller Matamoros, et qui s'était montré l'ennemi acharné des insurgés, fut l'homme que les Mexicains mirent à la tête du parti national. Iturbide était actif, entreprenant, courageux, et habile dans l'art militaire autant que les généraux espagnols sous les ordres desquels il avait combattu ; il était d'ailleurs ambitieux, dominateur, et, dans les circonstances présentes, l'impulsion des passions qui l'animaient devait naturellement lui

faire embrasser la cause dont il avait tout à espérer pour la grandeur qu'il rêvait.

Reconnu général en chef des armées nationales, Iturbide publia, dans une proclamation datée d'Iguala, les bases de sa conduite politique, et les garanties dont devaient jouir à la fois les créoles et les Espagnols, c'est-à-dire l'*indépendance de la Nouvelle-Espagne, l'union entre les deux peuples et le maintien exclusif de la religion catholique.*

Déjà le parti espagnol se trouvait sans force; mais ce qui acheva de le décourager fut le résultat des conférences de Cordoba entre Iturbide et O'Donoju, dernier vice-roi nommé par le gouvernement constitutionnel. O'Donoju n'avait aucun pouvoir pour traiter une aussi grave question que celle de l'indépendance de la colonie; mais il comprit la situation critique des intérêts de l'Espagne, et s'il ne pouvait en empêcher le naufrage, il voulait du moins en sauver le plus de débris possible. Il consentit donc à l'*établissement d'une monarchie constitutionnelle et représentative au Mexique, à l'appel au trône d'un membre de la famille des Bourbons d'Espagne, à l'égalité des droits entre les Mexicains et les Espagnols*, etc., etc. C'était en effet le moyen le plus avantageux de régler le différend; mais la question fut décidée autrement à Madrid : le traité d'O'Donoju ne fut point ratifié, et l'arche ibérienne s'abîma tout entière par la faute des cortès et des conseillers de la couronne.

Iturbide fit son entrée dans la capitale le 27 septembre 1821. Le mouvement insurrectionnel cessa;

l'Yucatan et le Guatimala (33) s'unirent au Mexique, et dès lors le drapeau aux trois couleurs [1], emblème des trois garanties [2] de l'acte d'Iguala, flotta d'un bout à l'autre du territoire affranchi.

Iturbide nomma un conseil de régence, dont il se réserva la présidence, et convoqua une assemblée de notables, dont les membres les plus éclairés formèrent bientôt une opposition à ses vues ambitieuses.

Avant qu'on eût appris le refus de la famille des Bourbons d'accéder aux préliminaires de Cordoba, on avait déjà parlé d'Iturbide pour occuper le trône de Mexico; mais ceux d'entre les créoles qui voyaient avec jalousie un simple colonel monter en quelques mois au faîte des grandeurs, ou qui ne fondaient aucune espérance sur ses talents, ou enfin qui ne trouvaient aucune garantie de stabilité dans la royauté d'un homme qui n'avait d'autre appui que l'engouement passager du peuple, persistaient dans les idées républicaines, ou bien grossissaient le parti de la monarchie des Bourbons, espérant vaincre la résistance de la cour d'Espagne.

Ce fut alors que se formèrent les loges des francs-maçons du rite *écossais*. On y discutait les moyens de renverser Iturbide, et on soutenait le principe des conférences de Cordoba. D'un autre côté, les républicains cherchaient à faire revivre les idées démocratiques, que la reconnaissance de la nation pour les services rendus par cet officier semblait faire oublier.

[1] *Vert*, *blanc* et *rouge*.

[2] *Indépendance*, *union* et *religion*.

Le clergé et les Espagnols secondaient les vues des *Écossais;* la majeure partie de l'armée et des généraux étaient favorables à leur chef; le reste se trouvait réparti dans les deux camps ennemis.

Malgré l'opposition de l'assemblée et des sociétés secrètes, Iturbide se fit proclamer empereur [1] sous le nom d'Augustin Ier. L'élection se fit irrégulièrement dans la chambre des députés; mais les provinces envoyèrent ensuite leur adhésion au vote de l'assemblée.

L'élévation d'Iturbide au trône impérial pouvait amener la fusion des partis, si ce fait accompli eût été soutenu par un gouvernement sage et ferme, qui fût resté dans les voies de la légalité et du progrès, tout en s'appuyant sur la force des baïonnettes pour faire exécuter ses décrets. Mais cet officier n'avait aucune expérience des affaires. Dominé par la crainte de perdre son pouvoir, il rapportait tout à cette idée fixe sans suivre aucune tactique raisonnée, de sorte que sous son règne la scission des esprits ne fit qu'augmenter, et il s'aliéna même ses meilleurs défenseurs par l'emprisonnement de plusieurs députés, qu'il accusait sans preuves suffisantes de tramer une révolution, et plus tard par la dissolution arbitraire du congrès constituant.

Bientôt le brigadier Santa-Anna, qui avait été un des familiers de l'empereur, se déclara contre lui, et porta la garnison de Vera-Cruz à la rébellion. Victoria prit part au soulèvement, et les généraux Guerrero

[1] 19 mai 1822.

et Bravo se retirèrent dans le sud pour créer des hostilités contre le gouvernement.

Iturbide envoya Echavarri contre Vera-Cruz avec des forces supérieures; et ce général, au mépris de sa parole et des devoirs de la reconnaissance, trahit son bienfaiteur, et signa avec Santa-Anna les bases [1] d'un accommodement par lequel, condamnant les actes de l'empereur, ils convinrent qu'un nouveau congrès constituant serait réuni dans le plus bref délai, et que l'armée dite *libératrice* servirait d'appui à la représentation nationale.

L'empereur pouvait marcher contre les rebelles et anéantir aisément les espérances de ses ennemis; tout était encore en sa faveur, le prestige de son nom, ses talents militaires et une armée décuple de celle des révoltés; mais par une fatalité inconcevable, toute son énergie disparut en face de ces premiers troubles et de l'ingratitude de ceux qu'il avait comblés de ses faveurs; il ne prit aucune détermination; il laissa l'armée libératrice se recruter chaque jour et venir enfin le mettre comme en tutelle à Mexico.

Sa vie politique n'était qu'un tissu de faiblesses et d'erreurs : aussi marcha-t-il d'humiliation en humiliation, jusqu'à ce que, ne pouvant plus supporter un sceptre trop pesant pour son bras, il abdiqua l'empire le 19 mars 1823, en manifestant l'intention de se retirer en pays étranger. Deux mois après il s'embarquait avec sa famille pour l'Italie, où il devait jouir d'une pension annuelle de 25,000 piastres.

[1] Plan de *Casa-Mata*.

Les partisans d'Iturbide s'étant unis aux républicains, les *Écossais* se trouvèrent en minorité. Ceux-ci, forcés d'admettre la république, voulaient du moins centraliser le pouvoir : les autres préféraient la division du territoire en États souverains, et leurs vœux prévalurent dans la nouvelle assemblée constituante, qui proclama la république fédérale, et confia le pouvoir exécutif à un président nommé pour quatre ans. Le nombre des États fut porté à dix-neuf [1], avec deux territoires; leur division répondit à peu près à celles des intendances.

Cependant quelques iturbidistes influents entretenaient avec l'ex-empereur une correspondance qui lui représentait les choses et la disposition des esprits comme favorables à une réaction. Plein de riantes pensées, rappelant à son souvenir l'accueil que la France avait fait à Napoléon au retour de l'île d'Elbe, mais oubliant la catastrophe de Murat, ce malheureux prince résolut de rentrer au Mexique, et arriva à Soto-la-Marina au mois de juillet suivant. Le commandant Garza fit sa soumission à Iturbide, l'engagea à débarquer, lui donnant l'assurance de son dévouement et des bonnes dispositions du peuple en sa faveur, et l'escorta jusqu'à Padilla, capitale [2] de l'État des Tamaulipas.

La population de cette petite ville lui montra en

[1] On compte aujourd'hui vingt États, cinq territoires et un district fédéral, quoique le Mexique ait perdu depuis cette époque-là le Texas, la haute Californie et le territoire de Santa-Fé.

[2] La capitale actuelle de Tamaulipas est Ciudad-Victoria.

effet les plus vives sympathies; mais la législature, s'appuyant sur un décret du congrès général qui venait de mettre Iturbide hors la loi, le condamna à mort, et chargea Garza, qui l'avait indignement trompé, de l'exécution de la sentence.

Telle fut la fin de cet homme (34), qui, malgré ses fautes, peut être considéré comme le Mexicain le plus habile qui ait paru sur la scène politique. Ce fut dans des circonstances très-défavorables qu'il saisit les rênes du gouvernement : les finances étaient dans le plus triste état; depuis le commencement de l'insurrection, les travaux des mines avaient été interrompus, et les droits sur l'argent monnayé et exporté étaient presque nuls; à Vera-Cruz les droits de douanes sur les navires étaient perçus par les Espagnols, qui étaient restés maîtres du fort d'Ulua [1], et les marchandises passaient ensuite en contrebande; le trésor avait introduit dans la circulation un papier-monnaie qui était tombé dès sa naissance au tiers de sa valeur; la misère était extrême; la solde des députés n'était pas payée, et la cour elle-même vivait d'emprunts. Toutes les branches de l'administration souffraient du manque de numéraire; et l'on peut dire que ce fut surtout à cette époque que se développa l'esprit de rapine des employés du gouvernement, qui n'a fait qu'augmenter jusqu'à nos jours.

D'un autre côté, la majorité des députés montrait une opposition hostile à la personne de l'empereur, et

[1] Ce fort, n'étant pas ravitaillé, se rendit aux Mexicains le 15 septembre 1825.

ne cherchait qu'à lui créer des difficultés; tout était pour lui embarras, obstacles, irritation; le mal était à son comble, et le retour du bien semblait fort éloigné. La transition d'un extrême à l'autre reposait sur le patriotisme et l'intelligence des citoyens appelés à débrouiller ce chaos. Quand même Iturbide eût fait jouer tous les ressorts de son énergie, sa volonté isolée ne pouvait rien dans le présent, rien pour l'avenir, et son trône sans étais devait s'écrouler au premier choc des factions.

Le général Guadalupe Victoria fut élu président. C'était peut-être le patriote le plus pur de tous ceux qui avaient figuré dans la révolution. Un emprunt de 24 millions de piastres, contracté avec plusieurs banquiers anglais, activa momentanément les ressorts du gouvernement. Souscrit à des conditions onéreuses, cet emprunt fut encore diminué par des banqueroutes et par les dilapidations du ministre des finances et de ses agents. Sans procurer des ressources proportionnées à son importance, il devint, par l'accumulation des intérêts, le principe de cette dette énorme [1] qui grève le trésor, et dont le règlement définitif amènera sans doute pour le Mexique une nouvelle perte de territoire.

Les États-Unis et l'Angleterre avaient reconnu la nouvelle république, et envoyé à Mexico leurs représentants, MM. Poinsett et Ward. Le premier, assurent

[1] La dette du Mexique a été réglée le 14 octobre 1850; elle s'élève à 10,241,650 livres sterling et paye un intérêt annuel de trois pour cent.

quelques-uns, donna l'idée des loges de francs-maçons du rite *d'York*, en opposition à celles des *Écossais*. C'était organiser la démocratie pour la lancer contre les phalanges monarchiques. Un grand nombre de loges s'ouvrirent dans la capitale et dans les provinces; elles produisirent pendant quelque temps un effet qui dépassa les espérances de leurs fondateurs. Non-seulement elles recrutaient leurs prosélytes dans les rangs du peuple, dont elles flattaient les passions, mais encore parmi les membres des loges écossaises, qui renonçaient au parti monarchique soit par conviction, soit par intérêt personnel. Bientôt ces sociétés populaires, soutenues par le président et son ministère, disposèrent des emplois en faveur de leurs affidés. Elles devinrent des foyers d'intrigues et de passions viles, et leurs tripotages politiques ne tardèrent pas à amener des troubles sérieux dans l'État.

Les Espagnols étaient encore en butte aux inimitiés de la majorité : la vengeance ne semblait pas assez complète, parce que, tout abattu qu'il était, leur parti effrayait encore les Mexicains. Le peuple réclamait à grands cris leur expulsion, et il l'obtint partiellement en 1827.

La crainte perpétuelle de se voir arracher de ses foyers et de sa famille faisait aux partisans de ces mesures extrêmes autant d'ennemis qu'il y avait de personnes exposées à ce malheur. La conjuration du moine Arenas, la révolte de Bravo à Tulancinco, furent la conséquence de la réaction des esprits, et rendirent les patriotes encore plus méfiants.

Aussi, lorsque le ministre de la guerre Pedraza obtint la majorité des suffrages des États pour l'élection à la présidence, une faction formidable se leva contre lui. Les opinions politiques de Pedraza ne tendaient cependant pas à l'absolutisme : elles étaient plutôt un moyen terme entre les anciennes et les nouvelles idées; mais il appartenait aux loges écossaises, et il n'inspirait par cela même aucune confiance aux libéraux.

Avant que le nouveau président prît possession de son siége, les troupes, excitées à la révolte par les généraux Santa-Anna et Guerrero, et par des citoyens influents, se soulevèrent en protestant contre la validité de son élection. Pedraza s'enfuit de Mexico dans les fatales journées de *la Acordada*[1], et les soldats, unis à la plèbe, se livrèrent aux désordres qu'entraîne la guerre entre des ennemis acharnés, le pillage (35) et l'assassinat.

A l'ouverture de la session de 1829, la chambre des députés proclama président de la république Vincent Guerrero, qui avait réuni le plus de votes après Pedraza[2], et vice-président le général Anastase Bustamante, ancien partisan d'Iturbide, homme qu'aucun service éclatant ne recommandait ni comme citoyen ni comme militaire.

A peine installé, Guerrero songea à mettre à exé-

[1] *La Acordada* est une maison de réclusion de Mexico, qui servit de quartier général aux chefs du soulèvement.

[2] Pedraza avait envoyé au congrès sa renonciation à la présidence.

cation la promesse solennelle de sa profession de foi politique, l'expulsion des Espagnols. Le congrès seconda ses vues, et rendit une loi qui frappait six mille Espagnols que celle de 1827 avait épargnés. Tornel, gouverneur du district, se chargea du rôle de chef des sbires, et ajouta encore à la barbarie du décret par la dureté des procédés dans l'exécution [1].

L'ostracisme était doublement impolitique dans cette circonstance : on ne tarda pas à s'en apercevoir. Le parti des *Écossais* se renforça de tous ceux dont les intérêts se trouvaient indirectement lésés par ce coup d'État; et la république s'appauvrit de toutes les richesses que possédaient les bannis, et qu'ils emportèrent en d'autres lieux. On dit que M. Poinsett fut un des instigateurs de cette proscription, dans l'espoir que les Espagnols fugitifs iraient porter leurs trésors à la Nouvelle-Orléans. Si cela est, il fut trompé dans son attente : les uns retournèrent dans leur patrie, d'autres se fixèrent à Bordeaux, très-peu prirent la route des États-Unis.

Au milieu de l'agitation des esprits et de l'explosion des haines populaires, on apprit tout à coup le débarquement d'un corps d'Espagnols, composé de 3,000 hommes, aux ordres du brigadier Barradas, avec des munitions et un armement pour une armée nombreuse, dans le cas où les mécontents viendraient grossir les rangs du corps expéditionnaire.

Le président donna ordre à Santa-Anna et à Teran de se porter avec six mille hommes sur Tampico de

[1] Zavala, page 125, tome II.

Tamaulipas. Cette petite ville tomba au pouvoir de l'ennemi avant leur arrivée. Mais déjà les chaleurs excessives avaient causé des maladies parmi les soldats étrangers; la mort diminuait chaque jour leur nombre, aucune espèce de secours ne leur étaient annoncés; les populations des côtes ne montraient que de l'hostilité à leurs projets. Ils voyaient clairement que le cabinet de Madrid s'était laissé abuser par l'esprit de parti, sur le succès d'une descente dans l'ancienne colonie; mais il était trop tard pour se raviser, l'escadre qui les avait amenés s'était retirée. Peut-être un nouveau Cortès eût puisé dans son génie des ressources que la fortune lui refusait ici; mais Barradas, général sans talents et sans courage, ne pouvait trouver que le désappointement et la honte sur la plage mexicaine. Après quelques escarmouches, il demanda quartier, et signa une capitulation désastreuse.

On rendit la liberté aux prisonniers espagnols, à condition qu'ils ne serviraient jamais contre la république; mais Barradas n'osa pas retourner dans sa patrie; il s'exila lui-même en pays étranger, ce qui fit soupçonner à ses compatriotes qu'il avait vendu à prix d'argent l'honneur des troupes espagnoles.

La nouvelle de la victoire de Tampico[1] remplit Mexico d'allégresse : la patrie était sauvée. On y reçut avec des transports de joie les drapeaux pris sur l'ennemi, comme un gage de sécurité pour l'avenir; il semblait qu'on n'eût plus rien à redouter de la puissance espagnole. La gloire de cette campagne échut tout

[1] 11 septembre 1829.

entière à Santa-Anna; elle grandit sa renommée comme capitaine, et son influence comme chef de parti.

Ce triomphe semblait devoir affermir Guerrero à la présidence : les monarchistes venaient de perdre leur dernier espoir. Cependant il n'en fut pas ainsi. Guerrero s'était aliéné tous ceux de ses partisans qu'il n'avait pu placer selon leur ambition; ils se réunirent aux monarchistes pour le renverser.

Cet illustre insurgé était devenu le dernier des hommes en montant au pouvoir suprême. Sans instruction, sans idées, sans caractère quoique entêté, il servait de risée à ses adversaires. Manquant d'un ministère éclairé et énergique, il était incapable de former par lui-même un plan de gouvernement, ou de suivre un système quelconque avec suite, ensemble et fermeté.

Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis la capitulation de Tampico, que le général Bustamante, vice-président de la république, se révolta[1] contre l'administration de Guerrero avec les troupes de sa division.

Ce mouvement révolutionnaire n'avait rien d'étonnant, eu égard à la disposition des esprits; mais on vit avec surprise que Bustamante s'en déclarât le chef. Ce général appartenait aux loges démocratiques, il avait contribué à l'élévation de Guerrero, et il était regardé comme un militaire soumis à la discipline, et comme un citoyen fidèle observateur des lois. On ne pouvait donc guère prévoir un pareil revirement dans ses opinions et dans sa conduite (36).

[1] 4 décembre 1829.

Guerrero à la tête de la garnison de Mexico marcha à sa rencontre. C'était une grande faute d'abandonner ainsi sa capitale et de l'exposer à un coup de main des factieux. Aussi, à peine fut-il parti que les *Écossais* renversèrent l'autorité établie, et nommèrent un gouvernement provisoire. En apprenant cet événement, Guerrero n'osa plus engager la lutte; il abandonna ses soldats, et s'enfuit à son hacienda de Tixtla [1], au milieu des indigènes du sud, dont il était l'idole, et qui ne tardèrent pas à se grouper autour de lui pour lui former une nouvelle armée.

Bustamante choisit son ministère parmi les hommes qui avaient été ses ennemis jusqu'alors, ceux dont les opinions tendaient à centraliser le gouvernement et à restreindre les droits politiques des citoyens. C'étaient des hommes hardis qui suivirent la ligne tracée à leur politique sans considération de personnes et sans se préoccuper des réactions.

On obtint des chambres que Guerrero fût déclaré *incapable* d'exercer la suprême magistrature; et par là on légitima l'usurpation du vice-président. On poursuivit à outrance ceux qui élevèrent la voix contre les actes du nouveau gouvernement; on fusilla ceux qui osèrent s'opposer à ses décrets, ainsi que les chefs de corps qui prirent parti pour l'ex-président et qu'on fit prisonniers; puis comme ce système de terreur était encore inefficace, que les forces du parti contraire augmentaient d'une manière inquiétante, qu'un lieutenant de Guerrero avait même battu les

[1] Aujourd'hui Ciudad-Guerrero.

troupes du général Armijo, et qu'enfin la guerre paraissait devoir traîner en longueur, et n'offrait qu'une issue problématique, on résolut de trancher la difficulté d'un seul coup, sans s'inquiéter ni de l'immoralité du moyen ni de la réprobation de l'opinion publique.

Guerrero occupait le port d'Acapulco, où un brick génois venait de relâcher; un émissaire du cabinet fit des propositions au capitaine italien pour favoriser son arrestation, et l'infâme Picaluga (37) promit, moyennant 6,000 piastres, de livrer ce malheureux général.

En effet, invité à souper à son bord, Guerrero s'y rendit avec deux officiers, sans précaution comme sans défiance. A peine eut-il mis le pied sur le pont, que le capitaine le fit saisir et garrotter; puis il leva l'ancre et sortit de la rade. Le brick fit voile pour Huatulco, petit port plus au sud où l'on avait envoyé des troupes pour recevoir le prisonnier; Guerrero leur fut livré. Conduit à Oaxaca, il y fut jugé par un conseil de guerre incompétent qui l'avait d'avance condamné.

Dans la crainte d'un mouvement à Oaxaca, on le mena à Cuilapa pour le fusiller. Il y passa deux jours en chapelle, selon l'usage qui accorde ce temps aux condamnés pour se recommander à Dieu; et le troisième jour il expira [1] au lieu du supplice, attaché à une croix et tournant le dos aux soldats qui exécutaient la sentence, marque d'infamie qu'on ajoute à la peine afflictive des traîtres à la patrie.

[1] Le 14 février 1831.

Telle était la situation politique du pays lorsque j'arrivai à Mexico. Ce gouvernement réunissait beaucoup plus de conditions de durée que le précédent, car il s'étayait du crédit du clergé, de l'opinion des gens riches, et de la terreur qu'inspiraient ses actes. Cependant il ne tarda pas non plus à être renversé par les prétoriens. Ce fut encore Santa-Anna qui leva à Vera-Cruz l'étendard de la révolte.

L'avénement de Louis-Philippe au trône de France avait communiqué une vive impulsion au parti libéral mexicain. L'influence de la Sainte-Alliance était tombée, et la jeune république venait d'être reconnue comme enfant légitime par le cabinet des Tuileries. Vaincu dans la vieille monarchie, le parti rétrograde devait recevoir un échec égal dans le nouvel État démocratique. Aussi, quoique Santa-Anna essuyât des défaites dans toutes les rencontres (38) importantes avec les troupes du gouvernement, sa cause n'en fut pas moins triomphante, parce qu'elle avait pour elle l'opinion de la majorité (39).

Pedraza, rappelé des États-Unis, fut replacé à la présidence, dont il lui restait encore trois mois d'occupation légale, les faits consommés depuis qu'il avait été déposé ayant été considérés comme non avenus. On procéda alors à l'élection d'un président, et tous les suffrages proclamèrent Santa-Anna.

Le climat de Mexico convenait peu à la santé de ce général, aussi retournait-il avec empressement à son hacienda de Manga de Clavo, près de Vera-Cruz, dès qu'il pouvait se débarrasser du poids des affaires pu-

bliques. Il abandonna bientôt les rênes du gouvernement au vice-président, et alla reprendre ses occupations agrestes.

Le vice-président, Valentin Gomez Farias, était un médecin de Zacatecas qui s'était fait remarquer dans toutes les législatures par son radicalisme, sa fermeté et son intégrité. Parvenu au pouvoir, il suivit le contre-pied de la marche de Bustamante. D'accord avec les chambres, il livra les emplois aux démocrates, attaqua le clergé dans ses prérogatives et dans ses biens, frappa de proscription les chefs du parti déchu et commença une réaction politique qui ébranla la société.

L'esprit public ne permettait pas qu'on passât d'un extrême à l'autre en si peu de temps : les consciences religieuses s'effrayèrent, et on ne tarda pas à entendre le cri d'alarme et de rébellion. Le général Duran se prononça contre le système de Gomez Farias. Santa-Anna accourt à la défense du gouvernement, et marche contre Duran avec une division qui, prêtant l'oreille aux suggestions du major général Arista, se déclare en faveur de la réforme, et proclame dictateur le général en chef, pour qu'il remédie aux maux de la patrie par tous les moyens qu'il jugera convenables. Santa-Anna refuse la dictature. Il arrive alors une chose étrange : celui que l'acclamation des troupes rendait le maître absolu dans l'État se voit néanmoins retenu prisonnier au camp. Toutefois il s'en échappe et revient à Mexico, où il organise un autre plan de campagne. Morelia, Gueretaro, Guanaxuato, avaient

secondé le mouvement révolutionnaire; c'est en vain que ces États espèrent résister au président : ses troupes demeurent partout victorieuses. Le calme se rétablit; remettant alors son épée dans le fourreau, le Cincinnatus [1] mexicain retourne à son hacienda reprendre sa vie rustique.

Cependant une nouvelle liste de proscription se publie; le congrès propose de déclarer nationaux les biens de mainmorte; l'opposition déclame contre les libéraux, contre Gomez Farias, contre le président; l'horizon politique se charge tous les jours davantage.

Du fond de sa retraite, Santa-Anna entend gronder l'orage sur la capitale; les éclats de la foudre menacent d'arriver jusqu'à lui. Il prend [2] tout à coup une décision qui surprend tout le monde : il abandonne ceux qu'il a défendus, et se condamne lui-même en désapprouvant la conduite de son substitut. Bientôt les décrets des chambres sont rapportés; Gomez Farias est dépouillé de la présidence, et les gardes nationales sont dissoutes dans toute la république. Zacatecas refuse de licencier la sienne, comprenant que la souveraineté des États ne serait plus qu'un vain mot sans la force matérielle; mais cette résolution énergique n'a d'imitateur que le Texas, qui se trouve trop faible et trop éloigné pour lui prêter du secours. La résistance de Zacatecas reste donc isolée, et ses citoyens, peu accoutumés au feu et mal commandés, ne tiennent qu'un moment devant les troupes réglées

[1] C'est le surnom que ses partisans lui donnaient.

[2] Avril 1834.

de Santa-Anna [1]. Ce coup porté à l'indépendance des États fut bientôt suivi d'un changement complet dans la forme du gouvernement. Les partisans de la politique de Bustamante avaient remplacé dans les emplois publics ceux de Gomez Farias et de la fédération; ils portèrent au congrès le vœu de centraliser le pouvoir à Mexico et de soumettre les États à une même loi, à une seule volonté. Le mandat de reviser les bases organiques de la constitution fut conféré à de nouveaux députés, et ceux-ci proclamèrent [2], à la fin de leurs travaux, la république mexicaine *une et indivisible* (40), changeant en départements, relevant du gouvernement central, les États qui avaient reçu leur souveraineté de la constitution de 1824.

Cependant l'armée s'était déjà mise en marche pour soumettre le Texas, qui avait pris les armes pour la défense des droits fédéraux. La prise de Bexar et du fort d'Alamo par les Texiens termina la première campagne; mais les Mexicains, impatients de réparer ce revers, préparèrent pour l'année suivante une invasion formidable. Bexar fut repris par Santa-Anna; le fort d'Alamo subit le même sort après une résistance héroïque, et le corps que commandait le colonel Fanning [3], surpris dans les plaines de Goliad par la division d'Urrea, fut égorgé par ordre du général en chef, au mépris des articles de la capitulation et des lois de l'humanité.

[1] Mai 1835.

[2] Septembre 1836.

[3] Ce corps se composait de 400 hommes.

Cependant les Texiens ne se montraient point intimidés en présence de ces actes sanglants. Loin de là, la reprise de Bexar avait été suivie de la déclaration [1] de l'indépendance absolue du Texas (41), et quatorze cents hommes s'étaient levés pour repousser l'armée d'invasion et venger la mort de leurs frères.

Déjà Santa-Anna s'était avancé jusqu'au cœur du Texas et regardait la guerre comme terminée, lorsque Houston, se portant au-devant de lui, le surprit au passage de la rivière de San-Jacinto, un peu au nord de Galveston, et chargeant avec furie la colonne d'avant-garde, remporta en moins d'une demi-heure une victoire complète. 1,000 hommes furent mis hors de combat, et 700 prisonniers, au nombre desquels se trouvait Santa-Anna lui-même, tombèrent en son pouvoir.

Houston reprocha à Santa-Anna les cruautés qu'il avait exercées contre les Texiens à Alamo et à Goliad. Celui-ci répondit qu'il avait agi à Alamo selon les lois de la guerre, et à Goliad par obéissance aux ordres de son gouvernement; puis il ajouta que, si on épargnait sa vie, il la rachèterait par les plus grands services, et spécialement par la reconnaissance de l'indépendance du Texas [2]. « Comment pouvez-vous prendre cet engagement? reprit Houston. Cette reconnaissance ne dépend pas de vous, elle ne peut être accordée que par votre gouvernement. — Eh! mon

[1] 2 mars 1836. — David Burnette fut nommé président de la république texienne, et Lorenzo Zavala vice-président.

[2] Tel est le dire des journaux américains de cette époque.

Dieu! s'écria-t-il étourdiment, ce gouvernement, c'est moi. — Voilà précisément ce qui rend impardonnable votre conduite à l'égard des prisonniers de Goliad, » répliqua sèchement Houston.

L'armée entière demandait que le président captif fût immédiatement sacrifié aux mânes de ses victimes. Samuel Houston et quelques autres chefs, écoutant plutôt les intérêts de la politique que les passions de la multitude, firent prévaloir une opinion miséricordieuse. On lui accorda la vie, à condition qu'il donnerait aux troupes mexicaines qui se trouvaient de l'autre côté du San-Jacinto l'ordre d'évacuer le Texas, et qu'il userait de son influence, non-seulement pour que la guerre ne se renouvelât pas, mais encore pour que le congrès mexicain reconnût l'indépendance de la jeune république. Santa-Anna souscrivit à tout.

Après le désastre de San-Jacinto, le commandement en chef de l'armée mexicaine échut, par droit d'ancienneté, à Filisola, Italien de naissance, au service de la république depuis les premiers temps de sa fondation. En recevant du président l'ordre de se retirer, s'il ne voulait être cause de sa mort, Filisola se trouva dans une cruelle alternative : s'il refusait d'obéir et marchait en avant, il encourait le blâme universel, tout en faisant son devoir; sa qualité d'étranger aggravant sa position, il eût été considéré comme l'assassin de Santa-Anna, et l'anathème de tout un peuple retombait sur lui. Si, d'un autre côté, cédant aux instances de l'illustre prisonnier, il ramenait l'armée à la frontière, le gouvernement lui reprocherait de

s'être soumis à une autorité déchue, d'avoir agi dans l'intérêt d'un seul homme au détriment de la nation, et de perdre tout le fruit de la campagne par cette condescendance. Cependant Filisola n'hésita pas : il préféra s'exposer aux reproches du ministère et à la sévérité des ordonnances militaires, plutôt que de devenir odieux aux nombreux amis de Santa-Anna, et il se retira en attendant des instructions de Mexico. Il fut rappelé pour être jugé par la cour martiale, et le général Urera prit à sa place le commandement en chef de l'expédition.

Dès lors la guerre du Texas traîna en longueur. La misère et la maladie décimaient les rangs des Mexicains, et la désertion réduisait l'armée à un corps d'observation insignifiant, tandis que la jeune république, reconnue par le cabinet de Washington, croissait en population et en force sous la protection de sa sœur aînée.

La nouvelle constitution mexicaine avait été jurée au commencement de 1837, et le vœu des départements avait porté à la présidence Anastase Bustamante[1]. A peine ce fonctionnaire eut-il pris possession du palais national, que des révoltes éclatèrent sur plusieurs points. Ugarte à San-Luis, Urrea en Sonora, Gordiano Guzman en Michoacan, Mejia à Tampico, troublèrent tour à tour la paix des populations, et donnèrent de sérieuses inquiétudes au gouvernement.

L'année 1838 amena encore de plus grands embarras au Mexique. La France, pour appuyer les ré-

[1] 19 avril 1837.

clamations de son ministre, dut envoyer une escadre dans les eaux du golfe, et bloquer les ports de la république du côté de l'orient. Le baron Deffaudis avait pris ses passe-ports, et s'était embarqué pour retourner en Europe; il rencontra la flotte, aux ordres du capitaine de vaisseau Bazoche, et revint avec elle pour intimer l'ultimatum de la France au gouvernement mexicain. La réponse n'ayant donné aucune solution à la question, le blocus commença et dura huit mois.

Enfin le contre-amiral Baudin parut devant Vera-Cruz à la tête de plusieurs bâtiments de guerre. Il était accompagné du prince de Joinville, montant la corvette *la Créole*. Bustamante envoya à Jalapa le ministre des affaires étrangères Cuevas pour porter des propositions au plénipotentiaire français. Il offrait de payer les 600,000 piastres d'indemnité réclamées par la France; mais il refusait d'obtempérer à tout autre article de l'ultimatum (42). Baudin, de son côté, ne voulut rien céder; les conférences furent rompues. Au moment où ils se séparaient, le marin jeta au légiste une menace de guerre, qui fut bientôt suivie de l'exécution.

Le 27 novembre, le fort d'Ulua fut attaqué et pris après une défense de trois heures, en présence de vingt-sept bâtiments de la marine royale britannique, accourus sur le théâtre des hostilités pour être témoins du fait d'armes, et pour appuyer plus dignement la médiation offerte par le commodore et par M. Pakenham. La corvette du prince, la frégate *l'Iphigénie* et

deux bombardes avaient seules pris part à l'action.

La prise d'Ulua (43) n'améliora pas l'état de nos affaires au Mexique; il ne fut rien accordé à la France de plus qu'il ne lui avait été promis auparavant. Bien loin de là, un décret d'expulsion avait été lancé contre tous les citoyens français résidant dans le pays, et les dommages causés par ce bannissement subit surpassaient de beaucoup ceux dont notre flotte était venue demander la réparation (44). Baudin dut se repentir alors de ne pas avoir accepté les concessions qui lui avaient été faites aux conférences de Jalapa; il n'avait point de troupes de débarquement, et le Mexique lui opposait une force d'inertie difficile à vaincre. Sa position était devenue fort embarrassante.

Pressé d'en finir, par un avis secret de Louis-Philippe, il se résigna à la démarche la plus humiliante pour un militaire français : malgré l'ordre formel du ministère de n'admettre d'aucune manière la médiation anglaise, il s'y soumit néanmoins, et accepta, après les funérailles des malheureux défenseurs d'Ulua, la seule satisfaction qui lui eût été offerte avant l'attaque, au mépris du sage précepte de Fénelon : « Avant que de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre; mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. »

Longtemps après, les Français qui habitaient le Mexique rougissaient encore de honte chaque fois qu'on leur rappelait la fanfaronnade de Baudin. Longtemps saigna la blessure faite à leur amour-propre national par la lettre et par les circonstances du traité.

Délivré de l'agression française, le gouvernement mexicain ne jouit pas pour cela de beaucoup de tranquillité. Santa-Anna, mis en liberté par les Anglo-Américains au bout de quelque temps de captivité à Washington, était rentré dans ses foyers, et après la signature du traité de paix avec la France, il avait été appelé par *interim* à la présidence, le titulaire étant allé en personne pacifier les provinces d'orient. A peine installé au palais national, il dut envoyer un corps d'armée au-devant de Mejia, qui, échappant à Bustamante, s'avançait à marches forcées sur Mexico, à la tête des révoltés de Tampico. La division du général Valencia rencontra l'ennemi à quelques lieues au delà de Puebla, près du village d'Acajete, et le défit complétement : 600 hommes restèrent sur le champ de bataille, et 400 furent faits prisonniers. Le général Mejia lui-même tomba entre les mains des vainqueurs. Santa-Anna profita de l'occasion de se débarrasser d'un antagoniste redoutable, et le fit immédiatement fusiller. On s'accorde à dire que Mejia était l'officier le plus brave et le plus intelligent de l'armée mexicaine. Il mourut avec le stoïcisme d'un homme qui a toujours fait bon marché de sa vie.

Après ce désastre et cet acte de sévérité inaccoutumée, la tranquillité se rétablit au centre de la république. Mais l'Yucatan demeura en état d'insurrection ; il s'était déclaré indépendant ; les troupes du gouvernement général avaient capitulé à Campêche, et la ville avait été remise aux insurgés.

Quand on apprit ce dernier événement à Mexico,

les fédéralistes, persuadés que le moment était venu de porter le dernier coup au pouvoir de Bustamante, tramèrent un complot qui éclata le 15 juillet 1840. Urrea et Gomez Farias en étaient les chefs. Au point du jour les révolutionnaires surprirent le palais ; les gens du peuple s'unirent à eux, ainsi qu'une partie des troupes du gouvernement. Le reste de la garnison se trouvait enfermé dans la citadelle. Le général Valencia en prit le commandement et marcha sur le palais.

Les Mexicains n'osent jamais attaquer à la baïonnette un point fortifié, quelque faible qu'il soit ; le moindre parapet est pour eux un boulevard inexpugnable. Treize jours s'écoulèrent en vaine canonnade contre les murs du palais, en fusillade sans objet et conséquemment sans résultat. Quelques soldats périrent par accident plutôt que pour avoir affronté le péril ; mais en revanche, une foule de personnes inoffensives furent victimes de ces jeux meurtriers (45).

Cependant ce mouvement révolutionnaire n'était point secondé au dehors : Urrea ne pouvait longtemps soutenir une lutte qui n'aboutissait à rien, et il entra en accommodement avec le pouvoir légal.

La capitulation qu'on lui accorda fut des plus avantageuses : le premier article garantissait non-seulement la vie, la sûreté des personnes qui avaient pris part à la révolte, mais encore la conservation des emplois qu'elles occupaient avant le 15 juillet. Le septième article portait que les bénéfices de la capitulation ne s'étendaient qu'aux Mexicains.

Or, quelques étrangers, la plupart Français, avaient pris les armes pour faire triompher la cause d'Urrea et de Gomez Farias, séduits par les grades qu'on leur avait offerts, et par le libéralisme des principes proclamés qu'ils avaient pris au sérieux; et les rebelles, en sauvant leur vie, abandonnaient lâchement leurs compagnons d'armes à la vengeance des vainqueurs! Comment se fier encore aux libéraux mexicains?

Un an après, le général Paredes s'insurgeait aussi à Guadalaxara contre le gouvernement, dont la dernière heure, cette fois, avait sonné. La chute de Bustamante et la réunion d'un congrès extraordinaire appelé à régler les destinées futures de la république étaient réclamés par le vœu public, dont le cri de guerre de Paredes n'était que l'écho. Santa-Anna seconda le plan de réforme, et Bustamante tomba enfin, après cinq semaines de désordres, de combat sans résultat, dans les rues de la capitale. Santa-Anna fut élu chef provisoire de la nation, et une assemblée de notables abolit la constitution de 1836.

Bientôt après les bases organiques, dites de Tacubaya, le rendirent tout-puissant : le septième article lui conférait tacitement la dictature. L'opinion publique s'en applaudit un moment : on fut tenté de croire qu'il emploierait son omnipotence à faire le bien, qu'il mettrait de l'ordre dans les finances, qu'il réformerait les tribunaux, qu'il réprimerait les abus de pouvoir des fonctionnaires publics, et qu'enfin il justifierait, par la sagesse et l'énergie de son gouvernement, la confiance sans limites qui lui était accordée.

C'était trop attendre de lui : quoiqu'il eût des velléités d'agir ainsi, il n'en eut pas le courage, et il n'en aurait jamais eu la constance. Il refusa de sévir contre les administrateurs, dans la crainte de s'en faire des ennemis; il eut même la faiblesse d'en accepter souvent des présents dont la valeur décelait assez leur infidélité dans le maniement des deniers de l'État; il livra les finances aux agioteurs; la corruption et le désordre parvinrent au comble, et l'opinion publique, trompée dans son attente, se prononça ouvertement contre lui le 6 décembre 1844.

Paredes s'étant soulevé à Guadalaxara contre Santa-Anna, celui-ci marcha contre les rebelles avec une quinzaine de mille hommes, les plus belles troupes qu'ait eues jusqu'alors la république. Mais à peine était-il arrivé à Lagos, que la ville de Mexico donna son adhésion au plan de Paredes; le congrès proclama la déchéance du président, et le général Herrera entra en fonctions comme chef provisoire de l'État.

Ce fut l'unique révolution faite par l'opinion publique qu'on eût vue depuis l'indépendance. La capitale se souleva spontanément. A l'exception de quelques créatures de Santa-Anna et des agioteurs anglais dont les intérêts se trouvaient lésés par sa chute, tous les partis semblaient confondus en un seul, et criaient à l'envi : « A bas le tyran! » La multitude se porta même à des excès. On avait élevé au cimetière de Santa-Paula un monument surmonté d'une urne dans laquelle était déposée la jambe du général, coupée par suite de la blessure qu'il avait reçue le 6 décem-

bre 1838 : l'urne fut enlevée, et le membre mutilé fut livré aux outrages de la populace.

En apprenant ces événements, Santa-Anna contint mal sa colère, et jura de se venger. Aussitôt l'ordre de rétrograder fut donné à l'armée; et tandis qu'il revenait sur Mexico à marches forcées, la ville fortifiait ses barrières et la garde nationale prenait les armes. La résistance ne pouvait être bien sérieuse si les assiégeants eussent voulu combattre; mais Santa-Anna eut peur d'échouer; il voyait son étoile pâlir; il n'avait plus confiance ni en ses partisans, ni en ses soldats, ni en lui-même; et quand il arriva au bourg de Guadalupe, après être resté quelques jours dans l'inaction, il passa outre sans brûler une amorce, et se dirigea sur Puebla.

Cet acte de timidité acheva de le perdre dans l'opinion publique, car beaucoup en faisaient grand cas comme général, tout en le condamnant comme homme d'État. Aussi lorsqu'il se présenta devant Puebla, fut-il repoussé vigoureusement : la valeur des habitants de cette ville croissait en raison directe de l'abattement de leur héros déchu. Alors ne sachant plus que faire, Santa-Anna remit[1] à un autre le commandement des troupes, et partit pour Vera-Cruz par des chemins détournés; mais bientôt pris par les Indiens du côté de Jalapa, il dut au hasard d'échapper à leur fureur. Conduit au fort de Perote, il y fut retenu quelque temps prisonnier, après quoi il lui fut permis de s'embarquer pour la Havane.

[1] 11 janvier 1845.

Les élections portèrent définitivement Herrera à la présidence. Ce général était tout à la fois un des plus honnêtes militaires et un des plus dignes citoyens du pays; mais il n'avait ni grand savoir ni énergie suffisante pour le commandement. Cependant il sut s'entourer d'hommes recommandables, et parvint à étouffer, avec l'aide du colonel Uraga, la révolte de Rangel (46) en faveur de Santa-Anna; mais il ne put vaincre celle de Paredes, et tomba du pouvoir en décembre 1845.

Envoyé par Herrera pour repousser l'agression des Anglo-Américains, Paredes, de son quartier général de San-Luis Potosi, avait refusé obéissance au gouvernement, et marchant sur Mexico, il y était entré sans coup férir.

Paredes prétendait opérer une révolution radicale. Il croyait facile de préparer les voies à une monarchie étrangère, avec l'aide du clergé, de l'ancien parti *écossais*, qui avait pris le nom de *conservateur*, et de tous les citoyens fatigués des oscillations sans fin du système républicain. Son plan de réforme, daté de San-Luis, et les journaux de son parti rappelaient l'inutilité des efforts de la nation pour se constituer d'une manière stable sous le régime démocratique; ils montraient que, livré aux ambitieux et à la soldatesque, le pouvoir se verrait toujours exposé aux mêmes phases révolutionnaires qui causaient la faiblesse du gouvernement et la ruine de l'État, tandis qu'un monarque étranger, soutenu par les cours d'Europe, serait une garantie de force et de paix à l'intérieur comme à l'extérieur.

Tout cela était vrai; mais il n'était parlé qu'en termes généraux des avantages d'une monarchie étrangère, sans désigner le prince appelé à régner sur le pays, sans faire connaître les ressources dont il pourrait disposer et les sympathies qui pourraient lui être acquises. On désignait à la vérité, dans les salons de la capitale, le duc de Montpensier, nouvellement marié à l'infante doña Luisa Fernanda, pour le trône de Mexico: la France et l'Espagne pouvaient suffisamment étayer cette royauté; elles avaient aussi à elles seules les plus fortes sympathies du peuple mexicain; mais ce manque de franchise du gouvernement provisoire faisait douter de ses intentions; plusieurs soupçonnaient même Paredes d'aspirer à la couronne.

Or, pour qu'un peuple, las de la république, se laissât entraîner dans ce mouvement royaliste, il aurait fallu qu'il entrevît au moins la forme du but vers lequel il tendait. Ne voyant rien de précis, rien de calculé, rien de détaillé pour la réalisation de ce grand projet, la nation, étonnée de l'audace de Paredes, restait froide à son appel.

D'un autre côté, la majorité des citoyens le blâmaient fortement d'avoir saisi le moment où son devoir l'appelait à la frontière, pour renverser Herrera et proclamer des idées nouvelles, qui attireraient inévitablement sur le Mexique la colère des États-Unis, fort peu désireux de voir l'Europe se mêler des affaires de cette république.

Paredes répondait que la nation entière, à l'exception du gouvernement et d'un très-petit nombre

d'individus, n'entendait transiger d'aucune façon avec les États-Unis, et refusait obstinément de leur abandonner le Texas; que, forcé par l'opinion publique, le président avait envoyé sur les bords de la rivière du nord une armée d'observation dont il lui avait confié le commandement, et que néanmoins, dans le même temps, le président et le congrès paraissaient décidés à traiter avec le cabinet de Washington, et à sacrifier ce que la nation ne voulait céder à aucun prix. Mais quel rôle était laissé à l'armée arrivant en présence des Américains, alors qu'elle apprendrait qu'on avait donné gain de cause aux ennemis qu'elle venait combattre, et que la paix était signée? La volonté de tout un peuple demeurait ainsi enchaînée par celle de quelques hommes qu'on accusait publiquement de trahison envers la patrie.

Qu'avait donc fait Paredes dans des circonstances si graves? Il était venu se ranger du côté de la majorité qui réprouvait la conduite d'Herrera pour l'affaire du Texas; et il lui apportait le secours de son épée et de son armée, tout en indiquant un moyen plus efficace encore de conserver l'intégrité du territoire, celui d'intéresser les puissances d'Europe aux affaires du Mexique.

Les partis opposés n'alléguaient rien de bien valable contre la justification de Paredes, et ils eussent sans doute applaudi à sa rébellion, s'il n'eût posé pour base de son plan de réforme l'adoption d'un gouvernement monarchique. En un mot, que ce qui pouvait soulever la critique était admis comme légitime

par les libéraux, et ce qu'il y avait de raisonnable était rejeté par eux d'une manière absolue (47).

Le côté faible du projet de Paredes n'était certainement pas l'idée de demander un roi à l'Europe, mais bien l'inopportunité d'une pareille mesure. Or, c'était précisément ce dont on s'occupait le moins. L'apôtre de la royauté avait parlé et agi trop tard; il n'était plus temps de penser à élever un trône là où les fautes de la république avaient amené l'invasion américaine, et où la désorganisation de l'armée allait compromettre l'indépendance du pays. Le cabinet des Tuileries et celui de Madrid, en supposant qu'ils eussent été d'accord sur l'intervention, auraient vraisemblablement répondu aux envoyés de Paredes : « Terminez vos différends avec les États-Unis, et nous verrons après. » Il n'était guère problable qu'ils consentissent à donner un roi à Mexico, au moment où Matamoros et Monterey tombaient au pouvoir de Taylor.

Aussitôt que Paredes eut saisi les rênes du gouvernement, il s'appliqua à faire rentrer dans le trésor tous les fonds publics, à mesure qu'ils étaient perçus par les receveurs de la capitale et des départements; puis il suspendit les payements qui n'étaient pas de première nécessité. Ce parti extrême, souvent pris d'ailleurs par les gouvernements précédents, entraîna la banqueroute des agioteurs qui s'étaient le plus avancés. Mais lorsqu'on prête à cent pour cent par an, on doit être préparé à ces sortes de contre-temps.

Paredes voyait qu'il ne pouvait entreprendre une guerre sérieuse contre les Américains, qu'autant qu'il

aurait à sa disposition une somme suffisante pour mettre son armée dans les meilleures conditions possibles, c'est-à-dire qu'elle possédât toutes les ressources qui pouvaient assurer le succès de ses opérations. Toutefois l'expédition ne fut retardée que de quelques mois. Dès qu'il vit un million de piastres dans ses coffres, il fit marcher ses troupes à la frontière sous le commandement du général Arista.

Taylor, qui avait sous ses ordres une division de 5,000 hommes cantonnés au Texas, franchit la rivière de las Nueces, et s'avança vers Matamoros. Les Américains se trouvaient donc sur le territoire mexicain; mais comprenant combien leur position était fausse, n'ayant aucun prétexte plausible pour faire la guerre au Mexique, et tenant cependant à faire croire au monde civilisé qu'ils n'étaient nullement les agresseurs, et qu'ils resteraient sur la défensive dans les limites du Texas, ils se rendirent coupables d'un acte d'insigne mauvaise foi, pour expliquer leur présence au delà des frontières de cet État, et pour se justifier en attaquant les Mexicains qui venaient de passer la rivière du nord. S'appuyant sur une délimitation imaginaire du Texas, Taylor déclara dans son manifeste que les Mexicains, ayant violé le territoire des États-Unis en franchissant le Bravo, devenaient agresseurs par ce fait, et que dès lors il se trouvait en état de légitime défense à leur égard, escobarderie indigne d'un grand peuple; car la propriété du territoire compris entre la rivière de las Nueces et celle du Nord, n'avait jamais été revendiquée jusque-là par les Texiens.

Le 8 et le 9 mai le canon gronda à Palo-Alto et au ressac de Guerrero, sur les bords de la rivière du Nord. Arista attaqua mollement (48) les Américains et fut repoussé avec des pertes considérables. Son artillerie, mal servie, fit peu de mal à l'ennemi, tandis que celle de Taylor foudroya ses colonnes. Plus de mille Mexicains restèrent sur le champ de bataille, et un grand nombre se noyèrent dans le fleuve en cherchant à fuir; la déroute fut complète.

Pour l'armée d'invasion ce premier succès était de grande importance; Arista devant évacuer Matamoros par suite de ce désastre, Taylor devenait maître des deux rives du Bravo[1]. Bientôt toutes les petites villes échelonnées sur ce fleuve se soumirent au vainqueur, et le général Ampudia n'opposa dans la défense de Monterey qu'une faible résistance à Taylor, qui prit possession de cette ville, le 25 septembre, terminant là les opérations de la première campagne.

Cependant le gouvernement de Paredes était devenu de plus en plus impopulaire; les revers qu'il avait essuyés à la frontière ne contribuaient pas peu à lui aliéner l'esprit national. La gloire de ses généraux eût pu consolider son pouvoir usurpé; la honte ou le malheur des journées de Palo-Alto et de Monterey, retombant sur lui, devait l'écraser. Ce fut un officier du nom de Salas, homme inconnu jusqu'alors, qui lui porta le coup fatal : il souleva[2] contre son

[1] La rivière du Nord s'appelle aussi le Bravo.

[2] 4 août 1846.

autorité les troupes casernées dans la citadelle de Mexico, et toute la garnison de la capitale imita son exemple.

Salas, devenu président provisoire, suivit le contre-pied de la marche de Paredes : il proclama le rétablissement de la fédération, et protégea le parti démocratique. L'armée redemandait à grands cris Santa-Anna, et les libéraux *purs*, trop faibles par eux-mêmes pour faire taire la voix de ces modernes prétoriens, s'unirent à eux dans l'espoir qu'ils pourraient accomplir leurs projets de réforme sous le patronage de leurs baïonnettes, tout en laissant à Santa-Anna le pouvoir administratif absolu, qu'il était impossible de lui contester. Ils espéraient d'ailleurs que la présence de ce général ne les gênerait pas longtemps, et que le plomb des Texiens rancuneux les débarrasserait tôt ou tard de ce despote, qu'ils avaient honni naguère, et qu'ils se voyaient obligés de caresser maintenant.

Rappelé à la présidence, Santa-Anna jura de maintenir et de défendre la constitution de 1824 que lui-même avait renversée; puis il s'occupa activement de remplir les cadres des corps dispersés par la guerre, et d'appeler sous les drapeaux de nombreuses recrues pour s'opposer aux progrès de Taylor, qui menaçait le Saltillo et San-Luis.

La nouvelle assemblée constituante se composait en majorité de démagogues entreprenants. Gomez Farias, élu vice-président, croyait enfin pouvoir réaliser le rêve de toute sa vie, la confiscation des biens de mainmorte au profit de l'État, et la suppression des

priviléges du clergé mexicain. Les discussions de la tribune étaient devenues fort animées. A la monotonie des séances ordinaires, aux lieux communs des discours parlementaires habituels, avaient succédé le tumulte d'une assemblée passionnée, et ce langage ardent, souvent exagéré, quelquefois éloquent des esprits stimulés par des intérêts personnels autant que par la gravité des circonstances.

Les plus beaux fleurons de la couronne temporelle du sacerdoce allaient donc tomber un à un sous l'influence des opinions avancées de cette majorité révolutionnaire, quand le clergé prêcha une croisade contre les hérétiques qui attentaient ainsi aux droits de l'Église, et arma [1] pour sa défense trois ou quatre mille gardes nationaux, qui luttèrent à coups de fusil et de canon pendant vingt-trois jours contre quelques centaines de soldats du gouvernement, tandis que Santa-Anna lui-même se portait à la rencontre des Américains avec toutes ses forces réunies.

Cette guerre de trois semaines ne fut qu'un jeu d'enfants comme les précédentes, et n'aboutit à rien (49). Elle se fût prolongée indéfiniment si l'on n'eût appris la nouvelle de la bataille de la Angostura, de la retraite de l'armée mexicaine et du prochain retour du président, dont l'arbitrage était invoqué à la fois par les deux camps. Mais Santa-Anna avait besoin du concours de tous les partis pour soutenir la lutte en-

[1] Ce soulèvement des classes élevées de la société mexicaine contre les décrets de l'assemblée démocratique de 1847 est connu sous le nom de *pronunciamiento de los Polkos*.

gagée : il se contenta de calmer les esprits sans rien décider.

Le bombardement et la prise de Vera-Cruz par la division du général Scott, et la marche des Américains sur la capitale, obligèrent bientôt le président à sortir de Mexico pour s'opposer à leurs progrès. La rencontre se fit à Cerro-Gordo [1], auprès de Jalapa, où le sort des armes fut encore contraire aux Mexicains : leur déroute fut complète. Mais Scott ne sut pas profiter de sa victoire; au lieu de marcher sur Mexico, qui, consterné et sans défense, lui eût ouvert ses portes, il resta quatre mois à faire ce trajet, laissant à l'esprit public le temps de se remettre de son abattement, et à Santa-Anna celui de réorganiser une armée, de créer des fortifications, de faire enfin pour la défense de la capitale tout ce qui pouvait en empêcher ou en retarder la prise. Santa-Anna en cette occasion fit preuve de caractère et d'habileté; lui seul entre les généraux mexicains était capable de ne pas désespérer du salut de la république, et de trouver les moyens de faire encore face à l'ennemi.

Quand le général Scott arriva au bord des lacs, il reconnut sans doute qu'il avait trop tardé : il tâtonna, tourna Mexico, puis vint s'engager dans le *mal pais* de San-Angel, d'où il fut repoussé le 19 août par le général Valencia; mais il reprit ses avantages le lendemain dans deux combats, l'un à Padierna contre Valencia, à qui il enleva son artillerie; l'autre à Churubusco contre Santa-Anna en personne, qui avait

[1] 17 avril 1847.

commis la faute de choisir pour champ de bataille une chaussée entourée de marais, où ses forces ne pouvaient se déployer.

Toutefois ce n'étaient point là des affaires décisives : Mexico restait à prendre, et ces deux journées avaient coûté 1,056 hommes à Scott, dont la division active ne comptait que 9,000 soldats.

Le 8 septembre, Scott attaqua le Moulin-du-Roi (50), qui donne entrée dans le parc de Chapultepec : il fut repoussé avec une perte de 789 hommes, au nombre desquels se trouvaient ses meilleurs officiers. Ce général était consterné : un revers de plus pouvait anéantir son armée. Cependant il fallait agir, et quatre jours après il donna l'assaut au fort de Chapultepec. Cette fois le courage des volontaires américains, secondés de la troupe de ligne, triompha de la résistance des Mexicains : à huit heures du matin, l'étendard étoilé flottait sur la terrasse du château. Un Parisien, le jeune Dargonville [1], eut l'honneur de planter le premier son drapeau sur le fronton de l'édifice (51).

Le soir du même jour, deux barrières de la ville étaient tombées au pouvoir des envahisseurs [2], et le lendemain matin leur quartier général était installé au palais des vice-rois, sans que personne se fût opposé à leur entrée. Santa-Anna avait évacué la place pendant

[1] Parti comme volontaire de New-York, Dargonville fut fait sergent porte-drapeau à Churubusco, et lieutenant à Chapultepec.

[2] Cette journée coûta aux Américains 862 hommes mis hors de combat, y compris 78 officiers. — Ces chiffres sont pris des états dressés par ordre de Scott.

la nuit ; il s'était retiré avec les débris de son armée du côté de Guadalupe.

Ce brillant succès masquait un peu les grandes fautes du général américain. Avec une poignée de soldats, il avait fait la conquête d'un pays vaste et bien peuplé, hérissé de difficultés ; il avait vaincu et dispersé trois armées de quinze à vingt mille homme chacune ; il dictait des lois au Mexique depuis Vera-Cruz jusqu'à Toluca : l'invasion était consommée. Les fautes de Scott en stratégie n'existaient désormais que pour ceux qui en avaient été témoins.

Les frais de cette guerre s'élevaient déjà pour les États-Unis à 40 millions de piastres ; il était temps d'en finir, et cependant la majeure partie de la nation mexicaine ne semblait pas disposée à transiger. Il fallait une nouvelle armée pour conquérir l'intérieur du pays, et le problème de la conservation des conquêtes n'était pas encore résolu. Le cabinet de Washington voulait donc la paix ; mais il exigeait un nouveau sacrifice de territoire de la part du peuple vaincu.

Cependant Santa-Anna avait donné sa démission ; il fuyait, persécuté par le nouveau pouvoir. Le président de la haute cour de justice, Peña y Peña, appelé par la constitution à la présidence de la république par intérim, avait fixé le siége de son gouvernement à Queretaro. Il désirait la paix pour son pays autant que le cabinet de Washington, et n'hésita pas à envoyer des délégués au bourg de Guadalupe pour poser, avec le plénipotentiaire américain, les bases d'un traité qui fut ratifié le 25 mai 1848 par les chambres réunies à

Queretaro. Les Mexicains abandonnaient aux États-Unis la moitié de leur territoire, et recevaient comme indemnité une somme de 15 millions de piastres.

Herrera reprit les rênes du gouvernement : le temps de sa présidence, interrompue par l'usurpation de Paredes et par l'invasion américaine, n'était pas encore terminé. Le parti modéré fut appelé par lui aux affaires : rien d'important ne signala ce dernier acte de son pouvoir.

La nation songeait à lui donner un successeur capable de répondre au vœu public; mais elle se trompa encore dans son choix : le ministre de la guerre Arista, élu par les États, n'était en rien à la hauteur des exigences du moment.

Jamais aucun président n'avait joui à son avénement d'un pouvoir moral plus grand; il était dictateur de fait; il pouvait tenter toutes les réformes que réclamait l'administration du pays sans trouver d'opposition; mais il n'osa assumer sur lui la responsabilité des réformes, il resta président constitutionnel, attendant lui-même des chambres ce que la nation n'attendait que de lui seul. Cette faute ne tarda pas à être punie. Ces mêmes chambres, composées de gens nuls, prirent à tâche de repousser ses moindres initiatives, de le contrarier en tout. Deux ans s'écoulèrent sans qu'une seule question importante, diplomatique ou administrative, pût être décidée.

Tel était l'état des choses lorsque le cri de l'insurrection partit de Guadalaxara au mois de juillet 1852. Santa-Anna y était encore invoqué comme le sauveur

de la patrie. Arista ne pouvant disposer que d'un très-petit nombre de troupes, ne put étouffer à temps la sédition. Après la retraite des Américains, l'armée n'avait pas été réorganisée, car elle était regardée comme plus dangereuse qu'utile au pays. La révolution grandit donc rapidement, accueillant sous ses drapeaux tous les militaires en disponibilité; elle triompha, et Santa-Anna, quittant Carthagène, où il s'était retiré, reprit le timon des affaires au mois d'avril 1853.

La composition de son cabinet révéla la marche politique qu'il allait suivre. Les ministres Alaman, Bonilla, Lares étaient les chefs du parti monarchique et ultra-religieux. La fédération fut abolie, on conféra à Santa-Anna le titre d'Altesse Sérénissime; l'ordre des chevaliers de Guadalupe, institué par l'empereur Iturbide, fut rétabli; les jésuites expulsés du Mexique au milieu du siècle dernier y furent rappelés; l'instruction publique fut restreinte, l'armée rétablie sur un pied inouï de force et de luxe, 12,000 nominations d'officiers de tous grades surchargèrent les cadres de l'armée, dont l'état-major n'était déjà que trop nombreux. Le produit de la vente de la Mesilla et des contributions de toute espèce qui furent imposées à la nation, devaient parer, pour un temps du moins, aux énormes dépenses qu'entraînait un tel ordre de choses.

La nation attendait avec impatience le fruit de tant de sacrifices. Les barbares du nord ravageaient les États de Sonora, de Sinaloa, de Chihuahua, de Durango, de Zacatecas; des bandes formidables de bri-

gands désolaient Jalisco : la moitié du Mexique demandait des défenseurs à l'armée, et l'armée sourde à son appel, passait le temps à parader sous les fenêtres de Son Altesse Sérénissime.

Le premier interprète du mécontentement général fut le gouverneur de Guerrero [1], Alvarez, surnommé le roi du Sud. Il refusa obéissance au gouvernement et protesta contre tous ses actes. Santa-Anna envoya contre lui ses plus belles, ses meilleures troupes; mais les insurgés, forts dans leurs montagnes, harcelaient l'armée, et devenaient insaisissables lorsqu'on les poursuivait. Bientôt l'insurrection gagna Michoacan, Guanaxuato, San-Luis et Nuevo-Léon. La guerre se faisait avec acharnement, les prisonniers étaient fusillés sans quartier, les haciendas étaient dévastées, le pays ruiné. Santa-Anna tint bon tant que durèrent les millions de la Mesilla; il abdiqua [2] le pouvoir dès qu'il vit les coffres vides, et s'en retourna à Carthagène, terminant ce nouvel acte de sa carrière politique par l'exil, comme il avait terminé les deux précédents.

Sous cette dernière présidence de Santa-Anna, nous eûmes à déplorer l'échauffourée du comte de Raousset à Guaymas. Ce qui s'est passé en cette circonstance est inouï, à jamais déshonorant pour ceux qui s'en sont rendus coupables. On ne saurait en trouver la cause que dans l'empire qu'exerce une éloquence per-

[1] L'État de Guerrero fut formé en 1850 de la partie sud des États de Mexico et de Puebla.

[2] Juillet 1855. — La Mesilla fut vendue par Santa-Anna aux Américains au prix de 10 millions de piastres.

suasive sur tous les hommes, principalement sur ceux qui ne pensent pas, et dans le faux point d'honneur, qui fait redouter aux Français qu'on les croie lâches s'ils fuient un danger auquel leurs camarades vont s'exposer. Pour donner une idée de ce qui passa alors à Guaymas, il faut reprendre les choses de plus haut.

Gaston de Raousset-Boulbon était un homme de petite taille et sourd; mais lorsqu'il parlait, on était séduit par le charme de sa parole, par son regard imposant, par l'élégance de ses manières. Jeune et riche, avide d'émotions, dévoré d'ambition, nous le voyons figurer dans nos guerres d'Afrique comme volontaire, et attaché à la personne du duc d'Aumale. Ruiné plus tard par de fausses spéculations de bourse, il alla chercher en Californie les moyens de refaire sa fortune. Mais là, il trouva un peuple froid, nouveau pour lui, sur lequel n'eurent aucune prise ses plus belles paroles, et il se vit pendant quelque temps réduit à vivre du produit de sa chasse.

A cette époque une compagnie d'actionnaires se formait au Mexique pour l'exploitation des mines d'or de l'Arizona, dans la haute Sonora. Raousset partit pour Mexico, se présenta chez le ministre de France, M. Levasseur, se fit recommander par lui aux agents de la compagnie, qui cherchaient un homme capable de commander une troupe d'ouvriers européens et de faire la guerre aux Apaches. Il fut nommé chef de l'entreprise, et repartit pour San-Francisco, où en moins de quinze jours 600 hommes se firent inscrire pour l'accompagner : il n'en demandait que 200.

Le 1er juin 1852, il débarqua à Guaymas. Sa petite troupe était organisée comme un corps régulier; d'anciens officiers et sous-officiers de l'armée française en étaient les chefs subalternes.

Le peuple de Guaymas accueillit très-favorablement les Français; mais il n'en fut pas de même des autorités, qui voyaient de mauvais œil, au sein de leur pays, un corps d'étrangers armés jusqu'aux dents, et traînant après eux deux pièces d'artillerie. Le commandant général Blanco, qui résidait à Hermosillo, partageant leur mécontentement et leurs craintes, fit naître toutes sortes de difficultés pour les empêcher de dépasser cette dernière ville. Les choses s'arrangèrent cependant: les Français furent acheminés vers les mines; mais à peine furent-ils partis d'Hermosillo, que le général Blanco se repentit de sa condescendance, et qu'il envoya à Raousset l'ordre de revenir conférer avec lui.

Déjà les choses étaient arrivées au point où Raousset désirait les voir. Quoiqu'il parût irrité de la lenteur que le général mexicain opposait à ses instances, des pertes que les retards causaient à la compagnie, et des contrariétés dont sa troupe était victime, il s'en réjouissait intérieurement: toutes ces tracasseries lui donnaient une apparence de raison pour l'agression qu'il méditait; et l'esprit de ses soldats, habilement conduit par lui et par ses officiers, qui étaient les confidents de ses projets, se trouvait déjà monté à un tel diapason, que Raousset semblait obéir au vœu général en prenant l'offensive.

Il refusa de se rendre lui-même à la conférence; il y envoya un de ses officiers, M. Garnier, qui rapporta du général les trois propositions suivantes, avec la faculté d'opter pour l'une d'elles: — Les Français pourraient continuer leur route à la condition de perdre leur nationalité et de devenir soldats mexicains, ayant M. de Raousset pour capitaine; — ou bien réduire leur nombre à 50 hommes; — ou enfin attendre que leurs cartes de sûreté fussent venues de Mexico.

Il n'y avait d'admissible que la dernière condition; mais comme on avait déjà perdu plus de deux mois en pourparlers, et qu'il eût fallu attendre encore autant peut-être l'arrivée des cartes de sûreté, il n'y eut qu'une voix pour rejeter l'ultimatum du général Blanco.

Sur ces entrefaites, quarante hommes de la colonie française de Coscopera [1] sous le commandement d'un M. de la Chapelle, vinrent grossir les rangs des volontaires de Raousset. Celui-ci se sentant dès lors assez fort, jette le masque; il parcourt les villages des environs, et les appelle à l'indépendance. Des Mexicains influents se mettent en rapport avec Raousset et lui promettent leur concours; plusieurs bourgs se soulèvent en sa faveur.

Cependant l'argent manquait; les hommes étaient presque nus et sans chaussure; l'armement seul était complet. Par suite de ses démêlés avec le général

[1] Colonie fondée depuis peu de mois dans la haute Sonora par M. de Pindray, dont la mort amena bientôt la désertion parmi les colons.

mexicain, il fut impossible à Raousset de se faire escompter une traite de 10,000 piastres, quoiqu'il offrît de la céder pour 6,000. Pressé par la nécessité, il s'empara d'un convoi de treize mules chargées de vivres pour les soldats de Blanco. La guerre était donc déclarée. Ses soldats croyaient défendre une bonne cause; ils étaient pleins d'ardeur, et les Sonoriens, admirant leur audace et leur air martial, les proclamaient déjà des héros. Raousset leur remit un drapeau aux couleurs françaises avec cette inscription : *Indépendance de la Sonora.*

Les Français ne comptaient cependant que 184 fantassins, 50 cavaliers, 25 artilleurs et 4 pièces de campagne [1], et ils allaient attaquer derrière leurs murs un nombre d'ennemis quatre ou cinq fois plus fort, tant en troupes de ligne qu'en garde nationale.

Le 14 octobre, les Français n'étaient qu'à deux lieues de la ville, lorsqu'une députation de négociants vint leur offrir 60,000 piastres, s'ils consentaient à s'arrêter. Ils refusèrent cette offre avec dédain.

A peine l'avant-garde avait-elle dépassé les premières masures du faubourg, qu'une décharge de mousqueterie partie d'une maison isolée fit pleuvoir une grêle de balles en avant de la colonne. Tous se répandirent alors en tirailleurs; la maison fut cernée et prise d'assaut, au moyen d'une échelle qui avait été laissée contre le mur par mégarde.

Au jardin public cinq cents hommes de garde na-

[1] Ils avaient augmenté leur artillerie de deux pièces de quatre, prises l'une au fort de Guaymas, l'autre à Hermosillo.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

M. de Raousset s'attendait à voir accourir autour de lui les personnes influentes qui lui avaient promis de le seconder. Il ne pouvait se figurer qu'il fût la dupe des Mexicains, se rappelant avec quel enthousiasme les habitants des bourgs voisins avaient répété après lui le cri d'indépendance, et il demeurait persuadé que, quoique lents à se décider, ils finiraient par venir à lui, le voyant victorieux et maître de la ville. Cependant son attente fut trompée, et son isolement rendit nul son triomphe et détruisit toutes ses espérances. Il fit une tentative auprès du gouverneur de l'État, M. Gandara, lui envoyant ses officiers les plus intelligents pour le sonder et lui faire de belles propositions, s'il consentait à appuyer son rêve de conquête. Pour toute réponse, le gouverneur lui ordonna d'évacuer la ville et de se soumettre aux lois du pays.

D'un autre côté, les volontaires qu'il commandait commençaient à murmurer de son inaction. Raousset avait perdu son ascendant sur ses compagnons. Pour comble de malheur, il se vit attaqué de dyssenterie; et ses souffrances devinrent si aiguës, qu'elles lui enlevèrent souvent l'usage de ses facultés. Enfin, sa santé, déjà si ébranlée, reçut une nouvelle secousse; son médecin l'empoisonna par ignorance. Il fallut tous les soins d'un pharmacien français pour le rappeler à la vie. Cette position n'était pas tenable : il donna l'ordre de se replier sur Guaymas.

Les Français quittèrent Hermosillo douze jours après y être entrés. Leur retraite ne fut inquiétée que par les attaques de quelques bandes de campagnards

tionale arrêtèrent pendant plus d'un quart d'heure l'impétuosité des deux premières sections, qui soutinrent bravement un feu nourri jusqu'à ce que l'artillerie, par quelques décharges à mitraille, eût forcé tout le monde à vider la place. La fusillade continuait de rue en rue; les Français avançaient toujours. Blanco ne pouvait arrêter les fuyards qui le laissaient exposé au premier rang. Un volontaire, nommé Hell, l'ajuste, le manque, et court sur lui à la baïonnette: il est fait prisonnier et fusillé sur l'ordre du général.

Un petit obusier de montagne incommodait beaucoup une des sections : M. Garnier court s'en emparer et paye de sa vie ce trait de valeur.

En une demi-heure Raousset s'était rendu maître de la ville. Blanco était en retraite sur Guaymas. Cette victoire coûtait aux Français dix-sept morts et vingt-trois blessés, dont huit succombèrent quelques jours après.

Quoique l'ordre le plus parfait régnât après l'action du côté des vainqueurs, une panique s'était répandue dans la ville : les habitants craignaient un pillage, et cherchaient à mettre en sûreté leur argent et ce qu'ils avaient de plus précieux. Les volontaires de Raousset regardaient avec dédain toutes ces richesses, et riaient de la crainte qu'ils inspiraient. Cependant ils appartenaient en majeure partie à la lie du peuple; ils venaient d'éprouver de grandes privations, leurs vêtements étaient en lambeaux, et pas un n'avait un réal dans sa poche. Mais ils savouraient la gloire du triomphe : cette jouissance leur suffisait.

M. de Raousset s'attendait à voir accourir autour de lui les personnes influentes qui lui avaient promis de le seconder. Il ne pouvait se figurer qu'il fût la dupe des Mexicains, se rappelant avec quel enthousiasme les habitants des bourgs voisins avaient répété après lui le cri d'indépendance, et il demeurait persuadé que, quoique lents à se décider, ils finiraient par venir à lui, le voyant victorieux et maître de la ville. Cependant son attente fut trompée, et son isolement rendit nul son triomphe et détruisit toutes ses espérances. Il fit une tentative auprès du gouverneur de l'État, M. Gandara, lui envoyant ses officiers les plus intelligents pour le sonder et lui faire de belles propositions, s'il consentait à appuyer son rêve de conquête. Pour toute réponse, le gouverneur lui ordonna d'évacuer la ville et de se soumettre aux lois du pays.

D'un autre côté, les volontaires qu'il commandait commençaient à murmurer de son inaction. Raousset avait perdu son ascendant sur ses compagnons. Pour comble de malheur, il se vit attaqué de dyssenterie; et ses souffrances devinrent si aiguës, qu'elles lui enlevèrent souvent l'usage de ses facultés. Enfin, sa santé, déjà si ébranlée, reçut une nouvelle secousse; son médecin l'empoisonna par ignorance. Il fallut tous les soins d'un pharmacien français pour le rappeler à la vie. Cette position n'était pas tenable : il donna l'ordre de se replier sur Guaymas.

Les Français quittèrent Hermosillo douze jours après y être entrés. Leur retraite ne fut inquiétée que par les attaques de quelques bandes de campagnards

qui, n'osant approcher, tiraient de loin et ne leur faisaient aucun mal.

La troupe s'arrêta à trois lieues de Guaymas, décidée à y entrer le lendemain de gré ou de force. A minuit, deux négociants du port vinrent trouver M. de Raousset de la part du général Blanco, et l'engagèrent avec instance à se rendre auprès de lui. Ils étaient porteurs d'un armistice de quarante-huit heures. Raousset y consentit, et partit sans consulter personne. Sa cavalerie s'était offerte à l'accompagner; il l'avait refusée, et avait demandé une escorte à Blanco, que celui-ci s'empressa de lui envoyer. On le reçut à Guaymas avec les honneurs qu'on accorde à un commandant en chef.

Cependant, abattu par les fatigues du voyage, il ne put entrer immédiatement en conférence avec le général. Ses volontaires attendaient avec impatience que leur sort fût fixé; chaque heure qui s'écoulait augmentait leur inquiétude. Ils envoyèrent deux de leurs officiers avec l'autorisation de traiter, si M. de Raousset se trouvait dans l'impossibilité de le faire lui-même; mais ces officiers, négligeant de les informer de ce qui se passait, se contentèrent de leur faire annoncer un nouvel armistice. La troupe prend alors un parti extrême : elle députe un matelot et un autre volontaire aussi peu lettré auprès de Blanco, pour s'entendre directement avec lui. Ces nouveaux délégués se présentent chez Raousset, qui refuse de les recevoir. Froissés dans leur amour-propre et fiers de leur mission, ils vont droit à Blanco, qui les reçoit à

merveille, et leur fait signer un traité par lequel ils reconnaissent, au nom de leurs compagnons d'armes, qu'ils ont été trompés et abandonnés par leur chef, et s'engagent à sortir du pays et à remettre au général leurs armes, leurs canons et leurs munitions, moyennant la somme de 11,000 piastres; c'est-à-dire qu'ils vendaient leur armement aux Mexicains, pour avoir les moyens de s'en retourner en Californie.

Les conditions stipulées furent exécutées de part et d'autre, et le corps des volontaires de Raousset opéra de lui-même sa dissolution, sans avoir revu son commandant dont la liberté, d'ailleurs, avait été garantie par le traité.

Tel est le premier acte du drame de Guaymas. Commencé sous la présidence d'Arista, son dénoûment n'arriva que l'année suivante, sous celle de Santa-Anna.

Guéri de sa maladie, Raousset revient à San-Francisco. Il appelle à lui ce qui restait de ses anciens confidents, et leur annonce qu'il est décidé à poursuivre ses projets sur la Sonora. Il ouvre des bureaux où se font de nouveaux enrôlements; mais cette fois il ne demande pas moins de 1,200 à 1,500 hommes. La renommée de son beau fait d'armes d'Hermosillo lui avait acquis toutes les sympathies; ses brillantes combinaisons, son éloquence, séduisirent un riche banquier de San-Francisco, qui mit sa caisse à sa disposition.

Ce fut alors qu'il reçut du ministre de France, M. Levasseur, l'invitation de se rendre à Mexico, où

l'appelait Santa-Anna. Raousset demanda un sauf-conduit et partit. Il eut plusieurs conférences avec le président; mais les propositions qui lui furent faites ne satisfirent pas son ambition. Après un séjour de quatre mois à Mexico, il se fatigua de pourparlers qui n'aboutissaient à rien, et quitta clandestinement le Mexique.

De retour en Californie, il voulut renouer l'affaire avec la maison de banque; mais celle-ci avait eu le temps de bien peser les chances du succès, et le résultat n'avait pas été favorable au comte. Il se repentit alors d'avoir quitté San-Francisco. Il avait été joué, disait-il : Santa-Anna ne l'avait appelé à Mexico que pour faire avorter ses projets.

M. de Raousset fit alors appel à tous ceux qui à tout prix voulaient se créer des moyens d'existence. « Qu'ils s'arment, disait-il, qu'ils se rendent à leurs frais à Guaymas, et moi je les guiderai dans la Sonora; je les rendrai propriétaires de grands biens; les ilotes de la Californie deviendront les nobles de la province mexicaine. » Cette perspective était brillante : aussi les volontaires ne firent pas défaut. Déjà le *Challange* était prêt. L'armement se faisait lentement et de nuit, pour ne pas éveiller les soupçons de la police américaine, lorsque le consul mexicain à San-Francisco, M. del Valle, reçut de son gouvernement l'ordre d'envoyer en Sonora les hommes mêmes que Raousset avait engagés, en leur promettant qu'après un an de service militaire il leur serait distribué des portions de terres d'une étendue correspondante au rang que chacun

occuperait dans l'armée; que ceux qui auraient eu des grades élevés dans leur patrie, jouiraient du grade correspondant dans la colonie; enfin, que les émigrés ne seraient considérés que comme colons, et ne perdraient point leur nationalité.

En apprenant que le consul del Valle demandait mille colons, Raousset, au lieu de paraître contrarié, se réjouit. Dans son opinion, le gouvernement mexicain se fatiguerait bientôt de subvenir à de pareils frais, et le mécontentement venant à éclater parmi les colons, lui fournirait sûrement l'occasion de donner suite à ses projets. Mais les choses ne se passèrent pas tout à fait comme il l'espérait : M. del Valle n'expédia que 300 colons [1] de diverses nations, parmi lesquels les Français se trouvaient, il est vrai, en majorité. Raousset considérant cette force comme trop faible, et ne pouvant compter d'ailleurs sur tout le monde, eût sans doute fini par renoncer à ses idées de conquête, si une circonstance fortuite ne l'eût forcé de quitter San-Francisco.

Un colonel américain, nommé Walker [2], avait, lui aussi, tenté la conquête de la Sonora et de la basse Californie; mais battu par les paysans de cette dernière province, il avait été forcé de rentrer sur le territoire des États-Unis, et de se présenter aux autorités de son pays. Sa déposition et quelques pièces du pro-

[1] Ce fut le *Challange* préparé par Raousset qui servit au transport de ces colons.

[2] C'est ce même Walker qui a envahi plus tard l'Amérique centrale, à la tête d'une bande d'aventuriers de toutes nations (1856).

cès compromettaient gravement M. de Raousset, le posant comme complice du colonel, et devant agir avec lui. Prévenu à temps, Raousset s'enfuit pour échapper à une arrestation inévitable, et peut-être à une condamnation.

D'un autre côté, beaucoup de ses partisans, sur la parole qu'il leur avait donnée de venir les rejoindre, étaient partis pour la Sonora, et quelques-uns venaient de lui écrire pour lui rappeler sa promesse. Il s'embarqua donc sur une goëlette, achetée pour son compte par un tiers, et sortit du port à la faveur de la nuit. Le 1er juillet il débarquait à Guaymas.

Descendu à terre, il apprend que le nouveau commandant général, qui est en même temps gouverneur de l'État, homme bon et généreux, a gagné l'affection des Français, et balance son influence chez quelques-uns de ceux qui lui étaient le plus dévoués. Ce contre-temps le déconcerte un moment; mais son esprit fécond en ressources lui fait bientôt découvrir une nouvelle voie pour l'exécution de ses plans; il va droit à Yañez, c'est le nom du général; il lui dit franchement qu'il était venu tirer vengeance des Mexicains dont il avait à se plaindre; mais qu'en apprenant combien a été noble sa conduite à l'égard de ses compatriotes, il a renoncé à ses desseins, et qu'il vient mettre à sa disposition son épée et ses services. Yañez sentant qu'un tel homme pouvait être fort utile à son pays, si l'on parvenait à se l'attacher, le loua de sa bonne résolution, et lui dit qu'il réfléchirait à sa proposition, qu'il demanderait des instructions à son gouvernement.

Cependant les volontaires du bataillon étranger qui ne connaissaient pas bien le caractère du nouveau venu qui s'imposait à eux comme leur chef, s'en défièrent d'abord, puis se livrèrent entièrement à lui, persuadés qu'il désirait comme eux la paix, qui leur donnait tout ce que la conquête pouvait leur promettre. Mais d'un autre côté, une minorité composée de gens sans frein, d'hommes ambitieux et bornés, se montrait hostile à Yañez, et tellement arrogante à l'endroit des Mexicains, que ceux-ci s'en irritèrent et tirèrent quelques coups de fusil sur eux.

A cette nouvelle, l'agitation est à son comble parmi les Français; ils ont senti la poudre, les voilà ivres; ils ne songent plus qu'à la vengeance. Cet incident fut la cause des événements du 13 juillet.

Dès lors les deux chefs sentirent que l'alliance qu'ils avaient projetée était devenue impossible : les esprits étaient trop aigris de part et d'autre. Cependant on négocia encore. M. de Raousset, agissant au nom de tous, écrivit au général Yañez, se plaignant de l'agression de la veille, et demandant, pour la sûreté des hommes qu'il commandait, que le général lui remît deux pièces de canon et qu'il désarmât la garde nationale.

Yañez, qui attendait des renforts d'Hermosillo, chercha à traîner en longueur la négociation. Il feignit de consentir à la demande des canons; mais il refusa net le désarmement de la garde nationale. Malgré l'irritation des esprits, il répondit à la visite audacieuse de M. de Raousset par une démarche plus téméraire

encore : il se rendit seul au quartier des Français après s'y être fait annoncer à l'avance. Le projet de le retenir prisonnier avait été aussitôt arrêté. Guaymas devait tomber alors sans combat au pouvoir du bataillon étranger.

Arrivé au quartier, Yañez fait former le carré. Il rappelle aux Français les bontés dont il les a comblés, les conjure de rentrer dans le devoir, d'épargner le sang, et leur donne sa conduite passée pour garantie de l'avenir. Il leur dit qu'il les avait traités comme ses enfants, mais qu'ils étaient des ingrats, que Dieu saurait les punir. Il y avait dans ses paroles quelque chose de tendre et de prophétique. Les Français en furent touchés; la plupart lui répondirent par des vivat. Profitant de l'enthousiasme qu'il venait d'inspirer, Yañez enjoignit au commandant Desmarais de faire ouvrir les rangs, et il sortit libre du quartier, au grand étonnement de Raousset et de ses partisans.

On assure que c'est cette démarche hardie qui valut à Yañez la victoire. A partir de ce moment, la division pénétra dans les rangs des Français : les uns demandaient la guerre immédiate; la majorité désirait la paix. Pour concilier des avis si contraires, on nomma une commission chargée de s'entendre avec le gouverneur.

Dans la matinée du 13 juillet, il y eut une conférence chez le général. Yañez se montrait on ne peut plus accommodant, hors sur un point, celui du désarmement de la garde nationale.

Ceux des délégués qui voulaient la guerre avaient un fort vilain rôle à jouer auprès du général; ils le sentaient, et hâtèrent la fin de la conférence. Mais de retour au quartier, ils racontèrent les choses à leur manière, et parvinrent à exaspérer les esprits contre le gouverneur.

M. de Raousset hésitait et restait pensif, quand une question piquante le fit tressaillir : « N'êtes-vous donc plus le même? » lui avait-on dit. A ces mots il releva fièrement la tête et s'écria : « Marchons. » Il était deux heures de l'après-midi.

Yañez avait 300 hommes de troupe de ligne; il s'enferma avec eux dans la caserne. La garde nationale couronnait les maisons voisines, et quatre pièces de canon habilement disposées balayaient tous les côtés par où on pouvait l'assaillir.

Au cri de guerre de Raousset, beaucoup de volontaires refusèrent de marcher, mais ils furent entraînés; ils prirent les armes à contre-cœur, et suivirent en murmurant.

On s'avance sur trois points. Raousset, à la tête des deux premières compagnies, entre dans la grande rue et se dirige sur les canons; mais deux décharges à mitraille éclaircissent ses rangs. Lui néanmoins, à découvert au milieu d'une grêle de balles, avance toujours; une trentaine d'hommes lui reste; ils ont mis hors de combat tous les artilleurs mexicains : le moindre secours leur donnerait la victoire. Mais les deux autres colonnes n'ont point exécuté le plan d'attaque; d'ailleurs Yañez est là; faute d'artilleurs, il charge la

pièce lui-même, il y met le feu, et la mitraille ne laisse que dix hommes à Raousset. Celui-ci essaie seul d'escalader la caserne. Vains efforts! il cherche la mort et ne la trouve point.

Dans le même temps, les Français dispersés songent moins à combattre qu'à demander quartier : honteux et repentants, ils vont un à un chez l'agent consulaire de France implorer sa protection.

Se voyant à peu près seul, M. de Raousset revient du côté de la mer, espérant sans doute trouver la goëlette qui l'avait amené; mais ceux qui la gardaient avaient appareillé et disparu (52).

Il se rend à la maison consulaire, essaye de ramener ses hommes au combat; mais voyant ses efforts inutiles, il remet son épée et s'assied.

Yañez fait alors sortir ses troupes de la caserne, et l'hôtel de Sonora, encore occupé par des Français, se trouve attaqué par elles avec fureur. Pendant un moment ce point présente assez de résistance; mais un flot de soldats l'inonde, et le massacre commence. Tous les Français qui étaient là eussent péri jusqu'au dernier si l'agent consulaire, M. Calvo, prenant en pitié le sort de ces malheureux, n'eût intimé, au nom de l'empereur, de cesser le carnage. On les fit prisonniers.

On laissa à M. de Raousset ses pistolets dans sa prison. Yañez eût désiré sans doute qu'il se tuât lui-même, pour n'avoir pas à signer son arrêt de mort. Mais ici M. de Raousset change : l'intrépide aventurier devient un chrétien doux et paisible. Il sent ce

qu'il doit à son nom, ce qu'il se doit à lui-même, et dédaignant de chicaner sur sa vie, il s'applique à défendre son honneur, qui, aux yeux de beaucoup de gens, pouvait paraître terni. Pour lui tous ses actes sont politiques; ils ont pour but la civilisation des peuples, le bien de l'humanité.

Les débats pesaient beaucoup à M. de Raousset. Il lui tardait d'en finir avec ce qui appartenait à la terre pour ne plus s'occuper que de l'éternité. Aussi lorsqu'il entra en chapelle se trouva-t-il soulagé. Il se plaisait à s'entretenir avec le prêtre sur les grandes vérités de la religion. Recueilli devant la mort, il était simple et tranquille.

Le prêtre mexicain fut fort surpris de trouver en lui un chrétien éloquent, parlant de la religion avec ce respect profond que donne une foi ardente. Il venait pour le consoler, mais les paroles expirent sur ses lèvres, l'émotion le domine. C'est M. de Raousset qui le console. Il discourait sur les vanités de la terre avec cet accent contempteur qui part d'une âme désillusionnée; et quand son esprit planait dans les régions d'outre-tombe, il parlait en termes si brillants d'espérance, de béatitude et de la miséricorde divine, que le bon ecclésiastique l'écoutait en extase, et qu'après l'avoir embrassé pour la dernière fois, il sortit en s'écriant : Cet homme est un saint.

M. de Raousset marcha au supplice sans montrer la moindre altération sur ses traits. Dans le trajet, il ôta son chapeau et le tint élevé au-dessus de sa tête pour se garantir du soleil. Arrivé à l'endroit fatal, il indiqua

aux soldats son cœur, et passant ses mains derrière le dos, il leva les yeux au ciel et tomba [1].....

Le beau caractère du général Yañez ne se démentit point après la journée du 13 juillet; c'est à sa magnanimité que tous les prisonniers durent la vie. Yañez suivit l'impulsion de son cœur aux dépens de son propre intérêt : il fut destitué et mis en jugement par Santa-Anna pour s'être montré généreux.

Une partie des rebelles fut expédiée sur Mexico et de là à Vera-Cruz, où notre ministre les fit embarquer pour les renvoyer en France. Le nom de Yañez sera béni dans leur cœur tant qu'ils vivront. Avant de quitter le Mexique, officiers et soldats lui adressèrent des lettres d'adieu où respirent les plus vifs sentiments de reconnaissance.

Ces prisonniers, au nombre de quarante-deux, avaient été expédiés sur parole de Guaymas à San-Blas. Le petit bâtiment qui les portait n'avait que six hommes d'équipage : il eût été facile, au sortir du golfe de Californie, de les obliger à faire voile pour un autre point; mais personne n'en donna le conseil, quoiqu'ils ignorassent encore le sort qui leur était réservé à Mexico. Les bontés du général Yañez, leur profonde gratitude envers lui rendaient cette fois leur parole inviolable.

[1] L'épisode de M. de Raousset est tiré presque textuellement d'une brochure publiée à Mexico par M. Hippolyte Coppey, témoin oculaire.

CHAPITRE VI.

Mexico après la conquête. — La grande place. — Dédicace du grand téocali. — La cathédrale. — Le palais des vice-rois. — L'hôtel des monnaies. — Le chéirostémon. — L'Université. — Antiquités mexicaines. — L'école des mines. — L'Alameda. — Promenade de Bucareli. — Luxe des dames mexicaines. — Promenade de la Viga. — *Chinampas*. — Place de San-Pablo. — Course de taureaux. — Théâtres. — L'opéra. — La comédie. — Costumes des différentes classes de la société. — Le jeudi saint. — Coup d'œil philosophique sur l'éducation et le caractère des hommes et des femmes. — Les *leperos*. — Leurs duels. — M. Michel Chevalier. — Améliorations introduites dans la société mexicaine depuis la déclaration de l'indépendance. — Exquise politesse des Mexicains. — Incapacité des hommes d'État. — Administration de la justice. — L'armée. — Les duels sévèrement punis. — Opinion de l'ex-président Gomez Pedraza. — Injustice des partis envers les étrangers qui prennent du service dans l'armée. — Nombre des Européens qui se trouvent au Mexique. — Cartes de sûreté. — Les Français ont plus concouru à l'avancement du pays que toute autre nation. — Le cœur de l'Européen devient meilleur après un long séjour au Mexique. — Le commerce. — L'aristocratie. — Les bals. — Soirées de M. le baron Deffaudis. — Le baron Gros. — Le baron Alley de Cyprès. — M. Levasseur. — Journaux qui se publient au Mexique. — Réclamation de 30,000 piastres pour des petits pâtés volés. — Établissements industriels. — L'imprimerie de M. Cumplido. — Fabrique de soieries de M. Francoz.

Quatre ans après la prise de Mexico par Fernand Cortès, la ville était rebâtie à peu près comme elle l'est à présent. Mais la nouvelle ville n'a plus rien de l'ancienne : les canaux sont devenus des rues pavées ; aux téocalis ont succédé des églises chrétiennes, et sur l'emplacement des palais des rois se sont élevées les habitations des conquérants, et des marchands qui vinrent s'y fixer (52 *bis*).

Les rues orientées aux quatre points cardinaux et parfaitement alignées, laissent apercevoir partout, à leur extrémité, la chaîne de montagnes dont la vallée est ceinte. Elles sont moins propres que celles de

Puebla; les trottoirs en sont plus étroits, mais elles sont bordées de belles maisons, toutes décorées de balcons en saillie.

Ces maisons se composent communément de quatre corps de bâtiment avec deux cours; les plus hautes n'ont qu'un étage au-dessus de l'entre-sol; elles sont toutes couvertes en terrasse. On n'habite que les appartements supérieurs. Le rez-de-chaussée est occupé par les magasins et les boutiques, à cause de l'extrême humidité : à quelques pouces au-dessous du sol on trouve de l'eau.

Sur deux côtés de la cour au moins s'étend un *impluvium* qui permet de gagner à pied sec le bel escalier en pierre qui mène au premier étage. Là une galerie couverte, ornée de pots de fleurs et d'arbustes, conduit au grand salon, ainsi qu'aux autres parties de l'appartement.

L'architecture de distribution, telle que nous l'ont léguée les Espagnols, est tout à fait dans son enfance; ce sont des pièces d'enfilade qui s'inutilisent l'une par l'autre, faute de portes de dégagement; elles imposent l'obligation de passer par une chambre à coucher pour arriver à une autre, ou par la salle à manger pour se rendre à la cuisine. Mais les architectes étrangers sont parvenus à réparer ce vice de distribution, quand il y a surabondance de pièces, et surtout quand la galerie s'étend de plusieurs côtés. D'ailleurs les petites défectuosités qui peuvent encore subsister sont compensées par un grand luxe de décors et d'ameublements, que j'ai vu naître à mon arrivée, et qui de-

puis lors n'a cessé d'augmenter d'une manière prodigieuse. Ce luxe a gagné toutes les classes comprises sous le nom de gens comme il faut (*gente decente*), et devient fort onéreux à la classe moyenne de la société.

La plupart des dames mexicaines n'avaient pas encore, il y a vingt-cinq ans, l'habitude des meubles européens. Assises sur un riche canapé, elles avaient plutôt l'air de *poser*, en terme de peinture, que d'y être à leur aise; et dès qu'elles étaient seules elles retournaient à leur natte, où elles retrouvaient à la fois l'abandon des attitudes, le plaisir de la cigarette et celui des causeries intimes avec leurs couturières et leurs femmes de chambre. Aujourd'hui les dames de la capitale et même celles des grandes villes de province montrent au salon une aisance qui prouve qu'elles ont abandonné la natte depuis longtemps.

La grande place de Mexico est belle par son étendue, surtout depuis que le bazar le Parian, qui se trouvait dans son enceinte, a été démoli. Mais les édifices qui l'entourent ne répondent pas à l'idée qu'on s'en fait. Du côté du nord, la cathédrale, bâtie en travertin et en *tezontli*[1], nous présente, dans sa façade principale, l'art architectonique réduit à sa plus simple expression. Deux tours seules attirent un moment l'attention de l'étranger par l'idée originale qui a présidé à leur couronnement; mais il faudrait beaucoup plus que cela pour fixer sa pensée, pour l'empêcher

[1] Scories volcaniques, semblables au *pozzolana* romain, dont on fait le mortier hydraulique.

de se reporter au temps passé, de se représenter l'effet du grand téocali qui occupait cet emplacement même, et sur le haut duquel plus de 1,000 Espagnols et Mexicains combattirent à la fois (53).

L'enceinte de ce temple aztèque comprenait tous les édifices qui entourent la place au nord, à l'est et au sud, ainsi qu'une partie des rues adjacentes; le téocali seul avait plus de 400 mètres de tour à sa base, 40 d'élévation et 50 de largeur à son sommet, duquel s'élevaient du côté de l'orient deux tours de 56 pieds de haut, qui servaient de sanctuaire aux idoles des dieux tutélaires Tescatlipoca[1], Huitzilopochtli et quelques autres divinités de premier ordre.

Le roi Ahuizotl en fit la dédicace l'an 1486. Pour ajouter à la pompe de cette cérémonie, à laquelle accoururent les peuples des pays les plus éloignés, on y égorgea 62,000 prisonniers, capture des guerres entreprises dans le but d'avoir des victimes pour ce jour-là. Boucherie épouvantable à laquelle on refuserait de croire, si tous les auteurs les plus dignes de foi ne l'affirmaient sur des documents authentiques.

La cathédrale de Mexico, sans souvenir comme sans particularité frappante, se trouve donc rapetissée par ce retour de la pensée, et le voyageur à qui le nom de Mexico promet davantage, voit non-seulement ce

[1] Dieu de la providence et du ciel, le plus grand dieu des Mexicains après *Teotl*, celui par qui tout vit et qui renferme tout en lui. Teotl était invisible et ne pouvait être représenté sous aucune figure.

monument sans intérêt, mais encore avec une disposition à la critique. Le mauvais goût y fournit assez matière : les tours de cette église déjà écrasées dans leur construction, le sont encore plus par le voisinage immédiat de la paroisse du Sagrario, dont la façade, d'une architecture différente, nuit beaucoup à l'effet de l'édifice principal.

Je m'abstiendrai d'en donner une idée plus détaillée, et d'énumérer les richesses qu'elle possède, pour ne pas répéter ce que d'autres ont dit; et je serai encore plus laconique sur ce qui regarde les autres églises, les couvents, les colléges, le séminaire, le mont-de-piété, etc. Jetons toutefois un coup d'œil autour de la place.

Du côté de l'orient s'étend le palais national, sur une longueur de 200 mètres environ. Il fut bâti avec les matériaux du téocali et des palais de Montézuma, et donné à Cortès par le roi d'Espagne, qui le racheta de ses héritiers pour la résidence des vice-rois. La façade de ce palais, flanquée de deux pavillons mesquins, n'a de remarquable que son étendue.

Ce palais renferme outre l'habitation des vice-rois, occupée maintenant par le président de la république, tous les ministères, le sénat, la chambre des deputés, la cour suprême de justice, la commandance générale, le trésorerie, l'hôtel des monnaies[1], l'hôtel de la poste, le jardin botanique et trois casernes.

L'hôtel des monnaies, qui occupe les derrières du palais, est un beau bâtiment dont les principaux ateliers

[1] Le monnayage des espèces ne se fait plus là aujourd'hui.

sont voûtés. On peut y frapper jusqu'à 80,000 piastres par jour. Le monnayage des métaux commença à Mexico quatorze ans après la chute de l'ancienne Tenochtitlan, sous le vice-roi Mendoza. Il se trouve maintenant réparti entre huit hôtels, disséminés dans les États où les mines sont le plus exploitées.

Ces hôtels sont ceux de Mexico, de Guanaxuato, de San-Luis Potosi, de Zacatecas, de Guadalaxara, de Guadalupe y Calvo, de Durango et de Chihuahua.

Depuis la conquête jusqu'à l'an 1852, on a frappé à l'hôtel des monnaies de Mexico pour une valeur de 2,359,971,094 piastres, dont 111,806,470 en or. Dans le même temps, il est sorti des autres hôtels des monnaies du pays pour une valeur de 374,733,803 piastres, ce qui fait un total de 2,734,704,897 piastres. Et si nous comptons maintenant l'or et l'argent sortis de toutes les mines du Mexique, nous arriverons à une valeur de 3,562,204,897 piastres, dont trois billions quatre cent cinquante millions ont été exportés. Ces chiffres sont pris de l'excellent travail statistique de M. Serdo de Tejada.

Le jardin du palais des vice-rois a été depuis longtemps converti en jardin botanique. Il est très-pauvre et n'attire l'attention de l'étranger que par son chéirostémon platonoïde, autrement dit l'*arbre à la petite main*. Ce nom lui vient de la forme de sa fleur, dont le pistil rouge représente une patte d'oiseau teinte de sang, avec cinq doigts armés d'ongles et un ergot. Elle est frappante de vérité. Le chéirostémon est très-beau par lui-même; il a les dimensions du platane, et

lui ressemble aussi par son écorce et la découpure de sa feuille. Il n'y en avait que deux bien connus au Mexique, celui dont je parle et celui de Toluca; mais les jardiniers européens établis à Mexico en ont reproduit l'espèce et en possèdent de beaux échantillons; on est même parvenu à en acclimater des boutures dans les pays les plus septentrionaux de l'Europe.

Une statue équestre de Charles IV ornait encore en 1823 la grande place de Mexico. Avec le pouvoir impérial tomba ce monument élevé à la royauté; mais on n'imita point le vandalisme de ces peuples qui, pour premier essai de liberté, détruisent tout ce qui rappelle le joug qu'ils ont subi, comme si l'histoire ne l'avait pas écrit dans ses annales impérissables. La statue conservée fut reléguée pendant longtemps dans la cour du palais de l'Université. Aujourd'hui elle figure à l'entrée de la promenade de Bucareli, et les promeneurs peuvent à loisir admirer ce bronze dû au talent de Manuel Tolsa, sculpteur espagnol, et fondu tout d'une pièce par Salvador de la Vega.

Enfin, du côté du couchant et du midi, le cadre de la grande place se trouve achevé par des bâtiments à galeries couvertes, et par l'hôtel de ville, dont la façade est belle, sans avoir cependant rien de bien remarquable.

Le palais de l'Université se trouve à gauche de celui des vice-rois, sur la place du marché. C'est un bâtiment assez beau, mais mal situé.

L'esprit universitaire est au Mexique ce qu'il est en France : il ne permet les innovations utiles qu'à

de longs intervalles; il tient à ses auteurs classiques, quoique leurs principes soient surannés ou leur enseignement incomplet; c'est ainsi que la philosophie de Jacquier, qu'on suivait il y a un siècle, se trouve encore en honneur dans la plupart des séminaires et dans quelques colléges.

Pour l'étude du latin, on se contente de faire apprendre par cœur la grammaire d'Iriarte ou celle de Nebrija; on fait très-peu d'exercices de thèmes et de versions, de sorte que deux ans suffisent pour les basses classes, après quoi on passe en philosophie. Mais si la durée des études du latin paraît trop courte, on trouvera en revanche bien long le temps consacré à la philosophie scolastique. Cette science et les principes les plus élémentaires des mathématiques ne coûtent pas moins de trois années de travail à la jeunesse.

Malgré la longueur des études et le peu de matières à étudier, les élèves, au sortir du collége, ne savent bien ni la philosophie ni les mathématiques[1]; ce qui prouve clairement que le plan des études et les méthodes d'enseignement sont également mauvais; car les jeunes Mexicains sont pleins d'intelligence, et leur ignorance ne saurait venir tout à fait de leur faute.

Le palais de l'Université renferme, outre les salles consacrées aux conférences des docteurs et aux examens publics, le musée national, formé en grande

[1] Au collége de Guanaxuato, que je considère comme le premier de la république, après l'école des mines de Mexico, les classes de mathématiques se font très-bien.

partie par les soins intelligents de M. Isidore Gondra.

Ce musée est pauvre; la section des antiquités du pays offre seule quelque intérêt, quoiqu'il lui manque beaucoup pour être complète. Par exemple, on s'étonne de n'y trouver aucun de ces objets d'or ou d'argent si bien travaillés, dont Cortès parlait avec admiration dans ses lettres à Charles-Quint. Il n'en reste pas davantage en Espagne : tout a été fondu. On n'y voit non plus aucune de ces anciennes mosaïques de plumes que les Mexicains savaient si bien nuancer qu'on les prenait pour des peintures. Celles qui existent sont d'un temps postérieur à la conquête et d'un mérite bien inférieur. Cet art, dans lequel excellaient surtout les Indiens des environs de Patzcuaro, s'est perdu peu à peu.

On y conserve quelques-uns de ces manuscrits originaux peints sur papier maguey, dont les plus remarquables sont ceux qui représentent l'histoire des Aztèques depuis la confusion des langues, leur voyage d'Astlan à Mexico, le plan de cette ville donné à Cortès par Montézuma, et le dénombrement des tributs qu'on payait à ce monarque. On y voit aussi la collection des dessins que le capitaine Dupaix rapporta de Palenque et de Mitla, et que lord Kingsborough fit lithographier à Londres.

Le musée possède aussi une centaine de masques d'obsidienne, de serpentine et de marbre, dont plusieurs ont un assez grand mérite d'exécution; puis une collection de vases de marbre et d'argile, d'ustensiles domestiques en terre, en bois, en pierre; des mi-

roirs métalliques, des amulettes et des ornements en agate, en corail et en coquillages.

On a rassemblé pêle-mêle, dans un coin de la cour, les grandes idoles, les figurines de pénates et de héros, des imitations d'animaux, des armes de villes, etc.; les unes sont en porphyre, les autres en serpentine. Parmi ces antiquités se trouve la statue de Teoyamiqui, déesse de la guerre et de la mort; elle est haute de huit pieds. C'est moins une figure qu'un horrible assemblage des attributs de la guerre et de la vengeance; le carnage, la cruauté, les tortures et la mort y sont représentés en hiéroglyphes effrayants. Cette hideuse déité porte sur la poitrine une tête de mort suspendue à un collier de cœurs et de mains coupés; sa jupe est faite de serpents entrelacés; ses bras sont figurés par les ongles du tigre; les serres de l'aigle forment ses pieds; une tête de hibou surmonte tout cet ensemble.

Devant cette idole se trouve la *pierre triomphale,* de forme ronde, ayant sept pieds de diamètre et deux de hauteur. Elle est ornée dans son pourtour de bas-reliefs représentant un guerrier vainqueur de quatorze champions. Une rigole, qui paraît y avoir été pratiquée pour l'écoulement du sang des victimes, lui a fait donner vulgairement le nom de *pierre des sacrifices;* mais d'après ce qu'on connaît des sacrifices des anciens Mexicains, la pierre sur laquelle la victime était immolée était toute différente de celle-ci. Longue de cinq pieds, haute de quatre et large de trois, elle était convexe à sa partie supérieure. Les prêtres sacri-

ficateurs, au nombre de six, étendaient dessus la victime; les uns lui tenaient les pieds et les bras, les autres lui maintenaient la tête avec un instrument de pierre ou de bois, de telle sorte que le corps était arqué et incapable de mouvement. Alors s'avançait le *topiltzin* ou grand prêtre, vêtu d'un surtout rouge et couronné de plumes vertes et jaunes; il lui ouvrait la poitrine d'un seul coup avec un couteau d'obsidienne, lui arrachait le cœur, et l'offrait tout palpitant à l'idole en l'honneur de laquelle se faisait le sacrifice, soit en le jetant à ses pieds, soit en le brûlant devant elle; après quoi on précipitait le corps du haut du teocali sur les marches inférieures, d'où il était emporté par celui à qui l'homme immolé avait appartenu vivant.

Si c'était un prisonnier, on lui coupait la tête pour en orner les murs du temple, puis on jetait le corps sur le parvis. Le guerrier auquel il appartenait s'en emparait alors, et l'emportait chez lui pour le faire cuire et le manger dans un banquet solennel avec ses amis. On ne servait que la chair des jambes, des cuisses et des bras : on brûlait le reste, ou on le gardait pour la nourriture des animaux carnassiers des ménageries royales. Les Otomites mettaient la victime en morceaux, et en vendaient la chair au marché.

Lorsque c'était un prisonnier illustre, on lui accordait les honneurs du combat. Attaché par un pied à une pierre ronde à peu près semblable à la *pierre triomphale* qu'on voit à l'Université, armé d'un bouclier

et d'un court *micuahuitl* (54), il devait combattre les guerriers qui se présenteraient à lui; mais ceux-ci étaient libres de leurs mouvements et beaucoup mieux armés. Si, malgré cette disproportion d'avantages, le prisonnier était sept fois vainqueur des adversaires qui lui étaient opposés, on le remettait aussitôt en liberté; on lui rendait tout ce qu'on lui avait pris, et on le renvoyait plein de gloire dans sa patrie. Si au contraire il était vaincu, on l'emportait sur l'autel des sacrifices, où on lui arrachait le cœur.

Les historiens de l'ancien Mexique rapportent le fameux combat de Tlahuicole, général des Tlascalans, homme d'une force prodigieuse, qui tua huit guerriers et en blessa vingt avant d'être mis lui-même hors de combat. La liberté lui appartenait de droit; mais il la refusa, ne pouvant survivre à la honte de l'avoir perdue un moment.

Le nombre des victimes immolées dans l'empire mexicain variait chaque année : il était subordonné à celui des prisonniers faits dans des guerres presque continuelles que les rois de Mexico entretenaient à dessein. Néanmoins ce nombre n'était jamais au-dessous ni beaucoup au-dessus de vingt mille, à moins qu'il n'y eût quelque cérémonie extraordinaire, comme celle de la dédicace du grand téocali, où le nombre des victimes excéda même les bornes de la vraisemblance.

Les premiers sacrifices humains furent faits par les Mexicains. Ce culte barbare était inconnu aux Toltèques, et même aux Chichimèques, qui n'immo-

laient à leurs dieux que des cerfs, des lapins, des cailles, etc.; mais la majeure partie des peuples d'Anahuac imitèrent plus tard cette coutume féroce. Quelques-uns d'entre eux inventèrent même des supplices nouveaux.

Après avoir arrêté ses regards sur les mœurs barbares de ces peuples, on a besoin de se rappeler que la propagation de l'Évangile a mis fin à tant de maux. L'âme se sent soulagée en pensant que trois siècles ont passé sur ces grandes douleurs, et l'on bénit le navigateur génois, qui fit connaître le nouveau monde à l'Europe chrétienne (55).

Le plus célèbre monument qui ait été conservé, celui qui mérite le plus l'attention des archéologues, est sans contredit le calendrier mexicain qui décorait un des sanctuaires du grand téocali, et qui se trouve maintenant encadré dans le mur occidental de la cathédrale. C'est un bloc de porphyre poreux de onze pieds de diamètre. Quand on a la clef de tous les signes représentés en cercles concentriques sur cette pierre, on s'étonne de la précision des observations et de la justesse des calculs astronomiques de ces peuples, qui, sous beaucoup d'autres rapports, étaient encore dans l'enfance de la civilisation.

L'école des mines peut être considérée comme le plus bel édifice de Mexico. Il est immense et d'une architecture grandiose; mais le sol sur lequel il est construit s'est affaissé dans plusieurs endroits : la maçonnerie en a beaucoup souffert.

Malgré la célébrité de cette école, les résultats

qu'elle donne ne répondent pas aux cinq ans de travail auxquels sont soumis les élèves de l'établissement.

On y entre à douze ans, c'est-à-dire à un âge où le jugement de l'enfant est encore incapable d'aborder des théories ardues; et tout en se jouant, comme on le fait à cet âge, les élèves sont censés apprendre, au cours de première année, l'arithmétique raisonnée, la géométrie, l'algèbre et la trigonométrie rectiligne. La seconde année, on leur fait étudier l'application de l'algèbre à la géométrie, les calculs différentiel et intégral et la trigonométrie sphérique; la troisième année, la physique, la dynamique, l'hydrodynamique, etc; la quatrième, la chimie; la cinquième, la minéralogie et le travail des mines. Il y a aussi pour les différentes classes, des cours de langue française, anglaise et allemande, et des cours de dessin pour la figure, le paysage, les plans topographiques, géographiques, etc.

Jugez quels puits de science seront ces jeunes gens à dix-sept ans, si à quatorze ans ils ont vu presque tout ce que sait un élève de notre école polytechnique à la fin de sa première année d'études, et cela avec cet immense avantage qu'ils apprennent sans travailler sérieusement et sans se fatiguer, tandis que celui-ci pâlit jour et nuit sur ses livres.

En vain dira-t-on que les enfants sont en général plus précoces au Mexique que dans nos climats; qu'ils nous devancent au moins de deux ans; on doit sentir que des études semblables ne peuvent être qu'ébauchées par eux à un âge si tendre et en si peu de

temps, et qu'il ne leur reste guère, au sortir de l'école, que les noms des sciences qu'ils ont étudiées et les termes savants dont ils rehaussent leurs discours.

Le résultat des travaux de chaque année est de produire deux ou trois sujets assez distingués; mais il faut qu'ils travaillent sérieusement pendant longtemps encore pour être de quelque utilité à la société.

Quand M. Tornel (56) prit la direction de l'école des mines en 1843, il fit précéder les études mathématiques d'une année de logique théorique; mais les hommes qui se sont occupés philosophiquement de l'enseignement, savent fort bien qu'on forme plutôt encore un logicien d'un enfant de douze à treize ans, en lui faisant raisonner des théorèmes de géométrie, qu'en lui remplissant la tête de tous les syllogismes d'Aristote. La théorie sans la pratique est vide de sens pour l'enfance, souvent même pour un âge avancé. Cette première année, consacrée à la logique, ne saurait donc porter que peu de fruits pour les études qui doivent suivre.

Non loin de l'école des mines se trouve la jolie promenade de l'Alameda. Ce sont des allées de frênes convergeant sur des ronds-points entourés de banquettes de pierres, avec un bassin à jet d'eau au milieu. Cette promenade, située à l'une des extrémités de la ville, est la seule dont les piétons puissent jouir; cependant bien peu en profitaient avant que les Européens l'eussent mise à la mode. A cinq heures de l'après-midi les voitures arrivent à l'Alameda, en font plusieurs fois le tour, puis s'en vont à Bucareli jusqu'à

la nuit tombante. Le dimanche et les jours de fête, l'élégance des toilettes, le nombre et le luxe des équipages, font de ces deux promenades un petit Longchamps, qui devient chaque année plus curieux à voir et plus beau.

La première fois qu'on visite l'Alameda, on demeure étonné d'y trouver pour embellissement ce que l'enfance de l'art peut créer de plus grotesque : ce sont des statues de pierre, placées à l'entrée de chaque allée, qu'on ne saurait mieux comparer, pour l'exécution, qu'à ces bonshommes que les enfants façonnent avec de la mie de pain. On a peine à concevoir qu'on ait permis de les exposer publiquement, et surtout de les placer où elles sont.

Une fête brillante fut donnée à l'Alameda, le 11 novembre 1855, par les Français, les Anglais et les Sardes réunis, pour célébrer la prise de Sébastopol. Plus de sept cents couverts avaient été dressés, et le soir une illumination magnifique, telle que Mexico n'en avait jamais vu, donna à cette promenade l'aspect d'un jardin féerique. La glorieuse prise de Malakoff excita au Mexique l'enthousiasme des citoyens des nations alliées; dans presque toutes les villes de la république de chaleureux toasts, en vers et en prose, ont été portés à la gloire des armées d'Orient, au progrès de la civilisation, au bonheur de l'humanité.

La promenade de Bucareli n'est qu'une grande route bordée de saules et de bouleaux, avec deux places circulaires ornées d'un bassin à jet d'eau. Les voitures se mettent à la file les unes des autres, et après

avoir fait le tour du premier ou du second bassin, elles reviennent sur leurs pas pour recommencer la même course, ou s'arrêtent au rond-point principal pour voir défiler les autres.

En 1831, il n'y avait encore à Mexico qu'un carrosse européen, celui de don Francisco Fagoaga; mais depuis lors les équipages de fabrique française ou anglaise sont devenus aussi communs que les voitures du pays. La caisse de celles-ci est bien suspendue et faite avec soin, mais le train en est disgracieux; elles ne peuvent soutenir la comparaison avec les premières.

Depuis cette innovation dans la mode des voitures, l'usage des mules a aussi cessé d'être exclusif. Les plus beaux équipages ont maintenant des attelages de grands chevaux du Kentucky; d'autres en ont des chevaux du pays.

Cette coutume de se servir de mules pour les voitures, venait probablement de ce que ces animaux supportent mieux la fatigue et sont moins ombrageux que les chevaux. Mais il faut bien sacrifier quelque chose au bon goût : un attelage de chevaux à tous crins est bien plus noble, bien plus brillant. A la vérité, il y a des mules superbes, de la taille des plus beaux chevaux; mais elles n'ont jamais autant de grâce : elles gardent toujours quelque chose de la mésalliance.

Le premier objet de luxe pour une dame mexicaine, après la toilette, c'est une voiture. Mexico est la ville du monde où il y a le plus d'équipages [1],

[1] On voit à la Havane un plus grand nombre de cabriolets (*volantes*), mais beaucoup moins de voitures fermées.

eu égard aux fortunes. En France, comme partout ailleurs, on commence par s'entourer de toutes les commodités de la vie intérieure avant de penser à une berline. Quand on a un appartement élégamment meublé, on veut avoir une bonne table; le service ne doit rien laisser à désirer; il est essentiel aussi que la cave soit bien garnie et qu'on puisse traiter souvent ses amis. 10,000 francs de rente, sagement employés, suffisent en province pour vivre ainsi, tandis que 20,000 suffisent à peine pour soutenir ce luxe d'un carrosse. Quelle en est donc la raison? C'est qu'on habite plus sa maison que sa voiture, et qu'on veut avant tout y jouir de l'aisance et de tous les agréments possibles. Quand on arrive à 20,000 francs de rente, on double le luxe de sa table et les commodités de sa maison, et on préfère encore le plaisir de donner des fêtes à celui de se faire bercer dans une boîte à quatre roues. Il n'y a là, du reste, rien que de très-simple pour nous, surtout si nous avons de bonnes jambes; mais les Mexicains pensent différemment, et voici pourquoi.

A table ils ne font parade d'aucun luxe, sauf un très-petit nombre d'exceptions; loin de là, le service est d'une grande mesquinerie, et les mets, quoique assez nombreux, sont tous grossiers et uniformément apprêtés. L'entretien du cellier n'est d'ailleurs nullement dispendieux, puisqu'un Mexicain se contente pour lui-même d'un verre d'eau après le dessert.

Il n'est donc pas besoin, comme on voit, de ces cuisiniers habiles dont l'art se fait payer si cher, et

encore moins de maîtres d'hôtel : il suffit d'une laveuse de vaisselle pour cuisinière, et le magasin du confiseur fournit aux exigences secondaires. Encore le créole n'est-il pas très-difficile sur le choix et la tenue des femmes préposées aux soins culinaires. Vêtues de lambeaux, on les voit, les cheveux en désordre et semant la vermine autour d'elles, manier à pleines mains les viandes qu'elles préparent, et s'aider de leurs ongles pour éplucher les légumes.

Élevés dans ces habitudes, les Mexicains n'y font guère attention, et bien des maîtresses de maison vont encore, à l'heure des repas, s'asseoir sur une natte dans la cuisine avec leurs enfants, et mangent avec appétit dans la société de ces harpies.

Que fait-il donc de l'argent qui lui reste, l'homme riche qui se plaît à vivre si mal? Il le joue, et, s'il ne perd pas tout, il achète des diamants à sa femme et lui donne une berline.

Il y a vingt-cinq ans, les dames allaient en voiture à la promenade, bien coiffées, avec des diamants, des perles aux oreilles et au cou, et enveloppées d'un grand châle qui cachait le reste de leur toilette, laquelle n'était qu'un déshabillé fort peu décent. Il n'y avait de bien que ce que l'on pouvait voir du dehors; encore ne l'apercevait-on qu'au travers d'une épaisse fumée de tabac.

Tout s'est singulièrement amélioré depuis cette époque. Les Européens sont arrivés, et les femmes ont eu honte de cet excès d'abandon. D'un autre côté, des familles riches ont été passer quelques an-

nées en Europe, et elles en ont rapporté des idées plus justes sur les convenances sociales, et un ton de bonne compagnie que les personnes du même rang cherchent à imiter. Le bas peuple seulement persiste à Mexico dans sa malpropreté.

La promenade de la Viga est la plus jolie qu'on puisse faire en voiture et à cheval; mais elle n'est de mode que depuis le premier dimanche de carême jusqu'à la Pentecôte. Pendant ce temps-là Bucareli reste désert.

La Viga se trouve à l'est de la chaussée du sud, dite d'Iztapalapan, et s'étend le long d'un canal qui joint les deux lacs. Quatre rangées d'arbres forment une avenue principale pour les voitures et deux contre-allées pour les piétons. Une partie de la rive opposée du canal est bordée d'habitations rustiques, entourées de roseaux et de *chinampas* (57) verdoyantes, îlots formant des plates-bandes parallèles, où les Indiens cultivent des légumes et des fleurs. Ces chaumières et ces cultures appartiennent au petit village d'Iztacalco, première demeure des Aztèques après la servitude de Colhuacan.

En suivant le canal, on arrive bientôt à Santa-Anita, dont les chinampas et les jardins sont toujours parés de fleurs. C'est là que les gens du peuple vont le dimanche se promener en canot et acheter des couronnes de fleurs.

Alors se développe au moment de la promenade un spectacle tout nouveau, qui mérite d'être vu. Une infinité de canots sillonnent le canal : les uns

vont, les autres viennent, et chacun a ses musiciens et ses danseurs. Ceux-ci, au retour du pèlerinage de Santa-Anita, couronnés de roses, de pavots rouges et d'œillets, se livrent à une gaieté douce qui fait plaisir à voir. Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous sont acteurs dans cette scène, soit comme musiciens, soit comme chanteurs ou danseurs; souvent même ils sont tout cela à la fois. C'est un concert immense qu'aucune vocifération, aucune clameur désagréable ne trouble jamais.

Ce peuple, qui ne saurait penser au lendemain, est alors heureux. Pour la première fois il devient intéressant : il y a même du poétique en lui. Aucune dispute, aucune rixe ne s'élèvera dans une réunion joyeuse, dès que les cordes de la guitare commenceront à vibrer : il est tout entier au plaisir. Mais aussi, que partout ailleurs l'intérêt soulève un différend : aussitôt les couteaux brillent, et des coups mortels sont portés.

Au jour d'ouverture de cette promenade, le concours des voitures est immense. Elles forment deux files serrées de près d'un mille de long, tandis que d'autres garnissent deux places en demi-lunes, d'où l'on passe en revue les équipages, les toilettes des dames et les cavaliers. Les personnes qui se connaissent échangent entre elles en passant un salut, un signe gracieux de la main ou de l'éventail.

Les cavaliers viennent en plus grand nombre à la Viga qu'à Bucareli. Les uns montent en selles anglaises, les autres en selles du pays. Le costume de

rigueur de ceux-ci est un pantalon boutonné du haut en bas sur les côtés, avec une ceinture de soie, une veste et un chapeau à grands bords, orné d'une double ganse d'argent ou d'or.

On y voyait aussi naguère des cavaliers infiniment mieux équipés; je veux parler de ceux qui avaient conservé l'ancien costume des riches campagnards, et qui le revêtaient dans des circonstances semblables. Quoique ce costume ait cessé d'être de mode, il est cependant encore porté quelquefois à Mexico, et beaucoup plus souvent dans les provinces du nord. Il consiste en un dolman de drap bleu ou vert et une culotte pareille. Le dolman, supérieurement galonné en argent ou en or, n'est jamais boutonné, et laisse voir une chemise de batiste brodée et une cravate à la Colin, dont les bouts sont passés dans une bague à diamant. La culotte, retenue sur les reins par une ceinture de soie rouge à franges d'or, est aussi galonnée, et garnie de deux rangées de boutons en argent; elle est entr'ouverte sur les côtés jusqu'au milieu de la cuisse, et laisse flotter librement le caleçon de toile du dessous; mais à cheval les jambes du cavalier se trouvent enveloppées d'un morceau de cuir brun qu'une jarretière de tissu d'argent retient attaché au bas du genou. Ce cuir, appelé *bottes de vacher*, est aussi brodé avec grand soin; il coûte quelquefois plus de 100 piastres. Malgré sa valeur, c'est un ornement peu gracieux; mais il rend le cavalier plus ferme en selle; il est même indispensable lorsqu'on se livre aux évolutions équestres,

qui font les délices de l'homme des champs. De grands éperons d'acier damasquiné servent aussi de crampons au cavalier, et concourent à le rendre inébranlable, quelque mouvement inattendu que fasse sa monture. Enfin le chapeau galonné à larges bords, la *manga* [1] resplendissante d'or qui se relève sur l'épaule, et une épée espagnole complètent le costume aussi élégant que riche de l'opulent campagnard.

Le harnachement du coursier est fait d'ailleurs pour en relever la beauté. La selle mexicaine est l'ancienne selle arabe; elle pare très-bien l'animal, mais l'écrase un peu. Elle est de peau d'ours ou de tigre, plus souvent de cuir brodé d'or ou d'argent avec des garnitures d'argent massif d'un grand prix.

Un appendice, s'étendant sur la croupe, sert à recevoir le *zarape* qu'on y attache en cas de pluie; les étriers sont larges et couverts, et de belles *armes d'eau*, attachées au pommeau de la selle, tombent devant les jambes du cavalier. Quelquefois on ajoute au harnais l'*anquera*, garnie de petites chaînettes d'acier qui retentissent au moindre mouvement du coursier. Ce nouvel ornement, fait de cuir ouvragé ou de velours noir, recouvre entièrement la croupe, et tombe jusqu'à la moitié du fémur du cheval.

Je ne sais rien de précis sur l'origine de l'*anquera*; mais elle ressemble beaucoup à la partie postérieure de l'armure dont les chevaliers couvraient leurs palefrois dans les batailles et dans les tournois. Le chan-

[1] La *manga* est un petit manteau rond avec une ouverture dans le milieu pour passer la tête.

frein et les autres pièces ayant d'abord disparu, comme plus incommodes au cheval, on aura laissé subsister le revêtement de la croupe comme ornement.

Le mors du cheval est d'acier damasquiné; le frontal de la bride est orné de plaques et d'aiguillettes d'argent; les rênes sont passées dans un coulant du même métal.

On n'emploie jamais que les rênes du mors; cependant celles du filet seraient bien utiles pour reposer la bouche du cheval, que le frein mexicain fatigue beaucoup. Il est fait de telle sorte, que la partie inférieure de la mâchoire se trouve prise dans un anneau de fer, tandis que la partie supérieure est maîtrisée par une espèce de tourniquet à pointes arrondies, qu'on soulève plus ou moins au moyen des rênes pour arrêter le cheval ou pour modérer son élan. Ce frein a tant de puissance, et les chevaux sont si habitués à obéir instantanément au commandement de la main, qu'on peut arrêter subitement un cheval lancé au galop, ou même lui faire faire une demi-volte dans le même temps, en pivotant sur ses jambes de derrière. En France, on aurait peur de casser les reins à un cheval; au Mexique, on ne craint rien, et il n'arrive rien. Il est vrai que les races de chevaux sont différentes; mais, disons-le aussi, l'éducation fait beaucoup, et en France, on élève les chevaux peut-être un peu trop délicatement.

L'entrée du cours de la Viga donne sur la place de San-Pablo, où l'on a construit un grand cirque pour les courses de taureaux. Ce cirque a été achevé

en 1833, et le combat qui s'y donna le jour d'ouverture fut le premier auquel j'assistai. Il y avait déjà deux ans que j'étais à Mexico, et je n'avais été nullement tenté jusque-là d'aller voir ces jeux barbares, quoiqu'il y eût tous les dimanches spectacle à un autre cirque près de l'Alameda. Je finis par me laisser entraîner; mais la première fois, je ne pus supporter cette scène terrible plus d'une demi-heure; j'en revins en proie à un sentiment d'horreur dont la vue du sang versé m'avait pénétré. Plus tard j'y retournai, et quoique ma poitrine restât constamment oppressée, je finis par m'accoutumer assez aux impressions fortes que j'en recevais pour en attendre la fin, et y trouver même un certain attrait, alors que le taureau était plus terrible et le danger plus grand.

Ce n'est point, du reste, une bizarrerie qui me soit particulière, c'est un effet naturel et facile à expliquer. Si le taureau est *mauvais*, c'est-à-dire s'il est pacifique, les combattants courent moins de risques, il est vrai; mais aussi on n'assiste qu'au martyre de l'animal. En le voyant tourmenter, puis égorger, aucun intérêt ne fait surmonter le dégoût qu'on éprouve, et l'on n'a plus devant les yeux qu'une scène de boucherie. Si au contraire le taureau est furieux, s'il lance des éclairs par les yeux, s'il frappe la terre et fait voler la poussière sous ses pieds, en remplissant l'air de mugissements sinistres, et que les toréadors, attentifs à ses mouvements, voltigent autour de lui plus exposés et plus circonspects; si à une attaque imprévue, un des coureurs près de rece-

voir la mort, l'évite par une passe habile, et qu'un tonnerre d'applaudissements gronde dans l'amphithéâtre, alors la vie reste comme suspendue; l'intérêt est au comble, et la pitié du spectateur disparaît sous la puissante émotion qu'il éprouve. On ne comprend jamais mieux qu'alors, dans cette enceinte où plane la mort, et à travers ces frissons de terreur ou de joie qui parcourent tous les rangs de l'amphithéâtre, que cet empire universel qu'exerce l'homme sur les animaux est une conquête de son intelligence et de son courage.

Les courses de taureaux ont été souvent décrites, et les cirques d'Espagne ont fourni des épisodes à bien des romanciers. Néanmoins, je crois devoir donner ici une esquisse de celles de Mexico; je tâcherai de la rendre assez succincte pour éviter l'ennui qui s'attache aux répétitions.

Un jour que le président devait honorer le cirque de sa présence, des amis m'y emmenèrent, m'assurant que la course serait magnifique; toute la ville était en émoi. En effet, le concours des spectateurs était immense : il n'y avait pas moins de huit mille personnes. L'amphithéâtre, construit en bois dans le genre de ceux de Madrid et de Séville, pouvait en contenir encore davantage.

L'enceinte de l'arène est formée d'une palissade de deux mètres de haut par-dessus laquelle sautent les toréadors à pied, quand ils sont poursuivis. Par derrière, un couloir circulaire sépare la palissade de plusieurs rangées de gradins, terminées par trois

rangs de loges qui occupent la plus grande excentricité du cirque.

La première société de Mexico remplissait les loges abritées du soleil. Les dames étaient parées de leurs plus beaux atours, avec des mantilles de blonde blanche et des fleurs dans les cheveux. Les gradins du même côté étaient aussi remplis d'hommes bien mis, et cette première moitié de l'enceinte était admirablement belle; les grandes dimensions du cirque, l'élégance, la richesse des toilettes, en rendaient le coup d'œil magique. Mais l'aspect du côté opposé était bien différent : on voyait autour de la palissade et aux troisièmes loges des flots de peuple dont les derniers rangs se ruaient sur les premiers, et dont la misère et la malpropreté contrastaient désagréablement avec le luxe éblouissant du reste de l'assemblée.

A l'arrivée du président une symphonie fut exécutée par une musique militaire; puis ceux qui devaient jouter dans la lice défilèrent sur deux rangs, précédés de quatre fous ou paillasses insignifiants. Les toréadors à pied sont vêtus comme Figaro : culotte et justaucorps de satin, bas de soie blancs, résille; c'est le costume andalou, à la fois brillant et commode pour les combattants.

Parmi eux se trouvent quelquefois des toréadors des cirques d'Espagne; mais ils ne sont supérieurs aux Mexicains ni en adresse ni en agilité. Ceux-ci accoutumés dès l'enfance aux exercices tauromachiques dans les campagnes du Mexique, comme les pâtres d'Andalousie dans les prairies qu'arrose le Guadal-

quivir, savent découvrir comme eux dans les yeux du taureau le moment de l'attaque et celui de la fuite. A cheval ils le poursuivent, le saisissent par la queue, et le renversent avec une facilité extrême; à pied, ils l'irritent, l'attirent sur eux, puis l'évitent en faisant des voltes et des contre-voltes qui le mettent en défaut. Ce jeu est presque sans danger pour eux; mais dans le cirque, c'est autre chose : ils ne sont pas toujours heureux dans leur retraite, quand ils briguent des suffrages et qu'ils hasardent trop pour en obtenir.

Lorsque la troupe des combattants arriva au milieu du cirque, elle salua le président et se dispersa. Alors retentit la trompette de signal, et tous les yeux se portèrent sur la porte du *toril.* Elle s'ouvrit, et un taureau noir, tacheté de blanc, s'élança bondissant dans l'arène. Surpris de l'éclat de la musique et des applaudissements, il s'arrête pour reconnaître le terrain : il promène ses regards sur tout ce qui l'entoure, et paraît indécis de ce qu'il va faire. Les toréadors l'excitent de la voix, et font flotter devant lui des morceaux d'étoffe rouge; mais l'animal devinant son péril ne songe qu'à l'éviter : il cherche une issue, et fuit le long de la palissade. Vain espoir! la retraite est impossible, et il témoigne sa douloureuse surprise par un mugissement de détresse.

Cependant à son attitude fière, à son œil vif et étincelant, on devine aisément qu'il vendra chèrement sa vie. Il bat ses flancs de sa queue, et se prépare à la défense, quand un toréador s'avançant à quatre pas

de lui, avec son drapeau à la main, semble venir s'offrir en sacrifice; le taureau fond sur ce faible adversaire; mais celui-ci sait le moyen de l'arrêter à temps, malgré le peu de distance qui l'en sépare; il lui abandonne son drapeau, et, pendant que le taureau décharge sa colère sur ce voile, et le foule aux pieds, le toréador s'échappe et un autre lui succède.

Le taureau lâche sa vaine proie, court sur le nouvel assaillant, qui lui échappe encore au moment où, baissant la tête, il va lui donner le coup mortel; et ses cornes ne frappent que l'air en se relevant. Il s'irrite de plus en plus; ses yeux roulent dans leur orbite et lancent des feux; il regarde, il semble calculer les moyens d'assouvir sa fureur sur autre chose qu'un fantôme, et il part de nouveau. Les toréadors lui barrent le passage, se retirent, se rapprochent et se jouent quelque temps de ses efforts; mais enfin un événement singulier devint funeste à l'un d'eux, et excita un transport d'allégresse dans l'amphithéâtre. Cet homme fuyant le taureau, se réfugia derrière la palissade; mais l'animal le poursuivait avec tant de furie, que la palissade même ne put l'arrêter : il sauta pardessus et tomba de l'autre côté sur le malheureux jouteur, qu'on emporta hors du cirque avec la tête ensanglantée et le corps meurtri.

Ce saut inattendu causa un reflux tumultueux parmi les spectateurs du couloir, lequel se vida en un clin d'œil devant le taureau, qui continua sa course dans cet étroit passage jusqu'à ce qu'il parvînt à une des portes de l'arène, qu'on lui ouvrit.

Un second signal de trompette mit fin à cette première partie du spectacle. Alors les toréadors s'armèrent de javelots de deux pieds de long, ornés de banderoles de papier de couleur, auxquels on attache une fusée.

Le premier des banderoliers s'avance en sautillant au-devant du taureau; il l'appelle sur lui en sifflant : l'animal baisse la tête et s'élance sur l'agresseur, qui, au moment d'être atteint, fait une passe habile, et lui plante ses deux dards derrière l'oreille droite. Le fer crochu traverse la peau, et quoique l'animal secoue violemment la tête pour s'en débarrasser, il y reste solidement fixé. C'est alors que la fusée éclate, et que les gerbes de feu qui le brûlent doublent ses tourments et sa rage. Il s'agite, il bondit, et fait entendre de sourds gémissements; au comble de la fureur, il se précipite, il attaque sans relâche, et les combattants ne songent un instant qu'à l'éviter.

Cependant un jeune banderolier, qui s'était déjà fait remarquer par sa hardiesse et son agilité, affronte son courroux, et dans le moment où l'on tremble pour sa vie, il lui plante la *rose* au milieu du front, et fait une demi-volte qui le sauve. L'amphithéâtre retentit de cris, de vivat, d'applaudissements de tous genres. Le taureau frémit de cette nouvelle insulte.

Ce qu'on appelle *rose* est une plaque ronde recouverte de papier découpé en imitation de cette fleur. On la fixe au moyen d'une pointe de fer à crochet.

Un grand nombre de banderoliers s'étaient présentés successivement avec un égal bonheur, quand la for-

tune changea pour eux. L'un fut atteint d'un coup de corne, qui, quoique léger, le mit hors de combat pour ce jour-là; un autre, d'abord renversé, fut lancé par le taureau à plus de huit pieds de haut, et retomba à plat ventre dans la poussière. C'était fait de lui, si ses camarades n'étaient parvenus à distraire de sa vengeance le vainqueur acharné. Ce bel animal était haletant; l'eau et le sang ruisselaient de ses flancs déchirés et fumants : vingt banderoles s'agitaient sur son corps martyrisé.

Dans ce moment, un troisième signal appela dans la lice les picadors ou toréadors à cheval. Ces nouveaux combattants sont vêtus comme le sont les vachers du pays : culottes et justaucorps de peau, bottes de cuir. Ils sont armés d'une pique terminée par une pointe de fer de peu de longueur; et lorsque le taureau les attaque, ils dirigent leur arme sur le sommet de sa tête ou sur son cou, et le poussant avec force, l'obligent à prendre une autre direction. Ce combat est moins dangereux pour les hommes que pour les chevaux : ces malheureuses bêtes sont horriblement maltraitées; il est rare qu'il n'y en ait pas une ou deux d'éventrées, et souvent bien davantage. On est quelquefois obligé de leur boucher les yeux; car, instruites par l'expérience à redouter la colère du taureau, elles fuient à son approche, tandis qu'ignorant le danger, elles s'avancent hardiment où leurs guides les conduisent. Mais le plus souvent le cheval court au combat sans cette précaution, voit son adversaire sans crainte, et vole à sa rencontre avec ardeur.

Le premier picador qui s'avança ne fut pas heureux : soit que son dard fût mal piqué, ou que lui-même ne fût pas bien préparé, il ne put éviter le choc du taureau, et alla rouler avec son cheval dans la poussière. Ils n'étaient blessés ni l'un ni l'autre; mais le taureau revint à la charge lorsqu'ils étaient encore tout étourdis de la chute, et avant que les autres eussent pu l'éloigner à coups de piques, il avait déjà éventré le cheval, qu'on emmena hors du cirque, traînant ses entrailles après lui.

Deux autres accidents semblables concoururent à la beauté du spectacle; et sans doute de nouvelles funérailles eussent encore précédé celles du taureau, si ce combat à cheval eût duré plus longtemps; mais la trompette sonna la mort de la victime, et le premier matador à pied vint, l'épée nue à la main, saluer la loge du président.

Il n'y eut plus alors dans l'arène que deux champions : le taureau et le matador; mais c'était un combat à outrance, et l'attention des spectateurs était captivée par cette scène, qui, quoique la plus barbare, est celle qui excite le plus vif intérêt.

Le matador, couvrant son épée de son drapeau, marche sur le taureau, et cherche une position favorable à l'attaque; deux fois le taureau fond sur lui, deux fois l'épée brille entre ses mains; mais le danger est imminent pour l'agresseur, et il renonce à frapper pour mieux prendre son temps.

Toutefois le combat ne languit pas : à peine le matador est-il hors de l'atteinte du taureau, que déjà

il revient à sa rencontre; il l'excite en sifflant, et ses yeux sont sans cesse fixés sur les yeux de sa victime. Celle-ci, parée des mille couleurs des banderoles, s'élance pour la troisième fois; mais c'est la dernière; elle rencontre le fer qui, la frappant au-dessus du garrot, s'enfonce jusqu'à six pouces de la garde et lui traverse les poumons.

Ce coup fut porté avec tant de promptitude et de dextérité, que je doutais encore que l'animal eût été blessé, quand le matador, tenant son épée rouge de sang, revint saluer le président, qui récompensa son adresse d'une bourse de piastres qu'il fit jeter dans l'arène.

Cependant le malheureux taureau, frappé à mort, luttait contre la défaillance qui s'emparait de ses membres, et de faibles gémissements s'échappaient de sa poitrine avec un torrent de sang. Il fit encore quelques pas en vacillant, et tomba sur ses genoux. Alors on le frappa d'un couteau à la nuque, et il expira.

Le glas de la mort ayant sonné, un attelage de trois mules noires empanachées entra dans le cirque : on attacha le taureau à leurs traits, et elles repartirent au galop, traînant hors de l'arène le corps inerte de ce bel animal, tout à l'heure encore si impétueux et si redoutable.

A peine les valets du cirque ont-ils recouvert de poussière les traces de sang qui sillonnent l'arène, qu'on lâche un second taureau, aussi formidable que le premier, mais plus jeune et aussi moins prévoyant. Pendant quelque temps, il semble plutôt jouer que

combattre, et son œil n'étincelle pas encore de colère. S'il a fourni une carrière, il s'arrête et prend des poses pittoresques en suivant du regard les jouteurs qui voltigent autour de lui. S'il va s'élancer, il ramasse son corps; son fanon, d'un gris foncé, se drape sur son large poitrail, et le jeu de ses muscles développe aux yeux tout ce qu'il y a de force dans cet athlète du désert. L'énorme envergure de ses cornes recourbées en avant laisse à l'attaque bien peu d'espace et de chances de succès; cependant on aime à lui voir cette supériorité d'armes, car il captive l'intérêt; on est tenté de faire des vœux pour lui, au détriment de cette canaille qui l'obsède.

Malgré les prévisions, il n'y eut qu'un cheval tué et un banderolier renversé sans aucun mal. Cette fois, ce fut à un matador à cheval que fut remise l'épée tauricide. La tâche était doublement difficile et périlleuse; mais lorsqu'on reconnut qu'il y avait entre le cavalier et sa monture simultanéité de volonté et d'action, et qu'on le vit exécuter plusieurs voltes de la manière la plus brillante et la plus aisée, on devina dès lors l'issue de ce second duel; on proclama d'avance sa victoire. En effet, à la première épreuve, le taureau, blessé au cœur, tomba comme frappé de la foudre aux pieds de son adroit vainqueur, dont le triomphe fut accueilli d'un juste tribut de bravos.

Cinq autres victimes avaient été successivement immolées, quand la trompette sonna le martyre du taureau *embolado*. On l'appelle ainsi parce que ses cornes sont scellées dans des boules de bois qui en

rendent l'atteinte moins dangereuse. D'ailleurs ce taureau est choisi parmi les plus pacifiques. Rendu ainsi presque inoffensif, on le livre à la populace, qui, débordant de tous côtés par-dessus la palissade, inonde l'arène en un instant, et commence une parodie des scènes que je viens de décrire. Les uns s'attachent à la queue de l'animal, d'autres lui montent sur le dos, d'autres enfin se font culbuter dans la poussière; mais ce badinage n'en a pas moins une issue funeste pour la malheureuse bête : elle doit être égorgée comme les autres, après avoir été tourmentée de mille manières. Ce dernier acte est ignoble : je n'en ai jamais vu que le prélude.

Un feu d'artifice termina ce spectacle, qui avait fait voir quatre hommes blessés et huit chevaux éventrés; puis chacun se retira satisfait du nombre des victimes et charmé de la beauté de la course.

Tous les dimanches et les jours de fêtes se renouvellent ces courses de taureaux; on en compte ainsi près de cent chaque année; et, par conséquent, le nombre des chevaux tués et blessés n'est guère inférieur à cent, celui des taureaux qu'on y égorge à quatre ou cinq cents!... Le directeur de ces jeux se trouve donc un des principaux pourvoyeurs des boucheries de la capitale.

Il est à remarquer que les toréadors redoutent beaucoup plus d'attaquer une vache féroce qu'un taureau, quelque terrible qu'il soit; et j'ai pu m'assurer par moi-même, aux fêtes du ferrage des bestiaux, dans l'ouest du Mexique, qu'il est en effet fort difficile d'évi-

ter l'atteinte d'une vache. Les yeux toujours ouverts, elle poursuit son adversaire sans relâche, et le blesse sûrement si elle s'en approche d'assez près; tandis que le taureau, fermant les yeux au moment où il baisse la tête, frappe de ses cornes à l'endroit où il a vu son ennemi, mais d'où celui-ci a déjà eu le temps de s'écarter.

Une autre place de taureaux a été construite en 1851 à l'entrée du cours de Bucareli; elle est moins vaste, mais plus commode que celle de San-Pablo; elle est aussi mieux située.

Il est à regretter que dans un pays où il est si important de travailler à moraliser le peuple, on n'ait pas encore supprimé ces divertissements barbares qui nourrissent en lui comme un besoin de voir répandre le sang.

Un spectacle infiniment plus digne d'une nation civilisée promet quelquefois à l'habitant de Mexico des soirées agréables; c'est l'opéra italien. Dès l'époque de mon arrivée, l'opéra était assez bien monté. La première chanteuse, madame Paris, fille de Pellegrini, avait un talent remarquable, surtout par la sûreté de la méthode et par un goût exquis qu'elle tenait de son père. De rares qualités acquises par un travail persévérant faisaient aisément oublier que sa voix manquait parfois de douceur et de souplesse.

Le vieux Galli, dont la réputation est encore debout dans toutes les capitales d'Europe, faisait aussi partie de cette troupe italienne. Quand je le revis à Mexico, sa voix était encore écoutée; mais bientôt elle devint

si fausse, qu'on ne lui pardonnait d'être encore au théâtre qu'en faveur du passé et de cette grande habitude de la scène qui en faisait un acteur excellent.

La troupe se renouvela en partie en 1836, et se recruta d'artistes distingués. Le théâtre alors fut parfaitement monté, et pouvait compter au premier rang, après ceux de Paris, de Londres et de Milan. Madame Albini y brillait de tout l'éclat de ses grâces et de son talent; madame Cesari la secondait admirablement dans les rôles de contralto, et le beau Fornasari y faisait entendre sa basse de tonnerre.

Dès les premiers débuts de l'Albini, un enthousiasme extraordinaire s'empara du parterre : les étrangers, les Allemands surtout, portèrent l'admiration jusqu'au délire : elle méritait à bien des égards l'encens dont on l'enivrait. Elle était de taille un peu forte, mais remplie de grâce. Un sourire singulièrement agréable donnait un grand charme à sa figure. Elle unissait d'ailleurs aux agréments du chant un beau talent dramatique : elle était en tout admirable dans l'opéra de *Norma*. Après son duo du second acte avec Adalgise : *Si fino all' ore, all' ore extreme,* etc., c'était une frénésie d'acclamations (58).

En 1841 une nouvelle troupe vint remplacer celle-là; mais elle ne se soutint guère plus d'un an, malgré la voix ravissante et les grâces de notre jeune compatriote, madame Castellan, secondée du ténor Bozzetti. Mademoiselle Bourgeois, qui se faisait appeler Borghesi, redonna, quelques années après, un peu de vie aux soirées musicales; mais ce ne fut qu'en 1851 que

la scène italienne reprit tout son éclat : Marini et Salvi, mesdames Steffenone et Bertucca l'élevèrent à un rang distingué entre tous les théâtres du monde. Enfin, arriva en 1854 madame Sontag, comtesse de Rossi, engagée pour deux mois au prix de 100,000 francs. Vingt ans s'étaient déjà écoulés depuis qu'elle avait abandonné la scène, et cependant, loin de rien perdre de sa fraîcheur, sa voix semblait plus belle qu'elle n'avait jamais été. Les dilettanti qui se souvenaient des Monbelli, des Malibran, des Pasta, des Grisi, avouaient qu'ils n'avaient jamais rien entendu qui leur causât autant de plaisir et d'étonnement. Hélas! ce rossignol voyageur, cette muse de la mélodie, devait trouver la mort sur cette terre étrangère aux débuts de ses triomphes : elle succomba à une attaque de choléra. Le glas de son agonie jeta la consternation dans la société mexicaine, comme la nouvelle d'un désastre, comme une calamité publique.

Quelques grands artistes sont venus aussi à Mexico à de longs intervalles, comme Wallace, Vieuxtemps, Max Borer et Herz ; mais ce sont des météores qui ne brillent qu'un moment.

Les Mexicains aiment la musique et naissent musiciens ; aussi cet art s'est-il développé chez eux avec une incroyable rapidité. Les Italiens ont fait de nombreux élèves, et sous leur habile direction, plusieurs dames ont acquis un talent vraiment remarquable. Douées d'un beau timbre de voix, elles chantent avec méthode et sûreté, et savent donner à leur chant cette grâce qui assure le premier rang à l'artiste italien.

Bien des personnes pensent qu'un opéra-comique français réussirait à Mexico, d'abord parce qu'il y a beaucoup de Mexicains qui parlent notre langue, ensuite parce que le répertoire étant plus varié, il serait plus facile de contenter le public en lui donnant plus souvent quelque chose de nouveau; enfin parce que les frais de l'entreprise seraient beaucoup moins considérables. Je suis assez de cet avis, mais je crois qu'il faudrait pour cela que Mexico fût sevré, pendant plusieurs années, de ces opéras à grand spectacle auxquels il est habitué, pour prendre goût à des compositions d'un genre plus simple. Si la transition se faisait brusquement, les chefs-d'œuvre des Mozart, des Rossini, des Boïeldieu et des Meyerbeer courraient le risque de tomber tout d'abord dans le discrédit, et il serait difficile de faire revenir le public de sa première impression.

On joue aussi la comédie espagnole; mais en général les acteurs sont bien médiocres. La scène française fournit une abondante moisson aux traducteurs, qui ne réussissent pas souvent dans la reproduction de l'original : les pièces du Gymnase et du Vaudeville, les mélodrames de la Porte-Saint-Martin et de la Gaîté une fois habillés à l'espagnole, sont souvent méconnaissables. Cependant, quoiqu'elles perdent beaucoup à ce travestissement, elles sont encore, sans contredit, les meilleures du répertoire comique de Mexico.

Disons maintenant un mot du théâtre de Santa-Anna, qui s'est élevé en 1844, sous la direction de

l'architecte espagnol Hidalgo. La façade de cet édifice n'a rien de remarquable par son architecture, rien de monumental par sa position, mais l'intérieur est élégant, commode et grandiose. Après le péristyle extérieur vient une cour à coupole vitrée, puis de larges escaliers, des corridors vastes et élevés, un double rang de galeries sur la cour, et des foyers pour les promeneurs; tout est fait avec art et sans mesquinerie.

La salle est spacieuse, bien construite et bien décorée; elle a trois rangs de loges, avec une galerie inférieure qui remplace les baignoires, et une autre au-dessus des troisièmes loges pour le menu peuple. Au parterre, chacun a sa stalle, et se rend commodément à sa place par des allées ménagées au milieu et autour de la salle. Les loges, séparées les unes des autres par de légères colonnettes et des cloisons à hauteur d'appui, peuvent contenir aisément de huit à dix personnes. A chacune d'elles est attenant un boudoir où l'on se retire dans les entr'actes. Ces loges jouissent encore d'un autre avantage sur celles des théâtres de Paris, qui, du reste, sont les moins confortables du monde (59), c'est qu'au lieu de ces balustrades à hauteur d'appui qui cachent une grande partie de la toilette des dames, il n'y a devant elles, au théâtre de Santa-Anna, qu'un rebord de quelques pouces, qui les laisse à découvert de la tête aux pieds. Les élégantes s'y montrent tous les soirs avec de nouveaux atours : le velours et le satin, la blonde et la gaze, façonnés sous les doigts de nos modistes françaises, s'y étalent dans les milles caprices de la

fantaisie. L'ensemble des loges présente un coup d'œil admirable.

Aujourd'hui la mise des femmes est mieux que riche, elle est encore de bon goût. Les modes parisiennes arrivent en deux mois à Mexico, et les dames mexicaines affectent pour la forme de leurs chiffons la même inconstance que les élégantes qui en donnent la mode à Paris. Mais ce qu'on ignore encore, c'est la convenance dans les parures de chaque âge : une jeune personne porte comme sa mère des robes de velours, des blondes magnifiques, des joyaux d'un grand prix; elle est aussi de tous ses plaisirs, de sorte que longtemps avant son mariage elle est déjà blasée sur le théâtre, les bals et la toilette.

On aperçoit rarement dans les loges quelques-unes de ces figures charmantes qui abondent dans les théâtres de Londres, et surtout dans ceux de Philadelphie et de Baltimore; mais on y rencontre des physionomies agréables, des traits distingués et animés par de beaux yeux. Il y a peu de variété dans les attitudes des femmes; mais le jeu de l'éventail distrait de l'uniformité des poses : elles le ploient et le déploient continuellement avec beaucoup d'art; elles s'en servent pour échanger un petit salut amical, un signe gracieux, et en font un télégraphe d'amour d'un bout de la salle à l'autre. Une conversation muette, mais significative, peut être soutenue au moyen de ce messager actif et discret.

On trouve parmi les femmes du peuple d'assez jolies figures; mais le climat, la misère et la débauche

en effacent bien vite ce que la nature y a mis d'attrait. Leur costume se compose d'une jupe d'indienne. ou de mousseline claire. De là leur vient le nom de *femme en jupon*, par lequel on désigne leur classe. La seconde partie de leur vêtement est un pagne ou *rebozo*, dont elles se couvrent la tête et dont elles rejettent un pan sur l'épaule. Quand elles ont le bas de la figure caché par ce pagne, leurs yeux sont si beaux qu'on les croirait toutes charmantes.

Le teint des Mexicaines embrasse toutes les nuances depuis le blanc d'ivoire jusqu'à la terre de Sienne. On voit rarement des femmes blanches et blondes; par cela même leur beauté est plus vantée, comme chez nous l'alliance d'une peau blanche à des cheveux noirs est réputée une perfection. Les peaux brunes n'ont de fraîcheur que dans les contrées fort élevées au-dessus du niveau de la mer; à Mexico, leur teinte uniforme et mate est le partage de la jeune fille comme de la matrone, ce qui rend difficile l'appréciation exacte de l'âge d'une jeune femme. Mais il leur reste la beauté caractéristique de leur nation: de grands yeux, de jolies mains et de très-petits pieds.

Les femmes de la haute et de la moyenne classe s'habillent de la même manière, sauf la richesse des étoffes. Elles revêtent le matin le costume à l'espagnole : c'est une robe de soie noire et une mantille de la même couleur. Cette mantille est une parure vraiment séduisante; elle prête mille charmes de plus au visage qu'elle ombrage. Lorsque les dames sortent à pied, dans l'après-midi, elles se couvrent la tête de

leur châle et s'en enveloppent la figure comme des momies. Elles ne portent guère de chapeaux que lorsqu'elles vont en voiture à la promenade. Les hommes s'habillent aussi avec élégance, et se conforment aux modes de Paris plus vite qu'on ne le fait dans les provinces de France.

Quelle différence de la manière actuelle de se vêtir à celle qui était en usage il y a vingt-cinq ans! Une simple veste de toile peinte, et un manteau qu'on usait jusqu'à la corde, tel était l'accoutrement de tous les hommes riches ou pauvres, à l'exception de ceux qui appartenaient à la magistrature ou à quelque emploi élevé du gouvernement.

Le jeudi saint, les dames se promènent dans les rues de Mexico, vêtues du costume le plus recherché et le plus brillant. Ce jour-là, la ville prend un air de fête, tout en conservant cependant un fond de tristesse, car on n'entend plus aucun bruit : le roulement des voitures, le pas des chevaux et le tintement des cloches, tout se tait. Dans les carrefours s'élèvent des cabanes de roseaux et de verdure, où l'on vend au peuple des boissons rafraîchissantes, de l'orgeat, de la chia, de l'eau d'orange, de limon, d'ananas, et du pulque préparé avec des jus de fruits et du sucre. On y vend aussi des comestibles, et c'est là que les *leperos* [1] et leurs familles vont prendre leur repas, abandonnant leurs maisons jusqu'au jour suivant.

L'après-midi et la soirée, la foule afflue dans les

[1] C'est le nom qu'on donne dans les villes aux gens de la plus basse classe.

quartiers principaux, et surtout dans les rues de San-Francisco et de los Plateros : tous les rangs de la société s'y trouvent pêle-mêle. La toilette des dames est un mélange des modes espagnoles et françaises; elle réunit ce qu'elles ont de plus élégant : robes de velours ou de satin, mantilles de blonde blanche coquettement attachées sur la tête, donnant à toutes les femmes l'air de jeunes mariées au sortir de l'autel, colliers de perles fines, pendants d'oreilles de brillants, tels sont les atours dont elles se parent ce jour-là.

Jusqu'à minuit on se promène d'une église à l'autre. Le maître-autel, illuminé de mille bougies, est décoré de tout ce qu'on peut trouver de plus précieux : les prémices de la végétation de l'année y figurent comme offrandes à la Divinité. Quelques jours auparavant, on enduit des vases de graines de chia [1], dont la viscosité la fait adhérer aux parois, on l'y fait germer au soleil, de sorte que ces vases se trouvent recouverts d'une végétation touffue qui en suit les contours et en conserve les formes. Les marches, le pourtour et le devant de l'autel sont ornés de cette verdure printanière. On y met aussi des cages de jolis petits oiseaux qui saluent la nouvelle saison de leurs ramages.

Le samedi saint à neuf heures du matin, le silence qui règne depuis deux jours se trouve subitement interrompu par le carillon des cloches, l'explosion des pétards, le bruit des chevaux et des voitures qui reprennent leur mouvement, et les hurlements des

[1] *Salvia mexicana.*

chiens qui fuient dans tous les sens. C'était l'heure où l'on brûlait jadis, pour la plus grande gloire de Dieu, des juifs et des hérétiques. On se contente aujourd'hui de les brûler en effigie. Dans chaque rue, des hommes, des femmes de carton, garnis de pièces d'artifice, sont suspendus à des cordes allant d'une maison à l'autre; et au signal donné par le carillon des cloches, l'explosion des pétards met les mannequins en morceaux.

La civilisation, qui s'est si rapidement développée au Mexique, a produit bien des changements dans beaucoup de choses; mais on ne remarque pas pour cela que le caractère des Mexicains se soit grandement modifié; il est resté à peu près ce qu'il était. On peut leur reprocher aujourd'hui, comme au temps où ils étaient sous le joug espagnol, d'être trop peu scrupuleux dans les questions qui touchent à l'honneur, à la loyauté; de manquer de franchise, d'énergie soutenue, de noblesse. Ces défauts se retrouvent à peu près au même degré dans les différentes classes de la société, et ne pourront disparaître entièrement qu'après quatre ou cinq générations; de même que le sang des nègres, mêlé au sang des races blanches, y laisse pour des siècles les vestiges de l'esclavage.

Ce joug qui consistait principalement à maintenir la nation dans une profonde ignorance, dans des croyances absurdes sur les choses religieuses et profanes, a perverti les idées comme les sentiments, et altéré les saines notions du bien et du mal. Ainsi, le mot honneur est dans toutes les bouches, mais il n'est guère compris dans son vrai sens : l'homme privé, le

fonctionnaire public et le militaire en font tous une étrange application; on croirait qu'ils le résument à entendre la messe.

Les femmes mexicaines sont de beaucoup supérieures à leurs maris. Quoique mal élevées par eux, elles ont dans le cœur un fonds d'équité et de bonté tel, qu'en général on a beaucoup plus à se louer de leur commerce que de celui des hommes. Elles sont remplies de bon sens, d'esprit naturel et de tact. On sait d'ailleurs qu'en tout pays cette dernière qualité est leur apanage. Au Mexique, une femme du monde fait d'un rien le sujet d'une conversation attrayante; on n'en peut pas dire autant des hommes.

Pauvres femmes! leurs maris les ont trop longtemps considérées comme un bijou dont ils se paraient, et nullement comme une moitié d'eux-mêmes, devant marcher dans la vie à leur côté, d'un même pas et vers le même but. Les époux vivaient à peu près comme s'ils eussent été séparés d'intérêts. Le luxe de la toilette de la femme devait avant tout être satisfait: une mode nouvelle amenait une nouvelle exigence qui ne voulait pas être ajournée. Il était bien rare qu'une Mexicaine, avant de faire une emplette, calculât les ressources de son mari, tînt compte de sa gêne ou de ses engagements pris. Pour elle, dans toutes les conditions, le moment présent était tout; l'avenir rien ou bien peu de chose. De là sont nés bien des désordres.

Toutefois le caractère mexicain tend à une amélioration rapide. On ne saurait énumérer tous les chan-

gements heureux introduits dans les mœurs, dans les usages, et que le bon goût a adoptés : ils sont innombrables, et c'est en voyageant dans les provinces éloignées de la capitale, où les coutumes et l'ignorance sont restées à peu près stationnaires, qu'on juge le mieux des progrès obtenus. Ainsi la décence dans le langage a remplacé une licence d'expressions qui n'avait pas de bornes : les dames mêmes parlaient si crûment, que la pudeur de l'écrivain se refuserait à dire jusqu'où allait la liberté de leurs paroles.

Elles avaient grand besoin, comme on voit, d'imiter un peu le rigorisme du langage des Anglaises, quoique je ne pense pas qu'on doive les imiter tout à fait en cela, les extrêmes étant également mauvais. S'il est triste et honteux qu'une femme dans une assemblée dise des gravelures, il est aussi singulièrement inconvenant d'employer des euphémismes pour des choses simples, leur prêtant ainsi une signification déshonnête qu'elles n'ont pas : *Honni soit qui mal y pense.*

Les dames françaises par la retenue du langage, tiennent précisément le milieu entre les Mexicaines et les Anglaises, et certes tout homme sensé avouera que l'ignorante simplicité de leurs expressions est infiniment plus décente que la savante mysticité des Anglaises, qui dit beaucoup trop en voulant tout cacher.

Les sentiments les plus naturels se trouvent souvent viciés par une mauvaise éducation; l'amour maternel même ne saurait en être excepté. Dans les classes inférieures, une mère mexicaine entoure bien ses enfants des soins que leur jeune âge réclame, elle a bien

pour leur conservation cette sollicitude que la nature a mise au cœur de tous les êtres animés; mais si la mort les lui enlève, elle s'en console aisément. Ce n'est pas là la véritable mère telle qu'on nous l'a montrée dans tous les temps et dans tous les lieux, et telle qu'elle est en effet dans la nature, ne pouvant pas se consoler du malheur de survivre à ses enfants et ne voulant pas même être consolée : *Noluit consolari quia non sunt.*

M. Michel Chevalier, dans ses *Lettres sur le Mexique*, signale un autre vice, qui aurait gagné toutes les castes de la nation : c'est la manie de voler. Eh bien! il est de notre devoir de le dire : en généralisant son observation, M. Michel Chevalier a tout simplement calomnié la nation mexicaine, surtout les dames de la haute société, qui selon lui ne se feraient pas un cas de conscience de subtiliser à un marchand un éventail ou une paire de boucles d'oreilles. Ses lettres sont une satire, et non une peinture exacte des mœurs de ce pays.

Ce sont les leperos qui sont voleurs par excellence; s'ils ne sont pas surveillés, ils ne sauraient entrer dans une maison sans y dérober quelque chose, ne fût-ce qu'un rien, pour satisfaire au génie malfaisant qui les domine.

Ces lazzaroni mexicains sont pétris de vices, ils font le mal sans remords, quelque faible que soit l'intérêt qu'ils puissent y trouver. J'ai vu dans plusieurs endroits, et notamment à Guanaxuato[1], dans une de ces guerres civiles qui désolent le pays, une foule de

[1] 6 décembre 1852.

ces misérables se précipiter pendant le combat non-seulement sur les morts pour les dépouiller, mais encore sur les blessés, qu'ils achevaient à coups de couteau s'ils opposaient la moindre résistance. Cependant, contradiction bizarre! ils s'émeuvent facilement au spectacle d'une douleur qu'ils n'ont point causée ou d'un malheur dont ils ne doivent retirer aucun profit! Lorsque après la prise du château d'Ulua, en 1838, quelques voix isolées appelaient à grands cris sur les Français de nouvelles vêpres siciliennes, tous ces leperos pour qui le meurtre n'est rien, restèrent froids à cet appel. Loin d'ajouter aux peines de l'exil par des actes de violence et des malédictions, ils semblaient compatir au sort des bannis, et leur offraient l'appui et les secours qu'il était en leur pouvoir de leur donner.

Il est aussi à remarquer que les leperos ne sont pas vindicatifs, et que dans leurs rapports ordinaires avec les classes élevées, ils sont toujours humbles et polis; la grande liberté dont ils jouissent ne les a pas rendus insolents.

Par bonheur, le peuple mexicain connaît peu les besoins que donne la civilisation. S'il avait plus de désirs et d'ambition, avec une police si peu inquiétante pour lui que celle qui existe, on serait à sa merci; il faudrait ériger sa maison en forteresse, et ne sortir qu'en caravane et bien armé. Mais dans un climat si bénin, et dans l'état demi-sauvage où il vit, l'homme n'a besoin pour se couvrir que d'un mauvais caleçon de toile et d'une couverture de laine; il couche sur

une natte, et ne travaille juste que pour ne pas mourir de faim. Ce n'est que le goût du jeu et de l'ivrognerie qui le porte à voler, et non le besoin de vivre avec plus d'aisance; car il lui suffit d'avoir du maïs pour être content dans sa turne avec sa femme et ses enfants, à l'avenir desquels il ne songe guère et qui s'élèvent à la garde de Dieu.

Si le peuple de Paris était aussi sûr de l'impunité, les rues les plus fréquentées seraient des coupe-gorge; on ne trouverait de sûreté pour soi qu'en s'affiliant aux bandes de voleurs. Le peuple français serait-il donc au fond plus méchant que les leperos mexicains? Non, loin de moi cette pensée; mais l'affreuse misère sous un ciel rigoureux, la faim, le froid, les besoins de toute espèce, et plus encore le sentiment des souffrances des êtres qui lui sont chers, finissent par faire taire en lui le cri de la conscience, et il entre, après bien des combats, dans la carrière du crime.

Si le peuple mexicain ne fait pas plus de mal, c'est que les privations qu'il éprouve ne sont pas assez grandes pour lui faire affronter les périls et la mort. Il craint de risquer ses jours dans une attaque; car à défaut des tribunaux, il sait que les voyageurs, les Européens surtout, se chargent quelquefois du châtiment; une arme à feu entre leurs mains suffit quelquefois pour intimider un nombre d'agresseurs quatre ou cinq fois plus grand. Le moindre acte de sévérité de la justice les frappe d'épouvante, et rétablit l'ordre et la sécurité partout. Du temps de la domination espagnole, les chemins du Mexique étaient aussi sûrs

que ceux des royaumes d'Europe, parce que le criminel n'échappait pas à la potence, quand il avait mérité la mort.

Et l'on peut toujours obtenir le même résultat dans tous les pays chauds, là où la vie est facile. Voyez la Havane, où le peuple est encore plus méchant et surtout plus entreprenant qu'au Mexique : c'était une truanderie avant que le gouverneur Tacon y arrivât, parce que l'administration judiciaire était encore pire qu'au Mexique. On se voyait dévaliser jusque sur les places publiques, et tout homme qui avait le malheur de se plaindre était ruiné par les gens de justice, et dans l'appréhension continuelle d'une vengeance de la part du voleur ou de ses camarades.

Mais Tacon arriva et tout plia devant sa justice inflexible : grands et petits, abattus sous sa main de fer, ne se relevèrent que pour prendre une autre direction, et les gibets leur rappelèrent qu'ils ne devaient plus s'en écarter. Alors on put dormir tranquille, les portes ouvertes. La Havane devint plus florissante que jamais, et le nom de Tacon fut béni.

La responsabilité de tous les crimes, de tous les désordres qui se commettent au Mexique doit donc retomber sur ceux qui gouvernent, sur les juges qui à l'exemple d'Ali, pacha de Janina, agissent comme s'ils avaient affermé aux voleurs l'exploitation des routes (60). Qu'ils se montrent intègres, équitables, ardents défenseurs de l'humanité, et dès lors la sécurité renaîtra et le temps des révolutions sera passé.

Entre eux, les leperos mexicains se traitent avec

une barbarie impitoyable. Il ne se passe pas un jour qu'il n'y en ait un ou deux de tués, dans des rixes qui s'élèvent ordinairement chez les marchands de vin. Les jours de fête surtout sont funestes à cette gent scélérate : j'en ai vu porter à la morgue jusqu'à cinq dans une seule matinée. Ce spectacle se renouvelle si souvent, qu'on finit par voir presque avec indifférence, étendus sur un brancard et à découvert, ces corps défigurés et dégouttants de sang.

Les combats que se livrent ces misérables sont bien plus terribles que les duels ordinaires : le coup mortel est bien plus assuré. La vue du fer et du sang ne saurait donc produire que peu d'effet sur eux; ils craignent peu une mort qu'ils ont souvent envisagée de près. Aussi les soldats mexicains, qui ne se recrutent que dans cette classe, sont-ils beaucoup plus braves que leurs officiers.

Toutefois, il faut ajouter, pour achever de les peindre, qu'ils paraissent d'une pusillanimité extrême dans toute autre circonstance. Un seul homme de la classe supérieure à la leur met en fuite cinq ou six portefaix; et s'il en saisit un au collet, il le terrasse presque sans éprouver de résistance, très-probablement par suite de cette terreur que tout homme bien mis, c'est-à-dire tout homme blanc, inspirait autrefois aux naturels du pays (61).

De ce peuple aux classes supérieures la transition est brusque; au sortir du Tartare de l'humanité, on retrouve une société dont les liens offrent déjà une force compacte. Les mœurs y sont relâchées, il est

vrai, les sentiments y sont souvent peu élevés; mais tout en faisant le mal on y estime le bien, et si on se laisse entraîner, c'est parce qu'on ne trouve point la force de résister dans les principes d'une bonne éducation, et dans l'application intelligente d'une législation équitable et ferme (62).

Dans les classes élevées, de grands changements ont eu lieu depuis l'indépendance, c'est-à-dire depuis que les étrangers ont commencé à fouler le sol mexicain. L'ignorance qui avait régné jusqu'alors abrutissait le riche comme le pauvre, le génie comme la médiocrité : à peine apercevait-on çà et là quelques lumières pâles au milieu de ces ténèbres profondes.

Aujourd'hui les établissements d'instruction publique se sont multipliés, et remplissent sérieusement leur mission. L'histoire, la géographie, la littérature étrangère, sont l'objet d'une étude approfondie; la langue des colonies s'épure sous la plume de quelques écrivains distingués, et déjà la langue française s'est généralisée au point de devenir indispensable à l'éducation de la jeunesse. Dans dix ans on parlera le français dans les salons de Mexico comme dans ceux de Saint-Pétersbourg.

Les Mexicains sont tous poëtes : ils écrivent en vers avec grâce et improvisent avec facilité. Mais il est rare de trouver dans leurs compositions, de même que chez les poëtes espagnols, autre chose que des lieux communs; les idées originales y brillent rarement. Malgré cela leurs poésies plaisent à l'oreille, car on peut appliquer à l'espagnol ce que madame de Staël

faisait dire de l'italien à Corinne : née sous un beau ciel, la langue de Lope de Vega et de Zorrilla a un charme musical qui fait trouver du plaisir dans le son des mots, presque indépendamment des idées. Voilà pourquoi il est plus aisé au Mexique que chez les peuples du nord de séduire avec des paroles, sans profondeur dans les pensées et sans nouveauté dans les images.

Malgré tant de progrès, l'instruction en général est encore bien limitée au Mexique. La majorité se contente de ce vernis brillant que donne la connaissance des langues vivantes; mais bientôt elle voudra aller plus loin : après avoir exercé sa mémoire, elle voudra exercer sa pensée et approfondir les études qui doivent l'alimenter.

L'éducation littéraire des femmes était encore plus négligée que celle des hommes. On commence à s'en occuper avec fruit, et tout porte à croire qu'elles avanceront plus vite que nos mères, qui, sous Louis XV, savaient à peine signer leur nom.

La nature a beaucoup fait pour les dames mexicaines; c'est un devoir et un plaisir pour moi de le proclamer. En vain leur reproche-t-on quelques petits défauts que le temps corrige chaque jour : il n'en est pas moins constant que la douceur, l'affabilité, la charité sont des qualités précieuses qu'elles possèdent à un haut degré; qu'elles naissent avec un bon sens et un esprit naturel qui les rendent aptes à comprendre facilement et à imiter promptement; qu'un sentiment profond et intelligent des convenances so-

ciales donne même à la femme de la condition la plus humble une aisance dans les manières et une grâce dans le langage qui lui permettent de figurer dans une société plus élevée, sans ridicule comme sans embarras.

Critiquera-t-on la négligence de quelques-unes pour des occupations sérieuses; l'insouciance de quelques autres pour leurs propres intérêts? Mais la faute première vient de la nature : plus le pays qui nous voit naître est fécond en ressources, plus la vie y est facile, et moins nous pensons au lendemain. La prévoyance n'enseigne à conjurer les maux éloignés que quand des générations se succédant au sein de la misère, ont éprouvé les angoisses du besoin et reconnu la nécessité d'en prévenir le retour. Voyez nos dames créoles des colonies françaises : quelle paresse! quelle nonchalance! quelle insouciance! Examinez de près les Anglo-Américaines, pensent-elles au lendemain, quand il s'agit de leur toilette?

C'est, au reste, cette insouciance de l'avenir qui a conservé dans le cœur des dames mexicaines une des plus belles vertus sociales, une vertu de l'âge des patriarches, l'hospitalité. Chaque jour on voit des personnes vivant dans la pauvreté recueillir néanmoins des orphelins, les élever, les traiter comme leurs propres enfants. Souvent des familles entières, ruinées par la perte du chef qui les faisait vivre, se réunissent à d'autres dont elles changent l'aisance en pauvreté ou la pauvreté en misère; et jamais un murmure de regret, d'impatience ou de désaffection ne

vient diminuer le mérite de cet acte immense de charité. Le jour où les dames mexicaines douteront de leur avenir, de celui de leurs enfants, elles seront économes des biens présents pour prévenir les maux qu'elles redoutent, et deviendront avares de leurs bienfaits pour l'enfant de l'étranger (63).

Des reproches constants, sans être adoucis par des éloges, découragent au lieu de fortifier contre le mal (64). Mêlons donc un peu de miel au breuvage amer qui doit ramener la force et la beauté dans le corps languissant que nous voulons guérir. Si nous allons jusqu'à critiquer cette générosité des Mexicains qui offrent leur maison et tout ce qu'ils possèdent à des inconnus; cette expansion de cœur qui leur fait donner le nom d'ami à des gens qu'ils n'estiment pas; pourquoi n'ajoutons-nous pas que, à part cette exagération des entiments, la politesse des Mexicains en fait un peuple tout à fait sociable et d'un commerce charmant; qu'on trouve encore en eux une image de ces formes si bienveillantes que possédait au suprême degré notre ancienne aristocratie, et que nous avons vues disparaître peu à peu, et à mesure que les idées de liberté malentendue ont faussé les esprits et que les préoccupations spéculatives les ont dégradés? Affabilité constante, égalité de prévenances sans distinction de personnes, critique sans amertume, décence dans les manières, calme sans froideur, gaieté sans bruit, sans désordre, tels sont les avantages, tels sont les agréments de la société mexicaine (65).

Mais s'il y a beaucoup à alléguer en faveur de la

sociabilité des Mexicains pris individuellement, je ne trouve que du mal à dire de tout ce qui est fait par les corporations, les assemblées législatives et le gouvernement. Je ne sais quel vertige s'empare des Mexicains lorsqu'ils se trouvent réunis; mais c'est un fait reconnu par tous les étrangers, avoué par les Mexicains de bonne foi, que quelque raisonnable que paraisse un homme dans ses paroles et ses actions dans la vie privée, il ne fait plus que des sottises dès qu'il se joint à ses concitoyens pour délibérer sur un sujet quelconque. Et si par hasard une disposition sensée, convenable, émane du conseil, elle ne tarde guère à être mutilée, annulée dans les délibérations suivantes.

Dans une période de plus de vingt-deux ans, je n'ai pas eu connaissance d'une seule loi du congrès, d'un seul décret du gouvernement, qui ne fût dicté par un esprit étroit ou par une passion condamnable. Les travaux de tous les congrès font pitié à analyser. On en rirait si on se sentait indifférent à la prospérité du pays, abandonnant à son malheureux sort un peuple qui fait, il semble, tout ce qu'il peut pour le mériter.

Cependant la mission des députés au congrès est bien belle. Le remède aux maux qui affligent la société est facile à trouver, facile à appliquer. Si ces représentants de la nation, au lieu de s'occuper de niaiseries, selon leur coutume, au lieu de faire des lois à la douzaine qui meurent en naissant, ou tombent en désuétude au bout de six mois; au lieu de se promener dans les couloirs du palais en fumant leurs cigarettes dans le temps consacré à la discussion des

intérêts les plus chers de leurs commettants, s'inspiraient enfin de l'esprit du bien et s'armaient de résolution, ils reconnaîtraient tout d'abord que la pierre fondamentale de l'édifice social est l'administration de la justice, et que c'est par elle qu'on doit commencer les réformes; ils comprendraient qu'il est indispensable d'adopter une législation plus simple, plus équitable; de réorganiser les tribunaux, les administrations, l'armée, châtiant avec sévérité les infractions aux lois, à la discipline, au devoir, quels que soient les coupables. Et si le congrès mexicain se montrait aussi grand dans ses fins, aussi redoutable dans ses moyens que la Convention française, tout en évitant des excès que l'histoire nous fait abhorrer, on ne tarderait pas à voir briller les beaux jours du Mexique, et le monde civilisé applaudirait à sa régénération.

Mais les avocats, les magistrats dont se compose la majorité des chambres, pâlissent à l'idée de substituer l'ordre au chaos, source de leur opulence; les administrateurs défendent avec chaleur les vices d'organisation de leurs bureaux, parce qu'autrement ils ne pourraient plus à leur aise dilapider le trésor; le clergé soutient ses priviléges, les militaires ne veulent rien céder des leurs, et tous à la fois, refusant d'appliquer sur la plaie le dyctame qui peut la guérir, laissent la gangrène politique envahir le corps social, préférant son anéantissement, dans un avenir plus ou moins prochain, à un sacrifice quelconque de leur part dans le moment présent.

Mais que se passe-t-il donc dans le sanctuaire de

Thémis? Quelles sont donc les lois qui régissent les Mexicains? Nous le dirons en peu de mots.

Dans les procès contentieux, la balance s'incline habituellement du côté de l'homme riche, de l'homme puissant. L'arrêt du juge est le plus souvent en sa faveur, quelque extravagantes que soient ses prétentions; ou s'il n'ose lui donner gain de cause, il suspend sa sentence indéfiniment. D'ailleurs, les frais d'une procédure interminable finissent par fatiguer, par ruiner la partie adverse, et alors il la tient encore à sa merci (66).

Ce qui augmente la fréquence des jugements iniques, c'est un labyrinthe de lois contradictoires; c'est la confusion dans les décrets de circonstance, dont les uns sont encore en vigueur, les autres déjà rapportés ou non observés; c'est qu'on plaide par écrit et que les jugements sont rendus sans publicité; c'est que les tribunaux de première instance ne se composent que d'un seul juge, et que l'erreur ou la passion sont plus à redouter dans un individu isolé que dans la réunion de plusieurs, et qu'il est plus facile aussi de suborner un seul homme que d'acheter plusieurs consciences à la fois.

Une certaine égalité paraît exister devant les tribunaux criminels : elle consiste dans l'impunité des coupables quels qu'ils soient, mais à plus forte raison s'ils ont de l'argent.

La loi, du reste, fait les mauvais juges; le défaut de censure, l'impunité absolue les encourage. Il n'existe point de formes clairement et scrupuleuse-

ment fixées dans la procédure. — L'instruction du procès est confiée à un seul juge. — Le jugement est remis au juge qui a instruit le procès. — Point de publicité obligatoire pour le jugement. — Point d'obligation pour le juge de motiver sa sentence.

D'un autre côté, la législation criminelle prend sa source dans le moyen âge, et on y trouve l'odieux et l'absurde à chaque pas. De sorte que si la loi est absurde, on ne l'exécute pas; si la peine est exorbitante on lui en substitue une autre; c'est-à-dire qu'on a recours à des moyens termes, qui sont en réalité les fléaux de la justice : l'inexécution de la loi, l'arbitraire du juge (67).

L'impunité entretient aussi l'esprit révolutionnaire dans cette république. Les réactions se font trop mollement pour qu'il n'y en ait pas souvent. On se borne à tuer quelques soldats dans les rencontres, à destituer ou quelquefois à exiler les chefs de la révolte; puis on laisse aller les choses, sans prendre de mesures sévères pour en assurer la stabilité. Le parti vainqueur prévoyant sa chute, craint les représailles, et n'ose exciter trop fortement les haines et la vengeance [1].

Ce système repoussant l'effusion du sang, passe pour moral dans l'esprit de certaines gens. Pour moi, c'est le pire de tous, car il laisse la nation dans une anar-

[1] Le parti libéral est celui qui mérite le plus le reproche de faiblesse. Les conservateurs, plus énergiques, sont vindicatifs, et se défont assez facilement de leurs adversaires quand ils les tiennent à leur merci. Cette sévérité est exemplaire toutes les fois qu'elle est légale; mais il est à déplorer qu'elle ne le soit pas toujours.

chie constante au milieu du choc des partis, des abus de pouvoir, et des guerres intestines qui ruinent le pays au dedans et le discréditent au dehors.

L'armée fait les révolutions, et les révolutions donnent de l'avancement à l'armée : de là, la source de troubles continuels. Tout colonel qui veut avoir l'écharpe verte [1], *se prononce,* c'est-à-dire refuse obéissance au gouvernement et proclame les principes de l'opposition. Aucun n'a la moindre idée de son art : « Par le flanc gauche! par le flanc droit! front! et la charge des armes, voilà à quoi se réduit la science d'un capitaine. Il n'y a pas en France un sergent intelligent qui n'en sache plus qu'un officier supérieur au Mexique; il n'y a pas un sous-lieutenant qui, après une campagne, ne puisse battre tous les généraux de la république. L'étude des ouvrages de théorie militaire et de haute stratégie pourrait bien quelquefois en apprendre plus en un an à un général d'armée, qu'il n'en saurait en toute sa vie par sa seule expérience; mais les gens qui n'ont jamais rien étudié de sérieux, ont l'esprit rebelle au travail. La présomption, fille de l'ignorance, leur donne une confiance aveugle dans leurs propres inspirations. Voilà pourquoi, mettant la valeur à part, cinquante mille Mexicains ne résisteraient jamais en rase campagne, à un nombre dix fois moindre d'Européens bien commandés. Ce que j'avance ne saurait admettre de doute, lorsqu'on se

[1] Le signe distinctif du grade de colonel, outre l'épaulette, est une ceinture-écharpe de soie rouge. Les généraux de brigade la portent verte, et ceux de division bleue.

souvient qu'à Héliopolis, les soldats qu'avait à combattre Kléber étaient incomparablement plus courageux que les Mexicains. Santa-Anna serait peut-être un bon chef de partisans; mais pour mériter le nom de grand général ailleurs qu'au Mexique, il faut d'autres connaissances que les siennes. Jean Arago, officier général au service de la république mexicaine, avec qui j'en parlais un jour, lui accordait néanmoins des idées hardies et des conceptions au-dessus du vulgaire, ce qui ferait penser que s'il eût été élevé à bonne école, s'il eût guerroyé dix ans sous les ordres d'un Soult ou d'un Masséna, il eût pu devenir un officier fort distingué.

Du temps de la domination espagnole, l'armée était autrement composée qu'elle ne l'est à présent : il y avait une assez bonne discipline, les officiers savaient quelque chose, et les généraux, s'ils n'étaient pas très habiles, avaient du moins assez de connaissances pour soutenir décemment leur rang. Il est vrai que presque tous les officiers venaient d'Europe et que les créoles qui prenaient du service dépassaient rarement le grade de capitaine.

Autant le métier des armes était honorable alors, autant il l'est peu aujourd'hui. Ceux mêmes qui ont intérêt à l'ennoblir, semblent prendre à tâche de le dégrader. La soldatesque ne se recrute que parmi les leperos et les criminels condamnés aux fers, et beaucoup d'officiers qui n'ont pas une origine plus relevée, conservent dans leur nouveau rang leurs vices et leurs habitudes de bas lieu. On retient difficilement

sous les drapeaux les Indiens de pure race; ils désertent presque tous.

Quant aux jeunes gens de bonne famille qui prennent l'épaulette, s'ils se distinguent par une tenue plus soignée et par des manières plus décentes, ils n'ont pas pour cela sur les autres une grande supériorité de connaissances, et les relations qu'ils établissent avec eux leur font plus de mal que les autres n'en retirent de bien. De là vient que l'état militaire est si peu en honneur dans l'esprit des gens du monde, que presque tous dédaignent de le faire prendre à leurs enfants.

On dit que la meilleure cavalerie de la république est celle du Bajio et de la Mixteca. Les Indiens de cette dernière province ont conservé le naturel belliqueux qu'ils avaient du temps des rois aztèques, et qui les rendait redoutables à leurs puissants voisins. Le général Léon, cacique des Mixtèques, se distingua entre tous par sa bravoure à la défense de Molino del Rey contre les troupes de Scott : il ne quitta le champ de bataille que lorsqu'il se sentit mortellement blessé.

A pied, tous ces peuples ne sont plus à craindre; ils ne savent pas mieux résister à une attaque que l'Albanais démonté qui attend l'ennemi, assis sur ses jambes croisées. Aussi l'infanterie mexicaine est mauvaise; on ne compte que faiblement sur elle pour le gain d'une bataille. C'est ce qui arrive toutes les fois que l'infanterie est mal instruite, à plus forte raison quand les chefs qui la commandent perdent la tête

au premier coup de feu, et fuient ou se cachent, sans souci de leur honneur.

Avec une discipline exacte, une instruction convenable et des hommes de cœur pour officiers, l'armée mexicaine serait assez bonne; car le soldat, quand il est soutenu, voit le danger avec sérénité. Il est habitué aux privations et se contente de quelques tortilles sèches pour sa ration. S'il n'a pas de souliers, il va nu-pieds, et ne connaît d'autre lit que la terre et une couverture.

Me trouvant un jour à dîner avec le général Gomez Pedraza, chez un de nos compatriotes, M. le docteur Villette, la conversation tomba sur la cause de la lâcheté des officiers, et l'ex-président de la république, homme instruit et penseur, l'expliqua ainsi : « Ce mal, dit-il, prend sa source dans notre législation même, qui défend le duel et inflige des peines terribles à ceux qui enfreindraient la loi. La proscription de cet usage barbare, il est vrai, mais nécessaire chez nous, fait que le point d'honneur n'existe pas pour les officiers, et qu'ils se trouvent assez vengés, quand ils ont qualifié de éhontés ceux qui les traitent de fripons, de lâches, ou qui les soufflettent publiquement. Habitués à un ordre de choses si capable d'endormir l'amour-propre et de détruire jusqu'à la moindre velléité du point d'honneur, il n'est pas surprenant qu'ils apportent sur le champ de bataille une humeur peu martiale; et comme aucune punition n'est infligée aux lâches qui fuient devant l'ennemi, il doit nécessairement y en avoir beaucoup qui suivent cette marche conservatrice.

» Mais si le duel était autorisé, quelquefois même exigé dans l'état militaire, pour venger une insulte; si en même temps une mort dégradante attendait celui qui quitte son poste au jour du combat, l'officier mexicain s'accoutumerait peu à peu à voir une épée nue sans pâlir, et à frapper sans calculer (68). »

En effet, pour la plupart des hommes, le courage guerrier s'acquiert dans l'exercice du métier. Tel qui aurait fui au premier coup de canon, s'il n'avait été retenu par la crainte de l'infamie, devient un héros au troisième combat. Il faut à toute chose un apprentissage plus ou moins long : le boucher impitoyable a frappé sa première victime d'une main mal assurée, le couvreur a pâli quand pour la première fois il a mesuré l'abîme au-dessus duquel il travaille suspendu, et le commandant qui guide d'un pas ferme son bataillon sur la brèche, a senti ses jambes se dérober sous lui lorsqu'il déchirait sa première cartouche. En prenant un état, on en prend l'esprit peu à peu; en recevant le titre de soldat on finit par se dévouer à la mort, et s'il se trouve encore un Thersite après dix ans de campagne, mille Ajax en effacent la honte.

Les soldats mexicains ne sont plus braves que leurs chefs que parce qu'ils se livrent entre eux des combats à mort. On voit des gens du peuple dont le corps est couturé de coups de poignard.

L'armée mexicaine a toujours compté peu d'étrangers dans ses rangs. Parmi les plus distingués, nous nommerons l'Italien Filisola, mort il y a peu d'années; il était parvenu au grade de général de division;

Adrien Woll, Français de naissance, qui jouit du même grade et commande [1] l'État de Tamaulipas; enfin Jean Arago, frère du célèbre astronome, mort en 1835 général de brigade.

On se soucie peu de prendre du service au Mexique, parce qu'on sait d'avance qu'on sera mal vu et exposé à des déboires, des passe-droits de toute espèce, du moins tant qu'on n'aura pas obtenu l'épaulette d'officier général. Une fois qu'on a atteint ce haut grade, comme on relève directement du ministre de la guerre et du président de la république, on n'a plus à craindre les mêmes vexations; mais on reste toujours sujet aux phases politiques du parti auquel on appartient. D'ailleurs, toutes les fois qu'un étranger est fait prisonnier dans les guerres intestines qui désolent le pays, il se voit maltraité par le parti entre les mains duquel il tombe. « C'est un crime, lui dit-on, de prendre part à nos querelles. Celui qui reçoit l'hospitalité dans un pays ne doit pas y être un instrument du désordre. Si donc il est pris les armes à la main, on doit sévir contre lui plus sévèrement que contre les nationaux. »

Véritablement, voilà quelque chose de bien étrange! Chaque faction sollicite l'appui d'officiers étrangers, et leur fait ensuite un crime de les trouver sur le champ de bataille! On leur accorde d'emblée des grades de capitaine et de colonel, et on trouve mauvais qu'ils acceptent! On les accuse de troubler l'ordre établi, et le pays est dans le chaos! On leur reproche

[1] En 1855.

de prêter le secours de leurs bras et de leurs connaissances au parti anarchique, et les deux partis ont des étrangers dans leurs rangs, et les deux partis sont tour à tour anarchiques quelquefois en même temps!

Si l'on accorde cependant que chaque faction ait de bonnes intentions pour l'avenir, et croie pouvoir surmonter l'anarchie en gouvernant selon ses principes et sans opposition, l'étranger qui s'unit à un parti quelconque concourt donc au rétablissement de l'ordre suivant ses idées; et si on ne lui doit pas beaucoup de reconnaissance pour sa coopération, parce qu'il agit avant tout dans son intérêt personnel, du moins ne doit-on pas le considérer autrement que tout autre champion du même parti, ni le traiter avec plus de rigueur, à moins d'être taxé d'injustice?

A cela les Mexicains nous répondent : «Si vos compatriotes sont si maltraités par nous, pourquoi y en a-t-il toujours dans nos armées? Pourquoi servent-ils un peuple si inconséquent, si capricieux, si injuste?» Mais ignorent-ils donc qu'on n'accepte d'eux une épaulette que par la nécessité de se procurer des moyens d'existence, et que quoiqu'on sache fort bien que le *res sacra miser* n'est pas toujours compris au Mexique, on veut vivre n'importe à quel prix, et on s'enfonce sciemment dans un gouffre de jalousies et d'inimitiés sans prévoir comment on en sortira?

Le nombre des étrangers résidant au Mexique n'est pas considérable (69) : il ne dépasse pas 25,000. Les Français en forment la sixième partie.

Parmi la classe ouvrière, il se trouve comme par-

tout des Français tapageurs, des amis de la chicane qui ont souvent des démêlés avec la police, et qui encombrent les tribunaux des alcades.

Malgré cela l'arrivée de tous ces ouvriers a procuré un bien immense au pays. D'un côté, ils lui ont apporté les arts perfectionnés, et ont donné une forte impulsion à l'intelligence des artisans du pays; de l'autre, ils obligent les chefs d'ateliers mexicains à être moins paresseux et de meilleure foi, s'ils ne veulent pas s'exposer à mourir de faim; car, comme ces chefs d'ateliers n'ont jamais une piastre devant eux, on est forcé de leur faire des avances pour toutes les commandes, et il arrive souvent qu'ils dépensent l'argent sans livrer l'ouvrage. On leur préfère donc doublement les ouvriers étrangers, parce qu'on n'est pas obligé de leur faire d'avances et parce que le travail est plus soigné.

Il est à remarquer que c'est presque exclusivement à la France que le Mexique est redevable des bons ouvriers qui ont fait avancer si rapidement les arts mécaniques depuis vingt-cinq ans [1]. Quoique les Espagnols soient beaucoup plus nombreux que nous, ils ne concourent qu'infiniment peu au développement des arts mécaniques. Je n'ai jamais connu d'autres artisans espagnols que deux ou trois cordonniers et quelques tailleurs; mais en revanche, la Péninsule envoie en abondance dans son ancienne colonie des marchands de vins, des épiciers, des garçons de bou-

[1] L'instruction publique est aussi redevable aux Français des progrès qu'elle a faits.

tique et des portiers. Les espagnols brillent davantage dans les beaux-arts : les directeurs de l'Académie de peinture et de sculpture sont d'habiles professeurs, et l'architecte Hidalga est un homme d'un mérite peu ordinaire.

Quant aux Anglais, ils ont toujours fort peu contribué à l'avancement du Mexique en quoi que ce soit : ils y viennent vendre leurs marchandises ou exploiter les mines, et pas davantage. Pendant longtemps, je n'ai pas compté plus d'un artisan anglais sur trente ouvriers français. Depuis, on en a engagé un assez grand nombre pour les fabriques de toile de coton. Sans cette circonstance, il n'y en aurait pas plus qu'auparavant.

Malgré des faits aussi notoires, il y a beaucoup de Mexicains qui croient ou affectent de croire, je ne sais pourquoi, que les Anglais qui viennent chercher fortune au Mexique sont plus dignes de considération que les Français qui s'y trouvent au même titre. S'ils se donnaient cependant la moindre peine d'étudier les personnes, ils reconnaîtraient bientôt qu'ils sont injustes à notre égard. S'il est vrai qu'à nombre égal, les Français présentent plus de gens aux formes rustiques que les Anglais, c'est qu'il ne vient guère d'Angleterre que des négociants et des commis, tandis que la France nous envoie des émigrés de toutes les classes. Mais si l'on veut traiter la question impartialement, on doit comparer ensemble les classes qui se correspondent. Or, pour peu que ces Mexicains veuillent ouvrir les yeux à la lumière, ils reconnaî-

tront que, s'il est au Mexique des hommes distingués par leur naissance, par leur éducation, par leur savoir, ils y sont bien plutôt venus de France que d'Angleterre [1].

Tout le monde sait aussi que nos artisans sont infiniment moins grossiers qu'ils ne le sont dans tous les autres pays d'Europe, et qu'il y en a beaucoup parmi eux qui ennoblissent leur état par une intelligence cultivée et des manières polies.

Et si l'on compare l'importance de la mission de chacun, on reconnaîtra que tous nos ouvriers, malgré leur rudesse et leurs défauts, ont plus fait avancer le Mexique depuis trente ans que tous les trafiquants anglais ne le feraient en dix siècles (70).

La pétulance du caractère des Français peut en rendre quelques-uns inconséquents, brouillons, comme je l'ai dit tout à l'heure; mais il n'est pas vrai pour cela que le caractère général de notre nation soit léger, inconsidéré, inconstant, comme tout le monde se plaît à le dire, comme les géographes le répètent après Voltaire, sans nous faire savoir ni comment ni pourquoi. Si les Français méritaient l'épithète de légers, ils ne donneraient leurs soins qu'à des futilités, et cependant personne ne s'aviserait de nier qu'ils se trouvent en majorité parmi les génies pro-

[1] Que les Mexicains qui nous dénigrent s'informent auprès des négociants de Mazatlan et de Guaymas de la conduite que tiennent les officiers de la marine militaire de France, lorsqu'on leur propose de passer de l'argent en contrebande, et ils auront une idée plus juste du caractère français.

fonds que les deux derniers siècles nous ont donnés. S'ils étaient inconsidérés, ils ne sauraient tirer de leurs idées aucune conséquence logique, importante; néanmoins personne ne se refuse à proclamer l'utilité de leurs travaux. S'ils étaient inconstants, ils ne seraient capables d'aucune espèce de perfectionnement dans les arts et dans les sciences, et c'est le contraire qui a lieu. Que signifie donc le reproche qu'on nous adresse? Voudrait-on indiquer par là la facilité avec laquelle nous brisons un trône ou nous relevons l'idole abattue? Mais cette succession perpétuelle de triomphes et de défaites des partis tour à tour vainqueurs et vaincus, prouve au contraire la gravité de leurs pensées, leur énergie et leur constance dans les principes opposés qu'ils professent.

Prétendrait-on faire allusion aux caprices du goût des Français pour ce qui regarde la matière, la couleur, la forme de leurs vêtements et de leurs meubles? Mais n'est-ce pas l'inconstance des modes qui alimente l'industrie, qui en développe les progrès? D'ailleurs tous les peuples ne s'empressent-ils pas d'adopter les changements que Paris a décrétés à cet égard? Ils mériteraient donc le reproche qu'ils nous font, sans avoir ni le mérite de l'invention ni celui de l'initiative. Ce dicton ne repose donc sur rien de solide; il manquerait même d'exactitude en se bornant aux Français du temps de la Régence et de Louis XV; car si la cour méritait alors d'être stigmatisée, la France ne le méritait point.

Si l'expérience n'a pas encore fait revenir les

Mexicains du faux jugement porté contre nous, j'en dirai la raison en peu de mots.

D'abord, on sait que rien n'est plus difficile à détruire qu'un préjugé. La voix générale nous condamne, et les générations qui suivent, se reposant sur l'opinion de leurs devanciers, ne se mettent guère en peine de nous absoudre. Il est si commode de faire comme les moutons de Panurge.

Puis, comme on trouve partout plus de cerveaux légers que d'esprits solides, plus de gens grossiers que d'hommes bien élevés, le préjugé se trouve souvent confirmé si l'on s'arrête à des individualités.

Enfin, puisqu'il faut tout dire, les Mexicains n'aiment pas les étrangers[1], de quelque nation qu'ils soient. L'aversion qu'ils ressentent pour eux, ils l'ont puisée au foyer paternel, ils l'ont héritée de leurs aïeux. De sorte que la persuasion que l'étranger a de n'être point aimé fait qu'en général il recherche peu la société des Mexicains. Les Français vivent, à peu d'exceptions près, complétement isolés, circonstance qui ne permet guère qu'on les connaisse à fond.

Cependant, malgré cette prévention injuste contre nous, il n'est pas moins vrai qu'on préfère encore notre compagnie à celle des Anglais, parce que notre caractère, nos usages, notre esprit, et jusqu'à la légèreté qu'on pourrait reprocher à quelques-uns, sont

[1] On verra dans le douzième chapitre que l'éloignement que les Mexicains éprouvaient pour les étrangers, au sortir de la domination espagnole, a beaucoup diminué de nos jours. Une génération de plus suffira sans doute pour le faire disparaître tout à fait.

avec les Mexicains autant de points de ressemblance que les peuples du Nord n'ont pas au même degré. Les dames surtout accordent aux Français une préférence marquée. Plus disposées que les hommes à revenir d'une antipathie que rien ne justifie à leurs yeux, nous trouvons toujours au Mexique des épouses fidèles, des maîtresses aimantes, des amies dévouées (71).

Parmi celles que j'ai connues qui se sont toujours montrées les amies déclarées des étrangers et leur appui dans l'occasion, je me plais à citer l'excellente dame Luisa Flores de Jimeno, mariée en secondes noces à un Espagnol du nom d'Herrera. Si la fortune n'était pas aveugle, elle aurait comblé de ses faveurs cette bonne et généreuse Mexicaine, qui saurait en faire un si noble usage. Je nommerai aussi la vieille dame Vicenta Cortabarria, l'amie et le soutien des étrangers à Oaxaca. Je l'ai peu connue, mais assez cependant pour l'aimer; car, outre les qualités de son cœur, elle avait le don d'être aimable malgré ses soixante-douze ans et les infirmités inséparables de la vieillesse.

Enfin, je publierai le nom de madame de la Vega, femme de l'ex-gouverneur du territoire de Colima. Nulle part on ne saurait trouver une aménité de caractère plus constante sans arrière-pensée, et une hospitalité plus franche, plus généreuse que chez elle. Au reste, toutes les dames de Colima méritent à peu près également le même éloge pour l'accueil qu'elles font aux étrangers.

L'éloignement que les hommes, en général, éprouvent pour nous ne se retrouve pas à un degré égal dans tous les rangs de la société mexicaine. Ceux qui nous aiment le moins appartiennent à la haute classe; le bas peuple reste indifférent tant qu'il n'est pas excité contre nous; quant aux Indiens, ils nous préfèrent aux créoles. Cela vient sans doute de ce que nous les traitons mieux, avec plus de bienveillance, que nous payons leurs services plus généreusement, et qu'enfin nous n'avons jamais eu aucun démêlé avec eux.

J'ai vu à Tehuantepec et à Juchitan d'anciens colons du Goatzacoalco captiver à tel point la bienveillance des naturels du pays, qu'ils en faisaient, pour ainsi dire, ce qu'ils voulaient. J'ai connu aussi un jeune Français dans la Huasteca qui était considéré comme un cacique par tous les Indiens au milieu desquels il vivait. Sur toutes les côtes de l'est et de l'ouest du Mexique, je n'ai jamais remarqué le moindre sentiment haineux ni même la moindre prévention contre nous, chez les bons paysans sous le chaume desquels j'ai passé bien des jours. J'ajouterai même que, me trouvant forcé par un accident de m'arrêter une semaine dans un village d'Indiens de pure race de l'État de Michoacan, à l'époque de la rébellion des montagnards de Jichu, j'acquis un tel ascendant sur l'esprit des principaux habitants, que je fus effrayé de ce qu'un autre eût pu faire à ma place, s'il se fût agi de les soulever contre les habitants des villes qu'ils détestent.

Quoique les Français, souvent inconséquents et

brouillons, se voient plus exposés à la sévérité de la critique que les Anglais et les Allemands, plus froids et plus posés, le caractère social de ceux-ci n'en offre pas moins des points vulnérables à l'œil de l'observateur.

L'Anglais égoïste (72), affectant le mépris pour tout ce qui n'est pas britannique, est puéril dans ses mille distinctions de classes et de rangs, superbe à l'égard de ses inférieurs, et rampant devant ses supérieurs. L'Allemand, singulièrement disposé au commérage et au dénigrement, montre une souplesse de caractère qui n'est pas toujours compatible avec une noble fierté. Jaloux des Français, par qui sa nation a été souvent humiliée, il leur est hostile, et affecte de les mettre beaucoup au-dessous des Anglais, espérant donner le change à l'opinion, aux dépens de ses maîtres en gloire et en civilisation [1].

Quant aux hommages que les Anglais et les Allemands rendent à la fortune, je n'hésite pas à dire qu'ils sont plus exclusifs, plus exagérés que ceux dont nos compatriotes sont coupables à mes yeux.

Qu'on ne pense pas cependant qu'il ne vient au Mexique que le rebut de tous les peuples d'Europe.

[1] Il va sans dire que la règle offre de nombreuses exceptions. J'ai connu partout des Allemands fort aimables; j'ai trouvé à Colima surtout des amis généreux de cœur et nobles de sentiments. Ils étaient des villes anséatiques. On peut ajouter que depuis les expositions universelles des produits de l'industrie à Londres et à Paris, et surtout depuis la guerre de Crimée et l'affaire Crampton, les Allemands paraissent avoir un peu modifié leur opinion à cet égard.

Si quelques-uns se sont déshonorés dans leur pays, plus des dix-neuf vingtièmes se composent d'hommes fort honorables par leurs antécédents. Le Mexique est même, selon la remarque des voyageurs, la contrée d'Amérique la plus favorisée à cet égard.

D'ailleurs, après dix ans de séjour au Mexique, tout Européen est, sans le moindre doute, meilleur qu'il n'eût été s'il fût resté dans son pays. Les sentiments de l'homme s'épurent par le bonheur. Quand on gagne largement sa vie, qu'on n'a point à redouter la faim, on se sent plus disposé à compatir aux maux d'autrui, à aider un ami, à secourir un malheureux. Chez nous la soif de l'argent domine toutes les pensées et corrompt le cœur. Que de neveux attendent impatiemment la mort de l'oncle dont ils sont les héritiers! Que de fils même verraient presque sans regret leurs pères cesser de vivre! Eh bien, au Mexique, rien de pareil; ces pensées criminelles ne dégradent point l'âme; on n'y souhaite la mort de personne.

L'époque où le Mexique a commencé, pour ainsi dire, son éducation intellectuelle, est encore trop rapprochée de nous, pour qu'on puisse espérer que les hommes intelligents et utiles à la société occupent dans l'esprit de la généralité le rang qui leur est dû. L'argent seul a, aux yeux de tous, l'éclat, le prestige qui attirent la considération publique; et comme le commerce est à peu près le seul chemin qui conduise à l'opulence, les commerçants forment par cela même l'aristocratie du pays. Aussi les *mayorazgos* (espèce de barons), les comtes, les marquis mexicains qui avaient

acheté des titres après s'être enrichis dans le commerce, n'abandonnaient pas pour cela leurs boutiques; ils restaient marchands, persuadés que ce qui les avait élevés à la noblesse ne pouvait les faire déroger.

Le commerce cependant, quoique étant sans doute une profession honnête, si on le fait honnêtement, n'est point pour cela une carrière honorable, c'est-à-dire qui puisse refléter un lustre honorifique sur celui qui la suit. Il n'y a d'honorable que la vertu, le courage, l'intelligence, et par conséquent les professions où ces qualités sont nécessaires; mais il ne peut y avoir d'honneur à revendre dix ce qu'on a acheté cinq; on y trouve du profit, voilà tout.

Toutefois, je dois dire, à l'honneur des marchands mexicains, que nulle part, au temps de la domination espagnole, le commerce ne s'est fait aussi honnêtement que parmi eux; et qu'aujourd'hui encore, quoique l'impunité ait amené la pensée de mal faire, le commerce se fait au Mexique grandement et loyalement. Je n'excepterai de la règle générale que quelques commissionnaires étrangers, dont les indignes manœuvres ont souvent ruiné les pacotilleurs qui se mettaient entre leurs mains (73).

L'orgueil nobiliaire, enté sur celui de la fortune, n'introduit pas de distinctions bien marquées dans la société des gens riches. Ainsi, le faubourg Saint-Germain, la Chaussée-d'Antin et le Marais de Mexico se donnent mutuellement des soirées; l'ex-marquis fait sa partie avec le manant enrichi dans un tripot; la ci-devant comtesse reçoit gracieusement les hom-

mages d'un garçon de boutique, et les jeunes gens des deux sexes s'accommodent très-bien ensemble, sans faire la moindre attention aux quartiers de noblesse.

La femme la plus aristocrate que j'aie connue au Mexique est la vieille dame Elizalde, plus connue sous le nom de la blonde Rodriguez. Quand elle parlait des mœurs républicaines et du ton des parvenus, c'était à mourir de rire. Elle plaisantait avec esprit, et mettait les rieurs de son côté.

La blonde Rodriguez fut la Ninon de Lenclos de son époque. Elle était charmante et conserva longtemps sa beauté. Avant qu'elle fût attaquée du choléra en 1833, je l'ai vue fort séduisante le soir, quoiqu'elle eût atteint la cinquantaine et commencé sa carrière galante à quatorze ans. On dit qu'en 1804 elle enchaîna à son char un savant voyageur, et qu'en 1822 l'empereur Iturbide fut encore sensible à ses charmes.

La blonde Rodriguez eut trois filles, qui furent mariées, l'une au comte de Regla, l'autre au marquis de Guadalupe, et la troisième au marquis d'Aguayo. Les deux premières étaient belles comme des anges : elles moururent à la fleur de l'âge.

Les réunions devraient offrir, ce semble, peu d'agrément, puisque l'ignorance des femmes et de la plupart des hommes ne laisse à la conversation que l'aliment des lieux communs, des événements domestiques et de la chronique des salons; cependant il n'en est pas ainsi : les dames mexicaines ont tant d'esprit naturel qu'elles donnent aux riens qu'elles débitent une grâce toute particulière; l'ennui ne peut

guère se loger à côté d'elles. D'ailleurs il y a des musiciennes dans toutes les familles, et le chant, le piano ou la guitare viennent en aide à la conversation.

Les bals sont peu fréquents à Mexico. Les gens riches dépensent leur argent sans éclat. Il n'y a guère que les redoutes de la bourse où les amateurs de la danse puissent trouver quelque plaisir. Les ministres des cours étrangères reçoivent peu aussi, si ce n'est cependant ceux de France, qui se sont toujours distingués par le nombre et le bon goût de leurs soirées.

L'architecture moresque concourt merveilleusement à la splendeur des fêtes du soir : rien n'est plus brillant que ces galeries inférieures et supérieures bordées de pots de fleurs et d'arbustes; que ces vastes pièces d'enfilade décorées de belles glaces et de lustres éclatants : on croirait que, transporté dans les palais de Grenade, on assiste à quelque fête galante des Abencérages.

Le premier représentant que la France eut au Mexique fut M. le baron Gros, chargé d'affaires en 1832. C'était un homme distingué et fort aimable; il sut gagner à la fois les sympathies des Français et des Mexicains.

M. le baron Deffaudis, qui lui succéda en 1833, avec le titre de ministre plénipotentiaire, était un ancien chef de division du ministère des affaires étrangères. A de grandes connaissances pratiques en diplomatie, il joignait des manières simples et un ton affable pour tous.

Je vis quelquefois à ses soirées hebdomadaires un

personnage bien connu, M. Pakennam, ministre de Sa Majesté Britannique. Ce diplomate, parent du duc de Wellington, avait sa fortune à faire quand il vint au Mexique, et il prit le chemin le plus court pour y arriver : il économisa beaucoup, plus même qu'il n'aurait dû. Ses compatriotes souffraient impatiemment qu'il empruntât un carrosse toutes les fois qu'il ne pouvait sortir à pied, lui qui recevait 40,000 piastres d'appointement.

Je rencontrai aussi à la légation un autre personnage célèbre par le reflet que le captif de Sainte-Hélène a jeté sur lui, le docteur Antomarchi. Son nom, devenu fortuitement historique, lui attirait partout une considération qui s'évanouissait comme une illusion quand on avait le temps de connaître l'homme. On s'étonnait alors que cet homme eût été choisi, au sortir des bancs de l'école, pour porter le secours de l'art à l'illustre prisonnier, de préférence à tant d'autres médecins riches de génie, de science et d'expérience, c'est-à-dire de tout ce qui manquait au jeune Italien. Toutefois, je dois ajouter que M. Antomarchi se faisait pardonner son peu de mérite en faveur de sa bonhomie.

Après la prise d'Ulua, lorsque les relations d'amitié furent rétablies entre la France et le Mexique, Louis-Philippe nous envoya pour ministre M. le baron Alley de Cyprès. Ce choix eût été malheureux dans toutes les circonstances, il était déplorable dans celle-ci.

Nous avions besoin d'un homme souple et conci-

liant pour calmer l'irritation des esprits et faire promptement oublier le passé. Or, non-seulement M. Alley était grossier dans ses rapports avec les gens qui avaient affaire à lui, et tyran avec ses subalternes, mais encore sa conduite politique était la moins diplomatique du monde : il réglait à coups de canne ses différends avec les hauts fonctionnaires publics, et soulevait une question internationale fort grave à propos de trois réaux (36 sous) qu'il devait.

Enfin, justice fut faite : ce ministre fut rappelé et mis à la retraite. M. Gouri du Rozlan, son secrétaire, le remplaça comme chargé d'affaires. Ce jeune homme, élevé à l'école de M. Alley, avait trop profité de ses leçons. Maintes fois M. Champeaux, consul et chancelier de la légation, fit au gouvernement français des plaintes amères pour les humiliations, les outrages dont M. Alley et M. Gouri l'abreuvaient; et dans ses conversations intimes avec moi, ce vieillard déplorait sans cesse la fatalité qui l'avait mis sous la dépendance de tels fonctionnaires.

Le gouvernement provisoire de 1848 fit relever M. Gouri par M. Levasseur, qui passa du consulat général d'Haïti à la légation de Mexico. Mon départ de cette capitale ne me permit pas de cultiver sa connaissance; je ne le vis qu'une fois; mais il fut si flatteusement accueillant pour moi, que ma visite d'étiquette dura une heure et demie. Il fit lui-même tous les frais de la conversation. J'ai appris depuis qu'il en était de même avec toutes les personnes qui le visitaient. Les Français ont beaucoup à se louer des ser-

vices qu'il leur a rendus auprès du gouvernement mexicain, dont il a su ménager les susceptibilités. M. Levasseur eut promptement acquis cette considération qui doit toujours entourer le représentant d'une grande nation.

Il est à regretter que nos représentants au Mexique passent à d'autres légations au bout de trois ou quatre ans, précisément quand ils commencent à connaître le pays. A leur arrivée, ils ignorent complétement l'histoire, la politique, le caractère et les mœurs des Mexicains, et conséquemment l'attitude qu'ils doivent prendre envers les agents du gouvernement pour arriver à leurs fins sans blesser personne, et c'est quand ils achèvent les premières études qui doivent les guider dans l'accomplissement de leur mandat, qu'on les retire pour les envoyer ailleurs faire un nouvel apprentissage.

Il se publie à Mexico, depuis 1837, un journal français qui a pour but, tout en nous instruisant de ce qui se passe au dehors, de défendre les intérêts de nos nationaux contre les abus de l'autorité. M. Masson, son rédacteur actuel, y traite les questions administratives avec tact, et le mérite de sa rédaction assigne au *Trait d'Union* un rang distingué dans la presse périodique du pays.

Malheureusement il n'en est pas de même pour la politique locale ou générale : ses tendances sont ultra-républicaines, et il émet beaucoup trop souvent son avis sur des questions brûlantes, auxquelles un étranger ne saurait prendre une part active dans le sens des

réformes qu'en se mettant à dos les neuf dixièmes de la population. Il devrait considérer qu'aux yeux des Mexicains son journal représente l'opinion des Français en général, et qu'il n'est ni convenable ni prudent que le rédacteur y publie ses propres opinions, sans se préoccuper le moins du monde de celle de ses compatriotes, et surtout du mal qu'il peut leur faire indirectement.

Dans le principe, ce journal, sous le nom de *l'Universel* ou *le Courrier des Deux Mondes*, nous faisait toujours plus de mal que de bien. Peu de Mexicains le lisaient, de sorte que les réponses aux attaques dirigées contre nous n'étaient pas connues, et les erreurs, les calomnies de nos antagonistes triomphaient dans l'esprit du public. C'est ainsi que j'ai entendu répéter jusqu'à satiété, à l'époque de nos démêlés avec le Mexique, qu'un pâtissier français avait réclamé 30,000 piastres pour des petits gâteaux que lui avaient mangés des soldats mexicains.

Le fait est qu'un restaurateur français, nommé Remontel [1], fut volé à Tacubaya par quelques officiers mauvais sujets, dans la nuit qui précéda le départ des troupes de Santa-Anna en 1832, lorsque ce général, renonçant à l'espoir de prendre Mexico, s'éloigna de ce point pour se reporter du côté de Puebla. Ils avaient pris la précaution de le faire boire outre mesure, puis l'avaient enfermé dans sa chambre; ils en avaient fait autant pour ses domestiques. Ce fut en s'éveillant le lendemain assez tard qu'il put s'aperce-

[1] C'était le cuisinier de mon brick le *Petit Eugène*.

voir qu'on lui avait enlevé sa recette de plusieurs jours, un peu d'argenterie, son vin, et jusqu'à sa batterie de cuisine. Il fit alors sa plainte au chargé d'affaires de France, M. le baron Gros, qui réclama pour lui une somme de 800 piastres; et c'est cette modique indemnité qui servit tant de fois de texte aux plaisanteries, aux exagérations de la presse.

Aujourd'hui encore il n'y a pas cent personnes au Mexique qui ne croient fermement à la réclamation de 30,000 piastres pour des petits pâtés mangés.

Il eût donc été infiniment plus avantageux d'insérer nos défenses dans les journaux mexicains que dans les feuilles françaises.

Depuis lors, la connaissance de notre langue est devenue presque générale, surtout dans la capitale, de sorte qu'un grand nombre de Mexicains lisent à présent notre journal, et peuvent mieux juger du degré de justice qui milite en faveur des parties dissidentes. Sous ce rapport donc, la publication d'un journal français à Mexico est une institution utile (74).

En 1850, le nombre des journaux qui se publiaient dans la république mexicaine s'élevait à cinquante-deux, dont dix appartenaient à la capitale. La sévérité de la censure l'a considérablement réduit depuis 1853; il se limite à peu près aujourd'hui [1] aux gazettes officielles du gouvernement central et des départements.

Deux établissements industriels méritent d'être mentionnés à Mexico : le premier est l'imprimerie de

[1] 1855.

M. Cumplido, le second, la fabrique d'écharpes de M. Francoz.

M. Cumplido a su faire de rien un établissement superbe. C'est le fait d'une intelligence supérieure qui, unissant la prudence à la sagacité, se hâte lentement dans sa marche, et proportionne toujours les moyens aux fins qu'elle se propose. Plût à Dieu qu'il se trouvât au Mexique beaucoup d'hommes comme M. Cumplido! Ce ressort nerveux qui manque aux arts mécaniques et à l'industrie saurait bientôt jouer activement entre leurs mains habiles. Toutefois les hommes comme lui sont rares partout; aussi devons-nous considérer comme un devoir sacré de leur payer notre tribut d'éloges, quand nous rencontrons sous notre plume leurs noms, dignes d'ailleurs d'un honneur moins stérile.

M. Francoz est un ancien colon du Goatzacoalco. Après notre dispersion, il ne fut guère embarrassé de ce qu'il ferait: doué d'un génie inventif, d'un esprit actif et méthodique, il réussissait à tout; cependant la fortune, aveugle et capricieuse comme toujours, a été longtemps à lui sourire, mais enfin, et de guerre lasse, elle paraît avoir cédé au mérite, à la patience, à la constance des efforts de son heureux poursuivant. C'est justice.

CHAPITRE VII.

Les alentours de Mexico. — La misère des plaines. — Les saules, les schinus. — Tacubaya. — Belles [illegible]. — Chapultepec. — Panorama de Mexico. — Cyprès séculaires. — [illegible]. — San-Angel. — Terrains volcaniques. — San-Agustin de las Cuevas ou Tlalpam. — Fêtes de la Pentecôte. — Le jeu du monte. — Combats de coqs. — La Cruz del Marques. — Aspect volcanique de la vallée. — [illegible]. — Manière de voyager des Indiens. — Cuernavaca. — Hacienda d'[illegible]. — Histoire de Joseph de Laborde et de l'abbé de Laborde son fils. — Monument militaire de Jochicalco. — Haciendas de Meacatlan et de Cocoyotla. — Climat de cette côte de l'ouest. — Son influence sur la culture de la canne à sucre. — James Barlow. — Caverne de Cacahuamilpa. — Notre campement dans une grotte du ravin. — Soirée délicieuse. — Incendie d'un arbre gigantesque. — Beaux reflets de lumière. — Description des curiosités que renferme la caverne. — Rivières de San-Jeronimo et de San-Felipe. — Coup d'œil sauvage et pittoresque du ravin. — James Barlow en danger. — Le Mezcala et le Papagayo. — La rosée peu abondante sur le versant de l'ouest des Cordillères. — Arrosement des terres. — Scorpions de Zumpahuacan. — Acapulco. — Son commerce d'autrefois. — Le galion de Manille. — Fêtes à l'arrivée du galion. — Les Chinois. — Les Noirs. — Leur caractère. — Apathie des Indiens de cette côte.

Les alentours de Mexico sont dépourvus d'agrément : la campagne est ou aride ou marécageuse, la végétation rare ou chétive. On n'aperçoit çà et là que des magueys nains plantés sur les limites des propriétés, des saules mélancoliques qui bordent les chaussées et les canaux, des schinus aux branches éplorées, qui ne prêtent au passant qu'une ombre douteuse. A l'exception d'Iztacalco et de Santa-Anita, les petits villages qui se trouvent aux portes de la ville sont affreux. Mais dans un rayon d'une à trois lieues, on en voit quelques autres, assez agréables pour que les gens riches trouvent du plaisir à y passer la belle saison.

Les mois de l'été sont là, comme chez nous, les plus beaux de l'année, quoique ce temps soit celui des pluies. La chaleur est alors tempérée par l'humidité de la terre; la verdure reprend ses belles couleurs dans les jardins et sur les collines; les fleurs se multiplient et les arbres se parent de leurs fruits. D'ailleurs, les pluies ne sont ni continuelles ni incommodes : elles tombent chaque jour à peu près à la même heure, laissant des matinées magnifiques à la disposition des promeneurs. L'orage se forme quand les rayons du soleil commencent à pomper les vapeurs de la terre avec plus de force, et le tonnerre gronde à deux ou trois heures de l'après-midi. L'eau tombe alors par torrents jusqu'au coucher du soleil; mais glissant sur la pente des coteaux où sont bâtis les villages, elle n'en humecte que la croûte, que le vent sèche en un instant.

Tacubaya, Miscoac, San-Angel, San-Agustin, sont les villages où l'on va de préférence. Le premier, situé sur une petite colline à une lieue de Mexico, possède de charmantes habitations, parmi lesquelles on distingue celles de MM. Manuel Escandon, Jamison [1] et Bardet.

A un demi-mille de ce village s'élève du milieu d'un massif de verdure la butte pittoresque de Chapultepec, couronnée de son beau château. Ce fut la seconde demeure des Aztèques à leur arrivée aux bords des lacs. Plus tard les rois de Mexico y bâtirent une maison de plaisance que les Espagnols détruisirent, et

[1] Nom du premier propriétaire.

dont il n'existait que quelques vestiges, quand le vice-roi Galvez y fit construire le château actuel que Santa-Anna a converti en école militaire.

De la terrasse de cet édifice, on découvre un des panoramas les plus rares et les plus curieux. A mesure que l'on tourne sur soi-même, les tableaux changent et se déroulent à la vue, comme au *Colosseum* de *Regent's Park*; mais avec cette différence qu'au lieu de l'atmosphère nébuleuse de Londres, c'est une vive lumière qui éclaire le bassin d'Anahuac.

A deux milles de là, dans la direction des aqueducs, on aperçoit Mexico avec ses églises, ses dômes moresques et son encadrement de saules. Plus loin, ce sont les lacs de Texcoco, de Chalco, de Jochimilco [1]; et dans le fond, les deux volcans couverts de leur manteau blanc. Çà et là on découvre, dans la plaine et sur les hauteurs, des fermes et des villages : ici, entre ces touffes d'arbres, se montrent les pauvres cabanes de Tacuba, ancienne capitale du royaume du même nom; là-haut, sur une colline, c'est la chapelle de la Vierge des Remèdes, image miraculeuse qu'on va chercher en procession pour obtenir de la pluie, quand les moissons souffrent de la sécheresse; d'un autre côté se dresse la butte du Peñon, d'où jaillit une source d'eau thermale; non loin de là, le sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe, où vient aboutir la grande chaussée du Nord; enfin, au pied de la terrasse, autour des roches buissonneuses d'où s'échappe un ruisseau limpide, croissent des gazons

[1] Le lac de Jochimilco n'est qu'une partie du lac de Chalco.

verts et des cyprès[1] séculaires, doyens de la végétation d'alentour.

Ces cyprès, qui ont de douze à seize mètres de circonférence, étaient déjà de fort gros arbres quand les conquérants espagnols firent disparaître tout ce qui pouvait rappeler aux peuples vaincus leur ancienne puissance. Les jardins de Montézuma furent détruits comme son palais, et la hache n'épargna ces restes imposants des cultures aztèques que par respect pour leur âge.

Les deux aqueducs qui conduisent l'eau à la ville partent de Chapultepec. L'un est alimenté par la fontaine qui sort de ce rocher, l'autre par une source qui vient de plus loin.

San-Angel est avec San-Agustin le verger de Mexico. Les arbres des jardins plient sous le poids des fruits de toute espèce qu'on y récolte. Les arbres fruitiers d'Europe y sont en plus grand nombre que ceux du pays; mais les marchés sont abondamment pourvus de tous les fruits des climats chauds, qu'on y apporte de vingt et trente lieues à la ronde.

San-Angel est situé sur la pente d'un volcan depuis longtemps éteint, entouré de laves et de scories spongieuses, qui s'étendent à plusieurs lieues du cratère. Ces déjections volcaniques ressemblent de loin à une lèpre végétale. Elles offrent quelques sites originaux, mais il est difficile d'y pénétrer.

A l'est de San-Angel, le bourg de San-Agustin de

[1] *Cupressus disticha Linnei*, désigné aujourd'hui sous le nom de *Schubertia disticha*.

las Cuevas, appelé aussi Tlalpan, étale à mi-côte la verdure de ses jardins. Les rues en sont désertes, silencieuses; seulement trois jours dans l'année, aux fêtes de la Pentecôte, la plus grande agitation succède à ce calme habituel.

De toutes parts accourent à San-Agustin les joueurs qui veulent tenter la fortune sur de nouveaux plans. Quinze ou vingt *montes*, tenus souvent par des gens de distinction qui font eux-mêmes l'office de croupiers, sont ouverts au public. La foule reflue de l'un à l'autre depuis neuf heures du matin jusqu'à minuit. Ici deux, trois et quatre mille onces d'or sont étalées à la vue des joueurs de première classe; là des piles de piastres excitent la convoitise des joueurs plus timides; et jusque sur la place publique sont disposées des tables où les gens du peuple vont porter leurs réaux. C'est une foire d'argent.

Le *monte* est un jeu fort simple qui a quelque analogie avec le trente et quarante. On pose sur la table deux cartes, tirées au hasard, qui représentent deux couleurs auxquelles les joueurs confient leur argent; puis on tire d'autres cartes du jeu jusqu'à ce qu'il en arrive une semblable; c'est celle qui gagne. Lorsque la carte gagnante est la première de celles qu'on retourne, le banquier ne paye que les trois quarts de la mise.

Les Mexicains ont un goût prononcé pour le jeu. Je n'ai pas dit passion, parce que je ne leur en connais aucune. Une passion ne peut exister qu'autant qu'elle développe dans l'homme une grande énergie

de volonté et d'action, et qu'elle ébranle violemment ses facultés et tout son être. Mais le Mexicain reste toujours le même : rien ne le remue profondément.

Je vis aux fêtes de San-Agustin un joueur de la classe moyenne mettre cinq cents onces d'or (plus de 40,000 fr.) sur le tapis : on lui passa, comme cela se pratique, le jeu de cartes pour qu'il fût lui-même l'artisan de sa fortune ou de sa ruine. Il le saisit sans changer de couleur, posa doucement sa cigarette sur la table; puis se mit à tirer méthodiquement chaque carte, les posant successivement l'une sur l'autre. Enfin arrive le fatal valet qui le fait perdre.... Rien ne paraît sur sa figure, aucun nerf n'a contracté ni sa bouche ni son sourcil. Au moment où le banquier ramassait son or, il remit avec politesse les cartes au tailleur, reprit sa cigarette, en fit tomber les cendres pour qu'elles ne se répandissent pas sur lui, et se remit à jouer quelques pièces d'or qu'il retrouva dans ses poches. Le malheureux! tout ce qui lui restait de fortune au monde n'égalait pas la moitié de la somme qu'il venait de perdre, et il était tranquille!

Au milieu de ces réunions silencieuses de joueurs, il est facile de distinguer l'étranger du créole, aux mouvements d'impatience du premier, à l'impassibilité du second. Cependant, malgré quelques gestes convulsifs, quelques paroles brèves, qui dénotent toujours leur origine, les étrangers imitent merveilleusement les Mexicains pour la ténacité et la hardiesse au jeu [1]. Les

[1] Je vis à San-Agustin le colonel Stavoli, italien au service du Mexique, perdre d'un seul coup 980 onces qu'il venait de gagner.

jeunes gens surtout s'y livrent avec une ardeur effrayante.

Quand on joue à cette fête, on ne cherche point un gain médiocre de quelques centaines de piastres; on n'aspire à rien moins qu'à un sac de mille onces; et quand par le plus grand hasard on l'obtient, on le perd quelquefois pour en vouloir le double. Tout homme qui se met à une table de *monte* n'est plus maître de lui : la fortune le tient sous son charme. S'il gagne, il est alléché; s'il perd quelque argent, il veut le rattraper; et plus la chance lui est contraire, plus il devient obstiné.

Du temps des Espagnols, ces fêtes étaient plus courues qu'elles ne le sont à présent : on y venait de fort loin, et c'était une chose commune de voir mettre mille onces à la fois sur le tapis; mais depuis, les jeux se sont ressentis de la diminution des grandes fortunes.

San-Agustin offre aussi des distractions moins dangereuses, où le perdant peut aller reprendre un peu de calme et de philosophie : ce sont les combats de coqs, les danses au calvaire et les bals du soir. Les combats de coqs sont aussi des jeux où l'on parie pour tel ou tel champion; mais on peut s'y amuser un moment sans y intéresser sa bourse.

Les coqs qui entrent en lice ont à la patte une lame d'acier bien émoulue, attachée comme un éperon. Excités à l'avance l'un contre l'autre, ils s'élancent dès qu'ils se sentent libres, et cherchent à se percer de cet éperon. Soit qu'ils sautent l'un sur l'autre, soit qu'ils

passent à droite ou à gauche, ils s'appliquent réciproquement à s'en frapper, et il y en a qui le font avec tant d'adresse, que dès le premier choc ils ouvrent le ventre ou le côté à leur adversaire.

Il faut les voir s'attaquer, reculer, se mesurer en baissant la tête, en hérissant les plumes de leur cou : leurs yeux étincellent de fureur. Le vaincu n'a point de quartier à espérer : tant qu'il peut se traîner, son ennemi le frappe à coups redoublés; et quand il expire, celui-là, tournant d'un air superbe autour du cadavre, fait entendre son chant de victoire, par lequel il semble défier les autres combattants.

Toutefois, il doit lui-même trouver la mort au lieu témoin de ses exploits : il est le tenant de ce tournoi à outrance et doit combattre tous les champions qu'on lui opposera. Souvent il en tue six ou huit avec un égal bonheur; mais enfin ses forces s'épuisent, il succombe, et va rejoindre aux cuisines de la grande place les victimes qu'il a dépêchées.

La route de Mexico à Tlalpam est celle qui conduit à Acapulco. Elle s'élève rapidement sur les montagnes du sud de la vallée, et atteint à la Cruz del Marques son point culminant, qui se trouve à peu près à la même hauteur que Rio-Frio. Quand je montai cette côte pour la première fois, il faisait à peine jour; mais au lever du soleil, je vis le bassin de Mexico à son point de vue le plus grandiose. Vingt volcans se pressent à l'entour depuis sa partie occidentale jusqu'au cône neigeux du Popocatepetl. Toute la vallée produit l'effet d'un immense cratère qui s'est refroidi

peu à peu, conservant longtemps encore assez de chaleur pour entretenir des éruptions partielles sur ses bords. Pendant plusieurs lieues, la route se trouve creusée dans les bancs de laves, et de cendres volcaniques si lourdes, que le vent peut à peine les soulever.

A la Cruz del Marques, lieu qui tire son nom d'une croix qu'on y a plantée, ces traces d'incendies terrestres deviennent moins visibles; les forêts de pins y croissent plus épaisses. Cet endroit est redouté des voyageurs : les voleurs l'ont choisi pour la scène de leurs exploits. Le village de Huichilaque en est la pépinière inépuisable. Dans les guerres de l'indépendance, des bandits y commirent sur les Espagnols des atrocités révoltantes.

De Huichilaque, on découvre Cuernavaca et les pays chauds qui s'étendent jusqu'à l'océan Pacifique. On est encore au milieu des frimas, et l'on a à ses pieds un printemps perpétuel.

En descendant la côte, je ne fus pas peu surpris de retrouver deux Indiens qui, sortis de Tlalpam en même temps que moi, m'avaient suivi, quoique mon cheval allât bon pas. A la vérité, ils coupaient souvent au plus court et rattrapaient ainsi ce qu'ils perdaient de terrain d'un autre côté. Chargés de pesants fardeaux, ils avaient néanmoins conservé leur petit trot, et ne paraissaient pas plus fatigués que le matin. Ces Indiens sont d'excellents marcheurs et voyagent d'une manière particulière. Ils portent sur le dos une cage à claire-voie, ou un filet rempli de provisions, retenu

par une corde qui leur passe sur le front, de sorte que la tête supporte une grande partie du poids. Ainsi lestés, on les voit, le corps porté en avant et le jarret ployé, faire quelquefois vingt lieues au petit trot, sans autre aliment qu'un peu de tortille sèche. Ils aiment mieux aller chargés que libres de toute charge : on en voit tous les jours qui retournent de la ville au village, portant eux-mêmes le fardeau de leurs mules. Quand les Mijes de Guichicovi reviennent du marché de Tehuantepec, ils ont soin de remplir leurs filets de cailloux pour courir plus à l'aise.

Cuernavaca, à dix-huit lieues de Mexico, était la capitale des Tlahuiques, peuples soumis aux Aztèques. La température de cette petite ville est agréable, quoique déjà un peu chaude. Les maisons, les cases de roseaux sont entremêlées de jardins plantés d'orangers, de cédrats, de daturas, dont les fleurs embaument l'air. De tous côtés on entend le murmure d'un petit ruisseau qui descend la colline en serpentant à travers les habitations. Les environs fournissent les doubles produits des latitudes de transition. A une demi-lieue de là, à l'hacienda d'Atlacomulco, ancienne propriété de Cortès, on cultive sur une grande échelle le sucre et le café. La caféyère fut plantée par un Français en 1824.

Un autre Français, nommé Joseph de Laborde, fit construire à Cuernavaca, au milieu du siècle dernier, une habitation [1] où il dépensa 500 mille piastres dans

[1] Cette habitation, qui était tombée en ruines, a été convertie en hôtel des diligences.



le but de secourir, pendant une année de disette, le peuple de cet endroit, tout en lui donnant les moyens de gagner sa subsistance. L'emplacement qu'il choisit est le sommet d'une colline aride; il y créa un joli jardin et une belle pièce d'eau, dont les sources sont pérennes.

Laborde, venu au Mexique avec la protection du gouvernement espagnol, qu'il avait obtenue j'ignore comment, était doué d'un esprit spéculateur. Il avait des idées étendues qu'il mit à profit, à une époque où l'on n'avait qu'à vouloir travailler pour s'enrichir; peu d'années lui suffirent pour amasser une fortune colossale. En 1743, la mine de la Cañada de Tlalpujahua lui donna des produits d'une grande richesse auxquels il ajouta bientôt les trésors qu'il tira de celles de Tasco.

Cependant cet homme entreprenant éprouva dans sa vie de cruels revers de fortune. Après avoir prodigué son argent en dons de toute espèce, et avoir dépensé en particulier, dans la construction de l'église de Tasco, 400 mille piastres selon M. de Humboldt, et un million de piastres, au dire de ses petits-fils, il fut réduit à la misère par la décadence rapide de ces mêmes mines, dont il avait retiré annuellement deux ou trois cent mille marcs d'argent. L'archevêque lui ayant permis de vendre un soleil d'or, enrichi de diamants, dont il avait orné le tabernacle de cette église, il se transporta à Zacatecas avec le produit de cette vente, qui s'élevait à 100 mille piastres; et là il gagna pour la seconde fois d'immenses richesses, toujours dans l'exploitation des mines.

On dit qu'il fut l'amant d'une vice-reine, en l'honneur de laquelle il donna des fêtes où s'étalait toute la magnificence possible alors. C'était dans son hôtel de la rue de San-Francisco, à Mexico, qu'il recevait ses illustres hôtes. Il venait de faire bâtir ce vaste édifice qui s'étend jusqu'à la moitié de la rue de Colisco-Nuevo, et se divise en plusieurs habitations. Les bureaux de la poste en ont longtemps occupé une partie.

Laborde laissa à sa mort une fortune de 600 mille piastres. Il avait forcé sa fille à entrer dans un couvent, afin de laisser tout son bien à son fils unique.

Celui-ci embrassa volontairement l'état ecclésiastique; mais il se lassa bientôt après du célibat, et vécut publiquement avec une Indienne qui le rendit père. Il fit alors tous les sacrifices imaginables pour être relevé de ses vœux et pour légitimer trois enfants qu'il avait eus de cette union illicite. L'archevêque de Mexico lui était favorable, d'abord pour mettre fin au scandale de sa vie, ensuite pour être agréable à un homme qui avait fait à la cathédrale pour 300 mille piastres de présents en ornements d'or et d'argent et en pierres précieuses. La cour de Rome était également bien disposée pour lui; mais le roi d'Espagne se refusait à cet acte inouï. Trois fois son conseil eut à délibérer sur une supplique de Laborde; trois fois il rejeta sa demande, et le condamna à 50 mille piastres d'amende. Enfin, les conseillers du roi, de guerre lasse. ou gagnés peut-être par l'or de Laborde, lui donnèrent gain de cause, et le souverain lui-même dut céder

à l'avis général. Une cédule royale et une bulle du pape le relevèrent donc de ses vœux.

Quoique l'abbé de Laborde eût acquis dans l'exploitation des mines une fortune beaucoup plus considérable encore que celle dont son père avait joui aux jours de sa plus grande prospérité, il mourut cependant dans un état voisin de l'indigence.

Ses enfants ont espagnolisé leur nom de Laborde : ils signent Borda. L'un d'eux est avocat à Mexico, et vit dans la médiocrité.

Un hasard a fait découvrir, il y a peu d'années, à une dizaine de lieues de Cuernavaca une grotte d'une étendue immense et d'une admirable beauté. Elle était connue des Indiens, qui la révéraient comme la demeure du Génie des montagnes; mais il est probable qu'elle fut de tout temps ignorée des Espagnols.

Vers les premiers jours de 1833, M. le baron Gros, premier secrétaire de la légation de France, parcourut en grande partie cette étonnante excavation. Il y dessina quelques vues, et ce qu'il en raconta, en arrivant à Mexico, décida le gouvernement mexicain à nommer une commission pour explorer ce souterrain. Notre compatriote M. le baron de Perdrauville fut désigné pour présider cette commission. Alors on put apprécier géométriquement les dimensions de ces salles, de ces voûtes, de ces stalactites et stalagmites, et avoir enfin une idée nette de toutes ces merveilles.

La route de Cuernavaca à Cacahuamilpa passe non loin du retranchement militaire de Jochicalco, dont il ne reste aujourd'hui que les ruines. C'est une colline

à laquelle les anciens peuples du pays donnèrent la forme d'une pyramide tronquée à base triangulaire; ils la divisèrent en plusieurs terrasses, et revêtirent les escarpements de maçonnerie.

La plate-forme a 86 mètres de long sur 72 de large; elle est flanquée d'un bastion à l'ouest et d'un parapet aux trois autres côtés. On y voit les restes d'un petit monument parallélipipédique d'environ 30 pieds de long et de 15 de large. Le revêtement en est fait de pierres de grandes dimensions, ornées d'hiéroglyphes sculptés en relief, qui représentent des crocodiles, des lapins, des monstres, des armes, des parties de vêtements, et des hommes assis les jambes croisées, à la manière orientale, avec un ornement sur les yeux semblable à des besicles. La hauteur du monument ne dépasse guère 14 pieds; mais il est présumable qu'il était plus élevé : l'état actuel de sa base supérieure ne permet pas de douter qu'il n'y ait eu au moins une assise de plus.

On n'aperçoit aucune trace d'escaliers pour monter à la terrasse de ce monument; ce qui ferait penser qu'il était destiné à servir de refuge aux assiégés, qui, une fois la place envahie, s'y retireraient comme dans un nid d'aigle, pour opposer de là aux assiégeants victorieux une résistance désespérée.

Ces fortifications se trouvent sur les terres de MM. Perez, Palacios. Ce sont eux qui ont commencé l'œuvre de destruction, en y prenant les matériaux nécessaires aux bâtiments de leur hacienda de Meacatlan.

Nous nous trouvons ici dans le pays des riches haciendas : Temisco, Meacatlan, Cocoyotla, traversée par la route, donnent un revenu net de 20 à 60 mille piastres. Le vert tendre de la canne à sucre tapisse à perte de vue les vallées et les bas-fonds.

La canne rend beaucoup sur le versant ouest des Cordillères; mais elle ne fournit que deux coupes; tandis que du côté de l'est, on n'a besoin de la renouveler que tous les sept ans. J'en trouve la principale cause dans l'état de l'atmosphère, fort chargée d'humidité au bord du golfe mexicain, et très-sèche au contraire sur les plateaux éloignés des deux mers. Il en résulte qu'ici on a recours à l'arrosement artificiel pour la culture de la canne, tandis que la rosée lui suffit dans les provinces de Tabasco et de Vera-Cruz. Or, une irrigation abondante, à certaines époques, communique bien à la plante une force productive supérieure à celle qu'elle acquerrait par la rosée, mais on lui fait faire un effort qui l'épuise : donnant tout d'un coup plus qu'elle ne devrait, elle dure en revanche beaucoup moins longtemps.

On termine ordinairement la journée de marche à l'hacienda de Cocoyotla. Mes compagnons de voyage et moi, nous y fûmes parfaitement accueillis, quoique nous ne fussions porteurs d'aucune lettre d'introduction. Le lendemain, nous nous rendîmes au village indien de Tacahuamilpa; puis dans l'après-midi du même jour, nous allâmes nous installer au fond du ravin, où débouche le souterrain, afin d'en commencer l'exploration au lever de l'aurore.

Deux personnes m'accompagnaient : un jeune Mexicain, officier supérieur, et un Anglais, M. James Barlow. Inspirés tous les trois d'un esprit quelque peu romantique, nous nous fîmes une fête de camper au désert. Nous n'eûmes pas lieu de nous en repentir.

Après avoir dressé nos lits dans une petite grotte, en face de la caverne, nos domestiques procédèrent aux apprêts de notre dîner. Voyageurs vétérans, nous n'avions rien négligé de ce qui pouvait rendre notre excursion agréable; nous apportions avec nous des provisions de toute espèce : potage, poularde truffée du Mans, lamproies de Bordeaux, petits pois, et, pour complément, vin de Madère et de Château-Latour, cognac et café Velasco[1] : tout était d'un goût exquis, raffiné encore par un vif appétit.

La soirée fut délicieuse : la chaleur se trouvait tempérée par le frais d'un ruisseau qui coulait à quatre pas de nous, et tombait en cascades de distance en distance. La lune, dans tout son éclat, traversait paisiblement l'azur limpide des cieux; ses rayons argentaient le feuillage des arbres du ravin, formant avec les ombres épaisses des contrastes dont un incident imprévu rendit l'effet magique.

Nos gens et une dizaine de guides que nous avions pris au village, avaient allumé du feu au pied d'un aune[2] gigantesque pour y préparer leur souper. Mais voici qu'au bout d'une heure, le tronc, les branches,

[1] Ce café, qui vient du sud de la vallée de Mexico, a un goût exquis.

[2] L'arbre appelé *chopos*.

le feuillage, tout s'enflamme. L'incendie monte en pyramide à plus de 100 pieds de haut, et colore en rouge les objets qui disparaissaient auparavant dans l'ombre, en vermeil les rochers et les eaux que la lune éclairait. L'oiseau réveillé dans son nid, aux rayons de cette aurore inaccoutumée, s'enfuit en jetant un cri plaintif, et le coyote aboie au loin en signe d'épouvante. Ce double effet de lumière, dans ce ravin profond et accidenté, eût été une bonne fortune pour le pinceau de Martins ou de Guérin.

L'arbre cependant ne se consuma pas tout entier; mais les flammes dévorèrent le feuillage et les menues branches jusqu'à la cime.

L'entrée de la grande caverne se trouve cachée par un tertre couvert de végétation. Elle est fermée d'une arcade de roches stratifiées, dans laquelle on distingue des blocs de marbre noir veiné de blanc. Du haut du tertre, la vue plonge dans la caverne et découvre d'abord une salle rectangulaire, d'environ 406 pieds de long et de 70 de hauteur, dont le sol est uni et terreux. Nous y descendons par un sentier escarpé, et à mesure que nous nous enfonçons sous la voûte, les torches deviennent plus nécessaires pour guider nos pas. Bientôt l'obscurité cède à peine à nos flambeaux, et nous ne pouvons apprécier la grandeur des salles qui viennent ensuite qu'au moyen de feux de Bengale et de fusées volantes. Il y en a même quelques-unes dont la hauteur est telle que nous nous en faisons difficilement une idée exacte : des stalagmites de 150 pied de haut n'en atteignent pas la voûte.

La grotte d'Antiparos, celles du département du Doubs, et beaucoup d'autres, présentent sans doute des concrétions aussi curieuses que celle-ci. Dans les cryptes de Maëstricht, dans la grotte du Mammouth au Kentuky, on remarque des galeries plus vastes, plus profondes; mais je crois que la caverne de Cacahuamilpa n'a pas son égale pour la prodigieuse élévation de ses voûtes et le gigantesque de ses concrétions.

Toutes ces formations calcaires sont à l'extérieur d'une couleur noirâtre ou d'un jaune fauve et terne; mais il en est d'autres qui offrent une surface adamantine, dont les cristaux étincellent aux lumières. La première stalagmite qui frappe l'attention représente le bassin d'une fontaine, dont les eaux se sont congelées sur les bords. Un peu plus loin, le spath calcaire figure à s'y méprendre une chapelle gothique à colonnettes sveltes, à ogives richement découpées. D'un autre côté s'élèvent des obélisques, des cippes, des cônes, des troncs d'arbres recouverts de mousse et de feuilles d'acanthe. Enfin des stalactites creuses, de forme cylindrique, rapprochées l'une de l'autre comme les tuyaux d'un buffet d'orgue, rendent au toucher des sons variés et métalliques qui complètent l'illusion. De temps en temps, des éboulements effrayants obstruent les passages. Il faut gravir avec précaution ces amas de roches pour ne pas se blesser. Souvent de grands bruits, semblables à des décharges d'artillerie, se font entendre dans ces souterrains. Sans doute ce sont des masses de rochers qui se détachent de la voûte et tombent avec fracas.

Le thermomètre de Réaumur, marquant 25° dans le ravin, avait baissé de quatre degrés dans la première salle. Il remonta quelquefois à 25°; mais en général, il ne varia que de 20 à 21°.

A deux ou trois cents mètres environ de la grotte que nous venons de décrire, il en existe deux autres qui donnent issue aux rivières de San-Jeronimo et de San-Felipe, lesquelles s'engouffrent sous la montagne à trois lieues de là, et à quatre lieues de distance l'une de l'autre.

Du point du vallon que nous occupions, il nous était impossible de les apercevoir. Pour s'y rendre, il faut faire un détour d'une lieue et demie, à moins de s'exposer à de grandes fatigues en y allant directement. L'escarpement du versant d'ouest, où se trouvent ces excavations, et les coupes à pic du fond du ravin, en rendent l'accès fort difficile. Ce fut néanmoins le chemin que nous choisîmes.

Parvenus en face de la première des deux grottes, nous fûmes frappés de l'aspect sauvage mais grandiose du tableau qui s'offrit à nous. Au détour d'une roche qui s'avance comme une corniche à 200 pieds au-dessus du vallon, nous découvrîmes tout à coup les entrées des deux galeries souterraines; puis le ravin dans son ensemble, avec ses verts bocages, ses arbres géants assis sur le roc, qu'ils étreignent de mille racines; enfin le ruisseau, qui courant à travers un chaos de pierres énormes et de bancs abrupts d'une roche jaunâtre, va se perdre sous un berceau de verdure, après s'être deux fois enrichi du tribut que lui versent les grottes.

A vingt pas de nous s'élevait, de 40 à 50 pieds au-dessus de nos têtes, l'arc de la première voûte, dont les extrémités reposent sur le plan du vallon. La corde de cet arc peut avoir 80 mètres, et la profondeur visible du souterrain environ 200. Cette galerie change ensuite de direction, et se trouve bientôt coupée par une cascade infranchissable. La rivière qui en sort roule en bouillonnant sur un terrain rocailleux.

A 100 mètres plus loin, apparaît la bouche du second tunnel géognostique, ombragé de rameaux verts. Elle est beaucoup moins élevée que l'autre; ses eaux sont aussi moins abondantes. On ne saurait non plus en remonter le cours bien longtemps.

Il paraît certain que les lits de ces deux rivières se croisent en passant sous la montagne : on ne saurait douter de cette singularité, lorsqu'on compare le volume et la couleur de leurs eaux avant et après leur voyage souterrain, car elles se trouvent avoir permuté leurs propriétés distinctives, au moment où elles reparaissent dans le ravin.

Un accident faillit changer en deuil les plaisirs de cette journée. On sait que les Anglais aiment les fortes émotions; ils recherchent le danger sans fanfaronnade. M. Barlow était un de ces Anglais-là; il portait même à l'excès l'excentricité dans ses idées et dans ses actions. Nous étions descendus dans la grotte par le côté qui offrait le moins d'obstacles. Le jeune Mexicain et moi, nous remontâmes par le même chemin; mais Barlow en prit un autre infiniment plus difficile, et peu s'en fallut qu'il ne payât de la vie son imprudence.

En grimpant sur une roche d'un mètre de diamètre, qu'il croyait solidement fixée, il reconnut qu'elle se trouvait en équilibre sur une autre, et que s'il faisait le moindre effort pour la franchir ou pour en descendre, il l'entraînerait infailliblement sur lui. Alarmés par ses cris de détresse, nous accourûmes, et un de nos guides, plus agile que nous, parvint à le tirer d'embarras au moment où ses forces l'abandonnaient (75).

Presque tout le pays qui s'étend de Cuernavaca à l'océan Pacifique n'offre rien de bien pittoresque, vu de la route. La végétation est pauvre ou même nulle dans des espaces immenses; et quand elle reprend sa vigueur, elle ne sait produire que des calebassiers, des mesquites ou des mimoses cornigères. Les jolis petits oiseaux des tropiques fuient ces lieux arides : ils se réfugient au fond des vallons ombragés et sur les rives du Mescala et du Papagayo. On entend seulement le rappel plaintif de la tourterelle ou le cri du caracara que les bêtes mortes attirent sur les grands chemins.

Le Mescala prend le nom de rivière de la Balza un peu à l'ouest; il se jette dans le Pacifique à Zacatula, ainsi que le Papagayo, qui coule au sud-est. Leurs cours sont quatre ou cinq fois plus considérables en été qu'en hiver, et deviennent souvent infranchissables pendant plusieurs jours.

Sur tout le versant de l'ouest des Cordillères, depuis Tehuantepec jusqu'au golfe de Californie, la rosée tombe très-peu abondante; elle augmente dans

quelques localités peu étendues, et disparaît entièrement dans d'autres. Le moindre filet d'eau devient ainsi une fortune pour la contrée qui le possède : chaque propriétaire riverain s'en empare pour arroser ses terres et leur faire produire une bonne récolte dans les climats froids ou tempérés, et deux par an dans les climats chauds. Malheureusement les grandes rivières sont fort rares au Mexique, et les petites sont bientôt épuisées par ces irrigations.

On se trouve fort peu incommodé des moustiques, des garapates, des chiques, dans cette partie du Mexique; mais les scorpions vermeils y abondent. Leur piqûre est bien douloureuse; elle est même mortelle pour les enfants. Ces insectes acquièrent encore un degré de malignité de plus au village de Zumpahuacan, où l'on ne saurait déplacer une pierre sans en trouver plusieurs. Les Indiens de cette bourgade leur enlèvent la queue fort adroitement, puis font griller le corps, qu'ils mangent avec des galettes de maïs.

On croirait que cet aliment influe sur le caractère de ces Indiens, si les théories physiologiques ne rejetaient cette croyance : ils sont méchants et colères, au point d'avoir donné lieu à ce proverbe : *Méchant comme un Indien ou comme un scorpion de Zumpahuacan.*



Acapulco se trouve situé au pied d'une chaîne de montagnes qui en forme la rade. Sa population actuelle n'est guère que de 3,000 âmes; mais elle va en augmentant depuis que ce point sert d'échelle aux steamers américains de la ligne de Californie.

Le port est fort beau : il a près de deux lieues de tour. Les navires y sont en pleine sécurité. Pendant ces quarante dernières années, on y apercevait rarement une voile; car le commerce qui rendait ce port le second du royaume, pour l'étendue et l'importance de son trafic avant la première insurrection, se trouvait alors anéanti. Acapulco était l'entrepôt de toute la côte occidentale, ainsi que de la Chine et des Philippines. C'est à Mazatlan et à San-Blas que les bâtiments qui franchissent le Pacifique vont porter maintenant les tissus de Manille et de Canton.

Jadis c'était une fête, quand le galion de Manille arrivait à Acapulco. A peine était-il signalé du fort qui domine l'entrée de la rade, que le canon, le carillon des cloches et le bruit des pétards en signalaient joyeusement la nouvelle. Des sommes immenses étaient alors dirigées à Acapulco, de tous les marchés principaux de la Nouvelle-Espagne, pour l'achat des produits asiatiques, lesquels étaient enlevés en un moment, puis revendus à des prix exorbitants.

La chaleur qui se concentre dans le bassin d'Acapulco est souvent étouffante, malgré une ouverture qu'on a pratiquée dans une colline pour donner accès au vent de mer. A l'époque des pluies, le climat y est malsain : il y règne des fièvres dont il est difficile de se défaire une fois qu'on en est attaqué; mais, du reste, toute cette côte est exempte du *vomito*, qui sur les plages orientales sévit si cruellement contre ceux qui ne sont pas acclimatés.

Les habitants d'Acapulco se distinguent en trois

classes, les blancs, les noirs et les Chinois. Ces derniers sont presque tous des déserteurs du galion, qui, fatigués d'une navigation longue et périlleuse, se sont soustraits par la fuite à de nouveaux dangers, et sont revenus plus tard sur la plage pour se livrer à l'agriculture et au commerce.

Les noirs, qui sont très-nombreux sur cette côte, sont grands, robustes, mais d'une paresse excessive qu'encourage la fertilité du sol. Ils sont querelleurs pour peu qu'ils aient bu, et mettent l'épée à la main pour venger la moindre injure. Du reste, ils sont francs, de bonne foi dans leurs traités et d'un naturel extrêmement gai.

Avec un caractère moins agréable, les Indiens de la même côte ont la même insouciance et la même apathie. Une fois étendus sur leur natte, ils se relèvent difficilement; leur case s'écroulerait qu'ils ne se hâteraient pas de fuir.

CHAPITRE VIII.

Chaussée du nord. — Légende de la Vierge de Guadalupe. — Plaine salée. — Pauvres cabanes des Indiens saliniers. — Teocalis de San-Juan de Teotihuacan. — Leur origine. — Leurs dimensions. — Otumba. — Les plaines d'Apan. — Polque de Zinguilucan. — Tulancingo. — Excursion à l'est. — Papantla. — El Tajin. — Tuxpan. — Colonie française de Jicaltepec. — Bande de voleurs. — Andrade. — Hacienda de Regla. — Site pittoresque. — Basalte. — Compagnie anglaise des mines de Real del Monte. — Extraction de l'argent du minerai. — Explication des deux manières de la faire. — Séparation de l'or. — Route de Regla à Real del Monte. — Épais brouillard. — Neige. — Misérables hôtelleries. — Une bien mauvaise nuit. — Richesse minérale du Mexique. — Châteaux en Espagne. — Pertes de la compagnie anglaise. — Descente dans la mine de San-Cayetano. — Accoutrement des mineurs et des visiteurs. — Les cyclopes retrouvés. — Échelles en usage dans les mines du Mexique.

— Descente par le puits des mines. — Magnifiques échantillons de minerai. — Mauvaise direction des travaux de la compagnie anglaise. — Ascension par la mine de Terreros. — Fatigue extrême. — Défaillance. — Les chevaux. — Pachuca. — Hôtellerie isolée tenue par des voleurs. — Misère de ses habitants. — Aventure nocturne. — La chaussée de San-Cristobal. — Canal de Huehuetoca. — Inondations de Mexico en 1629 et 1763.

Revenons maintenant sur nos pas, et prenons la chaussée du nord de Mexico, opposée à celle d'Iztapalapa que l'on suit pour se rendre directement à Tlalpam. Cette chaussée n'a guère qu'un mille de long. Elle nous conduit d'abord au bourg de Guadalupe, où se trouve le sanctuaire de la Vierge miraculeuse, patronne des Mexicains. La légende nous apprend que quelques années après la prise de Tenochtitlan, la Mère du Christ apparut à un Indien, sous les traits d'une jeune fille de sa race, lui enjoignant d'aller dire à l'archevêque de lui élever un temple dans ce lieu même; puis ayant imprimé son image sur le vêtement de toile du pauvre Aztèque, elle lui dit de prendre confiance dans le résultat de sa mission. En effet, la peinture miraculeuse parut une preuve suffisante de son authenticité au prélat de Mexico, et l'on bâtit à la sainte image le temple qui existe aujourd'hui, où les indigènes édifiés vinrent, de tous les points du Mexique, porter leurs pieuses offrandes à Notre-Dame de Guadalupe.

Au delà de ce bourg commence une grande plaine sablonneuse qui s'étend à six ou sept lieues le long du lac de Texcoco. Blanchie par les efflorescences salines, on dirait une prairie des bords de la Saône pendant une giboulée de mars. Là, ainsi que de l'autre côté de

Guadalupe, on voit les Indiens qui s'occupent exclusivement à recueillir ce sel pour le vendre au marché. Je n'ai jamais rien vu de si misérable, de si affreux que leurs hameaux; chaque case, mal bâtie en briques crues, se confond avec les monceaux de terre dont elle est entourée. Aucune verdure, aucune végétation n'existe à l'entour : tout y est terre, tout présente une couleur uniforme; et la vue des pauvres habitants de ces terriers accroît encore l'impression pénible qu'on éprouve en considérant ces misérables retraites.

Je ne saurais passer par San-Juan de Teotihuacan, sans parler des téocalis qu'on trouve dans le voisinage de ce village. Les gens du pays les désignent sous le nom de *petites collines;* et en effet, maintenant que le temps a fait disparaître presque en entier les arêtes de ces pyramides, et qu'il les a couvertes de végétation jusqu'à leur sommet, on les prendrait pour ces turgescences terrestres qu'on trouve dans les lieux jadis bouleversés par les feux souterrains.

Ces téocalis, bâtis par les Toltèques au huitième ou au neuvième siècle de notre ère, étaient consacrés l'un au soleil, l'autre à la lune. D'après les mesures adoptées par M. de Humboldt, le premier a 171 pieds de haut et 645 pieds de long à la base; le second a une trentaine de pieds de moins d'élévation.

L'intérieur de ces pyramides est d'argile mêlée de pierres; le revêtement en est fait d'amygdaloïdes et de ciment avec un enduit de chaux qu'on reconnaît en différents endroits, et qui présente des couches parfaitement polies. Les escaliers qui conduisaient à la

cime sont entièrement détruits; on n'en distingue que l'emplacement.

Entre ces deux téocalis s'élèvent un grand nombre de tertres coniques de quinze à trente pieds de haut, consacrés aux astres secondaires, ou destinés aux sépultures des prêtres et des caciques. Ils sont disposés avec ordre, et au centre de leur groupe, j'ai remarqué une fort grande pierre semblable à une tombe, couverte d'hiéroglyphes. Les deux téocalis, les tumuli et l'espace environnant sont couverts de débris de poterie et de morceaux d'obsidienne bruts ou taillés en dards de flèches.

Ces monuments sont les plus anciens dans l'histoire des peuples dont on connaît les migrations; mais ce sont les moins intéressants sous le rapport des arts.

Deux heures après m'être éloigné des pyramides, j'aperçus sur ma droite le village d'Otumba, fort grande ville à l'époque où florissait l'empire aztèque. Je foulais alors le champ de bataille où Cortès remporta la victoire presque miraculeuse qui sauva son armée, qui lui permit de revoir ses amis de Tlascala, et de préparer avec eux la ruine de Mexico.

Nous voilà bien près des plaines d'Apan, renommées par l'excellence de leur pulque. A Zinguilucan, je commençais à trouver supportable cette boisson pour laquelle j'avais toujours éprouvé de la répugnance et elle me parut décidément bonne à Tulancingo, à l'heure du déjeuner.

La ville de Tulancingo, bâtie par les Toltèques au milieu du septième siècle, est la plus ancienne du

Mexique. Le climat n'y est pas agréable : le vent y est froid et souvent humide, quoique les grandes pluies y soient rares, et que les récoltes y sèchent assez souvent sur pied. Au reste, les marchands français qui y résidaient quand j'y passai défiaient le froid et l'humidité auprès de leurs cheminées, où ils retrouvaient avec une agréable chaleur cette gaieté qu'inspire un bon feu de bois flambant, quand le ciel est triste et que le vent siffle sous les portes mal jointes. Ce sont les premières cheminées que j'aie vues au Mexique, quoique dans les lieux élevés on sente quelquefois le besoin de se chauffer. Depuis lors on a eu le bon esprit d'en faire quelques-unes à Mexico.

Si au sortir de Tulancingo nous avançons dans la direction de l'est, nous arriverons à Tuxpan, petit port du golfe mexicain, après avoir traversé de grands déserts où l'on découvre de temps à autre de belles forêts et des paysages riches d'accidents et d'originalité. Nous visiterons également Papantla, village célèbre par les ruines d'un beau téocali, appelé *el Tajin* par les gens du pays. M. Nébel nous en a donné un dessin.

Ce monument se compose de sept assises rentrantes sur elles-mêmes, en suivant un même angle d'inclinaison qui lui donne la forme pyramidale. Chaque assise offre une suite de niches carrées symétriquement disposées, aussi profondes que larges, dont le nombre s'élevait au moins à 360. Le grand escalier qui se trouve sur la face orientale est divisé en deux par un intervalle de trois niches. On ne monte par cet escalier

que jusqu'à la septième assise, qui se trouve en ruines.

Les forêts qui entourent le Tajin sont presque inaccessibles. On ne peut y arriver que la hache ou le sabre à la main, et il faut une connaissance toute particulière des lieux pour le trouver. Déjà la végétation s'est emparée de ce monument : une foule d'arbustes et même de gros arbres ont pris racine dans les crevasses, entre les pierres mal jointes, et renversant les obstacles qui s'opposent à leur croissance, ils menacent l'édifice d'une destruction complète et assez prochaine.

Entre Vera-Cruz et Tuxpan, dans le voisinage de Nautla, on voulut encore il y a une vingtaine d'années fonder une colonie française, celle de Jicaltepec; mais il arriva là ce qui avait déjà causé le désastre de celle du Goatzacoalco : le directeur de la colonie montra une incurie fatale au succès de l'entreprise, et les colons ne tardèrent pas à se disperser. Quelques familles cependant restèrent à Jicaltepec et parvinrent à force de travail et de constance à surmonter l'horrible misère qui les accueillit à leur arrivée. Elles possédaient naguère de petites habitations bien cultivées qui leur donnaient une existence facile, lorsque l'ouragan de 1853 anéantit leur bien-être et les plongea une seconde fois dans la misère.

Mais revenons à Tulancingo pour nous acheminer de là vers Regla et les mines de Real del Monte.

Mes compatriotes de Tulancingo n'étaient pas d'avis que je fisse ce voyage, seul avec mon domestique. Ils me représentaient que la route était infestée de vo-

leurs, et que je serais infailliblement dévalisé. Mais ces avertissements ne m'épouvantaient guère, et, s'il faut le dire, ils caressaient un secret désir de mon cœur. Pendant plusieurs années, j'ai plutôt recherché que fui l'occasion de me trouver tête à tête avec les bandits. J'étais très-avide d'émotions nouvelles, et très-curieux de savoir ce que m'eût fait éprouver une brusque attaque de ce genre.

Depuis longtemps, en effet, une bande bien organisée de voleurs exploitait particulièrement le territoire que j'avais à traverser. Ils n'attaquaient pas seulement les voyageurs isolés, ils faisaient aussi le coup de feu avec l'escorte des fourgons anglais qui conduisaient les barres d'argent à Vera-Cruz. Une fois ils avaient eu l'avantage, et s'étaient emparés du convoi.

La ténacité de ces brigands provenait du caractère ferme de leur capitaine, le fameux Andrade, qui, exerçant sur eux un empire absolu, les retenait au feu, quoique le sang des leurs eût déjà coulé. Toutefois, je ne courus aucun risque : ce chef redoutable venait d'être pris et conduit dans les prisons de Mexico, ce qu'on ignorait encore à Tulancingo. La bande, déconcertée et intimidée pour un moment, était rentrée dans ses retraites.

L'hacienda de Regla (76) est un des sites les plus pittoresques que j'aie vus. Elle se trouve dans une gorge resserrée entre des escarpements à pic formés de masses de basalte de 60 à 70 pieds de haut; puis le vallon, se rétrécissant peu à peu jusqu'à se fermer tout

à fait, détermine une demi-ellipse dont le point le plus excentrique donne issue à une petite rivière qui tombe en cascade.

Cette belle production géognostique est certainement une des plus élevées de son espèce au-dessus du niveau de la mer, et se trouve sur le plateau des Cordillères comme une preuve éclatante des grandes révolutions terrestres. Elle était peu connue avant que j'en eusse donné une description dans le *Musée des familles*. Cependant elle peut entrer en ligne avec ce qu'on connaît de plus curieux en ce genre : ces colonnes prismatiques, sveltes, serrées, d'égale grosseur et uniformément rangées, semblent sortir de la main des hommes. On dirait un monument arabe du moyen âge, en ruines, il est vrai, mais riche encore de splendeur et de souvenirs.

Ce vallon va rejoindre à trois lieues de là celui de Mextitlan, qu'on dit être orné aussi de magnifiques colonnes de basalte. Celles-ci offriraient un phénomène fort curieux ; elles seraient coupées horizontalement en plusieurs endroits de leur hauteur par d'épaisses couches d'argile, ce qui indiquerait différentes formations.

L'hacienda de Regla appartient à l'ex-comte du même nom, qui l'avait affermée, avec les principales mines de Real del Monte, à une compagnie anglaise, pour 16,000 piastres par an. Cette hacienda n'est point une habitation destinée à la culture : c'est une usine où l'on porte le minerai au sortir des mines pour en extraire l'argent.

Cette extraction se fait de deux manières : si le minerai est pauvre, on l'opère par le moyen du mercure; s'il est riche, elle se fait par la fusion du métal. Voici la marche suivie dans les deux opérations.

Le bocardage à sec se fait par des madriers qu'un axe horizontal tournant sur lui-même soulève tour à tour, au moyen de saillies disposées à propos, comme les pointes d'un cylindre d'orgue de Savoie. Quand le minerai est pulvérisé comme de la farine de maïs un peu grosse, on le jette avec de l'eau dans des réservoirs circulaires, au centre desquels tourne un axe perpendiculaire, dont les bras, de la longueur d'un rayon du cercle, meuvent des blocs de basalte du poids d'un quintal chacun [1].

On étend ensuite sur une aire la boue métallique qui reste au-dessus de la couche de mercure, puis on y mêle du sel de cuisine pour opérer l'oxydation des métaux et du minerai de cuivre calciné et pulvérisé (*magistral*), si le mélange présente un grand éclat métallique. Après quelques jours de repos, des hommes tenant en main un linge rempli de mercure parcourent l'aire en pressant le linge de manière à en faire sortir le métal par bulles légères, et quelque temps après, on y ajoute du magistral. On emploie six fois autant de mercure que la masse contient d'argent, et d'une à sept livres de magistral pour chaque livre de mercure. Enfin, pour favoriser le contact des sub-

[1] Lorsque le minerai contient de l'or, on verse du mercure dans l'auge, et l'amalgame aurifère se forme et reste en dépôt à mesure que le grain se pulvérise davantage.

stances, on fait courir en cercle sur l'aire une douzaine de chevaux ou de mulets, ou bien marcher dans ces boues métalliques des hommes pieds nus pendant des journées entières. Deux, trois et quatre mois s'écoulent avant que le mercure s'empare de tout l'argent, et pendant ce temps-là, on est souvent obligé d'y mêler encore du magistral, du mercure, du sel et même de la chaux.

Lorsque par des caractères extérieurs on juge que l'opération est faite, on jette ces boues avec de l'eau dans des cuves, où des moulinets garnis d'ailes tournent sur eux-mêmes et battent le liquide; puis faisant écouler l'eau, les parties terreuses ou oxydées sont emportées, et l'argent mêlé au mercure reste au fond de la cuve.

On sépare les deux métaux par la sublimation en plaçant l'amalgame en forme de petites pyramides sous une cloche de fer qu'on chauffe, et la vapeur de mercure va se condenser dans un réservoir d'eau qui se trouve sous la cloche.

Quand l'extraction se fait par la fonte, on ne réduit le minerai qu'au volume d'un sable fin, et on en sépare par le lavage les grains métalliques, que l'on jette par couches avec de la mine de plomb dans des fourneaux. La partie terreuse se vitrifie et reste au-dessus; le plomb mêlé à l'argent se précipite au fond, d'où il s'écoule par une soupape et prend la forme de saumons du poids de 40 à 50 livres. La quantité d'argent contenue dans chacun varie de la vingtième à la centième partie du poids total.

Le premier moyen d'extraction ne vaut rien quand le minerai est riche, parce qu'alors les particules d'argent se trouvent souvent trop grosses et trop abondantes pour que le mercure s'en empare aisément. L'extraction ne se fait pas non plus par la fonte si le métal est pauvre, parce que les dépenses excèdent les bénéfices. Toutefois, en mélangeant du minerai riche à du minerai pauvre, ce qui abaisse l'aloi du premier, on évite l'inconvénient du procédé ruineux.

Pour séparer l'argent du plomb, on fait fondre ces saumons au creuset; puis, au moyen de soufflets, on dirige sur le métal fondu une grande masse d'air qui oxyde le plomb. Alors il se forme à la surface une crasse d'un jaune rougeâtre conservant un brillant métallique, c'est ce qu'on nomme litharge. On retire cet oxyde, et on reconnaît que l'argent est pur lorsqu'il se forme au-dessus un *éclair,* suivant le terme du laboratoire, c'est-à-dire lorsque le métal paraît en feu. On coule ensuite l'argent en lingots ou plaques d'un poids variable selon les localités, puis on les soumet à de nouveaux procédés chimiques pour en séparer l'or qu'elles contiennent en plus ou moins grande quantité.

Les plus riches lingots (ceux de Guanaxuato) ne contiennent pas ordinairement au delà de mille grains d'or par marc [1], c'est-à-dire plus de la cinquième partie du poids total. Les plus pauvres en renferment

[1] A Guanaxuato, quelques mines ont donné des fruits qui possédaient jusqu'à 1800 grains d'or par marc de métal.

au moins seize. Au-dessous de cette loi, l'argent passe directement à la Monnaie.

Voici à quoi se réduisent les préparations employées pour la séparation de l'or. On commence par réduire les lingots en grenaille, et on en jette une certaine quantité dans une cucurbite pleine d'acide sulfurique qu'on fait chauffer. L'argent se dissout dans l'acide, et quand on décante, l'or reste au fond et forme des paquets spongieux d'un jaune brun.

Le liquide qui s'écoule est du sulfate d'argent. Il est porté dans des cuves contenant des plaques de cuivre posées sur champ, et celles-ci, formant bientôt du sulfate de cuivre avec l'acide sulfurique, isolent l'argent qui se dépose au fond sous forme de terre grisâtre. On le lave alors, on le presse dans des moules pour en exprimer toute l'eau, puis on le porte au fourneau pour le couler en barres. Au sortir des cucurbites, l'or subit les mêmes préparations, c'est-à-dire le lavage, le pressage et la fonte.

La journée était déjà très-avancée quand j'eus visité l'hacienda de Regla. Je me hâtai de partir pour le Real del Monte, où je devais passer la nuit. Le temps était froid : un brouillard épais se condensait en pluie fine, et se convertit plus tard en neige. Il eut bientôt pénétré mes vêtements et refroidi ma pensée, dont l'essor est facile sous l'influence d'une température douce, à la vue d'une nature faite pour la stimuler, mais que les frimas engourdissent, longtemps avant que le thermomètre marque zéro.

Enveloppé jusqu'aux yeux dans mon zarape, je ne

vis rien autour de moi; je remarquai seulement à mes pieds une route assez belle. Elle a coûté des sommes immenses à la compagnie anglaise, qui dans un espace de cinq lieues a eu à vaincre tous les obstacles que présente un terrain plein d'anfractuosités.

Peu de villes dans la république étaient aussi dénuées de ressources pour les voyageurs que le Real del Monte l'était alors[1]. Je ne trouvai dans l'hôtellerie qu'une chambre dépourvue de toute espèce de meubles, dont la fenêtre fermée par un volet cassé laissait un libre passage au vent du nord, assez froid pour me rappeler les approches de Noël en Bourgogne. La nuit me parut bien longue et bien mauvaise : aussi j'étais déjà sur pied au lever du soleil; j'attendais l'apparition de cet astre bienfaisant pour me réchauffer. La terre était alors couverte de neige; mais les têtes chevelues des pins perdirent peu à peu leur couronne argentine : chaque rayon du soleil en fondait un fleuron. Cependant l'air se maintint toujours froid : les hautes régions où se trouve le Real en rendent le climat assez rigoureux.

Cette petite ville, située au milieu des montagnes, n'a d'autres ressources que le produit de ses mines : elle tire tout du dehors. Nulle espèce de culture ne récrée la vue dans ses environs; mais la terre y fournit à l'homme le métal dont la possession lui procure tous les autres biens.

C'est en considérant les groupes de montagnes entassées les unes sur les autres, dont les entrailles recè-

[1] 1836.

lent tant de métaux précieux, qu'on demeure étonné des richesses incalculables de ce pays privilégié de la nature. Les neuf dixièmes de tout l'argent existant sont sortis des mines du Mexique; et cependant, que sont les points isolés que l'on a exploités jusqu'à présent, si on les compare au Mexique tout entier, qui n'est, pour ainsi dire, qu'une seule mine, depuis Oaxaca jusqu'à Chihuahua? La masse d'argent extraite des mines de Guanaxuato, de Zacatecas, de San-Luis-Potosi, de Tasco, de Sombrerete, de Catorce, de Bolaños, etc., n'est qu'un atome comparativement à ce qui reste enfoui dans les montagnes qui entourent ces mêmes lieux, et aux trésors inépuisables des États de Sonora, de Sinaloa, de Chihuahua, etc. Là, non-seulement l'or et l'argent abondent au sein des montagnes, et souvent à leur superficie; mais les rivières, les torrents charrient de l'or, et le sable et la terre en contiennent en grande quantité. De tout temps la poudre d'or a été un objet de trafic entre les sauvages et les Mexicains qui habitent la frontière du désert; et de nos jours la découverte de Sutter a révélé au monde ce que la Californie renferme de trésors.

Je me souviens que quand je projetais mon voyage au Mexique, il m'arrivait d'étayer des châteaux en Espagne sur la découverte d'une mine d'or ou d'argent. Je me figurais ce que se figurent bien des gens, que cela seul suffit pour assurer une fortune colossale. Hé mon Dieu! on peut venir au Mexique avec la certitude d'en trouver sans se donner la peine d'en chercher : il y en a mille qui sont à la disposition de

quiconque veut les exploiter; et les trois quarts de ces mines renferment des richesses immenses. Mais il faut que le hasard en fasse découvrir les filons riches; jusque-là les dépenses sont en pure perte ou excèdent la valeur du minerai qu'on en retire. Moi-même qui possède aujourd'hui des actions dans des mines d'argent et d'or, je n'en suis pas plus riche. Les spéculations des mineurs sont de véritables jeux de hasard : mille se ruinent pour un qui s'enrichit.

En 1836, la compagnie anglaise du Real del Monte avait déjà dépensé, depuis douze ans, huit millions de piastres dans l'exploitation de celles qui lui appartenaient. Cinq millions avaient été employés à mettre les mines en état d'être exploitées, à établir des machines à vapeur d'une grande beauté pour le jeu des pompes, à ouvrir la route de Regla, etc.; les trois autres millions marquaient l'excédant des frais d'exploitation sur la valeur du métal obtenu. Ces dépenses avaient absorbé chaque mois 35,000 piastres, tandis que l'argent retiré de la terre n'avait donné que dix à vingt mille piastres dans le même temps.

Les principales mines de Real del Monte étaient alors celles de Terreros, de San-Cayetano, de Moran, de Santa-Teresa, de Guadalupe, de Dolores, de Santa-Isabel, de Santa-Barbara, etc. Je descendis dans celle de San-Cayetano à dix heures du matin, accompagné d'un Anglais, employé de l'administration, et de plusieurs porte-flambeau. J'étais affublé comme les autres d'une chemise et d'un caleçon de flanelle, d'un pantalon et d'une veste longue de toile, d'une

calotte de toile, et par-dessus d'un chapeau à larges bords de feutre très-dur, dont je ne tardai pas à reconnaître l'utilité : les voûtes de ces galeries basses et tortueuses sont hérissées de pointes, dont on ne se défie pas toujours assez. Ce chapeau est également destiné à porter la chandelle, quand on monte ou quand on descend sur les échelles. La vue de mes compagnons me rappela la fiction des Cyclopes, carriers ou mineurs comme eux. J'étais moi-même un véritable Cyclope, n'ayant au front qu'un seul œil (*lumen*), pour m'éclairer dans les ténèbres.

La forme des échelles en usage dans les mines du pays présente de grands dangers. Elles consistent en un arbre où se trouvent pratiquées une suite d'entailles suffisamment profondes pour y appuyer le pied. Ces entailles se remplissent peu à peu d'argile qui s'attache à la chaussure des mineurs, ce qui rend l'échelle fort glissante. Malheur à celui qui pose mal son pied, et qui ne peut arrêter sa chute en étreignant l'arbre fortement! il roule d'échelle en échelle, de précipice en précipice, et disparaît dans l'abîme.

Mais au moyen des échelles à barreaux adoptées par les Anglais, la descente n'est pas dangereuse; elle n'offre même aucune difficulté, quoique leur position soit presque verticale. En vingt minutes nous avions franchi sans nous fatiguer près de 1,200 pieds.

On peut aussi descendre et remonter par le puits de la mine, en se suspendant aux cordes dont on se sert pour retirer le minerai dans des sacs de cuir. Ces cordes sont mues par des manéges qui sont nuit et

jour en mouvement. Si le câble est usé, si le chevalet sur lequel on est assis n'est pas solidement fixé à l'extrémité de la corde, ou si l'on heurte violemment les pointes de rochers qui hérissent le puits, on risque d'avoir la tête cassée ou de faire une culbute jusqu'au fond de l'abîme.

Parvenu aux galeries des travailleurs, je fus à même d'admirer la richesse des filons. Ceux qu'on découvrit à cette époque étaient d'une grande magnificence, et promettaient de dédommager bientôt la compagnie des pertes qu'elle avait faites; mais cette richesse ne s'est pas soutenue longtemps. J'ai rapporté du minerai, détaché devant moi, qui ne contient pas moins de soixante marcs d'argent par mesure de trente quintaux. On en obtenait de plus riche encore. Le minerai ne couvrait pas les frais quand il contenait moins de douze marcs d'argent. Une meilleure direction des travaux permet, à Guanaxuato, d'extraire l'argent du minerai qui n'en contient pas plus de six marcs, et à Zacatecas, de celui qui n'en contient pas plus de quatre. Aussi la compagnie anglaise s'est-elle ruinée, tandis que la compagnie mexicaine qui lui a succédé fait de fort beaux bénéfices.

Les galeries inférieures étaient toujours inondées, malgré les pompes. Pour remédier à cet inconvénient, on creusait une galerie d'écoulement au niveau du pied de la montagne. Dans certains endroits, nous avions de l'eau jusqu'à mi-jambe; dans d'autres un peu plus haut. Mais cette eau ne cause pas d'impression désagréable, elle est tiède. La température du

fond de ces mines se maintenait constamment de 24° à 26° centigrades. Elle augmente à proportion qu'on creuse davantage. L'expérience a prouvé que le thermomètre monte d'un degré centésimal pour un enfoncement de cent pieds; d'où il résulte qu'à moins de quinze lieues de profondeur, la température de la terre est déjà celle de l'incandescence.

Après avoir parcouru avec mon guide, pendant plus de trois heures, les mines de la compagnie, qui se correspondent, je le pressai de remonter. La clarté des chandelles des mineurs était loin de remplacer pour moi l'éclat du soleil que j'avais laissé si brillant.

Nous remontâmes par Terreros. Si je n'avais éprouvé aucune fatigue en descendant, il n'en fut pas de même en remontant. Je parvins néanmoins à franchir les deux premiers tiers de l'espace sans trop de difficulté; mais alors je perdis haleine, j'étais à demi mort. L'action des muscles avait en quelque sorte cessé : ce n'était plus que par une contraction nerveuse que je m'élevais sur les échelles. Deux fois je sentis une faiblesse sinistre, mes jambes fléchissaient, mes doigts sans ressort n'étreignaient plus l'échelle, et le gouffre était béant à côté de moi.

Le capitaine des mineurs, qui m'accompagnait, m'offrit de faire venir les *chevaux :* j'acceptai. On donne le nom de chevaux à des rouleaux de bois qu'on lie à l'extrémité d'une corde du puits, et sur lesquels on s'assoit en s'attachant au câble. Lorsque je me vis suspendu à 800 pieds du fond de la mine au bout d'une corde qui me sembla plus faible encore

que le crin qui suspendait l'épée sur la tête de Damoclès, je me sentis tout à coup plein de force et de résolution pour achever mon ascension par les échelles, et malgré les encouragements du capitaine, qui m'assurait que je ne courais aucun danger, j'insistai pour qu'on me ramenât à terre.

Je recommençai donc à grimper péniblement; j'avançais lentement; mais enfin j'aperçus le jour : je me sentis renaître, et bientôt je pus respirer l'air vif et pur de la montagne, et jouir du brillant éclat du soleil.

En quittant le Real del Monte, je pris la direction de Pachuca, petite ville également entourée de mines, située dans une plaine immense. Je ne fis que la traverser: espérant gagner Mexico ce jour-là même, je n'avais pas un moment à perdre. Il en fut autrement cependant : le cheval de mon domestique, dont les sabots [1] s'étaient usés dans les chemins pierreux, ne put aller qu'à la Venta de Carpio [2], à l'entrée de la digue de San-Cristobal.

Il était nuit close lorsque je frappai à la porte de l'auberge. Une vieille femme, aux cheveux gris et en désordre, vint nous ouvrir. Elle tenait une lumière dont la faible lueur, se répandant sur les objets environnants, aidait à peine à en distinguer les formes. Partout était empreint le cachet de la misère et de la destruction : les chambres non parées n'avaient plus de portes ou n'en conservaient que des débris; quel-

[1] Les chevaux sont rarement ferrés au Mexique; et, quand ils le sont, ce n'est que des pieds de devant.

[2] Je parle ici de l'ancienne Venta de Carpio.

ques-unes étaient en ruines, et l'habitation même des propriétaires n'était pas en meilleur état. On y voyait dans un coin, assise sur une natte, une jeune femme qui allaitait un enfant presque nu. Ses vêtements ainsi que ceux de la vieille étaient en harmonie avec le délabrement du lieu qu'elles habitaient, et les traits durs de sa figure, qui contrastaient avec son âge, semblaient avoir pris un caractère plus sévère en nous apercevant. Ces deux femmes étaient seules dans la maison : leurs maris, disaient-elles, absents depuis le matin, devaient bientôt rentrer.

Après m'être occupé du souper de mes chevaux, je m'enquis du mien; mais je dus renoncer à y toucher, tant il était peu appétissant. C'étaient des tortilles froides et des haricots que la vieille prit de sa main sale et ridée dans un pot enfumé pour me les servir.

Ces ruines, ce dénûment de toutes choses m'avaient frappé, et en me retirant dans mon taudis, j'en demandai la cause à Joseph, mon domestique, qui connaissait le pays. Il me répondit que depuis longtemps il ne s'arrêtait plus de voyageurs à la Venta, qu'on passait par une autre route, ou qu'on allait jusqu'à San-Cristobal, à l'autre bout de la chaussée; que d'ailleurs cette habitation isolée était en mauvais renom : on en disait les propriétaires affiliés aux bandes de voleurs de la contrée.

Cette nouvelle n'avait rien de rassurant; elle me fit prendre quelques précautions. Je fixai transversalement des roseaux de maïs entre les deux montants de la porte pour qu'on ne pût entrer sans faire du bruit;

Joseph se coucha le long du seuil, son sabre nu à son côté; et moi je m'étendis un peu plus loin sur mes *armes d'eau,* ayant à ma portée mes pistolets.

J'étais un peu fatigué, le sommeil me gagna bientôt; mais quel sommeil! c'était un cauchemar. Des myriades de puces sautaient sur ma figure, s'insinuaient sous mes vêtements, me piquaient toutes à la fois. Une grande partie de la nuit s'était écoulée dans ce repos fatiguant, et le jour allait bientôt paraître, quand tout à coup il se fait un grand bruit dans notre appartement : les roseaux sont brisés, mon domestique pousse un cri suivi d'un bruit sourd, et en même temps je sens quelque chose de lourd qui tombe sur moi. D'un saut je suis sur pied, un pistolet dans chaque main, cherchant à la faveur d'un faible clair de lune les adversaires que j'ai à combattre : je ne vois que Joseph à deux pas de la porte, qui, le sabre levé, se montrait dans l'attitude d'un homme qui écoute : le plus grand silence régnait autour de nous. La chose commençait à nous paraître fort extraordinaire, quand un grognement non équivoque, parti d'un coin de la chambre, nous tira d'incertitude : un maudit porc qui errait en liberté dans la cour nous avait causé cette alarme.

Dans tout autre moment j'eusse ri de l'aventure; mais alors je n'étais pas d'humeur à cela, et mon domestique encore moins. L'animal lui avait mis une patte sur l'œil en sautant dans la chambre, et la douleur qu'il en avait ressentie lui avait arraché le cri qui m'avait éveillé.

A peine les premières lueurs du crépuscule parurent-elles, que je fis seller les chevaux. J'avais hâte de sortir de cette demeure incommode et suspecte. Ce fut encore la vieille qui nous ouvrit la porte : les hommes n'étaient pas rentrés. Si leur excursion nocturne ne se fût pas tant prolongée, peut-être n'en eussions-nous pas été quittes pour une peur panique.

C'est à quelques pas de la Venta que commence cette fameuse digue de quatre milles de long, construite par les Aztèques, et refaite par les Espagnols pour empêcher le débordement des eaux du lac de San-Cristobal dans celui de Texcoco. Mais cette digue n'a pas toujours été suffisante : la capitale fut inondée à différentes époques; et dans la grande inondation de 1629, qui dura cinq ans, l'eau mônta dans certaines rues jusqu'à deux et trois mètres.

Ce fut pour remédier à ce mal que le gouvernement fit faire le grand canal d'écoulement de Huehuetoca pour donner issue, hors du bassin de Mexico, à la rivière de Cuantitlan, dont les crues occasionnaient ces inondations. Cet ouvrage, commencé en 1607 et achevé en 1789, est un des plus gigantesques qu'aient exécutés les hommes des temps modernes. Il consiste en une fosse de 20,585 mètres de long, dont une quatrième partie est creusée dans une chaîne de collines à une profondeur de 100 à 200 pieds, sur une largeur de 306 à 396 pieds, suivant la nature du terrain. Ces travaux cyclopéens ont coûté plus de six millions de piastres à l'Espagne.

Malgré tant de travaux et de dépenses, la ville con-

tinue d'un autre côté à être exposée aux inondations. Les torrents qui se jettent dans la vallée à l'ouest, à l'est et au sud, grossissent quelquefois le lac de Texcoco au point de l'élever au-dessus du niveau de Mexico, qui se trouve alors inondé. C'est ce qui arriva en 1763 : la ville fut envahie par les eaux pendant plusieurs mois, sans qu'une goutte d'eau de la rivière de Cuantitlan fût tombée dans le lac de Texcoco.

CHAPITRE IX.

Le climat de Mexico est loin d'être aussi bon qu'il est beau. — Exhalaisons putrides. — Voyage à Oaxaca. — Tlacotepec. — Hospitalité des Indiens en pays chauds. — Le *pochotle*. — Les *pitayas*. — Le *chicle*. — Mauvais chemins. — Cuicatlan. — Le cacique de Cuicatlan. — Dégradation des races esclaves. — Hacienda de Huendulein. — Culture de la canne à sucre. — Moulins à broyer la canne. — Accidents fréquents. — Esclavage de fait dans les haciendas. — La prière des hommes de glèbe, le matin et le soir. — Le barde zapotèque. — Aptitude des Indiens pour les arts libéraux. — Caractère de l'Indien. — Ses goûts. — Moyen de le rendre meilleur. — Les scorpions. — Les tarentules. — Le carolin. — La rivière des Détours. — Mon cheval Negro. — Son instinct. — Sa force. — Sa triste fin. — Le Cachorro. — Comme on traite les chevaux au Mexique. — Comme on les traite en France. — Les mules. — Leur instinct. — Services qu'elles rendent. — Côte de San-Juan. — Vallée d'Etla. — Oaxaca. — Tremblements de terre — Culture de la cochenille. — Son exportation. — Les Indiens cultivateurs de nopal enfouissent leur argent. — Quelques-uns sacrifient au luxe et à la vanité. — Séjour chez un Indien de Mitla. — Vaisselle plate. — Simplicité du maître de la maison. — Affabilité des habitants d'Oaxaca. — Les femmes supérieures aux hommes sous beaucoup de rapports. — La danse des *boleras*. — Bal chez le premier président de la haute cour de justice. — Souper. — Désordres dans le service. — Processions du Rosaire. — Feux d'artifice en plein jour. — Principale dévotion des Mexicains. — Révolte d'Acevedo. — Les Français maltraités. — Le général Quintanar. — Le général Canalizo. — Lapuillade fusillé.

Nous voici revenus à Mexico; mais ma santé, altérée par le climat de cette capitale, m'obligera bientôt de

m'en éloigner pour longtemps. Le climat de Mexico est loin d'être aussi bon qu'il est beau : l'air y est infecté des exhalaisons qui s'élèvent des égouts de chaque rue, surtout dans les grandes chaleurs et au commencement des pluies. Ces égouts débordent dans quelques endroits, et forment des flaques d'eau croupie qui infectent le voisinage. Les marais fangeux des environs chargent encore l'atmosphère de miasmes putrides, de sorte que si les rues n'étaient ni aussi larges, ni aussi bien percées qu'elles le sont, et que les vents ne pussent pas mieux balayer ce mauvais air que dans la cité de Paris, la ville de Mexico serait un cloaque inhabitable.

D'un autre côté, la transpiration diminuée par l'élévation du plateau occasionne un malaise continuel qu'on ne peut éviter que par un exercice journalier, suffisant pour rétablir l'équilibre. Les personnes qui mènent une vie sédentaire, inactive, ont toujours une santé languissante. Elles ne sauraient se livrer à un travail mental assidu et prolongé sans s'exposer à des souffrances nerveuses qui les rendent pour longtemps incapables de rien faire.

Je cherchai donc un pays plus sain, et la réputation du beau climat d'Oaxaca fixa mon choix. Je m'y rendis au commencement de 1837.

La route de Mexico à Oaxaca est dangereuse jusqu'à Tehuacan. Les environs de Tlacotepec surtout sont funestes aux voyageurs. Là il faut préparer ses armes... ou sa bourse, car les habitants de cette bourgade regardent le vol comme un droit de péage. Mais avec la température des pays chauds et les bienfaits d'une végéta-

tion généreuse, venait la sécurité des chemins. Alors on peut s'abandonner sans crainte à l'hospitalité des populations indigènes. Parmi celles-ci il en est qui, n'éprouvant le besoin d'aucun secours étranger, restent souvent sur leur territoire comme séquestrées du monde, et ignorent jusqu'au langage qu'on parle autour d'elles.

Exempt de soucis de ce côté, l'observateur jette avec intérêt ses regards sur ce qui l'entoure. Ici d'énormes *cactus cereus* attirent son attention par leur forme bizarre, ainsi que le *pochotle,* dont le coton fin et soyeux est le jouet du vent; plus loin des sapotilliers touffus, des orangers odorants, se groupant autour des hameaux, invitent le voyageur à se reposer sous leur ombre épaisse.

Au village de Cuicatlan, dans une vallée fertilisée par la rivière du même nom, les *pitayas* ou baies de cactus sont exquises, et les sapotilles beaucoup plus grosses et plus sucrées que dans les Antilles.

La sapotille contient une liqueur blanche d'une saveur insipide dont on fait le *chicle :* on la tire également de l'arbre en y faisant une incision; elle en découle comme celle du caoutchouc. Réduite au feu, elle forme en se refroidissant le chicle, espèce de mastic que les Indiens et les gens du bas peuple se plaisent à mâcher, comme les Malais mâchent le bétel; mais le chicle ne laisse dans la bouche aucune trace de son passage.

Cuicatlan est situé au pied d'une colline, sur la crête de laquelle passe une route impraticable aux voi-

tures et fort mauvaise pour les chevaux (77). Ce village se trouve sur le territoire des Zapotèques, peuple belliqueux qui eut avec les Mexicains de fréquents démêlés. Les seigneurs de Cuicatlan étaient, au temps de la conquête, très-riches et très-puissants, et leurs descendants en ligne directe, décorés encore du titre de caciques, n'ont pas cessé de recevoir de leurs sujets le tribut d'hommages et de respects qui leur était dû au temps passé. Un sentiment religieux, une fidélité touchante, ont perpétué un vasselage que l'empire de la force avait créé.

Le cacique héréditaire de Cuicatlan n'est plus riche, mais il a une fortune indépendante, surtout pour un indigène qui vit de peu. D'ailleurs les habitants de ses anciens domaines lui fournissent tous les jours de l'année une dizaine de corvées pour le service intérieur et extérieur de sa maison.

J'ai vu ce cacique, j'en ai connu quelques autres, et je n'ai trouvé en eux rien de ce qui annonce ordinairement l'illustration de la naissance et l'habitude du commandement. Vêtus comme tous les Indiens des campagnes, logés aussi misérablement qu'eux, ils se livrent aux mêmes travaux que les plus pauvres de leurs vassaux.

Les chefs, les souverains des peuplades indépendantes des côtes d'Afrique, malgré la rusticité de leurs mœurs, ne font pas un geste, ne profèrent pas une parole qu'on ne reconnaisse de prime abord le rang qu'ils occupent dans leur tribu. C'est qu'ils sont libres; c'est qu'ils ne trouvent rien au-dessus d'eux qui les

humilie à tous les instants de leur vie. Tandis que le pauvre cacique mexicain, qui n'a pas plus de pouvoir réel que le plus misérable Indien, qui ne règne sur ses sujets que par une déférence virtuelle de leur part, et qui ne jouit aux yeux des créoles d'aucune espèce de considération, ne saurait avoir cet air de noblesse et ce ton d'autorité que donnent un empire héréditaire et une volonté libre de contrainte.

Toute domination étrangère dégrade les vaincus, quand elle n'a pas pour but de les éclairer, de les civiliser, de les élever moralement au-dessus d'eux-mêmes. Voilà pourquoi les sujets des Anglais en Irlande et dans l'Hindoustan, et ceux des Espagnols en Amérique, ont perdu la fierté de leur caractère, tandis que ceux des Français en Algérie la conserveront toujours.

Près de Cuicatlan se trouve l'hacienda de Güendulein, où l'on cultive la canne à sucre sur une grande échelle. Invité par le propriétaire, M. Joaquin Guergué, à y passer quelques jours, je profitai de cette occasion pour m'instruire de ce genre de culture et des préparations nécessaires à la fabrication du sucre.

Nous avons déjà dit que sur les côtes de l'ouest et dans les basses terres de l'intérieur, la culture de la canne à sucre exige un régime constant d'irrigation; si l'eau manque, la canne sèche et tout est perdu.

On plante la canne en la couchant horizontalement dans des sillons d'un demi-pied de profondeur. De chaque nœud sort une tige qui atteint une hauteur

de deux à trois mètres, et qu'on coupe au bout d'un an pour en extraire le suc.

Le moulin est formé de trois cylindres de cuivre ou de fonte entre lesquels on fait passer la canne, qui sort de là presque aussi sèche que de la paille. Le jus s'écoule dans des réservoirs, puis dans des chaudières où on lui donne le point de cuisson nécessaire pour former des pains qui deviennent solides en refroidissant. Ce premier sucre est la cassonade que l'on vend aux distillateurs : ils en tirent une eau-de-vie bien moins estimée que celle de raisin; on lui donne le nom de *chinguiri*, et dans nos colonies celui de *tafia*.

Pour le sucre blanc, on a des moules coniques percés la base en haut, qu'on remplit aux trois quarts du jus qui sort des chaudières; et lorsqu'il a pris de la consistance en refroidissant, on le recouvre d'une couche d'argile sur laquelle on jette de la lessive. Cette eau, filtrant entre les molécules de la terre et celles du sucre, entraîne toutes les parties sirupeuses, et va tomber par une ouverture faite à son sommet dans un vase placé sous le cône. Il reste alors dans le moule une cristallisation blanche, non encore dégagée de toute impureté, mais que les planteurs livrent à la vente comme de première qualité. La partie mielleuse que l'eau a entraînée est la mélasse, dont on tire également de l'eau-de-vie.

Nuit et jour, il y a des hommes occupés à moudre la canne. Il en est quelquefois qui, fatigués d'un travail si actif, et absorbés par le sommeil, tout en suivant leur mouvement machinal, se laissent prendre les

doigts entre les cylindres. Entraînés par une force irrésistible, ils seraient perdus s'il ne se trouvait là quelqu'un pour leur couper le bras d'un coup de hache, ou pour arrêter le mouvement de la machine, si on peut le faire instantanément. Toutes les parties de leur corps passent successivement entre les cylindres, à l'exception de la tête, qui, arrachée du tronc, va rouler à terre.

Cependant, il arrive bien rarement qu'ils ne soient pas secourus à temps : ils en sont presque toujours quittes pour un poignet ou un bras coupé. Je vis à Güendulein deux Indiens dont les mutilations prouvaient la fréquence de ces accidents.

Quoique l'esclavage soit aboli dans les domaines de la république, il en existe cependant un de fait dans beaucoup d'haciendas des basses terres. Presque tous les pionniers d'une habitation se trouvent débiteurs envers leur maître d'une somme plus ou moins forte; et tant qu'ils ne se sont pas acquittés, ils ne peuvent changer de domicile ni refuser de travailler, à moins de mourir de faim. D'ailleurs, ils cherchent plutôt à augmenter leur dette qu'à la diminuer, de sorte qu'ils se forgent des fers aussi pesants que ceux que la révolution avait voulu briser. Ils peuvent changer de maître, s'ils en trouvent un qui veuille payer leur dette : c'est-à-dire qu'il leur reste la liberté de se vendre à un autre pour se racheter du premier. Un planteur n'hésite guère à faire à un bon pionnier le sacrifice d'une avance pour s'assurer qu'il ne quittera pas son hacienda.

Les planteurs exercent une certaine juridiction sur leurs domaines : ils connaissent des délits ordinaires de police correctionnelle, et punissent par le *cepo* [1] ou la prison ceux qui s'en rendent coupables, soit à leur égard, soit envers leurs camarades. Ce sont de petits souverains que l'on n'appelle que *Votre Grâce;* tout tremble devant eux. L'intendant, les contre-maîtres, les surveillants, les gardes champêtres, les chefs d'atelier, etc., ministres de leurs ordres absolus, leur forment une cour où il n'y a pas moins d'aristocratie que dans celles des monarques puissants.

La majeure partie des pionniers de cette hacienda se compose d'Indiens, l'autre de nègres et de zambres. Aucune distinction n'existe entre eux.

Le sang du nègre s'est également allié à celui du créole dans un grand nombre de familles distinguées du Mexique; et quoiqu'on y découvre les traces évidentes de ce mélange, personne ne pense à en faire un sujet de reproche. Que n'imite-t-on ailleurs cette philosophie qui rend à l'homme noir les droits que lui ont enlevés l'injustice et la barbarie des blancs!

Ces hommes de couleur ont un goût particulier pour la musique, et savent presque tous jouer de la guitare. Assis le soir sur une natte devant leurs cases,

[1] Ce sont deux madriers posés de champ l'un sur l'autre et présentant des échancrures en demi-lune qui se correspondent. Le patient pose le bras, la jambe ou la tête, selon le délit, dans l'échancrure inférieure; puis on rabat le madrier supérieur, et le prisonnier se trouve dans l'impossibilité de se dégager. Le *cepo* est ce qu'on appelle *stocks* en anglais.

ou se promenant à la clarté de la lune, ils font résonner leur instrument avec assez de goût et de charme, mais, en général, avec une monotonie qui fatigue bientôt; ils reviennent souvent au même motif, et répètent quelquefois plusieurs minutes de suite la même mesure. Ils chantent aussi en s'accompagnant, mais leurs voix sont aigres et perçantes. Cependant à Güendulein j'ai trouvé la voix des Indiens bien moins désagréable qu'ailleurs. Le matin et le soir, avant et après le travail, cinquante à soixante pionniers rassemblés dans la cour chantaient les louanges du Seigneur. L'un d'eux, d'une voix de Stentor, entonnait le chant, et les autres y répondaient en basse. Ce n'était pas précisément joli, mais cela avait pourtant un certain charme qui faisait écouter patiemment la prière jusqu'à la fin.

M. Guergué me régala un soir d'un petit concert de guitare et de harpe. Le virtuose était un pauvre manœuvre qui, à mon grand étonnement, exécuta sur une harpe crasseuse des morceaux charmants avec une précision et un talent tout à fait remarquables. Élève d'un harpiste de Jalapa, il n'avait pas tardé à surpasser son maître.

Je rendrais difficilement l'effet que produisait sur moi cet Indien à peau rouge, couvert de vêtements sales et en lambeaux, caressant les cordes de son instrument avec cette aisance que donne le talent, et formant de si beaux accords. L'art ennoblissait dans ma pensée ce barde zapotèque; mais quand mes yeux se portaient sur ses mains calleuses et noires de la

terre que le hoyau y avait laissée, la couronne du barde tombait, l'illusion disparaissait.

Les Indiens ont de grandes dispositions pour les arts, et deviennent d'excellents ouvriers comme de bons musiciens, lorsqu'ils travaillent sous des maîtres habiles. Quand l'industrie du Mexique aura pris un plus grand essor, on tirera bon parti de leur intelligence. Cependant on ne doit pas espérer de pouvoir avant longtemps inspirer aux populations indigènes du goût pour un changement quelconque dans leur existence normale. Elles sont aussi attachées à leur pauvreté que les peuples civilisés le sont aux richesses; elles font autant pour la conserver que ceux-ci pour en sortir. De même que le Lapon ne change ni son gîte enfumé, ni son poisson sec, ni son huile puante pour notre bien-être et nos mets délicats, l'Indien mexicain préfère sa natte, sa tortille et ses coutumes agrestes aux douceurs de la vie citadine. Il a même une sorte de dédain pour les usages des créoles, et consent rarement à contracter des alliances avec eux.

Si ces hommes demi-sauvages sont contents de leur sort, ne serait-ce pas une cruauté de les tirer de leur état paisible? Si cette atonie dans leur existence ne leur procure pas de jouissances épurées, elle leur ôte du moins bien des soucis, bien des peines amères; car la civilisation, comme La Fontaine l'a dit de la fortune : *Vend ce qu'on croit qu'elle donne.*

Que ne s'applique-t-on plutôt à les rendre meilleurs par des leçons de morale qui leur enseigneraient les devoirs de l'homme envers la société; par des

tableaux de vertus mises en action qui leur rendraient palpables les bienfaits d'une religion résumée dans la foi, l'espérance et la charité! Mais trop souvent les prêtres catholiques suivent une voie erronée. Dans leurs prêches et dans leurs livres, ils s'obstinent à n'entretenir leurs ouailles et leurs lecteurs que de dogmes, de miracles, de mystères, sans s'apercevoir que la morale publique retire peu de fruit de tous ces vains discours. Si l'immortel Fénelon avait eu plus d'imitateurs, combien le catholicisme n'y eût-il pas gagné! L'éloquence de l'évêque de Meaux foudroie sans convaincre; celle de l'archevêque de Cambrai pénètre dans l'âme comme un parfum subtil, et fait aimer la vertu qu'elle orne de tant d'attraits.

Les peuplades indiennes n'ont donc encore d'autres idées de la religion des conquérants que celles qui n'ont que peu ou point de rapport avec la morale, et qui n'inclinent l'homme qu'au doute, toutes les fois qu'il fait appel à sa raison. Il reste ainsi beaucoup à faire pour les policer entièrement. Qu'on leur donne donc les moyens de s'instruire et de former leur cœur par une piété raisonnée; mais qu'on se garde bien d'altérer leur simplicité, sauvegarde de leur bonheur.

Le séjour de Güendulein est intolérable dans les grandes chaleurs. La nuit comme le jour, on ne sent pas le plus léger zéphyr, et l'on est inondé d'une sueur brûlante.

Les scorpions et les tarentules pullulent dans toute cette contrée. On y trouve aussi une espèce de serpent dont la morsure est souvent mortelle, quand on ne

peut y porter remède à temps : c'est le coralin, long de dix-huit pouces à deux pieds et gros comme le petit doigt. Sa peau offre la réunion des plus vives couleurs. Lorsqu'il se met en spirale au pied d'un buisson, on le prendrait pour une touffe de primevères.

A quelques lieues de Güendulein, on trouve la fameuse rivière des Détours (rio de las Vueltas), qui serpente dans une gorge étroite et boisée. Cet endroit est fort agréable par ses ombrages et sa fraîcheur. La renommée, qui grossit tout, donne à cette rivière cent détours; je n'en ai compté que soixante-deux. Malgré le pittoresque du vallon, ce passage est fort ennuyeux : à peine a-t-on passé la rivière qu'il faut la traverser de nouveau pour la retrouver encore un peu plus loin, et ainsi de suite pendant deux ou trois heures. Dans le temps sec, on n'a qu'un ruisseau à passer; mais quand les eaux sont grandes, les communications se trouvent interrompues pendant plusieurs jours.

Après la rivière des Détours, il nous restait encore une côte longue et ardue avant de découvrir la vallée d'Oaxaca. Madame de Fossey la monta péniblement : elle s'était foulé un pied en tombant de cheval, et souffrait beaucoup. Je lui donnai le mien, dont le pas était doux et allongé; mais c'était un animal fougueux, fort difficile à mener, et je pris d'abord toutes sortes de précautions pour qu'il n'arrivât point d'accident. Toutefois nous remarquâmes bientôt que nos craintes étaient vaines : dès que Negro, c'était le nom

de mon cheval, sentit sur son dos une écuyère incapable de le maîtriser, il se montra généreux, et il devint aussi débonnaire que l'âne de Sancho Pança.

Ce cheval avait vingt ans, et néanmoins il avait encore la force de deux chevaux ordinaires : il renversait un taureau d'un coup de poitrail. Après avoir fait des journées de dix-huit et de vingt lieues, il piaffait et cabriolait à l'approche d'un cavalier ou d'une habitation, comme s'il venait de sortir de l'écurie. S'il voyait un groupe d'hommes mal vêtus, il dressait les oreilles et s'apprêtait à s'élancer dessus. Il était beau quand il entendait une décharge de mousqueterie; on reconnaissait en lui le cheval de bataille.

Pauvre Negro! je l'ai perdu d'une manière bien tragique. Un jour, courant en liberté dans la campagne, il entra dans un champ de cannes à sucre et se tua en tombant dans un de ces puits sans garde-fous qu'on a l'habitude de creuser dans les jardins d'Oaxaca. Je fus réellement plus affligé de la mort de ce bon serviteur que je ne croyais naturel de l'être. Je ne suis cependant pas resté inconsolable sur son tombeau, comme l'Arabe sur celui de son coursier; mais je l'ai regretté assez pour lui consacrer ce souvenir.

Les chevaux mexicains viennent d'une race croisée de chevaux arabes et andalous. Ils unissent la force musculaire des uns aux formes gracieuses des autres. J'ai vu de bien jolis chevaux au Mexique, et il y avait parmi eux de fameux coureurs. Le Cachorro, par exemple, était l'effroi de tous les amateurs de courses.

Malgré ses vingt ans, je l'ai vu gagner un pari de 300 onces d'or contre une jument anglo-américaine, la plus jolie bête qu'on pût voir. Le premier saut que le Cachorro faisait en s'élançant dans la carrière était de quinze pieds, et cette fougue ne se ralentissait guère qu'à la seconde épreuve. Les chevaux mexicains se conservent fort longtemps; il arrive souvent qu'à vingt-cinq ans ils n'ont encore rien perdu de leur vigueur. Cependant on prend bien peu de soins d'eux : on les fait marcher une grande partie de la journée sans leur donner de nourriture ni de repos. Le soir, on leur donne de l'orge ou du maïs avec de la paille; le lendemain matin, la même ration avant de partir; et voilà les chevaux les mieux traités, selon la coutume du pays.

En France, un voyageur est forcé de mettre pied à terre de quatre en quatre lieues pour faire reposer sa monture et lui donner un picotin, sans quoi elle deviendrait molle, arriverait efflanquée à la couchée, et ne pourrait recommencer la même marche le lendemain. Pour conserver nos chevaux, nous sommes esclaves de leurs besoins. Je conviens que les Mexicains ne prennent pas assez de soins des leurs; mais nous, n'en prenons-nous pas trop des nôtres? Je pense que si.

Les mules aussi sont d'excellents animaux pour voyager dans ces chemins pierreux et escarpés. On peut en toute sûreté leur abandonner la bride et se laisser conduire par elles. Il ne leur faut qu'un sentier de quelques pouces pour qu'elles franchissent hardiment les passages les plus périlleux. Leur pied, tou-

jours sûr, ne se pose jamais dans un endroit douteux. Ce sont les seuls moyens de transport qui existent sur la plupart des chemins du Mexique. On les charge de deux gros ballots de 200 livres chacun, se faisant équilibre; et malgré ces poids énormes, elles cheminent légères, en liberté, broutant l'herbe çà et là, sans jamais se reposer avant le terme de leur journée de marche, qui ordinairement n'excède pas sept lieues.

Mais nous avons déjà dépassé le sommet de la côte de San-Juan; et en descendant le versant opposé, voici la première des trois vallées d'Oaxaca qui se découvre à nos yeux : c'est celle d'Etla. Elle va se réunir aux deux autres à six lieues de là, et forme avec celles-ci un triple embranchement dont la ville d'Oaxaca occupe le centre. Ce plateau est moins élevé sur les Cordillères que celui d'Anahuac, ce qui fait que la température y est plus chaude qu'à Mexico; et comme une chaîne de hautes montagnes le défend des vents froids du nord, elle y est aussi plus égale. On y jouit d'un printemps perpétuel, qui donne à la végétation une variété bien rare dans un même endroit. Le ciel y est toujours pur pendant huit mois de l'année, et ne s'obscurcit que momentanément dans le temps des pluies. Aucune vapeur ne rend l'horizon nébuleux comme à Mexico, ni rougeâtre comme à Naples : l'azur de la voûte céleste est toujours uniforme et resplendissant des feux du jour.

Oaxaca, que les Espagnols ont appelé Antequera dans les premiers temps de sa fondation, est situé au

pied d'une colline, entre deux petites rivières. Les rues, orientées aux quatre points cardinaux, sont en pente légère, et dans les principales coule un petit ruisseau d'eau limpide, alimenté par l'aqueduc de San-Felipe. Les maisons n'ont communément qu'un rez-de-chaussée, à cause des fréquents tremblements de terre qui les ébranlent dans la saison pluvieuse. Elles sont presque toutes peintes en blanc à l'extérieur et à l'intérieur, ce qui rend insupportable la réverbération des rayons solaires. On remédie un peu à cet inconvénient en remplaçant les vitres des fenêtres par de la toile écrue.

Les tremblements de terre sont à Oaxaca périodiques comme la saison des orages : ils commencent un mois après les premières pluies, et finissent un mois après les dernières; phénomène qui vient appuyer la théorie de Cordier sur la cause de ces commotions terrestres. Plus les pluies sont abondantes, plus les secousses sont fréquentes. Il arriva même en 1802 que les habitants abandonnèrent la ville pendant six mois, pour fuir le danger d'être écrasés dans leurs maisons, ébranlées dix et douze fois en vingt-quatre heures. Ils formèrent un camp dans la plaine de Guadalupe, et passèrent ce temps-là sous des baraques construites à la hâte.

On dit que les tremblements de terre ont diminué de force et de fréquence dans la vallée d'Oaxaca depuis un siècle environ ; cependant j'en ai encore compté dix-sept en 1837, neuf en 1838, et treize en 1839 : c'est-à-dire en trois ans trente-neuf, dont

plusieurs étaient de nature à lézarder les murs de nos habitations et à faire perdre l'équilibre à un homme debout. Outre les secousses périodiques, on en ressent quelquefois d'autres dans le temps sec; mais c'est toujours à de longs intervalles, c'est-à-dire tous les trois ou quatre ans.

Il y a deux sortes de tremblements de terre: l'un se fait sentir de bas en haut: c'est le plus dangereux quand il dure longtemps; l'autre ressemble à un roulis de navire, et occasionne un malaise semblable aux premières atteintes du mal de mer. Pour peu que ce mouvement onduleux soit fort, on voit les colonnes des galeries, les arbres, les édifices se balancer sur leurs bases; les plâtres se détachent des murs et des plafonds, les poutres crient, les portes s'ouvrent d'elles-mêmes, et les eaux des aqueducs et des bassins sont lancées hors de leurs limites. Les animaux s'arrêtent, ils écartent les jambes et hument l'air à pleins naseaux. On se précipite hors des maisons pour gagner les places, mais d'un pas mal assuré, car le sol semble s'abîmer sous les pieds. Le peuple, agenouillé, récite à haute voix ses patenôtres: sentant la terre près de lui manquer, il appelle le ciel à son secours, et s'écrie dans la ferveur ou plutôt dans les angoisses de la crainte: « Seigneur, ayez pitié de nous! »

La proximité des volcans de Soconusco et de Guatimala est sans doute la cause indirecte de ces tremblements; ils augmentent d'intensité à mesure qu'on s'approche du sud-est; et là où ces volcans vomissent leurs feux, la terre se trouve tellement ébranlée par

l'expansion des vapeurs souterraines, qu'on ne peut donner aux plus grands édifices qu'une hauteur de sept à huit mètres.

La ville d'Oaxaca n'offre de remarquable que le palais inachevé de la place d'armes, dont la façade est assez élégante dans son ensemble, quoique de peu de mérite comme œuvre d'architecture. Le couvent de Santo-Domingo, tout en conservant sa première destination, sert aussi de citadelle à la ville : c'est là que les troupes et les principaux habitants vont se réfugier à l'approche d'un parti ennemi.

La population de cette ville, qui s'élevait à 24,000 âmes au commencement de ce siècle, n'en a guère que 18 à 20,000 à présent. Le commerce de la cochenille et de l'indigo y attirait alors une foule d'Espagnols; mais les bénéfices diminuant peu à peu, le nombre de ces spéculateurs devint moindre aussi; et les décrets d'expulsion qui vinrent les frapper à plusieurs reprises achevèrent d'en éloigner le plus grand nombre.

La province d'Oaxaca a toujours été la plus riche du Mexique, non par ses mines, mais par les productions de son sol. Les exportations de cochenille, d'après la statistique de M. Lerdo de Tejada, calculée de 1757 exclusivement à 1838, ont produit, année commune, 1,385,185 piastres; somme énorme dont la plus grande partie est allée aux mains des Indiens cultivateurs de nopals.

Ces Indiens, dont les besoins demandent si peu, n'ont que faire de tant d'argent, et l'enfouissent çà et

là dans la campagne et sous les rochers des collines. Ainsi l'avarice restitue à la terre ce que la cupidité lui a dérobé. Eux seuls connaissent leurs cachettes, et ne les découvrent jamais à qui que ce soit; ils meurent sans en dire un mot à leurs enfants, et sans que ceux-ci se mettent en peine de s'en informer. Si par hasard un Indien trouve un de ces trésors, il en est comme effrayé, et recouvre soigneusement le dépôt sacré sans en distraire un demi-réal, persuadé qu'il mourrait dans l'année s'il se permettait le plus léger larcin aux mânes de l'enfouisseur.

Il y a cependant des Indiens riches qui, sans rien changer à leurs mœurs et à leur manière de vivre, sacrifient au luxe et à la vanité : ils dépensent des sommes considérables pour l'entretien de leur maison. J'ai dîné chez plusieurs de ces Indiens, et j'y ai vu souvent de la vaisselle plate et d'autres choses précieuses. Ils avaient aussi de bons vins de Bordeaux, de Malaga, de Xérès, dont ils régalaient grandement leurs hôtes; et leur table se couvrait des mets les mieux apprêtés selon le goût du pays. Quant à eux, assis sur une natte dans leur cuisine, entourés de leur famille, ils prenaient un repas frugal et buvaient de l'eau.

D'autres circonstances contribuent à diminuer l'abondance des trésors cachés : ce sont les dépenses que font dans chaque village les alcades et les marguilliers au moment de leur nomination. Dans ces solennités, ils régalent tous les habitants du même lieu, payent les cérémonies de l'église, les musiciens, les feux

d'artifice, etc., et décorent les saints de costumes neufs et brillants.

Quoique la valeur de la cochenille ait beaucoup baissé, la province d'Oaxaca est toujours riche, mais la capitale est pauvre. Quand Morelos fit son entrée à Oaxaca, en 1812, à la tête de son armée d'insurgés, les comptoirs des Espagnols et des négociants créoles regorgeaient d'or et d'argent. Mais ce temps de prospérité est passé, il ne reviendra que quand on colonisera ce beau pays.

Les habitants d'Oaxaca sont affables et hospitaliers; les femmes sont pleines de douceur et d'esprit naturel. Lors de mon premier voyage, je les trouvai moins bien qu'à Mexico sous le rapport des manières, du langage, et surtout du peu de goût qu'elles mettaient à s'habiller; mais lorsque je les revis, en 1849, elles me semblèrent aussi avancées que les dames de la capitale.

Les hommes eux-mêmes regardent leurs femmes comme au-dessus d'eux pour l'empressement qu'elles montrent à rendre un service, et pour leur ponctualité à remplir leurs engagements.

La première fois que je vis réunie la haute société d'Oaxaca, c'était à un bal chez le président de la cour de justice. La danse des *boleras* n'était pas encore passée de mode au dehors de la capitale : dans tous les bals le son des castagnettes se faisait entendre deux ou trois fois. Cette danse à caractère est charmante quand elle est exécutée sur les théâtres de Madrid ou de Mexico par de bons artistes; mais autrement elle

se trouve dépourvue de tout ce qui en fait le charme, c'est-à-dire l'art dans les pas, la légèreté et la grâce dans les mouvements et la passion dans l'action. Le danseur et sa danseuse s'agitent pesamment en face l'un de l'autre, soit en changeant de place, soit en tournant sur eux-mêmes, le corps roide et les bras rejetés en arrière à se déboîter l'épaule; leur danse se réduit à marquer le pas en mesure et à faire claquer leurs castagnettes entre leurs doigts.

Il y eut à ce bal un brillant souper selon les idées du temps; mais je fus frappé de la confusion qui régna dans le service; les assiettes, les couteaux, les fourchettes étaient rares; les verres l'étaient encore plus. En cherchant à m'en procurer un, je me trouvai dans un nouvel embarras : mes voisins, qui avaient tous bu dans le même verre, suivant leur usage, m'offrirent poliment le leur, me mettant dans la triste alternative ou de commettre une impolitesse en refusant, ou d'approcher de ma bouche ce verre banal sur les bords duquel les lèvres et les doigts des buveurs se voyaient estampés.

Les tables étaient confusément chargées de jambons cuits au vin de Xérès, de volailles froides, de poissons aux olives et au piment, de fromage, de pâtisseries grossières à la graisse de porc, et d'excellents biscuits. Les espaces laissés entre les plats étaient occupés par une infinité de petites carafes pleines de vin rouge de Bordeaux et d'Espagne, de vin blanc de Xérès et d'eau-de-vie de Catalogne.

A l'exception de quelques danses improvisées par

les jeunes gens dans des réunions de famille, les bals sont rares à Oaxaca. Cela vient de la divergence des opinions politiques, qui désunit les citoyens. Les grandes récréations du pays sont les processions. Pour ces cérémonies les cuisinières, les femmes de chambre, toutes les grisettes se mettent avec une recherche particulière. Elles portent des jupes de mousseline claire ou de satin; puis des bas de soie, des souliers de satin, des colliers, des pendants d'oreilles, et une écharpe de mousseline ou de gaze qui remplace le rebozo. Jeunes et vieilles, vêtues de la même manière, suivent les processions de la Vierge un cierge à la main.

Ces processions à Oaxaca, comme partout ailleurs au Mexique, n'ont rien de digne : la plus longue partie du cortége est formée de leperos déguenillés, portant des bannières, des lanternes, des croix, des reliquaires. A la Fête-Dieu, des députations d'Indiens des villages voisins apportent les images de leurs patrons ou patronnes, et défilent précédées d'un tambourin et d'une chirimie, espèce de clarinette dont le son est criard et sauvage. Puis s'avancent les moines revêtus du costume de leur ordre : les dominicains, avec l'habit blanc et la cape noire; les carmes, avec l'habit marron et la cape blanche; les augustins sont tout noirs; les religieux de la Merci, tout blancs; l'habit des frères de Saint-Jacques est gris, celui des franciscains est bleu, etc. Le clergé séculier vient ensuite en aube fort courte et chasuble galonnée. Les autorités civiles en habit bourgeois et les militaires en grand uniforme, précèdent le dais du saint-sacre-

ment. L'escorte d'infanterie, quoique sous les armes, marche tête nue : chaque soldat porte son schako pendu derrière le dos. Enfin le carrosse doré du saint-sacrement ferme la marche ; il va à vide, et est conduit par deux personnes marquantes de la ville.

Toutes les processions sont accompagnées de musique. A celle du Rosaire en particulier, le salut est chanté en parties sur des airs fort beaux ; seulement les voix laissent beaucoup à désirer. Malgré cela, je trouvais quelque plaisir à être éveillé par les chants du Rosaire matinal qui passait dans ma rue.

Dans les cérémonies du culte, on fait moins usage du plain-chant qu'en France. On a reconnu apparemment que ces notes basses et monotones étaient peu convenables pour louer la grandeur de Dieu ou les grâces de la Vierge ; qu'elles n'étaient tout au plus bonnes qu'à psalmodier sur un cercueil. Il faut que chez nous l'habitude ait un grand empire pour qu'on n'ait pas encore changé ces tons sépulcraux et barbares en d'autres plus dignes de leur sujet.

A l'occasion de la fête des églises et des couvents, on brûle partout au Mexique un grand nombre de pièces d'artifices et de fusées. Ces feux ont le plus souvent lieu en plein jour pendant les offices, ce qui les rend à peu près inutiles, puisqu'on n'en voit que la fumée, et qu'il faut se contenter du bruit des explosions.

La principale dévotion des Mexicains a pour objet la Vierge et les saints. Les gens du peuple n'en reconnaissent pas d'autre. La Vierge est révérée sous les différents noms de ses attributs, que l'ignorance

fait prendre pour autant de médiatrices distinctes, plus ou moins puissantes, selon la légende de leurs miracles. Quant à Dieu, l'Être suprême adoré chez tous les peuples, quel que soit le nom qu'on lui donne, Jéhovah, Theos ou Teotl, il est à peine connu.

Quelques mois avant mon arrivée à Oaxaca, cette ville avait été le théâtre de grands désordres. Quatre cents soldats mixtèques, ayant pour chef un nommé Acevedo, l'attaquèrent, refoulèrent dans la forteresse de Santo-Domingo la garnison, qui leur était bien supérieure en nombre, et proclamèrent le rétablissement de la fédération. Bientôt après, pour montrer la pureté de leur zèle patriotique, ils pillèrent les magasins des riches négociants, et pendant plusieurs jours d'orgies ils tinrent sous le couteau tous ceux des habitants qui ne s'étaient pas réfugiés à Santo-Domingo. Une maison de commerce anglaise éprouva une perte de 60,000 piastres; des atrocités furent commises chez un pharmacien français [1] qui demeurait sur la place de la cathédrale, non loin du quartier général. Là, non contents de voler tout ce qui était bon à prendre, et de briser ce qui ne pouvait être emporté, ces forcenés voulurent exterminer tous les étrangers qui se trouvaient dans la maison. La femme du pharmacien eut la tête mutilée à coups de crosse de fusil et fut laissée pour morte. Un ancien officier français [2], qui dirigeait

[1] Ce pharmacien, nommé Barrier, eut sa part dans l'indemnité payée trois ans plus tard; il reçut une centaine de mille francs.

[2] Cet officier, nommé Avril, reçut 50,000 francs d'indemnité.

une distillerie dans la même maison, reçut dix-huit ou vingt blessures dont aucune ne fut mortelle, bien qu'un coup de lance lui eût traversé le corps de part en part. Dans cet état, on lui fit seller les chevaux de la maison pour les emmener; et comme ce malheureux n'allait pas assez vite au gré de ces honnêtes fédéralistes, chacun le piquait à l'envi pour lui faire hâter le pas.

Les Mixtèques, auxquels s'etaient réunis les fédéralistes, restèrent treize jours maîtres des trois quarts de la ville, sans que les 1500 hommes de garnison bougeassent de la forteresse, d'où ils se contentèrent de tirer des coups de canon qui n'eurent d'autre résultat fâcheux que d'empêcher de dormir le petit enfant du vieux général Quintanar, inconvénient qui fit plusieurs fois suspendre le feu, si je dois en croire les dires de quelques officiers d'artillerie qui étaient là.

Cependant les Mixtèques étaient à leur merci, et pas un n'eût échappé, si deux ou trois compagnies des troupes du gouvernement eussent fondu sur eux à l'improviste après huit heures du soir : ensevelis dans le sommeil léthargique de l'ivresse, ils encombraient les galeries de la place. Quelques rares sentinelles étaient disséminées çà et là, maintenues dans un état de somnolence par les vapeurs alcooliques. Elles eussent été immolées avant de songer à crier aux armes.

Mais Quintanar laissa les Mixtèques tranquilles possesseurs de la ville dont on lui avait confié la garde, jusqu'à ce qu'ils se décidassent à la quitter pour aller combattre un corps de troupes aux ordres du général



Canalizo, que le gouvernement suprême envoyait contre eux.

La rencontre se fit au bourg d'Etla, à quatre lieues d'Oaxaca. Après une fusillade de quelques heures, la bande d'Acevedo fut dispersée, et lui-même fut fait prisonnier avec les deux principaux chefs de son état-major et un jeune Français qui, entraîné par un caractère ardent et un esprit inquiet, s'était laissé séduire par les fédéralistes, et avait pris du service dans leurs rangs.

Quoique ce malheureux jeune homme ne dût être considéré que comme la généralité des prisonniers qui avaient pris les armes à l'instigation des moteurs de l'insurrection, Canalizo jugea que sa qualité d'étranger aggravait sa faute, et on le fusilla le lendemain avec les trois chefs ci-mentionnés (78).

CHAPITRE X.

Environs d'Oaxaca. — Villages cachés dans des bosquets. — Talixtaca. — Huayapan. — San-Felipe del Agua. — Santa-Maria del Tule. — Le plus gros arbre du Mexique. — Sa vigueur. — Proposition vandalique d'un blanc rejetée avec dédain par les Indiens du Tule. — Obsèques d'un enfant au Tule. — Cérémonies funèbres. — Musique sauvage. — Mitla. — Sa destination. — Sa célébrité. — Ruines de quatre palais. — Architecture remarquable. — Belle coupe de pierres. — Grecques des façades. — Uniques colonnes qu'on ait trouvées en Amérique. — Intérieur du palais principal. — Description de deux teocalis. — Pierre qui servait aux sacrifices. — Chroniques de Burgoa. — Croyance populaire. — La ferme de Saga. — Anciennes superstitions. — Forteresse antique au sommet d'une colline inaccessible. — Montalban. — *Liobaa*. — Site sauvage. — Mon séjour chez un Indien riche. — Accueil que je reçus chez le curé de Mitla. — Le jour de Noël. — Description de ce que je vis dans l'église. — Physionomie et costume des Zapotèques. — Ruines de Culhuacan, improprement dites de Palenque. — Le capitaine Dupaix. — M. Waldeck. — Teozapotlan ou Za-

chila, capitale des Zapotèques. — Limites du pays zapotèque. — Guerre entre les Zapotèques et les Aztèques. — Mariage de la belle Coyolicotzin avec Cosijoeza. — Arrivée de Cortès dans la vallée d'Oaxaca. — Il y prend des terres pour son domaine seigneurial. — Tombeaux. — Ce qu'on y trouve. — Cuilapa. — Vicente Guerrero. — Ses cendres. — Ocoltan. — Culture du nopal à cochenille. — Récolte. — Gisements aurifères de San-Miguel de las Peras. — Le général Stavoli. — Mines d'argent dans les montagnes du nord-est. — Coutumes des mineurs européens. — La chasse. — Le dindon sauvage. — Tehuantepec. — La pourpre de Tyr retrouvée. — Costumes des femmes de Tehuantepec. — Impression produite par les jeunes filles de cette ville zapotèque sur mon imagination. — Souvenirs de jeunesse.

La nature n'a rien donné de bien pittoresque aux environs d'Oaxaca, mais la main de l'homme les a singulièrement embellis, transformant les villages en jardins pleins d'arbres fruitiers et d'arbustes d'agrément, où les cabanes se mêlent aux massifs de verdure. Les rues sont des allées bordées de buissons émaillés d'amaryllis [1] et de mélias, de haies de nopals, de dahlias [2] arborescents, de frangipaniers en fleurs, ou de goyaviers, d'avocatiers, de capoulins qui unissent leurs branches en forme de berceau et donnent un ombrage agréable autemps le plus chaud du jour. Ici, dans la vallée de l'est, c'est le beau et grand village de Talixtaca, qui abonde en fruits de toute espèce. Là, c'est Huayapan, ombragé d'une forêt d'orangers, de cédrats et d'arbres à *cacao* [3], dont la fleur aromatique sert aux naturels à faire une boisson rafraîchissante. Puis vient San-Felipe del Agua, situé sur

[1] *Amaryllis formosissima*, ou fleurs de Santiago.

[2] Les fleurs de ces dahlias, simples ou doubles, sont pérennes; leur couleur est le lilas clair. Ce sont les plantes primitives dont la culture a multiplié les nuances à l'infini.

[3] Il ne faut pas confondre l'*arbre à cacao*, qui me paraît être un *symploque*, avec le *cacaoyer*.

le penchant des montagnes : l'air qu'on y respire est délicieux, et l'atmosphère s'y embaume des odeurs les plus suaves. Mais le plus joli de tous est le village de Santa-Maria del Tule, où l'on voit le fameux cyprès dont le tronc ne le cède en grosseur qu'au châtaignier de l'Etna. A six pieds de terre, le tronc a 90 pieds [1] d'amplitude ou de courbe circonscrite, et il en a 141 en le mesurant suivant les ondulations de ses angles saillants et rentrants. A quinze pieds de hauteur seulement commencent les branches, dont les plus grosses n'ont pas moins de 37 pieds de tour; mais elles n'ont pas une bien grande étendue relative : à peine si l'arbre entier atteint 70 pieds de haut, et si son ombre à midi embrasse une circonférence de 400 pieds. Aussi ne produit-il pas l'effet qu'on en attend, et même, à une très-petite distance, ne paraît-il pas avoir rien de bien remarquable. J'ai vu au Goatzacoalco des arbres qui, beaucoup moins gros, étonnaient davantage par leur hauteur et l'immense envergure de leurs branches.

Plusieurs voyageurs qui ont visité le cyprès du Tule ont cru que ce n'était pas un seul et même arbre, mais bien la réunion de trois arbres, dont les troncs paraissent en effet détachés l'un de l'autre en formant des angles rentrants très-profonds. Cependant, après l'avoir examiné souvent, je suis demeuré convaincu que ces saillies n'ont jamais appartenu qu'au même arbre.

Les troncs de cette espèce de cyprès [2] présentent

[1] Pieds métriques.

[2] *Schubertia disticha.*

toujours une suite de côtes longitudinales qui avec le temps ne se développent pas également : les unes restent stationnaires, tandis que d'autres acquièrent des dimensions excentriques extraordinaires. Plus le tronc augmente de volume, plus ces irrégularités deviennent prononcées; et à peine atteint-il la grosseur de ceux de Chapultepec, que déjà on est tenté de croire au premier abord que ce n'est pas un seul arbre. C'est ainsi qu'il arrive que dans l'énorme tronc du cyprès du Tule, dont l'amplitude est près de quatre fois plus grande que celle des arbres de Chapultepec, les trois angles les plus saillants sont parvenus à une excentricité telle, qu'on a cru qu'ils appartenaient dans le principe à trois arbres différents.

Ce cyprès, plein de vie, n'offre en rien l'apparence de la décrépitude. Il n'a pas un seul chancre, une seule branche morte; la séve conserve sa vigueur jusqu'au sommet, et tout porte à croire qu'il lui reste encore bien des siècles d'existence.

Vieil habitant de la terre, vénérable témoin des révolutions des hommes et des choses, lui que ni les tempêtes, ni la foudre, ni la succession des temps n'ont pu détruire, il a failli être victime du caprice d'un riche commerçant d'Oaxaca. Cet homme s'est vanté à moi d'avoir offert une somme considérable aux Indiens du Tule pour acheter cet arbre et en faire des poutres et des planches!.... Heureusement les Indiens ont rejeté la proposition de ce Vandale, et l'arbre est encore debout, versant la fraîcheur de son ombre parfumée sur ceux qui viennent l'admirer.

Dans une de mes promenades au Tule, je fus témoin de ce qui se pratique dans les villages à la mort d'un enfant. Au bout d'une allée tortueuse une cabane de roseaux, entourée de poincettia et de frangipaniers, retentissait de chants joyeux et d'instruments à cordes. Quelques Indiens d'un âge avancé, assis devant la porte, vidaient à la ronde des tasses de pulque et de mescal [1]; plus loin des femmes préparaient des galettes de maïs avec des ragoûts au piment. Invité par un vieillard à entrer dans la case, j'y trouvai une vingtaine de jeunes gens : les uns chantaient, les autres jouaient de la guitare ou frappaient dans leurs mains en marquant la mesure. Dans un coin de la case, au milieu de plusieurs cierges allumés, se trouvait étendu dans une corbeille, garnie de fleurs et de verdure, le corps inanimé d'une petite fille de trois ans. Son front était ceint d'une couronne de métal brillant; des fleurs effeuillées recouvraient son corps, à l'exception de la figure. La jeune mère se tenait là, les yeux sans cesse tournés vers l'enveloppe mortelle du petit ange dont on célébrait l'émigration prématurée aux régions célestes; elle veillait à l'entretien du luminaire et à l'arrangement du lit funèbre. Mais tout cet extérieur de fête n'empêchait pas quelques larmes de mouiller ses paupières; car, en dépit des idées philosophiques ou religieuses sur l'issue

[1] Eau-de-vie qu'on retire du maguey. On fait cuire la racine de cette plante sous la cendre, puis on la fait fermenter après l'avoir broyée. L'alcool qu'on en retire a des propriétés stomacales très-remarquables : il est tonique sans être irritant.

de notre misérable vie, la nature conserve toujours ses instincts dans le cœur d'une mère. Rachel ne voulait pas être consolée, parce que ses enfants n'étaient plus.

Au reste, je doute que ces chants, que ces accords retentissants soient plus capables, en pareil cas, de réjouir que d'attrister. Si la musique excite à la gaieté, elle porte aussi à la mélancolie, selon la disposition de l'âme; souvent même elle rend un mal moral insupportable par son action sur le système nerveux. Le fait est que je m'éloignai de ces Indiens et de cette musique sauvage plus triste que je n'étais venu, et que le souvenir de cette cérémonie me fatigua tout le reste de la journée.

A l'extrémité de cette belle vallée de l'est, à dix lieues d'Oaxaca, on rencontre le village de Mitla, anciennement fameux par son collége de *Teopijqui* [1], par ses temples, ses palais et l'éclat de ses cérémonies religieuses; il l'est encore aujourd'hui par quelques vestiges de ces édifices, qui annoncent autant de goût que d'habileté dans les arts. Les Mexicains l'appelaient *Mictlan*, mot qui veut dire *enfer;* mais les Zapotèques le désignaient sous celui de *Liobaa*, c'est-à-dire *terre du repos*. Destiné à la sépulture des rois de Teozapotlan et des souverains pontifes, il était particulièrement consacré aux prières pour les morts, aux cérémonies expiatoires et au culte des divinités infernales qu'invoquaient des ministres la figure peinte en noir et vêtus de robes lugubres.

[1] *Ministre de Dieu*, en langue zapotèque.

On voit encore les ruines de quatre palais ou tombeaux, qui s'étendent du nord au sud. L'église et la cure ont été construites avec les matériaux et sur l'emplacement du premier de ces palais, qui était réservé aux officiers de la suite du roi : c'est le plus élevé sur la pente de la colline à laquelle le village est adossé. Le second, qui servait de résidence au monarque quand il y venait pour certaines solennités, ne paraît pas avoir eu de communication extérieure avec le premier, dont il est éloigné de plus de cent pas. C'est le mieux conservé, et le seul qui puisse donner une idée de l'ensemble des autres. Le troisième et le quatrième étaient destinés au collége des prêtres et à leur chef; mais il ne reste de l'un qu'une façade à demi détruite, et de l'autre que des pans de murs faits de moellons et de cailloux avec quelques vestiges de revêtement de distance en distance.

L'architecture de ce palais n'offre rien de grand, rien de remarquable sous le rapport de l'étendue, des masses ou de la hardiesse des constructions. Les salles intérieures sont petites, les corridors tout à fait incommodes, et la hauteur des édifices n'atteint pas cinq mètres. Il n'y a rien qu'on puisse comparer aux constructions les plus ordinaires de l'ancienne Égypte pour le grandiose et la majesté du style.

Quoi qu'il en soit, l'architecture des palais de Mitla ne manque ni de grâce ni de mérite d'exécution : la belle coupe des pierres, la structure des bâtiments, le genre et le goût des ornements méritent toute l'attention des voyageurs.

Le seul palais qui soit encore debout a la forme de trois pans d'une croix de saint André. La façade, qui donne sur une cour, a 132 pieds anglais de long sur 14 seulement d'élévation. Trois portes sont ouvertes au milieu; elles ont la moitié de la hauteur totale, et un pied de plus de largeur. Ce sont les seules ouvertures de l'édifice, dans l'intérieur duquel devait régner une profonde obscurité.

Toutes les faces extérieures sont revêtues d'une pierre poreuse taillée avec beaucoup de soin; elles présentent un double soubassement d'environ 3 pieds, surmonté de trois rangées d'encadrements de 12 pieds de long chacun sur 2 de haut environ; le tout couronné d'un entablement qui ne se trouve bien marqué qu'aux angles. Chaque encadrement offre une grecque-mosaïque de pierres taillées en forme de briques et disposées de manière à former un dessin en relief. La façade est ornée de vingt-deux grecques presque toutes différentes.

On y remarque plusieurs belles pierres de taille, particulièrement pour les linteaux des portes de la façade et de l'intérieur : il y en a une de 18 pieds anglais de long sur 3,6 de hauteur et 4,7 de profondeur. Toutes sont unies avec une précision qui laisse à peine voir les lignes de jonction.

La première salle où l'on entre est un rectangle de la longueur de la façade, moins l'épaisseur des murs, mais de peu de largeur. On y voit cinq colonnes de porphyre qui soutenaient le plafond; elles comptent 12 pieds de haut et 9,5 de circonférence à leur partie

inférieure, qui est un peu renflée; mais elles n'ont ni base ni chapiteau.

A droite, un corridor très-peu élevé conduit à une salle carrée, aux quatre côtés de laquelle se trouvent quatre autres petites salles rectangulaires. On ne voit aux murs aucun ornement d'architecture; mais on distingue çà et là, et particulièrement dans le corridor, des traces de peinture à fresque sur un enduit de stuc, dont le plancher paraît aussi avoir été recouvert. Quant à la toiture, elle a disparu; il n'en restait plus, à l'époque où je visitai ce monument [1], qu'une solive vermoulue dans une des petites salles latérales.

A l'est et au nord de ces ruines, s'élèvent deux grands teocalis. Le premier, qui est le moins dégradé, n'a pas changé de destination en changeant de maîtres: on a bâti à son sommet, à la place du sanctuaire païen, une chapelle chrétienne à laquelle on monte par un escalier en pierre qui occupe toute la largeur de la face occidentale. Des éboulements empêchent de reconnaître s'il y avait aussi des escaliers aux autres faces; mais vraisemblablement, il y en avait un autre du côté de l'orient : on y trouve une enceinte carrée où l'on descendait sans doute par la pyramide.

Celui du nord, le plus haut, est entouré de trois autres teocalis de moindre dimension. Il a comme le premier, du côté de l'est, une enceinte du milieu de laquelle s'élève une petite pyramide tronquée. Dans un de ses angles se trouve une pierre de granit d'en-

[1] 1838.

viron 4 pieds et 1/2 de long et d'un pied d'épaisseur : selon toute apparence, elle servait aux sacrifices.

Ce teocali communiquait aux palais par un souterrain de 4 pieds 1/2 de haut sur 3 de large, dont les murs sont aussi revêtus de grecques. Voici ce que la chronique rapporte de ce souterrain :

« Lorsque dans les grandes solennités un guerrier » se dévouait de lui-même à la mort, soit pour expier » un crime, soit pour apaiser les dieux irrités, le » grand prêtre le conduisait dans une salle basse et » ténébreuse qui aboutissait à ce souterrain; puis, l'a- » bandonnant à lui-même dans les cryptes qu'il allait » parcourir, il refermait sur lui les portes fatales, qui » ne devaient se rouvrir qu'à de nouvelles victimes[1]. »

A partir du teocali, ce souterrain change de direction et s'avance du côté de l'ouest. Le vulgaire, toujours crédule, était persuadé qu'il s'étendait jusqu'à trois cents lieues de Mitla; mais sans m'arrêter à ce que cette croyance a d'extravagant, je dirai seulement qu'on en suit les traces jusqu'à la ferme de Saga, à une lieue de là. Sans doute il se prolonge davantage; mais si l'on fait attention qu'il y a au milieu des montagnes, dans cette même direction, des lieux encore révérés des Indiens par suite d'anciennes superstitions, on comprendra facilement qu'il a pu exister une communication souterraine entre ceux-ci et les palais de Mitla, dont l'éloignement n'excède pas trois lieues.

La renommée de ces temples funèbres et de l'efficacité des prières qui y étaient adressées aux divinités

[1] Francisco Burgoa.

infernales, s'étendait beaucoup au delà du pays zapotèque. Le Mexicain et le Chiapanèque, l'Otomite et le Totonaque y venaient également demander des prières, et offrir des présents que les ministres de toutes les religions n'ont jamais dédaignés. Maintenant même, après trois cents ans d'un nouveau culte, ces anciennes traditions ne sont point encore détruites : il arrive souvent que des Indiens viennent de plus de cent lieues de distance demander des messes au curé de Mitla.

A trois quarts de lieue du village, une forteresse antique existe au sommet d'une colline rocheuse presque inaccessible. Le capitaine Dupaix, qui visita Mitla par ordre du gouvernement espagnol, l'a décrite avec la sagacité d'un homme de l'art. Son rapport donne une assez haute idée des principes de castramétation en usage chez ces peuplades américaines (79). Dans tous les ouvrages du même genre, les moyens de défense et de retraite sont prévus et très-bien combinés. Les sommets des montagnes les plus ardues étaient toujours choisis pour ces positions militaires; mais l'élégance n'était pas toujours exclue du plan des constructions. A Montalban, par exemple, à un quart de lieue d'Oaxaca, après avoir franchi un rempart escarpé, on arrive à une magnifique esplanade circulaire, au centre de laquelle s'élève le fort principal; tout autour sont disposés des forts, dont quelques-uns ont aussi une esplanade extérieure défendue par de nouveaux ouvrages. Des monticules artificiels forment la base de ces fortins. La plupart sont percés d'un

chemin couvert qui servait à la fois d'entrée dans ces positions et de moyen de communication entre les différents points de la place.

Du haut de la forteresse de Mitla, la vue plonge dans la vallée et se repose avec tristesse sur des roches pelées et des solitudes arides, image de destruction propre à relever l'effet des palais de Liobaa. Un torrent d'eau salée, qui se gonfle avec la tempête, coule au milieu des sables poudreux qu'il entraîne avec lui. Les rives sont sèches et sans ombrages; à peine voit-on de distance en distance quelques nopals nains, ou quelques poivriers du Pérou [1], aussi maigres que le terrain où ils ont pris racine. Seulement, du côté du village, la verdure sombre des magueys et des cactus donne au tableau l'aspect d'un jardin d'hiver planté de buis et de sapins. Un vent froid et vif souffle presque constamment au fond de cette vallée; il enlève des tourbillons de sable qui obscurcissent l'air et se répandent au loin dans la campagne.

En dédommagement, je trouvai à Mitla un gîte très-confortable chez un Indien riche, où j'avais été invité à descendre. J'occupai la salle d'honneur, décorée d'un autel à la Vierge devant lequel brûlent jour et nuit des cierges et du copal. Je fus splendidement traité. Mon hôte ne mangeait point avec moi; seulement au dessert il venait causer un instant et me faire ses excuses de ne savoir pas me recevoir d'une manière plus digne. Si je l'invitais à boire avec moi un verre de son excellent vin de Xérès, il ne se

[1] *Schinus.*

décidait qu'après quelques instances, et me remerciait comme si je lui eusse fait une grande faveur.

Néanmoins je dus le lendemain quitter la maison de ce bon Indien pour répondre à la politesse du curé, chez qui, sans le savoir, j'étais aussi attendu. Le curé n'était pas alors à Mitla : il habitait une succursale qu'il doit desservir six mois de l'année, de sorte que je ne le vis qu'une fois, le jour de Noël; mais il avait eu l'attention d'envoyer force provisions de toutes sortes à la cure, avec six domestiques mâles et une cuisinière pour me recevoir en son absence. C'était vraiment un fort bon homme; mais il était d'une ignorance et d'une simplicité qui étonnent dans le siècle où nous vivons.

J'assistai en bon chrétien à la messe (80) du curé de Mitla. Comme il n'y a point de chaises dans les églises du Mexique, il faut se résoudre à se tenir à genoux, sans autre coussin que le pavé, position qui a toujours été pour moi une torture.

Cependant je pus de temps en temps jeter un regard observateur sur ce qui m'entourait. L'église était pleine d'hommes et de femmes dont les traits sont peut-être plus caractérisés là qu'ailleurs. Avec un nez en bec d'aigle, un menton avancé et une couleur cuivrée, les femmes sont rarement jolies, mais leur figure a une expression de finesse qu'on ne trouve pas souvent chez les Indiens. Leur costume a aussi quelque chose de particulier : c'est un *enrollado* [1] de laine noire à raies rouges,

[1] L'*enrollado* est une pièce d'étoffe qui enveloppe le corps de la ceinture jusqu'aux genoux.

un *huepil* de cotonnade blanche brodé de fil de couleur, et une écharpe à grandes raies blanches et brunes dont elles se couvrent la tête et les épaules. Outre cela, elles ont encore sur la tête, ainsi que les hommes, un mouchoir rouge de soie ou de coton, et aux pieds des sandales dont l'empeigne est ouvragée.

Les ruines de Mitla, de Jochicalco, de Papantla, etc., sont très-connues; elles ont été souvent décrites; mais il en existe d'autres dans la province de Chiapa qui excitent un plus grand intérêt, et sur lesquelles plane encore un secret impénétrable : ce sont les ruines de Culhuacan, autrement dites de *Palenque* (81), nom d'un village voisin. Situées au milieu de déserts coupés de marais et de forêts, elles restèrent inconnues aux Espagnols jusqu'à la fin du siècle dernier. Depuis, elles furent explorées et dessinées par M. del Rio (1787), et par le capitaine Dupaix (1806); plus tard, elles l'ont encore été par M. Waldeck [1].

La partie sud de la vallée ne le cède en rien à celle que nous connaissons déjà : les cultures y sont plus riches encore, les beaux villages y abondent, et la grandeur passée des Zapotèques y a laissé des vestiges plus nombreux et non moins intéressants.

Teozapotlan, aujourd'hui Zachila, village situé à deux lieues et demie d'Oaxaca, était la capitale des Zapotèques, dont les frontières s'étendaient depuis Los

[1] M. Waldeck a donné aussi les dessins des ruines de la ville d'Isamal (Yucatan) ; mais son caractère, bien connu au Mexique, permet de douter de l'exactitude de toutes ses notices archéologiques.

Cues jusqu'à Soconusco. Ce peuple riche, puissant, industrieux, avait une cour non moins brillante que celles des grands feudataires de la couronne de Mexico. En 1464, Ajayacatl, sixième roi des Mexicains, ayant entrepris une expédition contre les Zapotèques afin d'avoir des prisonniers à sacrifier dans la cérémonie de son couronnement, les vainquit, mais ne les soumit pas entièrement, circonstance qui, vingt ans plus tard, fournit à Ahuizotl le prétexte d'en entreprendre une autre à l'occasion de la dédicace du grand téocali de Mexico, où périrent tant de milliers de victimes. Enfin Montézuma II envoya aussi une armée contre eux et contre leurs voisins les Mixtèques pour punir leur rébellion : ils avaient massacré les garnisons mexicaines et refusaient de payer le tribut qui leur avait été précédemment imposé. Cette fois les chances de la guerre ne favorisèrent pas autant les Mexicains; comme les hostilités traînaient en longueur, on convint d'un accommodement, en garantie duquel Montézuma donna une de ses filles, la belle Coyolicotzin [1], en mariage à Cosijoeza, qui fut le dernier roi de Teozapotlan.

Tel était l'état du royaume zapotèque quand Cortès y arriva, en 1522. La supériorité des armes espagnoles, la chute de Mexico, et, plus que tout cela, les anciennes traditions qui prédestinaient ces héros venus de l'Orient à la domination du pays, portèrent les Zapotèques à se soumettre de leur plein gré. A l'arrivée de Cortès, Cosijoeza lui envoya de riches pré-

[1] C'était une fille naturelle de Montézuma.

sents, et lui fit annoncer qu'il était prêt à reconnaître le roi catholique pour suzerain.

La douceur du climat de cette belle vallée, les riches productions de son sol, charmèrent le conquérant, qui y fonda la ville d'Antequera sur l'emplacement du village de Guajac, et y prit des terres pour son domaine seigneurial, que Charles-Quint érigea en marquisat.

Néanmoins, quoiqu'il eût choisi son fief sur le territoire des Zapotèques, ceux-ci n'en furent pas mieux traités : grands et petits se fondirent bientôt en une seule classe, qui conserva le stigmate des vaincus. Teozapotlan devint désert; Zachila, qui s'éleva sur ses ruines, ne conserva d'autres vestiges de splendeur qu'une grande quantité de monticules dont la plupart sont des sépultures et quelques-uns des teocalis.

Toute la campagne entre Zachila, Cuilapa et Oaxaca est hérissée de ces *tumuli* coniques d'une hauteur variable de quinze à cinquante pieds. Ils sont faits de terre ou de pierrailles mêlées d'argile, avec un petit caveau au centre où l'on trouve d'ordinaire des ossements et des figurines d'argile et de pierre, les unes représentant des images fantastiques, les autres retraçant vraisemblablement les traits du défunt. Le caractère des figures est le même que celui des Indiens zapotèques de l'époque actuelle : de grands nez fortement aquilins, de grosses lèvres et des yeux un peu relevés à la chinoise.

Ces tombeaux recèlent aussi des miroirs métalliques, des amulettes de pierre ou de marbre poli,

des haches de cuivre dont je ne comprends l'usage ni comme arme ni comme instrument tranchant, attendu leur peu d'épaisseur et leur facilité à se tordre. Quelquefois on a trouvé des colliers de petites boules revêtues d'or, des ornements d'or pour la tête et pour les oreilles, et même, il y a peu d'années, le curé de Teutitlan del Valle était possesseur d'une petite perruche du même métal, sculptée avec art, qu'on avait trouvée dans une des sépultures de cette bourgade.

Cuilapa, situé au pied des monts au nord-ouest de Zachila, est un charmant village où les cases et les *tumuli* sont entremêlés aux plus belles plantations d'arbres fruitiers qu'on puisse voir. Quoiqu'il soit au centre du pays zapotèque, on y parle le mixtèque, singularité qui vient de ce que dans leurs guerres contre le roi de Teozapotlan, les Mixtèques y conservèrent si longtemps un poste militaire, qu'ils y contractèrent un grand nombre d'alliances, et y généralisèrent leur langue au point qu'elle devint la seule en usage.

Les Indiens de ce village reçoivent fort mal ceux qui veulent faire des fouilles sur leur territoire. Un Allemand faillit être victime de son goût pour les antiquités; il était allé à Cuilapa, muni d'une autorisation du préfet d'Oaxaca, pour fouiller un de ces tertres funéraires; mais, attaqué à coups de pierres par les Indiens, il n'eut que le temps de remonter à cheval, et s'enfuit au galop, sans être tenté de revenir.

C'est à Cuilapa que Vincent Guerrero fut fusillé et inhumé en 1831 (82). Quand Gomez Farias [1] oc-

[1] Gomez Farias remplissait alors les fonctions de président par *interim*.

cupa la présidence, en 1834, il ordonna l'exhumation de ses restes, qui, renfermés dans une urne d'argent, furent déposés sous une pierre tumulaire dans le couvent de Santo-Domingo d'Oaxaca. Mais la même destinée qui l'avait sitôt précipité du rang suprême priva bientôt ses cendres de ce dernier honneur : on fondit l'urne un an après, et on enterra ses restes dans le cimetière du couvent, où sans doute on les laissera désormais en paix.

En continuant notre revue dans la même vallée, nous arrivons au bourg d'Ocotlan, où se tient toutes les semaines un grand marché de cochenille et de denrées communes. Quoiqu'on cultive beaucoup le nopal, qui sert à cette précieuse teinture, autour d'Oaxaca et dans la vallée de l'est, dite de Tlacolula, c'est dans celle d'Ocotlan que se font les plus grandes semailles [1] de cochenille. On en fait deux par an, l'une au mois d'août, l'autre en décembre. La première a pour but de multiplier la graine pour la seconde, et celle-ci produit la grande récolte qu'on expédie en Europe.

La cochenille est un insecte de l'ordre des hémiptères; elle a la forme et la grosseur d'une punaise. Quand elle est pleine, on la met dans de petits paniers qu'on attache à des nopals. C'est là qu'elle pond ses œufs, qui éclosent presque aussitôt. Chaque mère donne naissance à plusieurs centaines de petites cochenilles,

[1] Le mot *semaille*, qui ne convient guère qu'à l'action d'épandre des grains sur la terre, s'emploie aussi en espagnol pour les opérations nécessaires à la propagation de la cochenille.

puis meurt dans l'acte même de sa reproduction. Les petites cochenilles sortent des paniers et, se répandant sur le nopal, vont chercher les feuilles les plus tendres, où une fois installées, elles se nourrissent et grossissent presque sans bouger de place.

Au moment de sortir des paniers, la cochenille est de couleur pourpre; mais aussitôt qu'elle prend du corps, elle se couvre d'une poussière blanche qu'elle répand autour d'elle sur la feuille, de sorte que les nopals, à l'époque de la récolte, semblent couverts de neige.

Cette culture exige des soins minutieux. Au dehors il faut défendre la cochenille contre la pluie, le vent et même l'influence d'un temps nébuleux; au dedans contre une multitude d'ennemis nés de la plante même, qui lui déclarent la guerre.

Quand la récolte est mûre, c'est-à-dire quand la nouvelle cochenille est pleine à son tour, on coupe les feuilles du nopal; puis avec un plumasseau on détache l'insecte, qui, une fois à terre, reste dans un état complet d'inertie. On en conserve ce qui est nécessaire à la reproduction, et on fait sécher le reste dans une étuve ou dans un four chauffé à une température moyenne, après quoi on la livre à la vente.

Cette dernière cochenille est un peu moins estimée que celle qui reste dans les paniers après la ponte, et qu'on désigne sous le nom de *sacatillo :* il y a toujours un huitième de différence environ dans leurs prix. Du temps des guerres de la France, la livre de co-

chenille valut jusqu'à trente-trois réaux (quatre piastres et un réal); mais à présent elle ne dépasse guère six réaux, encore a-t-on de la peine à s'en défaire sur les marchés d'Europe, depuis qu'on s'est adonné aussi à cette culture à Guatimala, où des terres vierges et des plants nouveaux de nopal donnent une graine plus belle et en plus grande abondance. Cette concurrence a porté un coup fatal à l'industrie d'Oaxaca.

C'est Lopez de Gomara qui, le premier, en 1535, donna la description de la cochenille et de la plante qui la nourrit. La consommation de cette teinture augmenta avec rapidité depuis le commencement du siècle dernier : en 1760, le seul commerce de Marseille traitait de cette matière pour plus de quatre millions de francs; et dans l'année 1839, l'importation de la cochenille en France s'est élevée à 9,249,739 fr. Cette consommation a beaucoup augmenté de nos jours. Elle tend incessamment à s'accroître avec les progrès de l'industrie.

On s'occupe de cette culture en Algérie avec un succès toujours croissant. En 1831, l'exportation de cochenille n'alla pas au delà de quatre kilogrammes; en 1832, elle fut de soixante kilogrammes, et dans les huit premiers mois de 1850, elle a dépassé deux cent trente-trois kilogrammes[1].

Les montagnes à l'ouest de la vallée d'Ocotlan recèlent des mines d'or. Le chemin qui y conduit traverse des forêts de pins, de chênes ou d'arbres de climats plus chauds, qui abondent aussi en fougères

[1] *Annales de la colonisation algérienne.*

d'espèces peu communes, entremêlées de verveines à fleurs bleues et d'érétrines à crête de coq.

Les gisements aurifères de San-Miguel de las Peras[1] se trouvent dans des roches quartzeuses contenant de l'oxyde de cuivre, et plus communément de l'oxyde de fer. Les filons ne sont inclinés que de dix à douze degrés; de sorte que, s'enfonçant insensiblement dans la terre, on peut les suivre souvent sans employer d'échelles. Quatre ou cinq filons courent quelquefois dans une même direction, séparés seulement par quelques pouces d'argile. S'ils se réunissent, la veine qu'ils forment n'offre pas plus d'un mètre d'épaisseur.

On commence à bénéficier le minerai quand il donne vingt-quatre grains d'or par charge de trois quintaux. L'or à vingt-deux carats, valant dix-huit piastres en Europe, ne se vend que quatorze à Oaxaca.

Il y avait en 1849 vingt-cinq mines en exploitation à las Peras; la plus productive était celle du Rosaire; elle donnait environ quarante-huit grains d'or par charge. On a trouvé du minerai qui en contenait jusqu'à sept onces dans la mine du Carmen-Grande, il y a environ trois ans. Elle est abandonnée aujourd'hui. Toutes les mines de las Peras ne produisent pas au delà de six cents onces d'or par mois.

Je passai quelques jours à las Peras chez un de mes anciens amis, le général Stavoli, Italien, au service du Mexique depuis le commencement de son indépendance. Mis en disponibilité par suite du licencie-

[1] A quatorze lieues d'Oaxaca.

ment de l'armée sous la présidence d'Arista, Stavoli avait cherché une occupation dans l'exploitation des mines, ce qui lui laissait alors quelque bénéfice. Mais quelle existence pleine de péripéties! Tantôt c'est le filon dont on a perdu les traces, et voilà qu'il faut travailler sans fruit plusieurs jours, plusieurs semaines, quelquefois des mois entiers pour le retrouver. Tantôt c'est le gaz acide carbonique qui a envahi les souterrains, et l'on se voit entraîné dans des ouvrages dispendieux pour rétablir la circulation de l'air. D'autres fois le minerai donne trente ou quarante grains par charge: on est enchanté; la semaine suivante, il n'en contient pas un seul grain. Néanmoins, quoique les espérances des mineurs soient plus modestes à las Peras qu'à Real del Monte ou à Guanaxuato, la fortune est moins inconstante aux mines d'or : on y trouve toujours de quoi vivre de son travail, tandis qu'il n'y a pas un dixième des mines d'argent qui donne du profit, à cause des grands frais qu'elles exigent.

On a découvert aussi des mines d'argent dans la province d'Oaxaca, et particulièrement dans les montagnes du nord-est. Plusieurs compagnies anglaises et allemandes s'y sont ruinées. Cependant il ne serait pas sage de juger de l'importance des filons par ce triste résultat. En effet, quand il s'agit en Europe de former une compagnie d'actionnaires pour les travaux d'une mine, et qu'on a sous les yeux quelques beaux échantillons de minerai, on s'imagine qu'on tient la fortune enchaînée. Dès lors on dédaigne les économies; on fait tout en grand; on se pourvoit d'une foule d'em-

ployés qui ne songent qu'à bien vivre aux dépens des actionnaires. Cependant les travaux commencent, et les dépenses excèdent les bénéfices; on espère trouver une veine plus riche, on continue, et le déficit augmente; on persévère dans ses espérances, et on finit par perdre tout son capital. Telle est l'histoire de presque toutes ces entreprises, et en particulier de celle de la compagnie anglaise des mines d'or de Peñoles, situées aussi dans les environs d'Oaxaca : elle perdit en peu de temps 80,000 piastres tout en retirant du métal qui eût enrichi un mineur économe.

Ces mineurs européens, isolés dans leurs montagnes, sans société ni moyens variés de se distraire, se livrent sans mesure aux plaisirs de la table. Mais c'est surtout quand il leur arrive quelque hôte d'Oaxaca qu'ils en abusent : ils renouvellent ce qui se pratiquait aux festins de Rome dégénérée pour prolonger l'appétit!

La chasse leur procure un passe-temps plus noble; le chevreuil et le sanglier abondent dans les forêts voisines, ainsi que le loup, le danta, le coyote et le dindon sauvage, gibier précieux pour un amateur de bonne chère. On en tue du poids de vingt-cinq à trente livres. Ce dindon diffère bien peu de celui de nos basses-cours : à part quelques reflets plus métalliques, c'est le même plumage, la même chair, le même cri. Quand, au lever et au coucher du soleil, on entend ces coqs d'Inde appeler leurs poules, on se croirait dans le voisinage d'une métairie. Mais si un chasseur désire des émotions plus fortes, il y trouve aussi le

tigre et le puma, dont l'attaque est digne de son courage et de son adresse.

En suivant la même Cordillère dans la direction de l'est, on arrive après quelques jours de marche à Tehuantepec, capitale du territoire [1] du même nom, dont la population est de 14,000 âmes en comprenant la banlieue. Ce fut toujours la seconde ville du pays zapotèque. Cortès, dans ses lettres à Charles-Quint, et les géographes anciens la désignent comme port de mer. Par le retrait graduel des eaux du grand Océan, elle se trouve actuellement à plus de quatre lieues du rivage. Ce point de la république est appelé à jouer un grand rôle dans l'histoire du Mexique.

L'industrie des habitants de ce territoire consiste dans la culture de l'indigotier et la préparation de la teinture qu'on en tire. L'indigo de Tehuantepec est d'une belle qualité; sa culture s'est beaucoup mieux soutenue dans ce point de l'isthme que celle de la cochenille : les récoltes en donnaient, année commune, environ trente-cinq mille livres au commencement de ce siècle; elles dépassent aujourd'hui cette quantité.

Le murex, qui donne la couleur pourpre, si renommée dans l'antiquité, et dont les bancs ont été épuisés sur les bords de la mer de Chypre, se retrouve sur toute la côte occidentale depuis Guayaquil jusqu'à Mazatlan; on le recueille principalement sur les rochers des lagunes de Tehuantepec. Les femmes y viennent avec des morceaux d'étoffes ou des paquets de coton filé, divisés en petits écheveaux; à mesure

[1] Ce territoire a été séparé de l'État d'Oaxaca en 1853.

qu'elles détachent le coquillage du rocher, elles pressent avec les doigts le mollusque sur ce qu'elles veulent teindre, et en font sortir une liqueur blanchâtre qui devient pourpre en séchant.

Cette couleur est indélébile et acquiert même du brillant après avoir été souvent lavée. Elle ne prend pas également bien sur toutes les étoffes; elle réussit mieux sur le coton et la laine que sur la soie. Les femmes de cette côte en font grand cas; elles en portent des garnitures à leurs jupons, et payent fort cher cette parure si elles ne vont pas elles-mêmes teindre leurs étoffes.

Les femmes de Tehuantepec ont un costume particulier, sans contredit le plus élégant des parures de l'Amérique; je n'en excepte pas même celles des dames de Lima, plutôt extravagant qu'original, plutôt ridicule que gracieux, malgré tout l'art qu'elles mettent à l'embellir. Ce costume consiste en une jupe de mousseline ou de gaze garnie de grands falbalas, ou même d'une frange d'or, et retenue sur les hanches par une écharpe de soie aussi à frange d'or. Puis vient le *huepil* à manches courtes, qui laisse une partie des reins à découvert, et se moule en flottant sur la poitrine. Ce huepil est de mousseline brodée ou d'une étoffe de couleur unie; mais elles en portent un second, toujours de mousseline blanche, sur la tête, posé de telle manière que la garniture du cou fait un encadrement à la figure, et que les deux manches retombent, l'une par devant jusqu'à la ceinture, et l'autre par derrière jusqu'au milieu du dos. L'ensemble de

ce vêtement, parfaitement propre à rehausser les attraits d'une jeune femme, conserve à merveille toutes les formes du corps, et est à la fois riche et gracieux.

La première fois que je vis les jeunes filles de Tehuantepec dans leur costume national, elles me parurent adorables. D'ailleurs, elles ont dans le regard et dans leurs manières un air de mollesse qui s'allie parfaitement à la grâce de leurs atours. Vivant sous un ciel brûlant, elles sont passionnées pour le plaisir. Le voyageur qui arrive à Tehuantepec un jour de fête, et qui voit ces jeunes villageoises si élégamment parées, reste surpris et charmé de ce spectacle, comme on le serait de trouver une belle végétation et une fraîche verdure au milieu des sables arides de la Libye : il vient de parcourir un pays dont les rares habitants offrent une rusticité et une laideur qui répugnent; le contraste lui fait sentir tout le charme d'un changement inattendu.

Je me souviens d'avoir éprouvé une semblable surprise, en voyageant en Allemagne, au sortir de mes études. Nous étions au mois d'août, et je venais de quitter la Bourgogne, où les campagnes ne présentent à cette époque de l'année que des pailles sèches et des gazons flétris. A peine j'eus passé le Rhin à Kehl, qu'un paysage charmant s'offrit à mes yeux : sites pittoresques, verdure, fraîcheur, tout contrastait avec la sécheresse de nos provinces, et remplissait déjà mon âme d'une douce volupté. Mais voici que des jeunes paysannes badoises viennent embellir encore ce riant

tableau : ce n'est plus ce teint hâlé des filles de nos campagnes, cette rudesse des formes, ces vêtements grossiers et portés sans art; ce sont de véritables bergères de Gessner et de Florian, les Philis et les Chloé de nos théâtres. A la vue de ces séduisantes dryades, je fus tenté de me changer en Corydon pour aller partager leurs travaux champêtres et me mêler à leurs jeux; et maintenant même que l'âge a mûri mes pensées, quand le souvenir me ramène aux délicieux ombrages des bords de la Murg ou de la Forêt-Noire, je m'écrie avec le chantre divin de la vie agreste :

« Oh! quand reverrai-je ces riantes campagnes qu'arrose le Sperchius, ce Taygète égayé par les danses des jeunes Lacédémoniennes? Oh! qui me transportera dans les frais vallons de l'Hémus, et me couvrira de l'ombre immense de ses bois [1]? »

CHAPITRE XI.

Voyage en France. — Retour au Mexique. — Délabrement de ma santé. — Je cherche un pays plus sain que Mexico. — Mes forces reviennent avec la fatigue et les privations. — Route de l'ouest de la vallée. — Huajimalpam. — Le désert. — Lerma. — Toluca. — Volcan de Toluca. — Riches métairies. — Ixtlahuacan. — Ucareo. — Obsidienne. — Lac salé d'Araron. — Zinapecuaro. — Morelia, capitale de l'État de Michoacan. — Son climat. — Hospitalité des habitants. — Patzcuaro. — Son lac. — Tzintzontzan, ancienne capitale des Tarasques. — Son dernier roi Caltzontzi. — Sa fin malheureuse. — Nuño de Guzman. — Taretau. — Volcan de Jorullo. — Uruapan, *paradis* de Michoacan. — M. Joseph Calderon. — Le Cupaticho. — La Sararacua. — Rivière de la Balza. — Indiens à peau blanche. — Différentes couleurs de la peau des Indiens. — Indiens bleus. — Maladie des côtes appelée *jiricua*. — M. Guénot. — Ses efforts pour introduire dans le Michoacan l'industrie de l'éducation des vers à soie et de la fabrication des

[1] VIRGILE, *Géorgiques*, liv. II.

belles étoffes dont l'Europe a le secret. — Il échoue dans son entreprise. — Causes de l'insuccès. — Hacienda d'Ayumba sur les bords du lac de la Magdalena. — Tempête affreuse. — Nuit d'angoisses. — Le feu du ciel. — Contrebandiers submergés. — Cotija. — Vallée de Mazamitla. — Le bonhomme Joseph Contreras. — Ses aventures contées après souper. — Son désintéressement. — Les trois plaies de l'ouest du Mexique. — L'éléphantiasis ou lèpre des Grecs. — Lépreux de Sapotiltic. — Les crétins. — Cause de cette dégénérescence de l'espèce humaine. — D'où vient la jiricua. — Les *pintos*. — Ravins abrupts. — Celui de Beltran. — Rivière de Coahuyana. — Hacienda de San-Marcos. — Les administrateurs d'haciendas. — Les deux volcans de Colima. — Tremblements de terre. — Écroulement de la coupole de l'église de Zapotlan-el-Grande. — Destruction de Colima en 1818. — Secousse de 1847. — Aspect de Colima. — Progrès des habitants en civilisation. — Aménité des dames de Colima. — Climat de Colima. — Ma santé s'améliore. — La Pomone et la Cérès de Colima. — Excellent café. — Les cocotiers. — La tuba. — Le caoutchouc. — La mariguana ou haschisch. — Les salines de Cuyutlan. — Fêtes aux salines. — Répartition des bénéfices entre les maîtres et les serviteurs. — Amour du travail. — Lagune de Cuyutlan. — Village improvisé. — Une ruche d'abeilles. — Les bains de mer. — Le port du Manzanillo. — Son climat. — La pêche des perles. — La douane. — Pillage par les douaniers d'un chargement de marchandises consigné à M. Ramon de la Vega. — Le fils d'un empereur chef de douaniers. — Réflexions philosophiques sur la cause des différents degrés de considération accordée à l'homme, selon la position qu'il occupe dans l'état social.

Dix ans s'étaient écoulés depuis que, plein de confiance dans l'avenir, j'avais salué la terre du Goatzacoalco du nom de patrie. Cependant, je n'avais pas oublié celle où j'étais né : je ressentais un ardent désir de revoir ma famille et mon clocher. Mes souvenirs me représentaient tout en beau de l'autre côté de l'Atlantique, tandis que je trouvais peu de chose à regretter au Mexique. Quand je revis la France, que je jugeai des choses par comparaison, mon désenchantement fut grand quelquefois, je l'avoue.

De retour à Mexico, au commencement de 1843, j'espérais que quelques années de plus auraient assez modifié ma constitution pour me rendre désormais supportable le climat de cette ville : je m'abusais. J'y souffris des maux incroyables : je perdais une à une

toutes mes facultés; je ne pouvais plus ni digérer, ni marcher, ni lire, ni écrire, ni penser, ni regarder fixement. Il me fallut donc encore quitter cette ville, et me mettre en quête d'un pays moins élevé, d'un air plus salubre pour moi.

Deux ans s'écoulèrent en voyages presque continuels. Tant que je passais mes journées à cheval, faisant cent lieues par semaine, je me portais bien, mes forces revenaient, mon estomac s'accommodait à merveille de la nourriture grossière du paysan indien, et mon corps à la dureté du lit de campagne; mais dès que je m'appliquais au moindre travail intellectuel, mon affection nerveuse revenait aussi douloureuse qu'auparavant.

Ces voyages me firent connaître de nouvelles provinces : leur description va me fournir la matière des deux chapitres qui suivent.

La route de l'ouest de la vallée de Mexico offre, comme le côté opposé, un tableau magnifique dès qu'on arrive à la hauteur de l'hacienda de Huajimalpam, voisine du site pittoresque du désert. Elle traverse, comme à Rio-Frio, une belle forêt de pins, puis les lagunes de Lerma, une plaine bien cultivée, et aboutit à la jolie petite ville de Toluca, capitale de l'État de Mexico, et située au pied d'un volcan depuis longtemps éteint [1]. La neige, qui souvent couvre le sommet de cette montagne, concourt avec l'élévation du pays à y entretenir une température assez basse.

[1] Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 4,424 mètres.

De là jusqu'à la côte de l'océan Pacifique, une suite de plateaux échelonnés présentent, à peu de distance les uns des autres, des terres fertiles, des vallons bien arrosés. C'est là qu'on trouve de riches métairies, ainsi que des bourgs, de petites villes où la misère est inconnue à l'homme laborieux. Je nommerai d'abord Ixtlahuacan, sur le territoire des Masahuas; Ucareo, avec ses roches d'obsidienne; Maravatio, non loin du lac salé d'Araron; Zinapecuaro, ancienne ville du pays tarasque, et Morelia, jadis Valladolid, capitale de l'État de Michoacan.

Morelia est sans aucun doute la petite ville la mieux bâtie de la république; le climat y est doux et la société fort aimable. Là, ainsi que dans tout le Michoacan, on accueille un hôte inconnu comme si c'était une vieille connaissance.

Deux chemins conduisent de cette ville à la côte : le premier passe par Zamora et traverse de riches moissons, de gras pâturages; c'est le plus fréquenté. Le second franchit une contrée plus accidentée; c'est celui que je choisis; j'eus lieu de m'en applaudir. Bientôt Patzcuaro s'offrit à moi sur une colline dont le pied baigne dans un beau lac d'eau bleuâtre, ridée par le souffle d'un air toujours vif. En face, sur la rive opposée, on distingue à peine, noyé dans les brumes de l'horizon, le village de Tzintzontzan, qui fut la capitale du puissant royaume des Tarasques. Les Aztèques n'avaient jamais pu le soumettre à leur domination, et c'était volontairement que le dernier roi, Caltzontzi, avait reconnu la suzeraineté de Charles-

Quint. Infortuné monarque! il ne tarda pas à périr victime de l'avarice des conquérants! Nuño de Guzman[1], président de l'audience, le dépouilla de ses biens, et lui fit souffrir de cruels tourments dans l'espoir que la douleur lui arracherait son secret, s'il avait des trésors cachés.

Mon intention était d'aller passer quelques jours à la belle hacienda de Taretan, appartenant au père d'un de mes amis; puis de faire de là une excursion au volcan de Jorullo (83); mais un accident arrivé à un de mes chevaux changea mes projets. Je me rendis directement à Uruapan, où je fus reçu chez M. Joseph Calderon, avec qui j'avais fait connaissance en route; il ne voulut pas permettre que je descendisse à l'hôtellerie. Je fus entouré d'attentions par sa famille et par ses amis.

On donne à Uruapan, par antonomase, le nom de paradis de Michoacan. C'est qu'en effet c'est un jardin délicieux, au milieu d'une vallée fertilisée par le Cupaticho, dont les eaux transparentes sont rapides et glacées. Cette petite rivière se réunit à deux autres, en un point non loin duquel elles se précipitent de 80 pieds de haut dans un ravin à pic, décoré d'une végétation puissante et multiforme. Cette cascade porte le nom de Savaracua, c'est-à-dire *crible* en langue tarasque; parce qu'en effet une cinquantaine de petits filets d'eau qui s'échappent des roches, à la moitié de la hauteur de la chute, ressemblent

[1] Nuño de Guzman expia plus tard le meurtre de Caltzontzi: il termina misérablement sa vie dans les prisons d'Espagne.

aux jets que produirait un crible. Cette rivière prend plus tard le nom de la Balza; elle se joint ensuite au Mescala, puis va se jeter dans le grand Océan à Zacatula.

Je vis à Uruapan des Indiens à peau d'un blanc jaunâtre. Les gens du pays assurent qu'ils sont de race pure; pour moi, je les crois de sang mélangé : j'ai remarqué dans les traits de ceux que j'ai vus des angles, des formes qui appartiennent plutôt à la race caucasienne qu'aux caractères américains.

La couleur ordinaire des Indiens, au Mexique, est celle du cuivre rouge; mais il y a des cantons où elle prend une teinte plus bistrée ou plus noire et d'autres où elle acquiert une nuance bleuâtre. J'ai vu à Mexico des charbonniers de la montagne, qui semblaient s'être trempés dans une légère teinture d'indigo; et du côté de Playa-Vicente, au sud de la rivière d'Alvarado, on trouve des peuplades dont la couleur devient d'un bleu plus vif encore. J'hésite à croire que ce soit une maladie de la peau, comme celle qu'on appelle *jiricua*, et dont je parlerai plus loin; car ces affections cutanées n'existent guère que dans les pays chauds, humides et malsains, et ces montagnards habitent les régions les plus froides et les plus salubres du Mexique. D'ailleurs la teinte bleue du corps de ces Indiens est uniforme, tandis que la jiricua produit des taches sur la peau.

Uruapan nous rappelle les efforts que fit un Français, M. Guénot, il y a une douzaine d'années, pour naturaliser en Michoacan le mûrier de Chine, y pro-

pager l'éducation du ver à soie, et y fabriquer ces belles étoffes dont l'Europe a le secret. Les mûriers y vinrent parfaitement; la multiplication du ver à soie devint l'occupation d'un grand nombre de familles, notamment à Los Reyes; les métiers à tisser et les ouvriers habiles arrivèrent de Lyon. On se mit à l'œuvre, et on parvint à produire, comme échantillons, deux ou trois mètres de taffetas et de satin : ce fut tout. Cela avait coûté 150,000 piastres aux actionnaires.

M. Guénot échoua dans son entreprise parce qu'il n'était lui-même ni ouvrier ni fabricant, qu'il ne sut pas proportionner les moyens au but qu'il se proposait, qu'il commença par la fin au lieu de se limiter à de modestes essais. C'est le résultat qu'on doit attendre de toute grande entreprise quand le directeur n'est qu'un homme d'esprit et non un esprit pratique.

Deux jours après avoir quitté Uruapan, je passai la nuit à l'hacienda d'Ayumba, sur les bords du petit lac de la Magdalena. Le temps était affreux, les éclairs continus, le roulement du tonnerre sans fin, et les décharges électriques si fréquentes autour de l'hacienda, que nous nous attendions à chaque instant à ce que la foudre tombât sur nous. Le vent avait peu à peu soulevé les eaux du lac, et quand une rafale s'emparait d'une vague, elle la lançait à cinquante pieds avec un bruit sourd comme celui du canon dans le lointain. Ce fut une nuit d'angoisses, surtout pour les manœuvres de la ferme, qui tremblaient de peur que l'ouragan ne renversât leurs cabanes, ou

que le tonnerre ne tombât sur leurs toits. Ce fut une nuit de malheurs pour quelques familles du village de la Magdalena, que le feu du ciel n'épargna pas, et pour des contrebandiers qui, croyant pouvoir passer leur tabac à l'autre rive avant le fort de la tempête, furent submergés avec leur barque. On retrouva le lendemain sur la grève leurs corps brisés et défigurés.

Nous étions au mois de juillet, et l'orage était pour moi le grand événement de la journée. Lorsque j'étais mouillé jusqu'aux os, je goûtais fort les commodités du gîte qui m'attendait à la couchée. Aussi je ne tairai pas l'accueil que me fit un brave homme de la vallée de Mazamitla, nommé Contreras. Il insista pour que j'acceptasse son lit, qui était le meilleur de la maison, et envoya ses filles à la cuisine pour ajouter à son ordinaire quelque bon plat de leur façon. Après souper, il me raconta ses aventures dans les guerres civiles qui ont désolé cette contrée. J'avais entendu parler de ses prouesses à Cotija [1], et je mis la conversation sur ce terrain.

Joseph Contreras est un homme grand et sec : quoique déjà avancé en âge, la fougue de son caractère perce à travers le flegme qu'il affecte. La probité, la justice remplissent son cœur, et toute iniquité le révolte. Dans les années de 1838 à 1842, les bandes d'insurgés, aux ordres du général Gordiano Guzman [2], im-

[1] Cotija porte l'humble titre de hameau (*rancho*); mais sa population s'est singulièrement accrue depuis 25 ans; elle dépasse aujourd'hui 8,000 habitants, tous industrieux.

[2] Gordiano Guzman fut mis à mort par ordre de Santa-Anna en 1854, lorsqu'il se préparait à seconder la révolte d'Alvarez dans le midi.

posaient arbitrairement des réquisitions de chevaux et de mules aux habitants de la campagne, leur prenaient leurs armes, souvent leur argent, exigences qui se répétaient sans fin; car ces bandits, se mettant peu en peine d'animaux qui ne leur coûtaient rien, crevaient leurs chevaux par les fatigues et le défaut de nourriture, et revenaient en chercher d'autres au bout de quinze jours, enlevant ainsi aux pauvres campagnards jusqu'à leur dernière monture. Contreras, ne pouvant supporter de semblables infamies, s'était retiré avec une douzaine de paysans dans des asiles ignorés des étrangers, et de là tombait à l'improviste pendant la nuit sur les détachements isolés, sur les postes avancés, et les exterminait. Plusieurs fois il eut, lui seul, à combattre trois ou quatre cavaliers à la fois; mais son audace et sa présence d'esprit le tirèrent toujours d'affaire.

Enfin, le général Paredes, qui commandait à Guadalaxara, lui envoya cent cinquante soldats et le brevet de capitaine. Dès lors il put retourner dans ses foyers, et il refoula bientôt hors du territoire de Mazamitla les insurgés qui l'avaient désolé.

Ce brave homme racontait tout cela sans emphase, mais avec une animation qui rehaussait l'intérêt de son récit.

En partant, je voulus lui faire accepter quelque argent; mais lui : « Segnor, me dit-il, je n'ai pas l'habitude de faire payer aux rares voyageurs qui me font l'honneur de descendre chez moi l'hospitalité que je leur dois; je ne consentirais jamais pour de l'argent à céder mon lit à personne. »

La nature a frappé les habitants de cette partie du Mexique de trois plaies hideuses : l'éléphantiasis, le crétinisme et la jiricua.

La première de ces maladies n'est autre chose que la lèpre des Grecs qui désola si longtemps le sud de l'Europe après les croisades. Ce fut à Sapotiltic que je vis des lépreux pour la première fois. Une jeune femme au corps svelte, à la démarche dégagée, portant une cruche à la manière des filles d'Haran dans le tableau d'Horace Vernet, allait devant moi, se dirigeant à la fontaine. Bientôt elle s'arrête, et me montre une figure de couleur pourpre, dont les traits avaient entièrement disparu sous des centaines de tubercules. C'était un monstre. Sa voix n'avait plus rien d'humain : elle ne proférait plus que des sons rauques, inarticulés. Pauvre créature, son mal était sans remède!

On ne souffre pas la présence des lazaréens dans les villages où ils abondent; on les oblige à aller camper dans des lieux retirés, quelquefois non loin des routes, où ils vont implorer la charité publique. Ils traînent ainsi l'existence la plus misérable jusqu'à ce que la mort vienne les en délivrer.

Les crétins sont en grand nombre dans la vallée d'Apatzingan et sur toute la côte. Au village de Comala [1], auprès de Colima, un cinquième des enfants naissent sourds et muets, idiots ou contrefaits. En

[1] Une statistique du territoire de Colima, publiée en 1849, nous dit qu'il n'y a pas plus d'une douzaine d'idiots et de sourds et muets dans tout le pays; son auteur a failli à la vérité en cela, comme en bien d'autres choses.

outre, parvenus à l'âge mûr, tous les habitants portent des goîtres plus ou moins saillants. Cette dégénérescence de l'espèce humaine est attribuée à la nature des eaux du pays.

Quant à la jiricua, voici ce que j'en sais. Sous l'influence d'un climat chaud, humide et malsain, les ressorts de l'estomac se détendent, les digestions se font mal, la rate s'enfle comme dans les fièvres intermittentes, mais sans douleur, et la peau se couvre de taches de différentes couleurs. Celles de l'Indien sont blanches, rouges, bistrées ou bleues; celles de l'Européen sont toujours blanches.

Quelques-uns ont pensé que cette maladie venait d'un virus syphilitique; cependant quand on a étudié sur les lieux pendant longtemps ce phénomène pathologique, on ne saurait douter que son germe ne soit dans une atmosphère chargée de miasmes délétères, et sa cause déterminante dans une chaleur humide.

Au reste, les *pintos*[1] (c'est ainsi qu'on les appelle sur la côte du sud-ouest) n'éprouvent aucune incommodité de leur état. Seulement quand ils passent dans un climat plus froid, ils ressentent des tiraillements dans les endroits où la peau a changé de couleur.

En approchant de Colima, la route devient pénible. Des ravins abrupts de deux à trois cents pieds de profondeur la coupent à chaque moment. Celui de Beltran est fort beau, fort curieux, mais bien fatigant : quoiqu'il n'ait pas plus de 500 mètres de

[1] On les appelle improprement *teigneux* (*tiñosos*) en Chiapa.

large, à vol d'oiseau, il faut plus d'une demi-heure à cheval pour le franchir.

Ces ravins ont été creusés dans des terrains d'alluvion par des ruisseaux, des torrents qui descendent des volcans de Colima. Ils suivent tous la même direction, et versent leurs eaux dans un petit fleuve qui prend plus bas le nom de Rio de Coahuayana.

Au pied du volcan le plus rapproché de Colima, à notre droite, nous découvrons les belles cultures de l'hacienda de San-Marcos, qui donnaient dernièrement un revenu net de 40 à 50 mille piastres, et rapportent sans doute davantage aujourd'hui qu'un Français y a établi des chaudières à vapeur pour la fabrication du sucre.

Les administrateurs de ces grandes haciendas, quoique ne jouissant que d'appointements minimes, trouvent souvent le moyen d'acheter, après peu d'années de service, des propriétés de 50 à 60 mille piastres de valeur. Quelquefois c'est l'hacienda même qu'ils ont administrée dont ils deviennent acquéreurs. Je demandais un jour au propriétaire d'une sucrerie s'il croyait que son intendant fût un honnête homme: « Il me vole douze fois plus que je ne lui donne, me répondit-il; mais que faire? Si j'en prenais un autre, il serait peut-être plus voleur et moins intelligent. »

Le volcan qui domine San-Marcos s'élève de 3580 [1] mètres au-dessus du niveau de la mer; l'autre, qui n'en est pas à plus d'une lieue de distance, dé-

[1] Ce volcan s'élève de 3404 mètres au-dessus de Colima, et l'autre de 3614 mètres. — HARCORT.

passe celui-ci de 210 mètres, ce qui y prolonge la durée des neiges en hiver. Ce second volcan paraît éteint depuis longtemps. Quant au premier, il peut être considéré comme étant en pleine activité, eu égard aux fréquents tremblements de terre qu'il occasionne, et à sa dernière éruption, qui n'est pas bien éloignée de nos jours.

En 1806, l'effort des vapeurs intérieures ébranla à tel point le pays circonvoisin, qu'à Zopotlan l'église s'écroula. C'était un dimanche : un capucin de Zapopan [1] prêchait en mission dans le temple principal, lorsque la voûte s'abîma et ensevelit les assistants sous ses ruines. L'orateur et ceux qui étaient du côté de la chaire, protégés par une forte saillie de la corniche, furent épargnés.

En 1818, autre tremblement accompagné d'une éruption volcanique. Colima fut presque entièrement détruit. On entendait sous terre un bruit sourd, continu, effrayant. Les puits tarirent; des sources d'eau chaude jaillirent des crevasses qui sillonnaient la plaine. En même temps la lave déborda du cratère, formant deux courants sur le passage desquels les arbres séculaires, les bestiaux, les ruisseaux devinrent comme s'ils n'avaient jamais été. Une laiterie se trouvait sur la pente de la montagne entre les deux torrents de feu : les pâtres qui l'habitaient en furent quittes pour la peur.

Zapotlan, situé de l'autre côté du volcan par rap-

[1] Le couvent de Zapopan, à une lieue de Guadalaxara, est célèbre dans la contrée par les vertus de ses moines.

port à Colima, ne souffrit que très-peu cette fois du tremblement de terre, mais beaucoup plus de l'éruption. Les cendres poussées de ce côté tombèrent en grande quantité sur la ville; l'air y était embrasé.

Enfin, en 1847 (84), une nouvelle secousse ruina plusieurs habitations à Colima et à Zapotlan. Un rocher de plus de 100 pieds de long sur 50 d'épaisseur se trouvait sur le bord extérieur du cratère : il fut précipité, et le bruit de sa chute retentit comme un roulement de tambours jusqu'à Tonila, à quatre lieues de là.

Le cratère de ce volcan a 126 mètres de diamètre[1]. Il présente des masses de porphyre d'une grande variété de couleurs, où dominent le gris, le rouge et le noir. Cette bouche du Ténare est ce que la nature peut nous présenter de plus triste : c'est l'image frappante de la destruction.

Pendant un séjour de trois ans à Colima, j'ai ressenti quelques tremblements de terre, mais trop faibles pour causer le moindre dommage aux habitations.

Colima est une des plus anciennes colonies espagnoles. C'est la capitale d'un territoire dont toute la population n'excède pas 32,000 âmes[2]. Elle en contient elle-même 14,000, et 8,000 de plus si on y joint la banlieue. Cette ville paraît fort laide au voya-

[1] Le cratère a été mesuré par l'ingénieur Harcort.

[2] C'est le chiffre de recensement fait par M. Ramon de la Vega en 1850 avec le plus grand soin. Il contredit celui de la notice statistique de M. Longinos Banda, qui porte la population du territoire de Colima à plus de 60,000 âmes pour l'année 1849.

geur qui en parcourt les rues pour la première fois. Depuis dix ans seulement, on y a bâti quelques maisons en pierres ou en briques cuites, à un étage; les autres, construites en briques crues, n'ont qu'un rez-de-chaussée. Le premier tremblement de terre qui secouera violemment ces constructions fera connaître si on a eu raison de s'écarter de la règle traditionnelle, ou si l'on doit s'en tenir aux maisons basses.

Vue du haut d'une terrasse, la ville prend un tout autre aspect : les masures se perdent entre des bosquets de frênes, de tamarins, de guamuchils et de primaveras; une forêt de palmiers-cocotiers entoure la ville, et au dernier plan l'horizon revêt des formes originales ou grandioses.

Depuis la réouverture du port de Manzanillo, en 1847, Colima a fait de grands progrès en civilisation. Jusque-là ce n'était, à bien prendre, qu'un grand village de paysans, dont les plus riches n'avaient jamais porté d'habits, et les femmes les plus élégantes, d'autres vêtements qu'une jupe de mousseline et une chemise de batiste brodée de fil noir. Mais depuis que quelques négociants de Hambourg s'y sont établis, et ont pris part aux réunions, aux divertissements de cette classe d'habitants, les usages se sont modifiés, et les mœurs se sont polies. L'honneur de cet heureux changement est principalement dû aux dames coliméniennes, dont l'intelligence, la bonne volonté et l'amabilité leur ont marqué un rang distingué entre toutes les Mexicaines, et les font aimer de tous les étrangers qui les connaissent.

Ma santé s'améliora sensiblement à Colima. Ce n'est point pourtant un endroit sain : malgré l'élévation de la température, il faut se barder de drap le matin et le soir pour éviter des rhumes, des fluxions de poitrine, des fièvres ataxiques; les fonctions digestives se font mal; on doit s'y abstenir des mets réputés les plus innocents ailleurs : le lait, le fromage, le beurre, le poisson et les fruits de toute espèce sont des poisons pour bien des estomacs. Pour peu qu'on fasse d'imprudences, on en est puni par une indisposition plus ou moins grave, mais cependant rarement mortelle. Je fus, comme tout le monde, sujet aux incommodités du climat; mais j'y trouvai l'existence comparativement supportable.

La pomone de Colima est loin d'égaler celle de Mexico, qui est la plus belle de la république : les melons y sont mauvais, les pastèques et les ananas fort médiocres. Je n'y ai vu que le papaye qui méritât une mention honorable pour son goût et sa grosseur. Le marché de Mexico est au contraire vraiment beau. On y voit le mangue aux chairs jonquilles; la chirimoye, qui contient une crème parfumée; les zapotes blancs, noirs, jaunes; les sapotilles, les grenadilles de Chine, les avocats, les oranges, les limons, les bananes, les mameys, les goyaves, les baies de cactus, les coings doux, les pommes de reinette, les poires gamboises, les grenades, les abricots, les pêches, les aserolles, les marrons, les noix, les pistaches de terre, les raisins, les cerises noires, les capoulines, les mûres, et quelques espèces de prunes indigènes et exotiques.

Les meilleurs et les plus beaux melons du Mexique sont ceux qu'on mange à Guadalaxara : ils sont exquis et d'une grosseur prodigieuse. On les cultive dans les environs de la Barca, non loin du lac de Chapala. Oaxaca possède les plus belles pêches et les meilleures baies de cactus, qu'elle tire de Mitla.

Les cultures spéciales de Colima sont celles du coton, du riz, du café, du sucre, du cacao, de l'indigo et des cocotiers.

Le coton est de belle qualité. On en récolte de 15 à 20,000 quintaux par an. C'est plus qu'il n'en faut pour alimenter deux filatures établies aux environs de la ville depuis peu d'années. Le reste est destiné aux fabriques de Mexico et de Guadalaxara.

Le riz donne trente pour un; il est très-blanc et de bon goût. On le mange volontiers en *morisqueta*, c'est-à-dire cuit à l'eau et au sel, en guise de pain. Un de nos compatriotes, M. Corbierre, ancien officier de l'empire, possède une fort belle rizière à une demi-lieue de la ville [1].

Le café de cette côte n'a pas son égal au Mexique. Aussi, comme il ne se cultive qu'en petite quantité, il se vend fort cher : en 1853, à la foire de San-Juan de los Lagos, j'en vis vendre une partie à 50 piastres le quintal, tandis que le café d'Orizaba se donne pour 20 piastres.

Le vrai moka m'est connu; j'en ai pris plusieurs

[1] Cet excellent homme, avec qui j'étais fort lié, vient d'être enlevé à ses amis : il est mort plutôt de vieillesse que de l'influence du climat des côtes (1856).

fois chez un de nos résidents à qui Méhémet-Ali en avait donné en présent quelques centaines de livres : eh bien, j'avoue que le café de Colima m'a semblé meilleur. Il faut se garder cependant de préjuger de la qualité relative de ces deux précieuses graines par ce que j'en dis là, car ce café moka était récolté depuis plus de deux ans; tandis que celui que je prenais à Colima venait, pour ainsi dire, d'être cueilli sur l'arbre, il n'avait rien perdu de son arome (85).

Quoiqu'il y ait plusieurs sucreries sur le territoire de Colima, le sucre s'y vend aussi cher qu'ailleurs. La cassonade coûte en détail 60 à 75 centimes la livre; je l'ai même payée jusqu'à 1 franc 25 centimes. Quelques marchands riches avaient accaparé les sucres de toute une récolte d'un bout à l'autre de la république; ils les avaient achetés à 1 réal 1/4 la livre, et les revendaient 2 réaux. Mais ces hommes avides trouvèrent leur châtiment dans leur cupidité; car la consommation du sucre ayant diminué à cause de la hausse du prix, ils ne purent tout écouler avant la récolte suivante, et perdirent au delà des bénéfices qu'ils avaient réalisés sur la partie vendue.

Le cacao de Colima est moins estimé que celui de Tabasco. Au reste, il n'y existe que de très-petites plantations.

La teinture d'indigo est mal faite : rien n'égale l'incurie des gens qui la préparent; aussi est-elle peu estimée sur les marchés d'Europe et même sur ceux du Mexique. Nulle part je n'ai vu la plante de l'indigo aussi grande qu'à Colima : elle atteint la hauteur

de six à sept pieds. On prendrait un champ d'indigotiers pour des halliers de mesquites.

Douze à quinze mille cocotiers décorent les faubourgs et la banlieue de leurs palmes échevelées. Chaque cocotier en rapport donne de vingt à trente douzaines de cocos qui se vendent trois réaux chacune. Quelques-uns sont destinés à produire la *tuba*. Ceux-ci ne donnent point de fruits.

Pour obtenir cette liqueur, on creuse à la cime du tronc un réservoir où la séve de l'arbre vient se déposer. C'est d'abord une eau sucrée d'une saveur agréable; puis au bout de quelques heures de fermentation, elle acquiert un goût vineux et dégage du gaz acide carbonique en grande quantité. La tuba est tout aussi salutaire que la pulque et d'un goût plus fin.

Quand les cocos ne sont pas encore mûrs, la pulpe qui tapisse les parois intérieures n'a que la consistance d'une gélatine; toute la cavité se trouve remplie d'une eau fraîche dont la saveur tient de la noisette.

Il faut voir les enfants, les hommes grimper sur les palmiers au moyen d'entailles faites sur leur tige : ils y montent en courant, et du haut de la touffe des palmes qui les enveloppe et se balance sous eux à cent pieds de terre, ils font entendre ces chants plaintifs qu'on désigne dans le pays sous le nom de *valonas*.

Les palmiers abondent dans les forêts de la côte. Les uns donnent une quantité prodigieuse de noix dont on tire une huile excellente pour l'éclairage; d'autres renferment le chou savoureux qui sert souvent d'aliment aux voisins du désert.

Le caoutchouc est aussi très-commun du côté de Coahuayana, ainsi que les bois de teinture et d'ébénisterie.

Le tabac n'est pas cultivé à Colima; mais les gens du peuple fument les feuilles d'une plante nommée *mariguana,* qui procure une ivresse pleine d'hallucinations et de sensations agréables. Elle cause quelquefois aux cerveaux faibles et aux personnes qui en font abus des accès de frénésie; c'est la raison pour laquelle on en défend l'usage aux détenus, qui jettent le désordre dans la prison quand ils arrivent au comble du délire. La mariguana est le haschisch d'Orient dont parle Alexandre Dumas dans *Monte-Cristo.*

Les salines de Cuyutlan, sur les bords de la mer, sont renommées par la beauté de leurs produits et les fêtes qui terminent les travaux. Ces salines sont l'origine du bien-être dont jouissent la plupart des familles de Colima. Sur ces territoires, dont la fertilité récompense si amplement les peines du laboureur, tous les hommes de la campagne devraient être riches. S'il n'en est pas ainsi, c'est que l'agriculture n'est pas encouragée : l'avarice spécule sur les sueurs du cultivateur, et celui-ci, exploité par l'homme qui lui fait des avances en argent, lui remet le fruit de ses labeurs, ne se réservant que le strict nécessaire.

Au contraire, dans l'exploitation des salines, l'ouvrier est bien payé, et reçoit en outre une part considérable dans les produits. Aussi se lève-t-il avant l'aube, et travaille-t-il toute la journée avec ardeur, doublant à la fois les profits de son patron et les siens.

Ainsi, la réalisation d'une idée socialiste répand la satisfaction dans tous les cœurs. Unis par un intérêt commun, le propriétaire et le manœuvre paraissent vivre ensemble comme s'ils étaient égaux. Lorsqu'on accomplit son devoir sans jamais s'exposer au reproche, l'empire du chef perd ce qu'il a d'humiliant pour le serviteur; celui-ci, recouvrant sa dignité, s'élève à la hauteur du maître.

Cuyutlan tire son nom d'une lagune d'eau salée, sur les bords de laquelle ce village naît et meurt tous les ans. Cette lagune, qui s'étend jusqu'au port du Manzanillo, à dix lieues de là, déborde dans la saison des pluies, et dépose une couche saline sur les terrains environnants, qui contiennent déjà du muriate de soude en grande quantité; de sorte que lorsqu'on les lessive avec de l'eau également salée, la saumure qui en résulte se trouve saturée à tel point, que quand on en charge les aires elle forme en peu d'heures, par l'évaporation, des cristaux blancs comme la neige.

Le nombre des puits que l'on ouvre dépasse rarement sept cents, et n'est jamais inférieur à cinq cents. On entend par puits un appareil complet de fabrication qu'un homme seul peut diriger; il se compose d'un récipient pour la saumure, d'une aire d'évaporation et d'une source d'eau de mer.

Chaque puits coûte 50 piastres. On en tire de 80 à 100 charges de sel, lesquelles, vendues à 12 réaux, laissent un bénéfice net de 70 à 100 piastres. Mais ce prix n'est pas constant; il augmente à la fin de l'année jusqu'à 3, 4, et même 6 piastres. Il est vrai que dans

cet intervalle il souffre un déchet de 20 p. 100, mais il n'en résulte pas moins un bénéfice considérable[1].

La sixième partie des produits est donnée aux ouvriers saliniers, et la douzième aux femmes de service, outre les aliments et un salaire de 6 piastres pour les hommes, et de 4 1/2 pour les femmes.

Ces salines sont la propriété de don Manuel de la Pedreguera. Chaque puits lui paye une redevance de six charges de sel. Les travaux commencent en mars, quand les eaux de la lagune sont rentrées dans leur lit; ils finissent en juin, après les premières pluies.

Avant l'arrivée des saliniers, la côte de la mer est infestée de moustiques, de scorpions, de tarentules, de vinaigriers[2], de scolopendres; mais à peine a-t-on construit quelques cases, que tous ces insectes malfaisants abandonnent la place et gagnent les bois voisins; de sorte qu'on n'a plus à redouter que l'invasion incommode des crabes marins, aussitôt qu'il tombe une averse ou que le ciel se couvre de nuages.

C'est une chose vraiment curieuse de voir s'élever comme par enchantement, sur la plage déserte, cette ville de 4 à 5,000 âmes avec ses cases d'herbes sèches, ses cours, ses haies, ses rues, son église et sa grande place : rien ne manque à la cité improvisée. La pre-

[1] L'exploitation récente des salines du Peñon, près de Zacatecas, a donné un coup funeste à l'industrie des saliniers de Cuyutlan. On préfère le sel du Peñon à celui de Colima, dans les cuisines de Guanaxuato, parce qu'on économise sur les frais de transport.

[2] Le *vinaigrier* est un *télyphone*.

mière société de Colima et des environs vient dans ces habitations champêtres respirer l'air pur de la mer pendant les plus beaux jours de la saison.

Le soir, le rivage de la mer se couvre de monde : les uns y sont attirés par le plaisir du bain, les autres par le spectacle du grand Océan roulant avec fracas ses vagues vers la côte, par les effets de lumière du soleil couchant sur le cristal mobile des eaux, et par les épisodes gais ou saisissants qui se succèdent sans interruption parmi les baigneurs sur une étendue de deux milles de long.

Là se trouvent confondus les sexes et les conditions : les lois de la décence n'ont plus qu'un faible empire. Tantôt enveloppés par le ressac, tantôt à sec sur la grève, les baigneurs présentent l'épaule à la lame dont ils fendent aisément l'écume; mais renversés quelquefois par des courants obliques, ils disparaissent submergés. Les diverses impressions de terreur, de surprise, de plaisir qu'ils éprouvent, leur font pousser des cris involontaires, dont les notes aiguës discordent avec le sourd mugissement des brisants. Voyez cette vague géante qui s'avance en grondant : elle fond sur ce groupe qui la conjure en vain, passe par-dessus, puis, franchissant la limite de ses domaines, surprend les spectateurs, qui se trouvent inondés avant d'avoir songé à fuir. Regardez cet intrépide nageur qui va s'engloutir sous la volute des brisants : ne croirait-on pas qu'il va être écrasé sous la masse des eaux? Mais quelle est la cause de cet immense éclat de rire qui part de la foule des curieux? Ah! c'est qu'une

vague indiscrète vient de punir une baigneuse de sa négligence; tandis que toute honteuse elle fait des efforts inutiles pour remédier au désordre de sa toilette, le ressac se retire et la laisse sans abri en présence d'un public sans miséricorde.

Aussitôt que les dernières lueurs du crépuscule se sont éteintes, les travailleurs reviennent se reposer dans leurs hamacs ou sur leurs nattes; quelques-uns se promènent dans les rues, faisant résonner les cordes stridentes de leur jarana; tous se dirigent du côté où ils entendent les accords d'un *jarabe* [1] expressif, autour duquel ils forment des groupes joyeux; enfin, chez les riches saliniers, l'âge mûr, remettant les affaires au lendemain, prend part à la commune allégresse à la vue d'une jeunesse folâtre qui babille, rit, chante et danse, jusqu'à ce que le sommeil vienne mettre fin à ces jeux, et accorder à cette foule agitée et bruyante quelques heures de repos qu'interrompt le premier chant de la chachalaca.

Le Manzanillo est un des plus jolis ports du continent américain. La baie peut avoir deux lieues de large et une lieue et demie de profondeur. Son ancrage est sûr, et les bâtiments peuvent s'approcher du rivage à la distance de quelques mètres. On trouve sur la plage de l'eau potable en abondance. C'est un phénomène singulier de voir les puits d'eau douce mêlés aux sources d'eau salée, à 15 ou 20 mètres des bords de la mer.

Le climat du Manzanillo est plus frais et plus

[1] C'est une danse des côtes.

agréable que celui de Colima durant une moitié de l'année; mais dans le temps des pluies, les moustiques et les fièvres sont des plaies dont on a bien à souffrir. Tout navire qui arrive à cette époque-là doit lever l'ancre aussitôt qu'il est déchargé, à moins de s'exposer à des maux fort graves. Il est vrai que quelques précautions hygiéniques suffisent souvent pour prévenir les maladies; mais comment espérer une vie réglée de marins généralement ennemis de la tempérance, surtout s'ils viennent de passer quatre ou cinq mois privés de vivres frais, de fruits, d'eau-de-vie et des délassements de la terre? Il est trop vrai qu'ils s'écartent souvent du régime qu'ils devraient suivre, et qu'ils abusent des biens qu'ils trouvent sous la main.

Le Manzanillo est le seul port de la république, du côté occidental, d'où l'on exporte des produits agricoles pour la Californie et les États de Cinaloa et de Sonora. La valeur des exportations annuelles n'a guère dépassé jusqu'à présent 50,000 piastres, mais elle va en augmentant tous les ans.

La pêche des perles a donné quelquefois de beaux résultats dans la baie du Manzanillo. Cependant on ne s'en occupe guère depuis quelques années : les bancs d'huîtres à perles se trouvent à une profondeur qui fatigue les plongeurs, et la baie est pleine de requins et de raies féroces qui laissent à ces malheureux peu de chances d'exercer longtemps leur métier.

Ce port n'a qu'une quarantaine d'habitants, qui vivent de ce qu'ils gagnent dans le déchargement des

navires, aubaine qui ne se présente guère que sept ou huit fois par an. Pour les douaniers, ils ont la permission de résider à Colima, à 26 lieues du Manzanillo, où ils ne se rendent qu'à l'arrivée d'un bâtiment.

On ne peut rien imaginer de plus tyrannique, de plus immoral que le règlement des douanes, auquel sont soumis au Mexique les importateurs de marchandises. On y lit : « Sera mis à l'amende quiconque aura commis une erreur, mis une lettre pour une autre sur les feuilles du capitaine du navire, sur les factures particulières ou les ballots, quoiqu'il soit bien évident qu'il n'y ait pas eu en cela l'ombre de la mauvaise foi.

» Si un ballot a été porté par erreur sur la feuille du capitaine ou sur les factures comme contenant des effets de grand prix, et qu'en réalité il ne contienne que des objets de peu de valeur, on exigera pour ce ballot les droits de la chose la plus précieuse, ce qui n'empêchera pas de percevoir encore les mêmes droits pour celui où on la trouvera.

» Toute marchandise qui ne sera pas portée sur les factures suivant l'ordre de série indiqué par le règlement sera saisie (86).

» Tout excédant de marchandises dans un ballot sera saisi quand il dépassera un dixième, quoique cet excédant manque dans un autre par la faute de l'emballeur.

» S'il s'élève un doute, *quelque léger qu'il soit*, de la part des douaniers, sur telle ou telle question, il en sera référé au tribunal compétent. »

Et comme la majeure partie des objets saisis appartient de droit aux employés des douanes, ceux-ci, ajoutant à la rigueur de la loi, font en sorte que toutes les questions offrent *un léger doute,* quoiqu'elles soient claires comme le jour; et comme les tribunaux sont également intéressés à trouver des coupables, attendu qu'il leur revient une part des saisies, le magistrat disparaît, et l'homme cupide, juge et partie à la fois, prononce la sentence.

Et si le jugement est inique, l'importateur n'a aucune espèce de recours à exercer; et si une fois entre mille l'équité y préside, l'administration a le droit d'en appeler à la haute cour de justice.

Ne croirait-on pas que cette législation a été dictée par Néron ou Caligula?

Et cependant les riches négociants de certains ports du Pacifique ne se sont guère mis en peine jusqu'à présent des entraves mises à leur commerce et à leur contrebande; en enrichissant les douaniers aux dépens de l'État, ils les rendent bientôt complaisants et aveugles. Toute la rigueur du règlement ne pèse donc que sur les petits pacotilleurs de bonne foi, qui deviennent en outre victimes de toutes sortes d'extorsions, sous prétexte *d'un léger doute* dans toutes les questions qu'on soulève à dessein.

J'ai vu voler d'une manière infâme, au Manzanillo, les consignataires du brick *la Sylvia,* de Boston. Celui qui perdit le plus fut M. Ramon de la Vega, gouverneur de Colima, homme d'une probité à toute épreuve, et par conséquent ennemi des douaniers,

qui se vengèrent de lui en l'accusant d'être contrebandier, ce qui le fit destituer.

Ce gouverneur était un homme timide : effrayé de la perversité des hommes, découragé par l'aveuglement des gouvernements, il ne chercha point à se défendre. Cependant il était important de faire luire la vérité aux yeux du président, de lui démontrer comment sa religion avait été surprise; et il ne l'était pas moins de laver le nom de la Vega de l'opprobre dont les papiers publics l'avaient souillé.

Or, de la Vega était mon ami; j'embrassai sa défense, au mépris de la haine d'hommes puissants que j'allais infailliblement attirer sur moi, et j'eus la satisfaction de voir mon mémoire justificatif rester sans réponse, quoiqu'il attaquât l'honneur de vingt personnes pour sauver celui de mon client. Le directeur de la douane fut rappelé à Mexico; mais de la Vega, quoique complétement réhabilité dans l'opinion du ministère, ne fut point réintégré dans ses fonctions. Une de ces considérations que l'on rougit de s'avouer à soi-même empêcha sans doute Arista et son ministère de faire cet acte de justice.

Le directeur de la douane du Manzanillo était alors Salvador Iturbide, l'un des fils de l'éphémère monarque du Mexique. De prince impérial il était devenu gabeleur (87)!

En acceptant l'emploi de douanier, Salvador Iturbide n'a-t-il pas dérogé? Un grand seigneur, un prince, un souverain déchu et pauvre, revêt l'uniforme de soldat comme La Tour d'Auvergne, se consacre à l'in-

struction publique comme Denys de Syracuse et le duc d'Orléans, conduit la charrue comme Dion, ou le tour comme le fils de Persée; mais il ne consent jamais à devenir ni huissier, ni douanier, ni rien au monde qui ne renferme en soi un principe noble.

Depuis que les idées libérales ont rendu à chacun les droits imprescriptibles de la nature, et que les castes patricienne et plébéienne se sont confondues dans le citoyen, la société ne reconnaît que des hommes libres, la loi les considère tous égaux, et le philosophe n'admet d'autre aristocratie que celle de l'intelligence, de l'instruction et de la vertu.

Cependant l'opinion publique accorde ou refuse la considération que mérite le citoyen, selon la carrière qu'il embrasse et les caprices du sort. Elle honore plus le riche que le pauvre, le magistrat que l'administrateur, le soldat que le marchand; elle reconnaît des professions nobles et des états vils, et selon que le citoyen exerce les unes ou les autres, elle l'ennoblit de son estime ou le flétrit de son mépris.

Serait-ce un préjugé injuste de la société, un héritage de ces idées absurdes qui durant tant de siècles d'esclavage se sont enracinées dans les esprits? Parviendrons-nous dans une époque prochaine à éteindre ces préférences qui contrarient l'esprit de la loi, et détruisent les bases fondamentales de nos constitutions démocratiques? Non, je ne le crois pas. Si l'opinion publique rejette ce qu'admet la philosophie, ce n'est point par caprice ni par aucun motif qu'on rougisse d'avouer, mais bien parce que le sage considère

l'homme par rapport aux lois, tandis que la société le juge par rapport à elle-même.

Le législateur et le philosophe considèrent le pauvre à l'égal du riche, pour ce qui regarde les droits publics dont l'un et l'autre doivent jouir; et la société préfère le second au premier, à cause des avantages qu'elle peut retirer de son opulence pour elle-même; car il est clair que le citoyen riche et généreux est beaucoup plus utile à ses semblables que l'homme vertueux, mais pauvre; abstraction faite de la valeur personnelle de l'un et de l'autre.

La société professe un plus grand respect pour un magistrat que pour un employé des finances, parce que le premier consacre sa vie entière à l'étude, et qu'il exerce une autorité sacrée, celle de combattre l'injustice, la fraude, le crime; celle de restituer à l'opprimé ses biens ou sa liberté, et de mettre un frein à la perversité des méchants; tandis qu'on ne saurait reconnaître au second d'autre mérite que celui d'un bon commis, d'un fidèle caissier; son état n'impliquant en général ni la nécessité d'un grand savoir, ni celle d'un travail profond, et qu'en outre les services qu'il rend ne semblent pas d'une utilité aussi immédiate que ceux du magistrat toujours prêt à couvrir le faible de son égide.

Dans tous les temps la société a plus honoré le militaire que le marchand, parce que celui-là consacre sa vie à sa défense, et se trouve toujours prêt à répandre son sang pour elle; tandis que le marchand, qui est un intermédiaire entre le producteur et le consomma-

teur, augmentant inutilement le prix des choses, ne peut être considéré que comme une sangsue de la société; et l'instinct du peuple qui le comprend ne saurait faire un mérite au marchand de s'enrichir à ses dépens; il le tolère, il le subit, il le faut bien; mais il ne peut lui accorder aucune espèce de considération aristocratique.

La société honore et ennoblit toutes les professions dont le citoyen peut retirer un profit direct pour lui-même. Au contraire elle voit avec répugnance celles qui ne peuvent lui causer que des dommages, des maux individuels. Ainsi, elle a de la vénération pour un prêtre évangélique qui apporte à l'esprit de l'affligé les consolations de la parole divine, et à son âme la paix et la grâce; elle estime fort un avocat qui ne prête l'appui de son talent qu'aux bonnes causes; un médecin dont la science met un terme aux souffrances du malade et l'arrache au tombeau; enfin, elle apprécie à sa juste valeur l'agriculteur intelligent dont le travail répand l'abondance sur les marchés, et l'artisan industrieux qui prévient les besoins de l'homme et multiplie les commodités de la vie. Mais elle méprise un douanier, un percepteur de contributions indirectes, comme agents d'une mauvaise législation, qui font du mal à la société entière et molestent chacun en particulier; elle éprouve de l'aversion pour le plus terrible des sbires, pour le meilleur des recors, le plus fin des mouchards et le plus vigilant des geôliers, parce qu'elle n'attend d'eux que des maux; enfin, la seule vue du bourreau la remplit d'horreur,

parce que cet instrument de la loi ne peut causer que désolation, souffrances et deuil. Sa femelle et ses petits se trouvent enveloppés dans sa réprobation, parce qu'on leur suppose les mêmes instincts que ceux de la bête féroce avec laquelle ils vivent, et en outre une haine profonde contre la société qui a créé le bourreau, tout en le condamnant à l'opprobre et au malheur.

Cependant le citoyen auquel est échue en partage une de ces charges ingrates, avilissantes, ne doit pas toujours perdre courage : il lui est quelquefois donné de l'ennoblir, comme celui qui occupe un emploi honorifique peut le déshonorer par sa mauvaise conduite.

Toutes les fois qu'on voit briller un trait de charité, de générosité parmi ces hommes méprisés pour les fonctions qu'ils remplissent, on élève la personne au-dessus de son état, ou même on prête un lustre à l'état en faveur de la personne. Son mérite se reflète sur la profession et la glorifie.

CHAPITRE XII.

Retranchements naturels du territoire de Colima. — Zacoalco. — Guadalaxara. — Caractère des habitants de cette ville et de l'État de Jalisco. — Leur gaieté. — Leur goût pour la musique. — Le joueur de jarana. — Climat de Guadalaxara. — Le grand ravin. — Le Tololotlan. — Cataracte de Juanacatlan. — Le lac de Chapala. — Le poisson blanc. — Ile de Mescala. — San-Juan de los Lagos. — Foire du mois de décembre. — Aspect de la ville pendant la foire. — Son église. — La ville de Lagos. — Celle de Léon. — Le Bajio. — Les gorges de Marfil. — Une ville comme on n'en voit guère. — Insalubrité de Guanaxuato. — Promenade du haut du ravin. — Les digues de barrage. — Mine de la Valenciana. — Mines de Rayas et de Mellado. — *Bonanza* de 1848. — M. Sardaneta, ex-marquis de Rayas. — Le *rescate*. — Entrée de l'enfer. — Une femme jetée dans le gouffre. — Description des

ouvrages intérieurs de la mine de Mellado. — Force incroyable des ouvriers mineurs. — *Lasciate ogni speranza.* — Banquet au fond de la mine. — Le commandeur de l'ordre religieux de la Merci. — Saint-Pierre de Nolasque. — Société de Guanaxuato. — Les mineurs enrichis gaspillent leur argent. — Mines de la Luz. — Mine de l'Asuncion. — Nombre des mines de l'État de Guanaxuato et des usines où se fait l'extraction de l'argent. — Coup d'œil statistique. — L'industrie des mines peu protégée. — Dimensions de la plaine du Bajio. — Irapuato. — Salamanca. — Celaya. — Fertilité du sol. — Barrages. — Mendicité. — Queretaro. — Le vallon dit la *Canada.* — La fabrique de toile de coton de M. Rubio. — Nombre des fabriques de tissus de la république mexicaine. — Mauvais chemin. — San-Juan del Rio, ville infâme. — Retour à Mexico. — Conclusion.

Il est temps de repasser les ravins de Beltran et d'Atenquique, retranchements naturels du territoire de Colima du côté du nord : prenons maintenant la route de Guadalaxara, qui nous reconduira à Mexico en tournant le beau lac de Chapala. La petite ville de Zapotlan, dont nous avons déjà parlé, est la première qui s'offre à nous; puis vient Sayula, aux dattes sucrées; Zacoalco [1], de sanglante mémoire; enfin là-bas dans la plaine, cette ville qui se déploie sur une ligne de trois quarts de lieue de long, c'est la capitale [2] de l'État de Jalisco, fondée en 1542, un an après la rébellion qui suivit la conquête de Nuño de Guzman.

Guadalaxara est une cité fort remarquable; elle dispute à Puebla le premier rang après Mexico, et, dans mon opinion, elle en est digne, non-seulement pour la beauté de ses rues et le nombre de ses habi-

[1] Il y eut auprès de Zacoalco une action meurtrière du temps des guerres de l'indépendance. Cette partie du Mexique a beaucoup souffert des horreurs de la révolution.

[2] Guadalaxara se trouve à 65 lieues de Colima et à 150 de Mexico.

bants[1], mais aussi pour l'agrément de sa société. L'étranger auquel sa position sociale et ses relations permettent de fréquenter les familles avec quelque intimité y trouve toujours des visages riants, des manières simples, un accueil amical et franc. Il n'y verra pas de divertissements bien coûteux : ce sont de petites réunions où l'on danse au son des guitares, des déjeuners dans les vergers des faubourgs, des promenades aux bains de Colomas ou au village de San-Pedro, des cavalcades au clair de lune, et tout cela avec accompagnement de chants joyeux et un entrain irrésistible.

Les habitants de cette province ont un goût particulier pour la musique; leurs compositions ont un cachet d'originalité qui les distingue entre toutes celles du même genre; leurs romances surtout brillent par l'imagination musicale et le bon goût des inspirations.

Je vis un joueur de jarana[2] qui faisait positivement ce qu'il voulait de son instrument; il le lançait en l'air ou le faisait tourner entre ses doigts, jouait d'une seule main, et tout cela sans perdre la mesure.

Ce fut la veille du *pronunciamiento*[3] qui renversa le gouvernement de Lopez Portillo que je l'entendis pour la première fois. J'avais été invité à un déjeuner

[1] On dit que le population de Guadalaxara dépasse 90,000 âmes.

[2] La guitare mexicaine a sept cordes doubles, à l'exception de la chanterelle, qui est simple. La jarana n'a que cinq cordes doubles; les cordes filées y sont remplacées par des fils de laiton pur.

[3] 26 juillet 1852.

à la campagne offert au gouverneur et au commandant général par quelques-uns de leurs amis. Or, à Guadalaxara, il n'y a pas de bonne fête sans musique, et la plus gaie est celle qu'on préfère. Nous fûmes donc régalés pendant le repas d'un concert de harpe, de guitare et de jarana, et Souza, c'est le nom du virtuose, déploya devant nous toutes les merveilles de son talent.

Le climat de Guadalaxara est extrêmement agréable; sa température moyenne est plus élevée que celle de Mexico, sans atteindre cependant le degré où la chaleur incommode. Quoique la ville se trouve aussi dans les meilleures conditions de salubrité, les fièvres intermittentes règnent cependant assez souvent dans le quartier de Mejicalcingo. Cela provient du voisinage d'une petite rivière dont les eaux, chargées d'immondices, croupissent en beaucoup d'endroits, inconvénient que quelques travaux de voirie suffiraient pour faire disparaître.

A trois lieues de Guadalaxara seulement, j'ai retrouvé la chaleur brûlante des côtes dans un grand ravin au fond duquel coule le Tololotlan; il y avait 4 degrés centigrades de différence au mois de mai entre le haut de la côte et le lit du fleuve. La végétation fait son profit de ce surcroît de calorique combiné avec la vapeur des eaux : les fruits des tropiques qu'elle y produit sont d'un excellent goût.

Le fleuve prend naissance aux lagunes que nous avons traversées à Lerma, sur la route de Mexico à Toluca; il entre dans le lac de Chapala près de la Barca,

en sort du côté du nord, et prend alors le nom de Tololotlan, qu'il change bientôt pour celui de Rio-Grande; il n'arrive au Pacifique qu'après avoir franchi une contrée fort accidentée, où il semble s'être laborieusement frayé un passage à travers les obstacles du terrain. Son lit irrégulier interdit la navigation aux plus simples embarcations.

Non loin du lac de Chapala, le Tololotlan forme une cataracte très-curieuse, surtout à la fin des pluies: la riante verdure qui en forme l'encadrement prête un vif éclat à la pompe du tableau. Elle peut avoir quatre-vingts pieds de haut. On la connaît sous le nom de *Salto* de Juanacatlan.

Le lac d'eau douce de Chapala a environ vingt lieues de long [1] sur six à huit de largeur. Il n'est encore sillonné, comme au temps de la conquête, que par des barques d'Indiens, qui y pêchent une fois par semaine le poisson qu'ils portent aux marchés de Guadalaxara et des petites villes voisines. Le bagre y est d'une saveur insipide; mais le poisson blanc, mangé en matelote, est un mets délicieux.

Un peu à l'ouest du lac, s'élève du sein des eaux l'îlot de Mescala, où l'on a établi un bagne pour les criminels. En 1810, quelques centaines d'Indiens s'y retranchèrent, et se mirent de là en hostilité ouverte contre le pouvoir espagnol. Il y eut sur le lac plusieurs rencontres entre eux et les soldats du roi; mais mieux exercés que ceux-ci à manier l'aviron et à gouverner

[1] On donne à ce lac 90 lieues de tour sur 12 de largeur, mais ces dimensions sont fort exagérées.

les canots, ils eurent beau jeu de leurs adversaires, et ne se rendirent plus tard, si la mémoire ne me fait pas défaut, qu'à des conditions avantageuses.

Quand l'industrie, cette sœur cadette de l'agriculture, prendra son essor au Mexique, Guadalaxara est appelé à devenir le centre des affaires du nord au sud et de l'ouest à l'est. Alors s'accroîtra rapidement la population de Jalisco et des États limitrophes; le lac de Chapala, mort pour ainsi dire entre les mains des hommes actuels, recevra de ceux qui pensent et agissent à la fois une vie qui changera les pauvres villages bâtis sur ses bords en cités florissantes.

Le pays qui s'étend depuis Guadalaxara jusqu'au Bajio est presque toujours sans verdure dans le temps sec et sans culture dans la saison des pluies. Les déserts de l'Arabie n'offrent guère à l'œil de tableaux plus tristes. Quelques villes se trouvent sur la route : la première, San-Juan de los Lagos, est célèbre par sa grande foire du mois de décembre, où se rendent les marchands de tout le pays compris entre Mexico et la frontière du nord. Enfoncée dans un bassin étroit, elle ne compte qu'un petit nombre de rues autour de la place principale; et néanmoins plus de deux cent mille âmes s'y trouvent réunies à la fois. Les gens du peuple, les muletiers avec vingt mille mules de charge campent sur les collines, abandonnant aux commerçants l'intérieur de la ville. Le soir, d'innombrables feux de bivouac brillent sur les hauteurs.

Pendant la journée, c'est une cohue, un brouhaha qui enivre. Le mouvement diminue après le coucher

du soleil; mais on entend toujours un murmure sourd, pareil au bourdonnement d'une ruche d'abeilles.

Cette ville n'offre par elle-même rien à citer que son église, une des plus jolies du Mexique; l'intérieur, dégagé de ces boiseries sculptées, de ces lambris dorés qui obstruent la nef des églises de Mexico et de Puebla, se fait remarquer par l'élégante simplicité de ses ornements et l'élévation de son abside. Ce que j'y vis me rappela Notre-Dame de Dijon, où j'élevai à Dieu mes premières prières. Ces prières, l'enfance ne les comprend guère, mais l'innocence qui les bégaye leur prête un mérite devant l'Éternel.

Lagos vient ensuite. Son climat est favorable à la beauté : les femmes y ont le teint aussi frais, aussi rosé que dans les pays froids.

La troisième ville est Léon, dont la population atteint, dit-on, cent mille âmes. Quoique assez commerçante et située dans une campagne très-fertile, elle passe pour être pauvre; aussi y vit-on à fort bon marché.

Nous voici dans le Bajio : devant nous se dessinent à l'horizon les montagnes de Guanaxuato, qui ont déjà versé tant d'or et d'argent dans la circulation, et qui recèlent encore des trésors que dix siècles de travaux ne sauraient épuiser. Bientôt nous arrivons aux gorges de Marfil, et nous découvrons sur des hauteurs qui nous font face des groupes de maisons qui semblent appartenir à des villages séparés : ce ne sont cependant que les différents quartiers d'une même ville dont le centre nous est dérobé par d'autres col-

lines. A mesure que nous nous enfonçons dans cette gorge, nous y trouvons des rues qui montent ou qui descendent, des maisons qui se pressent entre les escarpements du terrain; d'autres grimpent sur leur pente abrupte ou s'assoient sur leur couronnement. C'est là que les gens du peuple et une grande partie de la classe moyenne viennent chercher un gîte souvent insuffisant pour les contenir à l'aise. Les familles riches habitent autour de la place principale et dans les rues adjacentes; mais leurs maisons n'en sont pas pour cela exemptes d'irrégularité. On en voit quelques-unes dont le rez-de-chaussée et les écuries se trouvent au premier ou au second étage sur les rues de derrière.

Lorsque M. de Humboldt vint à Guanaxuato (88), au commencement de ce siècle, on y remarquait déjà quelques belles maisons, notamment celle de la famille Otero dont il a parlé; mais on en compte aujourd'hui un bien plus grand nombre élégamment construites et richement décorées au dedans. Le voyageur ne peut s'empêcher d'exprimer un regret en voyant d'aussi splendides demeures dans ce trou incommode; il déplore l'aveuglement de ceux qui n'ont pas reculé devant une dépense de cent mille piastres pour se bâtir une maison là où il lui semble que nulle personne riche ne devrait vouloir habiter. En effet, le terrain est tellement irrégulier, qu'on se fatigue en allant d'une rue à l'autre; puis le lit d'un torrent qui traverse la ville en zigzag est le réceptacle des immondices, et les miasmes qui s'en exhalent corrom-

pent l'air au point de le rendre pestilentiel dans les grandes chaleurs. Les vapeurs d'acide sulfurique qu'on respire dans le voisinage de l'hôtel des monnaies sont aussi tellement insalubres, qu'elles asphyxient les oiseaux; enfin, les émanations des boues métalliques et des eaux croupies des usines introduisent dans l'air des principes hétérogènes dont l'influence se manifeste sur les nouveaux venus par des engorgements dans les gencives, de légères hémorrhagies, des affections cutanées, des toux sèches, et sur tout le monde, par des délabrements d'estomac, des névralgies et des dyssenteries. Le zopilotl, cet utile vidangeur d'Amérique, qui trouverait une existence si facile dans le lit du torrent, redoute cependant d'approcher de la ville; c'est un endroit trop malsain pour lui. On le retrouve sur la route de Marfil; mais jamais il ne franchit la barrière.

Chose étonnante, incompréhensible! le choléra-morbus, qui, selon les probabilités, devait faire des ravages affreux à Guanaxuato, n'a sévi avec force que dans les endroits où l'air se trouvait le plus pur; il a fui loin des émanations mercurielles, et s'est jeté de préférence sur les points les plus élevés et les plus sains, comme Mellado, la Luz, Santa-Rosa, etc. Autre contradiction non moins bizarre! après avoir payé un léger tribut à ce climat anormal dans les premiers temps de mon arrivée, ma santé s'y fortifia sensiblement. Plusieurs personnes de ma connaissance qui souffraient d'affections chroniques contractées en Europe ou dans d'autres provinces du Mexique, en gué-

rirent également à Guanaxuato, ou y trouvèrent au moins une amélioration à leur état.

Les malades vont respirer un air pur et sain à une demi-lieue de la ville, dans le haut du ravin. On y a bâti quelques maisons de plaisance, qu'on se prête mutuellement, et cet endroit est devenu un but de promenade; il serait difficile d'en créer une autre à Guanaxuato. On y voit aussi deux digues pour retenir les eaux des pluies, car cette ville manque de puits et de sources pérennes.

Quel est donc le motif puissant qui a fait qu'une population de 45,000 âmes vint s'enfouir ainsi dans cette gorge sauvage et incommode? Nous le verrons bien tout à l'heure.

Guanaxuato fut fondée en 1554. Quatre ans après, on ouvrit les puits des mines de Rayas et de Mellado, à un quart de lieue de la ville; mais ils furent presque abandonnés jusque vers la moitié du dix-huitième siècle. Le filon de la Valenciana ne fut découvert qu'en 1770 par un M. Obregon, qui reçut du roi d'Espagne le titre de comte de la Valenciana. Cette mine donna un revenu annuel de près de trois millions de piastres [1], terme moyen jusqu'au temps de l'insurrection, époque où les travaux furent interrompus. Il y eut des années où l'on en tira jusqu'à six millions de piastres, somme

[1] On lit dans la géographie de Balbi, 3e édition, à l'article de Guanaxuato, où l'on parle de la mine de Valenciana: « Il y a eu des années si productives que le profit net de ses propriétaires, MM. Obregon et Otero, s'est élevé à la somme de six millions de francs. » C'est six millions de piastres (trente millions de francs) qu'il fallait dire.

si on éprouvait le moindre étourdissement. Je vis une dame tomber en défaillance, quoiqu'elle fût encore à plusieurs pas du bord. Moi-même, je fus plusieurs fois saisi d'un vertige inexplicable et néanmoins fort commun : je sentais une tendance diabolique à me jeter dans l'abîme, au point de juger prudent de m'en éloigner.

C'est par ces puits que montent et descendent les employés des mines, et même les curieux qui veulent éviter la fatigue et la lenteur de l'ascension par les escaliers. On frémit à l'idée qu'un homme reste suspendu à une corde dans cette profondeur incommensurable à l'œil; et cependant la rareté des accidents fait qu'on s'habitue à y descendre sans crainte, souvent même par plaisir.

On raconte qu'un ouvrier mineur de Rayas, cédant à une tentation satanique, poussa dans l'abîme sa femme, qui était venue lui apporter à dîner. Eh bien, le croirait-on? cette malheureuse ainsi précipitée n'en mourut point : trouvant à sa portée, fort près du bord, un câble montant, auquel deux hommes étaient attachés, elle s'en saisit et se trouva assise entre un des hommes et la corde : elle était sauvée. Toutefois, la secousse morale qu'elle en ressentit fut telle, qu'elle resta longtemps dans un état voisin de l'imbécillité. Quant à son mari, épouvanté de l'énormité de son crime, il s'enfuit éperdu et s'éloigna du pays. On ne sut jamais ce qu'il était devenu. Il ignora que sa femme avait été sauvée.

Je descendis dans la mine de Mellado en 1854. Les

ouvrages intérieurs en sont remarquables : on y trouve des plans inclinés sur lesquels roulent des chariots pleins d'eau ou de minerai que l'on transporte au puits de tirage, et deux manéges, à différentes profondeurs, mus par des chevaux qui ne voient jamais la lumière du soleil, et n'en sont pas moins gras et bien portants.

Plus on s'enfonce en terre, plus la chaleur augmente, sans suivre néanmoins de règle constante : elle diminue lorsque les courants d'air s'établissent librement, surtout s'il s'en rencontre plusieurs à la fois. A environ 300 mètres de profondeur, le thermomètre centigrade dépassa 27°, la température extérieure étant de 18°.

Le milieu où l'on se trouve dans ces profondes cavités est très-favorable au développement des forces physiques; les hommes y sont deux fois plus vigoureux. J'y vis un mineur porter, sur un terrain plan, une pierre de 12 quintaux, tandis que hors de la mine les deux tiers de ce poids l'accablaient.

Les malheurs sont fréquents dans les galeries des travailleurs : tantôt c'est une voûte qui s'écroule et ensevelit une demi-douzaine d'hommes sous ses décombres, tantôt c'est un imprudent qui devient victime d'une explosion. Aussi lit-on au-dessus de la porte de l'escalier cette inscription significative, qui forme le pendant du *Lasciate ogni speranza* de Dante :

O toi qui entres ici,
N'oublie pas de recommander ton âme à Dieu.

Les ouvriers mineurs gagnent six piastres par semaine; ils se reposent le dimanche. Quand la veine n'est plus riche, on les laisse travailler à leur compte, et on partage les produits avec eux.

Après avoir parcouru les galeries pendant plusieurs heures à pied, à dos d'homme ou en chariots, accompagné du commandeur de la Merci de Mellado, de son frère le curé et du directeur de la mine, M. Calzada, celui-ci nous fit servir un excellent déjeuner, à trois cents mètres au-dessous du plateau de la colline, et à quatre-vingts environ plus bas que la place de Guanaxuato; il était temps, nous mourions de faim.

Ce fut une scène de magie. Arrivés à un assez vaste emplacement destiné au chargement des chariots, nous nous reposions sur des sacs de minerai en parlant de notre appétit, lorsque, sur un signe du directeur, on apporta devant nous une table chargée avec profusion de mets chauds et froids. La surprise ne pouvait être plus agréable. Le repas fut long et animé. Une vingtaine de mineurs éclairaient le service; leurs torches, jetant une lueur rougeâtre sur ces noirs souterrains, imprimaient au tableau un cachet infernal.

Ce commandeur de Mellado est un excellent homme. Après avoir satisfait consciencieusement aux devoirs du sacerdoce, il se livre aux plaisirs mondains, et use des priviléges de son ordre sans en abuser. Il y avait toujours grande fête au couvent le 24 septembre, jour consacré à Notre-Dame de la Merci. Il ouvrait lui-même le bal en habit de religieux. Cet habit

est tout blanc, ainsi que le scapulaire, la cape et le manteau. Il ne manque aux moines de la Merci que la croix rouge pour ressembler aux templiers. Elle se trouve remplacée sur le scapulaire par les armoiries de l'ordre, dont l'écu porte une croix d'or et trois bandes en pal du même métal, sur un champ de gueules.

Lorsque saint Pierre de Nolasque, gentilhomme languedocien, fonda l'ordre de la Merci en 1223, les chevaliers étaient laïques; ils n'embrassèrent que plus tard l'état ecclésiastique, conservant le privilége de ceindre l'épée[1] et de prendre part à tous les délassements licites des laïques, en dédommagement des rudes épreuves qu'ils avaient à subir pour le rachat des captifs.

Ce bon commandeur m'avait pris en amitié; après les dames, j'étais l'objet spécial de ses attentions dans toutes nos réunions. Sensible à de telles marques d'affection, je ne saurais parler de Mellado sans lui consacrer une ligne qui rappelle mes sentiments de gratitude à son égard.

La société est fort triste à Guanaxuato. Les hommes se voient entre eux pour leurs affaires, et les dames se bornent aux visites d'étiquette; elles ne sortent que pour aller à la messe et à la promenade si elles ont équipage. Il fallait tout l'entrain du commandeur pour en attirer quelques-unes à Mellado.

Les habitants de cette ville passent dans tout le Mexique pour grossiers et intraitables; mais ce juge-

[1] Ils ne portent plus l'épée depuis longtemps.

ment me paraît beaucoup trop sévère. S'il est vrai que quelques-uns manquent d'usage du monde, il est certain aussi qu'on retrouve en eux des qualités, des vertus même qu'une juste critique ne doit point taire. J'ai remarqué, par exemple, que s'ils se livrent plus difficilement aux nouveaux venus que les Mexicains et les Moréliens, ils sont en général plus francs dans leurs paroles, plus complaisants, plus serviables avec leurs amis. Le barreau de cette ville, qui est un des premiers du pays par son savoir, en est aussi le plus moral peut-être pour sa droiture dans la direction des affaires; les magistrats qui composent les tribunaux sont assidus à leurs devoirs et plus consciencieux dans l'application de la loi que ne le sont ordinairement ceux de la province; enfin, les habitants de Guanaxuato ont encore une vertu qui les met au premier rang parmi les Mexicains, c'est l'amour de la famille. Nulle part je n'ai vu les mères plus tendres, plus soigneuses de leurs enfants, ni les pères plus attentifs à prévenir leurs besoins et à leur complaire en toutes choses. Au reste, le caractère de ces enfants est si aimable, qu'ils abusent bien rarement des bontés qu'on a pour eux.

J'ai eu les relations les plus agréables avec M. Muñoz Ledo, qui fut gouverneur de l'État sous la présidence d'Arista, et qui est rentré depuis dans la vie privée : il a conquis l'estime de tous par ses manières, son instruction, son intelligence et ses vertus. Certes, jamais Guanaxuato n'a eu à la tête de son gouvernement un magistrat plus éclairé, un administrateur

plus désintéressé. Le nom de Muñoz Ledo figurera dignement à côté de celui de Cortazar, dont on vénère la mémoire.

Parmi les dames de la ville, j'en connais plusieurs qui, riches de patrimoine, sont la Providence des malheureux. Quand la fortune est aussi bien employée, Dieu peut la décupler sans faire naître l'envie; loin de là, les pauvres s'en réjouissent, car ils comprennent que leur part en sera plus large.

Guanaxuato n'a pour se soutenir que son commerce intérieur; il est fort actif en temps de *bonanza*. Les ouvriers des mines et des usines gagnent beaucoup, et dépensent le dimanche tout ce qu'ils ont reçu dans la semaine; tandis que les actionnaires, croyant la fortune enchaînée pour toujours, affichent un luxe effréné, et achètent sans calculer[1]. De manière que quand le bon temps est passé, ce sont les marchands qui jouissent du bénéfice des mines; les ouvriers, et souvent même les maîtres, se trouvent aussi pauvres qu'auparavant. Plusieurs actionnaires qui ont perçu un million et demi de piastres de 1843 à 1852 se sont déjà ruinés, sans avoir cependant ni vécu avec éclat ni fait de bien à personne. La négligence, le désordre, le jeu, absorbaient des dividendes de dix mille piastres par semaine!

Ce sont les mines du district minéral de la Luz[2] qui ont produit toutes ces grandes fortunes. La mine

[1] J'ai vu vendre deux armoires en acajou 1,400 piastres (7,000 fr.), elles n'en eussent pas valu plus de 500 à Mexico.

[2] A quatre lieues de Guanaxuato.

de la Luz proprement dite, a donné 15 millions de piastres de dividende à ses actionnaires et à l'*avieur*, M. Perez Galvez. Celle de Santa-Lucia leur en a laissé à peu près autant. On donne le nom d'*avieur* à celui qui poursuit à ses frais et risques les travaux d'une mine. S'il trouve de riches filons, il perçoit ordinairement la moitié des produits après s'être remboursé de ses avances. Sa mise de fonds doit être considérable pour espérer de bons résultats. Ce n'est qu'en faisant un sacrifice de 2 ou 300,000 piastres qu'on arrive à des gisements abondants. Dans la mine de l'Asuncion, par exemple, où l'on avait déjà creusé jusqu'à 440 mètres de profondeur, en 1852, sans avoir encore coupé la veine, les avances de l'*avieur* (maison Perez Galvez) montaient à 450,000 piastres; et, depuis, les travaux n'ont pas encore donné de résultats satisfaisants.

On comptait en 1850 soixante-dix mines dans l'État de Guanaxuato [1], et quarante usines de premier et de second ordre [2] faisant mouvoir onze cent trente-deux moulins (*arrastres*) (89). Les capitaux déboursés cette même année-là pour les travaux des mines et des usines furent évalués à 3 millions de piastres. L'hôtel des Monnaies de Guanaxuato frappa dans le même temps 8,466,430 piastres et 44,342 onces d'or (90). Depuis le 1er janvier 1827 jusqu'au 31 décembre 1851,

[1] Il y avait 38 mines en pleine activité, et 32 seulement entretenues (*amparadas*) pour que les actionnaires ne perdissent pas leurs droits.

[2] C'est-à-dire *haciendas* et *zangarros*.

elle a frappé pour une valeur de 99 millions de piastres, dans laquelle les dix premières années figurent pour 59 millions, c'est-à-dire pour plus de la moitié de ce qu'a donné toute la période de vingt-cinq ans[1]. Depuis la même époque, le produit moyen de toutes les mines du Mexique n'a pas été inférieur à 20 millions de piastres par an.

Les mines du Mexique ont donné les neuf dixièmes de tout l'argent qui circule dans le monde entier, et celles de Guanaxuato fournissent à elles seules les trois quarts de ce qu'on tire annuellement du sein de la terre. L'exploitation des mines est donc une industrie importante pour le Mexique. Cependant, loin de protéger, d'encourager le développement de cette source de richesses, le fisc a grevé l'argent, à sa sortie de la terre, de 3 p. 100 de droits nationaux, de 4 p. 100 de droits de circulation, de 6 p. 100 de droits d'exportation, enfin, d'un réal par marc pour droits dits de *mineria*, sans préjudice, bien entendu, des contributions ordinaires et extraordinaires imposées aux matières nécessaires à l'extraction et au bénéfice de ce métal, comme la poudre, le mercure, le sel, etc. Ce n'est pas tout : le mineur est obligé de porter son argent à la Monnaie pour être converti en pièces qui n'ont cours qu'au Mexique. Il a donc à supporter des frais de monnayage, un déchet inévitable, et la perte d'une partie de l'or qui se trouve contenu dans son argent; car la séparation de l'or se fait au Mexique

[1] Cette notice statistique est tirée du mémoire de M. le gouverneur Muñoz Ledo, présenté à la législature de l'État en 1852.

d'une façon trop onéreuse pour laisser du profit, si l'argent en contient moins de 16 grains par marc. Et quand les piastres arrivent en Europe, il y a encore de nouveaux frais et un nouveau déchet à supporter pour défaire ce qui a été fait au Mexique; car là on ne reçoit pas les piastres comme numéraire; on ne les achète que comme métal, pour leur redonner ensuite la forme qui convient aux marchés où elles doivent servir à l'échange.

Que dirions-nous des économistes anglais, s'écrie M. Stephenson [1], s'ils ne permettaient l'exportation de leur fer que sous la forme de couteaux, par exemple, et même à la condition que ces couteaux ne serviraient à aucun autre peuple, de sorte qu'on serait obligé de les porter de nouveau à la forge pour en faire des barres, des socs de charrue, etc.? Nous croirions certainement que ces hommes ont été abandonnés de Dieu, qu'ils sont tombés dans le crétinisme. C'est cependant ce que les économistes mexicains font depuis trente ans, sacrifiant ainsi l'industrie nationale, l'intérêt du commerce et celui de tout le monde, pour un revenu dont l'importance ne répond certainement pas au mal qui a été fait. Il n'y a de changé dans les deux opérations économiques que le nom du métal.

Faisons observer aussi qu'on ne peut exporter l'argent transformé en piastres que par certains ports et à certaines époques, ce qui est une entrave au commerce et un embarras pour le négociant, qui souvent

[1] *Reformas de hacienda*. Guanajuato, 1855.

a besoin de faire des remises d'argent à l'extérieur, dans le plus bref délai.

Comme les droits de circulation et d'exportation font éprouver de grandes pertes aux négociants, ils se voient forcés d'élever le prix de leurs marchandises, de sorte que c'est la nation entière et le pauvre en particulier qui souffrent de cette mauvaise législation.

Peu d'industries ont été aussi maltraitées par le gouvernement mexicain que celle du mineur. On ne doit donc pas s'étonner de voir tant de gens se ruiner dans le travail des mines, lesquels s'y enrichiraient sans doute sous une administration plus paternelle et plus logique. Du jour où le gouvernement permettra la libre exportation en lingots de l'argent et de l'or, sans imposer à ces métaux ni taxes ni entraves, on pourra bénéficier du minerai d'une loi beaucoup plus basse que 5 marcs par 32 quintaux [1], et on exploitera avec profit une infinité de filons, qui se trouvent maintenant abandonnés parce qu'ils ne sont pas assez riches pour soutenir des charges aussi pesantes. La ville de Guanaxuato entrera alors dans une ère de prospérité qu'elle n'a pas encore connue : on reprendra tous les filons abandonnés; on en travaillera une foule d'autres qui sillonnent les montagnes de cette partie des Cordillères, et je ne crains pas d'être taxé d'exagération en pronostiquant qu'au lieu de 5 à 6 millions de piastres que l'État de Guanaxuato produit annuellement, il en fournira 12 ou 15 à la circulation.

[1] On compte par 32 quintaux à Guanaxuato et par 30 à Real del Monte.

La plaine du Bajio, que nous retrouvons en sortant de Guanaxuato, s'étend depuis Léon jusqu'à Queretaro ; elle a environ soixante lieues de long sur huit à dix de largeur. Une diligence légère et rapide nous porte à son extrémité la plus reculée, en passant par les petites villes d'Irapuato, de Salamanca et de Celaya, renommées pour la fertilité de leurs campagnes.

Les terres du Bajio rendent communément trente grains de blé pour un, sans jamais recevoir d'engrais. Seulement on a soin de les tenir en jachère un an sur deux. Ce repos suffit pour leur rendre toute leur vertu productive. Il y a aussi quelques petits cantons où l'on récolte cinquante à soixante pour un [1] chaque année, et toujours sans engrais. C'est ce que l'on voit, par exemple, dans la belle hacienda appelée Cañada de Negros, à quelques lieues de Léon.

On se fera une idée de cette prodigalité de la cérès mexicaine en réfléchissant que l'on ne récolte en France que sept fois la semence, terme moyen, et quinze fois dans les meilleurs terrains.

Chose surprenante ! au sein d'une telle abondance des biens de la terre, on rencontre plus de mendiants qu'ailleurs : ils pullulent dans les petites villes du Bajio (91). A peine la diligence s'arrête-t-elle, qu'un cercle de gueux déguenillés, d'aveugles, de gens mutilés, se forme autour des portières. Leurs prières sont si instantes, que, quoique la mendicité éhontée inspire peu d'intérêt, on ne saurait y rester sourd : on leur

[1] Voyez l'*Essai sur la Nouvelle-Espagne* de M. de Humboldt.

jette bien vite une aumône pour se délivrer de leur importunité.

Aucune grande rivière n'arrose la plaine du Bajio; les ruisseaux mêmes y sont fort rares. Mais on remédie à ce défaut naturel par des barrages d'une grande étendue, où l'on retient l'eau des pluies qu'on répand au printemps, lorsque les moissons commencent à souffrir de la sécheresse.

Queretaro est une ville de 40,000 âmes environ. Elle est remarquable par l'étendue de ses habitations, la belle verdure de ses alentours, les fleurs de ses jardins, et, enfin, par la douceur de son climat.

Deux chaînes de collines, qui se rapprochent l'une de l'autre à un mille de la promenade publique, forment un vallon où murmure un ruisseau d'eau limpide. Une infinité de cases et de petits jardins en décorent les rives; les Indiens y cultivent des arbres fruitiers, des légumes et des fleurs. C'est le Santa-Anita de Queretaro : le dimanche, le peuple s'y rend pour tresser des couronnes de fleurs et se régaler de feuilles de laitue.

Une belle fabrique de toile de coton a été bâtie à l'entrée du vallon, sur les bords du ruisseau dont les eaux servent de moteur à ses machines. Elle appartient à un riche Espagnol, M. Cayetano Rubio. C'est le plus grand établissement de ce genre qui existe au Mexique : il consomme 15,000 quintaux de coton par an, et occupe 3,000 ouvriers.

La fabrication des toiles de coton, pour l'usage des gens du peuple, est la principale industrie fabrile du

Mexique. On compte quarante-deux fabriques disséminées sur le vaste territoire de la république. Elles font travailler 10,816 ouvriers des deux sexes, et consomment ensemble 125,833 quintaux de coton, dont la plus grande partie vient des États-Unis.

Au delà de Queretaro, la route devient fort mauvaise pour les voitures. Les diligences mexicaines franchissent en courant les aspérités du terrain, et le voyageur, violemment secoué par les cahots, arrive le corps brisé à la couchée.

Le pays qu'il a traversé est aride et triste; rien dans le paysage ne saurait le dédommager des incommodités qu'il a souffertes; à peine garde-t-il un souvenir de San-Juan del Rio, qui s'élève au bord d'une rivière ombragée de saules, comme une oasis dans le désert. D'ailleurs il a appris à redouter les abords de cette ville aux riantes couleurs : une population égoïste l'habite. Il se verrait attaqué jusque dans ses faubourgs par les voleurs de grands chemins sans espoir qu'on lui portât secours. La diligence a été souvent arrêtée au delà du pont qui forme l'entrée de la ville du côté du nord, et les habitants sont restés, du haut des terrasses de leurs maisons, tranquilles spectateurs du dépouillement des voyageurs; aucun n'a pris les armes pour les défendre.

C'est aussi ce qui est arrivé en 1848, quelques jours avant mon passage par cet endroit. Les voleurs, au nombre de douze seulement, étaient si sûrs qu'ils n'avaient rien à craindre de la part des habitants, qu'ils procédèrent méthodiquement et sans se presser

au vol de la diligence, se faisant ouvrir les malles et les ballots, mettant de côté ce qu'ils trouvaient à leur convenance, et éparpillant le reste sur la route. Pendant ce temps-là, les voyageurs, couchés à plat ventre dans la poussière, n'osaient faire un mouvement, de peur d'être maltraités ou même tués par les bandits.

Si les députés au congrès eussent compris une fois dans leur vie toute la portée de leurs devoirs, ils eussent décrété sans doute qu'en punition de ce crime de lèse-humanité, San-Juan del Rio porterait à l'avenir, dans les actes publics, le surnom de l'*infâme*. Ce n'est qu'en stimulant l'amour-propre des sociétés comme des individus, par l'espoir de la gloire et par la crainte de l'ignominie, qu'on peut espérer qu'elles s'amenderont un jour. Mais cet acte inouï de lâcheté ne fit aucune impression sur l'esprit des Mexicains. Les journaux ont rapporté le fait simplement, sans montrer la moindre indignation; et il n'y a plus aujourd'hui que ceux qui en ont été victimes qui se souviennent du hideux égoïsme des habitants de San-Juan del Rio.

Nous rentrons à Mexico sept ans après l'avoir quitté. De grands changements y ont eu lieu dans les choses et dans les personnes. Les principales rues se sont remplies de magasins élégamment décorés; partout on a bâti des maisons superbes, on a ouvert des hôtels splendides pour les voyageurs. Un nouveau théâtre s'est élevé, aussi beau que celui de Santa-Anna. Le quartier dit de Nuevo-Mexico s'est considérablement agrandi, et a été rebâti presque en entier. C'est là que se trouvent réunis les ateliers et les fabriques,

c'est là qu'habitent la plupart des artisans étrangers.

A l'intérieur, les améliorations ne sont pas moins remarquables : une toilette simple et de bon goût a remplacé le déshabillé choquant des maîtresses de maison; le service de la table est plus propre, les mets mieux préparés. Les dames du grand monde n'ont déjà plus ce ton et ces manières uniformes qui mettaient jadis toutes les classes de la société au même niveau. Chaque jour s'épure le goût des Mexicains pour les beaux-arts, et s'étend leur instruction en littérature.

La presse, qui pendant tant d'années n'avait servi qu'à imprimer des *Agnus* et des journaux mal écrits, se trouve élevée à de plus nobles fonctions; elle publie les productions de l'esprit d'un peuple chez qui la faculté d'imitation est fort développée, le jugement droit et le travail facile.

Les gens de bonne compagnie qui voyagent maintenant dans les provinces éloignées de la capitale, où le ton, les manières, les usages sont restés arriérés, s'aperçoivent bien vite que le *Zurriago* [1] ne disait pas tout à fait vrai, lorsqu'il réduisait à la *mode du bifteck* et à l'*anoblissement des pommes de terre* les bienfaits de la civilisation apportés aux Mexicains par les Européens depuis la proclamation de l'indépendance. Le pays a considérablement avancé en tout depuis la déchéance de l'empire espagnol (92).

[1] Petit journal critique, fort bien écrit, dont les derniers numéros ont été publiés en 1843. M. le comte de la Cortina en était le rédacteur.

sont découragés, et s'enferment dans un profond égoïsme.

Au spectacle d'un tel désordre, du conflit interminable des partis, de l'anarchie qui gagne à chaque heure quelques pouces de terrain, et de l'abattement de cette nombreuse partie de la nation qui souffre de ces orgies politiques, de ces bouleversements, de ce brigandage, et rêve un Messie qui la délivre de tant de maux, que peut-on pronostiquer sur l'avenir de ce malheureux peuple, sur ce Messie qu'il appelle de ses vœux? Hélas! on ne signale guère que le géant américain qui puisse répondre à son appel et mettre ordre à un tel chaos; mais il absorbera dans son intérêt propre, dans l'unité de sa puissance, les rêves des partis, les intérêts généraux, les intérêts privés, la religion de l'État, l'indépendance nationale. Déjà il considère avec plaisir les troubles, les malheurs de la république sa voisine; il convoite le reste des beaux domaines que le traité de Guadalupe lui a laissés, et guette l'occasion de se jeter sur sa proie, comme l'araignée sur la mouche qui bourdonne autour de sa toile.

Le Mexique gagnerait beaucoup à passer sous la domination anglo-saxonne : je ne prétends pas le nier; mais les Mexicains eux-mêmes y perdraient infiniment. J'ai fait connaître dans la note 12 ce qu'ils ont à craindre de l'annexion de leur pays aux États-Unis, et je pense qu'il serait injuste et impolitique aux nations d'Europe de les abandonner au sort qui les menace.

n'était jamais si désespéré qu'on ne pût tracer aux chefs du gouvernement une ligne de conduite qui en assurât la tranquillité intérieure et l'indépendance. Mais aujourd'hui le mal paraît incurable aux plus clairvoyants. Le Mexique semble être dans une de ces dernières convulsions qui amènent l'agonie et la mort. Déjà la gangrène a gagné tout le corps social : la démoralisation est partout. Le clergé, comme toujours, agit sans prudence et contrairement à ses véritables intérêts. Les militaires, prenant pour modèles les prétoriens de Rome dégénérée, vendent le secours de leur épée au plus offrant, et se font un jeu du parjure. Les revenus de l'État n'ont jamais été plus dilapidés que depuis 1852 jusqu'à la présidence de M. Comonfort [1] (93). Des troupes de bandits ravagent impunément les haciendas; les déprédations des Apaches et des Comanches, leur férocité, rendent les provinces du nord inhabitables. Dans plusieurs endroits, les Indiens cultivateurs se trouvent en rébellion ouverte contre les blancs. Alvarez, dans le sud, est toujours sur le point de quelque dissidence avec le pouvoir exécutif. La menace de la scission du nord, celle de la proclamation de la république de la Sierra-Madre [2], tiennent les esprits en suspens. Enfin les citoyens qui sont sortis sans tache du pêle-mêle politique, et ceux qui ne prennent aucune part aux affaires publiques,

[1] Fin de 1855.

[2] On prête à Vidaurri, qui commande dans le nord, l'intention de déclarer son État indépendant et de s'unir ensuite aux Américains.

sont découragés, et s'enferment dans un profond égoïsme.

Au spectacle d'un tel désordre, du conflit interminable des partis, de l'anarchie qui gagne à chaque heure quelques pouces de terrain, et de l'abattement de cette nombreuse partie de la nation qui souffre de ces orgies politiques, de ces bouleversements, de ce brigandage, et rêve un Messie qui la délivre de tant de maux, que peut-on pronostiquer sur l'avenir de ce malheureux peuple, sur ce Messie qu'il appelle de ses vœux? Hélas! on ne signale guère que le géant américain qui puisse répondre à son appel et mettre ordre à un tel chaos; mais il absorbera dans son intérêt propre, dans l'unité de sa puissance, les rêves des partis, les intérêts généraux, les intérêts privés, la religion de l'État, l'indépendance nationale. Déjà il considère avec plaisir les troubles, les malheurs de la république sa voisine; il convoite le reste des beaux domaines que le traité de Guadalupe lui a laissés, et guette l'occasion de se jeter sur sa proie, comme l'araignée sur la mouche qui bourdonne autour de sa toile.

Le Mexique gagnerait beaucoup à passer sous la domination anglo-saxonne : je ne prétends pas le nier; mais les Mexicains eux-mêmes y perdraient infiniment. J'ai fait connaître dans la note 12 ce qu'ils ont à craindre de l'annexion de leur pays aux États-Unis, et je pense qu'il serait injuste et impolitique aux nations d'Europe de les abandonner au sort qui les menace.

Parce que les Mexicains ne savent pas encore se gouverner eux-mêmes, doit-on les priver pour cela de leur indépendance comme peuple, et de leurs éléments de bonheur comme individus? Cela ne saurait être juste, car ce serait punir dans les générations à venir les fautes de leurs pères, iniquité que nous déplorons pour la Hongrie et la Pologne, et à laquelle nos armes ont mis fin en 1828 pour une partie de la Grèce.

Le malheur du peuple subjugué est d'ailleurs d'autant plus sensible, que ses dominateurs ont moins de points de ressemblance avec lui dans sa religion, dans ses coutumes, dans son caractère, dans ses goûts, dans les facultés de son intelligence. Or, les Anglo-Américains ne sauraient jamais sympathiser avec les Mexicains, parce qu'ils sont intolérants[1] en matière de religion, et que les Mexicains sont le peuple le plus tolérant du monde; parce qu'ils sont grossiers dans leur ton, dans leurs manières, et que personne n'est plus poli qu'un Mexicain; parce qu'ils n'ont pas la moindre disposition pour les arts libéraux, et que les Mexicains ont l'instinct du beau parfaitement développé; parce qu'ils ont l'esprit spéculateur, et que les Mexicains ont l'imagination poétique; enfin parce qu'ils apporteraient avec eux l'esclavage, et que les Mexicains verraient avec horreur fouetter des hommes qu'ils sont déjà habitués à regarder comme des frères.

Soumettre les Mexicains aux Anglo-Américains

[1] L'exactitude de cette expression est prouvée dans la note 12.

serait donc doubler le poids de leurs chaînes. Le bien même qui leur viendrait de ce peuple antipathique leur semblerait empoisonné par les dégoûts dont ils ne cesseraient d'être abreuvés.

D'un autre côté, est-il prudent que l'Europe laisse ces ambitieux républicains poursuivre leurs conquêtes de proche en proche jusqu'au cap Horn? Ne doit-elle pas craindre un dérangement funeste dans l'équilibre du monde, s'ils venaient à dominer sur tout le continent américain? Du jour où l'étendard étoilé flottera en maître sur le plateau d'Anahuac et sur la crête des Andes, la dépopulation de l'Europe commencera sur une plus grande échelle que jamais; et cependant les gouvernements des États allemands s'inquiètent déjà sérieusement du vide que laisse chez eux le flot de l'émigration qui coule sans cesse vers les États-Unis. Mais si cent mille colons abandonnent à présent chaque année le vieux continent pour aller se fixer sous un climat rude, sur une terre avare, ce nombre ne triplera-t-il pas, quand on les mettra en possession de domaines où règne un printemps éternel, où la santé se maintient robuste, et où la fertilité du sol n'a point d'égale?

Réfléchissons aussi que l'Europe tire de l'Amérique presque tout l'argent et l'or qui entrent dans la circulation; que la plus grande partie du coton qui alimente ses fabriques, du café, du cacao, du sucre, des bois de teinture, de la cochenille, etc., qu'on y consomme, en vient également; que le blé des États-Unis conjure chez nous la famine, que notre culture

est impuissante à prévenir, et que ce sont précisément les bras dont l'agriculture a besoin que l'émigration nous enlève. Que de maux ne causerait donc pas à l'Europe une guerre avec l'Amérique, quand il faudrait qu'elle fermât ses fabriques; quand elle verrait ses greniers vides, ses marchés privés des denrées coloniales les plus indispensables, et la misère du peuple troubler la tranquillité intérieure! D'ailleurs, de faciles croisières le long de la côte du Brésil gêneraient les communications avec l'Asie; les corsaires [1], trouvant d'un bout à l'autre du continent américain des abris assurés contre l'ennemi et les mauvais temps, couvriraient l'Atlantique de navires armés qui anéantiraient bientôt toutes les marines marchandes.

Et cette guerre éclaterait certainement aussitôt que les États-Unis se sentiraient la force de la faire avec avantage; car l'Américain soupire, non pour la gloire des armes précisément, mais pour la domination qu'elle procure. La conscience de sa puissance l'a rendu ambitieux, et la conquête du Mexique a donné l'élan à sa passion. Voyez comme il devient insolent et injuste. Rappelez-vous les bravades grossières de Jackson, la mauvaise foi du manifeste de Taylor, le bombardement de San-Juan de Nicaragua, et les velléités guerrières du cabinet de Washington dans toutes

[1] Les Américains se garderont bien d'adhérer à l'article du traité de Paris (15 avril 1856) qui proclame la liberté des mers, et si l'on infligeait à leurs corsaires la peine réservée aux pirates, on verrait éclater de terribles représailles, tout à fait en opposition avec l'esprit de modération qui a dicté le traité.

les questions diplomatiques où il intervient. Rien de noble ne saurait sortir du cœur des Américains dès que leur intérêt, un intérêt sordide, est en jeu : ils condamnent, dans leur hideux égoïsme, tout mouvement généreux qui ne doit point leur rapporter d'avantage matériel; ils se rient de ce que nous appelons sentiments chevaleresques. Aussi avons-nous vu ces pharisiens de la civilisation faire des vœux pour le tyran de la Russie dans la guerre d'Orient, au détriment des alliés qui défendaient l'Europe contre les empiétements de la barbarie. La presse de leur pays inventait chaque jour des nouvelles sinistres pour la cause de ceux-ci, et pour se procurer le plaisir de s'en réjouir. Plus ce peuple avance en puissance, plus il recule en principes; et déjà les Know-Nothings (94), athlètes des idées rétrogrades de la réaction contre les étrangers et la religion catholique, dominent par le nombre dans les *meetings*, et envahissent peu à peu les hauts conseils de l'État. L'esprit républicain, tel que l'avait créé Washington, n'existe plus aux États-Unis : la droiture, la simplicité, les nobles aspirations, ont fait place à l'astuce et à l'orgueil. C'est ainsi que souvent, aux bons sentiments d'une candide adolescence, succèdent, presque sans transition, les vices honteux d'une jeunesse désordonnée (95).

Il ne suffit donc point que les cabinets d'Europe garantissent aux Espagnols la possession de Cuba; il faut encore qu'en vue des éventualités, ils se prononcent dès aujourd'hui pour ce qui regarde l'intégrité du territoire mexicain, tel que l'ont fait les

traités de Guadalupe et de la Mesilla. Leur décision, une fois arrêtée et bien connue, ralentira la marche de l'esprit annexioniste, et fera échouer bien des projets que leur silence encourage, et dont leur indifférence hâterait l'exécution.

L'Europe s'est émue au passage du Pruth, aux premières atteintes faites à l'intégrité de l'empire ottoman; la France et l'Angleterre se sont coalisées pour repousser les Russes, et ont porté la guerre à mille lieues de leurs côtes, en face des plus formidables remparts qui aient jamais été attaqués. Pourquoi n'en feraient-elles pas autant, aujourd'hui qu'il en est temps encore, pour mettre un frein à l'ambition des Américains, quand l'invasion du Mexique par cette puissance n'amènerait pas un moindre dérangement dans l'équilibre politique des nations, et que, d'ailleurs, les difficultés de l'entreprise seraient infiniment moins grandes et moins dispendieuses? Une escadre à Ulua, et 6,000 hommes de troupes anglaises ou françaises, avec quelques cadres d'officiers et de sous-officiers pour former des régiments d'indigènes, en voilà assez pour empêcher un débarquement sur la côte de l'est, et pour refouler derrière le Bravo les Américains qui oseraient le franchir.

Mais, dira-t-on, la guerre générale, naissant de la domination des Anglo-Américains sur tout le continent, n'est qu'une vaine menace pour l'Europe; c'est l'illusion d'un esprit pessimiste et borné, qui ne voit pas que plus le corps du géant grandit, plus il s'affaiblit; que cette république renferme dans son sein

tant d'éléments de trouble et de désunion, que la moindre addition de plus à son territoire ferait pencher la balance du côté des États du Sud ou de l'Ouest, ce qui entraînerait la dislocation du corps social, et que du fractionnement de cette puissance naîtraient des républiques distinctes, en opposition d'intérêt et de politique, dont l'Europe n'aurait plus rien à redouter pour la guerre générale que nous entrevoyons.

A cela, nous répondrons que la république des États-Unis peut se fractionner à l'infini, sans que l'esprit national subisse la moindre altération. Si les Américains diffèrent quelquefois d'opinion pour ce qui regarde les intérêts privés de chaque État, ils n'en ont plus qu'une seule dès qu'il s'agit d'un intérêt général et de l'attitude qu'ils doivent prendre à l'égard des autres puissances. De sorte qu'on les trouvera toujours unis et disposés à faire prévaloir leur politique sur celle de l'Europe. Le fractionnement de l'Union ne servirait qu'à en rendre la conquête plus difficile. La plus grande armée d'invasion ne trouverait alors en Amérique aucun point vulnérable qui entraînât la reddition du reste du pays; elle ne serait jamais maîtresse que de l'espace qu'elle occuperait. Ainsi l'Europe succomberait après quelques années d'une guerre ruineuse.

Parmi les Mexicains, il en est quelques-uns qui, désespérant de l'avenir, voteraient volontiers, dès à présent, pour l'annexion de leur pays aux États-Unis : ce sont, d'une part, les habitants des frontières de l'Union, qui se trouvent à même d'apprécier les bien-

faits de l'administration chez leurs voisins, sans avoir rien à souffrir des inconvénients relatifs de leur législation, et surtout de la rudesse de leur caractère; de l'autre, les plus exaltés d'entre les libéraux, qui, séduits par la théorie des principes, sautent par-dessus les dangers de leur application chez eux[1] : mais les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la population mexicaine détestent cordialement les Américains, et ne consentiront jamais à se donner à eux; car ils comprennent que leur domination deviendrait un fléau encore plus destructeur que la guerre civile, et le plus grand désastre politique que l'anarchie pourrait attirer sur leur pays. Les événements de la Californie leur ont appris combien les Anglo-Saxons méprisent et haïssent les races indienne et espagnole, et qu'ils n'ont à attendre d'eux qu'injustices, vexations et calamités de toute espèce. De sorte que, si la France, l'Angleterre et l'Espagne prenaient la résolution d'empêcher tout nouvel empiétement des États-Unis sur le territoire de l'ancienne colonie espagnole, ces puissances seraient bénies par les Mexicains et par tous les peuples de l'Amérique, depuis Guatimala jusqu'au Rio de la Plata. Et si, d'accord avec le gouvernement mexicain, elles consentaient en outre à intervenir

[1] Les propriétaires des grands biens territoriaux verraient aussi avec plaisir leur pays passer sous la domination américaine, dans l'espoir que leurs domaines doubleraient bientôt de valeur. Par un sentiment de pudeur facile à comprendre, ils cachent leur pensée secrète, mais à leurs allures il est aisé de les deviner. Ces égoïstes ne feront rien pour repousser les Américains.

pendant quelques années dans les dissensions intestines de ce malheureux pays pour lui rendre le calme dont il a si grand besoin, elles se verraient secondées avec ardeur par tous ceux qui souffrent, par tous ceux qui pensent et qui sont jaloux du bonheur et de la gloire de leur patrie (96).

FIN.

NOTES.

CHAPITRE PREMIER.

(1) Le problème de la jonction des deux mers est maintenant résolu. Panama a triomphé. Le 28 janvier 1855, le premier convoi a traversé l'isthme d'un bout à l'autre ; il a fait le trajet en six heures, et ne tardera pas à le faire en moins de temps encore. La compagnie Sloo, dont les prétentions avaient failli ramener la guerre au Mexique, abandonna ses projets aussitôt que le président Ceballos lui eut donné gain de cause ; mais une autre compagnie américaine lui a acheté son privilége et s'est mise à l'œuvre avec la plus grande activité, en 1856. On assure qu'un chemin de communication du golfe au grand Océan sera ouvert au 1er février 1857.

(2) Les capitaines de la marine marchande sortent presque tous des rangs du peuple. Ce sont de bons praticiens et de braves marins ; mais ils manquent totalement d'éducation. Or, l'éducation ne consiste pas seulement dans les dehors polis et les manières élégantes : son but le plus noble est de développer dans l'homme le sentiment et l'amour de ce qui est bien, en lui donnant la force de sacrifier tout intérêt sordide à l'observance des lois de la délicatesse et de l'honneur.

Il résulte de cette absence d'éducation chez les capitaines de navires marchands, que les passagers à leurs bords ont à souffrir encore plus de leur défaut de probité que de leur ignorance des règles du bon ton. Si le malheureux en proie aux dégoûts causés par le mal de mer se rappelle le menu des dîners dont on lui faisait lire la carte chez l'armateur, et demande un des mets qu'il croit capables de raviver son appétit et ses forces défaillantes, on lui répond : « Nous n'avons pas cela, nous l'avons oublié, » ou bien : « Plus tard, quand nous serons sous les tropiques, on vous

en donnera. » S'il s'agit du vin de Champagne promis deux fois par semaine : « Ces diables d'arrimeurs, dit le capitaine, ont été fourrer mes caisses au fond de la cale ; il n'y a pas moyen d'en avoir une, peste soit d'eux! » Et celui qui se plaint des arrimeurs n'a point embarqué de champagne : celui qui dit avoir oublié ses boîtes de conserves les vend en arrivant au port, souvent en présence de ceux qu'il a trompés.

C'est un abus de confiance, une action hideuse dont ces hommes se rendent coupables envers leurs hôtes passagers ; et cependant ils s'en vantent quelquefois entre eux comme d'une innocente rouerie. Dès leur enfance ils ont été accoutumés à bord aux actes de brutalité [1] et d'injustice, de sorte qu'ils n'y mettent aucune importance ; et tel qui vole un passager sur le prix de sa nourriture ne croit pas mériter le nom de malhonnête homme, et réprouverait tout vol dont l'idée se présenterait à lui sous un autre aspect.

On trouve heureusement des exceptions à la règle ; j'ai connu des capitaines vraiment francs et loyaux; je citerai entre autres le nom du capitaine Oriot, du Havre, qui sous une enveloppe quelque peu rude renferme un cœur honnête et généreux. Je souhaite que le ciel bénisse ses travaux.

Je ferai remarquer, au reste, que les passagers qui les premiers font des réclamations au capitaine pour l'accomplissement de ces promesses, ou même qui se montrent encore mécontents alors qu'il les a ponctuellement remplies, ne sont pas ceux qui, dans leurs familles, ont été accoutumés à une table recherchée : non, ce sont au contraire les gens qui pour la première fois s'asseyent à une table bien servie : personne n'est exigeant comme un commis marchand, un maître d'armes ou un artisan. Après quelques jours d'une traversée, on peut juger de la condition de chacun par sa tenue à table.

Dans vos voyages, donnez toujours la préférence aux paquebots américains, si vous avez le choix ; là vous n'aurez jamais aucune économie mesquine à redouter, tout est abondant, tout est splendide.

(3) Lorsque Christophe Colomb demandait à Ferdinand et à Isabelle des navires pour son expédition, son projet était de cher-

[1] On ne saurait se faire une idée de la brutalité des capitaines envers les matelots, et surtout envers les mousses et les gens spécialement chargés de leur service : il est à désirer qu'un code de marine vienne régler enfin d'une manière précise l'étendue du pouvoir d'un capitaine à son bord et la limite de sa brutalité envers ses subordonnés.

cher une route directe qui conduisît aux grandes Indes. La connaissance de la sphéricité de la terre lui donnait la certitude de trouver à l'ouest, aux mêmes latitudes, les côtes orientales de ces pays fortunés d'où les Portugais tiraient tant de richesses; et quand il annonça la découverte des grandes Antilles, qu'il crut d'abord appartenir au continent qu'il cherchait, il les désigna sous le nom d'Indes occidentales, et les peuples qui les habitaient sous celui d'Indiens, qu'on a conservé dans tout le nouveau monde aux indigènes cultivateurs, réservant celui de *sauvages* à ceux qui vivent de chasse ou de rapine.

(4) Les races de chevaux dégénèrent dans les pays très-chauds. Au Goatzacoalco, les chevaux sont mauvais, surtout ceux qui, n'ayant pas été accoutumés à manger du maïs sec, ne se nourrissent que de fourrage vert; ils n'ont aucune vigueur, et vous laissent en chemin, si vous voulez faire une course de plus de sept à huit lieues.

Au contraire, dans les climats tempérés ou froids du Mexique, on trouve une race de chevaux excellents, et doués de qualités étrangères à celles d'Europe.

Tout le nord du Mexique[1], depuis San-Luis jusqu'au delà de Chihuahua, est propre à la propagation de l'espèce chevaline. Jusqu'à présent, les principales richesses des propriétaires d'haciendas ont consisté dans la vente des chevaux et des bêtes à cornes qu'ils élevaient par troupeaux innombrables. Mais depuis que les incursions des sauvages sont devenues fréquentes et que les bestiaux ont été leur proie, les grandes fortunes ont beaucoup diminué; quelques-unes ont été anéanties.

Le pays qui se déroule au nord, à partir de Guanaxuato, est uniforme et stérile, excepté dans les cordons de la sierra Madre, où l'on trouve de frais vallons ombragés de beaux chênes, et des coteaux couronnés de sapins rouges et blancs. Les pluies y sont rares pendant huit mois de l'année, et l'on n'y possède aucun moyen d'irrigation; seulement quelques réservoirs d'eau s'obtiennent çà et là d'une source avare ou d'un torrent passager dans la saison pluvieuse, et servent d'abreuvoir au bétail.

La campagne n'offre à l'œil du voyageur que des steppes parsemées de touffes d'herbe et de nopals. Quelquefois la végétation dis-

[1] Il est à remarquer qu'il n'y a plus de chevaux dans le Nouveau-Mexique, à cause de la neige qui couvre les pâturages pendant l'hiver : on n'y élève que des moutons et quelques vaches qu'on abrite dans la mauvaise saison le long des escarpements de la Cordillère.

paraît presque entièrement dans des solitudes immenses, où l'on n'aperçoit plus que quelques herbes éparses, insuffisantes pour nourrir les troupeaux, et quand elle reprend quelque empire, elle ne sait produire que des ronces noires et des mesquites[1] grêles, dont la vue ne saurait diminuer la tristesse du paysage.

Chihuahua est une oasis dans le désert : les environs en sont fertiles ; mais si les pluies de mai n'arrivent pas en leur temps, les blés et le maïs se sèchent avant leur maturité, et les animaux meurent en grand nombre, là où des abreuvoirs tarissent, et où ceux qui restent se trouvent trop éloignés des pâturages. La valeur de ces haciendas dépend donc du plus ou moins d'abreuvoirs qu'elles possèdent ou qui sont à leur portée.

Le défaut d'irrigation empêchera bien longtemps encore l'homme de peupler ces vastes contrées ; elles resteront le domaine des troupes de chevaux qui y règnent en liberté : les piqueurs préposés aux haras, n'ayant d'autres soins que de les ramener dans leurs limites, de régler le nombre des cavales de chaque étalon[2], de marquer d'un fer rouge les poulains d'un an, de veiller à la procréation des mulets, et de dompter les animaux destinés à la vente.

Il est beau de voir ces milliers de chevaux errer dans les prairies, courir, brouter, bondir, et, toujours l'œil au guet, s'effrayer, se calmer, s'agiter de nouveau au moindre bruit, à l'apparition d'une bête fauve ou d'un cavalier dans le lointain. Regardez cette cavale que vous venez de surprendre broutant un mesquite près de ce ravin : quel air intelligent! quelle grâce dans sa pose! et maintenant qu'elle détale et va rejoindre ses compagnes, quelle vigueur de jarret, et quelle souplesse de mouvements! Là-bas, dans le ravin, voyez-vous l'étalon qui court empressé et rassemble ses cavales? Il vient d'apercevoir sur le revers opposé une troupe de juments qui s'avance vers le même ruisseau. L'étalon qui conduit celles-ci s'arrête, va, vient, ordonne aussi sa bande ; ses yeux lancent des éclairs, son allure est fière, sa queue prend une position horizontale, ses muscles se contractent et se gonflent par la colère. Les deux ennemis se regardent un moment, puis s'élancent l'un contre l'autre ; déjà ils s'atteignent au fond du ravin ; ils se saisissent au cou, et le sang jaillit ; ils se retournent et se lancent des ruades à se broyer les os ; les coups retentissent jusqu'à nous ; ils s'acharnent et se déchirent de nouveau à coups de dents. Mais le dernier arrivé paraît faiblir ; il recule, le voilà qui fuit ; le vainqueur le poursuit,

[1] Le mesquite donne une gomme semblable à la gomme arabique.
[2] L'étalon conduit de trente à trente-cinq cavales.

ils courent côte à côte, déjà ils ont franchi ce buisson de ronces noires qui les dérobe en partie à notre vue; ils tournent le ravin, et disparaissent tout à fait.

Cependant, dans les deux camps, les cavales n'ont pas bougé : elles s'inquiètent, elles frémissent, et attendent impatiemment le succès du combat, le retour du vainqueur. Celui-ci reparaît enfin, redressant son encolure, et frappant avec bruit la terre sous son pas relevé ; il jette un regard triomphant sur ses juments qu'il a vaillamment défendues, sur celles qu'il vient de conquérir; et les deux troupes l'accueillent par un hennissement prolongé où l'on peut reconnaître, d'une part, le hourra du triomphe, de l'autre, les premiers hommages d'esclaves soumises à leur seigneur.

Tournant autour du groupe de ses nouvelles cavales, l'étalon semble, par son allure superbe, leur montrer qu'elles n'ont rien à regretter au change; puis il les chasse devant lui, les réunit aux anciennes, et jouit de son double sérail jusqu'à ce que le piqueur chargé de l'inspection du haras s'aperçoive de l'usurpation, rende au pauvre proscrit ses épouses ingrates, et l'éloigne des pâturages où la rencontre a eu lieu.

L'étalon, ce foudre de guerre, a cependant dans le haras même un ennemi, qui, malgré son allure humble, sa livrée roturière et le mépris dont nous l'accablons, n'en est pas moins un redoutable adversaire. L'âne, *puisqu'il faut l'appeler par son nom*, envieux du bonheur de l'étalon, prétend sans façon s'approprier son bien. Incapable de lutter corps à corps avec avantage, il use de ruse, et affrontant la première ruade, il saisit son ennemi aux parties génitales, et abat d'un coup de dents à ses pieds le géant demi-mort de douleur.

Toutefois cette première victoire ne l'a pas encore rendu maître des cavales; il en est ordinairement fort mal reçu, et son poitrail sanglant atteste assez le peu de cas qu'elles font, au premier coup d'œil, de ce Cupidon à barbe grise.

Mais l'âne est patient, et la patience mène à bout de tout. Jugeant inutile la voie de la galanterie pour arriver à ses fins, il saisit au cou la jument, et tout en la mordant, la fait tourner sur elle-même, tandis qu'il décrit aussi une circonférence de cercle d'un rayon égal à la longueur de la jument. De cette manière il finit par l'étourdir, et lorsqu'il consent à la lâcher elle ne s'oppose plus à ses désirs.

Les mules qui naissent de ces liaisons illégitimes sont plus fortes et plus courageuses que les juments. Elles prouvent la supériorité

(7) Les singes du Goatzacoalco sont couverts d'un poil noir ou roux-foncé fort épais, et portent une longue queue effilée qui leur sert de locomoteur. Se balançant suspendus par cette queue, ils s'élancent d'arbre en arbre avec légèreté. Dans cette voltige périlleuse, les mères emportent leurs petits cramponnés sur leur dos, et les bras passés sous leur cou.

Pendant mon séjour à Oaxaca, je fis présent à mes enfants d'un sapajou qui devint le divertissement journalier de toute la famille. C'était le plus gracieux petit animal qu'on pût voir, et son instinct était des plus développés, comme on va le voir.

La ceinture de peau à laquelle était attachée sa chaîne l'avait blessé, et les chairs étaient entamées profondément; mais la plaie cachée dans l'épaisseur de sa fourrure resta quelque temps ignorée. Il ne mangeait plus, il était triste, il restait des heures entières la tête basse et la main appuyée sur son côté. Nous nous perdions en conjectures sur la cause de son dépérissement. Enfin, la bonne de mes enfants, jeune mulâtresse spécialement chargée du soin de cette petite bête, finit par découvrir le siége du mal.

Grande fut la difficulté d'y porter les premiers remèdes; le sapajou ne se laissait pas toucher. Mais dès qu'il eut ressenti leur effet salutaire, il se prêta le plus volontiers du monde à toutes les exigences du pansement. Quand il voyait la bonne prendre la charpie et le cérat, il se couchait de lui-même sur le dos, présentant le côté malade, et écartant d'une main les poils qui recouvraient la plaie. L'eût-on retenu une journée entière dans cette position, il y serait resté sans faire un mouvement.

L'opération faite, il se jetait dans les bras de la jeune fille, lui passait la queue autour du cou, puis la baisait, la mordillait, jouait avec ses cheveux, se faisait un collier de ses nattes, et variait à l'infini ses gentillesses.

Or, la petite mulâtresse avait beaucoup de ressemblance avec le singe. C'étaient deux anneaux contigus de la grande chaîne des organisations animales : le premier représentant la bête qui se rapproche le plus de l'homme, le second l'être humain qui s'éloigne le moins de la brute. Dans l'un on remarquait les formes, les attitudes, les mouvements propres à l'homme; dans l'autre, l'angle facial, le nez plat, la bouche dilatée, le teint bronzé de l'animal. On

ne s'est pas piqué de beaucoup d'exactitude dans les récits de ses premiers voyages. Il était jeune, et l'imagination le dominait. La nature vierge de l'Amérique a été un cadre heureux pour les premières et ravissantes créations poétiques du rêveur de Combourg.

Elle fut constamment fidèle à ses libérateurs, et leur rendit des services éclatants, car non-seulement elle servit d'interprète dans les négociations de Cortès avec les habitants de Tlascala, ceux de Mexico et des autres nations d'Anahuac ; mais dans différentes circonstances, elle sauva aussi l'armée d'une destruction certaine, en prévenant Cortès du danger qui la menaçait, et lui indiquant les moyens de les éluder. Elle accompagna Cortès dans toutes ses expéditions ; elle lui servait d'interprète, elle l'aidait de ses conseils.

Quand doña Marina accompagna Cortès à Honduras, elle revit sa mère et son frère, qui, redoutant son ressentiment, étaient dans la plus grande consternation ; mais elle leur parla avec une bonté parfaite : elle avait tout oublié, ou du moins tout pardonné, et elle montra ainsi que sa piété et sa grandeur d'âme égalaient les autres qualités dont la nature l'avait ornée.

Le fils qu'elle eut du conquérant s'appela don Martin Cortès, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques. Injustement soupçonné de rébellion, il fut condamné à être torturé par des juges barbares et iniques, qui oublièrent les services incomparables que les auteurs de ses jours avaient rendus au roi et à toute l'Espagne (1568) [1].

(6) Tous les Indiens sauvages ou cultivateurs sont également étrangers aux sentiments tendres dont nous ennoblissons les plaisirs de l'amour. Le caractère du sauvage est guerrier et féroce ; celui de l'Indien cultivateur est pacifique et doux. Le premier est l'ennemi éternel des races blanches, dont il ne rêve que la destruction ; le second vit au milieu des établissements des Européens, qu'il nourrit du surplus de ses récoltes.

Quoique l'amour ne fasse naître chez les uns et chez les autres aucun sentiment de galanterie, il paraît néanmoins s'épurer chez le paisible cultivateur, où la condition de la femme se trouve sensiblement améliorée.

La fiancée d'un sauvage n'est qu'un meuble dont il désire doter sa hutte; épouse, elle devient une esclave condamnée au service d'une bête de somme. Mais chez l'Indien cultivateur, le sort de la femme s'ennoblit: les époux se partagent d'une manière équitable les peines et les travaux.

Le Charoqui, le Sioux, l'Apache, dans une marche fatigante, se prélassent nonchalamment à cheval, tandis que la femme, à pied,

[1] Il y avait deux Martin Cortès : l'un fils naturel du conquérant, l'autre son héritier légitime. Celui-ci était marquis del Valle ; il fut aussi cruellement persécuté.

Remonté dans l'embarcation, l'enfant donne cours à ses larmes; sa jeune âme supérieure au danger s'est affaissée sous le poids d'un malheur sans remède. Cependant à mesure qu'on approche de l'habitation, le désespoir expansif de l'enfant semble céder à une pensée dont la gravité l'absorbe. Ses compagnons respectent son recueillement solennel; un silence religieux règne dans la pirogue.

On arrive : l'enfant voit accourir au rivage ses deux sœurs, son frère, tous plus jeunes que lui, et orphelins comme lui (leur mère était morte peu de temps après le débarquement) ; il les embrasse en étouffant ses sanglots ; et lorsque, pressé par leurs questions, il leur révèle la fatale vérité, il ajoute avec un ton d'autorité et d'encouragement qui frappe d'une vive émotion les personnes qui l'entourent : « Pleurez, pleurez notre bon papa ; mais ne vous inquiétez pas de l'avenir ; je serai bientôt grand, et je prendrai soin de vous ; jusque-là le bon Dieu ne nous abandonnera pas. »

Le lendemain de ce tragique événement, un pêcheur indien entra dans ma tente, et me fit comprendre par signes qu'il venait de trouver sur le sable de la rive opposée le cadavre d'un étranger. J'envoyai mes gens reconnaître la victime, et ils trouvèrent effectivement la partie inférieure d'un homme, encore revêtue d'un lambeau de pantalon de toile : il n'était pas douteux que ce ne fût un colon dont le corps avait été coupé en deux par un caïman. Nous tardâmes peu à apprendre son nom ; c'était le malheureux Dantan, qu'un de ces terribles animaux avait saisi au moment de sa chute, et qu'il avait entraîné au fond du fleuve malgré les efforts de son fils.

Je fis creuser une fosse sous un manglier à quelques pas du rivage : on y déposa les restes mutilés du pauvre contre-maître, et deux roseaux mis en croix marquèrent un jour cette tombe solitaire, seulement visitée par les caïmans qui viennent y déposer leurs œufs.

Les quatre orphelins furent recueillis par le curé de Tehuantepec, et élevés par lui avec une charité tout évangélique. Dès que l'aîné fut en âge de travailler, il apprit le commerce à Oaxaca, puis vint à Mexico, où il fit fortune. Il a tenu parole ; les premières économies du pauvre commis de boutique appartinrent à ceux dont il avait juré de prendre soin.

(9) M. Louis Guillemot, de qui nous tenons cette notice, est tombé à notre avis dans deux erreurs graves, non quant aux détails de l'expédition, mais pour ce qui regarde le peuple qui l'a faite, et le temps auquel elle a eu lieu. La première est d'attribuer cette

aussi fausse que celui qui prêterait au bouillant Ajax ou à la belle Nausicaa le langage et les mœurs de la cour de Louis XIV. Le poëme des Natchez nous attache par le charme des pensées généreuses, par l'éloquence, par un style harmonieux, par la perfection de l'art, et enfin par toutes les séductions du talent de son auteur. Outougamiz, Céluta, Mila, le vieux Sachem, nous représentent l'amitié fidèle, l'amour malheureux, la finesse et l'enjouement, la morale et la sagesse, telles que nous concevons ces passions, ces qualités, ces vertus, telles qu'elles se développent dans nos cœurs; mais au fond des forêts et dans les prairies du nouveau monde, plus rien de cela n'existe sous la forme qui nous est familière. Là, les liens de fraternité se resserrent entre des guerriers par intérêt personnel et non par instinct sympathique. L'amour est un enfant charnel qui ne laisse dans le souvenir ni plaisirs ni regrets. La finesse d'intelligence qui s'exerce sur les moyens de conservation de soi-même ou de destruction de son ennemi se trouve développée à un haut degré dans l'esprit du sauvage; mais jamais à aucun âge on ne remarque d'enjouement ni dans ses paroles ni dans ses actions : sa danse est sérieuse, son ivresse est triste. L'enfant est grave comme son père.

Enfin, s'il est vrai qu'on entende de la bouche des vieillards quelques préceptes de morale, on sait aussi que, dans les ténèbres de leur sagesse barbare, ce ne sont guère que des lueurs incertaines qui ne servent à les guider ni dans la conduite privée ni dans les résolutions du conseil.

Certes, le portrait des sauvages de l'Amérique tel que l'a tracé l'illustre auteur d'*Atala* est beaucoup plus beau que la réalité, pour le lecteur qui n'a jamais perdu de vue les côtes du vieux continent. Mais le voyageur qui a reçu l'hospitalité chez les Peaux-Rouges, soit aux États-Unis, soit au Mexique, et qui n'a jamais rien vu parmi eux qui ressemblât, même de loin, à la délicatesse des sentiments de l'amante de Chactas ou de l'épouse de René, ne peut jouir à cette lecture que de la beauté du langage et du charme de la fiction. Le reste ne lui offre que peu d'intérêt, parce qu'il est forcé de s'écrier à chaque page, avec cette créole de la Nouvelle-Orléans : *Oh! comme c'est mensonge, ça*[1] !

[1] Dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, Châteaubriand lui-même convient que les peintures des *Natchez*, d'*Atala* et de *René* ne ressemblent plus. On se demande si elles ressemblèrent jamais. Depuis qu'il les traça plus d'un demi-siècle s'est écoulé, et un demi-siècle a dû changer bien des choses dans le nouveau monde : le désert y recule chaque jour. Au surplus, je crois que Châteaubriand

maladie a modifié la qualité de leur venin. Cela peut être vrai dans quelques cas; mais ce que je viens de dire prouverait aussi qu'il y a dans l'homme des oppositions de nature qui expliquent ces phénomènes singuliers. Nous savons tous, par exemple, que l'opium qui, pris à faibles doses, est un calmant pour les uns, cause des douleurs aiguës à quelques autres; que le chloroforme ne produit pas sur tout le monde le même effet narcotique, etc.; contentons-nous donc de constater les faits, tout en avouant qu'il nous reste encore beaucoup à découvrir quant à l'action de certains poisons sur les organes du corps humain.

(11) Je dois relever ici une erreur sans excuse que M. de Balzac a pu faire partager à beaucoup de monde sur la classe et la position sociale des colons. Cet écrivain, dans *la Peau de chagrin*, le premier de ses bons ouvrages, car il n'en avait jusqu'alors produit que de mauvais, fait un rapprochement entre le bagne et l'expatriation au Goatzacoalco, lorsqu'il parle du vieillard préposé à la garde des chapeaux dans une maison de jeu. Le grand peintre de la vie sociale, l'observateur des mœurs si profond et si fin, n'est ici qu'un vulgaire romancier, écrivant au hasard et parlant d'une chose dont sûrement il n'a pas d'idée. Ses paroles ne sont pas seulement légères, erronées, elles sont calomnieuses. Partant d'une telle plume, j'ai à cœur de les relever.

Qu'on se détrompe donc sur le compte des colons qui formèrent les six[1] premières expéditions. Si quelques échappés de Sainte-Pélagie et non de la chiourme se sont faufilés dans leurs rangs, le nombre en a été extrêmement limité; le reste se composait de gens fort recommandables par leurs antécédents. En effet, des hommes riches de patrimoine firent partie de nos expéditions dans le but d'augmenter leur fortune en peu de temps. Des médecins distingués, des jeunes gens qui avaient échoué aux examens des écoles royales, quelques cultivateurs aisés, de bons mécaniciens, d'habiles ouvriers en tous genres, vinrent chercher au Mexique des moyens prompts de faire fortune qu'ils n'espéraient pas trouver en France; et quand, déçus dans leur espoir, ils se virent forcés de renoncer à l'agriculture, ils se répandirent dans les grandes villes de la république, où ils exercèrent leurs professions ou leur métiers avec succès; quelques-uns se livrèrent à l'enseignement des lettres ou des sciences, d'autres trouvèrent dans le commerce d'amples dédommagements

[1] Une septième expédition est arrivée à Minatitlan en 1834; mais il n'existait nul rapport entre celle-ci et les nôtres.

aux pertes qu'ils avaient essuyées à leur début. Enfin, les colons de nos expéditions qui sont restés au Mexique jouissent d'une réputation sans tache, et le titre de *Goatzacoalcien* en est un aussi à l'estime et au respect de tous. Les colons ont été éprouvés par la misère et les souffrances, et personne n'ignore que c'est dans le malheur que le cœur de l'homme révèle ses tendances et trahit ses secrets.

I.

(12) Depuis que les Américains du Nord, en s'emparant de la moitié du Mexique, ont révélé au monde les tendances de leur ambition, tous les Mexicains comprennent qu'il est urgent de peupler leur pays d'hommes travailleurs et industrieux, qui sachent créer la richesse et la force où il n'y a que misère et impuissance. Le gouvernement général, sous la présidence d'Herrera, en 1848, indiqua la colonisation comme l'unique remède aux maux qui affligent la nation, et aux calamités qui la menacent. Santa-Anna lui-même rendit, six ans plus tard, un décret à ce sujet, appelant les enfants catholiques de la vieille Europe sur le sol mexicain : malgré cela les années se passent, et les colons n'arrivent pas.

Cependant la situation fâcheuse de l'Europe depuis plusieurs années a favorisé plus que jamais l'émigration. Partout s'organisent des expéditions de colons ; l'Allemagne seule en vomit des centaines de mille aux États-Unis. Pourquoi donc ces colons restent-ils sourds à l'appel tant de fois répété des Mexicains? C'est que ceux-ci n'ont rien fait pour obtenir leur préférence ; ils ne leur ont pas même signalé un terrain pour leur premier établissement. D'où vient donc cette inconséquence dans les esprits, cette atonie dans la vie publique? Doit-on en déverser tout le blâme sur le gouvernement général? Le considérera-t-on comme le seul responsable de ce crime de lèse-nation? Non ; la faute en est au pays lui-même : c'est lui qui se suicide. Elle doit retomber sur chaque citoyen en particulier ; car celui qui élève le plus haut sa voix pour blâmer les chefs de l'État ne mérite pas moins qu'eux le reproche d'indifférence et d'apathie. Quel député a jamais fait entendre à la tribune, avec la ténacité de Caton, les paroles de salut qui, tôt ou tard, auraient eu le même succès que le *delenda est Carthago?* Quel État a jamais pris l'initiative pour la création d'une colonie, en proportionnant les moyens à la fin qu'il se proposait? Oaxaca, Chiapa, Yucatan, attendent de l'augmentation de leur population

blanche leur sûreté et leur richesse; cependant ces États n'ont encore pris aucune détermination à cet égard. L'ancienne loi de colonisation autorisait seulement le gouvernement d'Oaxaca à peupler l'isthme de Tehuantepec d'indigènes pris dans les villages du même État: singulière invention pour peupler un pays! Eh bien, la nouvelle loi de 1849 n'a pas été plus efficace pour coloniser la côte d'Huatulco.

Cependant, que les Mexicains ne se fassent pas illusion: le danger qui menace les races blanches dans le sud de la Nouvelle-Espagne est imminent, et les plaies que lui causent les sauvages du Nord sont saignantes. Voilà déjà plus de vingt-cinq ans que les Comanches et les Apaches ont envahi les provinces septentrionales, qu'ils volent les bestiaux, incendient les fermes et les villages, égorgent les habitants et emmènent les enfants en captivité. Ils se sont avancés jusqu'à Zacatecas et à Jalisco, et pénètrent chaque année plus avant. Chassés de leurs déserts par les Américains, ils ne tarderont pas à se rendre maîtres permanents des États de la frontière.

Les Indiens cultivateurs se sont eux-mêmes soulevés sur plusieurs points, jurant d'exterminer la race européenne, et on a eu de la peine à les soumettre. Quelle digue leur opposerait-on, si après s'être comptés ils recommençaient leurs hostilités tous à la fois?

L'habitant des villes du centre méconnaît encore le danger, parce qu'il ne voit autour de lui, sur les marchés, que les Indiens des hameaux voisins, qui par leur contact continuel avec les blancs ont perdu une partie de leur animosité contre eux; mais qu'il aille dans les contrées éloignées étudier le caractère de l'Indien, il y verra la mère souffler dans le cœur de son enfant l'aversion qu'elle porte aux descendants des conquérants, et le vieillard aigrir l'esprit de la jeunesse en lui retraçant l'histoire ancienne et moderne de leurs iniquités. La haine de cette caste est un feu qui couve sous la cendre, et qui peut tout embraser au premier souffle de la tempête.

Pendant que l'armée était occupée à assiéger les Indiens de Jichu dans leurs montagnes en 1849, une autre insurrection était sur le point d'éclater aux portes de la capitale. Les bourgs de Tlalnepantla et d'Azcapotzalco étaient à la tête de la ligue; et si le cri de guerre ne fut pas poussé alors, ce ne fut certainement point le désir de la vengeance qui fit défaut de leur côté; on doit en chercher la cause dans les obstacles qui se présentent en foule quand arrive l'heure de jeter le gant.

Les Indiens Zapotèques, qui habitent le plateau d'Oaxaca, loin

de perdre leur rancune au contact des blancs et des métis, saisiraient avec empressement l'occasion de répandre leur sang.

Heureusement ces peuples indigènes n'ont pas le génie des grandes combinaisons, ni l'esprit d'intrigue nécessaire aux révolutions. Personne n'est méfiant comme un Indien ; de sorte que, n'osant ni se découvrir ni sonder son voisin, il reste forcément dans l'inaction. Mais si un homme de quelque génie s'élevait parmi eux; s'ils se décidaient tous ensemble à prendre pour chef quelque aventurier habile et entreprenant, on verrait les blancs disparaître du sol mexicain en une seule campagne.

Ce qui tranquillise l'habitant des villes, ce sont les renseignements qu'il puise dans les statistiques du pays : « La population du Mexique s'élève à sept millions d'habitants [1], à savoir : quatre millions d'indigènes et trois millions de blancs et de métis ; » et après avoir lu cela, il se fait la réflexion suivante : Trois blancs peuvent bien vaincre quatre Peaux-Rouges, surtout si nous considérons que ceux-ci ne sont pas tous leurs ennemis, et que les autres ne possèdent ni les armes ni les munitions qui ne sauraient manquer aux premiers; après quoi il s'endort sans se mettre en peine de l'avenir.

Eh bien, qu'il se détrompe et qu'il sache que dans les États d'Oaxaca, de Chiapa, d'Yucatan, de Tabasco et dans d'autres encore, on compte cent Indiens pour un blanc, et qu'il existe parmi les tribus d'indigènes des adversaires terribles : les Lacandons, par exemple, qui vivent isolés dans les montagnes de Chiapa, sont doués d'une force athlétique et d'un courage indomptable; et leurs voisins les Chamulas, qui n'ont pas cessé, depuis de longues années, de faire provision d'armes, ont au moins vingt mille fusils à leur disposition. Ainsi, il suffirait que ces terribles Indiens donnassent la main à leurs frères d'Yucatan, qui sont en insurrection permanente, pour triompher de tout ce qui n'est pas de leur couleur.

Pour les habitants de l'État de Guerrero, dont l'insurrection a gagné aujourd'hui le Michoacan, nous ne nous arrêterons pas à en

[1] La population du Mexique est de 7,854,000 âmes suivant les annales du ministère du commerce et de l'industrie de 1854; cependant, à en juger par le recensement de Colima, que je sais être porté au double de ce qui existe en effet, je suppose qu'il s'est introduit quelque exagération dans d'autres chiffres. M. Lerdo de Tejada s'en est rapporté à l'ouvrage de M. Longinos Banda sur la statistique de Colima, laquelle n'est qu'un tissu de mensonges inventés pour faire valoir l'importance du territoire, afin qu'on ne lui disputât pas le droit de se gouverner lui-même. Le gouverneur de Colima, D. Ramon de la Vega, ne m'en parlait qu'en haussant les épaules. Le recensement qu'il fit faire un an après la publication de l'ouvrage ne lui donne que *trente mille âmes*.

parler; tout le pays en souffre et déplore les excès qui se commettent dans cette guerre [1]; mais franchissant l'espace, nous ferons voir aux sceptiques le malheureux pays de Guatimala, si longtemps désolé par les hordes de Carrera, où le nombre des blancs se trouve diminué d'un tiers depuis 1825, et où la guerre ne finira sans doute qu'à leur complète extinction.

En présence des maux qui désolent le pays, et des dangers qui rembrunissent l'avenir, comment ne craindrait-on pas de voir se fractionner l'unité de la nation? N'est-il pas probable que les États qui souffrent le plus solliciteront tôt ou tard de leurs voisins les secours et la protection dont ils manquent, et que leur gouvernement ne peut leur donner? Qu'arrivera-t-il alors? C'est que cette république de la *Sierra-Madre* dont l'Union mexicaine est menacée depuis quelques années deviendra une vérité, et que, du moment où la puissance des Anglo-Américains s'étendra jusqu'à San-Luis ou Queretaro, on pourra compter le peu de jours d'existence politique qui resteront encore à la nation mexicaine. C'est ainsi que pour fuir un danger les États prendront une voie qui les conduira également à leur perte. La planche de salut qu'ils saisiront dans le naufrage s'abîmera avec eux.

Le clergé mexicain sera la première victime offerte aux mânes de la patrie. La religion catholique est à la veille de succomber, soit par l'annexion du Mexique aux États-Unis, soit par la liberté des cultes, qui peut être proclamée d'un moment à l'autre par les amis du progrès. Ces novateurs prétendent qu'en brisant l'unité de l'Église, ils faciliteront la colonisation et trouveront un remède au marasme social. Pour eux, c'est la désunion qui fait la force et l'harmonie.

La liberté des cultes deviendrait une folie dans la situation relative où se trouve le Mexique; car on ne tarderait pas à voir les Indiens qui habitent loin des grandes villes retourner à l'idolâtrie; et plus de trois millions d'entre eux, abandonnant le giron de l'Église, briseraient ainsi le seul lien qui les unit à la société civilisée.

D'un autre côté, cette liberté religieuse rendrait plus facile et plus prompte l'annexion des États du Nord à l'Union américaine; elle renverserait ainsi le plus fort boulevard qui les retient encore dans leur adhésion au pacte fédéral.

Mais, me diront ces imprudents, serait-ce donc un si grand malheur de voir passer le Mexique sous la domination des Anglo-Américains? Leur politique n'a-t-elle pas pour but de délivrer le peuple

[1] 1855.

des charges qui pèsent sur lui, d'affranchir le commerce et l'industrie de toute entrave, d'anéantir les prérogatives de l'aristocratie, et de restituer à chacun les droits imprescriptibles de la nature?

O Mexicains! ne vous laissez pas séduire par cet appât trompeur! Cette liberté démesurée dont jouissent vos voisins, cette souveraineté du nombre et du poing ne sont pas faites à la mesure de votre caractère, ni à celle de votre constitution physique, ni à celle de votre constitution sociale, et par conséquent leur possession ne peut en rien améliorer votre sort. Les colons d'Europe peuvent bien s'habituer à ce régime de la force brutale, parce que, sortis de la basse classe du peuple, ils ont à peu près les mêmes usages, la même rusticité, la même vigueur que les Américains, ainsi que l'énergie suffisante pour défendre leurs droits. Mais vous qui êtes déshérités de ces qualités, vous ne sauriez èspérer parmi eux une véritable égalité individuelle et politique. Vous vous verriez inquiétés dans l'exercice de votre culte[1], et jusque dans vos délassements les plus innocents; vous vous trouveriez débordés, ruinés par leur activité dévorante, repoussés de l'exercice de vos droits politiques par une brutalité inconnue même à la lie de votre plèbe; et vous finiriez par être réduits de fait par vos protecteurs et vos compatriotes à l'état de serfs, comme l'ont été les insulaires de Bretagne sous le sabre auxiliaire des Saxons; ou plutôt, vous seriez considérés par eux comme ces parias qui gémissent sous le joug des races mongoliques. Une seule classe de la société retirerait d'abord quelque avantage de l'invasion américaine : c'est celle des possesseurs de grandes haciendas; mais le reste de la nation n'aurait rien à attendre que la misère et le mépris.

Singulière et fatale destinée! Si les blancs ne sortent pas bientôt de leur état de torpeur et de leur aveuglement, ils seront exterminés par les hommes au teint cuivré; et si le pays tombe aux mains des

[1] C'est aux États-Unis que la tolérance religieuse de fait existe peut-être le moins. On y impose au citoyen l'obligation de professer une religion quelconque pourvu qu'elle soit fondée sur la révélation, qu'elle possède une église, un temple, une synagogue, etc., et qu'elle se soumette aux exigences du protestantisme, comme, par exemple, de ne pas travailler le dimanche, de fuir les théâtres, de s'abstenir de faire de la musique et de jouer à aucun jeu. Au contraire, le Mexique est un des pays du monde où la tolérance de fait existe au plus haut degré : personne ne s'y occupe de la vie privée des membres des églises dissidentes, ni même de ceux qui ne professent aucune espèce de religion.

L'intolérance des Américains en matière de religion ne fait qu'augmenter de jour en jour : le parti des know-nothings est maintenant en guerre ouverte avec le catholicisme.

blonds enfants du Nord, ils se verront réduits à la condition abjecte de la race indienne, et celle-ci disparaîtra peu à peu de l'antique empire des Aztèques, comme ont disparu des rives du Delaware et de l'Hudson leurs habitants primitifs.

Réveillez-vous, ô Mexicains! sortez au plus vite de cette fatale léthargie, et n'hésitez pas à appeler autour de vous les peuples d'Europe qui peuvent vous aider à défendre vos personnes et vos biens contre les ennemis intérieurs; vos croyances religieuses, vos coutumes et votre dignité de nation indépendante contre vos ennemis extérieurs. Heureux si notre faible voix parvient à vous convaincre, et à vous faire entrer sans plus tarder dans la voie de salut que vous offre la colonisation.

II.

Le président Herrera avait nommé une commission pour rechercher et proposer les moyens de fomenter l'immigration des peuples d'Europe, de changer l'habitude qui les porte aux États-Unis, et de vaincre la répugnance qu'ils éprouvent à confier leurs destinées à un pays sans cesse tourmenté par des guerres intestines, et où la qualité d'étranger semble encore à bien des gens un motif suffisant de réprobation. MM. Garay et Galvez, rapporteurs de la commission, parlèrent fort au long des moyens qui leur paraissaient propres à aplanir ce double obstacle. Ils proposèrent de faire aux colons des avances en argent qui nous parurent insuffisantes à leurs besoins, quoique fort onéreuses à l'État; mais ils ne dirent pas un seul mot de la manière de coloniser, c'est-à-dire du territoire qu'on doit destiner à la première colonie, des mesures qu'il faut prendre pour recevoir convenablement les colons, et du plan d'organisation du travail, qui doit leur faire trouver dans leurs fatigues l'attrait qui naît de l'espoir d'un avenir fortuné.

Ils représentèrent aussi la liberté des cultes comme la condition *sine qua non* du succès de l'entreprise; et cette malencontreuse idée a tellement mis le pays en émoi, a frappé les esprits d'une telle crainte, qu'on a oublié dès lors la question principale; ou, pour mieux dire, au lieu de l'invoquer comme le palladium de l'indépendance du pays, on ne l'a plus considérée que comme un écueil dangereux, à la vue duquel les citoyens religieux et penseurs se sont écriés : Nous voudrions bien peupler les déserts de notre pays de colons européens, mais si nos souhaits ne peuvent se réaliser qu'aux dépens de ce que nous avons de plus précieux et de

plus sacré, nous y renonçons dès à présent. S'il faut que nous succombions, que ce soit le plus tard possible; ne précipitons point notre dernière heure en courant après une illusion.

Ah! ils ont bien raison : si on ne peut coloniser qu'en introduisant dans la société des ferments de discorde et de ruine, on fera bien de s'en abstenir : il vaut mieux attendre des leçons du temps un remède plus efficace aux maux du pays.

Mais est-il bien vrai qu'on ne puisse coloniser sans proclamer la liberté des cultes? L'opinion de MM. les rapporteurs de la commission doit-elle être prise pour un article de foi? Pour moi, je pense que non; et je m'étonne que les esprits s'en soient alarmés si longtemps.

En effet, ce qui préoccupe le moins l'émigrant d'Europe, c'est la religion qui domine dans le pays où il va porter ses pénates. Il lui suffit de savoir que nul inquisiteur ne l'inquiétera dans ses actes de dévotion au sein de sa famille pour qu'il soit tout à fait rassuré de ce côté.

J'ai vu de près les colons européens, de religions et de sectes différentes; j'ai recherché quelles étaient leurs pensées, leurs espérances, leurs craintes, et jamais je n'ai trouvé en eux aucune répugnance pour un pays où l'intolérance religieuse n'attaque que le culte extérieur et public des confessions dissidentes. « Je suis roi dans ma cabane, et j'y ferai ce qui me conviendra sans choquer personne. » Voilà ce que chacun disait.

D'ailleurs, au sein même des villes où le zèle religieux est toujours plus ardent que dans les campagnes, entendons-nous jamais les étrangers se plaindre de l'intolérance de l'église mexicaine? Rien ne serait, au reste, plus injuste; car on peut assurer qu'on ne trouverait pas une seule ville de province en Angleterre, en Allemagne et en France, où la censure religieuse ne pénétrât dans les familles et dans les consciences beaucoup plus avant que dans quelque endroit que ce soit du Mexique.

On peut donc ouvrir la colonie à tous les Européens sans distinction de secte; quoiqu'on leur impose l'unité du culte national, ils n'en répondront pas moins à l'appel qu'on leur fera, pourvu qu'on leur tende une main secourable, et qu'on les laisse jouir en paix du fruit de leurs travaux.

Cependant, quoiqu'il importe peu que quelques protestants se mêlent aux colons du Mexique, il est indispensable que la majorité de ceux-ci confessent la même foi que les habitants du pays, pour fortifier, d'un côté, le lien qui les attache à l'Église catholique; de

l'autre, la digue qu'ils doivent opposer au torrent envahisseur du Nord; car il n'existe pas de barrière plus puissante contre la fusion des peuples que la différence de religion et de langage. Aussi doit-on également s'appliquer à ne recruter les colons que parmi les peuples qui ne parlent pas l'anglais.

Si depuis le commencement de leur indépendance les Mexicains eussent appelé au Texas et au Goatzacoalco des colons français et catholiques, consacrant une somme annuelle de 40 ou 50 mille piastres seulement à préparer les terrains et à faciliter de toutes les manières l'établissement des colons, le noyau de la population eût été en peu de temps assez grand pour que les terres en friche acquissent une valeur réelle, et que l'État retirât de leur vente non-seulement de quoi s'indemniser de ses avances, mais encore un revenu sûr et considérable. Et si l'on se fût appliqué à ne pas gêner ces nouveaux citoyens dans l'exercice de leurs droits naturels, les Texiens n'auraient jamais jeté le cri de rébellion, comme ils l'ont fait en 1836; les Américains ne se seraient pas emparés de la moitié du Mexique, comme cela est arrivé en 1848, et cette république posséderait aujourd'hui deux boulevards formidables, l'un au nord, l'autre au sud, qui en assureraient pour longtemps l'indépendance.

Mais, pourra-t-on objecter, quelle preuve avons-nous que ces colons européens ne se seraient pas soulevés comme les Texiens, et ne se seraient pas, comme eux, séparés de la fédération?

Deux se présentent naturellement à l'esprit : d'un côté, l'isolement des colons, leur éloignement de leur mère patrie qui les eût privés de cette confiance en eux-mêmes dont se sentaient animés les Texiens en voyant leurs voisins, leurs frères, tout prêts à embrasser leur cause; de l'autre, les Français n'ont jamais montré jusqu'à présent aucune propension à fractionner la synthèse de la patrie pour se rendre indépendants; et on ne saurait douter que le colon ne regarde aussi comme sa patrie le pays où il s'est bâti une maison, où il a planté l'arbre qui lui donne ses fruits et lui prête son ombre, et où un léger travail lui procure une vie exempte de soucis.

Mais, quand même ils se fussent séparés de la fédération, il est bien certain qu'ils ne seraient pas devenus conquérants, qu'ils n'auraient pas dépouillé les Mexicains de leurs domaines; car il est bien avéré que le peuple français a moins que tout autre l'esprit de conquête, si nous le comparons aux Anglais, aux Américains du Nord, aux Russes et à bien d'autres nations. Toutes ses conquêtes ont été

éphémères, parce qu'il ne les avait pas entreprises par cupidité, mais seulement par obéissance au caprice de quelque monarque ambitieux, ou dans le but de prêter son appui à l'opprimé contre l'oppresseur; ou enfin pour donner cours à son ardeur chevaleresque, comme quand Charles VIII fit la conquête de Naples, pour trouver l'occasion de donner et de recevoir de bons coups de lance. Après la révolution de 1830, la Belgique offrit son trône à un fils de Louis-Philippe, et la France presque unanime approuva son roi qui s'était refusé à accepter cet honneur.

La conquête de l'Algérie ne fut qu'une croisade contre les pirates, qui depuis tant de siècles étaient au ban de la chrétienté; et quoique cette acquisition fût une des plus légitimes, nous avons cependant vu opposer en France une grande résistance à ce qu'on conservât cette conquête, malgré les avantages qu'elle promet, et l'importance de sa position, qui nous assure la prépondérance dans la Méditerranée. Il faut ajouter que la France n'alla à Alger que pour châtier une insulte faite à son représentant. Mais c'est surtout dans les Indes orientales que nous devons chercher les preuves les plus convaincantes du désintéressement des Français, et de leur peu d'ambition pour les conquêtes. Lorsque Dupleix les avait rendus maîtres d'une contrée riche et magnifique, peuplée de 30 millions d'habitants, qui s'étaient donnés à eux volontairement, séduits par le prestige de leur valeur et par l'aménité de leur caractère, il suffit d'une première proposition de paix du cabinet anglais pour que l'on consentît à tout abandonner; et si la France s'est laissé jouer par les Anglais dans cette occasion, son désintéressement n'en a pas été moins éclatant pour cela.

D'un autre côté, l'esprit français est conservateur et civilisateur, tandis que celui des Anglais et des Américains du Nord est destructeur et égoïste. Demandons à l'Espagne quels sont ceux qui ont fait le plus de mal à ses fabriques, des Français ses ennemis, ou des Anglais ses auxiliaires. Interrogeons l'Hindoustan : il nous dira si ses dominateurs mettent beaucoup de soin à améliorer son sort; ou si plutôt il gémit dans la misère et dans l'opprobre sous le joug britannique. Laissons parler les pauvres Indiens du Tennessee et des autres États de l'Union, qui s'étaient policés, et qui vivaient paisibles au milieu des populations blanches; ils nous apprendront à quoi leur a servi de se soumettre aux lois et aux coutumes des Anglo-Américains, et si à la fin ils n'ont pas été chassés de leurs foyers et contraints de s'enfuir au désert [1].

[1] C'est ce qui est arrivé en 1845.

blonds enfants du Nord, ils se verront réduits à la condition abjecte de la race indienne, et celle-ci disparaîtra peu à peu de l'antique empire des Aztèques, comme ont disparu des rives du Delaware et de l'Hudson leurs habitants primitifs.

Réveillez-vous, ô Mexicains! sortez au plus vite de cette fatale léthargie, et n'hésitez pas à appeler autour de vous les peuples d'Europe qui peuvent vous aider à défendre vos personnes et vos biens contre les ennemis intérieurs; vos croyances religieuses, vos coutumes et votre dignité de nation indépendante contre vos ennemis extérieurs. Heureux si notre faible voix parvient à vous convaincre, et à vous faire entrer sans plus tarder dans la voie de salut que vous offre la colonisation.

II.

Le président Herrera avait nommé une commission pour rechercher et proposer les moyens de fomenter l'immigration des peuples d'Europe, de changer l'habitude qui les porte aux États-Unis, et de vaincre la répugnance qu'ils éprouvent à confier leurs destinées à un pays sans cesse tourmenté par des guerres intestines, et où la qualité d'étranger semble encore à bien des gens un motif suffisant de réprobation. MM. Garay et Galvez, rapporteurs de la commission, parlèrent fort au long des moyens qui leur paraissaient propres à aplanir ce double obstacle. Ils proposèrent de faire aux colons des avances en argent qui nous parurent insuffisantes à leurs besoins, quoique fort onéreuses à l'État; mais ils ne dirent pas un seul mot de la manière de coloniser, c'est-à-dire du territoire qu'on doit destiner à la première colonie, des mesures qu'il faut prendre pour recevoir convenablement les colons, et du plan d'organisation du travail, qui doit leur faire trouver dans leurs fatigues l'attrait qui naît de l'espoir d'un avenir fortuné.

Ils représentèrent aussi la liberté des cultes comme la condition *sine qua non* du succès de l'entreprise; et cette malencontreuse idée a tellement mis le pays en émoi, a frappé les esprits d'une telle crainte, qu'on a oublié dès lors la question principale; ou, pour mieux dire, au lieu de l'invoquer comme le palladium de l'indépendance du pays, on ne l'a plus considérée que comme un écueil dangereux, à la vue duquel les citoyens religieux et penseurs se sont écriés : Nous voudrions bien peupler les déserts de notre pays de colons européens, mais si nos souhaits ne peuvent se réaliser qu'aux dépens de ce que nous avons de plus précieux et de

premiers colons de Jicaltepec qui ont eu le courage de surmonter les obstacles de leur établissement sur la côte se livrent aux travaux des nègres sans que leur santé en souffre, sans avoir rien perdu de leur vigueur autrement que par l'accumulation des années. Qu'on se souvienne que dans ces climats fortunés on n'a nul besoin de s'exposer au soleil toute la journée; que quelques heures de travail le matin et le soir suffisent pour obtenir de la terre des produits merveilleux.

III.

La manière de coloniser le Mexique doit différer en tous points de celle qui est pratiquée aux États-Unis, eu égard aux conditions dans lesquelles se trouvent les deux pays. La république du Mexique possède une foule d'avantages qui manquent à sa sœur aînée; et cependant il faut mettre en jeu les plus puissants ressorts pour vaincre les préventions qui lui sont contraires.

Ce n'est que par nécessité et par habitude que les cultivateurs européens se sont portés jusqu'à présent aux États-Unis, se contentant du peu que ce pays offre à ses colons, c'est-à-dire des terres qui leur sont vendues dans le désert au prix d'une à deux piastres par acre; et quand ces malheureux vont en prendre possession, il arrive souvent qu'ils y trouvent un marais ou un sol aride qui ne peut rien donner pour leur subsistance.

Si le colon se dirige vers le nord de l'Union, il doit craindre, d'un côté, la rigueur d'un hiver qui dure huit mois; de l'autre, la perte de sa récolte, qui gèle sur pied assez souvent dans les mois de mai et de juin.

Si, vedette avancée de la colonie, il va peupler les États et les territoires de l'ouest, il redoute à la fois les froids de l'hiver, les attaques des sauvages, et plus que tout cela, s'il a reçu quelque éducation, la nécessité de vivre au milieu de gens grossiers et criminels, qui, dominant par le nombre et la violence, menacent continuellement ses jours, et rendent son existence insupportable [1].

Enfin, s'il donne la préférence aux États de sud, il faut qu'il s'expose à la fièvre jaune et qu'il se résigne à se voir mépriser des esclaves mêmes, en se livrant aux mêmes travaux qu'eux.

[1] On sait que dans plusieurs États de l'Union un homme peut en assassiner un autre impunément, pourvu qu'il trouve deux témoins qui déclarent avoir entendu sa victime le menacer de lui donner la mort. Il n'a pas dépassé la limite de ses droits en prenant les devants.

On voit qu'il n'y a guère qu'un homme bien malheureux en Europe qui se hasarde à affronter de tels inconvénients, et se résigne à la triste destinée qui l'attend aux États-Unis; et néammoins cent mille Européens y affluent tous les ans, et ajoutent, à chaque lustre, une étoile de plus à l'étendard américain.

Pour que le torrent des migrations coule invariablement vers le nord de l'Amérique, où le colon cultivateur éprouve tant de difficultés, de mécomptes et de dégoûts, alors que le Mexique leur offre des terres fertiles et riches, des récoltes doubles et sûres, et un climat agréable, il faut que les Mexicains aient bien pris à tâche d'anéantir chez les Européens toute idée de coloniser sur le sol de leur pays; et si quelques-uns prétendaient soutenir que les étrangers y ont toujours joui de toute la protection qu'on leur doit, ce résultat suffirait pour détruire leurs arguments. Oui certes, on ne saurait nier que plus la liberté que les Américains laissent aux colons est grande, moins leur paraissent dignes d'envie les privilèges que le Mexique leur accorde. Telle est la raison pour laquelle les premiers sont montés au faîte de la prospérité et de la puissance, tandis que les seconds sont tombés assez bas dans leur propre opinion pour douter qu'ils puissent exister plus longtemps comme peuple indépendant.

Le clergé a beaucoup contribué à ce qu'on négligeât la colonisation. C'est une faute qu'il n'est plus en son pouvoir de réparer complétement; mais il peut du moins prévenir encore de grands maux en se mettant à la tête de la nation pour appeler autour de lui ses uniques défenseurs, et leur assurer aide et protection. Toutefois il est à craindre que malgré l'évidence il ne persiste dans son opposition; car il est dans la nature de l'homme de se laisser aveugler par de fausses idées: les annales de l'histoire nous rappellent que le clergé de tous les pays a trop souvent agi en dehors de ses véritables intérêts. Exclusif dans son opinion, nous l'avons vu lutter contre le courant des choses, et gouverner péniblement l'Église dans un rhumb écarté de sa route, jusqu'à ce que l'ouragan des passions politiques, ramenant l'arche sainte dans sa voie naturelle, l'eût brisée sur la côte lointaine où elle eût abordé sans danger, si le pilote mieux avisé eût obéi à la brise qui l'y portait doucement.

Mais si le clergé mexicain préconisait la colonisation, s'il usait de son influence pour faire coopérer toutes les classes de la société à cette grande œuvre, nous verrions bientôt les migrations européennes prendre la route du Mexique, et les ports de la répu-

blique regorger de colons. Le concours de tous les partis, de la nation entière, serait une précieuse garantie pour ceux-ci.

Le capital nécessaire à l'établissement de la première colonie sur la côte n'excède pas un million huit cent mille francs [1]. La valeur de ce fonds augmenterait en raison du chiffre de la population et des dividendes que recevraient le gouvernement ou les actionnaires.

On ne ferait présent au colon ni du prix de son passage, ni du terrain, ni de la maison qu'on lui destinerait, car on se fatiguerait bientôt de cette générosité, et l'émigrant lui-même, peu habitué à tant de libéralité, répondrait peut-être à de trop belles promesses, comme Laocoon : « Je crains les Grecs, et me défie de leurs présents. »

On coloniserait donc avec des colons qui auraient de l'argent, et achèteraient à un prix modéré les petites fermes qu'on leur aurait préparées à l'avance.

Il existe en Allemagne, en Suisse, en Italie, et principalement en France, une infinité de gens qui ne possèdent qu'un capital de cinq à dix mille francs, insuffisant comme moyen d'existence, lorsqu'on manque des ressources d'une profession ou d'un métier, et qui se trouve bientôt épuisé par les besoins de chaque jour. C'est à cette fraction de la société que s'adresseraient particulièrement les prospectus de la colonisation. Elle se compose d'hommes d'honneur, moralisés par l'éducation, qui imprimeraient à la colonie un cachet nouveau, un type modèle, et qui seraient capables de grands sacrifices pour conserver cette petite fortune qui leur échappe, et pour tâcher de l'augmenter, s'ils en trouvaient le moyen.

Malgré la malheureuse tentative faite au Goatzacoalco, l'isthme de Tehuantepec fixerait de préférence notre attention pour y porter la première colonie. Nous n'hésiterions point à amener encore les Français sur les bords de ce fleuve, témoin des souffrances de leurs compatriotes. Nous les conduirions dans la belle plaine de Boca del Monte, entre le Sarrabia et le Malatengo, où le climat, quoique un peu chaud, est très-sain, et où le colon peut jouir des deux Océans pour l'exportation de ses denrées. Cette fois-ci tout aurait été prévu, et les plus grandes difficultés auraient été vaincues avant l'arrivée des premières expéditions.

Mais puisque les bords de ce fleuve se trouvent maintenant au pouvoir des Américains du Nord, il nous faut chercher d'autres

[1] 360,000 piastres. Ce chiffre est pris de mon plan de colonisation.

contrées qui offrent les mêmes avantages aux colons. Celles-ci ne manquent guère au Mexique : la côte seule de Vera-Cruz en possède deux qui méritent toute notre attention. Nous trouvons la première dans le district de Nautla, qui nous présente déjà une ébauche de colonie à Jicaltepec ; et la seconde, dans le territoire qui s'étend entre les rivières d'Alvarado, de San-Andres, de San-Juan et la mer.

Ce dernier pays, que M. de Humboldt appelle le Delta mexicain, tant par son analogie topographique avec la basse Égypte que par la fertilité de son sol, jouit aussi de toutes les commodités imaginables pour le transport et l'exportation des produits agricoles. Les navires d'Europe pourraient embarquer à Santecomapan, à Alvarado et à Tlacotalpan, les denrées coloniales qu'un bon système de culture et d'administration permettrait de vendre sur les marchés du pays avec un gain immense, et même sur ceux d'Europe avec un beau bénéfice.

La fièvre jaune ne règne pas dans ce pays-là, et on ne doit pas en craindre l'invasion avant qu'un nombre considérable d'Européens s'y trouve réuni sur un même point. Mais quand cela arrivera, les colons seront déjà acclimatés, et la colonie, se trouvant dans un état florissant, aura fait les travaux de salubrité propres à diminuer l'intensité du mal. Pour le présent, le climat est bon. Il est vrai qu'il est humide à cause de l'abondante rosée de la nuit ; mais c'est un faible inconvénient pour l'homme prudent qui a soin de se couvrir quand il sort le soir. Au reste, c'est l'humidité de l'atmosphère qui produit la richesse agricole de cette contrée.

Les climats de San-Andres de Tuxtla et de Catemaco sont délicieux. Jamais la fièvre jaune n'y portera ses ravages, et le colon dont la santé s'altérerait dans les terres basses la recouvrerait bientôt sous l'influence de l'air pur qu'on y respire.

Toutefois, si les colons ne se sentaient pas tous la force d'affronter les incommodités des pays chauds, le Mexique leur offre encore, dans les flancs des Cordillères, une suite de plateaux où la température se maintient dans les limites du dixième et du vingt-deuxième degrés du thermomètre de Réaumur. Là, ils n'ont à craindre ni la fièvre jaune ni les fièvres intermittentes : le climat est sain, et Dieu, qui l'a doté d'un printemps éternel, en a éloigné les insectes, qui font le tourment de l'homme sur les côtes.

Il est vrai que la variété et la richesse des fruits de la terre diminuent à mesure qu'on s'élève au-dessus du niveau de la mer ; mais le sol conserve encore, dans ces hautes régions, son étonnante fer-

tilité : il rend quatre et cinq fois plus qu'en France. Ainsi, dans les belles plaines de Puebla, de Mexico, de Toluca, dans le Michoacan, dans le Bajio, le laboureur recueillera vingt, vingt-cinq, trente et quarante grains de blé pour un qu'il aura semé, sans avoir à supporter les frais énormes de l'engrais. Comparons ce rendement inouï aux mesquins produits des terres des États-Unis, où l'on n'a guère à espérer que six pour un, dès qu'on a recueilli les trois ou quatre premières moissons, et nous verrons que le sort des colons des plateaux élevés du Mexique sera encore bien digne d'envie.

Beaucoup de gens pensent qu'avec une colonie d'Européens dans un canton éloigné des ports, la production annuelle, plus considérable que celle qu'on pourrait espérer d'un nombre égal de cultivateurs mexicains, ne pourrait plus être consommée sur les lieux mêmes, et que l'excédant pourrirait dans les greniers faute de débouchés ; car les transports à dos de mule sont très-coûteux, et ne peuvent être employés que pour de petites distances. Les céréales tomberaient donc à vil prix, et les propriétaires d'haciendas, les colons eux-mêmes, se verraient ruinés par l'excessive fécondité de la terre.

Eh bien, ce raisonnement pèche par la base, ces appréhensions sont vaines. Les économistes qui, ne voyant pas d'écoulement possible à la production, entrevoient la ruine des producteurs, ne réfléchissent pas que si les Européens produisaient un tiers de plus que les gens du pays, ils consommeraient cinq fois plus qu'eux au moins; de sorte qu'une colonie de 6,000 laboureurs par exemple, représentant environ 18,000 personnes, en comptant les hommes, les femmes, les enfants et les vieillards, équivaut, pour ce qui regarde la consommation, à une population de 90,000 Mexicains, qui certes peut bien consommer l'excédant de la production obtenue par ces Européens sur celle des laboureurs du pays.

D'ailleurs, tous les bras de la colonie ne seraient pas employés à produire des céréales ; les colons sauraient varier leurs cultures et leurs industries. Enfin, les chemins de fer deviendraient une conséquence de l'abondance où se trouveraient les colons; et si l'on ne pouvait point, avant longtemps, jouir d'un rail continu pour franchir la distance de la colonie au marché où les grains pourraient se vendre, on en parcourrait au moins les neuf dixièmes au moyen de la vapeur. Les lacunes seraient remplies par un service auxiliaire de roulage accéléré.

La colonisation des provinces internes ne présente donc aucune espèce d'inconvénient. Loin de là, elle donnerait aux affaires

commerciales et industrielles une activité dont elles ont grand besoin, et à tout le pays une vie nouvelle qui ferait bientôt rentrer l'espoir et la confiance dans l'esprit abattu des Mexicains.

J'aï publié en 1852, dans les journaux du Mexique, un plan de colonisation dont l'ensemble est vaste, mais dont les détails sont faciles à suivre. Néanmoins, il faut pour le mettre à exécution connaître à fond ce genre d'affaire, comme cela doit être pour tout ce que l'on entreprend. Certes, il n'y a rien de plus simple que de résoudre un problème d'algèbre élémentaire, et cependant on n'y parviendra jamais si on n'a aucune idée du pouvoir de l'x.

Si M. Laisné de Villevêque, questeur de la chambre des députés, eût seulement passé vingt-quatre heures dans les forêts où il envoyait ses colons, il aurait reconnu l'impossibilité d'y fixer un établissement durable avec aussi peu de moyens.

Si M. Guénot eût eu plus de jugement que d'esprit, plus de pratique que de théorie, il n'eût pas si mal réussi dans sa colonisation de Jicaltepec et dans sa fabrication de soieries en Michoacan.

Si M. Cabet, légiste et écrivain distingué, se fût bien pénétré des qualités qui doivent caractériser le chef d'une grande entreprise, il est bien certain qu'il n'eût pas songé à fonder sa première colonie d'Icarie avant d'en avoir étudié l'exécution sur le terrain même destiné à la recevoir. Ayant agi avec trop de précipitation, il ne put éviter les désastres qui étaient la conséquence de son inexpérience.

Malgré tout leur mérite, ces directeurs échouèrent dans leur entreprise, parce qu'ils n'en connaissaient pas bien les détails. Selon l'opinion de MM. de Villevêque et Guénot, des hommes pris au hasard et des vivres pour six mois, c'était tout ce qu'il fallait pour organiser un campement stable dans les déserts du nouveau monde, et cependant leur imprévoyance a été telle, que peu de jours après le débarquement les colons ont manqué des aliments nécessaires à leur subsistance. Toutefois, il leur est resté une consolation, c'est que lors même que les vivres n'eussent pas manqué, ils n'auraient pu éviter le désordre et la désertion dans leurs colonies naissantes.

Ce ne sont point des hommes recrutés dans les grandes villes qu'on doit envoyer coloniser, mais bien les habitants des campagnes, hommes robustes, habitués à tracer un sillon et à manier la pioche. On doit veiller surtout à ce qu'il ne s'introduise dans leurs rangs aucun artisan dont l'industrie puisse être appréciée dans les villes voisines, car ils ne tarderaient pas à déserter. Et quand même on les forcerait à rester dans les fermes, on ne saurait les faire tra-

vailler avec ardeur, et par cela même leur présence deviendrait plutôt nuisible qu'utile, car il n'y a personne de plus insubordonné, de plus insupportable que l'homme qui travaille malgré lui, et que l'ouvrier colon qui croit ses services nécessaires.

Cependant, quelles que soient les précautions que l'on prenne, il faut toujours s'attendre à ce que le quart au moins des cultivateurs abandonneront la colonie dans les deux premières années de leur établissement; mais cette désertion est peu inquiétante, car les vides ne tarderont pas à être remplis par les colons qui viendront séparément et sans engagement.

Une grande liberté d'action doit être accordée au colon. S'il a affaire à un directeur taquin, s'il est soumis à une administration de justice qui éternise les procès, ou au caprice d'une autorité, soit militaire, soit administrative, qui l'inquiète dans ses opérations et l'irrite par ses formes altières, la colonie périra en naissant.

CHAPITRE TROISIÈME.

(13) L'oiseau moqueur s'appelle *centzontle*, mot qui signifie *quatre cents langues*, selon Clavigero, pour indiquer la variété des accords que peut moduler son gosier. C'est le rossignol américain.

Mais si l'on doit s'en rapporter à l'opinion du curé actuel de Cuicatlan (État d'Oaxaca), Indien de pure race, homme savant dans la connaissance de plusieurs langues du pays, le véritable nom du moqueur est *tentzontle*, qui veut dire *l'oiseau à moustaches;* tandis que *centzontle*, signifiant *une infinité de fois quatre cents*, et non *quatre cents langues*, comme le dit Clavigero, présente une idée vague qui ne saurait désigner aussi bien que l'autre l'oiseau dont il s'agit.

(14) Le bouillon de la *olla* mexicaine est excellent lorsqu'il est fait par une cuisinière entendue. Il contient les sucs de différentes sortes de viandes, de fruits et de légumes. Cette *olla* ou pot-au-feu se compose de bœuf, de mouton, de volaille et de jambon; puis on y ajoute des choux verts, des bananes, des patates, des pois chiches et des calebasses farineuses. La différence des climats et même des usages en modifie la composition.

(15) Les anciens Aztèques avaient peu de moyens de faire bonne chère[1] : le menu de leurs tables était très-limité. Ils n'avaient ni

[1] Lucas Alaman.

contrées qui offrent les mêmes avantages aux colons. Celles-ci ne manquent guère au Mexique : la côte seule de Vera-Cruz en possède deux qui méritent toute notre attention. Nous trouvons la première dans le district de Nautla, qui nous présente déjà une ébauche de colonie à Jicaltepec ; et la seconde, dans le territoire qui s'étend entre les rivières d'Alvarado, de San-Andres, de San-Juan et la mer.

Ce dernier pays, que M. de Humboldt appelle le Delta mexicain, tant par son analogie topographique avec la basse Égypte que par la fertilité de son sol, jouit aussi de toutes les commodités imaginables pour le transport et l'exportation des produits agricoles. Les navires d'Europe pourraient embarquer à Santecomapan, à Alvarado et à Tlacotalpan, les denrées coloniales qu'un bon système de culture et d'administration permettrait de vendre sur les marchés du pays avec un gain immense, et même sur ceux d'Europe avec un beau bénéfice.

La fièvre jaune ne règne pas dans ce pays-là, et on ne doit pas en craindre l'invasion avant qu'un nombre considérable d'Européens s'y trouve réuni sur un même point. Mais quand cela arrivera, les colons seront déjà acclimatés, et la colonie, se trouvant dans un état florissant, aura fait les travaux de salubrité propres à diminuer l'intensité du mal. Pour le présent, le climat est bon. Il est vrai qu'il est humide à cause de l'abondante rosée de la nuit ; mais c'est un faible inconvénient pour l'homme prudent qui a soin de se couvrir quand il sort le soir. Au reste, c'est l'humidité de l'atmosphère qui produit la richesse agricole de cette contrée.

Les climats de San-Andres de Tuxtla et de Catemaco sont délicieux. Jamais la fièvre jaune n'y portera ses ravages, et le colon dont la santé s'altérerait dans les terres basses la recouvrerait bientôt sous l'influence de l'air pur qu'on y respire.

Toutefois, si les colons ne se sentaient pas tous la force d'affronter les incommodités des pays chauds, le Mexique leur offre encore, dans les flancs des Cordillères, une suite de plateaux où la température se maintient dans les limites du dixième et du vingt-deuxième degrés du thermomètre de Réaumur. Là, ils n'ont à craindre ni la fièvre jaune ni les fièvres intermittentes : le climat est sain, et Dieu, qui l'a doté d'un printemps éternel, en a éloigné les insectes, qui font le tourment de l'homme sur les côtes.

Il est vrai que la variété et la richesse des fruits de la terre diminuent à mesure qu'on s'élève au-dessus du niveau de la mer ; mais le sol conserve encore, dans ces hautes régions, son étonnante fer-

La France fait, année commune, avec les différentes nations américaines, les chiffres suivants d'affaires :

	Importation en France.	Exportation de France,
États-Unis du Nord. .	170,000,000	380,000,000
Brésil.	27,000,000	45,000,000
Mexique.	6,000,000	25,000,000
Venezuela.	3,600,000	5,800,000
Nouvelle-Grenade. .	2,000,000	4,000,000
Rio de la Plata. . . .	12,000,000	13,000,000
Pérou et Bolivie. . .	7,500,000	20,000,000
Chili.	1,500,000	22,000,000
Équateur.	500,000	1,500,000
Guatimala.	300,000	800,000
Uruguay.	300,000	500,000

Il ressort de ce tableau que le Mexique est en troisième ligne pour l'importance de ses relations commerciales avec la France.

(17) Le 5 mars 1841, je m'embarquai à Vera-Cruz avec ma famille et deux amis sur la barque[1] *Una*, paquebot de New-York, appartenant à MM. Hargous. Nous nous rendîmes à bord à huit heures du matin. Le temps était beau; une légère brise du sud arrondissant nos voiles, nous porta vent arrière dans la passe du nord. A trois milles du fort d'Ulua, cette brise faiblit, puis cessa tout à fait, et à un calme d'un moment succéda un vent du nord qui fraîchissant progressivement, souffla bientôt avec violence. Quelques minutes avaient suffi pour opérer ce changement dans le rhumb du vent : phénomène fréquent à l'époque des équinoxes, surtout dans les mers resserrées et dans le voisinage des côtes.

Jusque-là le pilote mexicain avait dirigé la manœuvre. Les méandres navigables de la rade lui étaient bien connus; nul accident n'était possible dans une circonstance ordinaire sous son commandement; mais ce revirement inattendu dans la direction du vent le déconcerta. Quoiqu'il fût facile de revenir au point de départ jeter l'ancre avant la tempête, il ne le fit pas; il n'y songea pas. Après avoir fait carguer les voiles, il demeura muet; il abandonna le bâtiment à l'impulsion du vent, et le laissa dériver dans la direction du môle.

Sans doute le capitaine américain devait alors prendre le com-

[1] On appelle *barque* (*barca*) un navire dont le troisième mât, celui d'artimon, n'a point de hune et ne porte qu'une voile latine.

mandement de la *Una*, mais il fut timide à son tour; il craignit un accident si, revenant au mouillage, ses ancres venaient à déraper, et redoutant le blâme de MM. Hargous, la sévérité des règlements des compagnies d'assurance, qui refuseraient de payer les indemnités réclamées en rejetant sur lui la faute du désastre, il laissa consommer la perte du navire avec un stoïcisme désespérant pour les passagers, admirable pour les armateurs, qui n'avaient rien à perdre.

Attentif aux progrès du vent qui gonflait la houle et gouvernait le navire désemparé, calculant le peu de chances de salut qui nous restaient si, passant entre le fort et le môle, le bâtiment allait heurter les écueils de l'île Verte ou se jeter sur les côtes d'Alvarado, je paraissais partager l'impassibilité du capitaine sous l'empire de sentiments bien différents, et ne répondais que par des paroles vagues et brèves aux questions pressées de ma femme et de mes deux petites filles, qui regardaient avec effroi la mer qui les menaçait, avec espoir le môle dont nous approchions, et qui se couvrait de curieux accourus au tintement de la cloche d'alarme. Ces pauvres anges prêtaient l'oreille au brisement de la vague, au sifflement du vent, puis se pressaient contre moi, s'emparaient de mes mains, de mes bras qu'elles étreignaient convulsivement comme un appui qui ne pouvait leur faire défaut au moment du danger, appui bien faible, hélas! s'il eût fallu les arracher du sein des flots.

Déjà nous n'étions plus qu'à une encâblure du môle, assez près pour entendre les cris confus de la foule, trop loin pour en espérer aucun secours. Un banc de récifs nous en séparait, barrière infranchissable, courte comme le passage de la vie à la mort, immense comme la distance du fini à l'infini. Tout à coup une violente secousse se fait sentir; elle renverse ceux qui ne sont pas préparés à la recevoir : la *Una* a touché un rocher; sans doute sa carène s'est entr'ouverte; elle s'incline du côté du fort, elle frémit dans sa résistance à l'aquilon. L'équipage reste immobile; les passagers courent et s'agitent. Pour moi, préparé d'avance à ce moment de confusion, je m'empare du premier moyen de sauvetage qui se trouve à ma disposition; je m'élance dans le canot du pilote, amarré à l'un des côtés du bâtiment.

Ce canot était le jouet des vagues; tantôt il s'élevait à la hauteur des haubans, tantôt il semblait s'engloutir sous la lame moutonneuse. Lancé contre le navire, on eût dit qu'il allait s'y briser; renvoyé par le choc, il prenait une position inclinée qui rendait imminent le péril des malheureux assez osés pour y placer leur

salut. Cependant, ô prodige! ô puissance de la volonté de l'homme qui oublie la peur, qui s'oublie lui-même pour parer le coup qui va frapper des êtres chéris! cette nacelle se soumet à moi, je la domine! Debout sur le banc du milieu, mes jambes, mon corps en suivent les mouvements convulsifs sans perdre leur centre de gravité; je la dompte tel qu'un Apache qui, montant pour la première fois un étalon du désert, s'y tient immobile malgré ses sauts et ses écarts. Mais le temps presse, la lame soulève l'embarcation, j'atteins les sabords, et j'enlève Manuelita, ma fille aînée, qu'un matelot me tend par-dessus le bord. La voici suspendue sur le gouffre; mon pied va-t-il glisser sur la planche mouillée qui s'incline de 30 degrés et s'enfonce sous la coque du navire? chargé de son précieux fardeau, mon corps conservera-t-il sa souplesse dans ses mouvements gênés? M'abîmerai-je dans le gouffre avec mon enfant...? Non, la voilà déposée au fond du canot à mes pieds; elle embrasse de ses petits bras le banc qui défend son asile.

La vague inconstante me pousse de nouveau, me porte en avant, me rejette en arrière, me ramène au même endroit; je ne puis atteindre ma petite Francisca qu'on me présente à chaque fois que j'étends les bras, ou bien je n'ose la saisir dans la crainte qu'on ne me l'abandonne trop tôt ou trop tard. Enfin le canot s'élevant horizontalement m'offre une chance de succès; je prends ma fille dans mes bras, et aussi heureux que la première fois, je la dépose à côté de sa sœur.

Ma femme restait encore à bord. Timide et craintive dans les situations ordinaires de la vie, elle demeure sereine en présence du danger qu'elle partage avec les objets de sa tendresse. Le poids de son corps rend son sauvetage plus difficile : n'importe, je puiserai dans mon âme la force qui manque à mes bras. Elle-même se livre sans hésiter à la fortune qui deux fois m'a favorisé; je la tiens à son tour serrée contre mon cœur; je la réunis à ses enfants. Un ami se place à ses côtés; deux matelots poussent au large; ils gouvernent vers le sud du môle, et doivent décrire un demi-cercle pour y arriver. Ils luttent avec ardeur contre la lame qui les repousse, contre la lame qui les poursuit; ils opposent sans cesse au brisant qui accourt en mugissant la pointe du canot qui en fend la masse et en trompe l'effort. Deux fois pris en dessous, le flot fond sur nous et nous inonde de son écume salée; mais le canot résiste; il obéit admirablement à la rame qui le pousse en avant, à la barre qui le gouverne; bientôt nous arrivons sous le vent du môle, et nous y rencontrons des eaux moins agitées; le péril de-

vient moindre, les difficultés diminuent, enfin nous abordons, et nous nous trouvons enlevés à terre par nos amis, entourés, félicités par la foule.

Cependant la *Una* ne s'était pas arrêtée sur les récifs. Tournant sur elle-même et poussée par les brisants, elle était venue s'ensabler au sud du môle, à cent brasses du rivage, présentant son flanc et sa carène aux vagues et à la tempête. Là, du moins, la vie des hommes ne courait plus autant de danger.

Le sauvetage cessa, la mer n'était plus tenable. Il restait à bord un de nos amis, ainsi que d'autres passagers et tout l'équipage. Au déclin du jour plusieurs personnes effrayées des périls de la nuit mirent un canot à la mer, et à l'aide d'un grelin, qui avait été porté du bâtiment au rivage, crurent pouvoir gagner la terre sans accident; mais la première lame qui les prit en flanc culbuta l'esquif, et précipita dans les flots ceux qui le montaient. Par bonheur les eaux étaient là peu profondes; en temps de calme elles ne s'élevaient pas à plus de quatre pieds. Un seul homme lâcha le câble et fut noyé; les autres se sauvèrent, et j'eus l'indicible plaisir d'embrasser mon ami, qu'un moment nous avions cru perdu.

Je dois payer ici mon tribut de reconnaissance à MM. les capitaines des navires français qui se trouvaient alors en rade, pour leur conduite à mon égard. C'était d'une part M. Desachet, qui fut plus tard commandant de la garde nationale française à Mexico; de l'autre les capitaines Duprat et Leboulanger, de la marine de Bordeaux, et un quatrième dont j'ai oublié le nom; mais si ma mémoire est ingrate, mon cœur ne l'est pas.

Aussitôt que la *Una* eut touché, ces messieurs mirent une chaloupe à la mer : leur première idée fut de porter secours à ma famille. Pour une femme, pour des enfants, le danger est plus grand, l'intérêt plus pressant. Dirigée par ces habiles marins, l'embarcation bondissait sur la lame, se jouait avec les brisants. Nous les rencontrâmes comme nous arrivions sous le vent du môle. En nous voyant près d'échapper au sort funeste qu'ils avaient appréhendé pour nous, ils nous félicitèrent par des démonstrations expressives, quoique muettes en apparence, car le vent emportait leurs paroles; puis ils poursuivirent leur course jusqu'au bâtiment. Là, ils recueillirent ceux de nos effets qui étaient dans nos cabines, et revinrent au rivage ramenant quelques naufragés.

Si en leur adressant alors mes remercîments au milieu du trouble général, je n'ai pu trouver des paroles assez éloquentes pour bien peindre mes sentiments, qu'ils apprennent du moins,

grain des plus terribles était aux prises avec eux. L'officier de quart l'avait laissé fondre sur le brick, sans prendre le moindre ris dans les toiles qu'on avait étalées à profusion au souffle d'une brise caressante.

Dès le matin nous avions observé des signes précurseurs de l'ouragan : dix-sept trombes s'étaient formées en même temps autour de nous, versant dans la mer, par leurs noires cornues, l'eau distillée que l'évaporation lui avait enlevée. Ce phénomène révélait quelque chose d'insolite dans l'état de l'atmosphère; le capitaine y avait vu l'annonce d'un coup de vent pour le soir; mais malgré sa prévision, la confiance téméraire du second avait rendu fort problématique l'issue de la lutte engagée. Le navire se trouvait dans une position effrayante : poussé par tous les vents à la fois, il courait sur la vague sans roulis, sans tangage, comme un char à vapeur sur un rail de fer, et sans autre mouvement sensible que ce battement de bas en haut qu'éprouve un wagon. Nivelant ainsi sa marche, le brick fendait avec une puissance irrésistible la lame qui s'ouvrait profondément et qui l'eût englouti si sa vitesse ne l'eût sauvé. De chaque côté les eaux bouillonnantes s'élevaient à deux et trois mètres au-dessus du pont, de sorte qu'il suffisait d'un faux coup de barre pour que le *Pétersbourg* glissât sous la lame et disparût à jamais. Le sort du navire était entre les mains des timoniers.

Tout était sinistre autour de nous : la nuit ténébreuse, le trouble universel, la foudre qui sillonnait la nue, la vague qui s'abattait avec fracas, la tempête qui rugissait dans les voiles, les cris sauvages et cadencés des matelots, le son rauque du porte-voix qui, comme la trompette du jugement dernier, dominait tous ces bruits, tous ces cris, tous ces mugissements; enfin, le danger succédant à la quiétude; l'image de la mort aux joies de la vie!

Réfugiées au fond de la chambre, entre les bras de leur mère, mes enfants ne comprenaient guère le danger que par l'instinct que la nature a mis dans tous les êtres vivants; en voyant l'altération des traits de leur mère, leurs cris avaient remplacé le fou rire de leur âge. Hélas! dans ces instants de graves et de sinistres pensées, où le calme est nécessaire à l'esprit, où l'homme doit l'emploi de toutes ses forces au salut général, je dus faire cesser l'expression de leur terreur. Au ton impérieux dont je prononçai le mot « silence ! » elles se turent subitement; leur respiration s'arrêta, leurs larmes cessèrent de couler, et croyant conjurer ma colère, l'aînée, me regardant d'un air caressant, me dit d'une voix étouffée : « Tu

mandement de la *Una*, mais il fut timide à son tour; il craignit un accident si, revenant au mouillage, ses ancres venaient à déraper, et redoutant le blâme de MM. Hargous, la sévérité des règlements des compagnies d'assurance, qui refuseraient de payer les indemnités réclamées en rejetant sur lui la faute du désastre, il laissa consommer la perte du navire avec un stoïcisme désespérant pour les passagers, admirable pour les armateurs, qui n'avaient rien à perdre.

Attentif aux progrès du vent qui gonflait la houle et gouvernait le navire désemparé, calculant le peu de chances de salut qui nous restaient si, passant entre le fort et le môle, le bâtiment allait heurter les écueils de l'île Verte ou se jeter sur les côtes d'Alvarado, je paraissais partager l'impassibilité du capitaine sous l'empire de sentiments bien différents, et ne répondais que par des paroles vagues et brèves aux questions pressées de ma femme et de mes deux petites filles, qui regardaient avec effroi la mer qui les menaçait, avec espoir le môle dont nous approchions, et qui se couvrait de curieux accourus au tintement de la cloche d'alarme. Ces pauvres anges prêtaient l'oreille au brisement de la vague, au sifflement du vent, puis se pressaient contre moi, s'emparaient de mes mains, de mes bras qu'elles étreignaient convulsivement comme un appui qui ne pouvait leur faire défaut au moment du danger, appui bien faible, hélas! s'il eût fallu les arracher du sein des flots.

Déjà nous n'étions plus qu'à une encâblure du môle, assez près pour entendre les cris confus de la foule, trop loin pour en espérer aucun secours. Un banc de récifs nous en séparait, barrière infranchissable, courte comme le passage de la vie à la mort, immense comme la distance du fini à l'infini. Tout à coup une violente secousse se fait sentir; elle renverse ceux qui ne sont pas préparés à la recevoir : la *Una* a touché un rocher; sans doute sa carène s'est entr'ouverte; elle s'incline du côté du fort, elle frémit dans sa résistance à l'aquilon. L'équipage reste immobile; les passagers courent et s'agitent. Pour moi, préparé d'avance à ce moment de confusion, je m'empare du premier moyen de sauvetage qui se trouve à ma disposition; je m'élance dans le canot du pilote, amarré à l'un des côtés du bâtiment.

Ce canot était le jouet des vagues; tantôt il s'élevait à la hauteur des haubans, tantôt il semblait s'engloutir sous la lame moutonneuse. Lancé contre le navire, on eût dit qu'il allait s'y briser; renvoyé par le choc, il prenait une position inclinée qui rendait imminent le péril des malheureux assez osés pour y placer leur

grain des plus terribles était aux prises avec eux. L'officier de quart l'avait laissé fondre sur le brick, sans prendre le moindre ris dans les toiles qu'on avait étalées à profusion au souffle d'une brise caressante.

Dès le matin nous avions observé des signes précurseurs de l'ouragan : dix-sept trombes s'étaient formées en même temps autour de nous, versant dans la mer, par leurs noires cornues, l'eau distillée que l'évaporation lui avait enlevée. Ce phénomène révélait quelque chose d'insolite dans l'état de l'atmosphère; le capitaine y avait vu l'annonce d'un coup de vent pour le soir; mais malgré sa prévision, la confiance téméraire du second avait rendu fort problématique l'issue de la lutte engagée. Le navire se trouvait dans une position effrayante : poussé par tous les vents à la fois, il courait sur la vague sans roulis, sans tangage, comme un char à vapeur sur un rail de fer, et sans autre mouvement sensible que ce battement de bas en haut qu'éprouve un wagon. Nivelant ainsi sa marche, le brick fendait avec une puissance irrésistible la lame qui s'ouvrait profondément et qui l'eût englouti si sa vitesse ne l'eût sauvé. De chaque côté les eaux bouillonnantes s'élevaient à deux et trois mètres au-dessus du pont, de sorte qu'il suffisait d'un faux coup de barre pour que le *Pétersbourg* glissât sous la lame et disparût à jamais. Le sort du navire était entre les mains des timoniers.

Tout était sinistre autour de nous : la nuit ténébreuse, le trouble universel, la foudre qui sillonnait la nue, la vague qui s'abattait avec fracas, la tempête qui rugissait dans les voiles, les cris sauvages et cadencés des matelots, le son rauque du porte-voix qui, comme la trompette du jugement dernier, dominait tous ces bruits, tous ces cris, tous ces mugissements; enfin, le danger succédant à la quiétude; l'image de la mort aux joies de la vie!

Réfugiées au fond de la chambre, entre les bras de leur mère, mes enfants ne comprenaient guère le danger que par l'instinct que la nature a mis dans tous les êtres vivants; en voyant l'altération des traits de leur mère, leurs cris avaient remplacé le fou rire de leur âge. Hélas! dans ces instants de graves et de sinistres pensées, où le calme est nécessaire à l'esprit, où l'homme doit l'emploi de toutes ses forces au salut général, je dus faire cesser l'expression de leur terreur. Au ton impérieux dont je prononçai le mot « silence ! » elles se turent subitement; leur respiration s'arrêta, leurs larmes cessèrent de couler, et croyant conjurer ma colère, l'aînée, me regardant d'un air caressant, me dit d'une voix étouffée : « Tu

le vois, mon petit papa, nous ne pleurons plus[1]. » Paroles bien simples, dont un père ne saurait se souvenir cependant sans répandre une larme d'attendrissement.

Équipage et passagers, nous travaillions à l'envi. Les petites voiles ne tardèrent pas à s'abaisser, mais il n'en fut pas de même des grandes; longtemps nos efforts furent vains, et Dieu sait ce qui fût advenu si l'ouragan ne les eût mises en pièces. Une fois dégagé de la puissance qui l'opprimait, le bâtiment remonta léger sur la lame, et nous fûmes sauvés.

Je devais à madame de Fossey et à mes petites filles un dédommagement de ma dureté apparente, à moi-même un soulagement à l'espèce de remords que j'en avais conservé; un baiser à chacune ramena le sourire sur les lèvres et la joie dans le cœur de ces trois créatures chéries, et je reçus en retour, sous toutes les formes, un déluge de caresses, comme si elles aussi eussent eu à purger un remords, celui de m'avoir accusé d'insensibilité.

Cette soirée a laissé une impression ineffaçable dans le souvenir de ma fille Manuelita; plusieurs années après, elle pâlissait encore toutes les fois qu'une rafale ébranlait les contrevents de la maison, ou que la bise grondait sur les toits.

(18) Gonzalo de Sandoval, le plus illustre des capitaines de Cortès, fonda cette petite colonie, et la nomma Medellin, du nom d'une petite ville d'Estramadure, où Cortès et lui étaient nés.

Ce chef espagnol fonda aussi la colonie de l'Espiritu-Santo, sur les rives du Goatzacoalco, non loin de l'embouchure de ce fleuve; mais il n'en existe aujourd'hui que quelques ruines. La colonie de Vera-Cruz a absorbé celle-ci, et la ville de Sandoval n'a fleuri qu'un moment.

(19) Je me souviens que lors des désastres de la première campagne du Texas, en 1836, on fit à Mexico des levées d'hommes dont je fus plusieurs fois témoin. Les recruteurs se répandaient dans les lieux de réunion des gens du peuple, et à un signal donné, ils s'emparaient chacun d'un ou de deux hommes, les déclarant soldats de l'État; et comme ces malheureux, ne se souciant point d'un tel honneur, cherchaient à s'y soustraire par la fuite, on leur jetait des nœuds coulants, on les traquait comme des taureaux dans les savanes. Puis le ministre de la guerre, Tornel, disait aux cham-

[1] *Ya lo ves, papacito, como ya no lloramos.*

bres, à la face de tous ceux qui pouvaient le démentir, que les Mexicains étaient vraiment dignes de la liberté, et qu'ils sauraient la défendre; que les légers échecs éprouvés par l'armée au Texas avaient jeté un deuil profond dans tous les cœurs, et que, pleins d'enthousiasme, les citoyens s'enrôlaient pour venger la mort de leurs frères!

Les meilleures lois, au Mexique, sont toujours celles qui sont le moins bien observées. Santa-Anna décréta en 1853 que les levées de force seraient remplacées à l'avenir par le tirage au sort, auquel seraient soumises toutes les classes de la société. Eh bien, le jour où le premier tirage à la conscription eut lieu à Guanaxuato, j'ai vu de mes propres yeux faire une levée de force au village de Mellado, à un quart de lieue de la ville. On s'empara d'une vingtaine d'ouvriers mineurs, qu'on arracha ainsi à leurs familles au mépris de toutes les lois humaines.

(20) Je dis qu'il y a humiliation à être courtaud de boutique. En effet, ce métier sert-il à cultiver l'intelligence? Non, il l'abrutit.

Ce métier de boutiquier n'impose-t-il pas l'obligation de mentir constamment à celui qui l'exerce? Si on le niait pour l'exception, on serait forcé de l'avouer pour la généralité. Eh bien, l'homme d'honneur ne finit-il pas par devenir un être méprisable, s'il prend l'habitude du mensonge? et si son cœur est déjà à demi corrompu avant d'être marchand, ne se fera-t-il pas bientôt un jeu de la fourberie et du vol?

Le commerce en détail n'a-t-il pas pour but de faire monter le prix des marchandises, et d'enrichir quelques faquins aux dépens des classes pauvres? Le commis marchand ne travaille-t-il pas à la fortune de son patron, frelon de la ruche sociale, au détriment de l'artisan laborieux, qui en est l'abeille industrieuse, et du consommateur qui en est la providence?

Si donc un marchand, apprenti ou maître, réfléchit un peu au rôle qu'il joue parmi les hommes, ne se trouvera-t-il pas humilié des fonctions qu'il remplit, et ne s'écriera-t-il pas avec dégoût, comme ce moraliste en tablier et en bonnet de coton : « Être né homme et devenir épicier! »

(21) Si nous considérons, en thèse absolue, l'utilité du latin et du grec dans l'enseignement secondaire, nous la trouvons nulle; ce sont des langues qu'on ne parle plus; et d'ailleurs, tous les auteurs anciens ont été traduits. Or, toute étude inutile est une étude nui-

sible, en ce qu'elle fait perdre un temps précieux, qui autrement serait employé à acquérir des connaissances qui peuvent servir.

Nous dira-t-on que pour posséder bien le français, l'étude des langues qui en sont la base devient indispensable ? Nous répondrons à cela que madame de Staël, que George Sand, que Béranger et cent autres écrivains ont enrichi notre littérature sans avoir fait d'études latines.

Je ne prétends pas dire, cependant, que la connaissance du latin et du grec soit un complément inutile à une solide instruction. Nous ne saurions douter qu'on ne comprenne d'autant mieux les difficultés analytiques et l'étymologie des mots, qu'on a plus étudié le mécanisme des langues mères. Mais si cette étude n'est pas inutile sous ce point de vue seulement, il n'est pas moins vrai de dire qu'elle n'est pas indispensable ; et alors, ne serait-il pas convenable de faire apprendre les langues anciennes comme complément des études en général, plutôt que de les imposer comme éléments nécessaires de toute doctrine ?

(22) Cette calebasse est le fruit du calebassier, arbre solané des régions chaudes des tropiques. En la coupant par la moitié et en la vidant, on fait de sa coque ligneuse ces tasses demi-sphériques, en usage chez les Indiens et chez les créoles des campagnes.

(23) La cataracte de Noalinco est formée par une rivière qui prend sa source dans les montagnes du village de Chiconquiaco. Peu de personnes en connaissent l'existence, et c'est cependant une des plus élevées du monde. Cette rivière se perd à moins d'un quart de lieue de sa chute ; elle traverse, par des conduits souterrains, tout ce qu'on appelle le Mal-Pais, et va reparaître à quinze lieues de là, au village d'Actopan.

Les bouleversements du terrain connus sous le nom de Mal-Pais proviennent du voisinage d'un volcan éteint, appelé Cerro-Borracho.

La chute d'eau la plus élevée des environs de Jalapa est, suivant le rapport des habitants du pays, celle de la Isleta, dans l'hacienda de Mahuixtlan appartenant à l'ex-comte de Santiago. Le ruisseau qui la forme a, dit-on, sept à huit mètres de large, mais au moment de se précipiter, il se rétrécit en s'encaissant, et s'échappe entre des rochers par une ouverture d'environ deux mètres. Tout autour du jet de la cascade, l'eau va tomber en pluie fine sur les arbres du vallon, qui, quoique fort élevés, semblent former un tapis de verdure du haut de l'escarpement.

(24) Le 31 janvier 1849, dans un voyage que je fis de San-Martin de Tezmelucan à Puebla, j'aperçus, pendant tout le temps du trajet, une épaisse colonne de fumée qui s'élevait du pic du Popocatepetl. Le ciel était parfaitement pur, la forme pyramidale du nuage demeurait constante : il n'était donc pas douteux que ce ne fût une forte exhalaison du cratère.

CHAPITRE CINQUIÈME.

(25) *Anahuac* veut dire, en langue mexicaine, *au bord de l'eau*. Ce nom n'a été donné, dans le principe, qu'à la vallée de Mexico, où les premières villes des peuples émigrés avaient été fondées sur les rives des lacs ; mais il s'étendit peu à peu aux provinces conquises, et finit par embrasser tout le pays désigné plus tard sous le nom de Nouvelle-Espagne.

(26) Quetzalcoatl, Manco-Capac et Bochica, dit M. de Humboldt, sont les noms sacrés des trois grands prêtres et législateurs des plateaux d'Anahuac, de Cuzco et de Cundinamarca. Les anciennes traditions les représentent comme des hommes venus du côté de l'Orient, d'un pays inconnu; ils étaient barbus et moins basanés que les indigènes au milieu desquels ils parurent. Ces hommes extraordinaires changent tout à coup l'état des Mexicains, des Péruviens et des Muyscas; ils réunissent les tribus errantes dans les forêts, ils enseignent aux hommes à labourer la terre, aux femmes à ourdir des étoffes; ils leur donnent un système religieux particulier, et leur apprennent les arts les plus indispensables à la vie sociale; ils remplacent les usages barbares par des institutions politiques qui rendent ces trois nations les plus puissantes et les plus policées du nouveau continent.

(27) Les historiens espagnols attribuent la mort de Montézuma aux Mexicains, et les Mexicains en accusent les Espagnols. Mais, dit l'abbé Clavigero, on ne peut guère admettre que Cortès, homme d'une politique si habile, ait commis un crime qui ne devait lui rapporter que des maux, puisque ce monarque était son meilleur appui.

Montézuma périt à l'âge de 41 ans, après en avoir régné 18. Il laissa de différentes femmes une nombreuse descendance, qui

tomba presque tout entière dans l'obscurité, et se confondit dans la masse des indigènes. Un fils et deux filles échappèrent à l'oubli après avoir embrassé le christianisme, et devinrent les fondateurs de nobles maisons, auxquelles le gouvernement espagnol accorda des domaines étendus et des honneurs héréditaires, en reconnaissance des services rendus par leur auguste père à la cause de Charles-Quint.

Celui des fils du roi aztèque qui fut baptisé sous le nom de don Pedro avait eu pour mère une concubine : il reçut les titres de comte de Montézuma et de Tula et de vicomte d'Iluca.

Ses deux filles étaient nées de deux femmes légitimes, les princesses Teitlalco [1] et Acatlan. La première, qui reçut de ses parrains le nom chrétien d'Isabelle, avait été mariée encore enfant à son cousin Guatimozin. Elle lui survécut assez longtemps pour donner sa main successivement à trois Castillans de familles distinguées, don Alonzo de Grado, don Pedro Andrade Gallego et don Juan Cano. Le premier mourut sans successeurs; les deux autres donnèrent naissance aux illustres maisons des Andrade-Montézuma, des Cano-Montézuma et des Miravalles.

La seconde fille, appelée Leonor après sa conversion, épousa un seigneur espagnol, don Christophe de Valderrama, dont sont descendus les Sotelos-Montézuma.

Voici la généalogie des Silvas dressée sur les anciens titres de la famille :

MONTÉZUMA ET TEITLALCO.

ISABELLE, mariée à son cousin Guatimozin, puis à Alonzo de Grado, à Pedro Andrade Gallego et à Juan Cano. — Isabelle eut de don Pedro Gallego

JUAN-ANDRADE-MONTÉZUMA, marié à doña Maria de Castañeda, dont le fils aîné fut

PEDRO-ANDRADE-MONTÉZUMA, marié à doña Luisa Peñas, dont il eut

JUAN-ANDRADE-MONTÉZUMA (l'ancien), marié à Béatrix Ossorio, dont il eut

JUAN-ANDRADE-MONTÉZUMA (le jeune), marié à Anna de Almaras, dont il eut

DIEGO DE ANDRADE-MONTÉZUMA, marié à Isabelle de Lujan et Quiros, dont il n'eut pas d'enfant mâle, et qui passa ses droits à sa fille

[1] *Teitlalco* veut dire *la divinité de la terre*. Prescott l'appelle *Tezalco*.

Maria-Anna-Andrade-Montézuma, mariée à don Fernando Nieto de Silva (1665), major espagnol, dont elle eut

Bartholome Nieto de Silva Andrade-Montézuma, marié à doña Maria de Piza-Guerrero, dont il eut

Juan-Joaquin Nieto de Silva Andrade-Montézuma, marié à doña ***, dont il eut

Pedro de Alcantara Nieto de Silva Andrade-Montézuma, marié à une demoiselle Zarragoza, dont il eut

Manuel Nieto de Silva Andrade-Montézuma, mort sans succession. Sa sœur aînée, héritière du majorat, est

Francisca Nieto de Silva Andrade-Montézuma, vivant encore et non mariée.

Dix-huit villages de la Villa-Alta de l'intendance d'Oaxaca relevaient du fief seigneurial de la famille Nieto de Silva-Montézuma. En épousant Andrade Gallego, Isabelle Montézuma reçut en outre de Cortès, pour sa dot, le village de Tacuba et ses dépendances. J'ignore comment ces biens cessèrent de faire partie des domaines de la maison des Andrade-Montézuma. Quant aux redevances et aux droits féodaux dont elle jouissait dans la Villa-Alta, une ordonnance royale de l'année 1745 les supprima, et y substitua une pension annuelle de 3,000 piastres sur le trésor d'Espagne. Cette pension, irrégulièrement payée par le Mexique depuis ses révolutions, se trouvait divisée en 1849 entre doña Francisca de Silva et son cousin don Manuel Zarate [1].

Doña Francisca et sa sœur doña Pascuala, souvent privées de cette pension, leur unique patrimoine, sont parvenues à éloigner d'elles la misère en mettant à prix les ouvrages de leurs mains, et en enseignant à lire aux enfants de leurs amis. Leur pauvreté était grande, mais elles savaient l'ennoblir; leur maison conservait encore l'apparence de l'opulence. Leur table était frugale; mais on y était servi en vaisselle plate. Leurs vêtements étaient simples; mais elles relevaient leur parure de quelques bijoux précieux. Leur bourse était impuissante à secourir le pauvre; mais elles trouvaient dans leur âme les consolations qui distillent un baume pour les douleurs, et les soins, les services pour lesquels elles étaient infatigables.

Je me souviendrai toujours avec bonheur des jours que je passai sous le même toit que ces excellentes dames: elles entouraient mon isolement des attentions les plus délicates. La bonté constante de doña Francisca, l'amabilité de doña Pascuala, vive comme une

[1] Cette malheureuse dame a été privée en 1850 de sa demi-pension par une sentence de la cour de justice d'Oaxaca, rendue en faveur de son cousin Zarate.

Napolitaine, l'inaltérable douceur de sa fille Marie de Carmel, la beauté de sa sœur Rosa, aussi fraîche, aussi vermeille que la fleur qui lui donne son nom, tout rendait leur société précieuse. On eût dit même que la séduction de cette demeure passait de l'homme aux animaux : des milliers de petits oiseaux venaient tous les soirs chercher un abri sous l'épais feuillage de l'oranger de la cour, de préférence à toute autre habitation, payant en accents joyeux la paix de l'asile qui leur était offert.

(28) Toute résistance était devenue inutile de la part des Mexicains assiégés, lorsqu'on signala une barque sortant de Tlaltelolco et se dirigeant au nord-est de la ville. Cortès envoya à sa poursuite plusieurs chaloupes, et un moment après les fugitifs étaient conduits en sa présence : c'étaient Guatimozin, sa jeune épouse Tecuichpo (Isabelle) et quelques seigneurs de la cour. Ils avaient attendu trop tard pour songer à la retraite.

Dès que le roi aperçut Cortès, il lui dit d'un air noble mais résigné : « J'ai fait ce que j'ai pu pour me défendre et sauver mon peuple ; j'ai succombé ; vous pouvez faire de moi ce que vous voulez. » Puis s'approchant de lui, il mit la main sur la dague du chef espagnol, et ajouta en montrant sa poitrine : « Frappez-moi de cette arme, délivrez-moi de la vie. »

Cortès lui adressa des paroles de consolation, et le traita avec égard ; mais il le fit garder étroitement, redoutant encore le pouvoir de ce fier Aztèque vaincu et dans les fers.

Lorsque quelques jours après Guatimozin endurait le supplice du feu avec le stoïcisme d'une grande âme, et qu'il entendait le cacique de Tacuba gémir douloureusement, il lui reprocha sévèrement sa faiblesse, en ajoutant : « Et moi, suis-je donc au bain, ou au sein des délices ? »

Certains historiens lui ont fait dire : « Et moi, suis-je donc sur des roses ? » Mais une réflexion bien simple nous prouve que le royal martyr n'a pas parlé de roses : c'est qu'on ne connaissait pas encore cette fleur au Mexique.

J'ai lu aussi que le cacique, cédant à la douleur, allait découvrir aux Espagnols le lieu où étaient cachés les trésors, quand Guatimozin empêcha cette révélation par la fermeté de ses paroles et de sa contenance.

(29) Cortès mourut à Séville le 2 décembre 1547, à l'âge de 63 ans. Son corps fut déposé dans le Panthéon des ducs de Medina-

Sidonia, d'où il fut transporté à Texcoco, puis transféré plus tard au couvent de San-Francisco de Mexico, puis enfin déposé dans l'église de Jésus de Nazareth, attenant à l'hôpital de la Conception, dont il était le fondateur. Lorsque le Mexique se rendit indépendant, on craignit que le peuple ne se portât à quelque acte barbare contre les restes du conquérant, et on les fit disparaître. Depuis lors on n'a jamais su d'une manière bien positive ce qu'ils étaient devenus; mais on s'accorde généralement à croire que les cendres du héros se trouvent aujourd'hui en Italie, au pouvoir de ses descendants, les Monteleone.

Aussitôt après la conquête, la femme de Cortès, doña Catalina Xuares, rejoignit son mari à Mexico. Son arrivée ne plut guère à Cortès, qui ne l'avait épousée qu'à regret. Toutefois son ennui fut de courte durée; elle mourut trois mois après d'un asthme, selon Bernal Diaz; mais, selon la rumeur publique et même les dépositions de quelques témoins, elle aurait été étranglée par son mari. Cette imputation est taxée de basse calomnie par Bernal Diaz, et il est important de remarquer à ce sujet que les ennemis de Cortès en Espagne n'ont jamais soutenu contre lui une telle accusation.

Cortès épousa plus tard, dans un voyage en Espagne, doña Juana Zuñiga, seconde fille du comte d'Aguilar et nièce du duc de Bejar (1529).

La ligne masculine des marquis del Valle finit à la quatrième génération. Le titre et les biens passèrent par alliance à la maison de Terranova, dont le chef descendait de Gonzalve de Cordoue, puis enfin à la famille des ducs de Monteleone, nobles napolitains.

(30) Deux motifs principaux excitaient la jalousie des Mexicains contre les Espagnols : le premier était la préférence accordée aux Européens pour tous les emplois honorables et lucratifs; le second était la faveur marquée dont les enfants de l'Ibérie jouissaient auprès des dames mexicaines. Une jolie femme, une riche héritière devenait presque toujours le lot d'un Espagnol. Les femmes acceptent rarement le second rang, lorsqu'elles peuvent prétendre au premier: l'amour-propre l'emporte souvent sur l'amour.

Il ne s'agissait donc pas seulement pour les hommes de s'affranchir d'un servage politique, mais encore de reconquérir auprès des femmes le rang auquel ils ne pouvaient prétendre qu'en privant les Espagnols de leurs priviléges, et qu'en demandant des philtres à la civilisation européenne.

tomba presque tout entière dans l'obscurité, et se confondit dans la masse des indigènes. Un fils et deux filles échappèrent à l'oubli après avoir embrassé le christianisme, et devinrent les fondateurs de nobles maisons, auxquelles le gouvernement espagnol accorda des domaines étendus et des honneurs héréditaires, en reconnaissance des services rendus par leur auguste père à la cause de Charles-Quint.

Celui des fils du roi aztèque qui fut baptisé sous le nom de don Pedro avait eu pour mère une concubine : il reçut les titres de comte de Montézuma et de Tula et de vicomte d'Iluca.

Ses deux filles étaient nées de deux femmes légitimes, les princesses Teitlalco [1] et Acatlan. La première, qui reçut de ses parrains le nom chrétien d'Isabelle, avait été mariée encore enfant à son cousin Guatimozin. Elle lui survécut assez longtemps pour donner sa main successivement à trois Castillans de familles distinguées, don Alonzo de Grado, don Pedro Andrade Gallego et don Juan Cano. Le premier mourut sans successeurs; les deux autres donnèrent naissance aux illustres maisons des Andrade-Montézuma, des Cano-Montézuma et des Miravalles.

La seconde fille, appelée Leonor après sa conversion, épousa un seigneur espagnol, don Christophe de Valderrama, dont sont descendus les Sotelos-Montézuma.

Voici la généalogie des Silvas dressée sur les anciens titres de la famille :

MONTÉZUMA ET TEITLALCO.

Isabelle, mariée à son cousin Guatimozin, puis à Alonzo de Grado, à Pedro Andrade Gallego et à Juan Cano. — Isabelle eut de don Pedro Gallego

Juan-Andrade-Montézuma, marié à doña Maria de Castañeda, dont le fils aîné fut

Pedro-Andrade-Montézuma, marié à doña Luisa Peñas, dont il eut

Juan-Andrade-Montézuma (l'ancien), marié à Béatrix Ossorio, dont il eut

Juan-Andrade-Montézuma (le jeune), marié à Anna de Almaras, dont il eut

Diego de Andrade-Montézuma, marié à Isabelle de Lujan et Quiros, dont il n'eut pas d'enfant mâle, et qui passa ses droits à sa fille

[1] *Teitlalco* veut dire *la divinité de la terre*. Prescott l'appelle *Tezalco*.

fusillé, Morelos offrit 200 prisonniers en échange de son ami, avec menace d'une terrible représaille si on attentait à ses jours: la proposition fut rejetée; Matamoros fut exécuté, et les 200 prisonniers espagnols subirent le même sort.

Sans condamner l'action de Morelos, nous mettrons en regard celle du général Nicolas Bravo, qui, en apprenant la mort de son père, que les Espagnols venaient de fusiller à Mexico comme insurgé, donna la liberté à 200 prisonniers qui se trouvaient entre ses mains : trait sublime d'une âme qui sait commander à ses passions et faire taire ses sentiments les plus chers !

En 1814, lorsque la révolution paraissait triompher, Morelos, qui rêvait une république, crut le temps venu de réunir un congrès national. Douze députés entrèrent effectivement en session à Apatzingan, et plus tard à Chilpancingo; mais à peine ce nouveau pouvoir discutant se fut-il élevé à côté du pouvoir agissant, qu'il resserra les facultés de celui-ci, et contraria ses opérations. Dès lors le mouvement révolutionnaire sembla s'arrêter; la décadence du parti libéral commença.

Un acte de témérité causa la perte de Morelos : ayant attaqué un corps d'Espagnols avec des forces trop inégales, il fut défait et tomba entre les mains de l'ennemi. On l'enferma dans la citadelle de Mexico en attendant son jugement; puis on l'emmena à San-Cristobal pour qu'il y subît sa double sentence de dégradation et de mort. Sa fermeté ne se démentit pas un moment; il mourut avec le courage d'un soldat.

Pour ce qui regarde la vie privée de Morelos comme ecclésiastique, nous devons avouer qu'elle n'avait rien d'édifiant : il violait publiquement son vœu de chasteté, et laissa plusieurs enfants, au nombre desquels figure en première ligne le général Almonte, homme distingué par son instruction et ses manières, qui a occupé les plus hauts emplois, et qui brigue depuis longtemps la présidence.

(33) Le Guatimala se rendit bientôt indépendant du Mexique. Il ne pouvait trouver aucun avantage à relever de Mexico, dont il se trouve séparé par une distance de 400 lieues environ, coupée de montagnes et de déserts qui rendent les communications difficiles et laissent en souffrance les questions qui réclament une prompte solution. La province de Chiapa, qui faisait partie de la juridiction de Guatimala, demeura annexée au territoire mexicain.

(34) L'empereur Iturbide laissa huit enfants, quatre garçons et

(31) Michel Hidalgo, curé de Dolores, n'avait aucun plan, aucune idée arrêtée sur une forme quelconque de gouvernement à établir, lorsqu'il aurait renversé l'administration coloniale, dont il avait à se plaindre. Un sentiment patriotique lui faisait rechercher le mieux pour la société dont il était une unité; mais il paraît certain, comme le dit Lorenzo Zavala, qu'il n'avait jamais songé à l'établissement d'une république, et que ceux qui l'accompagnaient n'y avaient pas pensé plus que lui. Cet oubli, cette imprévoyance incroyable, fut une faute grave qui éloigna de lui tous les penseurs qui voyaient la fin à la suite des moyens, et ne se sentaient pas la force de reconstruire par eux-mêmes l'édifice social sur les ruines du pouvoir que la révolution voulait abattre. Si, au lieu de flatter des passions viles, de déchaîner la vengeance, il eût parlé le langage de la justice et de la raison; s'il eût garanti les propriétés et la sûreté personnelle des gens paisibles, qui voulaient rester neutres dans le grand débat qui allait se vider; s'il eût fait voir à la nation un horizon d'institutions libérales avec un principe de stabilité dans les choses, il eût assuré tout d'abord le triomphe de sa cause. Mais, au contraire, gardant le silence alors qu'il doit parler, vindicatif et cruel alors qu'il doit se montrer généreux, il laisse partout derrière lui le deuil et la dévastation. Chacun craint pour ses biens, pour sa vie. Les patriotes eux-mêmes, victimes d'un si grand désordre, ou craignant de l'être, recherchent l'appui du gouvernement qu'ils détestent, mais qui les sauve du danger présent; et l'imprudente conduite des insurgés rend encore plus de partisans aux Espagnols que les cruautés des Calleja et des Cruz ne leur en avaient aliéné. L'histoire ne trouve à louer dans la vie d'Hidalgo que le courage de l'initiative dans la grande œuvre de l'insurrection.

(32) Joseph Marie Morelos, curé de Caracuaro, était de sang indien. C'était un homme sans instruction, mais il avait des idées, de l'énergie, de la constance; qualités qu'on rencontre rarement réunies chez la race indigène; et sa supériorité relative, comme capitaine de partisans, le fit reconnaître sans opposition par ses compagnons d'armes pour général en chef des armées nationales.

Quoiqu'il se crût souvent obligé d'agir sévèrement envers les vaincus, Morelos n'était point pour cela un homme sanguinaire: il cédait à une dure nécessité plutôt qu'à un instinct de destruction, comme on peut le reprocher au curé de Dolores. Ainsi, quand Matamoros, tombé aux mains d'Iturbide, à Valladolid [1], allait être

[1] Aujourd'hui *Morelia*.

fusillé, Morelos offrit 200 prisonniers en échange de son ami, avec menace d'une terrible représaille si on attentait à ses jours: la proposition fut rejetée; Matamoros fut exécuté, et les 200 prisonniers espagnols subirent le même sort.

Sans condamner l'action de Morelos, nous mettrons en regard celle du général Nicolas Bravo, qui, en apprenant la mort de son père, que les Espagnols venaient de fusiller à Mexico comme insurgé, donna la liberté à 200 prisonniers qui se trouvaient entre ses mains : trait sublime d'une âme qui sait commander à ses passions et faire taire ses sentiments les plus chers!

En 1814, lorsque la révolution paraissait triompher, Morelos, qui rêvait une république, crut le temps venu de réunir un congrès national. Douze députés entrèrent effectivement en session à Apatzingan, et plus tard à Chilpancingo; mais à peine ce nouveau pouvoir discutant se fut-il élevé à côté du pouvoir agissant, qu'il resserra les facultés de celui-ci, et contraria ses opérations. Dès lors le mouvement révolutionnaire sembla s'arrêter; la décadence du parti libéral commença.

Un acte de témérité causa la perte de Morelos: ayant attaqué un corps d'Espagnols avec des forces trop inégales, il fut défait et tomba entre les mains de l'ennemi. On l'enferma dans la citadelle de Mexico en attendant son jugement; puis on l'emmena à San-Cristobal pour qu'il y subît sa double sentence de dégradation et de mort. Sa fermeté ne se démentit pas un moment; il mourut avec le courage d'un soldat.

Pour ce qui regarde la vie privée de Morelos comme ecclésiastique, nous devons avouer qu'elle n'avait rien d'édifiant : il violait publiquement son vœu de chasteté, et laissa plusieurs enfants, au nombre desquels figure en première ligne le général Almonte, homme distingué par son instruction et ses manières, qui a occupé les plus hauts emplois, et qui brigue depuis longtemps la présidence.

(33) Le Guatimala se rendit bientôt indépendant du Mexique. Il ne pouvait trouver aucun avantage à relever de Mexico, dont il se trouve séparé par une distance de 400 lieues environ, coupée de montagnes et de déserts qui rendent les communications difficiles et laissent en souffrance les questions qui réclament une prompte solution. La province de Chiapa, qui faisait partie de la juridiction de Guatimala, demeura annexée au territoire mexicain.

(34) L'empereur Iturbide laissa huit enfants, quatre garçons et

quatre filles. Celles-ci résident avec leur mère aux États-Unis, où elles n'ont jamais consenti à se marier, quoiqu'il se soit présenté un grand nombre de partis brillants sous le rapport de la fortune. Elles aspiraient à des alliances illustres : ne les ayant pas trouvées, elles se sont résignées au célibat, et tout le monde les a louées de cette noble fierté.

De tous les fils d'Iturbide, Salvador est le seul qui se soit marié : il n'a pas été aussi difficile que ses sœurs [1].

(35) Dans les funestes journées de l'Acordada, les magasins du Parian [2] et quelques autres furent livrés au pillage. Quelques Français essuyèrent des pertes dont ils furent indemnisés plus tard ; les Espagnols furent ceux qui souffrirent le plus.

Le Parian était encombré de marchandises, et les coffres étaient pleins d'argent : tout fut perdu. Les hommes, les femmes, les enfants, les soldats, se poussaient, se pressaient aux portes des plus riches magasins, s'arrachaient les objets qu'ils emportaient, se culbutaient, se frappaient de leurs poignards ou de leurs baïonnettes; et pendant une journée les rues ne furent remplies que de ces misérables qui couraient mettre en sûreté ce qu'ils avaient sauvé de la bagarre et revenaient pour disputer le reste du butin.

On vit même quelques officiers supérieurs percer de leurs lances des pillards qui se sauvaient avec des sacs d'argent, puis faire passer le corps du délit des épaules de la victime à la croupe de leurs chevaux.

L'un d'eux avait une fois l'impudence de raconter comment il avait perdu 15,000 piastres ce jour-là. J'entrai, disait-il, dans une boutique du Parian, dont on venait d'enfoncer la porte : je trouvai sous le comptoir deux sacs, dont l'un était percé, et en le soulevant, une cinquantaine d'onces s'en échappèrent. Pressé par le temps, et persuadé d'ailleurs que l'autre sac contenait également de l'or, je le mis sur mon épaule, et l'emportai chez moi. Mais quel ne fut pas mon désappointement en reconnaissant que j'avais abandonné mille onces d'or pour mille piastres. J'avais perdu 15,000 piastres au change.

(36) Le colonel Facio fut l'instigateur de la rébellion de Bustamante. L'empire que les conseils de son aide de camp exerçaient

[1] Salvador Iturbide a péri misérablement : il s'est noyé en se baignant dans la rivière de Tepic (juin 1856).

[2] Le *Parian* était un bazar qui se trouvait sur la grande place de Mexico.

sur l'esprit du général le fit chanceler dans sa foi politique; le prix éclatant qu'il lui montra en récompense de ses services le décida à agir en opposition avec ses principes et sa vie passée.

Facio fut nommé ministre de la guerre.

(37) J'ai ouï dire que les autorités de Gênes avaient déclaré infâme la conduite de ce capitaine, et l'avaient condamné à l'exil.

Le mot *Picalougade* (*piculugada*) est maintenant adopté dans la langue mexicaine, comme synonyme de *trahison*, de *félonie*.

(38) Santa-Anna fut vaincu à la bataille de Tolome par le général Calderon le 3 mars 1832 ; il le fut encore à celle du Gallinero, dans la personne de son lieutenant Moctezuma, le 18 septembre de la même année. Mais outre l'opinion publique qui lui était favorable, et qui lui donnait les moyens de réparer ses désastres, il avait avec lui un homme qui relevait son moral abattu et l'aidait de ses conseils : c'était Jean Arago, qu'on retrouva toujours fidèle à la personne de Santa-Anna.

(39) L'arrangement définitif qui eut lieu entre les généraux Bustamante et Santa-Anna, pour mettre fin aux hostilités qui depuis un an désolaient le pays, est connu sous le nom de *plan de Zavaleta*.

(40) Cette constitution de 1836, à mon avis, convenait mieux à la république mexicaine que celle de 1824: elle réunissait les pouvoirs en un seul faisceau, augmentait la puissance de l'action gouvernementale, concentrait les revenus de l'État en une seule main, qui les distribuait ensuite selon les besoins des départements, et réalisait ainsi de grandes économies dans l'administration. Il n'y avait plus qu'un congrès dans la capitale, au lieu d'une quarantaine de corps législatifs, tant de députés que de sénateurs, éparpillés sur le sol de la république, agissant en opposition les uns des autres, et très-souvent même contre leurs propres intérêts, par l'influence de quelque homme puissant qui faisait tourner les décisions des législateurs à son profit.

Il devenait dès lors moins difficile de trouver des hommes instruits et intelligents pour composer un seul corps délibérant, que pour en former un grand nombre. Le peu de gens vraiment capables qu'on rencontre au Mexique se trouvant répartis en quarante commissions législatives, il est clair que les ignorants, les sots, tous ces redoutables ennemis du bonheur des peuples et de la tranquil-

quatre filles. Celles-ci résident avec leur mère aux États-Unis, où elles n'ont jamais consenti à se marier, quoiqu'il se soit présenté un grand nombre de partis brillants sous le rapport de la fortune. Elles aspiraient à des alliances illustres : ne les ayant pas trouvées, elles se sont résignées au célibat, et tout le monde les a louées de cette noble fierté.

De tous les fils d'Iturbide, Salvador est le seul qui se soit marié : il n'a pas été aussi difficile que ses sœurs [1].

(35) Dans les funestes journées de l'Acordada, les magasins du Parian [2] et quelques autres furent livrés au pillage. Quelques Français essuyèrent des pertes dont ils furent indemnisés plus tard ; les Espagnols furent ceux qui souffrirent le plus.

Le Parian était encombré de marchandises, et les coffres étaient pleins d'argent : tout fut perdu. Les hommes, les femmes, les enfants, les soldats, se poussaient, se pressaient aux portes des plus riches magasins, s'arrachaient les objets qu'ils emportaient, se culbutaient, se frappaient de leurs poignards ou de leurs baïonnettes ; et pendant une journée les rues ne furent remplies que de ces misérables qui couraient mettre en sûreté ce qu'ils avaient sauvé de la bagarre et revenaient pour disputer le reste du butin.

On vit même quelques officiers supérieurs percer de leurs lances des pillards qui se sauvaient avec des sacs d'argent, puis faire passer le corps du délit des épaules de la victime à la croupe de leurs chevaux.

L'un d'eux avait une fois l'impudence de raconter comment il avait perdu 15,000 piastres ce jour-là. J'entrai, disait-il, dans une boutique du Parian, dont on venait d'enfoncer la porte : je trouvai sous le comptoir deux sacs, dont l'un était percé, et en le soulevant, une cinquantaine d'onces s'en échappèrent. Pressé par le temps, et persuadé d'ailleurs que l'autre sac contenait également de l'or, je le mis sur mon épaule, et l'emportai chez moi. Mais quel ne fut pas mon désappointement en reconnaissant que j'avais abandonné mille onces d'or pour mille piastres. J'avais perdu 15,000 piastres au change.

(36) Le colonel Facio fut l'instigateur de la rébellion de Bustamante. L'empire que les conseils de son aide de camp exerçaient

[1] Salvador Iturbide a péri misérablement : il s'est noyé en se baignant dans la rivière de Tepic (juin 1856).

[2] Le *Parian* était un bazar qui se trouvait sur la grande place de Mexico.

D'ailleurs, le principe de l'association, de l'unité en tout, n'est-il pas le plus actif, le plus fort et le plus économique? Et l'isolement, les existences fractionnées n'engendrent-ils pas l'impuissance, les basses rivalités, la misère et la souffrance? Ces vérités, à la portée du vulgaire, doivent donner gain de cause au système de centralisation.

(41) Le Texas fut d'abord dépendant de l'intendance de San-Luis Potosi; plus tard il fut annexé à la province de Coahuila, et forma avec elle un État particulier de la confédération mexicaine. Avant le traité de Guadalupe-Hidalgo, son territoire avait pour barrière, au nord la rivière Rouge, qui le sépare de la Louisiane, et au sud-ouest celle de las Nueces, qui le séparait des États de Coahuila et de Tamaulipas. C'est le pays le mieux arrosé de toute la Nouvelle-Espagne, et par conséquent le plus susceptible d'être parfaitement cultivé.

Éloigné du centre de la république mexicaine, oublié par le gouvernement général, qui ne s'est jamais occupé de travailler à la prospérité d'aucun État, et situé dans le voisinage d'un peuple entreprenant qui pouvait en faire en peu d'années un pays florissant, il n'était pas douteux que le cri d'indépendance ne se fît bientôt entendre, justifiant les prévisions du président Jefferson, qui écrivait en 1820 à un de ses neveux, étudiant à l'université de Cambridge, ces paroles remarquables : « Une chose que je ne saurais trop vous » recommander, c'est de donner des soins tout particuliers à l'étude » de l'espagnol. Cette langue est celle qu'on parle sur une immense » et riche portion de ce continent, destinée à être avant un quart » de siècle occupée par la race anglo-américaine. »

Seize ans ne s'étaient pas écoulés depuis cette prédiction, que l'établissement des Américains victorieux dans le Texas en avait prouvé la justesse prophétique.

D'après le traité de Guadalupe en 1848, les limites du Texas ont été reculées au sud-ouest jusqu'au rio Bravo del Norte.

(42) L'*ultimatum* intimé au gouvernement mexicain par le baron Deffaudis, ministre de France, commençait par énumérer une foule de griefs fort graves : dénis de justice, actes, décisions, jugements illégaux et iniques des autorités administratives, militaires ou judiciaires; puis il requérait la destitution des coupables et le payement d'indemnités pécuniaires. Il demandait en outre que les Français ne fussent jamais soumis dorénavant ni aux contributions de guerre ni aux impôts connus sous le nom de *prêts forcés*. Il

réclamait également la liberté de commerce en détail dont les marchands français avaient joui dans le principe.

Le traité de paix entre la France et le Mexique fut fait et signé à Vera-Cruz le 9 mars 1839, par le contre-amiral Baudin, d'une part, et MM. Gorostiza et Victoria de l'autre, *au nom de la très-sainte Trinité.* Il contenait cinq articles, dont un seul traitait des intérêts des Français au Mexique, c'était le troisième : en voici la teneur.

« En attendant que les deux parties puissent conclure entre elles » un traité de commerce et de navigation qui règle d'une manière » définitive et à l'avantage réciproque de la France et du Mexique » leurs relations à l'avenir, les agents diplomatiques et consulaires, » les citoyens de toute classe, les navires et marchandises de cha- » cun des deux pays, continueront de jouir dans l'autre des fran- » chises, priviléges et immunités quelconques qui sont ou qui se- » ront accordés par les traités ou par l'usage à la nation étrangère » la plus favorisée ; et ce gratuitement si la concession est gratuite, » ou avec les mêmes compensations si elle est conditionnelle. »

La diplomatie est vraiment chose facile, si elle n'exige pas d'autres connaissances que celles qui sont nécessaires à la rédaction d'un pareil article, lequel constitue tout le traité. Il paraît que cette phrase banale : « Les Français seront traités sur le pied de la nation la plus favorisée, » résume toutes les conditions de convenances et d'utilité. Désormais il devient oiseux de s'instruire des rapports de commerce de peuple à peuple, d'examiner si une clause de traité admise par l'un sans réclamation ne serait pas une cause de ruine pour l'autre. Si, par exemple, il plaisait au Mexique de faire payer aux vins d'Europe des droits exorbitants, par cela même que l'Angleterre y aurait souscrit sans difficulté, attendu qu'elle n'en produit pas, la France devrait se trouver fort heureuse de la position commerciale faite à cette puissance, et il n'y aurait pas lieu à revenir sur ce point.

Si les Anglais se bornaient au commerce en gros, ce qui arrive en effet, il leur importerait peu que le commerce en détail fût protégé ou non, et ils souscriraient sans trop de résistance à des exigences qui ne seraient pas fort onéreuses pour eux. Mais quand les Français viendraient ensuite réclamer la jouissance des meilleures conditions commerciales, eux qui sont plutôt marchands détaillants[1] qu'importateurs ou commissionnaires, auraient-ils à se louer de

[1] Les étrangers jouissent actuellement du privilége de vendre leurs marchandises en détail.

n'obtenir sous ce rapport que ce qui aurait été accordé à l'Angleterre, quoique ce fût la nation la plus favorisée?

Nous n'en finirions pas si nous voulions citer tous les cas où nos intérêts commerciaux pourraient se trouver en opposition avec ceux des autres nations, c'est-à-dire tous ceux où il y a danger à se laisser trop facilement aller à la formule accoutumée, en s'en remettant pour les détails à un futur traité de commerce qui se fait attendre de longues années, ou qui n'a jamais lieu. Il nous suffit d'indiquer l'inconvénient qu'il y a d'envoyer, pour traiter d'intérêts vitaux, des gens qui ne sauraient y être propres, et qui ont cependant la présomption de se croire la science infuse, dédaignant d'appeler à leur aide les négociants les plus intelligents parmi leurs nationaux, seuls capables de fournir des bases sûres à leurs prétentions. M. Deffaudis eût pu faire ce traité avec connaissance de cause, parce qu'il était resté plusieurs années au Mexique; mais qu'on envoie à sa place un marin qui ne connaît le pays que par ses cartes nautiques, je vois là plus que de la légèreté.

Nous avons cependant entendu bon nombre de membres de la chambre des députés, dans les séances des 25, 26 et 27 juin 1839, vanter la prudence du gouvernement français dans les affaires du Mexique, et trouver parfaite la conduite de l'amiral Baudin, quoique son refus d'accepter les conditions de Bustamante aux conférences de Jalapa eût causé la ruine des familles expulsées; qu'il les eût acceptées néanmoins après avoir fait tuer inutilement beaucoup de monde; qu'il eût admis la médiation[1] de l'Angleterre malgré la défense expresse du ministère; qu'il eût fait un traité de paix ridicule, et qu'il eût permis enfin qu'on traitât au château d'Ulua les pauvres expulsés comme des forçats. Louis-Philippe leur a sans doute tenu compte de leur abnégation dans cette circonstance comme dans tant d'autres. Hélas! sous ce règne, l'honneur français a reçu de rudes atteintes! Combien n'a-t-il pas souffert des fanfaronnades et des bassesses de ce gouvernement, qui, pour augmenter la prospérité et la force matérielle de la France, croyait qu'il fallait la dégrader moralement! Aussi, voyez comment est tombé Louis-Philippe : sans amis pour lui faire cortége dans sa fuite, parce que ceux-là mêmes qu'il avait servis n'avaient nulle estime pour son caractère comme roi. Tandis que Charles X, victime du machiavélisme de son cousin, s'achemina, lui, de Rambouillet à Cherbourg, accompagné de 800 gardes du corps, prêts

[1] On a nié l'acceptation de la médiation anglaise; mais que faisait donc alors M. Pakenham aux conférences des plénipotentiaires français et mexicains?

réclamait également la liberté de commerce en détail dont les marchands français avaient joui dans le principe.

Le traité de paix entre la France et le Mexique fut fait et signé à Vera-Cruz le 9 mars 1839, par le contre-amiral Baudin, d'une part, et MM. Gorostiza et Victoria de l'autre, *au nom de la très-sainte Trinité*. Il contenait cinq articles, dont un seul traitait des intérêts des Français au Mexique, c'était le troisième: en voici la teneur.

« En attendant que les deux parties puissent conclure entre elles » un traité de commerce et de navigation qui règle d'une manière » définitive et à l'avantage réciproque de la France et du Mexique » leurs relations à l'avenir, les agents diplomatiques et consulaires, » les citoyens de toute classe, les navires et marchandises de chacun des deux pays, continueront de jouir dans l'autre des franchises, priviléges et immunités quelconques qui sont ou qui seront accordés par les traités ou par l'usage à la nation étrangère » la plus favorisée; et ce gratuitement si la concession est gratuite, » ou avec les mêmes compensations si elle est conditionnelle. »

La diplomatie est vraiment chose facile, si elle n'exige pas d'autres connaissances que celles qui sont nécessaires à la rédaction d'un pareil article, lequel constitue tout le traité. Il paraît que cette phrase banale : « Les Français seront traités sur le pied de la nation la plus favorisée, » résume toutes les conditions de convenances et d'utilité. Désormais il devient oiseux de s'instruire des rapports de commerce de peuple à peuple, d'examiner si une clause de traité admise par l'un sans réclamation ne serait pas une cause de ruine pour l'autre. Si, par exemple, il plaisait au Mexique de faire payer aux vins d'Europe des droits exorbitants, par cela même que l'Angleterre y aurait souscrit sans difficulté, attendu qu'elle n'en produit pas, la France devrait se trouver fort heureuse de la position commerciale faite à cette puissance, et il n'y aurait pas lieu à revenir sur ce point.

Si les Anglais se bornaient au commerce en gros, ce qui arrive en effet, il leur importerait peu que le commerce en détail fût protégé ou non, et ils souscriraient sans trop de résistance à des exigences qui ne seraient pas fort onéreuses pour eux. Mais quand les Français viendraient ensuite réclamer la jouissance des meilleures conditions commerciales, eux qui sont plutôt marchands détaillants[1] qu'importateurs ou commissionnaires, auraient-ils à se louer de

[1] Les étrangers jouissent actuellement du privilége de vendre leurs marchandises en détail.

n'obtenir sous ce rapport que ce qui aurait été accordé à l'Angleterre, quoique ce fût la nation la plus favorisée?

Nous n'en finirions pas si nous voulions citer tous les cas où nos intérêts commerciaux pourraient se trouver en opposition avec ceux des autres nations, c'est-à-dire tous ceux où il y a danger à se laisser trop facilement aller à la formule accoutumée, en s'en remettant pour les détails à un futur traité de commerce qui se fait attendre de longues années, ou qui n'a jamais lieu. Il nous suffit d'indiquer l'inconvénient qu'il y a d'envoyer, pour traiter d'intérêts vitaux, des gens qui ne sauraient y être propres, et qui ont cependant la présomption de se croire la science infuse, dédaignant d'appeler à leur aide les négociants les plus intelligents parmi leurs nationaux, seuls capables de fournir des bases sûres à leurs prétentions. M. Deffaudis eût pu faire ce traité avec connaissance de cause, parce qu'il était resté plusieurs années au Mexique; mais qu'on envoie à sa place un marin qui ne connaît le pays que par ses cartes nautiques, je vois là plus que de la légèreté.

Nous avons cependant entendu bon nombre de membres de la chambre des députés, dans les séances des 25, 26 et 27 juin 1839, vanter la prudence du gouvernement français dans les affaires du Mexique, et trouver parfaite la conduite de l'amiral Baudin, quoique son refus d'accepter les conditions de Bustamante aux conférences de Jalapa eût causé la ruine des familles expulsées; qu'il les eût acceptées néanmoins après avoir fait tuer inutilement beaucoup de monde; qu'il eût admis la médiation [1] de l'Angleterre malgré la défense expresse du ministère; qu'il eût fait un traité de paix ridicule, et qu'il eût permis enfin qu'on traitât au château d'Ulua les pauvres expulsés comme des forçats. Louis-Philippe leur a sans doute tenu compte de leur abnégation dans cette circonstance comme dans tant d'autres. Hélas! sous ce règne, l'honneur français a reçu de rudes atteintes! Combien n'a-t-il pas souffert des fanfaronnades et des bassesses de ce gouvernement, qui, pour augmenter la prospérité et la force matérielle de la France, croyait qu'il fallait la dégrader moralement! Aussi, voyez comment est tombé Louis-Philippe : sans amis pour lui faire cortége dans sa fuite, parce que ceux-là mêmes qu'il avait servis n'avaient nulle estime pour son caractère comme roi. Tandis que Charles X, victime du machiavélisme de son cousin, s'achemina, lui, de Rambouillet à Cherbourg, accompagné de 800 gardes du corps, prêts

[1] On a nié l'acceptation de la médiation anglaise; mais que faisait donc alors M. Pakennam aux conférences des plénipotentiaires français et mexicains?

à mourir pour sa défense, et entouré de toute la pompe dont on puisse honorer une majesté déchue. C'est que Charles X, malgré les travers d'un esprit faussé par sa première éducation et par les suggestions de ceux qui l'entouraient, ne se laissait guider du reste que par son cœur vraiment français et par ses idées chevaleresques; et jamais par des spéculations d'argent lorsqu'il s'agissait d'un point d'honneur; et qu'il laissait après lui dans l'histoire quelques belles pages où on lisait, d'un côté, la délivrance des Grecs; de l'autre, la destruction des pirates sur la côte barbaresque, et l'agrégation de l'Algérie au royaume de France. L'humanité bénissait Charles X dans l'expédition de 1828; l'honneur national, vengé par celle de 1830, palliait les erreurs du vieillard dans l'esprit des Français, et y faisait prévaloir le respect au malheur.

Nos députés élevèrent très-haut le fait d'armes de la prise d'Ulua, pour contre-balancer les reproches que méritait Baudin; mais ils mentirent à leur conscience dans ces louanges exagérées : non que les Français n'eussent fait preuve d'intrépidité et de talents militaires dans cette occasion, mais parce que les adversaires qu'ils eurent à combattre n'étaient pas redoutables pour eux.

Les Mexicains n'avaient d'ailleurs qu'une artillerie mal montée et plus mal servie : ils n'avaient ni boulets rouges, ni boulets à la Paixhans, ni même de boulets de calibre, et la poudre dont ils se servirent était vieille et éventée, à tel point que les projectiles n'allaient qu'à demi-portée, ce que prouva d'une manière incontestable le mât de la frégate l'*Iphigénie*, qui fut atteint d'une grande quantité de boulets sans être abattu. Pendant une heure cependant le feu du château fut assez vif; mais comme il ne faisait que peu de mal, et que l'artillerie française en faisait beaucoup, il se ralentit bientôt, et dans les deux dernières heures du combat, il ne partait plus des batteries d'Ulua qu'un coup de canon par minute.

La forteresse se rendit lorsqu'il y eut plus de 1,100 morts ou blessés entre 1,800 hommes qui s'y trouvaient renfermés. Le commandant Gaona paraît s'être conduit comme un vaillant officier. Toutefois il n'en fut pas moins soumis pour la forme à un conseil de guerre; et c'est dans les pièces produites à l'appui de sa défense qu'il prouva d'une manière irrécusable que la place était dans le plus grand dénûment de tout ce qui est indispensable à une résistance sérieuse : problème dont le ministre de la guerre seul pouvait donner la solution.

(43) Je me suis limité au fait principal de la prise d'Ulua, en

parlant de l'expédition française, parce que mon précis historique n'admet ni détails ni faits secondaires. Mais les notes viennent à mon secours pour faire connaître un épisode curieux de cette petite guerre.

Le général Rincon, qui commandait à Vera-Cruz, capitula après la prise d'Ulua; mais le gouvernement, n'ayant pas ratifié la capitulation, remit le commandement à Santa-Anna, qui était alors sur son habitation de Manga de Clavo. Le 4 décembre, ce général fit prévenir l'amiral Baudin de cette décision négative; et apprenant que le prince de Joinville, profitant de la trêve, était venu à Vera-Cruz avec plusieurs officiers, il donna l'ordre de fermer les portes de la ville dans le but de s'emparer de sa personne. Mais avant qu'on l'exécutât, le prince s'était rembarqué : quelques officiers de grade inférieur seulement restaient à terre, et se trouvèrent prisonniers.

Voyant qu'il avait échoué dans sa tentative, Santa-Anna leur fit faire des excuses; on leur dit que c'était par erreur que la porte du môle avait été fermée; que l'ordre n'était relatif qu'à celles qui donnent du côté opposé, afin de prévenir la désertion qu'on avait remarquée dans les troupes mexicaines, et on leur rendit aussitôt la liberté.

Cette action ne resta pas impunie. Le soir même l'amiral Baudin et le prince de Joinville décidèrent qu'on rendrait la pareille à Santa-Anna, et qu'on attaquerait Vera-Cruz le lendemain, de grand matin.

Au point du jour les barques canonnières conduisent au pied des remparts de la ville environ 250 artilleurs et 300 matelots munis d'échelles. Ceux-ci surprennent les deux petits forts qui flanquent la ligne des fortifications sur la mer, enclouent les canons[1] et brisent les affûts. Les soldats qui devaient les défendre s'enfuient sans avoir essayé la moindre résistance.

Dans le même temps, un autre détachement fait sauter la porte du milieu, et s'avance au pas de course vers la demeure de Santa-Anna; mais ce général, réveillé par l'explosion du pétard, se sauve à demi vêtu par la terrasse, et va chercher un asile dans les maisons voisines. Un moment nos matelots crurent qu'ils le tenaient entre leurs mains; ils venaient de surprendre un général au sortir de sa chambre à coucher : c'était Arista, qui avait été prévenu trop tard, et qui fut emmené prisonnier. Le prince faisait partie de cette expédition, et fut un des premiers qui entrèrent dans la maison du général.

Santa-Anna s'était retiré avec toute la garnison dans la caserne

[1] Il y avait 60 canons.

de la Merced. 800 hommes s'y trouvaient réunis, et ne songèrent nullement à inquiéter les Français pendant tout le temps qu'ils occupèrent la ville. Cependant le prince de Joinville s'impatientait de n'avoir aucun ennemi à combattre. Emporté par sa fougue, il se dirigea sur la caserne à la tête d'un petit détachement qui grossit bientôt, et là une vive fusillade s'engagea entre les Mexicains et ses marins. On se disposait à faire sauter la porte du quartier, lorsque l'amiral, mécontent que cet engagement eût lieu sans son ordre et malgré sa volonté, se porta vers les combattants et fit cesser le feu.

Au premier coup de fusil, Santa-Anna s'était évadé : il s'était retiré aux abattoirs, où un gros de 7 à 800 hommes se trouvait stationné. Bientôt après, un trou avait été pratiqué dans le mur de la caserne, du côté de l'Alameda, et déjà une vingtaine de soldats s'étaient échappés dans la campagne, lorsque Baudin fit sonner le rappel.

Le principal but de la descente était rempli : si l'on avait manqué la capture de Santa-Anna, du moins on avait inutilisé l'artillerie de la place, qui pouvait faire du mal à la flotte. Une seule pièce avait été réservée pour le cas où la retraite serait inquiétée ; chargée à mitraille, elle fut portée à l'extrémité du môle et tournée du côté de la ville.

L'embarquement se faisait avec ordre, mais lentement, car la marée avait baissé, et ce ne fut même qu'en se jetant à l'eau et en mettant le feu à la pièce de l'arrière que les matelots purent mettre à flot la chaloupe de l'amiral. Déjà la plupart des embarcations avaient gagné le large ; peu d'hommes restaient à terre, quand les ennemis accoururent, pensant avoir beau jeu d'une poignée de marins en désordre; mais en débouchant sur le môle, la cavalerie fut mitraillée par la pièce de réserve, et la porte se trouva encombrée d'hommes et de chevaux mutilés. Santa-Anna lui-même, quoique à moitié caché par un des battants de la porte, eut un pied fracassé et un doigt de la main légèrement blessé.

La mort ainsi vomie par cette décharge inattendue dans les rangs de l'ennemi avait retardé assez la marche des cavaliers pour que les derniers matelots eussent le temps de s'embarquer après avoir encloué la pièce. Mais lorsque les Mexicains arrivèrent à la pointe de la jetée, les chaloupes étaient encore bien exposées; les décharges qu'ils firent tuèrent un homme et en blessèrent un autre dans celle de l'amiral. Toutefois le hasard protégea les Français dans leur retraite : une brume épaisse, chose fort rare à Vera-Cruz, dura toute la matinée; on ne distinguait pas les objets à

vingt-cinq pas ; de sorte que, tirant au jugé, les soldats, heureusement mal inspirés, envoyaient leurs balles par-dessus les embarcations. Si l'atmosphère eût été dégagée de vapeurs comme à l'ordinaire, nos marins eussent beaucoup souffert de la fusillade des remparts et de celle du môle. Malgré cette circonstance favorable, nous eûmes encore à regretter la perte de douze hommes dans cette expédition.

A peine Santa-Anna avait-il reçu cette petite leçon, qu'il adressa au gouvernement un bulletin où il disait qu'il venait de remporter sur les Français une victoire éclatante ; que ceux-ci, au nombre de 1,500, avaient tenté de s'emparer de Vera-Cruz, et qu'il les en avait chassés ; que les *lâches* avaient voulu parlementer, mais qu'il leur avait refusé quartier ; enfin, qu'ils avaient laissé 200 morts sur le champ de bataille, ainsi qu'une pièce de canon [1], et que tout portait à croire que l'amiral lui-même avait péri dans l'action. Il terminait en disant qu'il était mortellement blessé, mais qu'il se trouvait heureux de mourir pour sa patrie après un si beau triomphe.

L'exaspération des Mexicains contre nous fut au comble en recevant ce bulletin mensonger : les journaux, les pamphlets, nous traînèrent dans la boue. Les étrangers [2] mêmes se joignirent aux Mexicains pour nous ridiculiser. Les Anglais, les Allemands, affectaient de croire à ce tissu d'impostures, et nous calomniaient sciemment. Le consul de Prusse à Vera-Cruz écrivait à M. Sadler, négociant anglais à Oaxaca, « que ses cochenilles avaient échappé à la rapacité des mains françaises, et qu'il se réjouissait qu'il fût resté 300 de ces bandits sur le champ de bataille, » enchérissant encore sur le bulletin de Santa-Anna, qui n'en comptait que 200.

Plusieurs étrangers furent punis de leur défaut de charité pour les Français : ils furent confondus avec eux et souvent maltraités par le peuple. Le nom d'*Anglais*, sous lequel on désignait tous les Européens avant 1838, avait été changé en celui de *Français*

[1] Cette pièce de canon était précisément celle qui lui avait fait tant de mal. Comme elle portait la marque d'une fonderie française, cette circonstance fortuite servit à appuyer son imposture.

[2] Il y eut cependant quelques exceptions que je m'empresserai de faire connaître : le consul anglais de Vera-Cruz en fut une. Je regrette de ne plus me rappeler son nom. Ce digne homme rendit aux Français expulsés tous les services qu'il fut en son pouvoir de leur offrir. Sa générosité égalait sa bienveillance. Quand on apprit que notre consul, M. Glou, avait reçu la croix d'honneur, tous nos compatriotes, qui avaient été à même d'apprécier l'un et l'autre, s'écrièrent, inspirés par un même sentiment de justice : « Cette croix serait bien mieux placée sur la poitrine du consul anglais ! »

depuis le blocus, et cette circonstance, qui fut fatale à beaucoup d'Anglais et d'Allemands, me devint favorable par un hasard singulier.

J'étais alors à Oaxaca, et j'avais conservé l'habitude d'aller me promener à pied sur les rives de l'Atoyac avec ma femme et mes petites filles, qu'on connaissait généralement sous le nom de *las Inglesitas*. Or le père des *petites Anglaises* ne pouvait guère être regardé logiquement comme Français; de sorte que dans le même temps où les petites promeneuses recevaient les louanges, les caresses des hommes et des femmes du faubourg où nous passions, et que leurs parents échangeaient avec ces pauvres gens quelques signes d'amitié, les Anglais de la même ville étaient fort mal vus de la populace; et M. Sadler, entre autres, dont j'ai parlé plus haut, reçut un coup de pierre à la nuque qui faillit causer sa mort. Pareilles erreurs sont arrivées plusieurs fois à Mexico à la même époque.

Je ne saurais oublier non plus que l'*Iris*, gazette pleine de fiel qui se publiait dans la capitale, produisit un article signé *Un soldat*, où l'assassinat de tous les Français au Mexique était réclamé en expiation du sang mexicain versé dans cette guerre injuste; c'était un second acte des Vêpres Siciliennes qu'on prêchait aux leperos; mais ceux-ci restèrent sourds à l'appel. Quelques-uns nous insultaient en nous rencontrant; mais dès qu'ils virent les premiers effets de leur haine, qu'ils assistèrent au départ des caravanes d'expulsés, qu'ils portèrent leurs regards dans l'intérieur des chariots de voyage, encombrés de femmes et d'enfants, ils s'apitoyèrent sur le sort de ces malheureux; et s'il eût été en leur pouvoir de rapporter la loi d'expulsion, ils l'auraient fait à la presque unanimité.

Je dois dire aussi qu'une grande partie de la classe élevée de la société mexicaine apprit le décret d'expulsion avec déplaisir, et que tous les Français recommandables reçurent des marques non équivoques de bienveillance des personnes avec lesquelles ils étaient en relation. Et pour ce qui me concerne personnellement, je n'oublierai jamais que j'ai été exempté de l'expulsion par les autorités d'Oaxaca, quoique je me fusse refusé à solliciter cette faveur.

Une riche décoration avait été décernée par le congrès à Santa-Anna, pour prix de sa glorieuse victoire de Vera-Cruz, et chaque officier avait aussi reçu une croix d'or qui rappelât leurs hauts faits dans cette journée. Tous pouvaient démentir le bulletin du général en chef; mais les impostures qu'il renfermait leur attiraient des

louanges et des honneurs, et ils se turent en public, tout en confessant leurs fautes dans les entretiens intimes. Un seul osa parler, parce qu'il avait à se plaindre personnellement de Santa-Anna; c'était un capitaine appelé Orta, qui donna par la voie des journaux un démenti formel à l'auteur du bulletin. On instruisit son procès comme calomniateur, et malgré toute l'influence et le pouvoir de Santa-Anna, devenu président par *intérim*, on ne put le condamner, à la vue des preuves qu'il avait produites, et on se hâta d'étouffer l'affaire. Plus tard on obtint d'Orta une rétractation à l'amiable, et Santa-Anna lui donna en récompense les épaulettes de lieutenant-colonel.

Aujourd'hui, il n'est personne au Mexique qui ne sache à quoi s'en tenir sur la prétendue victoire du héros mexicain à Vera-Cruz, le 5 décembre 1839[1].

(44) La commission nommée par le gouvernement français pour la liquidation des trois millions d'indemnités n'accorda aux réclamants que deux millions environ[2]; le reste fut distribué quatorze ans après aux expulsés, proportionnellement aux pertes de chacun. Un grand nombre de ceux-ci avaient cessé de vivre, plusieurs étaient morts dans la misère.

La manière dont les expulsés français furent reçus au fort d'Ulua par leurs compatriotes, leurs vengeurs, est digne d'être rapportée. On ne connaît généralement les militaires que par le beau côté : voyons un peu le revers de la médaille.

La place était occupée par les artilleurs des bâtiments de guerre, commandés par un officier supérieur appelé Colombel. Cet homme était grossier et inhumain; il épuisa le calice d'amertume sur les familles infortunées qui vinrent chercher un asile au château; il les torturait, il les traitait de canailles et de vils banqueroutiers; il im-

[1] Voir la biographie du général Santa-Anna publiée à Mexico en 1847.

[2] On se demandera sans doute pourquoi la France exigea du Mexique trois millions d'indemnité, puisqu'elle n'alloua que les deux tiers de cette somme aux réclamants. En voici la raison.

On sait que les réclamations sont toujours plus considérables que ne le sont les pertes réelles; et ce n'est que quand on les soumet à l'examen d'une commission spéciale, après qu'elles ont été reconnues légitimes en principe, qu'on en fixe le chiffre précis d'après les documents fournis par les dossiers. Or, comme le ministre de France n'avait jamais pu s'entendre avec le gouvernement mexicain sur l'application du point de droit international, on n'en était jamais venu à débattre les droits individuels des réclamants; de sorte que l'ultimatum portait le chiffre des réclamations sans rabais. Si le cabinet mexicain eût souscrit plus tôt au principe de l'indemnité, il en eût été quitte pour deux millions au plus.

posait aux hommes des travaux qui ne convenaient ni à leur éducation ni à leur constitution; il rudoyait les femmes, ne trouvait que des choses désagréables à leur dire. Puis il nourrissait tous ces fugitifs avec les plus mauvais aliments trouvés dans le fort : c'était du biscuit moisi et des haricots gâtés. Le vin, qui d'abord avait été accordé aux femmes, fut retranché de leur ration.

Une dame de ma connaissance, habituée aux commodités de la vie, madame Ferrat, arriva au fort avec ses deux petits enfants : Colombel la fit loger dans une espèce de cachot humide et infect. On lui représenta qu'elle y tomberait malade infailliblement. Il répondit en levant les épaules : « Eh! que m'importe à moi qu'une femme de plus ou de moins crève sur la terre! » A chaque heure se reproduisaient de semblables gentillesses de sa part, imitées, je le dis à regret, par d'autres officiers. La majorité de ceux-ci néanmoins montrait des sentiments qui leur faisaient honneur.

Comment! des militaires français sont envoyés pour protéger leurs compatriotes, leurs frères, contre l'arbitraire d'un peuple étranger; ils viennent redresser des torts en leur faveur; puis après avoir servi d'instruments à de grandes fautes qui ont compromis la fortune et l'existence de ceux qu'ils devaient défendre, ils affectent de les croire indignes de la protection de la France! Ils les accusent de crimes et de bassesses sans pouvoir justifier en aucune façon la sévérité de leurs reproches! Une telle conduite à l'égard des expulsés était d'autant plus injuste, que le Mexique était alors surtout le pays d'Amérique où l'on trouvait réunis le plus de Français honorables sous tous les rapports.

Bien différemment pensait et agissait M. le prince de Joinville. J'en citerai un exemple.

Une cinquantaine d'expulsés, hommes, femmes et enfants, étaient arrivés au château d'Ulua après la distribution du matin. Ils n'avaient pas mangé depuis dix-huit heures; le commandant les remit au lendemain pour leur donner des vivres. Ces malheureux se soumirent d'abord avec résignation; mais plus tard les besoins impérieux de leurs enfants les rendant plus hardis, ils allèrent pour la seconde fois solliciter un peu de biscuit pour eux. Colombel les envoya au diable et les menaça de les mettre aux fers s'ils venaient encore l'importuner. Ce nouvel acte de dureté mit un terme aux réclamations de ces pauvres gens.

Sur le soir, M. Glou, consul de France à Vera-Cruz, vint au château, et les nouveaux hôtes du domaine militaire se plaignirent à lui de cette violation des lois de l'hospitalité et de l'humanité,

lorsque rien au monde ne pouvait la justifier. M. Glou consentit à conduire une députation d'entre eux auprès du prince de Joinville, pour demander justice du traitement qu'ils éprouvaient.

Arrivé en sa présence, notre malavisé consul lui exposa l'objet de leur mission, et ajouta qu'il espérait de la bonté de Son Altesse qu'elle voudrait bien donner des ordres pour que pareille chose n'arrivât pas à l'avenir. Mais ce bon prince : « Comment! monsieur le consul, lui répondit-il, voilà tout ce que vous demandez lorsque nos compatriotes meurent de faim! c'est trop peu. Allez, annoncez-leur de ma part que j'aurai le plaisir de venir à leur secours; qu'ils prennent patience. »

Aussitôt il fit porter au fort d'excellent biscuit, du pain frais, des saucissons, des boîtes de conserves et plusieurs caisses de vin. Nos affamés bénirent le prince tout en riant aux dépens de notre consul, et passèrent joyeusement leur soirée à vanter les nobles sentiments de Joinville, lorsqu'ils semblaient condamnés à souffrir et à maudire toute la nuit ce Colombel aux entrailles de tigre.

(45) Quel que soit mon désir de n'offenser personne, de ne blesser aucune susceptibilité en traçant l'histoire du Mexique, je ne puis cependant ni cacher ni pallier la vérité. Mon devoir est de raconter les faits comme je les sais, comme je les ai vus. Or, toute narration simple de ce qui se passe sur un champ de bataille au Mexique devient un reproche, une accusation tacite contre la milice de ce pays, et s'il s'agit de décrire les combats qui se livrent dans le sein des villes, loin de prendre à tâche de ridiculiser les partis belligérants, je me sens au contraire porté à atténuer leurs fautes, dans la crainte de passer pour un imposteur.

En effet, comment pourrait-on concevoir en Europe que deux partis ennemis restassent des semaines, des mois entiers, à portée de la voix, sans en venir aux mains, sans s'attaquer franchement, sans prendre aucun moyen de s'assurer le triomphe? Croirait-on que l'artillerie ne sert pas à tirer sur l'ennemi, mais seulement sur les édifices? Comprendrait-on qu'on tirât jour et nuit des coups de fusil dans les rues et du haut des terrasses, sous la protection des parapets, sans autre but que celui de faire du bruit? S'imaginerait-on enfin qu'il pût y avoir des officiers assez ingénus pour dire après plusieurs jours de feux bien nourris : « Grâce à Dieu, nous » n'avons pas encore perdu un seul homme! »

Le 15 juillet 1840, les troupes de la citadelle vinrent prendre position aux abords du palais national, à deux heures de l'après-

midi. Je demeurais alors dans la rue de los Plateros, qui aboutit à la place. On n'y voyait pas une âme; seulement un dragon à cheval posté à l'angle de celle de l'Espiritu-Santo montrait sa tête de temps en temps. De l'autre côté, sous la galerie de los Mercaderos, se tenaient quelques artisans armés, défenseurs de la cause d'Urrea.

Poussé par la curiosité, je m'étais mis à mon balcon avec deux amis qui se trouvaient en visite chez moi; l'un d'eux, fort petit de taille, s'était placé devant nous. Soudain un coup de feu partit de la galerie, et la balle vint briser le support de mes rideaux extérieurs. C'était un de ces vertueux amis de la liberté, qui, n'apercevant pas d'adversaire sur qui tirer, avait trouvé fort drôle de nous prendre pour point de mire. La balle avait passé au-dessus de la tête du petit homme et à un pouce de mon menton.

Malheureusement ces misérables visent souvent beaucoup plus juste, et donnent la mort à des gens honorables. Nous perdîmes ainsi notre compatriote, le médecin Plane, homme d'un esprit éclairé et d'un cœur généreux, dont la mort a causé un chagrin immense à ses amis, et un deuil sincère dans la société de Mexico. Plane avait fait partie de nos expéditions au Goatzacoalco : une humeur aventureuse l'avait conduit dans les déserts du Mexique ; son mérite éclatant l'appela bientôt dans la capitale, où il le plaça tout d'abord au premier rang parmi ses confrères. Il était sur le point de retourner en France lorsque le plomb assassin mit fin à ses projets et à son existence.

(46) La veille du jour où le général Rangel fut jugé par la cour martiale, je reçus la visite d'un des membres du tribunal. C'était un de mes amis, j'avais mon franc parler avec lui. L'ayant questionné sur l'issue probable du procès, il me répondit que l'acquittement était certain, qu'il n'y aurait sans doute pas un avis contraire, qu'on n'était pas habitué au Mexique à sévir avec rigueur contre les personnes coupables de délits politiques hors du champ de bataille ; qu'il serait injuste de reporter sur quelques-unes seulement toute la rigueur de la loi, lorsque tant d'autres avaient joui de l'impunité pour des délits semblables ; que pour ce qui le regardait, il se croirait coupable de partialité s'il rendait un verdict de mort contre l'accusé.

Après cette profession de foi, si étrange au premier abord, je ne pus m'empêcher de lui dire que j'attribuais précisément aux gens faibles comme lui le relâchement de tous les ressorts du gouvernement et les malheurs qui en étaient la conséquence. Je lui demandai s'il se croyait législateur ou simplement l'interprète de la loi ;

s'il avait le droit de façonner ainsi une sentence selon ses opinions privées ; s'il n'était pas tenu par son serment et par l'esprit des institutions judiciaires de la donner conformément à la voix de sa conscience et au texte du Code criminel ; si en usant du droit de faire grâce, il n'empiétait pas sur les prérogatives du congrès. J'ajoutai que si on n'avait pas encore commencé à réformer ces abus d'impunité, c'était sous le gouvernement sage d'Herrera qu'on devait surtout chercher à rétablir les rapports indispensables entre la faute et le châtiment ; que si Rangel était acquitté, ce serait un coup fatal porté à Herrera ; que ce président ne tarderait pas à succomber à de nouvelles tentatives mieux ourdies que la première ; que cette ère d'ordre et de moralité, inaugurée au 2 décembre, disparaîtrait sans doute pour ne plus revenir, et qu'on reverrait surgir à sa place l'hydre de la démoralisation sociale, que les Mexicains avaient eu tant de peine à terrasser ; qu'enfin si ce verdict d'acquittement était prononcé, ce seraient les propres juges de Rangel que le peuple devrait sacrifier au salut de la patrie.

Le lendemain l'acquittement était effectivement prononcé ; mais deux boules noires avaient été déposées dans l'urne, l'une par mon antagoniste de la veille, l'autre par un de ses collègues qui passait pour sa doublure.

Pauvre Rangel ! il ne se doutait guère que c'était moi qui lui avais valu ces deux votes sévères. J'étais cependant bien loin de vouloir sa mort individuellement : je ne le connaissais pas même de vue alors ; j'avais parlé des maux qu'avait attirés au pays l'impunité des crimes politiques en général, j'avais blâmé les juges de la cour martiale en masse ; mais j'aurais approuvé le juge qui, se voyant dans l'impossibilité de faire triompher la loi, eût donné comme les autres une boule blanche à l'accusé. Car, dans une société en désordre, où la voix d'un citoyen sans renom doit être impuissante, quoiqu'elle prêche la justiee, un homme peut bien protester seul contre un crime, contre une iniquité dont un individu, une famille, une classe de citoyens se trouvent victimes ; mais pourquoi s'opposerait-il à un acte de clémence, hors de propos ou non, quand la nation y applaudit ? A quoi bon montrer une vaine inflexibilité, et condamner un homme à l'échafaud, quand on est sûr de le rencontrer le jour suivant, libre et honoré dans les salons de ses amis ? Et qu'a-t-on pensé de cette protestation contre la décision irrégulière de la majorité du tribunal ? On a cru que son auteur avait été guidé par une vengeance personnelle, ou que ses penchants étaient naturellement sanguinaires : voilà tout.

Mais si le président, assumant sur lui la responsabilité de ses actes, eût fait fusiller sur-le-champ Rangel et les officiers qui avaient pris part à la révolte, c'eût été tout différent : un seul homme alors, dans cette position suprême, eût pu dominer la nation et l'associer au bien qu'il voulait faire. Le *pronunciamiento* de Paredes n'aurait vraisemblablement pas éclaté quelques mois plus tard, le traité de paix avec les États-Unis eût été signé, et le Mexique, au lieu de perdre la moitié de son territoire, n'aurait eu à sacrifier que le Texas jusqu'à la rivière de *Las Nueces*.

(47) Que de sottises j'ai entendu débiter par les libéraux *purs*[1] à propos de l'établissement d'une monarchie étrangère sur les ruines de la république mexicaine!

A l'époque de la domination de Paredes, je rencontrais souvent dans les salons de madame Dufoo, veuve du secrétaire général des finances, le député Pedro Zubieta, jurisconsulte qui passait pour fort habile, et qui fut nommé peu de temps après président de la chambre des députés, puis ministre des finances sous Gomez Farias. Dans nos conversations, il attaquait sans cesse le principe de la monarchie, que je défendais; et voici quels étaient les principaux arguments qu'il mettait en avant :

« Comment voulez-vous, disait-il, imposer aux Mexicains, qui vivent libres depuis vingt-cinq ans, un tyran qui les gouvernerait selon son caprice et ses idées d'outre-mer, sans aucune sympathie pour eux, puisqu'il ne les connaîtrait point et qu'il les mépriserait d'avance? Nous sommes habitués à l'égalité, et nous ne saurions supporter la morgue et les priviléges d'une aristocratie dont le monarque s'entourerait nécessairement. D'ailleurs, où trouverait-on de quoi former cette aristocratie, soutien de cette royauté improvisée? Le souverain l'amènerait-il à sa remorque? nous imposerait-on avec Sa Majesté des ducs français et des grands d'Espagne? En vérité, ce serait trop compter sur le caractère débonnaire des Mexicains; car, enfin, nous ne saurions nous dissimuler que ces seigneurs deviendraient bientôt les maîtres et nous les esclaves.

» Prendrait-on, au contraire, notre aristocratie parmi nos anciens comtes et marquis, ou parmi les plus riches de nos concitoyens? Mais alors nous verrions d'un côté une noblesse ignorante et stupide, ou de l'autre des dignitaires de la couronne presque tous couverts du mépris public. Enfin, il faudrait aussi que ce monarque étranger s'appuyât sur des baïonnettes étrangères; car s'il venait

[1] Épithète que les ultra-libéraux se sont donnée.

seul, il serait bientôt renversé, et s'il arrivait escorté de soldats européens, les Mexicains en seraient humiliés. La jalousie, les haines, aliéneraient bientôt au souverain les cœurs qu'il aurait pu gagner d'ailleurs; le pays entier se soulèverait contre lui et contre sa garde, et en peu de temps vous verriez tomber cette tête couronnée, et disparaître du sol mexicain ces satellites du despote, comme autrefois ceux de Ferdinand VII.

» Rappelons aussi, ajoutait-il, que ce serait impolitique de métamorphoser notre république en monarchie, puisque cela fournirait à nos ambitieux voisins un prétexte de plus pour nous faire la guerre, et cette fois ils n'épargneraient aucun sacrifice pour s'emparer du Mexique et pour l'annexer aux États de l'Union. Les troupes européennes se trouvant alors sur notre territoire, ce serait notre propre pays qui deviendrait le théâtre de la guerre entre ces étrangers avides, et nous n'aurions pas même le droit de nous plaindre, car ce serait notre imprudence qui aurait appelé sur nous tous ces désastres.» Voilà en un seul faisceau toutes les armes dont Zubieta et ses amis attaquaient le principe de la monarchie.

Or, il est évident que cet avocat commettait un anachronisme en se figurant un roi constitutionnel comme un despote à la façon de Louis XIV ou du roi de Naples. Le règne de Louis-Philippe n'était pas de mon goût ni de celui de beaucoup de monde ; mais cependant, quel homme sensé et impartial oserait donner à ce roi le nom de tyran ? Il convient encore moins à un Mexicain qu'à tout autre de juger son règne aussi sévèrement, étant à même d'en comparer les actes avec ceux des Santa-Anna, des Arista, des Valencia, des gouverneurs des États de la fédération, et des plus petits employés civils et militaires, nommés les uns pour gouverner paternellement et les autres pour servir un peuple qu'ils traitent au contraire à la manière d'ilotes. Il croyait, cet honorable député, ou feignait de croire, qu'un ordre du roi ou de ses maîtresses suffisait encore pour enfermer à la Bastille le premier venu, petit ou grand. Il vantait l'égalité comme un bienfait particulier aux institutions du Mexique, tandis qu'il n'existe pas de pays au monde où elle soit moins connue, puisque dans cette république les lois se taisent devant l'homme puissant, la raison n'appartient qu'au plus riche, et le droit de l'étranger le cède à celui du créole. Il vantait l'égalité, lorsque le bourgeois des villes naît officier, et l'habitant des campagnes soldat condamné au bâton, et il attribuait en même temps à notre aristocratie des priviléges qu'elle n'a plus, et au peuple français une servitude qu'il a brisée en 1789, ignorant que le fils du

grand seigneur porte l'épaulette de laine pendant plusieurs années, s'il n'a mérité celle de métal par ses études et son savoir, tandis que le fils du laboureur reçoit celle-ci d'emblée, s'il a satisfait aux examens de l'école.

Qu'un Mexicain, ami sincère des progrès de son pays, compare l'unité du Code Napoléon au labyrinthe de lois contradictoires où les avocats enferment les plaideurs, et où le juge trouve toujours une sauvegarde contre l'arbitraire de ses sentences, et il réclamera bientôt la réforme de cette législation monstrueuse. Qu'il compare nos tribunaux à ceux de son pays, et il sera humilié de la différence infinie qui existe entre eux à son désavantage, et il votera pour la destruction de ces laboratoires d'iniquités, qui font des plaideurs le jouet du caprice, de la passion et de l'avarice des juges. Qu'il se souvienne de ces ministres de Louis-Philippe, pairs du royaume, condamnés à la dégradation et à la perte de leurs droits civils, pour des fautes qu'on peut avouer au Mexique sans inconvénient. Qu'il visite nos bagnes, et il y verra quel est le châtiment qu'on inflige à ceux qui sont infidèles dans le maniement des deniers publics, et il rougira de honte et d'indignation en se rappelant avoir entendu dans son pays des employés aux douanes dire publiquement et impunément : « J'ai fait ma fortune en un an. » Pauvre Zubieta ! ou vous étiez bien peu au courant de ce qui se passait chez nous alors, ou vous n'étiez pas de bonne foi.

Quant au cortége aristocratique dont ce roi constitutionnel devrait s'entourer, et qui causait tant d'effroi à M. Zubieta, il ne se serait sûrement recruté ni dans les familles de haute noblesse de France et d'Espagne, ni parmi les grands propriétaires du Mexique. Le prince élu pour régner dans ce beau pays, pour mettre partout l'ordre à la place du chaos, devrait nécessairement amener avec lui quelques hommes habiles, nobles ou non, qui lui prêtassent le secours de leurs lumières et de leur expérience. Les Mexicains éclairés leur seraient adjoints pour les aider dans l'accomplissement de leurs grandes œuvres, et plus tard les services rendus seraient récompensés, soit par des distinctions personnelles, soit par des titres héréditaires sans priviléges, ce qui ne nuit en rien à l'égalité devant la loi. Les ex-nobles du pays, il est vrai, feraient corps avec cette dernière classe ; mais, rougissant de leur ignorance et de leur manière de vivre, ils s'efforceraient bien vite de s'élever au niveau de leurs modèles, aiguillonnés par l'amour-propre, qui, au Mexique surtout, ne fait jamais défaut.

Il se trouve toujours dans un État bien constitué, monarchique

ou républicain, une classe distinguée, formée d'hommes récompensés pour leurs mérites et leurs belles actions; c'est une noblesse à vie. C'est la seule que je comprenne, quand il n'y a pas de priviléges inhérents au titre.

En effet, pourquoi accorderait-on l'hérédité d'un titre nobiliaire, si l'on n'y joint aucune espèce de priviléges qui empêchent le patricien de perdre jamais la dignité que la loi lui confère, en tombant dans la misère et l'abjection?

Dans une monarchie absolue, c'est-à-dire celle où un seul homme gouverne à sa fantaisie, on sait que le trône a besoin d'un appui contre la multitude qui tendrait à le renverser; et ce sont les vassaux de la couronne, dont les intérêts sont liés à ceux du monarque, qui le défendent contre ses attaques. Cette noblesse doit être héréditaire comme leurs fiefs, parce que l'hérédité constitue un droit bien plus solide, bien moins contesté qu'une possession éphémère. Le peuple est plus porté à respecter un nom ancien qu'une illustration d'hier; et les enfants plus disposés à défendre des droits qui leur appartienent qu'un principe qui se trouverait, sans cela, en opposition avec leurs intérêts futurs. Cette noblesse doit jouir de grands priviléges, car elle doit toujours être riche, puissante et honorée. Mais dans l'état actuel de nos sociétés, où le fils de l'homme anobli et comblé des faveurs d'un gouvernement ne peut rien ni pour ni contre la royauté, et retombe dans les rangs du vulgaire malgré le titre qui lui est transmis, quelle est donc la raison qui a fait adopter le principe de l'hérédité? Le fils d'un brave ne peut-il être un lâche? celui d'un homme de génie, un sot? celui d'un citoyen dévoué, un égoïste? si; et pourquoi donc alors perpétuer une récompense qui n'est plus méritée? Que dirait-on d'une législation qui ferait retomber l'infamie du criminel sur toute sa descendance? Elle serait inique. Eh bien, l'hérédité de la noblesse, quand celle-ci ne peut plus être l'appui de la royauté, n'est pas moins illogique. C'est, en outre, un principe irréfléchi, calamiteux, inhumain, puisqu'il punit une race de l'illustration de sa souche; il la condamne aux maux les plus grands qui affligent l'humanité, aux tortures morales. Comment! vous voulez que je sois écuyer, baron, comte, marquis, duc, et vous ne m'avez réservé aucun emploi qui me donne de quoi soutenir mon rang; et vous ne m'avez constitué aucun majorat qui me mette à l'abri de la misère! Mais c'est intolérable. Vous n'ignorez cependant pas que je ne puis me faire ni perruquier ni chiffonnier; ma constitution, mon âge ne me permettront pas toujours de me faire soldat. Quel parti m'avez-vous

donc laissé? Hélas! celui de me brûler la cervelle, si j'en ai le courage; ou de calmer mon désespoir par l'ivrognerie, si l'affreuse misère m'étreint de ses haillons; ou, enfin, celui de me lancer dans la voie du crime, si j'espère y trouver profit et impunité. Voilà à quoi me condamne le principe d'hérédité sans priviléges, pour avoir le malheur de descendre d'aïeux illustres!

Napoléon Ier a commis la même faute lorsque, reconstituant une noblesse que la république avait abolie, il sacrifia aux préjugés, aux errements du passé, quand il était en son pouvoir de mieux adapter l'institution de la nouvelle classe patricienne aux exigences de son époque. Il décréta bien l'érection de majorats pour l'hérédité des titres qu'il créait; mais l'ancienne noblesse n'était pas soumise aux mêmes conditions, et rien ne la défendait de la misère. D'ailleurs, pour ce qui regarde la nouvelle, les abus l'auraient bientôt mise sur le même pied que l'ancienne.

Ainsi, si la noblesse mexicaine se trouvait malheureusement reconstituée sur les mêmes bases qu'en France, elle ne serait à charge qu'à elle-même; nullement au reste de la nation, à qui elle finirait par faire plutôt pitié qu'envie.

Pour ce qui regarde la force armée que le monarque étranger devrait amener à sa suite (car je conviens, en effet, que s'il venait seul, on lui ferait un mauvais parti dès qu'il montrerait de bonnes intentions), il est évident qu'elle devrait être assez considérable pour qu'on pût espérer de sa présence sur le territoire mexicain la tranquillité dont on n'y a guère joui depuis 1810, et dont cependant on a le plus grand besoin pour organiser le pays et en rendre les ressources productives. Pour résoudre ce problème, il faut 6,000 hommes de troupes étrangères, sans compter les cadres d'officiers et de sous-officiers, qu'on remplirait avec des soldats indigènes. Ce nombre est suffisant pour y maintenir la paix, car la presque totalité des Mexicains s'uniraient de cœur et d'action à un gouvernement fort et sage qui assurerait leur bonheur; et tous ces petits perturbateurs du repos public, qui ont trouvé si souvent un moyen d'avancement dans leurs rébellions sans cesse renaissantes, ne s'aviseraient plus, à l'avenir, de troubler l'ordre établi, certains de payer leur imprudence de leur tête ou de leur liberté Car, qu'on le sache bien, les Mexicains sont le peuple du monde le plus facile à gouverner.

Enfin, pour rassurer les libéraux *purs* et les esprits timorés du parti conservateur, qui, désirant la monarchie, y renoncent néanmoins dans la crainte de voir leur pays le théâtre d'une guerre désastreuse

entre les Anglo-Américains et les Européens, je ferai observer que les États-Unis subiraient, bon gré, mal gré, la monarchie mexicaine, empêchés qu'ils seraient par un sentiment de pudeur de dire à la face des nations : « Nous nous opposons à l'établissement de la royauté au Mexique, parce qu'elle y est le symbole de la paix et de la prospérité, et que nous prétendons y dominer nous-mêmes plus tard au moyen de l'anarchie et de la misère. »

D'ailleurs, si les Anglo-Américains osaient passer la frontière une seconde fois, et soutenir les armes à la main leur injuste prétention, les troupes du roi, instruites à meilleure école, la leur feraient repasser prestement, en leur ôtant toute envie d'y revenir de longtemps. La connaissance que nous avons tous de la manière de faire la guerre de ces superbes républicains nous autorise à poser en fait que 6,000 hommes de bonnes troupes européennes, aidés de quelques milliers d'auxiliaires du pays, peuvent aisément repousser l'invasion de 30,000 Américains. Or, comme la république mexicaine n'a pas pu résister à un nombre moitié moindre de ces envahisseurs, nous sommes en demeure d'attribuer à l'établissement d'une monarchie étrangère au Mexique, si la chose était possible dans les circonstances présentes, l'unique moyen de sauver l'indépendance de cette malheureuse nation.

(48) On accusa Arista d'avoir trahi dans les journées de Palo-Alto et du Ressac de Guerrero, se faisant battre exprès, à condition que l'ennemi ne ravagerait pas ses belles propriétés de la province de Coahuila; mais cette assertion n'a rien de probable; car enfin il est constant qu'il s'est défendu pendant deux jours, aussi bien que quelque général mexicain que ce fût; et que, si on lui reproche des mouvements stratégiques mal inspirés ou mal exécutés, ce n'est pas du tout à une condescendance infâme, inouïe, qu'on doit l'attribuer, mais bien à l'impéritie du chef et au peu de valeur de ses officiers.

Il n'y a pas plus de trahison dans ces fatales actions, de la part d'Arista, qu'il n'y en a eu de celle d'Ampudia, pour avoir mal défendu Monterey; ou de celle de Miñon à Buena-Vista; de celle de Santa-Anna à la Angostura, à Cerro-Gordo et à Churubusco; de Valencia à Padierna; et enfin, des généraux de la cavalerie à Molino del Rey. On conçoit que tous les Mexicains voudraient trouver à ces désastres une cause qui mît à couvert l'honneur de l'armée qu'ils avaient crue jusqu'alors invincible; c'est un sentiment naturel,

louable jusqu'à un certain point; mais il devient blâmable dès qu'on le pousse jusqu'à l'aveuglement et l'injustice.

Au reste, la nation, qui crut d'abord à la trahison d'Arista, fut bientôt désabusée en apprenant les défaites des généraux en qui elle avait le plus de confiance; et, quoique son procès ne se fût terminé qu'en 1851, elle l'avait déjà absous dans son opinion avant la fin de 1847.

(49) On donnait alors le nom de *polkos* aux jeunes gens qui dansaient la polka, c'est-à-dire qui appartenaient aux classes au-dessus du peuple.

Rien n'était plus facile que de disperser en un clin d'œil tous ces gardes nationaux, la plupart adolescents, si le commandant général Canalizo eût eu le moindre instinct de valeur. Le 1er mars au matin, trente cavaliers débouchant au galop par la rue de los Plateros eussent trouvé tous ces jeunes gens éparpillés dans les rues voisines de la Profesa, et fussent entrés pêle-mêle avec eux dans leur quartier. Les polkos ne se seraient pas défendus.

Mais, quand même on eût été forcé de recourir à l'artillerie pour enfoncer la porte du poste, on eût été très-peu exposé pendant l'attaque, puisque les fenêtres du couvent de la Profesa sont en petit nombre, et nullement disposées pour faire le coup de fusil. Pour que le feu des gardes nationaux fût à craindre, il aurait fallu que ceux-ci se montrassent à découvert, et nous sommes en droit d'affirmer qu'ils ne l'auraient pas fait.

Malgré cela, les troupes du gouvernement restèrent dans l'inaction, se contentant de faire des barricades aux abords du palais et de la grande place. De leur côté, les polkos construisirent à loisir des gabionnades, et l'on vit pendant vingt-trois jours se renouveler les scènes ridicules et calamiteuses qu'on avait eu à déplorer en 1840 et 1841. Il n'y eut que deux polkos de tués; mais en revanche, bien des malheureux périrent, soit par accident, soit par suite de criminelles préméditations.

J'avais échappé à un grand péril le 15 juillet 1840, j'en courus un plus grand encore dans cette révolte des polkos; je dirai comment.

On avait placé deux pièces de huit au carrefour des rues du Coliseo-Viejo et de l'Espiritu-Santo; et de là, on tirait jour et nuit contre le mur opposé de l'impasse de Dolores. Dans quel but? je n'ai jamais pu m'en rendre compte.

Un jour, le feu s'était ralenti; depuis plus de deux heures on

n'avait pas entendu une seule décharge; et pensant que je pouvais sans danger gagner la ruelle de l'Espiritu-Santo, je sortis de chez moi. Je demeurais à cette époque aux galeries du Coliseo-Viejo.

Ces galeries étaient désertes : un seul homme, portant un panier de provisions, marchait précipitamment le long des arcades; moi, je suivais le côté des maisons.

A peine avais-je fait dix pas, qu'une décharge à mitraille balaya la galerie. Ni l'un ni l'autre nous ne fûmes atteints; nous dûmes ce bonheur sans doute au peu d'éloignement de la pièce, qui permit que la gargousse passât entre nous deux sans trop écarter; son sifflement fut effroyable. Le panier du domestique fut emporté au loin, et ce pauvre garçon se prit à courir de toutes ses forces, rendu léger comme une gazelle par la frayeur. Pour moi, je continuai mon chemin du même pas, quoique persuadé que j'étais blessé, et me tâtant comme pour m'assurer que j'existais encore en entier. Quand j'arrivai dans la ruelle, que je fus hors de la portée du canon, ce fut alors que j'eus peur; je sentais mes jambes fléchir sous moi, et mon cœur battre contre ses parois comme un marteau sur une enclume. Ma première émotion m'avait paru faible; la réaction fut violente; je fus saisi d'effroi en songeant au passé, de même que je pâlis encore chaque fois que je me souviens du sauvetage de la *Una*.

(50) Au combat de Molino del Rey, les Mexicains avaient un corps de 4,000 hommes de cavalerie, tandis que les Américains ne pouvaient leur opposer que 280 dragons. Eh bien, malgré cette supériorité de forces et les ordres réitérés du général en chef, cette division n'osa point attaquer; elle resta dans l'inaction pendant sept heures d'horloge à une portée de fusil de cette poignée d'hommes, qui eussent été hachés jusqu'au dernier en moins de dix minutes, pour peu que le sentiment de l'honneur militaire eût eu quelque empire sur les officiers qui la commandaient. Ah! si Santa-Anna eût été obéi, c'était fait ce jour-là de Scott et de tous ses Américains!

(51) Ce fut l'étendard du jeune Parisien Dargonville qui le premier fut arboré sur le fronton du château de Chapultepec. On l'y vit étaler l'iris de ses couleurs pendant une minute ou deux, puis il disparut; ce qui fit penser à ceux qui comme moi considéraient l'action du haut des édifices de la capitale que la terrasse du château

venait d'être reprise par les Mexicains; mais il n'en était rien : le drapeau était tombé, une balle en avait brisé la hampe, et un moment après l'Américain Rogers y substitua le sien.

Je dois relever ici une imputation injuste faite par mistress Troloppe au courage des soldats américains. Certes, je les ai vus combattre de près à Churubusco, à Molino del Rey, à Chapultepec et à Mexico, et je n'ai rien remarqué qui ressemblât de leur part à de la lâcheté. Loin de là, ils combattaient avec un sang-froid qui frappa tout le monde, et donna le démenti le plus formel aux assertions de mistress Troloppe.

Pour le ton et les manières, les officiers américains sont généralement fort arriérés. Nous fûmes bien surpris de les voir se moucher avec leurs doigts, cracher partout à chaque instant sur les tapis, sur les murs, sur les meubles, s'asseoir aux fenêtres en mettant leurs pieds sur la rampe des balcons, et prononcer le *Goddam* à tout propos.

Le premier qui frappa mon attention par l'étrangeté de ses manières fut le général Tweegs. Trois jours après la prise de Mexico, le sénateur J. Quiñones, un de mes bons amis d'Oaxaca, me rencontrant au palais, me pria d'être son interprète auprès de Tweegs : il venait lui demander un ordre pour que les sentinelles ne tirassent pas sur les hommes qu'il allait envoyer relever, dans la rue de Santa-Ynes, où il demeurait, quelques corps morts qui exhalaient de l'odeur. Tweegs était dans la galerie du premier étage, assis sur un fauteuil et la jambe droite posée horizontalement sur un banc. Il s'était luxé le genou quelques jours auparavant en donnant un coup de pied à un de ses charretiers, et il venait, malgré cela, d'en donner un second à un pauvre Mexicain qui était venu lui faire une réclamation.

Le moment ne me paraissait pas favorable pour nous présenter à lui; cependant nous avançâmes, et je lui expliquai tant bien que mal le sujet de ma commission. « Si votre Mexicain, me dit-il, a des morts à enterrer, qu'il les enterre et qu'il ne vienne pas m'importuner pour cela. — Mais, général, les sentinelles de la caserne qui fait face à l'archevêché tirent sur les groupes qui se présentent, et il faut plusieurs hommes pour enlever les morts. — Eh bien, qu'il s'arrange; je n'ai ici ni papier ni encre, et je ne veux certes pas me déranger pour lui. » En disant cela, il se tourna d'un autre côté, ce qui m'indiqua qu'il était temps de me retirer.

Notre conversation avait duré tout au plus trois minutes, et dans ce court intervalle Tweegs s'était mouché avec ses doigts qu'il

essuya à son pantalon, et il avait craché deux fois, s'évertuant à atteindre le but le plus éloigné possible.

Un corps de volontaires du Tennessee se trouvait caserné au couvent des Augustins : ce quartier devint infect en quelques jours ; il n'était ni lavé ni balayé ; les ordures s'y entassaient, on ne marchait que sur du fumier dès qu'on avait franchi la porte d'entrée. Les trottoirs mêmes de la rue des Augustins étaient recouverts d'une épaisse couche de graisse d'une odeur nauséabonde.

Me trouvant par hasard à Tacubaya avec le colonel de ce même corps, et causant familièrement avec lui, je lui demandai pourquoi il ne commandait pas tous les jours quelques hommes de corvée pour nettoyer son quartier, qui sentait si mauvais. Il me répondit que ses volontaires étaient des hommes libres, et qu'il n'avait rien à leur ordonner hors du service purement militaire ; qu'aucun soldat ne lui obéirait s'il lui disait de prendre une pelle et un balai. Rochambeau avait raison : « les Américains sont de fiers cochons et des cochons fiers[1]. »

(52) Voici, sur le déplorable épisode de Guaymas, ce que M. de Raousset écrivait à son frère Victor deux jours avant son exécution :

Guaymas, 10 août 1854.

Mon cher et bon frère,

Quand tu recevras cette lettre, je ne serai plus de ce monde. Voici brièvement les circonstances qui ont occasionné ma mort. J'ai quitté San-Francisco le 25 mai ; je t'ai écrit pourquoi et comment. Après un voyage accidenté pendant lequel j'ai fait naufrage, demeurant douze jours dans une île déserte et sans eau, j'ai fini par arriver à Guaymas, où j'ai débarqué le 1er juillet. Le 13, des Français, au nombre d'environ 300, se sont soulevés. Il n'est guère possible, cette lettre devant être lue par d'autres personnes avant de te parvenir, que je te raconte à la suite de quels événements a eu lieu cette prise d'armes. Les Français étaient, avant mon arrivée, organisés en un bataillon de volontaires au service du Mexique. Ils avaient leurs officiers et leur commandant, bon soldat, mais incapable de diriger une action : les prétentions et la susceptibilité de cet homme m'ont obligé de lui laisser un commandement qui était au-dessus de ses forces. Il a mené les Français au combat comme un troupeau de moutons. Dès les premiers

[1] Ce mot a été attribué aussi à M. de Talleyrand.

coups de feu, ils se sont éparpillés et mêlés dans un affreux désordre. Je lui avais donné un plan général dont il n'a pas su faire exécuter le plus simple détail. Les Mexicains se sont d'ailleurs battus avec beaucoup de courage. Leur général est un homme d'une incontestable bravoure, et ils l'ont bien secondé. Le combat a commencé à 4 heures de l'après-midi ; à 6 heures, les Français, découragés et ayant perdu, en tués ou blessés, le tiers de leur effectif, se sont réfugiés dans la maison de l'agent consulaire français et se sont rendus à discrétion.

Dans ce malheureux combat, je n'ai pu qu'agir en soldat et donner l'exemple ; j'ai la conscience d'avoir fait pour les mener en avant tout ce que peut exécuter un homme ; mais je n'ai jamais pu en rallier autour de moi plus d'une vingtaine. Je suis resté deux ou trois minutes à cheval sur une muraille pour leur prouver qu'on pouvait passer de l'autre côté ; un seul homme m'a suivi. Ailleurs, je me suis lancé seul jusqu'à la caserne des Mexicains, qui était à une centaine de pas, aucun ne m'a suivi. Je suis resté là appuyé contre une muraille en ruines derrière laquelle étaient des soldats mexicains, et j'ai attendu que les Français vinssent à moi. J'ai reçu là, dans ma manche gauche, un coup de baïonnette et un coup de feu : ils l'ont vu, ils ont cru que j'étais blessé, et pourtant pas un n'est venu. J'ai dû aller les rejoindre.



Lorsque les Français sont entrés dans la maison consulaire, tout était fini. Je les voyais clairement perdus ; j'avais fait mon devoir et j'avais le droit de penser à ma sauvegarde. Plusieurs m'ont conseillé de fuir ; je le pouvais : il m'était facile de réunir une douzaine de matelots, de m'emparer d'un navire et de gagner la mer. Pardonne-moi, mon bon frère, de ne pas l'avoir fait : on eût appelé cela une fuite. J'étais venu pour partager le sort des Français : or, j'ai voulu le partager jusqu'au bout ; j'ai fait de propos délibéré le sacrifice de ma vie. Je ne me suis pas rendu, j'ai été fait prisonnier.

Hier, 9 août, j'ai été jugé par un conseil de guerre et condamné à mort ; je serai fusillé demain ou après-demain. Le général Yañez a bien voulu m'accorder l'autorisation de t'écrire, et me faire donner l'assurance que, sans avoir à souffrir aucune humiliation, je serai fusillé debout, les yeux non bandés, les mains libres. Depuis 27 jours que je suis en prison et au secret, j'ai eu tout le temps de voir venir la mort et de penser à ce qu'elle est, quand on la reçoit à 36 ans, de sang-froid, avec certitude, dans la plénitude de la vie et de la force. Ne va pas croire qu'il y ait

pour moi une souffrance dans cette situation, ne t'affecte pas à la pensée qu'il faut considérer ceci comme une longue et douloureuse agonie. Non, mon frère, tu te tromperais ; je meurs avec un grand calme. Il y a dans ma vie une somme de bien et de mal ; je considère le supplice comme une expiation du mal. Le peu de bien que j'ai fait, et celui surtout que j'ai voulu faire, me donnent le calme de la conscience ; si je suis ici, c'est pour avoir tenu mes engagements, c'est ma fidélité à ma parole qui creusera ma tombe. J'ai voulu faire du bien aux hommes qui m'avaient donné leur confiance ; j'ai sincèrement aimé le pays dans lequel je vais mourir. A part certains emportements de passion et de colère naturels à mon organisation, j'ai voulu sincèrement le bien du pays, et il ne pouvait que gagner à la réalisation de mes idées. Si la légation de France m'avait appuyé le moins du monde quand je suis allé à Mexico, j'ai la conviction qu'il en fût résulté de grands avantages pour le Mexique et pour les malheureux Français qui tentent fortune en Californie contre un avenir sans issue. Il a dépendu de moi de faire beaucoup de mal, si j'avais voulu exalter et flatter les passions mauvaises ; je puis dire que je n'ai jamais fait appel qu'à de bons sentiments : ma conscience est donc en repos.

J'ai dans l'immortalité de l'âme une foi profonde, je crois fermement que la mort est l'heure de la liberté ; je crois formellement à la mansuétude infinie du Créateur envers sa créature. Lorsque je demeure quelque temps à suivre cet ordre d'idées, j'arrive à une exaltation qui me fait considérer la mort comme l'heure la plus fortunée de ma vie. Tu le vois, mon frère, je meurs tranquille et tu ne dois avoir aucune inquiétude sur la manière dont se seront passés mes derniers instants.

J'ai prié un officier mexicain de recueillir sur mon cadavre une petite médaille que je porte au cou. Il la transmettra pour toi à son ami qui doit aller à Paris. Tu donneras cette petite médaille à ma nièce en souvenir de moi, et tu lui diras de se rappeler toujours en la regardant que la plus grande beauté de la femme c'est la sagesse ; qu'une femme doit avoir une vie sérieuse et penser à son ménage au lieu de rêver bals et colifichets. Tout ce que tu feras pour faire de ta fille une femme de cette nature, attachée à son mari, à ses devoirs, à la maison, une femme enfin dans le genre de sa mère, tu le feras pour le bonheur de ta fille. Quant à tes garçons, donne-leur une carrière à parcourir, donne à leur vie une occupation et un but, sinon tremble pour leur avenir ; méfie-toi de l'éducation universitaire, la plus détestable que je connaisse. Tu le sais comme

moi par expérience, les neuf dixièmes des élèves sortent du collége sans avoir rien appris. Soigne l'éducation de tes enfants, qu'ils apprennent beaucoup et surtout les choses pratiques. Le duc d'Aumale me disait : « Je ferai certainement apprendre à mon fils un état pratique et manuel pour qu'il puisse gagner sa vie. » Médite cette parole, mon cher frère, et n'oublie pas que celui qui parle ainsi est fils de roi. Ta position de fortune te met à même de donner à tes enfants l'éducation la plus complète qu'il soit possible d'imaginer. Ne néglige rien, c'est ton devoir, et leur avenir s'en ressentira. Je te parle ainsi de tes enfants et de toi, parce qu'après une séparation de quelques années nous sommes destinés à nous revoir. Par des routes diverses et en plus ou moins de temps, nous arrivons tous au même terme, la mort. La mort, c'est la réunion de ceux qui se sont aimés.

Notre père était un homme qui n'avait guère l'habitude de dérider devant nous son visage sévère, comment se fait-il que depuis des années je le vois en rêve, toujours souriant et bon? Comment se fait-il que j'ai conservé pour ma mère un culte et une affection et de continuelles aspirations vers elle, moi qui ne l'ai jamais connue?... C'est qu'il y a entre nous, sans doute, une chaîne mystérieuse qui commence avant le berceau, s'étend au delà de la tombe, et dont la vie n'est qu'un chaînon. Oui, nous nous reverrons. Il ne faut pas regretter ceux qui meurent; ils vont rejoindre ceux qui les ont aimés, et attendre ceux qui les aiment.

Tu as connu, dans le temps, ma liaison avec Héloïse, il en est survenu une fille dont l'avenir m'inquiète : c'est un devoir pour moi de te la recommander; je laisse à ton bon cœur le soin de juger ce que tu pourras faire pour elle.

Dis à ta bonne et excellente femme de faire prier pour moi ses petits enfants; qu'elle habitue ces petits anges à parler de l'oncle Gaston et à aimer sa mémoire.

Bonne Laurence! combien de fois dans le cours de nos aventures n'ai-je pas pensé qu'il eût mieux valu pour moi vivre calme et retiré dans les saintes joies de la famille, avec une femme excellente comme elle.

Tu sais quels étaient mes amis, dis-leur que je ne les ai pas oubliés; du seuil de la tombe où je descendrai demain, tous ceux qui m'ont aimé me deviennent plus chers, et du plus profond de mon cœur je leur suis reconnaissant pour les heures de joie que leur affection m'a données. N'oublie pas surtout Edm. de Narey, car il est celui de tous qui m'a le plus aimé et à qui je l'ai le mieux rendu.

Il est temps de terminer cette lettre déjà longue. Lorsque tu réfléchiras à ma vie, pense qu'il est des natures exceptionnelles, que leurs qualités et leurs défauts emportent dans des voies étranges. Il ne faut les juger qu'avec une grande modération.

Adieu, mon frère, continue dans ta vie comme tu l'as fait jusqu'à ce jour. Tu seras dans le vrai. Continue de te consacrer à ta femme et à tes enfants; faites-moi revenir au milieu de vous par la pensée, et croyez bien que le plus vif regret que j'éprouve, c'est de n'avoir pas, avant de mourir, quelques heures à passer dans ma famille.

Adieu encore, adieu pour la dernière fois, et au revoir dans un monde meilleur.

Signé Gaston de Raousset-Boulbon.

P. S. Tu recevras, ci-joint, une copie de ma sentence. Tu verras que je suis condamné comme conspirateur et révolté, mais qu'elle ne renferme pour moi aucun terme flétrissant. M. Calvo, agent consulaire de France à Guaymas, a été parfait pour moi dans mes derniers instants; j'ai à exercer vis-à-vis de lui une réparation juste et à laquelle je tiens.

Dans les papiers qui te seront envoyés de San-Francisco, il en est qui renferment sur lui des notes hostiles. Je te recommande d'effacer complétement tout ce qui dans ces notes a rapport à M. Calvo.

CHAPITRE SIXIÈME.

(52 *bis*) La ville de Mexico renferme 5,000 maisons, lesquelles jointes aux temples et aux autres édifices publics sont évaluées à 80 millions de piastres environ. Plus de la moitié de ces propriétés appartiennent au clergé.

Le montant total des propriétés du clergé dans toute la république, d'après le calcul de M. Lerdo de Tejada, dépasse 250 millions de piastres. C'est à peu près le tiers des biens fonciers de la nation.

Si on ajoute à ces biens le produit des dîmes, des droits de paroisse, ceux qui sont perçus pour les mariages, les baptêmes, les naissances, les décès, etc., on arrivera à un revenu annuel de 20 millions de piastres suivant l'évaluation faite par l'auteur déjà cité.

Le personnel du clergé mexicain, tant séculier que régulier, se compose aujourd'hui (1855) de 4,615 individus.

Le gouvernement est bien loin d'être aussi riche que le clergé :

Les dépenses du budget sont de.	24,819,203	piastres.
Les recettes de.	15,000,000	
Déficit annuel.	9,819,203	piastres.

Ce déficit n'augmente que très-peu la dette extérieure du Mexique: les employés, les pensionnaires du gouvernement en supportent une partie ; le reste retombe sur les différentes branches du service public.

Il serait bien à désirer qu'une constitution définitive réglât la fortune de l'État et celle du clergé, en accordant au premier, sur les biens de mainmorte, de quoi parer à ses besoins. Cependant ce n'est pas aux libéraux du pays que je confierais le soin d'en faire la répartition. Je préfère les voir où ils sont qu'entre leurs mains [1].

(53) Cinq cents nobles Mexicains, d'après la relation de Cortès, s'étaient fortifiés sur la plate forme du temple : il fallut bien un nombre d'Espagnols égal au moins pour les en déloger.

Les écrivains espagnols qui ont décrit ce temple ne se sont pas accordés sur ses dimensions. J'ai suivi les mesures adoptées par Clavigero, selon ce qui lui a paru le plus vraisemblable d'après la confrontation des écrits des quatre témoins oculaires, Cortès, Bernal Diaz, le Conquérant anonyme et Sahagun.

(54) Le *micuahuitl* tenait lieu d'épée. C'était un bâton garni de morceaux d'obsidienne, produit volcanique vitreux d'un noir enfumé que les Mexicains appelaient *itzli*. Les flèches étaient terminées par une lame d'obsidienne pointue et à deux tranchants. Les couteaux, faits de la même matière, avaient la dureté et le coupant de l'acier.

(55) Le Mexique a été le pays le moins maltraité des Espagnols. Cela vient de ce que les Mexicains, peuples guerriers, étaient assez

[1] Le gouvernement du président Comonfort vient de décréter (25 juin 1856) que le clergé mexicain ne possédera plus d'immeubles ; il constitue propriétaires de ces biens les locataires actuels, à condition d'en payer le loyer à titre de cens aux communautés et aux corporations dont ils les tiennent.

Cette combinaison sauvegarde et protége tous les intérêts : ceux du clergé, des corporations, des locataires, du fisc, et de la société entière. En mobilisant la propriété foncière, elle aplanit le principal obstacle qui s'est opposé jusqu'à ce jour à l'établissement d'un système d'impôts uniforme et équitable.

redoutés des conquérants pour en être ménagés. Mais les malheureuses populations des Antilles, des bords du lac Nicaragua et du Pérou, dont le caractère simple et doux ne leur inspirait aucune crainte, furent décimées chaque année, et de vastes solitudes se sont étendues sur les contrées les plus peuplées. Moins d'un siècle après l'arrivée de Colomb, il ne restait plus aucun indigène dans les Antilles.

(56) En 1843, M. Tornel, nouvellement nommé directeur de l'école des mines, mit au concours la chaire de langue française, pour se conformer au règlement de l'établissement. Cependant il avait déjà fait son choix parmi les aspirants : le moins digne de tous était précisément celui qu'il voulait faire nommer, parce qu'il était Mexicain. Le résultat de l'examen ne lui ayant pas été favorable, voici le moyen qu'il prit pour tourner la difficulté.

Il donna à son protégé la chaire d'allemand, sans examen préalable, bien entendu, car il n'en savait pas un mot ; puis il sollicita le titulaire de la chaire de français, qui possédait quelques notions de la langue de Schiller, de permuter avec lui. L'étranger n'osa pas lutter contre une volonté si tenace, et il accepta. De cette manière la chaire de français et celle d'allemand furent confiées à deux ignorants.

Si pareille chose arrivait dans une de nos écoles de premier ordre, que feraient les élèves ? que diraient les journaux ? quelle serait la conduite de l'autorité supérieure ? Il n'est pas douteux que les premiers se révolteraient, que les seconds crieraient au scandale, et que le gouvernement réformerait la décision du directeur. Mais que pense-t-on qu'il soit arrivé à Mexico ? Les élèves, dont les intérêts se trouvaient lésés, ne proférèrent pas un murmure ; aucune gazette ne signala à la vindicte publique cette partialité fatale à leurs progrès; et nulle espèce d'intervention supérieure ne vint remédier à ce mal, qui passa d'ailleurs inaperçu. C'était un abus de pouvoir, comme on en voit tous les jours; il n'y avait rien là qui pût fixer sérieusement l'attention des Mexicains ; ils en rirent et se turent.

Tornel, quoique fils de Français, s'est toujours montré hostile aux Européens en général et aux compatriotes de son père en particulier. Sans doute il a commencé par affecter une haine qui n'était pas dans son cœur pour faire oublier aux Mexicains son origine; mais comme l'habitude se tourne en un penchant naturel, il a fini par nous haïr instinctivement. On déteste toujours ceux auxquels on a fait sciemment du mal.

Son véritable nom était sans doute *Tournelle*. Avant 1826, il signait *Tournel*; mais ce nom lui paraissait encore trop français, il en supprima la troisième lettre.

Tornel a toujours occupé le ministère de la guerre sous Santa-Anna. On venait encore de lui rendre son portefeuille en 1853, lorsque la mort le surprit au milieu de ses premiers travaux.

(57) Il existait jadis dans les lacs de Mexico quelques îlots flottants que les Indiens avaient convertis en jardins potagers. Mais je ne crois point du tout que les *chinampas* formées autour des habitations des Aztèques fussent flottantes aussi, comme quelques-uns l'assurent; parce qu'il est infiniment plus difficile et plus incommode de les faire surnager que de les construire comme elles le sont à présent.

(58) L'ovation offerte chaque soir à l'Albini finit par être troublée par la discorde habituée des coulisses : elle se glissa parmi les acteurs, le parterre et toute la société mexicaine. Madame Césari joignait à un beau timbre de voix un physique agréable, et beaucoup de grâce et d'aisance dans les rôles d'homme. Elle s'était fait une petite cour d'adorateurs, et ceux-ci voulurent lui faire partager les honneurs de la scène qui n'avaient encore été que pour l'Albini. Jusque-là, c'était fort bien; mais les deux rivales ne se contentèrent pas d'être successivement applaudies : l'une prétendait faire cesser les applaudissements que l'autre recevait; la cabale s'en mêla, et dégénéra souvent en désordre.

Alors Mexico fut divisé en Albinistes et en Césaristes, et chaque parti eut ses champions. Il y eut des soufflets donnés de part et d'autre, et M. de Lisle, secrétaire de la légation de France, eut en sortant du théâtre un duel aux flambeaux, sur la terrasse de l'hôtel de l'ambassade, avec un capitaine mexicain nommé Cabrera. Peu s'en fallut que cela n'allât plus loin; mais enfin tout se calma, et, comme après le délire d'un moment d'ivresse, on dut se trouver humilié d'avoir porté si loin l'oubli de soi-même.

Ce duel d'un Mexicain était un événement inouï jusqu'alors : il ne s'est pas renouvelé depuis. Heureusement il n'eut pas de suites fâcheuses. Cabrera tira le premier et manqua; M. de Lisle refusa de tirer à son tour; puis les deux adversaires se donnèrent la main en signe de réconciliation. De la terrasse on passa dans la salle à manger, où l'on soupa gaiement, et Cabrera sortit de l'hôtel de la légation charmé de la courtoisie du diplomate. Le ministre de

France, eu égard aux circonstances, n'avait pu refuser à M. de Lisle d'accepter le défi de Cabrera. Il servit même de témoin à son secrétaire.

(59) J'ai dit que les théâtres de Paris sont les moins confortables du monde. En effet, voyez le grand Opéra, les Italiens, les Français : n'est-il pas vraiment honteux que, pour y placer cent ou deux cents personnes de plus, on sacrifie le spectateur et les convenances à la recette, et cela quand ces théâtres reçoivent du gouvernement une grasse subvention ?

Les Parisiens qui n'ont jamais perdu de vue les tours de Notre-Dame demeurent persuadés que leurs théâtres sont les plus beaux du monde, que tout y est au mieux, qu'on ne doit rien y changer. Mais que ces bons badauds voyagent pendant quelques années, et ils reviendront de leur erreur. Pour bien juger, il faut pouvoir comparer.

Alors quand ils s'asseyeront de nouveau au parterre de l'Opéra, ils s'étonneront, comme moi, qu'on n'y ait pas ménagé de couloirs pour se rendre à sa place ou pour en sortir, et qu'on soit obligé de passer par-dessus les stalles avec des bottes crottées, molestant ceux qu'on trouve sur son passage, à condition d'en être molesté à son tour un moment après. Ils murmureront sans doute lorsqu'ils se verront encaissés avec leurs familles dans une loge de côté, où l'on ne peut pas se remuer, où l'on étouffe, et d'où l'on n'aperçoit que la moitié de la scène. Et si pour éviter cet inconvénient, ils prennent place au balcon, ils ne tarderont pas à s'apercevoir que les banquettes et l'espace vide qui les sépare de la rampe n'ont pas été faits à la mesure de leurs corps et de leurs jambes. Malgré cela, ils se verront contraints de laisser passer les allants et venants.

Après avoir été mis à la torture toute une soirée au balcon du théâtre Français, je me demandais comment il était possible qu'on revînt encore s'y soumettre de soi-même. Tout le talent de mademoiselle Rachel n'aurait pu m'y décider. Il est vrai que ma taille dépasse de beaucoup la moyenne, et que mes jambes sont par conséquent plus longues que celles du commun des hommes ; mais n'est-ce pas une duperie de ne construire un théâtre que pour des nains ?

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer toutes les choses qui m'ont choqué à mon retour à Paris en 1841, et que cependant les Parisiens regardaient comme bonnes ou tout au moins comme indifférentes. Je me bornerai à en signaler une qui a produit sur moi un effet pénible.

Depuis quarante ans, des sommes immenses ont été dépensées pour embellir Paris : la Bourse a coûté vingt millions, la Madeleine n'a pas coûté moins ; pour le palais du ministère de l'intérieur on a dépassé cette somme ; l'arc de triomphe de l'Étoile a englouti trente millions ; le Louvre, je ne sais combien. Le résultat obtenu ne répond certainement pas aux dépenses qu'on a faites ; cependant, puisque les Français aiment qu'on admire leur capitale et font volontiers des sacrifices pour cela, excusons-les, chaque fou a sa marotte.

Mais voici d'un autre côté qu'on a jeté sur la Seine les ponts des Arts et d'Austerlitz, ceux des Saints-Pères, de l'École militaire, et plusieurs autres. Ces constructions étaient indispensables ; l'intérêt de tous les réclamait. Eh bien, le gouvernement s'est refusé à les faire lui-même. Prodigue de l'argent des contribuables pour des futilités, il s'est montré avare pour cet objet d'utilité publique. Il a abandonné l'entreprise à des spéculateurs, en leur accordant le privilége de rançonner les passants pendant quarante ou cinquante ans, même davantage, pour se couvrir de leurs avances.

Je ne blâme pas ici les entrepreneurs ; loin de là, j'applaudis à leur idée, et je serais charmé d'apprendre qu'elle les eût enrichis. Mais que dire des conseils municipaux de la bonne ville de Paris qui votent à chaque instant des sommes considérables pour des fêtes brillantes, des réjouissances publiques, et qui n'ont point eu l'esprit de racheter ces péages qui blessent le bon sens et les droits de l'humanité? Que dire de tous les gouvernements qui ont permis, pour économiser une somme comparativement minime, que le pauvre fût exclu de la voie publique, là où il pouvait trouver un allégement à ses fatigues?

J'ai maudit bien des fois les uns et les autres pour mon propre compte, lorsque, lassé de ma promenade et voulant couper au plus court, je ne trouvais pas un sou dans ma poche. Mais pour les portefaix, les impotents qui débouchent par la rue de Seine, et sont obligés de passer par le pont Neuf ou par celui des Tuileries pour se rendre dans le quartier du Palais-Royal, n'est-ce pas une indignité que de leur enlever pendant un demi-siècle la jouissance des passages qui abrégent les distances? Ces ponts se présentent à eux comme pour les narguer, pour leur rappeler à chaque pas qu'ils sont pauvres, et qu'on n'a guère pitié d'eux, quoiqu'ils portent sur le dos un fardeau pesant cent livres et plus, ou qu'ils se traînent avec peine sur des membres mutilés peut-être au service de l'État!

(60) J'ai en mon pouvoir une foule de documents qui m'autorisent à parler aussi sévèrement des juges mexicains; j'en citerai un, qui, quoique déjà ancien par sa date, paraît avoir servi de texte aux plaintes que les particuliers adressent chaque jour à l'autorité supérieure. Je le choisis de préférence parce qu'il est court et concis.

« *A Son Excellence le ministre de l'intérieur*,

» Zacatecas, 3 août 1837.

» Nous soussignés, négociants nationaux et étrangers, représentons respectueusement à Votre Excellence que la décadence du commerce, qui augmente chaque jour, a pour cause, parmi plusieurs autres, le manque de sûreté des chemins. Tous les jours des vols se commettent presque aux barrières de cette ville, et bien plus fréquemment encore sur le chemin qui conduit à la ville du Fresnillo; ils se commettent avec d'autant plus d'impunité qu'ils ne sont point poursuivis judiciairement, soit parce que les juges n'ont point à leur disposition les moyens de s'emparer des coupables, soit parce que la lenteur des formalités leur fait obstacle, soit parce qu'ils veulent que les procédures se suivent par les parties intéressées, ce qui augmente les pertes, puisque les effets ne se retrouvent pas et que les frais se multiplient; soit qu'enfin il y ait lacune dans les lois, manque d'énergie chez les personnes, ou tout ce que l'on voudra; mais le résultat est que les procès sont interminables, et que l'on voit très-rarement infliger des punitions. Les juges n'emploient pas la force armée à la poursuite des voleurs, tantôt sous le prétexte qu'il ne leur appartient pas de juger ceux-ci depuis qu'il a été dérogé à la loi du 29 octobre 1835; tantôt parce qu'ils attendent l'invitation des autorités civiles pour poursuivre, et que les autorités craignent, nous ne savons pourquoi, de n'être pas secondées. La force armée ne fait point de patrouilles ou n'en fait que très-rarement, et seulement dans l'intérieur de la ville. La sûreté diminue chaque jour, et s'il en est ainsi dans la capitale du département, que sera-ce sur les routes? Là, il n'y en a pas la moindre... etc.

» Nous prions donc humblement Votre Excellence de vouloir bien faire présenter au congrès les propositions convenables pour éviter autant que possible les vols, et amener le châtiment de ceux qui les commettent, etc. »

On me montrait un jour, à Oaxaca, un ouvrier employé à une bâtisse, me le signalant comme ayant, de notoriété publique, commis deux meurtres et un grand nombre de vols. « Eh bien, dis-je,

pourquoi la justice ne s'en empare-t-elle pas? Elle n'en est donc pas informée? — Si, me répondit-on, nous en avons averti nous-mêmes le préfet et le fiscal, et il nous a été répondu que, personne ne se portant partie civile, il n'y avait pas lieu à le mettre en jugement[1]; mais que si nous voulions le dénoncer formellement à l'autorité on lancerait un mandat d'arrêt contre lui. Or, vous devez penser que nous nous sommes bien gardés d'intervenir dans une affaire de ce genre, dont les conséquences n'auraient été funestes qu'à nous. » Ce préfet était cependant un des meilleurs officiers de police de la république. Qu'on juge donc des autres!

Deux Français[2] furent volés et dépouillés de tout ce qu'ils portaient sur la route de Mexico à Toluca. En arrivant à Lerma, à pied et demi-nus, ils se présentèrent *chez l'alcade* pour qu'on dressât *procès-verbal du crime* et qu'on fît quelques démarches pour en découvrir les auteurs. On leur demanda s'il leur restait de quoi payer le papier timbré, et, sur leur réponse négative, on leur dit qu'on ne pouvait pas procéder.

Un Français d'une force herculéenne, nommé Raillard, fut plus heureux : passant un jour, avec un sac de 500 piastres sous le bras, dans une rue déserte, il fut attaqué par un bandit qui lui mit la pointe de son couteau sur la poitrine en lui demandant son argent. La résistance était impossible; il fallut s'exécuter et présenter le sac au voleur; mais comme celui-ci dut employer ses deux mains pour le recevoir, il demeura un instant à la merci de Raillard, qui, sans perdre de temps, lui asséna un coup de poing dans l'épigastre et le culbuta : il était mort. Cette fois, le juge qui reçut sa déposition était un homme de bien, et le félicita d'avoir si bien réussi.

(61) Je n'ai jamais été insulté à Mexico par les leperos qu'une seule fois. C'était dans les premiers temps de mon arrivée, et le peuple n'était point encore accoutumé aux étrangers, qui s'y trouvaient en petit nombre.

En passant dans une rue voisine du marché, je fus atteint entre les deux épaules d'un projectile, pris dans la nature végétale et qui ne me fit que peu de mal. Il partait d'un groupe de portefaix assez éloigné de moi. Ne sachant précisément en qui punir l'insulte, je continuai mon chemin en leur envoyant quelques gros mots ; mais à peine eus-je détourné la tête, qu'un projectile de la même nature

[1] L'assertion du préfet et du fiscal était mensongère, car la loi qui régit les tribunaux criminels au Mexique ordonne de poursuivre d'office les coupables.

[2] MM. Lance et Broqua.

fit tomber mon chapeau, Furieux d'être le jouet de cette canaille, je cours sur le groupe, les poings fermés, pensant fouler aux pieds le premier qui me tomberait sous la main ; mais, bah! je n'avais pas fait dix pas, qu'il n'y avait plus personne ; je n'eus que la satisfaction d'être maître du champ de bataille. C'était, au reste, ce qui pouvait m'arriver de plus heureux.

(62) Les Mexicains sont inclinés au bien, mais ils n'ont pas la force de le faire lorsqu'il doit leur coûter quelque peine, leur causer quelque dégoût. On en a eu un exemple frappant le jour du combat de Padierna. Quelques heures après la déroute de Valencia, on apporta une douzaine de blessés dans la cour d'un restaurateur, à Tacubaya : on les coucha sur le pavé et on les abandonna. Quelques-uns avaient des blessures fort graves, d'autres en avaient de plus légères ; mais tous réclamaient des soins immédiats. Ces malheureux, qui n'avaient pris aucun aliment depuis la veille, qui avaient perdu une partie de leur sang, et qui souffraient de cruelles douleurs, faisaient pitié à voir, et personne cependant ne se mettait en peine de soulager leurs maux. Un négociant français, M. Clément Perrissin, qui logeait dans la même maison, après avoir attendu vainement que l'ambulance s'occupât de ces blessés, ou que les gens du pays prissent soin d'eux, descend de son appartement avec sa jeune femme, met en pièces ses draps de lit, ses serviettes, et prépare des compresses et des bandages. Madame Perrissin, qui eût fait la plus jolie sœur de charité, étanchait le sang, lavait les blessures; son mari les pansait. Leurs domestiques apportaient aux uns du bouillon pour les soutenir, aux autres un peu de vin pour les ranimer. Enfin, ils improvisèrent des lits où les malades purent reposer commodément.

L'empressement que cette famille étrangère mettait à soigner les blessés toucha plusieurs habitants du village, qui, conduits aussi par la pensée du bien, apportèrent à l'envi leur tribut de services à leurs pauvres soldats. Quelques-uns même, pleurant d'attendrissement et la rougeur au front, dirent à M. Perrissin : « Les Européens ont bien raison de nous mépriser, nous ne sommes que des misérables auprès d'eux; vous avez de nobles cœurs, et nous, nous n'avons pas d'âme; vous savez vous dévouer pour l'humanité souffrante sans distinction de personnes, et nous, si vous ne nous eussiez stimulés par votre exemple, nous eussions laissé périr, par notre indifférence, ces pauvres gens qui sont nos frères et nos défenseurs. »

M. Perrissin fut obligé de les consoler et de leur dire tout ce qui pouvait les réhabiliter dans leur propre estime.

(63) J'ai remarqué que dans tout l'État de Jalisco les vertus hospitalières qui honorent le caractère mexicain en général ne sont pas aussi développées qu'ailleurs. J'ai vu souvent avec peine des gens riches ou aisés recueillir un frère, une sœur, une nièce, pour leur imposer ensuite les fonctions de domestiques et leur refuser la jouissance des droits les moins contestables de la parenté.

(64) J'ai lu avec déplaisir ce que plusieurs voyageurs ont écrit sur le caractère des Mexicains. On s'est trop souvent appliqué à le présenter sous le plus vilain côté, et ce n'est pas ainsi qu'on peut en donner une idée exacte. Nos compatriotes MM. Michel Chevalier et Ampère en ont caricaturé le portrait; madame Calderon de la Barca, Anglaise de naissance et bas-bleu par les habitudes, ne s'occupe que de futilités : elle voit des détails, elle n'entend rien à la synthèse. Quant à M. Isidore Lowenstern, ses *Mémoires* sur Mexico sont ce qu'on peut voir de plus mal fait. Ce voyageur allemand paraît s'être proposé de dénigrer tout ce qu'il voit, et il accomplit sa tâche assez maladroitement pour qu'on ne puisse douter, après la lecture de quelques chapitres, que sa relation ne soit un tissu d'exagérations d'un bout à l'autre.

(65) Il me reste beaucoup de bien à dire des enfants mexicains, et puisque je ne l'ai pas fait en son temps, je veux réparer mon oubli dans cette note.

Ces enfants sont soumis, respectueux, et n'ont dans le cœur aucune de ces méchancetés dont on a tant à se plaindre de la part des jeunes Européens du même âge. Ils sont turbulents sans trop aimer le désordre, espiègles sans jamais songer à faire de mal à personne, nullement rancuneux, et exempts de ce vice honteux qui dégrade l'enfance parmi nous. Malheureusement les mauvais exemples qu'ils ont constamment sous les yeux, dans la compagnie des domestiques auxquels on les confie, détruisent souvent en eux le sentiment du bien. C'est ainsi qu'il en est beaucoup qui dérobent [1] sans scrupule à leurs camarades, à leurs parents, les objets qu'ils trouvent à leur convenance, et cette fatale inclination, par la faute de ceux-là mêmes qui les élèvent, ne disparaît pas toujours avec

[1] Ce défaut a beaucoup diminué depuis l'établissement des écoles françaises à Mexico.

l'âge : les pères de famille se mettent trop peu en peine de prêcher la morale à leurs enfants, et de les reprendre sévèrement quand ils se rendent coupables de semblables fautes.

Dès l'âge de dix ans, souvent même plus tôt, l'intelligence des enfants mexicains se trouve remarquablement développée. J'ai reconnu que le tiers des élèves de tout professeur un peu habile pouvait, après quatre années d'études, s'exprimer avec facilité en français, traduire nos ouvrages aussi vite que s'ils les lisaient en espagnol, mettre correctement l'orthographe des deux langues, analyser grammaticalement, expliquer en français les auteurs latins qu'on voit en cinquième, connaître à fond l'arithmétique pratique avec l'explication des règles générales, le premier degré d'algèbre, souvent les quatre premiers livres de géométrie, la géographie générale, la mythologie et l'histoire ancienne. Et ils apprennent tout cela sans se fatiguer; toutes les études se font à l'école; hors des classes, ils n'ouvrent jamais un livre.

J'ai vu plusieurs enfants de treize à quatorze ans saisir les explications mathématiques avec tant de facilité, qu'après une première démonstration donnée par leur professeur, ils renversaient les figures les plus compliquées du cinquième et du sixième livre de géométrie pour s'assurer qu'ils en avaient bien compris la construction, puis se tiraient parfaitement d'affaire dans la démonstration des théorèmes.

Si l'on ne recevait à l'école des mines que des jeunes gens qui eussent déjà fait de bonnes études préliminaires, je suis persuadé que, malgré leur âge tendre, la plupart seraient parfaitement capables des hautes spéculations du raisonnement auxquelles on les applique à présent, trop souvent infructueusement.

(66) En 1850, un Français, nommé Bablot, eut une querelle, dans la cour du théâtre, avec un Espagnol du nom de Patiño. Bablot provoqua l'Espagnol en duel, et celui-ci répondit à son cartel en tirant sur lui deux coups de pistolet. Bien qu'à bout portant, il manqua Bablot; celui-ci s'était réfugié derrière une colonne, et tournant d'un côté tandis que son adversaire tournait de l'autre, il parvint à échapper à la mort.

Qu'arriva-t-il de ce guet-apens? C'est qu'on emmena en prison Bablot, et que Patiño resta en liberté. L'Espagnol s'en retourna dans son pays sans être inquiété, et le Français, après avoir attendu six mois sa sentence, fut condamné à trois ans de prison par le juge criminel pour purger le délit de provocation en duel.

Bablot interjeta appel, et la cour suprême l'acquitta à l'unanimité.

J'ai quelquefois vu des juges à Mexico mettre un voleur en liberté, et sévir très-durement contre le volé, tantôt pour avoir maltraité le voleur en l'arrêtant, la loi défendant de se faire justice par ses propres mains, quelquefois sous un prétexte plus frivole encore, ou dans l'espoir d'obtenir de l'innocent quelque argent qu'ils n'auraient pu espérer du coupable.

S'il était dans nos mœurs de tirer de ces juges iniques la vengeance que Cambyse tira de Sisamnis, le châtiment, quoique cruel, ne serait pas immérité.

(67) Il ne me paraît pas hors de propos de donner ici un échantillon de la statistique criminelle de Mexico : le moraliste et le législateur peuvent y trouver quelque enseignement utile.

Statistique criminelle des huit premiers mois de l'année 1836, donnée par M. le comte de la Cortina dans le premier bulletin de l'Institut[1] géographique et statistique de la république mexicaine.

Du 1er janvier à la fin d'août, 144 hommes et 58 femmes furent écroués dans la prison publique, à savoir :

	Individus des deux sexes.
Pour homicide et tentatives d'homicide. .	35
Pour vol et tentatives de vol.	18
Pour soupçons de vol.	30
Pour escroquerie.	37
Pour outrage à la pudeur.	2
Pour maquerellage.	2
Pour fausse monnaie.	15
Pour faux.	1
Pour ivrognerie.	17
Pour disputes.	41
Pour résistance à l'autorité.	2

[1] Deux ouvrages, que j'ai publiés à Mexico à diverses époques, m'ont valu l'honneur d'être nommé membre honoraire de cet Institut, sur la proposition spontanée de M. le comte de la Cortina. Un moment j'ai hésité à laisser passer la présente note. Je craignais de me montrer impoli en répondant par un article critique à un acte de bienveillance, auquel je suis d'autant plus sensible que je me trouve en excellente compagnie sur la liste des académiciens de la même classe ; cependant, comprenant qu'il est indispensable de relever des erreurs qui jettent un jour faux et défavorable sur le caractère français, je me suis déterminé à la laisser subsister, espérant que le sentiment patriotique qui a présidé à mes observations sera compris et apprécié à sa juste valeur par mon honorable confrère, M. le comte de la Cortina. (1856.)

Statistique criminelle publiée par le journal le *Siglo XIX*.

Du 1er décembre 1850 au 30 novembre 1851, il est entré dans les prisons de Mexico 18,389 hommes et 8,787 femmes. Il en est sorti 18,139 hommes et 8,664 femmes.

Les crimes et les délits sont classés de la manière suivante :

	Hommes.	Femmes.
Blessures	260	56
Tentatives d'homicide	19	1
Complicité d'homicide	3	1
Vol	2,502	560
Tentatives de vol avec effraction	16	»
Complicité de vol	30	16
Soupçons de vol	56	15
Rixes	1,482	2,398
Port d'armes prohibées	412	58
Faux en signature	12	»
Faux monnayeurs	16	1
Contrebande	32	»
Jeux prohibés	96	»
Escroquerie	343	66
Excès (il n'est pas dit de quel genre)	1,401	498
Rapt	132	42
Viol (estupro)	60	15
Incontinence	481	420
Adultère	57	47
Inceste	11	13
Sodomie	7	»
Maquerellage	18	16
Prostitution	86	»
Sévices	128	»
Ivrognerie	4,670	3,039
Vagabondage	496	»
Infractions de police	1,638	991
Délits non désignés	62	8
Fuite de prison	62	37

Morts en rixes, 24 hommes et 4 femmes.

L'autorité a recueilli 26 cadavres d'hommes et 20 de femmes.

Il résulte de cette seconde statistique[1] que, sur 26,803 indivi-

[1] Nous citerons une autre statistique que nous fournit le tribunal criminel de Guanaxuato, et que nous extrayons du journal *l'Ordre* du 2 septembre 1854 : « Du 7 juillet au 15 août, le substitut du fiscal et le juge d'instruction du tribunal de

dus emprisonnés dans l'année, 353 seulement sont restés en prison, ce qui prouve de deux choses l'une, ou qu'on les a arrêtés trop légèrement, ou qu'on les a rendus trop tôt à la liberté. Il est d'autant plus surprenant de voir tant de détenus élargis si promptement, que parmi eux se trouvaient 3,592 individus coupables de vols, d'attentats à la vie, et d'autres crimes fort graves.

On ne saurait voir aussi sans surprise, dans la statistique précédente, 2,398 femmes incarcérées pour rixes, quand on ne compte que 1,482 hommes pour le même délit.

D'un autre côté, 420 femmes sont reprises de justice pour incontinence, 15 femmes pour viol! On a peine à comprendre de pareils écarts de la part de ce sexe.

Les deux statistiques citées diffèrent entre elles d'une manière notable. La seconde nous représente le peuple de Mexico comme singulièrement démoralisé, et la première tend à nous faire croire que cette grande ville de 165,000 âmes[1] est un des centres de population les plus moraux du monde, surtout lorsqu'on lit les réflexions qui la suivent, où M. de la Cortina, après avoir présenté comme fort rare le crime d'empoisonnement, celui de l'incendiaire comme ignoré, l'assassinat payé comme presque inconnu, l'homicide prémédité et de sang-froid comme peu commun, et avoir dit qu'on n'a guère à constater que des meurtres commis dans des accès de colère, nous fait observer que jamais les fastes judiciaires n'ont à enregistrer de ces crimes atroces, dans le genre de l'assassinat de Fualdès et des tortures que les chauffeurs faisaient souffrir à leurs victimes, à la fin du siècle dernier, dans le nord de la France.

Ce rapprochement a pour but évidemment de faire considérer les Français comme plus cruels que les Mexicains, puisque nos criminels montrent une âme plus noire que les bandits du Mexique.

Eh bien, je trouve dans cette pensée de M. de la Cortina peu de philosophie : il s'occupe de détails et néglige l'ensemble; il signale des faits sans remonter aux causes. La statistique des crimes et délits, qu'il a présentée pour l'année 1836, comparée à celle de 1851, est d'ailleurs la preuve évidente ou de l'aveuglement de l'auteur du

justice de cette ville (Guanaxuato) ont expédié 96 causes ; dix accusés furent convaincus d'inceste, un du crime de *bestialité,* huit de viol commis sur des enfants, deux d'infanticide. » — La population de la ville de Guanaxuato et du territoire soumis à sa juridiction ne dépasse pas 50,000 habitants.

[1] Les divers recensements qui ont été faits de la population de Mexico la font varier de 130 à 200 mille habitants. Je pense qu'on approcherait plus de la vérité en prenant le terme moyen, qui est 165 mille. La juridiction de Mexico peut contenir un nombre double d'habitants.

bulletin, ou d'une partialité mal déguisée; car M. de la Cortina sait fort bien que les années de 1835 [1] et 1836 ont été précisément des époques critiques pour la sécurité publique à Mexico, et que si les guichets de la prison ne se sont ouverts que pour 43 voleurs ou assassins dans l'espace de huit mois, ce n'est certainement pas qu'il n'y ait eu plus de criminels à incarcérer, mais bien que les habitants des villes et des campagnes, lassés de livrer à la justice des coupables qui restaient impunis, et dont ils se faisaient des ennemis dangereux, les laissaient en pleine liberté; et si parfois ils en dénonçaient quelques-uns, la police mettait une telle négligence dans ses recherches, qu'on ne les trouvait jamais; il suffisait que le criminel passât dans un autre département pour qu'on perdît ses traces.

L'auteur de la statistique a encore tort lorsqu'il assure que les homicides non prémédités ne se commettent jamais de sang-froid : il sait comme moi, comme tout le monde, qu'il suffit du plus léger motif pour qu'un lepero plonge son couteau dans le sein d'un autre, et que loin qu'il soit besoin d'un accès de colère pour le porter à cet acte barbare, le meurtrier conserve le plus souvent son sang-froid, à tel point que feu le docteur Jecker, ami de M. de la Cor-

[1] A la fin de 1835, on ne pouvait plus sortir autour de Mexico sans risquer d'être dévalisé; on en était réduit à conquérir sa promenade le pistolet au poing. L'impunité multipliait les vols et les meurtres à toutes les heures du jour dans l'intérieur de la ville, dans les rues les plus fréquentées. L'effronterie des brigands n'avait jamais eu d'égale, et la terreur des habitants était au comble, lorsque M. de la Cortina, nommé gouverneur de Mexico, parvint à rétablir un peu d'ordre et de tranquillité par sa fermeté et sa constance à poursuivre le châtiment des coupables. C'est à lui qu'on doit la condamnation et l'exécution du colonel Yañez, aide de camp du général Santa-Anna, reconnu comme l'agent principal, quoique occulte, de l'assassinat du consul suisse et du vol commis chez lui, ainsi que celui d'une diligence attaquée à quatre heures du matin dans l'enceinte même de Mexico.

M. de la Cortina n'avait obtenu qu'avec beaucoup de peine qu'on envoyât à l'échafaud les assassins du consul suisse, frères servants de la compagnie aux ordres de Yañez; mais, lorsqu'il s'agit de satisfaire aussi la vindicte publique à l'endroit du chef des bandits, il rencontra mille obstacles contre lesquels il faillit échouer. Yañez avait les poches trop bien garnies pour manquer de protecteurs. Un magistrat se respecta cependant assez pour faire son devoir en présence de la société mexicaine qui l'observait avec anxiété, ce fut le procureur général chargé de l'instruction du procès; mais Yañez, considérant le désintéressement de cet homme comme une exception, s'en défit par le poison du fond de sa prison. La vie du gouverneur lui-même fut menacée; cependant rien ne put l'ébranler, et il eut enfin la satisfaction de voir ses démarches couronnées de succès, et la justice des hommes frapper le principal coupable. Honneur donc à M. de la Cortina dans cette circonstance; il a bien mérité de l'humanité!

tina et le mien, ayant plusieurs fois consulté le pouls des assassins, peu de minutes après la perpétration de leurs crimes, ne leur a pas trouvé un battement de plus que de coutume.

Venons maintenant au point capital, celui de la méchanceté comparée des deux peuples; et d'abord, posons-nous cette question : Dans quel pays du monde doit-on trouver les plus grands criminels? N'est-ce pas dans celui où l'on rencontre aussi de plus grandes vertus? Discutons.

Rien n'existe dans l'univers qui ne renferme en soi deux principes opposés, et une suite plus ou moins grande de moyens entre ces deux extrêmes. Dans les êtres animés, nous voyons figurer le corps et la pensée; dans la vie, nous remarquons la naissance et la mort; dans la sensation, la douleur et la jouissance; dans l'unité diurne, les ténèbres et la lumière; dans l'année, la saison des frimas et celle de la chaleur, l'humidité et la sécheresse; enfin, dans les sociétés humaines, le travailleur et le paresseux, l'égoïste et l'ami dévoué, le citoyen vertueux et le criminel.

Plus ces extrêmes sont dissemblables, plus ils admettent de moyens.

Or, dans les sociétés primitives, comme celles de l'Indien cultivateur au Mexique, l'homme dont les mœurs s'éloignent peu encore de l'état sauvage dédaigne ce que nous estimons le plus dans la civilisation; il n'a d'autre ambition qu'une petite provision de maïs, d'autres sentiments, d'autres instincts que ceux de la brute. Il n'est ni bon ni méchant, mais comme il est indifférent au bien et au mal, s'il se laisse aller à une boutade de mauvaise humeur, il peut commettre un grand crime sans en éprouver de remords. Il se venge d'un seul coup sans trouver de plaisir à torturer sa victime. Il ne devient barbare que s'il se voit soumis à des vexations qui fassent naître en lui l'idée de la vengeance, ou si des hommes d'une classe plus civilisée que la sienne parviennent à développer dans son cœur de mauvaises passions pour s'en servir ensuite comme d'un instrument. Mais alors il n'est plus lui-même.

Ici les extrêmes se rapprochent; les moyens diffèrent peu entre eux : inclinations, besoins, aspirations, tout, jusqu'aux idées, paraît avoir été coulé dans le même moule.

Mais dans nos sociétés civilisées, où les besoins de l'homme augmentent en raison directe des progrès de son industrie, où ses passions prennent une fausse direction par la faute des institutions, et deviennent fougueuses, irrationnelles, indomptables sous la compression des usages et des lois qui nuisent à son bonheur; où la

trop grande inégalité des conditions fait naître en lui l'envie et la haine; où son caractère se modifie à l'infini sous l'influence de sa position sociale, de ses qualités physiques et intellectuelles et du milieu où il vit, on voit nécessairement les termes extrêmes de la série des passions différer d'autant plus entre eux que les termes intermédiaires se ressemblent moins et sont plus nombreux.

Cette remarque nous explique pourquoi le lepero mexicain, c'est-à-dire l'Indien devenu citadin, représentant l'extrême méchanceté, n'égale pas en cruauté l'homme plus civilisé, qui occupe le même rang que lui dans la série à laquelle il appartient[1].

La France doit donc produire des bandits plus cruels que le Mexique, parce que le degré de civilisation de ce dernier pays est loin d'atteindre celui auquel est parvenu l'antique monarchie des Francs. Mais aussi elle doit donner naissance à des hommes infiniment plus vertueux que ceux qu'on trouve dans cette république.

S'il n'y avait pas plus de police en France qu'au Mexique, on ne pourrait sortir de chez soi en plein jour qu'en caravane et bien armé; il faudrait transformer sa maison en forteresse; et les vengeances, la jalousie, l'envie, l'avarice, épouvanteraient le monde de scènes horribles à voir, horribles à raconter.

Mais à côté de cette plèbe aux instincts féroces, de ces misérables qui figurent dans les crimes obscurs, cités par M. de la Cortina, et dans les grands crimes politiques, comme Hébert, Marat, Carrier, Fouquier-Tainville, nous comptons par milliers et tous les jours des actions dignes du prix Montyon, des actes de charité évangélique et de dévouement sans bornes, dont le Mexique ne saurait donner de nos jours que de rares et pâles exemples.

Si l'administration judiciaire était aussi mal organisée chez nous que dans ce malheureux pays, je ne doute pas que nous n'eussions aussi un grand nombre de juges qui mettraient leurs sentences à

[1] Les progrès de la civilisation nous annonceraient-ils donc de plus grands criminels que ceux qui ont été et sont encore les fléaux de nos sociétés? Je ne le pense pas. Au contraire, à mesure que nos institutions se perfectionneront, l'homme deviendra plus heureux et perdra tout le fiel de son cœur. On n'aura plus que peu de crimes à déplorer, et jamais d'atrocités; mais, en revanche, les grandes vertus auront plus difficilement l'occasion de se faire jour.

Nos sociétés civilisées se trouvent actuellement dans la condition la plus misérable qu'elles aient à redouter pour l'avenir; je suis même tenté de croire que l'état sauvage, malgré ses misères, est encore préférable au nôtre; car nous n'avons jamais vu un enfant du désert embrasser la vie civilisée, même après en avoir joui pendant plusieurs années; et nous savons qu'un grand nombre d'Européens se sont faits sauvages, séduits par l'attrait de la liberté.

l'enchère, et se comporteraient pis encore que leurs confrères du Mexique ; mais on en compterait toujours un sur cinq, un sur dix, un sur quinze au moins, qui rejetterait avec dédain l'offre d'une fortune, s'il fallait l'acquérir par un jugement inique, et qui préférerait même les tortures et la mort à la perte de son honneur, tandis qu'au Mexique l'opinion publique considère comme infiniment petit le nombre des juges capables de refuser des trésors pour conserver l'éclat de leur nom et la paix de leur conscience.

M. de la Cortina n'a pas traité avec plus de philosophie la question de la prostitution comparée entre Paris et Mexico. Le rapport qu'il établit entre les deux populations et le nombre de leurs filles publiques est tout à fait à l'avantage de la capitale du Mexique. Mais ce résultat ne prouve rien du tout, isolé qu'il est de ses causes ; et c'est ce que je vais démontrer à l'auteur de la statistique.

Oui, il y a relativement beaucoup moins de filles publiques à Mexico qu'à Paris, et que dans toutes les grandes villes d'Europe ; mais cela vient de la facilité avec laquelle on obtient les faveurs des femmes et des filles du peuple au Mexique : tandis qu'il y a en France et dans d'autres pays du vieux continent des villages, des petites villes même, où un homme pourrait passer de longues années avant de pouvoir satisfaire sa passion, s'il n'avait à sa disposition les lieux de prostitution. Cette supériorité apparente d'immoralité qu'offre la ville de Paris est donc en réalité une preuve frappante de moralité relative.

Les seuls essais de statistique qui m'aient paru faits consciencieusement jusqu'à présent sont ceux de MM. Lerdo de Tejada et Munoz Ledo. Mais ce n'est point dans les bulletins de la *Société savante* que je les ai trouvés.

(68) Le duel est une coutume barbare, absurde, si on le considère d'une manière absolue ; mais si on le juge par rapport à nos institutions, il devient, pour remplir les lacunes de la loi, une nécessité, et par cela même un acte moral.

Fonder un grand bien sur un petit mal, châtier un criminel pour protéger la société entière, tel est l'objet de la législation. Eh bien, celui qui se fait justice par ses mains, quand la loi ne peut lui venir en aide, accomplit un devoir, toutes les fois que l'impunité laisserait la société à la merci de la perversité d'un homme.

Si une bête féroce échappée d'une ménagerie menace l'existence d'une foule d'individus, n'est-ce pas une bonne action que d'exposer sa vie pour la tuer? Eh bien, si un homme, sans autre motif



qu'un intérêt sordide, qu'une passion criminelle, répand à pleines mains le malheur sur son semblable, sur une famille entière, n'est-il donc pas louable aussi de chercher à débarrasser la société de cet être malfaisant?

Mais, dira-t-on, il y a absurdité à se battre en duel pour venger une injure qu'on a reçue, alors qu'on risque de manquer son but, et d'être tué soi-même par son adversaire. Cela est vrai jusqu'à un certain point; nous sommes bien d'avis qu'il serait plus raisonnable de le tuer sans exposer sa vie; mais puisque la loi ne nous permet pas d'agir aussi logiquement dans toutes les circonstances où nous avons à nous venger, et qu'elle ne saurait non plus faire autrement, sans donner à la vengeance une latitude dangereuse, il faut bien se contenter d'un terme moyen, qui est le duel; et cet acte appelé barbare est aussi beau relativement que celui du noble citoyen qui s'expose à être dévoré par la bête féroce, pour chercher à en délivrer lui, les siens et tous ses concitoyens. Si on succombe, c'est un malheur individuel; un autre sera plus heureux. Si on triomphe, c'est une dette de reconnaissance qu'on impose à la société.

D'ailleurs, lorsque la hache de la loi décharge le coup mortel sur le condamné, est-on bien sûr qu'on n'immole point un innocent? L'homme ne se trompe-t-il jamais dans ses jugements? Et cependant ne serait-ce pas paradoxal d'avancer qu'on ne devrait jamais punir, dans la crainte de prendre un innocent pour le coupable?

La possibilité d'un duel est un frein puissant mis à la langue et aux actions de l'homme pervers; c'est une des sauvegardes de la société. Si ce frein est souvent inefficace parmi nous pour faire taire le méchant ou conjurer ses desseins, que n'arriverait-il pas si celui-ci n'avait rien à redouter ni des lois ni des hommes?

S'il y a abus dans le duel, que l'abus soit réprimé; mais s'il y a impossibilité d'atteindre le coupable d'une autre manière qu'en le combattant corps à corps, le duel devient indispensable, et par conséquent moral.

Qu'on venge une injure purement personnelle par une autre du même genre, qu'on réponde à un soufflet par des coups de canne, ou qu'on sacrifie au précepte de l'Évangile en pardonnant, rien de mieux; mais qu'on laisse impunie une faute qui cause l'infortune d'une famille et menace chacun en particulier, c'est un grand mal: tout homme qui prendra sur lui d'y porter remède méritera une couronne civique.

Et comment une coutume barbare et absurde en elle-même

peut-elle devenir morale par rapport à nos institutions? Ah! c'est que nos institutions sont mauvaises; et pour qu'un tout en désordre puisse être supportable, il faut que chacune des parties du tout soit en harmonie avec le désordre général; car autrement, si l'ordre était introduit partiellement au sein du désordre, il en résulterait quelque chose de plus choquant encore, qui ferait prendre le change et croire que le désordre se trouve là même où régnerait l'ordre. Voilà pourquoi le duel en particulier, et toutes les guerres en général deviennent souvent indipensables dans notre état de civilisation encore si voisin de la barbarie, quoique ces moyens de vider un différend répugnent à la religion, à l'humanité, à la raison.

Mais les preuves de cette vérité se présentent à nous en abondance : prenons-en une au hasard.

Nous savons que la femme est montée graduellement de l'état de bête de somme, où elle était réduite au temps de la barbarie, à celui où nous la voyons de nos jours. Nous ne nions plus l'existence de son âme ; nous reconnaissons que son intelligence se développe à mesure qu'on la cultive; enfin que c'est un être égal à nous-mêmes, destiné par la nature à des fonctions aussi élevées que les nôtres : l'éducation de ses enfants, la première instruction qu'elle doit leur donner, exigent d'elle la plus haute philosophie.

Cependant la femme est encore loin de son affranchissement complet : nous la considérons encore comme un mineur, comme un être incapable de se conduire par lui-même, lorsqu'elle se trouve en pouvoir de mari. La loi veut que le mari, quel qu'il soit, inepte ou vicieux, serve de tuteur à sa femme, lors même qu'elle aurait le vaste esprit de Sévigné ou de Staël et le génie gouvernemental de Blanche de Castille. Cela est injuste, mais le temps y remédiera.

Or, l'esclavage, quel qu'il soit, fausse les idées, dénature les sentiments de l'esclave : il en résulte que la conduite de la femme se trouve fréquemment en opposition avec les intérêts de l'homme auquel sa destinée se trouve attachée; celle qui a été mise au monde pour faire son bonheur se change souvent par sa faute à lui en un fléau domestique qui lui fait prendre en horreur et la femme et l'existence.

Cette partialité de l'homme à l'égard de la compagne que Dieu lui a confiée donne naissance à des contrastes frappants dans les devoirs assignés à chaque sexe, dans les vertus qui leur sont attribuées, au point qu'on réprouve dans l'un ce qu'on estime dans l'autre, et *vice versâ*. Ainsi, la jeune fille qui succombe aux séductions d'un homme qui la trompe se voit abandonnée de tout le



monde si sa faiblesse devient publique, et tombe dans l'abjection; tandis que le séducteur, qui mériterait seul le châtiment de la loi et le mépris des hommes, se voit au contraire d'autant plus envié et fêté dans les salons à la mode, qu'il parvient à inscrire sur ses tablettes galantes les noms d'un plus grand nombre de victimes.

Tout cela est encore inique, mais la société est ainsi faite pour le moment présent; nous n'y pouvons rien, ou bien peu de chose. Imposer une punition à l'homme serait souvent injuste, eu égard aux circonstances du délit, qui varient à l'infini; entourer la jeune fille de soins, lui prodiguer des paroles caressantes et consolatrices après son imprudence, serait en engager beaucoup d'autres à succomber aux mêmes tentations, puisqu'elles n'auraient plus à appréhender le délaissement et le déshonneur.

Aussi l'homme, qui a asservi la femme jusqu'à devenir pour elle un tyran cynique, ne saurait cependant remédier isolément au mal qu'il a fait; parce qu'ayant en même temps façonné les institutions à sa guise, dans le sens de son iniquité, il ne saurait ici remettre le bien à la place du mal sans nuire à l'ensemble de ces mêmes institutions.

C'est ici que nos mœurs conservent encore des traces déplorables de la barbarie de nos pères. Nous le reconnaissons tous, nous nous en affligeons, et nous ne saurions néanmoins les faire disparaître tout à fait sans renverser de fond en comble l'édifice social tel qu'il existe aujourd'hui.

(69) 9,864 individus seulement ont pris en 1854 [1] des cartes de sûreté au Mexique, à savoir : 5,404 Espagnols, 2,125 Français, 649 Anglais, 1,015 citoyens des autres nations d'Europe, et 655 Américains; 9 seulement appartiennent aux autres parties du monde. Mais je crois qu'on peut hardiment tripler ces chiffres à l'égard des Espagnols, et les doubler pour les autres nations; car, d'un côté, on sait que les hommes, les pères de famille prennent seuls leur carte de sûreté; de l'autre, il y en a beaucoup qui négligent de la demander exactement tous les ans; de sorte qu'on peut évaluer à 25 mille le chiffre de la population étrangère dans toute la république sans trop s'écarter de la vérité. La capitale en renferme à elle seule environ la moitié.

En 1851, le nombre des étrangers inscrits dans les bureaux du ministère avait été de 6,130; en 1852, de 7,048, et en 1853, de 7,988. Il ne faut pas croire cependant que l'émigration au Mexique

[1] *Anales del ministerio de Fomento.*

suive tout à fait la proportion indiquée par ces chiffres : comme le gouvernement devient de plus en plus exigeant sur la formalité des cartes de sûreté, il y a chaque année moins d'étrangers qui négligent de s'y conformer. Un oubli de leur part les rend passibles d'une amende de 20 piastres.

Cette même année 1854, balance faite entre les sorties et les entrées des passagers étrangers, il est resté dans la république 464 Espagnols et 511 Français; d'où il résulte que ceux-ci tiennent le premier rang sur l'échelle de l'immigration. Les nations principales viennent ensuite dans l'ordre suivant : Allemands, Américains du Nord, Anglais, Italiens, etc. Dans le même laps de temps, il est sorti de la république 914 Mexicains; ce qui prouve que le Mexicain voyage peu.

(70) Si les Anglais m'accusaient de nourrir des sentiments hostiles à leur égard, je répondrais que dans cet ouvrage j'ai donné à chacun la part de blâme et d'éloge qu'il mérite selon ma conviction, sans épargner mes compatriotes; et qu'en défendant les Français contre un préjugé qui les ravale au-dessous du peuple britannique, j'ai rempli ma tâche sans prévention : je crois, de plus, l'avoir fait aussi sans rudesse.

(71) Malgré la beauté, la gentillesse, la douceur des dames mexicaines, les Français ne se marient guère avec elles que quand leur conscience les y pousse, c'est-à-dire après qu'ils en ont eu des enfants. Voici d'où vient cette singularité.

Ceux de nos compatriotes qui ne cultivent aucune relation intime avec les familles mexicaines ne sauraient conséquemment y chercher une épouse, et ceux qui visitent la classe aisée n'osent y contracter des alliances avec les jeunes personnes qui leur plaisent, à cause du genre d'éducation qu'elles reçoivent ordinairement et de leur goût pour la dépense : ils craignent de se donner une charge trop pesante pour leurs forces.

Qu'arrive-t-il alors? C'est qu'ils ont recours aux grisettes ou même aux chambrières; et quand plusieurs années après ils se voient entourés de petits enfants qu'ils aiment, et qu'ils réfléchissent que ces petits êtres n'ont droit ni à leur nom ni à leur fortune; que, d'un autre côté, ils reconnaissent dans leur mère d'excellentes qualités, ils se décident à l'épouser, amenés par leur bon cœur à cet acte de justice. Toutes ces femmes d'ailleurs, sorties d'un rang si humble, lorsqu'elles se trouvent ainsi réhabilitées dans l'opinion publique,

ne paraissent nullement déplacées dans les cercles où elles sont admises : elles ont une facilité étonnante à imiter le ton, les manières, le langage des personnes qu'elles fréquentent.

La conduite des Anglais dans leurs relations intimes avec les femmes de basse condition est toute différente : ils sont honteux de leurs faiblesses, et prennent les plus grands soins pour les cacher au public. Aussi, non-seulement ils ne consentiraient point à prendre leur maîtresse pour compagne légale, quoiqu'elle fût la meilleure femme du monde, mais ils se roidissent même contre les sentiments les plus naturels. J'en ai vu quelques-uns repousser dans la rue, avec un geste de colère, leurs petits enfants qui étaient accourus à eux en les appelant du doux nom que la nature leur a donné.

Cette austère manière de penser et d'agir du peuple britannique trouve des admirateurs : la conduite que tiennent les Français au Mexique ne manque pas non plus d'apologistes. De quel côté me rangerai-je? Il me semble que le mal étant fait, on devrait en subir les conséquences au lieu de l'aggraver. Cependant je ne combattrai pas l'opinion contraire, non que je ne puisse ou que je n'ose le faire; mais parce qu'en entrant en lice, je me verrais forcé tout d'abord de m'en prendre aux institutions, ce qui me mènerait trop loin.

(72) J'ai entendu dire dans le Royaume-Uni : « Faux comme un Irlandais, orgueilleux comme un Écossais, généreux comme un Anglais; » et comme je trouve ces épithètes fort bien appropriées aux caractères de ces peuples, il me faut dire comment on peut concilier le reproche d'égoïsme que j'adresse aux Anglais avec la générosité que je leur reconnais d'ailleurs.

L'Anglais est égoïste dans ses rapports avec les étrangers : il n'aime que ce qui est britannique, et voit avec dédain tout homme qui ne parle pas sa langue; mais je reconnais aussi qu'il est généreux avec les siens, qu'il veut le bien, l'avancement de ceux qui l'entourent. C'est ainsi que tous les commis qui ont aidé un négociant anglais à faire sa fortune deviennent toujours maîtres à leur tour, appuyés du crédit de leur patron.

Le contraire a malheureusement lieu chez nous. Le Français est plus libéral que l'Anglais, plus généreux que lui dans ses rapports avec tous les membres de la grande famille humaine; mais il est égoïste avec ses subalternes, il sacrifie à ses intérêts tous ceux qui l'ont servi. On voit bien rarement un commerçant enrichi songer au sort de ses commis, et les mettre promptement à même de s'élever aussi haut que lui. Plus ceux-ci sont intelligents, plus ils mé-

ritent d'être récompensés, et moins il songe à s'en priver. Il faut des circonstances particulières, une chance tout à fait heureuse pour qu'un commis qui n'a pas d'argent puisse compter sur la bourse ou sur le crédit de son patron.

Ce défaut de générosité et de gratitude des négociants français envers leurs employés est vraiment digne de blâme; je le signale à la raison et aux bons sentiments du lecteur, dans l'espoir qu'il en ressortira quelque bien.

(73) J'ai dit que le commerce ne se faisait pas toujours loyalement parmi les étrangers établis à Mexico, et mon impartialité m'oblige à ajouter que mes compatriotes surtout se sont fait distinguer jadis par les mauvais tours qu'ils ont joués aux pauvres pacotilleurs qui se mettaient entre leurs mains.

Donnons une idée de leur habileté à faire des dupes.

Un jeune homme qui veut faire une pacotille de 25,000 francs, je suppose, s'adresse en Europe à une maison de commission en relation avec le Mexique, et demande des renseignements sur le genre d'objets dont la vente est la plus facile et la plus avantageuse. Le commissionnaire le félicite de sa bonne idée, lui peint tout en beau, s'insinue par des paroles flatteuses dans sa confiance, et finit par lui faire les ouvertures les plus brillantes. Au lieu d'une pacotille de 25,000 francs, on lui en propose une de 50,000; on en fera les avances, pour lesquelles il ne payera qu'un intérêt peu onéreux comparativement aux grands bénéfices qu'il va réaliser. Le pauvre pacotilleur est ébloui; il voit son capital triplé ou doublé tout au moins, et il se confond en remercîments. Le négociant lui fait donc sa pacotille, lui donne quelques dîners et lui souhaite un bon voyage.

A Vera-Cruz, il est consigné à un correspondant qui se charge de faire passer les marchandises en douanes, de payer les droits d'entrée, sur lesquels il fait des bénéfices dont le pacotilleur ne profite guère; puis il expédie les ballots à sa maison de Mexico. Là, après qu'on a payé les frais de transport, les droits d'introduction, ceux de commission, d'emmagasinage, etc., les marchandises ont déjà doublé de prix; de sorte que le commissionnaire du Mexique se trouve créancier du pacotilleur pour 50,000 francs en sus, et demeure par cela même maître absolu de tout ce qu'il a entre les mains. Il vend donc sans consulter les intérêts de celui-ci; si le moment n'est pas favorable, il allègue qu'il a besoin d'argent, et coupe court aux réclamations. Ce qu'il cherche seulement, c'est à

faire rentrer les 75,000 francs avancés par les maisons de France et du Mexique, et les intérêts de cette somme. Qu'importe ensuite qu'un homme soit ruiné, pourvu qu'on prospère!

Notre pacotilleur voit donc tous les jours diminuer ses espérances, mais il ne se doute pas encore de ce qui l'attend : c'est le jour du règlement définitif des comptes qu'il connaît toute l'étendue de son malheur. Adieu les beaux projets qu'il avait formés, ce petit domaine qu'il devait acheter à son retour, ce bien-être qu'il avait rêvé; tout s'est évanoui, il est ruiné. Non-seulement il a perdu ses 25,000 francs, mais il reste souvent débiteur de la maison qui l'a trompé.

On a réduit un homme à la misère, c'est vrai; mais aussi on a vendu pour 25,000 francs de marchandises de plus qu'on n'aurait fait en agissant consciencieusement; on a retiré de son argent un intérêt fort honnête; on a perçu des droits de commission en France et au Mexique, et on s'est débarrassé d'une foule d'objets passés de mode dont on se trouvait encombré. A tel prix on ne pouvait guère hésiter à polluer son honneur.

Je pourrais citer des faits encore plus révoltants : j'ai vu des commissionnaires recevoir une pacotille, la vendre fort avantageusement, et refuser ensuite d'en rendre compte. J'ai vu encore..... mais j'en ai déjà dit assez pour que ceux de mes compatriotes qui me liront prennent leurs précautions, s'il leur vient l'envie de faire un voyage de spéculation au Mexique. Ils comprendront qu'ils ne doivent employer en marchandises que la moitié de leur capital et convertir en lettres de change sur Mexico l'autre moitié, pour laquelle ils recevront une prime selon le change du jour. Ils ont ainsi à leur arrivée de quoi payer tous les frais de leurs marchandises, et ils peuvent en être les vendeurs; ou s'ils ont recours à un commissionnaire, ils savent d'avance qu'ils ne lui doivent que le 2 1/2 pour cent, et quelques autres petits droits peu importants.

Néanmoins, dans ce cas-là, on a encore à essuyer bien des dégoûts avec ces messieurs; car s'ils ont des marchandises à eux, ils les vendent de préférence à celles du pacotilleur, et s'ils sont sur le point de recevoir des articles semblables à ceux qu'on leur a confiés et qui manquent sur le marché, ils évitent de vendre sous différents prétextes, pour profiter eux-mêmes de la hausse momentanée de leur prix, et lui font perdre une moitié de leur valeur de circonstance. Cependant, quand la pacotille est bien faite, on ne court guère le risque d'être ruiné, et on a la chance d'en retirer un assez bon profit.

Je dois dire cependant que depuis plusieurs années j'ai beaucoup moins entendu parler des méfaits des commissionnaires que dans les premiers temps de mon arrivée au Mexique ; ces messieurs se seraient-ils amendés, ou bien les pacotilleurs, instruits par le passé, leur laisseraient-ils moins de prise sur leur fortune? Je veux croire l'un et l'autre.

A côté du tableau que je viens de tracer avec regret, j'en présenterai un autre qui servira de palliatif au mauvais effet produit sur l'esprit du lecteur.

Quand j'arrivai à Mexico, il me restait encore quelques débris de mon attirail de colon : un équipage de chasse des plus complets, des vêtements légers, des outils de différents genres, etc. J'avais plus besoin d'argent que de superfluités : je cherchai à m'en défaire. Ignorant la valeur de chaque chose, je demandais trois piastres de ce qui en valait dix, et encore je ne les obtenais jamais : on marchandait, et de cette manière on avait beau jeu avec moi. Mais un jour, un Français que je voyais pour la première fois ayant désiré voir mon équipage de chasse, mit quelques petits objets de côté, et m'en demanda le prix. « Ces objets, lui dis-je, m'ont coûté 35 francs à Paris ; mais comme je m'en suis servi quelquefois et qu'ils n'ont plus le lustre du neuf, je vous les donnerai pour cinq piastres. — Vous ne connaissez pas, me répondit-il, le prix des choses ici : vous vous trompez beaucoup sur leur valeur ; ce que vous me donnez pour cinq piastres en vaut douze, et je ne puis pas vous le payer moins que la valeur courante. »

Cet homme si délicat était M. Louis Deschamps, du Havre.

Le lendemain, son frère, M. Benjamin Deschamps, vint aussi m'acheter quelque chose, et me parlant de la vente de la veille, il me dit avec une bonhomie parfaite : Vous auriez dû demander vingt piastres des objets que vous avez vendus à Louis, il vous les aurait données, car il en a besoin, et il n'y en a pas à Mexico. Puis il régla son compte aussi grandement que l'avait fait son frère.

Cette probité, cette bienveillance si touchante envers un inconnu qui n'avait d'autre titre pour la mériter que celui de colon ruiné, m'ont rempli d'estime pour ces deux frères.

(74) Il me paraît important de signaler, dans la rédaction du journal français le *Trait-d'Union*, un défaut qui existait également dans celle de l'*Universel*, du *Courrier des deux mondes*, et en général dans tous les journaux français qui se publient à l'étranger : c'est qu'on s'y étend fort au long sur la chronique des grands

crimes, et qu'on y tait celle de la vertu. Or, il est bien peu convenable, bien peu politique de scandaliser les peuples auxquels on se propose pour modèle, et qu'on pourrait édifier. Pourquoi les rédacteurs ne se mettent-ils pas de préférence à la recherche des beaux traits en tous genres qui ennoblissent l'humanité? Chaque année on décerne à Paris le prix Montyon à l'auteur de l'action la plus méritoire que l'on connaisse; n'est-il pas étrange et affligeant qu'ils ne nous donnent jamais la relation de ce qui a été dit et fait dans une séance aussi intéressante? Il y a tant d'actes de désintéressement, de probité et de dévouement qui, mieux que les crimes, sauraient donner un attrait puissant à leurs publications?

CHAPITRE SEPTIÈME.

(75) *En toutes choses il faut considérer la fin*, dit le Sage. Cependant James Barlow ne pratiquait guère ce précepte. Trois fois, en quelques années, je le vis dans une position critique qu'il s'était faite par originalité ou par irréflexion. Les deux premières, on fut assez heureux pour sauver ses jours; mais la troisième, c'était un point d'honneur exagéré dont il s'était rendu l'esclave; ses amis n'y pouvaient rien : il se donna la mort de ses propres mains, assis à côté d'une dame dont il avait demandé la main et essuyé un refus.

CHAPITRE HUITIÈME.

(76) L'usine de Regla a coûté à Pedro Ferreros, à la fin du siècle dernier, plus de deux millions de piastres. Ce riche mineur rendit de grands services à l'Espagne, et mérita bien le titre de comte de Regla que le roi lui conféra. Il fit présent à Charles III de deux vaisseaux, dont l'un portait 112 canons, puis il prêta à la cour de Madrid un million de piastres, non-seulement sans intérêt, mais encore avec la conviction que cet argent ne lui serait pas rendu.

CHAPITRE NEUVIÈME.

(77) Avant d'arriver à Cuicatlan, on trouve, près du village de Quiotepec, une colline assez élevée et coupée presque à pic dans la plus grande étendue de son pourtour : les Zapotèques en avaient fortifié le sommet pour se défendre contre les incursions des Mexicains. Ce ne fut qu'après 1840 que les archéologues du pays eurent connaissance de ces retranchements militaires. Ils ont cru y reconnaître les restes d'une ville ; mais leur opinion ne se fonde sur rien de solide, car on n'y trouve que les ruines d'un petit bâtiment carré qui ne contenait qu'une seule pièce, et dont la position sur un rempart extérieur ne peut guère indiquer qu'un donjon d'observation. On voit plus loin une vaste place d'armes qui, vraisemblablement, servait au campement des réfugiés. Ceux-ci s'abritaient sans doute sous des tentes, car on ne trouve nulle part aucune trace d'habitations.

Parvenus au point culminant, un tableau original et sauvage s'offrit à nos yeux. Du côté opposé à celui par où nous étions montés, la colline forme un demi-cône dont les côtés paraissent inclinés d'une soixantaine de degrés sur la base. Le cône domine les montagnes voisines, et à son pied coulent, dans un étroit vallon, d'un côté, la rivière Salée, dont les eaux jaunâtres recèlent des truites exquises; de l'autre, celle de Quiotepec, qui nourrit des *bobos* non moins estimés. Là se réunissent ces deux rivières qui courent de gorge en gorge, de rapide en rapide, se joindre aux affluents du Papaloapan.

La plate-forme du point culminant est couverte d'un sable fin que le vent creuse ou nivelle à sa guise. Ce jour-là l'air était très-vif; il bruissait dans les broussailles, et couvrait nos paroles de sa voix stridente. Voici qu'en nous retournant, notre guide fait un geste de surprise et nous montre, à quatre pas de nous, sur le sable, les empreintes des pattes d'un lion. A peine les avions-nous examinées quelques secondes, que le vent les effaça. Le lion, passant précipitamment derrière nous, s'était enfoncé dans les halliers auxquels nous étions adossés, au moment même où nous nous retournions.

Les Mexicains appellent lion le couguardau à pelage gris-foncé et uni. Il est plus timide avec l'homme que le jaguar, et quoiqu'il soit à peu près de la même taille que lui, il est certainement moins fort.

Cette soirée-là fut pour moi féconde en émotions diverses. Nous

gravissions un mamelon en suivant un petit sentier d'un pied de large qui courait en biais sur un talus abrupt, quand un serpent à sonnettes, traversant le chemin, effraya mon cheval, qui se cabra en se jetant de côté. Il ne pouvait plus se remettre sur ses pieds dans cette position, sans rouler au fond du ravin, qui était profond; mais heureusement un rude coup de bride le rejeta tout à fait en arrière, et je fus sauvé.

Une heure après, j'entrai à Quiotepec. On y fêtait je ne sais quel saint au son des tambourins et au bruit des pétards. Une fusée passant sous le nez de mon cheval l'effraya, et il s'emporta. A quelques pas de là se trouvait un groupe d'enfants qu'il me fut impossible d'éviter : je sautai par-dessus. Une fois maître de mon cheval, je revins sur la place, le cœur navré de douleur pour le mal que je croyais avoir fait. Par bonheur tous les enfants s'étaient jetés à plat ventre, moins un qui voulut fuir, et qui, enlevé par son vêtement, retomba sans se faire de mal. Toutefois l'enfant avait eu peur et criait de toutes ses forces; la mère était éperdue et ne reprit un peu de calme qu'à la vue des piastres que je lui offris.

Toutes les fois que je suis passé dans cet endroit, il m'est arrivé quelque chose de fâcheux. Lors de mon premier voyage, le cheval d'une servante, faisant un saut de mouton, renversa la femme, et heurtant violemment le cheval de madame de Fossey, la lança hors de la selle; elle ne put se relever : elle s'était foulée un pied.

Plus loin, près de la descente de Cuicatlan, nous nous aperçûmes que les deux Indiens qui portaient nos enfants sur leur dos dans de petits fauteuils recouverts nous avaient quittés pour prendre des chemins de traverse. Du haut de la montagne nous les apercevions quelquefois courant le long de la côte dans un sentier coupé de ravins, et sautant de rocher en rocher au risque de se tuer avec nos enfants, si le pied leur manquait. Nous passâmes ainsi une heure dans des angoisses impossibles à décrire.

Enfin, trois ans après, madame de Fossey et ses enfants montaient en litière la côte de Cuicatlan. Au point le plus dangereux, la mule de derrière s'abattit et la litière fut renversée au bord d'un précipice : le tiers de la caisse se trouvait hors du chemin et dans le vide! Ma femme et mes enfants n'évitèrent la chute dans l'abîme qu'en se cramponnant aux montants du baldaquin.

(78) Le malheureux jeune homme mis à mort à Etla par Canalizo s'appelait Lapuillade. Il avait été blâmé par tous ses compatriotes pour avoir pris part au mouvement révolutionnaire d'Oaxaca,

et personne ne réclama contre la cruauté partiale dont il avait été victime ; d'ailleurs son sort était décidé. Moi seul je protesterai donc; je m'y sens d'autant plus porté, que Lapuillade était un jeune homme rempli de talents et aimé de tout le monde ; qu'incapable de commettre une bassesse, il vit avec désespoir ses compagnons d'armes devenir des voleurs, des assassins, et qu'il fit pour les retenir des efforts qui ne furent pas toujours inutiles.

Mais, au reste, les cendres de Lapuillade ont été déjà vengées par le ridicule et l'opprobre dont la lâcheté de Canalizo a entaché sa mémoire. Tous les Mexicains qui liront ces lignes ne pourront sans rire se rappeler la terreur panique de ce général à la vue de quelques soldats américains, et sa fuite précipitée de San-Martin de Tezmelucan à Mexico. Canalizo mourut peu de temps après l'évacuation du Mexique par les Américains.

CHAPITRE DIXIÈME.

(79) La forteresse qui couronne la colline de Mitla consiste en une muraille principale de 18 pieds de haut sur 6 d'épaisseur, formant une enceinte d'une demi-lieue de tour. L'entrée située du côté du village est défendue par une autre enceinte avec un terre-plein où l'on remarque encore des pierres amoncelées propres à être lancées avec la fronde ou avec la main. Ce second mur de circonvallation, plus élevé que le premier, a aussi une porte, un terre-plein et un parapet, sur le bord supérieur duquel sont posés des morceaux de rochers presque sphériques, de deux et trois pieds de diamètre, qui devaient être poussés sur les assaillants.

Les édifices qui servaient d'habitation à la garnison étaient à l'autre extrémité de la forteresse, où se trouve une autre issue destinée probablement à favoriser l'entrée des secours et la retraite des assiégés.

(80) J'entendis au prêche du bon curé de Mitla des choses fort singulières sur le mystère de la sainte Trinité, et je me souviens que je n'en ai pas entendu dire de plus raisonnables, sur le même sujet, aux missionnaires qui vinrent à Dijon en 1824, quoiqu'il y eût parmi eux des hommes de mérite, comme l'abbé de Rozan, par exemple. Les prédicateurs ont toujours commis une faute grave en cherchant à rendre compréhensible ce qu'ils croyaient un mystère.

Ils avaient nécessairement recours à des figures, à des images fausses, et ne parvenaient, après beaucoup d'efforts, qu'à l'absurde et au ridicule.

Pour moi, qui ne partage point l'opinion de saint Augustin : *Credo quod absurdum est*, j'ai cherché la solution de ce grand problème dans le cercle des choses possibles, et je n'ai pas tardé à la trouver. Ce prétendu mystère n'en est donc plus un, comme on va le voir ; et je suis surpris qu'une vérité aussi simple n'ait pas été comprise et démontrée depuis longtemps.

La décomposition d'un tout infini en trois parties égales entre elles et au tout dont elles sont tirées est une propriété inhérente à l'infini. En effet, il ne faut pas être grand mathématicien pour savoir que $\frac{1}{0}$ est le signe de l'infini ; puisque, à mesure que le dénominateur d'une fraction diminue, l'expression fractionnaire augmente de valeur, et que quand le dénominateur devient plus petit qu'aucune quantité imaginable, c'est-à-dire zéro, l'expression fractionnaire correspondante devient plus grande qu'aucune quantité imaginable, c'est-à-dire égale à l'infini.

Et si une intelligence un peu obtuse ne comprenait pas bien ce qui vient d'être dit, on pourrait encore lui rendre palpable la valeur infinie de $\frac{1}{0}$, en faisant observer que, puisqu'une fraction indique la division de son numérateur par son dénominateur, si nous effectuons cette division, nous verrons que le diviseur 0 (zéro) se trouve contenu dans le dividende 1 (un) plus de fois qu'aucun nombre que nous puissions imaginer, c'est-à-dire un nombre infini de fois.

Il est donc constant que $\frac{1}{0}$ est le symbole qui nous représente l'infini, et que, comme nous ne pouvons rien imaginer d'infini qui ne soit Dieu ou l'un des attributs de Dieu, il en résulte que $\frac{1}{0}$ est pour nous la représentation visible et mathématique de Dieu ou de ses attributs.

Voyons maintenant ce qui arrivera si nous supposons Dieu partagé en trois personnes, c'est-à-dire si nous divisons l'expression fractionnaire $\frac{1}{0}$ par le nombre entier 3.

On sait que pour diviser une fraction par un nombre entier, on multiplie le dénominateur de la fraction par ce nombre entier, en conservant son numérateur ; nous aurons donc : $\frac{1}{0} : 3 = \frac{1}{0 \cdot 3} = \frac{1}{0}$. Ce qui nous prouve que $\frac{1}{0}$ divisé par 3 donne pour quotient $\frac{1}{0}$, quantité identique au dividende ; et que pareille chose arriverait, si nous divisions l'infini par tout autre nombre que 3.

Ainsi, cette proposition, absurde quand on considère des nom-

bres finis : *la partie est égale au tout*, devient une vérité éclatante quand il s'agit de l'infini.

Ce n'est donc point sur un mystère, c'est-à-dire sur une proposition qui choque le sens commun, que repose le dogme de la Trinité, dont les trois personnes symboliques sont égales entre elles et au tout dont elles font partie : loin de là, c'est une propriété irréfragable de l'infini, une nécessité logique et visible de la nature de Dieu.

Si nous voulons considérer l'Être suprême dans son essence et dans toute l'étendue de ses attributs, nous nous perdrons bientôt dans un abîme de ténèbres; mais cependant l'absurde ne saurait être pour notre intelligence limitée une des conditions d'existence des vérités éternelles, comme le croyait saint Augustin, et ce que nous venons de déduire d'une des propriétés de l'infini le prouve clairement. Dieu nous paraît-il moins grand parce que nous avons compris la philosophie du dogme de la Trinité? Ne l'adorons-nous pas, au contraire, avec d'autant plus de ferveur et d'humilité, que nous sommes plus convaincus de la réalité de son être, et que nous savons mieux juger de l'étendue de sa puissance?

(81) Les ruines de Palenque couvrent un espace de six ou sept lieues de tour. On y voit des temples, des pyramides, des tombeaux, des fortifications, des aqueducs, des ponts, et des bas-reliefs ornés de figures et d'hiéroglyphes. On y trouve aussi des statues colossales, des idoles, des vases, des instruments de musique, etc. : tout prouve que cette cité était habitée par un peuple avancé dans les arts et la civilisation.

Le palais principal est encore debout et assez bien conservé. C'est un édifice carré de 300 pieds de long environ, sur 30 d'élévation, entouré d'un péristyle. L'intérieur est divisé en plusieurs corps de logis séparés par des cours; et au centre s'élève une tour dont il reste quatre étages. Les murailles sont ornées de bas-reliefs sculptés sur pierre, représentant des personnages de huit à dix pieds de hauteur. Ceux-ci ont un caractère de figure tout particulier : ils ont le nez et le front sur une même ligne courbe, formant un arc d'environ 60°; et cette singularité semble avoir été un type distinctif des anciens habitants de Culhuacan, car on le retrouve partout dans leurs sculptures.

Cependant il n'existe chez les peuplades indiennes aucun indice de ce type original, ni aucune tradition qui puisse éclairer sur l'époque de la disparition de cette race ancienne. Cette circonstance,

jointe à la végétation prodigieuse qui a envahi toute la ville, prouve qu'elle a disparu à une époque fort reculée, soit dans une peste, soit dans une guerre d'extermination.

D'où venait donc ce peuple dont les principes architectoniques, les instruments, les symboles, ont des rapports frappants avec ce qu'on voit dans la vallée du Nil? Quelles furent les causes de sa migration, l'époque de son établissement dans cette contrée, et celle de sa destruction? Telles sont les questions qui ont déjà exercé la science des archéologues, et qui n'ont point encore eu de solution satisfaisante.

Les ruines de Culhuacan, de Palenque et surtout celles de Mitla ne peuvent être soupçonnées d'être antédiluviennes que par les personnes qui n'ont vu ni ces ruines, ni même les dessins qui en ont été donnés. Il n'y a pas la moindre ressemblance entre les édifices que je viens de décrire et ces monuments simples et grossiers que les archéologues ont crus appartenir à des époques antédiluviennes. Ces derniers n'offrent de rapport qu'avec les monuments de l'antiquité la plus reculée, connus sous le nom de *pélasgiens*, qu'on retrouve en Grèce et dans les îles de la Méditerranée, et avec lesquels on les confond quelquefois, comme il arrive pour celui de l'île de Gozzo. Ceux-ci sont remarquables par le volume des pierres qui ont servi à leur construction, ce qui dénote déjà des connaissances assez étendues en statique; mais l'art s'y trouve à peine ennobli par le premier effort de la pensée, tandis que les édifices de Mitla sont au contraire remarquables par l'élégance de leur architecture, par le bon goût des ornements et par la belle coupe des pierres; et ceux de Palenque par leur construction plus légère et plus élégante, par les temples, les tombeaux, les fortifications, dont les ruines couvrent un espace immense, enfin, par les sculptures et les bas-reliefs qui les décorent.

D'ailleurs, les édifices de Mitla, quant à leur origine, n'ont rien de commun avec ces vestiges des premiers arts de peuples ignorés. Ici tout est connu : le peuple qui les a bâtis, l'époque où ils florissaient, leur destination, le commencement et les causes de leur destruction. Il n'est pas plus raisonnable de faire des hypothèses sur leur origine, qu'il ne le serait d'en faire sur celle de la tour de Montlhéry. Ainsi, il m'est permis de croire que M. le licencié Lacunza, dont je respecte d'ailleurs les lumières et l'érudition, a commis une faute en rapportant, dans ses discours sur l'histoire du Mexique au collége de Latran, les suppositions gratuites de quelques archéologues d'outre-mer, au lieu de les détruire d'un seul

coup, comme il lui eût été facile de le faire en étudiant ces monuments et les chroniques de leur histoire.

Quant aux ruines de Palenque, si elles n'appartiennent pas à un peuple antédiluvien, elles n'en sont pas moins fort anciennes, et je ne pense pas, comme M. William Prescott l'infère dans son premier chapitre de l'Histoire du Mexique, qu'elles puissent être l'œuvre des colonies toltèques, qui au onzième siècle abandonnèrent le plateau d'Anahuac, et se dirigèrent au sud de cette contrée; car, d'un côté, les émigrants n'étaient pas en assez grand nombre pour former tout d'abord une ville qui, à cause de son immense étendue, a été surnommée la Thèbes américaine; et puis, ce peuple n'aurait pas pu disparaître comme par enchantement à une époque si rapprochée du temps de la conquête, sans laisser aucun souvenir de son existence. D'un autre côté la végétation qui s'est emparée de tout, les arbres énormes qui se sont ouvert un passage au travers des monuments les plus solides, dénotent une antiquité telle qu'on ne peut hésiter à reconnaître que ces ruines étaient déjà fort anciennes avant même que les Toltèques songeassent à quitter Tula.

Les populations indiennes des départements de Chiapa, de Tabasco et d'Yucatan sont plus sauvages et plus pauvres que celles du pays zapotèque. Reculées à une des extrémités de la république, loin des ports principaux et des grandes villes, ne voyant d'autres voyageurs que quelques marchands qui viennent acheter du cacao ou du tabac, et d'autres gens civilisés que des créoles dont les coutumes, les croyances et jusqu'au langage sont encore du seizième siècle, elles vivent presque sans communication et sans commerce, se contentant de ce que la terre donne au peu de soin qu'elles mettent à la cultiver. Il faudrait, comme le disait M. Rocafuerte [1] dans son langage figuré, une inondation des peuples d'Europe dans cette terre vierge pour y faire naître la richesse et y ennoblir les facultés de l'homme.

(82) Vicente Guerrero était un homme ignorant, mais doué d'un certain tact qui dénotait un esprit au-dessus du vulgaire. Ses enne-

[1] Don Vicente Rocafuerte, qui fut président de la république de l'Équateur, était un petit homme plein de vivacité et d'intelligence, parlant plusieurs langues avec une grande facilité. Il consacra sa fortune et ses talents aux progrès des idées libérales dans l'Amérique espagnole. Je le vis souvent à Mexico, où il se trouvait quand j'y arrivai; j'avais un plaisir infini à l'entendre causer. Il montrait une profonde estime pour la nation française; en revanche, il était accueilli parmi nous comme un frère.

mis l'accusent d'avoir participé à la décision de livrer le Parian de Mexico au pillage après l'affaire de l'Acordada ; mais ses partisans éloignent de lui ce reproche, en rappelant que toute la vie de Guerrero prouve que ce n'était point un homme méchant ; que d'ailleurs il ne se trouvait pas sur les lieux, que c'était le général Lobato qui commandait en chef, et que c'est sur lui qu'il faut rejeter la faute et les récriminations.

CHAPITRE ONZIÈME.

(83) Ce volcan s'éleva au milieu d'un tourbillon de fumée et de flammes dans la nuit du 28 au 29 septembre 1759, sur l'emplacement de l'hacienda de Jorullo. Parvenu à une certaine hauteur, son sommet creva, et des torrents de lave s'en échappèrent. Les pitons les plus élevés du bord du cratère se trouvent à 517 mètres au-dessus du niveau de la plaine, dans laquelle un millier de petits cônes se sont formés et groupés dans le même temps autour du volcan. M. de Humboldt les trouva encore chauds en 1804. Ce phénomène avait été précédé de tremblements de terre si forts et si fréquents, que les habitants de l'hacienda s'étaient enfuis depuis plusieurs jours : ils assistèrent du haut des collines voisines à cet étrange et terrible spectacle qui leur fit croire un moment que la dernière heure du monde était sonnée.

(84) Je ressentis ce même tremblement de terre à Mexico le 3 octobre 1847, à 9 heures du matin. Les soldats américains au pouvoir desquels la ville était tombée en furent épouvantés ; le roulement d'une voiture qui ébranlait les fenêtres les faisait courir éperdus. Leur panique dura plusieurs semaines.

La plus forte secousse souterraine que j'aie ressentie à Mexico est celle du 7 avril 1845. Les mouvements oscillatoires du sol furent tels, que tous les édifices en furent ébranlés, et que la coupole de la chapelle de Sainte-Thérèse s'écroula. La durée du phénomène put être appréciée facilement pendant trois minutes : je les ai comptées montre en main. Mais un pendule que je fixai au plafond de mon appartement m'apprit que la terre ne cessait pas de se mouvoir : il oscilla de dix à vingt degrés durant un jour et demi. Dans le même temps nous ressentîmes un grand nombre d'autres secousses plus ou moins fortes, que le pendule confirmait aussitôt par l'amplitude de ses arcs.

Une partie de la population effrayée alla camper jusqu'au lendemain à l'Alameda ou à Bucareli; les gens aisés abandonnèrent la ville, et n'y rentrèrent pas de six semaines.

(85) Le gouverneur de la Vega envoya au ministère de l'intérieur, à Mexico, pour l'exposition universelle de Londres, différents produits agricoles du territoire de Colima : c'étaient plusieurs espèces de coton, du cacao, du café, ainsi que des échantillons de bois précieux. Eh bien, rien de cela ne fut expédié à Londres : sans doute le coton fut jeté aux ordures, les échantillons de bois servirent de cales pour les tables, le cacao alla chez le chocolatier se mouler en tablettes, et le café fut pris et savouré par Son Excellence, que l'honneur de son pays intéressait peu.

La même chose arriva pour les objets expédiés par les autres gouverneurs; aussi l'industrie mexicaine n'attira-t-elle l'attention générale que par sa nullité. On se demandait avec surprise comment il se faisait que le Mexique, ce pays si riche de productions diverses, et qui a fait un pas honorable dans les arts depuis trente ans, n'eût cherché à briller parmi les nations que par quelques figurines de cire d'un travail fort médiocre. On eût été encore bien plus étonné si l'on eût su le fin mot.

Toutefois, à l'exposition universelle de Paris en 1855, le Mexique a reconquis la place qui lui appartenait parmi les nations, et que son apathie lui avait fait perdre. Grâce au zèle éclairé de M. Velazquez de Léon, ministre de l'industrie, les exposants mexicains ont obtenu quatre médailles de première classe, cinq de deuxième classe, et cinq mentions honorables. Ce sont leurs produits qui ont été les meilleurs et les plus nombreux parmi ceux de tous les peuples d'Amérique après les États-Unis. On voyait dans les vitrines qui leur étaient réservées des échantillons d'argent natif d'une richesse admirable, de beaux minerais de mercure, de plomb, d'étain, de cuivre et de fer. Ce dernier métal abonde sur le sol mexicain. Malheureusement le charbon de terre y est fort rare : on ne se sert que de charbon végétal, ce qui empêche les forges, les usines, de prendre un grand développement.

Pour les produits agricoles, la collection des échantillons de maïs n'avait pas son égale. Le café mexicain n'avait d'autre rival que celui de Moka, et le tabac que celui de la Havane.

Le Mexique exposa aussi des draps et des casimirs de la fabrique de M. Beistegui, des tapis de celle de M. Rubio. Parmi les tissus de coton, on remarquait une écharpe de deux mètres de long sur

huit décimètres de large, d'une telle finesse, qu'il pouvait passer par le plus petit anneau de femme. MM. Arellano et Francoz exposèrent aussi des écharpes de soie, fabriquées, par le premier, d'après le système des Aztèques, et par le second, au moyen de métiers Jacquard.

Il y avait aussi de fort beaux papiers de MM. Carrillo et Benfield; des spécimens typographiques remarquables de M. Cumplido; une élégante voiture des ateliers de M. Wilson, et une machine fort ingénieuse pour la fabrication des cigarettes. M. Adorno présenta un nouveau système de lecture et d'écriture musicales, auquel il a donné le nom de *mélographie;* un appareil transpositeur de ce genre d'écriture, par lequel les morceaux se trouvent écrits à volonté dans tous les tons; un instrument d'acoustique, appelé *géométrine*, pour trouver les sons géométriques; un tableau représentant la loi de ces sons; une méthode de piano et une autre de chant pour le nouveau système, et enfin, un modèle de *piano mélographe*, qui est en voie de construction dans la maison Érard[1], de Paris, où l'on a construit également l'instrument dit *géométrine*.

Le piano mélographe écrira la musique qu'on y exécutera, laquelle, par un procédé bien simple, pourra être lue dans tous les tons à volonté, par le système mélographe, ou être traduite en notation musicale usuelle[2].

Le gracieux tableau de M. Cordero, *Jésus et la femme adultère*, figura aussi à l'exposition des beaux-arts de la même année à Paris.

(86) Je vis à Oaxaca, en 1849, le directeur de la douane saisir à un pauvre muletier une grosse de cuirs anglais, parce qu'ils étaient portés sur ses factures à l'article des merceries, au lieu de figurer parmi ceux de l'épicerie, où il a plu au législateur de les placer. Je dis en moi-même : Voilà un homme qui préfère l'argent à l'honneur, qu'il soit maudit!

A mon retour de France, au mois de janvier 1843, j'apportais un service en argent qui n'était point enregistré sur les feuilles du capitaine, parce que je n'entendais rien alors aux formalités exigées, n'étant point négociant. La loi autorisait les douaniers à saisir mon argenterie. Mais que fit le directeur de la douane de Vera-Cruz? Il me dit : « Puisque vous nous avez montré la caisse et annoncé son contenu avant de l'ouvrir, il ne peut y avoir de votre part une pensée

[1] Fin de 1855.
[2] *Rapport de la commission mexicaine.*

de fraude, nous ne vous saisirons donc pas votre service; mais nous lui imposerons un double droit en punition de votre négligence. » Cet acte d'équité du directeur me fit dire: Voilà un homme qui met son honneur fort au-dessus d'un sordide intérêt; qu'il soit béni!

(87) L'empereur Iturbide laissa huit enfants : quatre garçons et quatre filles. Celles-ci résident avec leur mère aux États-Unis, où elles n'ont jamais consenti à se marier, quoiqu'il se fût présenté un grand nombre de partis brillants sous le rapport de la fortune. Elles aspiraient à des alliances illustres : ne les ayant pas trouvées, elles se sont résignées au célibat, et tout le monde les a louées de cette noble fierté.

De tous les fils d'Iturbide, Salvador est jusqu'à présent le seul qui se soit marié; il n'a pas été aussi difficile que ses sœurs.

CHAPITRE DOUZIÈME.

(88) Depuis que dans l'orthographe espagnole le *j* a été substitué à l'*x*, toutes les fois que cette lettre a un son guttural aspiré, on peut croire souvent que les mêmes noms représentent des objets différents. Ainsi, on n'écrit plus à présent *Guanaxuato* avec un *x*, mais avec un *j* (*Guanajuato*); *Mexico*, *Oaxaca*, *Guadalaxara*, s'écrivent aussi *Mejico*, *Oajaca*, *Guadalajara*. Cependant, comme nous n'adopterons certainement pas de longtemps cette dernière orthographe, pour les noms qui nous sont bien connus, j'ai maintenu l'*x* dans ceux-ci, et je n'emploie le *j* que pour les mots ignorés ou peu connus.

Pour ce qui regarde la prononciation des mots espagnols et mexicains, je préviens le lecteur que l'*e* se prononce comme s'il portait un accent aigu, et l'*u*, comme la diphthongue *ou*. Ainsi *Pulque*, *Fule*, *Perote*, *Andrade*, etc., se lisent comme s'il y avait *Poulqué*, *Foulé*, *Pérotè*, *Andradé*, etc.

On trouvera cependant quelques noms mexicains accentués, tels que *Aztèques*, *Toltèques*, *Tépanèques*, etc.; c'est que ces mots ne conservent plus leur orthographe primitive : ils ont été francisés depuis longtemps.

(89) Pour faire mouvoir 1,132 moulins (*arrastres*), il faut 9,056 mules, qui coûtent par mois 67,910 piastres, en fixant le

prix moyen de la nourriture de chaque bête à 7 piastres et demie; dépenses qui se réduiraient de moitié, si on pouvait remplacer les manéges des moulins par des appareils hydrauliques.

(90) L'argent et l'or monnayés en 1850 à Guanaxuato s'élèvent à 923,016 marcs, et comme on consomme environ 10 onces de mercure pour l'extraction d'un marc, la consommation n'a pas été moindre de 5,770 quintaux cette année-là; ce qui représente un capital de 865,500 piastres, à 150 piastres le quintal, prix auquel il était coté alors.

Le prix du mercure a beaucoup varié depuis quelques années; il atteignit 200 piastres le quintal à l'époque de l'invasion des Américains en 1848, et tomba à 45 en 1852, lorsque les produits de Californie vinrent faire concurrence à ceux d'Almaden. Mais depuis que les détenteurs de ce métal se sont entendus, le prix a remonté; il est de 64 piastres aujourd'hui (1855). Jamais il n'a baissé au-dessous de 40, ni dans le siècle dernier, ni dans celui-ci.

Au prix où il se vend actuellement, on peut tenter l'extraction de l'argent avec quelque profit, quand le minerai n'en contient pas moins de trois marcs et demi par 32 quintaux et qu'on l'a sous la main. Mais si la mine est éloignée de plusieurs lieues de l'usine, il faut calculer sur cinq ou six marcs d'argent pour en faire l'extraction avec avantage. A l'époque où le mercure valait 150 piastres le quintal, le minerai devait contenir au moins un marc et demi de plus d'argent pour donner le même bénéfice.

La valeur du sel consommé par un moulin (*arrastre*) en un an n'est pas moindre de 233 piastres, en comptant la charge de trois quintaux à 10 piastres. On a payé cette année (1855) la charge à 15 piastres, à cause de l'abondance des pluies qui fit suspendre les travaux des salines du Peñon.

(91) Les propriétaires d'haciendas, dans le Bajio, devraient être plus généreux envers leurs gens de glèbe qu'on ne l'est partout ailleurs, eu égard aux richesses que leur donne l'agriculture. Cependant il n'en est pas ainsi : ils les traitent au contraire avec une rigueur, une injustice qu'on ne saurait trop blâmer. Un manœuvre ne reçoit par jour que deux réaux pour lui et sa famille, sans aucun autre secours en nature; et s'il veut élever un porc, une vache, il est obligé de donner à son maître la moitié de la valeur du porc et du veau qui vient de naître. S'il veut cultiver une portion de terrain, tous les frais de labourage, de semences, de sar-

clage, etc., restent à sa charge. Il est encore tenu de remettre au propriétaire la moitié de sa récolte. Voilà pourquoi les malheureux habitants du Bajio ne peuvent point avancer, et n'ont que la misère en perspective pour leurs vieux jours.

(92) Il faut avouer cependant que depuis que les Européens abondent à Mexico et surtout depuis l'invasion des Américains, les Mexicains ont beaucoup perdu pour la politesse et les belles manières hors de leur société intime. On ne cède plus maintenant le haut du pavé ni aux dames, ni aux vieillards, ni aux ecclésiastiques; on se contente souvent de répondre par un léger signe de tête au salut d'un galant homme qu'on croit peu favorisé de la fortune; on se précipite le premier dans les voitures de place, dans les omnibus, sans avoir égard à la classe des personnes qui se pressent autour du marchepied. On exagère même en cela la rusticité des Américains qui n'existait que d'homme à homme, et qui faisait place à la plus fine galanterie dès qu'une femme se présentait, quels que fussent d'ailleurs son âge et sa condition.

(93) Depuis un an M. Comonfort a déployé à la présidence une activité, une habileté et une énergie que je ne saurais comparer à rien de ce que j'ai vu jusqu'à présent au Mexique. C'est réellement un homme d'État d'un mérite peu commun, et l'on s'accorde à dire aussi que c'est un honnête homme.

(94) Depuis que les idées des Know-Nothings ont pris un développement si effrayant aux États-Unis, l'immigration a diminué de moitié. Les colons, se voyant exposés aux vexations, à la brutalité d'une masse hostile, renoncent au voyage qu'ils avaient médité et que leurs devanciers entreprenaient avec tant d'enthousiasme.

Il paraît donc probable, au premier abord, que plus les idées de ce parti prendront d'extension, et moins on aura à craindre la dépopulation de l'Europe. Cependant on aurait tort de se fier trop à cet espoir, si on laissait les Américains s'agrandir, et en voici la raison.

Ce qui a donné naissance aux Know-Nothings, c'est l'affluence des Européens dans les grandes villes, principalement depuis que les terres à vendre se trouvent fort éloignées des côtes de l'Est, et par conséquent le poids décisif que leur vote jette dans la balance des élections. On sait que le plus grand nombre des émigrés adoptent les principes du parti démocrate, et que les Irlandais en particulier vendent leur vote à qui veut l'acheter.

Eh bien, les craintes du parti opposé cesseraient d'exister aussitôt que le laboureur trouverait, non loin des côtes, des terres étendues où, pour former un établissement avantageux, il n'aurait que l'embarras du choix. Qu'on fasse bien attention que la majeure partie des émigrants se compose de gens qui ne savent que remuer la terre; que les artisans d'objets de luxe, ceux qui ne peuvent se fixer ailleurs que dans les grandes villes, se trouvent en minorité parmi eux, et qu'ainsi les campagnes se peupleraient de colons avant les villes, comme cela avait lieu dans le principe aux États-Unis; de sorte que les Know-Nothings, n'ayant plus rien à craindre du petit nombre des colons citadins, redeviendraient hospitaliers pour tous.

L'Europe a donc tout à gagner en maintenant la république des États-Unis dans ses limites actuelles, puisque sa force ne peut que diminuer au milieu des troubles occasionnés par le choc des partis, tandis qu'elle a tout à perdre en la laissant s'agrandir aux dépens de ses voisins.

(95) Quoique je traite sévèrement ici les Américains pour leur politique extérieure, je suis loin d'être leur ennemi individuellement. Je les ai vus chez eux, et si j'ai trouvé que leur caractère et leur éducation prêtaient souvent à la critique, j'ai reconnu aussi que la somme de leurs bonnes qualités pesait fortement dans la balance du jugement qu'on doit porter sur eux.

J'ai toujours rencontré dans mes voyages aux États-Unis des hommes fort polis, fort liants, qui, après quelques heures de conversation, se montraient d'une urbanité, d'une prévenance exquises. Sur les paquebots des fleuves, ces Américains bien élevés se groupaient autour de moi pour me faire les honneurs de la table et empêcher que j'eusse à me plaindre de la rusticité des autres passagers. Le lendemain de mon arrivée à Philadelphie, le fils d'un attorney général, qui était venu de New-York avec moi, vint me chercher dans sa voiture pour me mener à la Pénitencière, au Water-Work et à Gerard-Colledge; attention dont je n'ai jamais été l'objet en voyageant en Europe. Tous montraient une complaisance extrême à débrouiller le sens de mes phrases mal construites, lorsque eux-mêmes ne comprenaient pas le français.

Je me souviens qu'en 1831, dans une tournée que je fis de Washington à Mount-Vernon, je me trouvai à déjeuner assis à côté d'un homme fort bien mis, que je supposais appartenir à la classe des gens comme il faut; mais je ne tardai pas à m'apercevoir du

contraire : ce monsieur accaparait les plats délicats et versait tout sur son assiette. Bien plus, dans un moment où j'avais la tête tournée, il s'empara de la tasse de thé qu'on venait de me servir et la but.

Je fus fort surpris de cette façon d'agir, qui fait tant crier les touristes européens; mais j'en ris de bon cœur avec mes autres compagnons de voyage; ce qui, du reste, ne sembla pas faire la moindre impression sur mon buveur de thé.

Cet acte excentrique, cette ignorance des bienséances, me fit rechercher quelle pourrait être la cause d'une si grande différence dans les procédés des uns et des autres. Or, je ne tardai pas à savoir que l'homme au thé était un tanneur qui allait acheter des peaux je ne sais où. Il s'était écarté de sa route pour faire, comme moi, un pèlerinage au tombeau du fondateur de la liberté américaine.

Toutes les fois que je voyais commettre une grossièreté par quelque Américain portant habit de drap fin et chemise blanche, je m'enquérais de sa condition, et le plus souvent j'apprenais que c'était un maçon, un cordier, un cabaretier ou tout autre industriel aussi bas placé dans la hiérarchie sociale.

Eh bien, si en France nous étions exposés à nous trouver souvent à table d'hôte, dans les hôtels ou sur les paquebots de la Méditerranée, à côté de gens de la même classe, voyageant avec la bourse bien pleine, leur ton et leurs manières, leurs exigences et leur arrogance ne tarderaient pas à nous faire considérer leur société comme un supplice. Il est vrai qu'il ne leur viendrait jamais à l'esprit de faire certaines choses que font les Américains; mais ils en feraient d'autres aussi répréhensibles, qu'on n'a jamais à reprocher à ceux-ci.

(96) J'ai consulté individuellement l'opinion publique au Mexique pendant dix années consécutives, et je n'ai pas trouvé plus d'une personne sur cent qui ne désirât l'appui des puissances européennes contre l'ambition des Américains, et je ne saurais en compter plus d'une sur dix qui ne considérât comme un bienfaits que la France, en particulier, intervînt dans la politique intérieure du Mexique, pour donner aux hommes d'État le temps et les moyens d'asseoir sur des bases solides un gouvernement du goût de la majorité, qui assurât la prospérité et l'indépendance de ce beau pays.

FIN DES NOTES.

TABLE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE DEUXIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

CHAPITRE QUATRIÈME.

CHAPITRE CINQUIÈME.

CHAPITRE SIXIÈME.

CHAPITRE SEPTIÈME.

CHAPITRE HUITIÈME.

CHAPITRE NEUVIÈME.

CHAPITRE DIXIÈME.

ÇHAPITRE ONZIÈME.

CHAPITRE DOUZIÈME.

FIN DE LA TABLE.







